
3 1761 06743415 9

LES

PRÊCHEURS

BURLESQUES

EN ESPAGNE AU XVIIIe SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

DE PETRI IOANNIS PERPINIANI VITA ET OPERIBUS

1530-1566

ACCEDUNT NONNULLA OPERA PERPINIANI INEDITA

1 volume grand in-8o

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES

PRÊCHEURS

BURLESQUES

EN ESPAGNE AU XVIIIe SIÈCLE

ÉTUDE SUR LE P. ISLA

PAR

Le P. BERNARD GAUDEAU, S. J.

DOCTEUR ÈS-LETTRES



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1891

A

MONSIEUR L'ABBÉ LÉONCE COUTURE

Doyen de la Faculté Libre des Lettres de Toulouse.

Hommage
De respectueuse et reconnaissante affection.

INTRODUCTION

Fray Gerundio partage avec *Don Quichotte* le privilège d'avoir fait éclater de rire l'Espagne tout entière, et de dérider encore, à l'heure qu'il est, par son seul nom, le peuple réputé le plus grave de l'Europe.

Est-ce assez pour mériter aujourd'hui en France, à ce livre d'aspect frivole et à son auteur, les honneurs d'une étude attentive et d'allure presque scientifique? Nous laissons à ces pages le soin de répondre, en faisant connaitre *Fray Gerundio* et le P. de Isla: la portée et l'influence de l'œuvre, la valeur de l'homme et de l'écrivain.

Chassé de sa patrie en 1767, et réfugié en Italie avec les autres Jésuites espagnols, l'auteur de *Fray Gerundio de Campazas* se mit, pour occuper les loi-

sirs de son exil, et par nécessité autant que par goût, à étudier la langue et la littérature du pays qui l'accueillait ; et, au cours de sa laborieuse vieillesse, il traduisit ou imita plusieurs ouvrages italiens.

C'est dans des conditions un peu semblables qu'est né le présent travail. Durant plusieurs années, l'Espagne m'a été hospitalière. Sous le beau ciel de la Manche, j'ai appris à balbutier la langue sonore de Cervantes. C'est en parcourant ce pays si riche de souvenirs, et en feuilletant les vieux livres — région plus inexplorée — où dort l'Espagne d'autrefois, que j'ai rencontré, entre bien d'autres, la figure attachante et curieuse du P. de Isla.

Elle appartient à une époque généralement peu étudiée. Les deux premiers tiers du dix-huitième siècle sont pour l'histoire littéraire de l'Espagne une période sans éclat : c'est à la fois le terme d'une lente et profonde décadence, et l'enfantement laborieux d'une ère nouvelle. Point de grands hommes ni de grands écrivains. Le long dépérissement de la maison d'Autriche semble avoir tout épuisé. Sous les premiers Bourbons, l'Espagne refait peu à peu ses forces, et naît tardivement au monde moderne.

Et pourtant, cette époque si pauvre est pour nous d'un haut intérêt. Jamais notre littérature n'a exercé de l'autre côté des Pyrénées une pareille influence.

Cette action, qui ne devait pas tarder à devenir un péril, était au début un bienfait : elle fut puissamment aidée par l'œuvre principale du P. de Isla. Les partisans les plus tenaces de tous les vieux abus et d'un mauvais goût invraisemblable, étaient les prédicateurs. Le livre qui, en atteignant à mort leurs ridicules, réforma la chaire espagnole, et fit de son auteur le plus célèbre écrivain de son temps, *Fray Gerundio de Campazas*, est le récit des aventures oratoires d'un moine imaginaire. Ce n'est pas seulement un roman burlesque, plein de verve et de gaieté, d'une franche saveur nationale, d'une couleur *picaresque* assez audacieuse : c'est une large satire, d'une sérieuse portée critique ; c'est l'œuvre d'un théologien, d'un prédicateur éminent, d'un homme de savoir et de goût, d'un esprit sage et courageux, partisan de toutes les réformes compatibles avec la pureté de la doctrine et l'intégrité du caractère et de l'idiome national ; — si Espagnol, que son patriotisme littéraire passe quelquefois les bornes, que nul écrivain de son siècle ne fut, au même degré, populaire, et goûté à la fois de la foule et des délicats, qu'on pourrait presque enfin l'appeler le dernier classique de l'ancienne langue ; — mais en même temps familier avec nos grands auteurs, et rapproché de nous par des qualités d'esprit et de cœur qui le rendaient éminemment apte à une œuvre de conciliation féconde.

L'enjouement, la vivacité d'une intelligence plus rapide que profonde, plus portée à l'action qu'à la spéculation ou à la rêverie ; la netteté, la précision, la mesure, une véritable haine de l'emphase creuse et du pédantisme; un penchant irrésistible à la plaisanterie (1) ; des affections délicates plutôt que des passions violentes et rudes ; un cœur sans rancune, une franchise absolue et parfois imprudente, qui fut, dit éloquemment un de ses biographes, « la seule passion de sa vie » : voilà des traits dont plusieurs accusent la parenté de son esprit et de son caractère avec les nôtres, et expliquent comment sa physionomie, attrayante pour tous ceux qui l'ont une fois rencontrée, sera symthique surtout aux Français qui la connaîtront.

L'étude de *Fray Gerundio* est donc un chapitre intéressant de l'histoire littéraire de l'Espagne et de l'histoire générale de la chaire chrétienne. Cette étude amenait en effet le tableau de la prédication espagnole au siècle dernier : sujet entièrement nouveau et fort étendu. Il fallait expliquer et justifier par les textes les

(1) Isla s amuse jusque dans les apologies qu'il adresse à l'Inquisiteur général, chose sérieuse pourtant s'il en fut. Il cite des propos burlesques de paysans, pareils aux discours qu'il faisait tenir à quelques personnages du *Gerundio*, et qu'on traitait d'hérétiques et de blasphématoires. « Il y a peu de jours, raconte-t-il, l'un de ces braves gens disait que dans sa jeunesse il avait volé, *avec la grâce de Dieu,* un panier de saucisses et de boudins, et que, bien que la justice en fût informée, personne ne lui dit rien. » Assurément, conclut Isla, ce langage contient une hérésie qualifiée ; qui voudrait en faire un crime à ce pauvre diable? — *Expediente sobre el Fray Ger.* Ms. ff. 56-59.

charges de la satire. L'histoire même du roman d'Isla, de sa composition, des polémiques qu'il souleva, des condamnations qui l'atteignirent à Madrid et à Rome, des résultats qu'il obtint, offrait de curieuses péripéties. Les sermons laissés par le réformateur appelaient une attention particulière et renfermaient de piquantes et instructives révélations. Ainsi s'est développée d'elle-même la seconde et la plus importante partie de cet ouvrage.

Ce sujet pourra sembler à quelques-uns d'un intérêt par trop restreint, et plus attachant pour le public espagnol que pour nous. Je n'ai pas cru que ce fût là un véritable danger : nous ne sommes plus au temps où la critique dédaignait ou redoutait les études spéciales et techniques. Un coin à peu près inexploré du champ de l'histoire littéraire est regardé aujourd'hui comme une heureuse trouvaille, et on va le chercher souvent derriere des frontières plus lointaines que les Pyrénées.

La France, d'ailleurs, est sans cesse présente dans ces pages. Elles racontent un triomphe, trop peu connu, de nos grands orateurs chrétiens du dix-septième siècle, en exposant l'état d'où leur influence a relevé la chaire espagnole. C'est Bourdaloue, Bossuet, Fléchier, Massillon, qui, entrés en Espagne avec Philippe V, travaillent d'une façon inattendue à ressusciter

chez nos voisins les grandes traditions de l'éloquence sacrée ; c'est de leur doctrine qu'Isla est nourri ; c'est leur exemple qu'il oppose aux successeurs dégénérés de Louis de Grenade et de Thomas de Villeneuve. Ce spectacle, on peut l'espérer, n'est point pour rebuter des lecteurs français.

La carrière d'Isla fut longue et agitée. Au milieu d'une existence laborieuse de prédicateur, de professeur, d'écrivain, il se trouva tout à coup jeté, d'abord dans les polémiques violentes suscitées par son roman, puis dans les épreuves qui atteignirent son Ordre tout entier. En racontant ces événements, au lieu d'insister sur les faits généraux auxquels fut mêlé mon héros, j'ai cru devoir invoquer le plus possible les documents importants et pour la plupart inédits, laissés par Isla sur cette période de sa vie.

Les touchantes affections ne manquèrent point à cette vie. Isla eut une sœur, plus jeune que lui de trente ans, née d'une autre mère, et qu'il aima d'une tendresse presque paternelle. Sa correspondance avec cette confidente de ses pensées nous livre son cœur tout entier, et c'est surtout par le cœur, disait une relation italienne contemporaine de sa mort, que cet homme d'esprit fut grand.

Quaut aux œuvres, nombreuses et diverses, qui précédèrent ou qui suivirent *Fray Gerundio*, je les fais

connaître, à leur date, dans la première partie de ce travail, en racontant la vie de l'auteur.

On aurait pu sans doute consacrer à chacun de ces ouvrages secondaires une étude spéciale, et détacher cette étude de la biographie proprement dite. A y regarder de près, je n'ai pas cru devoir pousser la méthode d'analyse jusque-là. Il convenait d'abord de laisser à *Fray Gerundio*, dans cet essai, la place, entièrement hors de pair, qu'il occupe au milieu des autres écrits d'Isla. De ceux-ci, les plus importants sont les sermons et les lettres. Or, l'œuvre du prédicateur demandait à être rapprochée de l'œuvre du critique et du réformateur de la chaire ; quant à la correspondance, elle se mêle à tout, et c'est presque dans tous les chapitres qu'il fallait donner au lecteur l'occasion de l'apprécier.

De nombreux volumes d'Isla sont remplis par des traductions, des ouvrages de piété ou de polémique religieuse, qui ne pouvaient nous arrêter longtemps. Restent, en fait de productions originales et vraiment littéraires, de courtes satires, œuvres légères, fugitives, qu'on ne saurait isoler des circonstances qui les inspirèrent, et qui sont même, durant une longue période, les seuls événements de la vie de leur auteur. La bruyante *restitution* de *Gil Blas* à l'Espagne, qu'Isla datait, octogénaire, du fond de son exil de Bo-

logne, exigeait seule une étude capable de retarder quelque peu le récit biographique.

Ce riche et curieux sujet est encore presque intact pour l'historien et le critique. Quelques pages solides de Sismondi et de Ticknor, un assez bon article dans la *Nouvelle Biographie générale*, l'édition de *Fray Gerundio* publiée en 1885, à Leipzig, par M. Lidforss, — puis les lignes banales et souvent pleines d'erreurs que s'empruntent mutuellement les manuels et les encyclopédies, — voilà à peu près tout ce qu'ont obtenu de l'érudition, dans ce siècle, *Fray Gerundio* et son auteur.

J'ai eu l'avantage de pouvoir mettre à profit de nouvelles et précieuses sources d'information, de nombreux écrits, jusqu'ici inconnus, du P. de Isla, et notamment plus de trois cents lettres, qui abondent en détails inédits sur sa vie et ses œuvres. Ces lettres, écrites par Isla à ses confrères, à sa sœur et à deux de ses intimes amis, aux époques les plus intéressantes de sa carrière, se trouvent réparties en deux collections principales.

L'une m'a été ouverte par les PP. Jésuites espagnols de la province de Castille, avec une libéralité dont je ne saurais leur témoigner assez de gré. L'autre se cachait au British Museum, protégée contre la curiosité des chercheurs par les indications inexactes d'un

catalogue pourtant bien précieux, celui de D. Pascual de Gayangos. Cette particularité a longtemps retardé pour moi la découverte de ces pièces (1).

Après les œuvres d'Isla, imprimées et inédites, mon meilleur guide pour sa biographie a été la notice publiée à Madrid en 1803, sous le nom de D. Josef Ignacio de Salas, prêtre.

L'auteur est le P. Juan José Tolrá, confrère d'Isla et son compagnon d'exil. En 1800, il profita de l'autorisation accordée aux anciens Jésuites espagnols de rentrer dans leur patrie (2). C'est là qu'il écrivit la vie de son ami, mort depuis vingt ans. Son ouvrage emprunte une valeur exceptionnelle aux souvenirs personnels de l'auteur et plus encore au contrôle et à la collaboration de la sœur du P. de Isla, qui publia elle-même ce petit volume et en écrivit la préface.

(1) Un récent éditeur des lettres, déjà publiées, d'Isla à sa sœur et à son beau-frère, pense, avec beaucoup d'autres, qu'à l'heure qu'il est, le meilleur titre du jésuite-écrivain auprès de nous est dans sa correspondance (*Cartas familiares y escogidas del P. J. F. de Isla*, Barcelone, 188[illegible], p. vi). En tout cas l'ensemble des lettres inédites que je connais a une valeur historique et littéraire incontestable. Je ne pouvais songer, bien entendu, à publier ici cette somme de textes; mais en attendant que « le temps, pour parler comme les amis d'Isla, leur fasse la justice de les mettre au jour ». (*Cartas a varios*, xvii) je donne en appendice quelques extraits de cette correspondance inédite, choisis surtout parmi les lettres dont je me suis le plus servi au cours de ce travail.

(2) *Compendio histórico de la vida, carácter moral y literario del célebre P. Josef Francisco de Isla, con la noticia analítica de todos sus escritos. Compilado par D. Josef Ignacio de Salas, presbítero. Dalo a luz Doña María Francisca de Isla y Losada, hermana del mismo P. Isla. Y lo dedica al público*. Madrid, 1803, in-12.

Il ne faudrait pas regarder comme un document nouveau la *Vie du P. de Isla*, mise en tête des *œuvres choisies* dans la Bibliothèque Rivadeneyra. M. Felipe Monlau, éditeur de ce volume, a tout bonnement transcrit, en retranchant ou en abrégeant quelques phrases, l'ouvrage de Tolrá, dont il ne fait pas la moindre mention. C'est la mise en pratique, fort commode en vérité, de ce vieux proverbe castillan, cité par le P. de Isla : « *Lo mio, mio ; y lo tuyo, de entrambos.* Mon bien est à moi ; le tien, à nous deux (1). »

J'ai trouvé plus de ressources dans une biographie inédite du P. de Isla, écrite par le célèbre P. Lorenzo Hervás y Panduro, l'un des premiers philologues du dix-huitième siècle. Le manuscrit autographe de sa *Biblioteca jesuítico-española*, qui contient cette notice, m'a été gracieusement communiqué par le R. P. José Eugenio de Uriarte, S. J.

Enfin, une de mes meilleures sources est le procès inquisitorial de *Fray Gerundio*, conservé à la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid. J'en dois la découverte, avec d'autres utiles renseignements, au R. P. Ernest Rivière, S. J., un de ces amis dont le concours n'a pas peu contribué à rendre mon labeur à la fois doux et fructueux. Entre tous, il est un maître à

(1) *Biblioteca de autores españoles*, tomo XV, 1876. Vida del P. Isla p. II-XXIV.— M. Monlau a mis davantage du sien dans la notice bibliographique qui suit la vie d'Isla, p. XXIV-XXXVIII.

qui je dois exprimer ma profonde gratitude pour la bienveillance qu'il a témoignée à mon essai. Près de quiconque a abordé les études hispaniques, le nom de M. Alfred Morel-Fatio me dispense de rien ajouter.

Il faut bien l'avouer, l'Espagne, qui a tant occupé et souvent passionné nos pères, n'attire que malaisément aujourd'hui notre attention. Le P. de Isla naissait en 1703, à l'époque où *il n'y avait plus*, à ce qu'il parait, *de Pyrénées*. Les temps sont bien changés depuis lors, si bien, qu'un travailleur qui dirige ses recherches de ce côté-là sent le besoin de s'en expliquer, j'allais dire de s'en excuser.

Dans ses dernières *Études sur l'Espagne*, l'écrivain que je nommais tout à l'heure constate cette indifférence et tâche à raviver chez nous le goût éteint des choses de l'Espagne (1). Dans l'introduction de son *Essai sur Quevedo*, M. E. Mérimée exprimait délicatement les mêmes regrets (2).

Je n'ai pas qualité pour me faire l'écho de ces doléances autorisées, mais je serais heureux de contribuer humblement à réaliser le vœu qu'elles contiennent ; et, pour cette fois, de révéler à quelques

(1) A. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, première série. Paris, 1888, p. VIII.

(2) E. Mérimée, *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo*. Paris, Picard, 1886. Introduction.

esprits en France l'un des plus piquants, des moins connus, des plus vraiment espagnols, — et cependant, par certains côtés, le plus français peut-être, — des écrivains de l'Espagne.

LISTE DE QUELQUES OUVRAGES CONSULTÉS

OUVRAGES MANUSCRITS

Berbe resumen de la maravillosa vida y nacimiento del celebre Bufon del Evangelio el Padre Supino de Isla, de la Comp. de Jesus, Procurador general del Paraguay y de toda la America, escrita por el Padre famoso Fr. Gerundio de Campazas, de todas las religiones, exornada con su acostumbrada erudicion, en prueba de su reciproco amor al Autor Gerundiano. (V. ci-dessous, Appendice I.)

Catalogus scriptorum Provinciae Castellanae S. J. ab anno 1724 ad ann. 1761. (Bibl., Nac. Madrid, *Bb.*, *186.*)

Coleccion de los papeles mas principales que se escrivieron con motivo de haver salido à luz en el año de 1758 la ruidosa historia del famoso Predicador F. Gerundio, etc. En tres tomos, in-4°. (Biblioth. Mazarine, 3040-3042. — Voir ci-dessous, *Notice bibliographique*, Appendice I.)

Expediente sobre la obra de Fray Gerundio, in-folio. (Bibl. de la Acad. de la hist., *Est. 27, gr. 5, E. 150.*)

Festiva pero veridica relacion de los sucesos acaecidos á

los Jesuitas españoles desde la muerte del Papa Ganganelli hasta el año sexto del Pontificado del felizmente regnante Pontifice Pio Sexto... (Archives privées.)

Fiel copia de algunos conceptos mui solidos y edificantes, predicados en cierto lugar del obispado de Segorbe por un orador... á quien el Ill. Fr. Alonso Cano recogió las licencias de predicar. (British Mus. *Add. 10,251.*)

Hervás y Panduro (Lorenzo) : *Biblioteca Jesuitico-española de escritores que han florecido por siete lustros : estos empiezan desde el año 1759, principio del reinado del Augusto rei católico Cárlos III, y acaban en el año 1793*, 2 vol. in-4°. (Archives privées.)

Isla (José Francisco de). — *Anatomía de la carta pastoral que (obedeciendo al Rey) escribió... Don Joseph Xavier Rodriguez de Arellano, Arzobispo de Búrgos, tomo IV*, in-4°. (Bibl. de la Acad. de la hist., *Est. 27, gr. 1, E. n° 5.*)

Id. — *Cartas del P. José Francisco de Isla á Don Miguel de Medina, Don Juan Manuel de Santander y otros*, in-4°. (British Mus. *Eg. 574.*)

Id. — *Ciceron (El) en verso castellano*. (Bibl. de l'Athénée de Boston.)

Id. — *Lettres inédites à D. Maria Francisca de Isla, sa sœur, au P. Francisco Nieto et à d'autres jésuites; et Lettres inédites de D. M. Franc. de Isla à son frère.* (Archives privées.)

Id. — *Respuesta á los seis reparos.* (British Mus. *Eg. 596*).

Lobon de Salazar (Lic. D. Francisco). — *Historia del famoso Predicador Fr. Gerundio de Campazas, tomo IV, formado con los siguientes escritos*... (Collection de pièces pour ou contre *Fr. Gerundio*. Cf. Notice bibliogr. Appendice I.)

OUVRAGES IMPRIMÉS

AULNOY (Comtesse d'). — *Relation du Voyage d'Espagne*, Paris, 1693, in-8°.

BACKER (A. DE) et SOMMERVOGEL. — *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, 2e édition, 3 vol. in-fol. Liège, 1869.

Biographie universelle.

BOURGOING. — *Tableau de l'Espagne moderne*, Paris, 3 vol. in-8°, 1806.

CABALLERO (Diosdado) S. J. — *Supplementa bibliothecae scriptorum S. J.* Romae, 1814, 2 vol. in-4°.

Catalogus sociorum et officiorum Provinciae Castellanae S. J. (1719-1767).

CLARKE (Rev. Edw.). — *Letters concerning the spanish nation, written at Madrid during the years 1760 and 1761*, London, 1773, in-4°.

COXE (Will.). — *L'Espagne sous les Rois de la Maison de Bourbon*, traduit de l'anglais par Muriel, Paris, 1827, 6 vol. in-8°.

Diario de los Literatos de España, Madrid, 1736-1739.

DOBLADO (Blanco White). — *Letters from Spain*, in-8°, London, 1822.

L'Esprit des Journaux. Mai 1776.

FELLER (Xavier). — *Journal historique et littéraire*, 1774, sept., p. 262; 1789, 15 août, p. 590.

FERNANDEZ Y GONZALEZ (Franc.). — *Historia de la critica literaria en España desde Luzan hasta nuestros dias.* Madrid, 1867, in-8°.

FERRER DEL RIO (Ant.) et HARTZENBUSCH (Juan Eug.). — *La oratoria sagrada española en el siglo* XVIII. *Discursos leidos ante la real Acad. española, el dia 29 de mayo de 1853*, Madrid, 1853, in-8°.

Ferrer del Rio (don Ant.). — *Historia del Reinado de Cárlos III en España*, 4 vol. gr. in-8°, Madrid, 1856.

Fuente (Vicente la). — *Historia de las Universidades en España.* Madrid, 5 vol. in 8°, 1884 et suiv.

Hidalgo (Dionisio). — *Diccionario general de bibliografía española.*

Journal encyclopédique, 1758, 1er sept.

Journal étranger, avril 1760, p. 174; — juillet 1760, p. 146.

Lidforss (Eduardo). — *Advertencia preliminar.* (*Historia de Fray Gerundio*, Leipzig, Brockhaus, 1885, tome I, p. V-XVI.)

Monlau (Felipe). — *Noticia de la vida y obras del P. José Fr. de Isla.* (Biblioteca de Autores españoles, Rivadeneira, tome XV, p. II-XXXVII.)

Llorente. — *Histoire critique de l'Inquisition espagnole*, Paris, 1818, 3 vol. in-8°.

Menendez Pelayo (Marcelino). — *Historia de los heterodoxos españoles*, 3 vol., Madrid, 1878, in-8°.

Menendez Pelayo (Marcelino). — *Historia de las ideas estéticas en España*, Madrid, 1882 et suiv., in-12.

Monthly Review or Literary Journal, mars et avril 1772.

Moratin (Leandro). — *Prólogo para una nueva edicion de Fray Gerundio.* Obras póstumas de Moratin, *tomo III.*

Murr (Christoph Gottlieb von). — *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur*, *Nüremberg*, t. VII, 1780, p. 296; — t. X, 1782, p. 212; — t. XI, 1783, p. 231.

Nouvelle Biographie générale.

Retrospective Review, tome VII, 1823, p. 239-251.

Salas (Joseph Ignacio de). — *Compendio historico de la vida del P. José Francisco de Isla*, Madrid, 1803, in-12.

Salvá. — *A catalogue of spanish and portuguese books.*

Sempere y Guarinos. — *Ensayo de una biblioteca de*

los mejores escritores del tiempo de Cárlos III, Madrid, 1785, 6 vol. in-8°.

Sismondi. — *Histoire des littératures du Midi de l'Europe.*

Sommervogel (Carlos), S. J. — *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes de la Compagnie de Jésus*, Paris, 2 vol. in-8°, 1884.

Tapia (D. Eug. de). — *Historia de la civilizacion española*, Madrid, 1840, 4 vol. in-8°.

Ticknor (George). — *History of the spanish literature. Corrected and enlarged edition.* London, 3 vol. in-8°, 1869 (1).

Uriarte (P. José-Eug. de), S. J. — *Principales obras y traducciones ineditas del Padre Isla*, (pp. 2, 3 et 4 de la couverture du *Memorial á S. M. el Rey D. Cárlos III, por el P. J. F. de Isla*, Madrid, 1882, in-8°).

Vayrac (abbé de). — *État présent de l'Espagne*, 4 vol. in-8°, Paris, 1725.

N. B. — Je cite toujours *Fray Gerundio* d'après l'édition Lidforss : les autres ouvrages d'Isla, soit d'après des éditions que j'indique, soit d'après les *Obras escogidas del P. Isla*, tome XV de la *Biblioteca de Autores Españoles*, de Rivadeneira. Pour les lettres d'Isla, je renvoie toujours à ce volume, que je désigne ainsi : *B. A. E.*, t. XV.

(1) Je cite tantôt l'édition anglaise, tantôt l'édition espagnole de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE

VIE

ET

ŒUVRES SECONDAIRES

DU

P. DE ISLA

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE DU P. DE ISLA

1703-1719

Le pays de don Quichotte et celui de Fray Gerundio, la Manche et la *tierra de Campos*. — Patrie et famille de José Francisco. — Etat troublé de l'Espagne. — Adolescence d'Isla : dénouement d'un premier amour. — Isla au noviciat : ses vertus religieuses.

Pour goûter finement *Don Quichotte*, rien n'est plus opportun que de le relire au milieu des campagnes de la Manche, non loin d'Argamasilla ou du Toboso.

Nos paysages français, ordinairement variés, élégants, restreints, ne sont point faits pour encadrer cette figure étrange. Il y faut la monotone étendue de ce plateau nu et dépeuplé, jeté à près de mille mètres d'élévation au-dessus de la riche Andalousie, tour à tour balayé par les bises glaciales et dévoré par le soleil.

A une faible hauteur au-dessus du sol courent les

dernières crêtes des sierras, dont les dentelures penchées, sans arrêter la vue, déchirent dans tous les sens l'interminable horizon.

Parfois, au milieu des *despoblados*, sur les chemins à peine tracés, entre quelques pieds d'oliviers rabougris et des champs de blé mal cultivés, on rencontre l'hidalgo campagnard, haut, efflanqué, noblement oisif, pauvre d'équipage, mais fièrement campé sur une monture qui ferait tomber en arrêt un peintre en quête d'un Rossinante.

De temps en temps aussi, passe un paysan qui n'a pas encore renoncé au costume antique ; il se laisse conduire au pas tranquille de son âne, la main posée sur l'outre de cuir dont la forme n'a point changé, et s'en va comme Sancho, la bouche pleine de proverbes, ou fredonnant sur un air demi-arabe les romances de Montesinos ou des douze pairs.

Là, rien ne distrait la rêverie, tout favorise et nourrit l'idée fixe : les lignes austères et grandioses des lointains, ce ciel, le plus beau, dit-on, de l'Espagne, la transparence exceptionnelle de l'air qui laisse se dessiner à des distances énormes les silhouettes des *châteaux enchantés* et les grands bras des historiques moulins à vent ; ce pays tout entier qu'on dirait endormi dans ses traditions immobiles, comme sous la baguette d'une fée.

Tout porte un cachet de grandeur et de mélancolie légendaires ; tout fait errer la pensée dans un monde héroïque, mais disparu, dans ce monde où se meut l'esprit de don Quichotte ; tout évoque les visions qui

hantent ce cerveau sublime et malade : tout explique la merveilleuse création de Cervantes.

On a dit qu'il avait placé là son héros pour se venger des avanies que les gens de la Manche lui auraient faites ; mais Cervantes a souffert partout, à Valladolid comme à Argamasilla, à Madrid comme à Séville. En tout cas, j'aime à voir là aussi l'instinct de l'artiste, ou, si l'on veut, l'influence du milieu, c'est-à-dire une convenance ou une vérité de plus : c'est dans les plaines de la Manche que Cervantes a rencontré don Quichotte.

Or, vers le nord de l'Espagne, à l'autre bout des Castilles, entre les montagnes des Asturies au nord et celles de la Galice à l'ouest, la route de Valladolid à Léon traverse une vaste étendue de pays qui rappelle assez bien les horizons de la Manche. Son nom même dit son aspect. La *terre de Campos* est aussi un plateau sans fin, coupé d'arêtes rocheuses et de ruisseaux que tarissent souvent les premiers soleils.

Plus peuplée, mieux cultivée que la Manche, que la haute Manche surtout, elle est, comme la patrie de don Quichotte, célèbre par ses blés et ses vins ; — et le parler de ses paysans est chargé de ces adages pittoresques que Sancho vénère comme la sagesse des nations.

Est-ce hasard ? est-ce calcul ? Mais cette Manche du Nord devait être la patrie d'un héros que son auteur même a baptisé du nom de don Quichotte de la chaire : (nous reviendrons plus tard à loisir sur cette parenté.) Fray Gerundio naîtra à Campazas, hameau ima-

ginaire, qui est par son nom même le type ou la caricature des villages de la province de Campos.

C'est aussi sur les confins de cette province que naquit l'auteur de *Fray Gerundio*. José Francisco de Isla de la Torre y Rojo vint au monde le 24 mars 1703, dans le village de Vidanes ou Villavidanes, au royaume de Léon.

Par un hasard assez singulier, l'enfant naquit en pèlerinage. Ses parents étaient partis pour accomplir un vœu ou une promesse dans un sanctuaire vénéré situé près de l'antique cité de Valderas.

Ce pèlerinage avait peut-être pour but l'heureuse délivrance de la jeune mère qui n'attendait pas si tôt son premier-né. Près du terme de la route, la voyageuse dut s'arrêter et l'enfant vit le jour, aux premières vêpres de la fête de l'Annonciation (1).

Peu après cet événement, les parents du nouveau-né s'établirent dans cette ville de Valderas; — c'était d'ailleurs la patrie de doña Ambrosia Rojo, dont la famille comptait parmi les plus nobles du pays, et avait souvent donné, dit Isla lui-même, à l'Eglise, à l'armée, aux tribunaux, aux ordres religieux, des supé-

(1) Le traducteur français de Fray Gerundio, la Biographie universelle, les dernières éditions de Feller, Dezobry et d'autres, font naître Isla à Ségovie en 1714, et indiquent pour sa mort la date du 20 décembre 1783. Autant d'erreurs que de mots et de chiffres, et je ne sais vraiment d'où ces erreurs ont pu venir. Tous les biographes contemporains, Tolrá, Hervás, Caballero, etc., donnent des renseignements exacts, et leur témoignage est appuyé par plusieurs affirmations d'Isla lui-même et par les catalogues officiels de la Compagnie de Jésus.

Je n'ai pu voir l'acte de baptême d'Isla, conservé, dit-on, dans l'église de Vidanes.

rieurs, des magistrats, des capitaines et des prélats (1).

Les biographes ne nous apprennent à peu près rien du père de notre écrivain. Tolrá nous dit seulement que D. Joseph Isla de la Torre était de noblesse ancienne et notoire, *de antigua notoria nobleza*.

Les lettres inédites de notre auteur et d'autres documents jusqu'ici inconnus vont nous permettre de suppléer quelque peu à cette absence de renseignements. Et quoique plusieurs des détails que j'emprunte à ces sources se rapportent à une époque postérieure, je crois devoir les grouper ici pour faire connaître D. Joseph Isla que nous n'aurons plus guère l'occasion de rencontrer au cours de cette étude.

Les noms d'Isla et de la Torre (ce dernier surtout) sont très répandus. Le premier est encore porté, si je ne me trompe, par une noble maison originaire de *la montagne de Búrgos*. D. Joseph Isla était-il un cadet de famille, obligé de quitter pour chercher fortune la *casa solariega*, apanage de l'aîné? Je ne sais ; toujours est-il qu'avant la naissance de son premier enfant (1703) et sans doute dès avant son mariage, D. Joseph Isla était au service des comtes d'Altamira (2), et il y

(1) *Historia del emperador Teodosio el Grande*, t. I, dedicatoria.

(2) « Altamira, village d'Espagne, dans la Galice, à l'occident et à cinq heures de Saint-Jacques de Compostelle, sur la rive orientale de la rivière de Tamar. Ce lieu est remarquable, parce que c'est une terre seigneuriale qui a titre de comté et de grandesse. » (La Martinière : *Dictionnaire de Géographie*.) Cf. abbé de Vayrac : *État présent de l'Espagne*, t. III, p. 22. Ce comté appartenait à la maison de Moscoso-Osorio. Au moment où D. Joseph de Isla entrait au service des Altamira, le chef de la famille était D. Luis de Moscoso-Osorio Mendoza y Roxas, huitième comte d'Altamira, marquis d'Almazan et de Poza, etc., grand d'Espagne. Il fut ambassadeur à Rome, où il mourut le 23 avril 17[illegible]5.

resta probablement jusqu'à sa mort, qui arriva en 1762. — En 1753, il était *alcalde mayor* de l'*Etat* d'Altamira, c'est-à-dire intendant général des biens de ce comté.

« Il y a plus de cinquante ans qu'il les sert, écrivait son fils à cette date, et il leur a fait gagner chaque année plusieurs milliers de ducats de rente (1). »

D'une loyauté fière et un peu ombrageuse, comme tout gentilhomme castillan que la fortune réduit à une situation dépendante, D. Joseph Isla eut dans sa vieillesse à se défendre près de ses maîtres des calomnies les plus outrageantes pour son honneur. Ses envieux l'accusaient principalement d'avoir perçu sans titre légitime les *lods* (*laudemios*) dans la seigneurie.

Notre écrivain, vivement blessé par cette affaire, trouva d'abord que la famille d'Altamira ne défendait pas assez énergiquement l'accusé et payait mal les incomparables services de son vieux père, « un des vieillards les plus capables, les plus chrétiens et les plus droits que possède la monarchie, — et je ne parle point sous l'empire de la passion filiale (2) ».

Mais bientôt D. Ventura de Córdova, duchesse de Sessa, mère et tutrice du jeune comte d'Altamira, écrivit et fit publier une lettre aussi satisfaisante que possible pour l'honneur du vieux gentilhomme. — Elle louait hautement et remerciait son alcalde mayor de sa conduite et de tous ses procédés dans le maniement

(1) Lettre inédite à D. M. de Medina, 4 août 1753.
(2) Lettre inédite à Medina, 4 août 1753.

des intérêts du comte son fils, et dans le gouvernement de ses vassaux (1).

Cette situation du père de notre écrivain explique comment celui-ci vécut dans l'intimité de Don Antonio Osorio y Moscoso, marquis d'Astorga, neuvième comte d'Altamira. Ce seigneur, né à Valence quelques années avant Isla, en 1689, mourut le 3 janvier 1725 ; — son frère aîné, le duc de Nágera, mourut moins de deux mois après, le 28 février.

Isla, dans deux longues lettres qui furent immédiatement publiées, sans doute par les soins de la famille, raconte avec une agréable simplicité la vie trop courte de ses deux nobles amis (2).

(1) Cette lettre imprimée, datée du 26 décembre 1753, se trouve dans un volume de manuscrits au British Museum, add. 10,261, f° 182. — Dans le même codex (f° 183) est une lettre autographe de D. Joseph Isla de la Torre (c'est ainsi qu'il signe) à D. Miguel de Medina, conseiller et secrétaire du roi, et contador général de Medias-Anatas, etc. Ce magistrat était l'ami intime du P. de Isla, et avait, dans l'affaire des *laudemios*, usé de son influence en faveur du père de son ami. — Dans la lettre dont il s'agit, D. Joseph Isla remercie très dignement Medina de ce service : — « Siendo Vm. tan favorecedor de Joseph Francisco, es inseparable el serlo nuestro. » En marge de la lettre du vieil alcalde, datée de Santiago, 13 février 1752, se trouve la minute autographe de la réponse qu'y fit D. Miguel de Medina. — Il s'y déclare avec chaleur très obligé au P. de Isla : « Estando yo obligadisimo á uno [hijo] que tiene Vm. fuera del siglo, contemplo á Vm. subrogado en sus derechos. » Le *Catalogue of the manuscripts in the spanish language in the British Museum*, de D. Pascual de Gayangos, t. I, p. 148, décrit d'une manière entièrement erronée la pièce que je viens d'analyser.

(2) *Carta de un residente en la Corte de Madrid para otro residente en la Corte de Roma sobre el assumpto de las vidas con la ocasion de las inmediatas muertes de los dos Excellentissimos hermanos el Exc^mo señor Marqués de Astorga, Conde de Altamira, et el Exc^mo señor Duque de Nágera*. S. l. n. d., in-4°. — A la p. 13, on lit : Madrid 28 de Febrero de 1725 J. F. J. Vient ensuite : *Segunda carta de el mismo residente en la corte de Madrid para el mismo residente en la de Roma, sobre la vida del Exc^mo señor Don Antonio Osorio y Moscoso, Marqués de*

Pour administrer le comte d'Altamira, don Joseph Isla devait nécessairement habiter au moins une partie de l'année au fond de la Galice ; et, après l'entrée de son fils au noviciat, nous trouvons la famille définitivement fixée à Santiago de Compostelle.

Mais durant les premières années de son mariage, la mère de José Francisco, Doña Ambrosia Rojo, résida dans son propre pays, à Valderas, et c'est là qu'Isla fut élevé.

Il se reconnaît, pour ainsi dire officiellement, enfant de cette ville, en lui dédiant son premier ouvrage, « puisque, ajoute-t-il en traduisant énergiquement saint Augustin, les hommes ne doivent point se dire originaires du lieu où ils ont commencé d'être, mais de celui où ils ont commencé d'être hommes (1). »

Sa première éducation fut dirigée par sa mère, avec l'aide, nous dit Tolrá, de quelques jésuites. Ceux-ci venaient sans doute de Villagarcia ou de Léon à Val-

Astorga, Conde de Altamira, etc., pp. 15-47. — A la fin : Madrid, y Março 10 de 1725. *Joaquim Federico Issalps.* De Backer et Sommervogel (*Bibliothèque des écr. de la Comp. de Jésus*) signalent cet opuscule comme le premier en date des ouvrages d'Isla, et le décrivent d'après le *Catalogus* (ms.) *scriptorum Provinciae Castellanae S. J. ab anno 1729 ad ann. 1761* (Bibl. nacion. de Madrid, Bb. 186), mais cette description est inexacte. Le R. P. Ernest Rivière, S. J., a découvert un exemplaire de cette plaquette, qui est fort rare, à la *Biblioteca de palacio* de S. M. le roi d'Espagne. — La première des deux lettres, malgré son titre, ne renferme que la vie du duc de Nájera ; la seconde contient celle du comte d'Altamira. Il faut noter que l'anagramme du nom d'Isla, Joachin Federico Issalps, adoptée ici par lui comme pseudonyme dans le premier de tous ses écrits, le sera aussi dans le dernier, la traduction de *Gil Blas* (1787).

(1) *El héroe español*, t. I, dedicatoria, fin. — Au très noble, très loyal et très antique ayuntamiento de l'illustre ville de Valderas.

deras, car il n'y avait pas dans cette dernière ville de maison de l'Ordre.

Doña Ambrosia était digne d'une telle œuvre et d'un tel fils. C'était une femme non seulement d'une haute piété et d'une intelligence supérieure, mais d'une culture littéraire remarquable (1).

« La preuve la plus brève et la plus décisive de son mérite, écrit naïvement le P. Tolrá, est le problème qui fut proposé et agité parmi les nombreux savants qui connurent à la fois cette dame et le Père José Francisco, savoir qui l'emportait en talent de la mère ou du fils? (2). » Cultivé par une telle main, l'enfant manifesta une incroyable vivacité d'esprit et une précocité que son biographe a raison d'appeler quasi monstrueuse. Les noms les plus fameux en ce genre auraient peine à soutenir le parallèle. Je traduis : « La raison brilla chez lui sans les délais qu'impose habituellement la nature, et le trouva déjà instruit dans les premières lettres et initié à la grammaire. Poursuivre et achever cette dernière étude fut pour lui l'œuvre,

(1) José Francisco fut le seul enfant de Doña Ambrosia Rojo; — quand celle-ci mourut, depuis longtemps déjà son fils était religieux, et don Joseph Isla restait seul au monde.

Il contracta une seconde union avec une fille de la noble famille galicienne des Losadas. De là naquirent plusieurs enfants; la première fut la filleule de notre écrivain, Maria-Francisca, qui tint une si grande place dans sa vie.

Puis vint don Ramon de Isla, qui, tout jeune encore, entra comme son frère dans la Compagnie de Jésus, où il mourut à peine âgé de trente ans. Il y eut encore deux frères, dont l'un, Joseph Joaquin, fut marié à Salamanque; l'autre se fit bénédictin et vécut quelque temps, comme prédicateur, sous le nom de Fray Joaquin, dans le monastère d'Oña, enfin, deux sœurs, Antonia et Maria-Isabel.

(2) Salas : *Vida del P. Isla*, p. 2.

non de plusieurs années, mais de peu de mois, car, dédaignant les jeux et les divertissements de son âge, il n'interrompait ses travaux quotidiens que pour lire et étudier la Philosophie, à l'âge où les autres enfants commencent à faire des barres; et la Philosophie lui ouvrit si vite la carrière des sciences supérieures, qu'à onze ans il prit le grade de bachelier en droit civil, faisant en même temps des progrès non moins étonnants dans le Droit canon, l'histoire et la poésie (1). »

Il est permis de conserver au moins quelques doutes sur le sérieux de ces premières études et de se demander ce que pouvait bien entendre au droit civil et canonique un bachelier de onze ans.

Ce qu'on ne saurait contester, c'est l'ouverture et la souplesse d'esprit que révélait notre écolier : don hasardeux qui risque d'éparpiller et d'épuiser à leur naissance toutes les forces vives de l'enfant. Il n'en fut point ainsi pour notre bachelier-prodige, mais cette universelle aptitude en fit de bonne heure, dans un siècle où l'érudition allait être à la mode, un des hommes érudits de sa patrie.

Les ecclésiastiques, les religieux de tous les ordres, les gens de lettres et les amis qui fréquentaient la maison des Isla se plaisaient à provoquer les saillies et les répliques de l'enfant ; de son côté, celui-ci recherchait avidement ces conversations.

L'amour du travail, uni à la sollicitude de ses parents, préserva sa première enfance de toute impression vicieuse; son âme resta candide pendant que son

(1) Salas : *Vida del P. Isla*, p. 4.

esprit s'enrichissait de science et s'armait de malice.

Un des traits les plus saillants de son caractère fut la franchise. Lui-même la revendique en maint endroit comme son meilleur titre à l'estime et à l'affection de ses amis. Ce qu'il appelait la *profondeur castillane* lui convenait peu.

« Tous ceux qui me pratiquent, dit-il, m'accordent ce caractère et je ne puis m'empêcher de me le reconnaître, non comme une qualité digne d'éloge, mais comme un tempérament naturel du cœur qui m'est échu en partage. La plus grande honte d'un homme de bien, c'est de tromper son semblable, quel qu'il soit, mais mentir à qui se fie à vous, c'est être à la fois trompeur et traître. Ce qui me fait aimer votre nation (il écrit à un Français), c'est sa franchise naturelle; moi qui suis Espagnol, je n'ai jamais pu me faire à notre réserve nationale; non pas que je la condamne quand elle n'excède point les limites de la prudence, mais c'est qu'elle risque fort d'aller au-delà (1). »

L'enfance et les premières études de don José Francisco de Isla ne semblent pas s'être trop ressenties de la terrible crise que traversait alors l'Espagne. C'était bien moins Louis XIV que la nation espagnole tout entière qui avait accepté et ratifié le testament de Charles II. Pour échapper au partage, c'est-à-dire à la mort, dont la menaçait l'Empire aussi bien que l'Angleterre, l'Espagne se jeta entre les bras de Philippe V. Le jeune roi sut comprendre et accepter courageusement sa tâche. Durant treize ans, cette nation épuisée

(1) *Cartas familiares*, á varios, III.

par une agonie de près d'un siècle, presque abandonnée même par le roi de France, attaquée au nord par l'Allemagne, à l'est et au sud par l'Angleterre, à l'ouest par le Portugal, dans son propre sein par la défection de l'Aragon, cette nation sut, à force de loyauté et d'énergie, tenir tête à tous ses ennemis, et rendre à son roi la confiance d'abord et bientôt le trône. Pour l'Espagne d'ailleurs, qu'était-ce qu'une guerre intérieure de treize ans? La précédente avait duré près de huit siècles.

La Nouvelle-Castille et le royaume de Léon étaient le centre de la résistance et du dévouement, et la noblesse de ces deux provinces se serra autour de son roi au moment le plus désespéré.

En septembre 1710, don Joseph Isla devait raconter à sa famille, avec orgueil et tristesse, les nouvelles reçues de Valladolid. On y avait vu arriver Philippe V, chassé de Madrid par l'archiduc victorieux, mais suivi d'un cortège de plus de mille voitures et de trente mille personnes qui émigraient avec lui. Trois mois plus tard, c'était la joie du triomphe. L'armée espagnole, conduite par Vendôme, avait battu les alliés à Villaviciosa; Philippe V reconquérait l'Aragon et sa couronne, et avec lui, la famille des Bourbons s'asseyait définitivement sur le trône d'Espagne.

Ce spectacle dut frapper l'imagination du jeune don José Francisco; il en garda dans la suite un grand intérêt pour les faits politiques qui remplirent son siècle, un attachement loyal à ses souverains, sentiment que de tristes événements ne purent lui arracher; un

grand amour de la France, et une non moins grande aversion pour l'Angleterre et plus tard pour la Prusse.

Les années faisaient épanouir en lui toutes les qualités dont nous avons vu éclore les germes. L'originalité, le bon sens, la maturité de son esprit, l'énergie de sa vertu, tout ce qu'il est et tout ce qu'il sera se révèle dans un trait ou plutôt dans une crise délicate, qui décida de son avenir.

Encore adolescent, et n'ayant pas la moindre pensée de se consacrer à l'Église, il se prit d'une de ces affections précoces et pures qu'un lecteur de Corneille aime à rencontrer au pays du Cid.

De la Chimène de don José, nous savons seulement qu'elle était noble autant que lui, et belle encore plus que noble.

Les deux enfants — José n'avait pas seize ans, — s'aimaient donc du meilleur cœur, et ils avaient échangé des promesses sacrées. Mais de part et d'autre la fortune était mince : le jeune homme se voyait bien loin encore d'une carrière assurée, condition indispensable de tout projet d'avenir.

Il songea qu'il avait condamné sa fiancée, qu'il s'était condamné lui-même à une attente indéfinie, romanesque, dangereuse ; que la situation de la jeune fille et de ses parents ne pouvait souffrir ni ces délais, ni cette incertitude. Il réfléchit, il consulta ; puis il sut disposer et résoudre sa fiancée au sacrifice, et, devant Dieu, la main dans la main, les deux jeunes gens se rendirent mutuellement la parole donnée, non sans se promettre un éternel souvenir.

Tant de philosophie à cet âge est assurément pour étonner, et ce dénoûment original n'est peut-être pas dans les règles, mais j'admire, pour ma part, cette naïve droiture de l'esprit et du cœur; et il est piquant, si je ne me trompe, de voir commencer par cette fraîche idylle la longue vie de ce satirique et de ce Jésuite.

A l'insu peut-être de notre adolescent, ce coup brisait, avec ses plus douces espérances, les liens qui l'attachaient au monde.

Les Jésuites avaient été les maîtres de son enfance. Il n'avait d'abord éprouvé à leur égard que l'aversion assez habituelle à l'écolier pour ses premiers maîtres. Lui-même en fit plus tard l'aveu.

Toutefois ce sentiment s'était dissipé. Il demanda à sa mère et obtint non sans peine la permission de se retirer dans une de leurs maisons pour y songer dans la solitude à son avenir.

Quand il en sortit, sa résolution était prise, rien ne put l'ébranler. Il voulait se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus.

Après quelques délais accordés à la tendresse de ses parents, le 27 avril 1719, don José Francisco de Isla franchissait le seuil du noviciat.

Soixante ans plus tard, en revenant par la pensée sur sa longue vie, si pleine de gloire et d'épreuves, il écrira à sa sœur, confidente de son âme, que jamais l'ombre d'une peine ou d'un regret sur la détermination de sa jeunesse n'a trouvé place en lui. Il voua en effet à sa nouvelle famille un amour et une

fidélité inviolables. Cet humble habit qu'il revêt à seize ans, un jour, après l'avoir illustré par ses travaux, il achètera par l'exil le droit de le conserver ; et quand il s'en verra dépouillé, il pleurera cette dernière perte avec plus d'amertume qu'il n'avait fait son Espagne, sa sœur chérie, ses manuscrits confisqués, toute sa joie et toutes ses espérances terrestres anéanties.

Mille traits charmants montrent ses vertus religieuses, l'humble opinion qu'il garda de lui-même et la docilité enfantine avec laquelle cet esprit libre et moqueur se laissait conduire et acceptait des réprimandes parfois peu méritées.

Durant la matinée du 1er avril 1767, arrêté à l'improviste avec ses confrères du petit collège de Pontevedra, il prenait dans sa cellule, sous les yeux des soldats, son bréviaire et ses hardes.

Il allait, quelques instants plus tard, tomber frappé d'apoplexie sous l'impression d'un tel coup ; mais auparavant il eut la force de rassembler plusieurs lettres où ses supérieurs lui adressaient de légers reproches et lui imposaient même des pénitences pour des manquements dont on appréciera tout à l'heure la gravité. Il mit ces lettres en évidence sur son bureau, et, souriant de son fin sourire, il dit aux assistants : « Je laisse là ces lettres et suis bien aise que tout le monde les voie, afin qu'on sache que si José de Isla a été un mauvais religieux, et a commis des fautes contre la perfection que la compagnie de Jésus exige de ses membres, les supérieurs, loin d'approuver ces fautes, ne me les ont

point dissimulées et les ont justement reprises (1). »

Or ces fautes consistaient principalement dans la facilité trop confiante avec laquelle il avait jadis laissé gouverner par ses amis de Madrid l'affaire de l'impression de *Fray Gerundio*. Ceux-ci, malgré les injonctions formelles de l'auteur, avaient, par suite d'un malentendu, publié et lancé l'ouvrage avant que la dernière permission officielle, exigée par les règles de l'Institut, ne fût arrivée de Rome à Madrid. Tel était le crime dont Isla s'accusait si sévèrement. La vérité est que sa vertu toujours aimable excita l'admiration de tous ceux qui vécurent avec lui, pendant que les qualités de son cœur faisaient de ce redoutable satirique le plus facile et le plus affectueux des amis.

(1) Hervás y Panduro : *Biblioteca jesuitico-española*, ms.

CHAPITRE II

LA FRANCE EN ESPAGNE — ISLA TRADUCTEUR D'OUVRAGES FRANÇAIS

1719-1721

Situation littéraire de l'Espagne. — Invasion de la littérature et de la langue françaises avec les Bourbons. — Attitude et rôle d'Isla. — Sa traduction de l'*Histoire de Théodose*, par Fléchier. — Son *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*. — Son *Année chrétienne*. — Sa méthode de traduction.

C'est au cœur de la future patrie de Fray Gerundio, à Villagarcia de Campos, dans la maison même où quelque trente ans plus tard, le P. de Isla reviendra écrire son roman, que le jeune frere Jose Francisco fit son noviciat. Là, il ne s'appliqua durant deux années qu'à la priere et à l'exercice de la perfection religieuse. Toutefois ce travail intérieur ne put absorber toute son activité, et sa vocation littéraire se révéla d'elle-même.

Parmi les livres ascétiques, les seuls dont la lecture fût permise aux novices, il tomba entre ses mains un

opuscule écrit en français. Isla ne savait pas encore notre langue, il n'avait ni grammaire ni dictionnaire, mais un attrait mystérieux le poussait de ce côté ; à tâtons et comme d'instinct, il se mit à traduire son livre en espagnol. Le travail se trouva si exact et si élégant, que le maître des novices, à qui le jeune homme montra son essai, lui enjoignit de le continuer. Il préludait ainsi à une mission modeste et fructueuse, à laquelle il sera fidèle jusqu'au dernier jour de sa longue vie. Soixante ans plus tard, il lèguera à son pays la célèbre traduction de *Gil Blas;* entre ces deux dates, il ne cessera jamais d'avoir sur le métier, parmi tous ses autres travaux, un livre français à traduire ; et à sa mort les ouvrages de cette nature formeront plus de la moitié des nombreux volumes laissés par lui.

Ce fait mérite d'attirer notre attention, car il tient à la situation littéraire de l'Espagne à cette époque, et nous amène à caractériser tout d'abord l'attitude que prit notre écrivain.

Quand les Pyrénées s'abaissèrent sous la toute-puissante volonté de Louis XIV, ce ne fut pas seulement le petit-fils du grand roi, avec un cortège de quelques seigneurs, qui franchit la frontière effacée ; — l'esprit français de 1700, le *vent du nord*, comme dirent alors les vieux Castillans, passa avec lui, et se fit bientôt sentir de Bayonne à Cadix.

C'est un tableau également triste et connu que celui de l'état où Philippe V trouva son royaume. Le patriotisme de certains historiens de la Péninsule, douloureusement atteint par cette vue, semble ne pouvoir

pardonner au duc d'Anjou et à ses successeurs de n'avoir pas ramené l'Espagne à la tête des nations européennes et peu s'en faut qu'ils ne reprochent aux Bourbons la situation dans laquelle ces rois ont rencontré leur patrie d'adoption.

Ce sentiment ne serait ni juste ni réfléchi. La vérité est que la secousse de la guerre de succession fut salutaire à l'Espagne, et que le traité d'Utrecht, par des amputations douloureuses mais nécessaires, la mit en état de guérir ses maux et de reprendre en Europe un rang glorieux et incontesté.

Philippe V et ses successeurs immédiats eurent le rôle ingrat de sonder les plaies du corps malade, de lui assurer un repos bienfaisant : ils se consacrèrent à cette tâche avec un dévouement qui mérite toute la reconnaissance de leur pays. « Ce fait d'une régénération de l'Espagne par la maison de Bourbon, dit M. Gaillardin dans sa belle histoire de Louis XIV, est aujourd'hui suffisamment démontré (1). »

La suite de ce travail apportera quelques preuves nouvelles de l'influence personnelle qu'exercèrent au profit de la réforme littéraire, Philippe V et Ferdinand VI.

Ici, je dois seulement définir le mouvement d'idées que produisit dans la Péninsule l'*invasion française* de 1700.

Un siècle auparavant, avec les armées espagnoles du temps de la Ligue, avec les émissaires de Philippe II,

(1) Gaillardin : *Histoire du règne de Louis XIV*, t. VI, p. 613. — V. Combes : *Princesse des Ursins*, chap. XXXVI.

avec ses ennemis tels qu'Antonio Perez, avec la mode enfin, l'esprit castillan était entré en France, et depuis lors avait exercé sur notre littérature la profonde influence que l'on sait.

C'était pendant la féconde vieillesse de Cervantes et de Lope de Vega, et la jeunesse de Caldéron. Bientôt après, la chute se laissa pressentir.

Toutefois jusque sous Philippe IV, pendant que la poésie lyrique et la prose religieuse tombaient rapidement, le roman, l'histoire, le drame gardaient encore leur magnifique élan. Mais Caldéron, dont la vie est parallèle à celle de Corneille, se vit durant sa vieillesse le représentant d'une gloire et d'une époque déjà disparues.

Dès longtemps régnaient les plus détestables doctrines littéraires.

L'une après l'autre, chacune des brillantes écoles du grand siècle avait produit par sa décadence une école de mauvais goût. Le lyrisme à la fois chrétien et *renaissant* de Séville et de Salamanque, de Garcilasso, d'Herrera, de Luis de Léon avait fait place à la forme vide, à l'éblouissant coloris sans idée, à la révolution du style inaugurée par Góngora, et qui s'appela le *cultisme*.

A la chrétienne philosophie, à l'admirable prose des mystiques, avaient succédé les subtilités alambiquées d'une pensée d'autant plus admirée qu'elle était plus obscure. Ce mal, le plus ancien et le plus tenace, parce qu'il était le plus naturel à l'esprit espagnol, était le *conceptisme* ou l'amour de l'*agudeza;* et cette

école avait trouvé dans Quévédo un chef d'un merveilleux talent, et dans Gracian un législateur trop écouté ; introduit dans la chaire par le Trinitaire Paravicino, le conceptisme avait envahi tous les genres.

Enfin l'école dramatique de Lope, si éminemment nationale et populaire, était tombée dans le *prosaïsme* le plus trivial, et la scène espagnole était muette.

Par un progrès que rien n'entravait plus, ces diverses tendances, le plus souvent réunies et confondues, avaient amené les lettres espagnoles à un état qu'on peut à peine imaginer. A l'époque qui nous occupe, ce qu'on appelait encore la poésie était un informe amas d'images incohérentes et de plates équivoques ; la prose oratoire en était venue au point d'abaissement que nous révélera l'analyse de *Fray Gerundio*. La langue elle-même dépérissait ; torturée par d'ineptes bourreaux, elle perdait sa clarté, son énergie, son harmonie, son opulente simplicité (1).

Dans cette agonie, la littérature espagnole ne pouvait que gagner à l'invasion des idées françaises.

Sans doute, il est juste de remarquer avec plusieurs critiques (2) que l'influence française avait commencé à s'exercer dans la Péninsule avant le XVIII[e] siècle, et

(1) Cf. D. Francisco Fernandez Gonzalez : *Historia de la critica literaria en España desde Luzan hasta nuestros dias*. Memoria premiada por la Real Academia española. Madrid, 1867, grand in-8°. — Sur l'état de la langue, v. Gregorio Garcés : *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana* ; — et Vargas Ponce : *Declamacion contra los abusos de la lengua castellana*.

(2) Bouterwek : *Histoire de la Littérature espagnole*, p. 191 ; Menendez Pelayo : *Historia de las ideas estéticas en España*, t. III, p. 2[illegible]7.

que, vu la situation littéraire de l'Europe, cette influence devait, à l'époque dont nous parlons, devenir universelle et prépondérante. Toutefois, il ne faudrait pas pousser cette vérité jusqu'au paradoxe : l'Espagne, par tempérament et par habitude, restait beaucoup plus fermée et rebelle au mouvement que l'Angleterre et l'Italie, par exemple; et sans l'avènement des Bourbons, il est incontestable que l'*évolution* scientifique et littéraire eut été à tout le moins retardée.

Dès le début, comme il était aisé de le prévoir, deux courants contraires se produisirent. A Madrid, les toilettes, les salons, les cercles littéraires, les journaux, les théâtres se mirent à la mode de France, ou, comme on disait alors, « *à la dernière.* » Les petits-maîtres (petimetres) de Madrid imitèrent gauchement l'élégance de Versailles.

Philippe V créa l'Académie espagnole, dont les statuts copièrent ceux de l'Académie française, et dont les travaux provoquèrent d'importantes réformes. Don Ignacio de Luzan, gentilhomme aragonais élevé en Italie, où régnait alors le goût français, rapporta de cette patrie adoptive les théories *classiques* et les vulgarisa dans une Poétique, dont l'action fut considérable. Il en naquit bientôt des tragédies et des comédies *à la française :* ces premiers essais, nécessairement maladroits, ne furent guère que de mauvaises traductions.

Le *Cinna* de Corneille tomba en 1713 entre les mains du marquis de San Juan : le reste suivit. La pâleur de ces copies, si opposée aux tons chauds et à la

vivante réalité du drame populaire, suscita une violente réaction.

Les discussions commencèrent, avec les exemples à l'appui ; de part et d'autre les productions furent médiocres, mais du moins c'était le mouvement et la vie. Le parler français se répandit à la cour et dans les grandes villes, les traductions pullulèrent, popularisant souvent des livres peu dignes de cet honneur et trahissant à la fois, nous dit le père de Isla, les deux langues qu'elles prétendaient servir.

Bientôt les exagérés en vinrent à renier tout le glorieux passé de la littérature nationale, à biffer Cervantes et Calderon, à proclamer que rien n'était beau qui ne fut aligné au cordeau de Despréaux et de l'abbé le Bossu.

En face de ces excès, les auteurs naguère en vogue, poetes, dramaturges, romanciers, criaient au sacrilège et s'enfermaient plus obstinément dans leurs traditions abâtardies. Les deux partis se renvoyaient des épithetes non moins dures que celles dont faisaient assaut chez nous, il y a plus d'un demi-siècle, romantiques et classiques.

Comme pour rendre ce rapprochement plus exact, un des porte-étendard de l'école française en Espagne, ami intime du P. de Isla, et qui devait plus tard autoriser *Fray Gerundio* par une approbation importante, Don Agustin de Montiano y Luyando, fondateur de la Royale Académie d'Histoire, voulut démontrer la supériorité du théâtre français sur le drame national.

Il écrivit donc un long discours et imprima, comme exemple à l'appui, deux tragédies *classiques*, si régu-

lières et si parfaites, qu'on ne put jamais les représenter; tout comme en France, à l'époque dont nous parlions, un drame fameux fut aussi écrit *en exemple*, à la suite d'un éclatant manifeste et dans des proportions qui suffisaient à le bannir de la scène.

Ce même Montiano en vint à ne plus comprendre Cervantes, et à préférer à Don Quichotte, au nom de la vraisemblance et du bon sens, la continuation d'Avellaneda.

La littérature espagnole traversait donc une crise redoutable. Pour dominer cette crise et la rendre salutaire, il eût fallu aux écrivains, avec le talent, un goût élevé, un bon sens supérieur, un patriotisme littéraire ardent et éclairé, décidé à ne rien sacrifier des traditions légitimes et des richesses originales du langage et de l'esprit espagnol; mais aussi un sentiment très vif de la décadence et de ses caractères, et des éléments de régénération qu'apportait l'influence d'outremont; — en un mot (et le problème était malaisé), il eût fallu des esprits à la fois très espagnols et très français.

Je suis loin de dire que le P. de Isla réalisa cet idéal; mais bien peu comme lui, à son époque, le comprirent et en approchèrent. Ce mérite original se dessine déjà dans l'œuvre d'Isla traducteur.

Dès sa jeunesse il se prépara à son rôle par une connaissance approfondie des deux langues et des deux littératures. Il se nourrit de nos grands auteurs : Bourdaloue et Molière sont ceux qu'il paraît avoir le plus pratiqués. C'étaient bien ceux qu'il fallait à l'auteur de *Fray Gerundio*.

Quant à sa langue maternelle, il en fit, dit son biographe, une étude fondamentale et raisonnée « comme les plus savants étrangers font pour leurs propres langues. »

Ce travail était bien rare en Espagne, et je doute fort que personne l'eût pratiqué depuis Quévédo. Isla y gagna de dominer pleinement son idiome, d'en savoir exploiter les richesses, de le manier avec l'aisance et la fermeté d'un maître. Sa première traduction fut celle de l'histoire de Théodose, écrite par Fléchier. Il la fit à dix-neuf ans, mais il ne la publia que huit ans plus tard, et ce fut le premier ouvrage qui porta son nom.

Fléchier fut, dès le début du siècle, un des écrivains les plus en vogue en Espagne. On le conçoit : sa réputation était à son comble quand elle passa les Pyrénées avec ses œuvres. L'éclat pompeux de son style, son élégance un peu apprêtée, l'antithèse, que le bon Rollin lui reprochera d'avoir mise partout, n'étaient point pour déplaire à nos voisins. Isla remarque lui-même, avec une finesse judicieuse, que le soin extrême que prend Fléchier de suspendre et de lier sa période, son amour jaloux du rythme et de la cadence, donnent à sa phrase une pose presque espagnole, ou du moins une allure fort différente de l'aisance française, « qui paraît un peu lâche et traînante à l'oreille castillane (1). »

(1) *El heroe español, historia del emperador Teodosio el Grande*, t. I. — El que traduce al que leyere.

Dans la dédicace du traducteur, l'emphase et la recherche se mêlent curieusement à la courtoisie pour la nation sœur.

« L'histoire de l'empereur Théodose-le-Grand, *vécue autrefois en espagnol* par le grand Théodose lui-même, racontée en français par un prélat et un historien, lui aussi très grand, vient d'être transportée dans notre langue par un interprète petit en toutes manières. » L'Espagne recouvre donc un héros « imité plutôt que connu de ses compatriotes, et envié justement des étrangers, *si toutefois les Français sont aujourd'hui des étrangers* ».

Parmi les autres traductions dont Isla fut l'auteur, il en est deux qui méritent d'être signalées, et l'on me permettra d'anticiper sur le récit biographique pour les apprécier ici brièvement.

L'une des plus répandues fut la traduction de l'*Abrégé de l'histoire d'Espagne*, écrit en français en 1741 par le P. Duchesne, précepteur des Infants d'Espagne. Isla fit ce travail pendant qu'il enseignait la théologie à Pampelune (1744-1747). Il y fut grandement encouragé par le P. Lefèvre (Jacq. Antoine), confesseur de Philippe V, puis de Ferdinand VI.

Au moment où notre écrivain achevait sa traduction, parut celle que le P. Antonio Espinosa avait faite du même ouvrage (1750). Cette coïncidence chagrina quelque peu le P. de Isla, malgré les efforts qu'il fit pour s'en montrer charmé. Il aurait eu tort de s'alarmer : la traduction de son confrère fut oubliée, la sienne devint aussitôt un livre classique et se réimprime encore.

L'ouvrage de Duchesne est un résumé coulant et assez agréable, mais qui dut sa vogue en Espagne principalement à son traducteur. Celui-ci fit précéder chaque chapitre d'un sommaire en vers, destiné à aider la mémoire des enfants, et enrichit le livre de notes longues et curieuses. Isla n'y fait point preuve, il faut l'avouer, d'une haute et forte critique. Il remplace souvent l'érudition par l'esprit et parfois l'esprit par le calembour. Qu'on voie avec quelle indignation il repousse l'étymologie apportée par Duchesne, qui fait dériver le mot *Espagne* du mot punique *spania, lapin* (1). Isla propose comme infiniment plus honorable et plus décente, l'étymologie basque *ezpañá, lèvre.*

« Il faut bien admettre, ajoute-t-il, que Tubal apporta en Espagne une langue : ni lui ni ses compagnons n'étaient muets, car ce n'était point là l'infirmité dont souffraient ceux qui assistèrent à la construction de la tour de Babel. Or, la langue de Tubal (ceci est un point que la critique de nos jours a fait passer à peu près à l'état de démonstration) était la langue basque. »

Toutefois le trait le plus caractéristique des notes d'Isla est un patriotisme ardent, mais naïf, chatouilleux et querelleur. La *partialité française* du P. Duchesne ne saurait justifier entièrement l'injustice de son annotateur, qui, après avoir dans sa préface accablé son confrère d'éloges démesurés, semble ne chercher qu'à le prendre en défaut. Il lui reproche avec amertume

(1) *Compendio de la historia de España, etc.* Barcelona, 1789, in-12, tomo I, p. 28.

de n'avoir pas raconté comment, à la bataille de Beotibar, le 19 septembre 1321, le roi enfant Alphonse XI défit 70,000 Vascons avec 800 Guipuzcoans (1), « si toutefois, ajoute le plaisant traducteur, la renommée n'a pas menti, ou glissé quelque grosse erreur dans les chiffres ».

On le voit, même dans l'austère domaine de l'histoire, le ton narquois d'Isla inspire parfois des doutes sur son entier sérieux. Ce sont, pour dire le mot, des gasconnades, où la sincérité et la finesse se mêlent dans une proportion qui déconcerte, et les hyperboles en apparence les plus convaincues cachent peut-être une malice.

Une œuvre qui occupa Isla bien plus longtemps fut la traduction de l'*Année chrétienne*, du P. Croiset. C'est un recueil de lectures pieuses sur la vie des saints de chaque jour.

Il ne comprend pas moins de dix-huit volumes; Isla mit en espagnol les douze premiers, ceux qui regardent les fêtes fixes, en ajoutant de son cru plusieurs notices. Il fut porté à entreprendre cette traduction par une pensée de dévotion et de zèle, à laquelle ses supérieurs (et le général même de la Compagnie) lui conseillèrent de céder. A ses amis, qui veulent le dissuader de cette longue et fastidieuse besogne, il répond avec humilité : « Aucune œuvre n'est plus glorieuse à Dieu, moins glorieuse à moi-même; plus utile au salut des âmes, moins dangereuse pour la mienne : voilà qui m'a décidé (2). »

(1) *IVe part.* Alfonso XI; tomo II, p. 185.

(2) Lettre à l'Inquisiteur général. *A varios.* Édit. Rivad., carta XVI.

Quinze années durant, il persévéra dans cette tâche sans que rien put l'en détourner. Un grand nombre des lettres inédites que j'ai rencontrées ont pour objet l'impression de cette ouvrage, et, la veille encore de l'expulsion du 1er avril 1767, c'est le dernier volume de l'*Año cristiano*, « son œuvre bien-aimée entre toutes » qui occupe sa correspondance.

Il fut récompensé par un succès solide et durable, tel qu'il l'avait rêvé. L'*Año cristiano* devint dans la Péninsule et dans l'Amérique espagnole la lecture favorite de la plupart des familles chrétiennes et garde encore sa place dans la littérature ascétique populaire de l'Espagne, même à côté des œuvres de Grenade et de Luis de la Puente.

Isla atteignit donc le but qu'il s'était proposé en se vouant au rôle modeste de traducteur.

Il veut, d'une part, faire profiter les lettres espagnoles de l'exemple et de l'influence de nos écrivains; améliorer la langue elle-même par des réformes prudentes. « Il faut prendre à l'étranger ce qui nous manque, écrit-il. Or, pour moi, il est hors de controverse que notre langue a grand besoin d'un peu de la douceur et de l'*insinuation* française, pourvu qu'on en use avec discrétion, goût et à propos (1) ».

D'autre part, il veut aussi protester et réagir contre « la peste des mauvais traducteurs, qui ne savent que violenter, torturer, énerver et *franciser* notre pauvre idiome. » S'il entreprend de traduire l'*Année chrétienne*,

(1) Cartas familiares. *A varios*, carta CXIII.

c'est, comme il le dit avec une fierté dont j'aime l'accent, pour prendre les devants, « pour montrer que le castillan n'a rien à mendier au dehors et que les langues étrangères n'ont pas une expression, une tournure, un idiotisme qui ne trouve dans la nôtre un équivalent tout aussi vivant, énergique et naturel (1). »

En résumé, Isla est donc persuadé que la littérature espagnole doit chercher surtout en elle-même sa vraie réforme, et que la sève nationale, réveillée et rajeunie par l'influence française, est assez riche encore pour produire des talents et des œuvres dignes du passé.

(1) Lettre à l'Inquisiteur général don Fr. Perez de Prado. B. A. E., carta XVI.

CHAPITRE III

ISLA A SALAMANQUE — LA « JEUNESSE TRIOMPHANTE »

1721-1727

Isla à Salamanque : Études philosophiques et théologiques. — L'Espagne en face des idées nouvelles. — Le Jésuite Luis de Lossada. — Le Bénédictin Feijoo et son œuvre. — Satires d'Isla en sa faveur. — La *Juventud triunfante* : une mascarade scolastique. — Mystères et farces en 1727. — Querelles de couvent.

Son noviciat terminé, Isla fut envoyé de Villagarcia de Campos à Salamanque pour s'y livrer, durant six ou sept années, aux études philosophiques et théologiques suivant les règles de son Ordre. Il dut arriver à Salamanque dans l'automne de 1720. Cette ville était encore de nom l'antique capitale de l'Espagne savante. Avec son Université, ses quatre Colegios Mayores, ses collèges séculiers au nombre de vingt environ, ses douze collèges monastiques ou réguliers, la Rome espagnole n'avait guère changé d'aspect depuis deux cents ans. Mais on y eût cherché en vain des maîtres comme

Lebrija, le Pinciano, François de Victoria, Melchior Cano et Tolet, des écoliers comme Maldonat, Suarez ou Calderon; et l'on sait à quel triste état y était réduit l'enseignement, celui surtout des sciences naturelles et de la médecine.

L'Université avait à cette époque pour vice-recteur un étrange personnage, qui, après avoir promené sur les grands chemins de l'Espagne et du Portugal une jeunesse passablement aventureuse, était devenu médecin, professeur de mathématiques et écrivain des plus féconds : il se nommait D. Diego de Torres Villaroel. Il a écrit une autobiographie très sincère que l'on ne saurait bonnement ranger ailleurs que dans la littérature picaresque (1). Il y peint au vif, de la façon la plus amusante, l'abaissement de l'enseignement scientifique à Salamanque. Mais ses exagérations burlesques ne permettent pas à un historien sérieux de faire grand fond sur l'autorité d'un tel homme, et son ignorance de ce qui se passait hors de son université interdit absolument de généraliser le tableau qu'il trace.

On a souvent cité le passage où Torres raconte qu'après avoir suivi de longues années les cours de l'université de Salamanque, il découvrit un jour, en feuilletant de vieux livres pour se distraire, qu'il existait au monde une science qui s'appelait les ma-

(1) *Vida, ascendencia, nacimiento, crianza y aventuras del Dr D. Diego de Torres Villaroel, catedrático de Prima de Mathemáticas en la Universidad de Salamanca, escrita por el mismo D. Diego de Torres Villaroel.* Barcelona, por Juan Franc. Piferrer, in-18, s. a.

thématiques. Outre que Torres, d'ordinaire très affirmatif, rapporte le fait avec une certaine hésitation (*creo* fué la primera noticia...), une autre remarque est ici opportune. Vu la façon dont le jeune truand (il avoue sans gène cette *profession*) suivait les leçons de ses maîtres, ceux-ci auraient fort bien pu faire des cours réguliers de mathématiques sublimes, sans que l'élève en soupçonnât l'existence (1).

« Toutes les chaires (de mathématiques) des Universités, écrit encore Torres, étaient vacantes et l'ignorance était infâme. On regardait les figures géométriques comme des sorcelleries et des tentations de saint Antoine : un *cercle* eût semblé une chaudière toute pleine de pactes et de commerces diaboliques. »

Or, à cette époque, dans l'Université de Valence, enseignait et écrivait le célèbre P. Vicente Toscá, de la Congrégation de Saint-Philippe de Néri, dont les ouvrages mathématiques étaient connus et loués par les savants étrangers.

Torres lui-même cite avec éloge, comme adonnés à ces sciences, le P. Manuel de Herrera, théatin, et le jésuite Salvador Osorio, son collègue à l'université de Salamanque, Espagnols tous les deux (2).

(1) C'est dans le Traité de la Sphère du jésuite Clavius que Torres découvrit les mathématiques, vers 1720. Vida, p. [illegible].

(2) *Vida*, p. [illegible] et 31[illegible]. — Cf. Vic. de la Fuente, *Historia de las Universidades en España*, t. III, 1887, cap. xii et [illegible]. — Torres, dans un style [illegible], appelait les étudiants [illegible] — [illegible] un troupeau de porcs. Un de ses élèves l'ayant un jour interrompu par un grossier jeu de mots, il lui lança à la tête un compas de bronze qu'il avait sous la main et qui pesait quatre ou cinq livres. » Il surnu-

A Salamanque même, l'enseignement des couvents, dont chacun avait sa vie propre et ses traditions, échappait fréquemment, au moins en certains points, à la décadence des écoles publiques.

Les Jésuites, surtout après l'avènement des Bourbons, faisaient venir de France et d'ailleurs, en assez grand nombre, des professeurs de mathématiques et de sciences naturelles. C'était avouer leur pauvreté, mais c'était du moins chercher à y remédier.

Dans ses *Songes*, imités de ceux de Quévédo, D. Diego de Torres consacre une *visite* au collège des nobles de Madrid. En compagnie de l'ombre de Quévédo, il assiste à une leçon de mathématiques faite par un Père qu'il reconnaît à son accent pour un étranger. A ce propos, il loue grandement les Jésuites des soins qu'ils donnent à l'enseignement des sciences exactes (1).

Au collège royal de l'Ascension, vrai chef-lieu de l'enseignement supérieur des Jésuites dans la Péninsule, Isla put donc rencontrer encore des professeurs distingués ; mais parmi eux, il eut le bonheur de trouver un maître éminent, que des liens d'amitié et de famille devaient bientôt unir étroitement à son jeune disciple. Le père de notre écrivain allait épouser en secondes noces une parente du P. Luis de Lossada. Ce religieux, né à Quiroga, dans la Galice, passa presque toute sa

sement pour lui et pour moi, ajoute-t-il, l'élève baissa la tête, et il dut à ce mouvement de ne pas répandre sa cervelle sur le pavé. » Telle était l'aménité des mœurs universitaires à Salamanque, vers 1725.

(1) *Sueños morales, visiones y visitas de Torres con D. Franc. de Quevedo por Madrid.* Madrid, 1796, in-8°. 1ª parte, visita undécima : *Seminario de nobles de la Comp. de Jesus.*

vie à Salamanque, où il enseigna tour à tour la philosophie, la théologie et l'Écriture sainte.

Lossada n'était point un pédant retranché dans une scolastique attardée; c'était un lettré d'une culture étendue, un écrivain d'une finesse enjouée et satirique. Un de ses adversaires déclarés l'appelle « profond théologien, excellent poète, critique très délicat, érudit achevé, en un mot une intelligence des plus rares (1). » Il a laissé un cours complet de philosophie, digne des meilleurs temps de la scolastique; il s'y montre disciple éclairé d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin et fermement attaché aux principes de cette école *suarésienne*, deux fois chère aux Jésuites espagnols. Feijóo a pu dire que cet ouvrage avait ouvert les portes de l'école espagnole à la philosophie expérimentale; et de nos jours encore, de bons critiques louent dans Lossada l'éclectisme intelligent du philosophe, qui a su, par exemple, écrit M. Menendez Pelayo, accepter des systèmes alors nouveaux tout ce qu'on pouvait bonnement en prendre sans altérer la conception cosmologique traditionnelle dans l'école (2).

Enfin, je montrerai ailleurs que Lossada eut une part réelle dans l'inspiration de *Fray Gerundio* et que les adversaires d'Isla purent, sans trop d'invraisem-

(1) *Los Aldeanos criticos*, opuscule du comte de Peñaflorida contre Isla, B. A. E., t. XV, p. 378.

(2) Menendez Pelayo : *Historia de los Heterodoxos españoles*, t. III, p. 73. — *Ideas estéticas*, t. III, p. 155 et suiv.

Voir aussi, sur Lossada, D. Gumersindo Laverde : *Ensayos criticos sobre filosofia*, etc. Lugo, Soto Freire, 1868.

Il m'a été impossible de rencontrer la *Vie de Lossada*, publiée en 1758 par le P. Jacinto de Yebra.

blance, quoique sans raison, attribuer au P. Luis de Lossada les meilleurs chapitres du célèbre roman.

On comprend quelle intimité s'établit entre ces deux esprits. Dans leurs entretiens journaliers, Lossada et Isla passaient de la théologie à l'éloquence, de la métaphysique à la satire. Ensemble, ils lisaient saint Thomas, Bacon et Descartes, Grenade et Bourdaloue, Cervantes et Quévédo.

Salamanque, cette fameuse cité qu'Isla, dans son emphase malicieuse, appelle « l'officine de la Raison, l'atelier des bons discours, l'*archivium* des sciences, l'Athènes chrétienne (1) » étalait aux yeux du futur réformateur de la chaire tous les ridicules, tous les abus qu'il devait flageller un jour.

Prédicateurs de tous mérites, moines de toutes couleurs, pédants de toutes les facultés, écrivains et poètes de toutes les écoles, la galerie était complète.

En outre, sous l'immobilité apparente, des germes de révolution fermentaient déjà confusément, et préparaient, pour l'époque encore lointaine des Melendez, des Moratin et des Jove-Llanos, une Salamanque toute moderne.

De France, en effet, n'arrivaient pas seulement de nouvelles théories littéraires ; la philosophie, la science, la religion ou l'irréligion du siècle se glissaient dans les livres à la mode.

Trop aisément, les esprits jeunes et hardis s'enthou-

(1) *La Juventud triunfante*. Salamanca, 1727, in-8°, p. 74, 88, 89.

siasmaient, les timides s'épouvantaient et maudissaient le *vent du nord* ; les hommes sages et courageux, inquiets de l'avenir, se préoccupaient d'aider au progrès sans favoriser la révolte, et comprenaient que le refus systématique de toute réforme n'était pas moins dangereux que l'imprudence de ceux qui voulaient tout changer à la fois.

Tout en observant, Isla travaillait avec acharnement. Il parcourut, sérieusement cette fois, tout le cercle des études sacrées et profanes, qu'il avait, dit-on, effleuré dès son enfance. « Il arriva, dit son » biographe, même dans les sciences les plus étran- » gères à son état, le droit civil et la médecine, à une » renommée qui le fit consulter et écouter avec défé- » rence sur ces matières par les savants (1). »

Ainsi équipé, il ne tarda pas à faire ses premières armes. Ce fut dans une escarmouche où il eut l'honneur de se trouver l'allié du plus célèbre écrivain de son temps. Don Benito Feijóo y Montenegro, bénédictin galicien du monastère d'Oviédo, commençait à se déclarer le propagateur orthodoxe de toutes les idées modernes, le philosophe et le savant de l'école française. Les nombreux volumes de son *Teatro crítico* et de ses *Cartas eruditas* allaient se succéder rapidement, formés de courtes dissertations où l'intrépide reformateur remue tous les problèmes : histoire, philosophie, croyances populaires, médecine, théologie, littérature, il cherche partout des préjugés à

(1) Salas : *Vida del P. de Isla*, p. 15 et suiv.

déraciner, des superstitions à combattre. Parfois, dans son ardeur belliqueuse, il se forge des ennemis imaginaires, et sa critique manque ou dépasse le but (1); mais l'esprit de son œuvre était excellent. Il était heureux qu'un prêtre, qu'un moine, se fît à une telle époque le champion du progrès, et travaillât à renouer la grande tradition de science et d'érudition de l'Espagne catholique.

Le premier volume du *Teatro crítico* parut en 1726 ; rien ne suscita plus d'adversaires à l'auteur que les pages où il osait déclarer que la médecine aristotélicienne, l'art de saigner et de purger à outrance, n'était point infaillible.

Les cris de la docte Faculté montèrent jusqu'au ciel : Molière n'avait point passé par là. Le P. de Isla, qui terminait alors ses études de théologie, évoqua l'ombre de notre grand comique, et entra en scène, plein de jeunesse et de vigueur. Il s'en prit à quelques médecins de Salamanque, « aveuglément attachés aux » opinions de nos anciens » (2) et qui avaient osé écrire contre Feijóo (3).

L'un de ces adversaires était précisément le bachelier Diego de Torres Villaroel, ce singulier vice-recteur

(1) M. Menendez Pelayo développe cette idée, tout en vengeant l'orthodoxie de Feijóo : *Heterodoxos esp.*, t. III, chap. I et VI. Le même critique n'a que des éloges pour les *idées esthétiques* de Feijóo et pour le caractère éminemment national de ses principes littéraires. *Ideas estéticas*, t. III, p. 159.

(2) Molière : *Le Malade imaginaire*.

(3) *Papeles critico-apologéticos que en su juventud escribió el P. de Isla contra el Dr D. Pedro de Aquenza y el bachiller D. Diego de Torres, en defensa del R. P. Benito Gerónimo Feijóo.* 2 vol. in-12, Madrid, 1788.

de l'Université de Salamanque, dont nous avons parlé plus haut.

La collection de ces opuscules a été publiée en 1788. L'éditeur avertit que ces pièces ont été trouvées imprimées dans la curieuse bibliothèque du savant comte de Pernia, contemporain d'Isla. Ces ouvrages ne sont indiqués ni par le biographe anonyme de Feijóo (1), ni par Morejon dans son *Historia bibliográfica de la medicina española*, bien que ces deux auteurs donnent la liste des publications auxquelles donna lieu la controverse médicale de 1726.

On pourrait même élever quelques doutes au sujet de l'auteur des *Papeles crítico-apologéticos*, qui ne portent avec eux, je l'avoue, aucune marque intrinsèque et indiscutable de leur authenticité. J'ai cru cependant devoir, après de Backer, après Monlau, après Hervás surtout (2), maintenir à Isla la paternité de ces écrits. Caballero dans ses *Supplementa bibliothecæ S. J.*, Tolrá dans la *Vie d'Isla*, la sœur d'Isla lui-même dans ses préfaces aux Lettres et à la *Vie* de son frère (1789-1803), ont soin de prévenir leurs lecteurs contre les œuvres apocryphes que l'on publie sous le nom de notre écrivain, et qu'ils mentionnent en détail. Or, ils ne nomment point dans cette liste les *Papeles crítico-apologéticos*, dont pourtant deux éditions avaient paru : ce silence me paraît significatif.

Enfin on peut dire que tout, dans ces pièces, s'accorde avec les circonstances de la vie d'Isla et assez

(1) *Teatro crítico*, comp. de Impresores, 1760, t. I.
(2) *Biblioteca jesuítico-española*, ms.

bien avec sa manière. La satire y est vive, joyeuse, personnelle, souvent grossière et sans goût, mais souvent aussi spirituelle et heureuse.

Si ces pages restent pour la finesse et la richesse de la langue fort au-dessous des *Cartas de Juan de la Encina* (1732), elles ne sont peut-être pas de beaucoup inférieures à la *Juventud triunfante*, qui fut écrite peu après les *Papeles* (1727).

Quant à faire un choix entre ces opuscules, je manque des données nécessaires pour m'y aventurer.

Dès lors, une amitié solide s'établit entre Isla et Feijóo. Ils se rencontreront souvent encore en face d'ennemis communs. Le Bénédictin dissertera avec clarté, abondance et vigueur ; le Jésuite attaquera en se jouant et portera des coups à la fois plus redoutables et plus mesurés : l'un, impétueux et lourd, l'autre, vif et alerte. Le style de Feijóo, sans relief et énervé par le gallicisme, verra peu à peu son intérêt disparaître avec la nouveauté des choses qu'il exprime ; celui d'Isla gardera, pour les amis de l'idiome castillan, une saveur qui ne disparaîtra qu'avec la langue même. Le Bénédictin et le Jésuite sont les deux plus grands, ou pour mieux dire, les deux seuls écrivains de leur temps. Je me garderai d'ajouter avec M. Monlau, « les deux plus *gigantesques* figures qui se détachent du tableau historique de ce siècle (1) » : jamais épithète ne manqua plus évidemment de mesure et de vérité.

(1) *Obras escogidas del P. Isla.* Bibl. Rivadeneira, p. XXXI.

Les opuscules écrits contre les médecins de Salamanque pour la défense de Feijóo ne portaient point le nom d'Isla ; il en fut de même de l'ouvrage plus étendu qu'il publia l'année suivante. Il l'avait composé en collaboration avec son maître, le P. Luis de Lossada, et sans les indications que nous donne une de ses lettres, nous ne pourrions distinguer la part de chacun des deux auteurs. Celle d'Isla est la plus considérable et la meilleure.

« Tu me demandes, écrit Isla à sa sœur le 21 octobre 1781 (dix jours avant sa mort), quelle part j'ai eue dans le livre de la *Juventud triunfante*. Je te réponds que j'en ai écrit à peu près la moitié. Depuis l'endroit où commence la seconde partie des fêtes (et voici le début du paragraphe : *Este dia, segun el burrillo mitológico...*) jusqu'à la fin du livre, toute la prose est de moi, comme aussi le dialogue ou *auto* de S. Louis de Gonzague. Et voilà ta curiosité satisfaite. » (1).

La *Jeunesse triomphante* (c'est le titre du livre) n'est autre chose que la relation des fêtes célébrées à Salamanque par le collège des Jésuites à l'occasion de la canonisation de deux jeunes saints de l'Ordre : Stanislas Kostka et Louis de Gonzague.

(1) *Cartas famil.* A su hermana, carta 46. — *La Juventud triunfante, representada en las fiestas con que celebró el colegio Real de la Comp. de Jesus de Salamanca la canonizacion*, etc. Obra escrita por un Ingenio de Salamanca. Con lic., en Salamanca, por Eugenio Garcia de Honorato, in-4°, s. d. (1727). Dans cette édition, qui est l'édition princeps, la part d'Isla commence à la p. 124 et va jusqu'à la fin du volume (p. 444), sauf les poésies, parmi lesquelles toutefois il faut lui attribuer l'*auto* de S. Louis de Gonzague (p. 190-228). Le *Dictionnaire des Ano-*

Durant douze jours, les cérémonies religieuses et les réjouissances populaires les plus variées tinrent en éveil la ville entière, remplie d'étrangers et qui n'avait jamais rien vu de plus splendide.

La multitude et le mauvais goût de ces relations de fêtes étaient en Espagne un véritable fléau; obligés d'avoir de l'esprit sur commande, les malheureux auteurs se travaillent à relever par les pointes et les tours de force du style *culto* le détail infini et fastidieux des processions, des poésies, des sermons, des feux d'artifice et des courses de taureaux.

Lope lui-même avait écrit jadis la relation des fêtes célébrées par la ville de Madrid pour la canonisation de saint Isidore : il avait publié la *Joûte poétique* qui eut lieu à cette occasion. Lors de la canonisation de sainte Térèse, de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, un des principaux lauréats du tournoi littéraire avait été Calderon. Mais les moindres productions de Lope et de Calderon eussent été des merveilles auprès de ce qui se faisait en ce genre depuis un siècle.

On comprend l'indignation de Moratin, qui, dans un pamphlet littéraire finement imité de Cervantes, et où il dépeint l'armée des pédants attaquant le temple d'Apollon, fait écraser les assiégeants sous l'épaisse mitraille des Joûtes poétiques. Entrées solennelles, Béatifications, Loas, etc. (1). Isla, sans pouvoir éviter entièrement les défauts de ce genre absurde, réussit à

nymes et des Pseudon. de la Comp. de Jésus (t. II, col. 406) donne ces indications, mais avec des chiffres erronés.

(1) Moratin : *Derrota de los pedantes*.

le ridiculiser. Il le transforma en une fine parodie : le trait louangeur, outré à dessein, devient une satire. L'écrivain enfle, comme les autres, l'hyperbole castillane, mais il ne dissimule jamais qu'à demi la pointe d'aiguille qui, au moment voulu, perce l'outre et la crève avec le bruit d'un éclat de rire. Ainsi, dans l'éloge obligé qu'il fait des prédicateurs, ses compliments à double entente applaudissent l'heureux à propos des *conceptos*, la finesse des *agudezas*, « les mots chargés d'idées jusqu'à en éclater. » Le futur auteur du *Gerundio* faisait cueillette de matériaux.

Cette discrète et constante ironie caractérisa dès lors le style d'Isla, et le rendit presque aussitôt célèbre par toute l'Espagne.

Au point de vue historique, la *Jeunesse triomphante* offre des pages curieuses et qui nous montrent en plein dix-huitième siècle toute la vie écolière et religieuse du moyen âge.

On y trouve un sermon en vers prêché dans l'église des Jésuites par un gentilhomme de dix ans, vêtu en grand d'Espagne, et qui monte en chaire précédé par une procession de douze Pères des plus graves.

On y voit deux *autos* ou mystères, suivis chacun de leur *saynète* et joués dans la grande nef de l'église. La scène représente une université céleste où des anges, affublés de mosettes et coiffés de bonnets blancs ou rouges, argumentent en *baroco* et en appellent à « l'acier de Pyrame et de Thisbé. »

Dans l'intermède, deux *graciosos*, vêtus en ermites, débitent des lazzis qui mettent en grosse joie l'audi-

toire, et le décor offre aux yeux « une course de taureaux infernaux », à laquelle assistent « du haut de balcons de cristal », les anges et les saints du Paradis.

La seconde moitié de l'ouvrage, souvent réimprimée à part, décrit longuement la cavalcade ou *mogiganga* qui termina la fête.

Une foule de personnages allégoriques, sérieux ou grotesques, vêtus avec magnificence et bizarrerie, servaient de cortège au char triomphal où trônait l'*Ecole de la Compagnie de Jésus*. Toutes les branches de l'enseignement sont représentées dans le défilé par les types les plus variés.

Isla, qui sans doute avait lui-même composé, de concert avec Lossada, ce divertissement, en détaille complaisamment le symbolisme souvent malicieux.

Après les diverses sciences théologiques, vêtues en amazones et l'épée au côté, marchaient sous la forme de monstres infernaux, les hérésies et les sectes : le mahométisme, le judaïsme en caban vert et en bonnet jaune, le jansénisme, le quiétisme et la morale relâchée.

Remarquons au passage la Métaphysique, « dame singulièrement capricieuse. Elle voulut se montrer, non avec les insignes dus à la pure noblesse de son sang, mais sous les traits qu'elle revêt dans la tête de certains scolastiques, plus pointilleux que des jaloux, plus contournés qu'un vrai Méandre, et à qui convient parfaitement la définition de Buchanan :

Gens ratione furens et mentem pasta chimæris. »

Dans les personnages de la *Faculté des Lettres*, se cache toute une doctrine et le cultisme y est atteint de plus d'un trait. Isla décrit d'une touche fine le Bon Goût, qu'il nomme bien *la saveur du savoir*, et cette délicatesse exprimée par un nom intraduisible, *el gustillo*, qui est, dans les choses littéraires, une sorte d'arrière-goût exquis : il donne « le sel et l'assaisonnement aux plats du talent et de la raison. » Il est vrai que tout délicat qu'il est, le *gustillo* reste espagnol, puisqu'il porte sur un plateau, près du sucre et du sel, le piment et autres hautes épices.

De telles fêtes ne pouvaient être mieux couronnées que par une course de taureaux, course *à mort*, parée et masquée, où Dulcinée du Toboso, en costume de veuve, luttait à côté de don Quichotte et de Sancho Panza. Pour employer les termes de la *cancion real* qui termine la relation, ce spectacle « dans la coupe terrifiante de l'alarme, versa le plaisir à tous les assistants. »

En cette même année 1727, Isla, sans quitter Salamanque, passa du rang des étudiants à celui des maîtres. Il fut nommé professeur d'Écriture sainte, peut-être comme auxiliaire ou suppléant de Lossada.

Je trouve ce renseignement dans une autre relation de fête, dont la platitude et l'affectation contrastent étrangement avec la *Jeunesse triomphante*.

En novembre 1727, le collège de Murcie célébra par une grande joûte poétique cette même canonisation des deux jeunes saints Jésuites.

Parmi les pièces présentées au concours, figure

une poésie en octaves, signée du P. de Isla : elle ne fut point couronnée, et quoiqu'elle soit réellement détestable, elle ne vaut pas moins que celles qui obtinrent des prix (1).

Il existe une autre petite pièce d'Isla, composée au même temps et dont voici l'histoire. Poésie et anecdote sont inédites, et nous font pénétrer dans la vie intime des couvents de Salamanque.

Les fêtes magnifiques de la *Jeunesse triomphante* n'avaient pu manquer d'exciter de bien excusables rivalités d'école. Piqués au jeu, les Thomistes de Salamanque, c'est-à-dire les Dominicains du couvent de San Esteban et leurs partisans, organisèrent de grandes solennités en l'honneur de saint Thomas d'Aquin ; il y eut donc processions, sermons, feux d'artifice, etc. ; mais, ajoute le Jésuite dont j'analyse la note manuscrite, les prédicateurs, pas plus que les fusées, ne firent rien qui vaille (2).

Les *décimas* d'Isla sont une joyeuse boutade faite pour divertir ses confrères dans l'intimité. Ce jour-là, dans le jardin du Collège royal, à l'heure de la récréation, on dut rire de bon cœur aux dépens des voisins et de leurs sermons. Plusieurs de ces dizains sont jolis, et ils ont le mérite d'être, trente ans à l'avance, un prélude significatif de l'*histoire du fameux Prédicateur*. Ainsi se trouve confirmée la tradition recueillie

(1) *Justa poética* celebrada en el insigne colegio de la Compañía de Jesus de esta M. N. L. y Fidelissima ciudad de Murcia, por D. Antonio de Rueda Marin. Murcia, 1727, in-8°. — Voir f° 94.

(2) Voir cette note et la pièce d'Isla à l'appendice.

à Salamanque par don Vicente la Fuente (1), et d'après laquelle les récréations du Colegio Real, au temps où elles étaient égayées par Isla et Lossada, furent le véritable berceau de *Fray Gerundio*.

(1) Vic. la Fuente: *Historia de las Universidades en España*, tom. III 1887, p. 376.

CHAPITRE IV

ISLA PROFESSEUR — LE « GRAND JOUR DE NAVARRE »

1728-1742

Isla professeur et prédicateur : ses succès. — Les lettres de *Juan de la Encina :* une scène de *Gil Blas.* — Ses amis : prélats, seigneurs, écrivains. — Séjour à Ségovie, à Compostelle, à Pampelune. — Le *Dia grande de Navarra.* — Est-ce une satire? Colère des Navarrais. Retraite d'Isla à Saint-Sébastien.

Les supérieurs d'Isla lui donnaient la plus grande marque d'estime en lui confiant, dès la fin de ses études, l'enseignement des sciences sacrées. Cet enseignement devait être pour lui, comme pour notre Bourdaloue, le noviciat de la prédication, et en outre celui de la critique.

Ce qui manquait le plus à la foule des prédicateurs d'alors, c'était une sérieuse doctrine théologique. Notre écrivain plus tard aura autorité pour réclamer que nul ne soit admis à monter dans la chaire d'une église, qui n'ait enseigné ou du moins qui ne soit capable d'enseigner dans celle de l'école.

Toutes les sciences les plus nécessaires au prédicateur, l'Écriture sainte, la philosophie, la théologie dogmatique et morale, furent tour à tour l'objet de son enseignement. La netteté de son esprit, son érudition, le piquant de sa parole donnaient à ses leçons un intérêt peu ordinaire; sa franchise et son bon cœur lui attachaient passionnément ses élèves.

Son biographe, déplorant la perte de ses cahiers de théologie, assure que si on les eût imprimés, ils ne lui eussent pas fait moins d'honneur que ses œuvres littéraires. Du moins, nous pourrions sûrement y constater le caractère à la fois prudent et hardi, traditionnel et réformateur, de ses doctrines.

Mais son activité débordait les limites de sa classe. Il employa ses loisirs à prêcher, et ses succès y furent tels que le ministère de la parole, après l'avoir ravi à plusieurs reprises, et durant d'assez longs intervalles, à l'enseignement, finit par l'occuper tout entier.

C'est dans ces travaux uniformes et absorbants que devait s'écouler toute une longue période de sa vie, la moins bruyante, mais non la moins utile, et à coup sûr la plus heureuse. Durant ces vingt-cinq années (1727-1750), l'histoire ne trouve à recueillir que de rares opuscules échappés à la verve du satirique.

Je ne parle pas de ses sermons, dont l'étude se rattache naturellement à la seconde partie de cet ouvrage et forme un chapitre de l'histoire de la chaire espagnole au dix-huitième siècle. Isla (on s'y attend peut-être) donna d'abord, et avec toute la fougue de la jeunesse, dans la plupart des défauts qu'il flagellera plus

tard. — Pour éclairer et justifier la satire, j'aimerai, on le comprend, à choisir dans les discours de son auteur mes citations les plus étranges et les plus convaincantes.

Mais aussi, les réelles qualités de son éloquence m'aideront à expliquer sa *conversion* progressive, son rôle et ses succès de réformateur.

En 1728, nous trouvons notre jeune professeur dans une chaire de philosophie à Medina del Campo. L'année suivante, il achève à Valladolid la période de sa formation religieuse par la dernière *probation*, toute consacrée à la retraite et à la piété. Il est ensuite envoyé à Ségovie, où il reprend l'enseignement philosophique tout en prêchant fréquemment.

C'est de là qu'il date, en 1730 et 1731, les dédicaces de sa traduction de l'*Histoire du grand Théodose.*

C'est là aussi que se place un léger, mais curieux épisode de sa vie littéraire. Le corrégidor perpétuel de Ségovie était l'ami de notre écrivain. Il arriva que la fille de ce magistrat, pendant le rude hiver de ces plateaux couverts de neige, eut les pieds blessés par des engelures. Par malheur, on appela le licencié Carmona, chirurgien latinisant, lequel professait à l'égard de ce mal « un profond respect, dit-il, et une grande crainte. » Après bien des tâtonnements, il déclara qu'aux deux pieds de la jeune fille s'étaient formées deux légères tumeurs, vulgairement nommées *mules*, avec une petite plaie au *carpe* de chaque pied (1).

(1) Le mot y est, et le P. de Isla ne laissera point passer ce *péché anatomique*.

Il ordonna donc d'appliquer sur les parties malades des compresses d'*huile de neige* (1).

Une vraie maladie s'ensuivit. Les humeurs subirent une répercussion dangereuse ; la fièvre survint et amena trois ou quatre médecins consultants autour du lit de la pauvre enfant. Tout se passa exactement comme dans Molière. Carmona, « en sa qualité de médecin de l'oreiller », parla le premier. Il définit l'engelure, les différents genres d'ulcères, la fièvre, démontra par saint Thomas, Sénèque, Aristote et Paracelse, que l'huile de neige n'était ni froide ni répercussive, et conclut qu'on devait continuer le traitement. Les collègues répliquèrent, la discussion s'échauffa pendant que la malade empirait ; enfin, « l'ardeur mal réprimée du chirurgien Carmona, écrit » Isla, amena un scandale qui troubla le sanctuaire » de la respectable maison du corrégidor. »

C'est à la lettre la scène où Gil Blas, élève du docteur Sangrado, se prend au collet, près du lit de son malade, avec le docteur Cuchillo, rival de son maître ; et en changeant un seul mot, les deux combattants de Ségovie pouvaient dire, comme ceux de Lesage : « Nous eûmes le temps de nous donner quelques » coups de poing et de nous arracher l'un à l'autre » une poignée de cheveux avant que le *corrégidor* et » sa femme pussent nous séparer (2). »

(1) Mélange d'huile et de neige battue. La recette de ce singulier remède est indiquée par Isla dans la première *Lettre de Juan de la Encina*.

(2) *Gil Blas*, liv. II, chap. III.

Comme ami de la famille, Isla, dont la compétence était universellement reconnue, interposa sa médiation. On fit la paix, et tout semblait oublié, quand parut à Madrid un opuscule signé de Carmona et intitulé : *Méthode rationnelle et système chirurgical pour connaître et guérir les engelures.*

Dans ces pages, entièrement dépourvues de science et d'intérêt, le chirurgien latinisant racontait l'histoire à sa façon et insultait de son mieux ses adversaires.

Le P. de Isla regarda comme une injure personnelle cette violation d'un traité conclu entre ses mains. Il écrivit donc sous le pseudonyme significatif de *Juan de la Encina* (Jean du Chêne-Vert) trois longues lettres qu'il date de *Fresnal del Palo* (la Fresnaie du Bâton) et où « il exerce, écrivait-il lui-même, sur les côtes du pauvre chirurgien, toute la vigueur de son nom postiche (1) ». Les traits personnels, mordants, parfois cruels, y sont prodigués. Jamais la verve d'Isla ne sera plus étincelante, ni ses contes mieux narrés, ni sa langue plus pittoresque et plus intraduisible. Trente ans plus tard, en écrivant *Fray Gerundio*, il se rappellera sans le moindre repentir cette boutade de sa jeunesse.

Les médecins d'ailleurs avaient le don d'exciter sa mauvaise humeur. Elle s'accrut par suite de son état maladif et de celui de sa sœur. Rien n'est plus fréquent dans sa correspondance que l'expression de son incré-

(1) *Cartas de Juan de la Encina* contra un libro que escribió don Josef de Carmona, cirujano de la ciudad de Segovia, intitulado : Método racional de curar sabañones. — *Obras escogidas del P. Isla*, p. 403-421.

dulité médicale *incurable*. « Tu as délivré ta femme du plus grand mal, écrit-il à son beau-frère, en la délivrant de la Faculté.

Pour moi, ajoute-t-il, me voilà guéri, faute de médecins. »

Ceux qui auront lu ce que raconte sur les médecins espagnols de son temps, dans ses *Mémoires* et dans ses *Songes*, un homme bien informé que nous connaissons déjà, le fameux médecin D. Diego de Torres Villaroel, n'auront pas de peine à s'expliquer l'aversion d'Isla, et ils verront dans ses plaintes autre chose que les trop faciles plaisanteries qui ont été de mode contre les médecins de tous les temps (1).

Vers la fin de l'année 1732, il fut envoyé de Ségovie à Santiago de Compostelle. Il y arriva à temps pour tenir sur les fonts du baptême la petite Maria Francisca, sa sœur, née trente ans après lui.

Durant plus de six années, à Compostelle comme à Ségovie, il enseigna et il prêcha. Le 8 septembre 1736, il fit dans l'église du collège des Jésuites sa profession solennelle des quatre vœux (2).

Cette même année et la suivante, les carêmes qu'il prêcha dans la cathédrale renouvelèrent la piété de

(1) Torres : *Vida*, p. 229 et suiv. — *Sueños morales*, 1ª parte, visita 7ª : *Chimicos y médicos ; Barca de Aqueronte*. Juicio primero : de los empíricos, emplastadores, curanderos y otros bribones que vivieron con el sobrescrito de profesores de la docta medicina. En ce point encore, Torres ne faisait que marcher sur les traces de Quevedo. On sait d'ailleurs que, s'il a pris à l'auteur du *Buscon* quelque chose de son esprit, il lui a emprunté beaucoup de sa liberté de langage. — Sur les *Songes* de Torres, voir E. Mérimée, *Essai sur Quevedo*, p. 211.

(2) *Catalogi Provinciae Castellanae Societatis Jesu*. Catalogues postérieurs à 1736.

toute la ville. C'est sans doute durant la même période qu'il fit, comme nous l'apprend le *Gerundio*, « son tour de Portugal » ; il visita les plus célèbres écoles et se rendit compte par lui-même de l'état des sciences sacrées, de la prédication et des lettres dans ce pays.

En 1740, nous le retrouvons à Ségovie.

N'avait-il pas dans cette ville une partie de sa famille ? Je n'ai pu le vérifier. En tout cas, le nom d'Isla y était assez répandu, comme on peut s'en convaincre en parcourant les archives locales. Ce fait mérite d'être rapproché de l'erreur de la *Biographie universelle*, répétée par de nombreux dictionnaires historiques, qui le font naître à Ségovie.

Quoi qu'il en soit, au collège des Jésuites, devenu aujourd'hui le séminaire diocésain, la tradition désigne encore, avec un souvenir pieux, la cellule qu'habita le P. de Isla.

Cependant sa renommée grandissait, et dès son premier séjour à Ségovie de hautes et précieuses amitiés avaient commencé pour lui. Ségovie n'était pas loin de Madrid, et la cour, en se réunissant à la Granja (le Versailles créé par Philippe V), semblait venir chercher notre écrivain dans sa solitude.

Il entra vite dans l'intimité d'une foule de seigneurs, de prélats, d'ecclésiastiques et de gens de lettres.

Il connut les prédicateurs du Roi, il put voir à l'œuvre les *Gerundios* et encourager les timides essais de leurs adversaires. Parmi ces amis, qui étaient aussi des alliés, il faut citer l'archevêque de Grenade, don Francisco de Perea y Porras, à qui il dédia le se-

cond volume de son *Théodose;* don Alejandro de Bocanegra, plus tard évêque de Guadix, puis archevêque de Compostelle, un des prélats les plus distingués de son temps et qui voua à notre auteur la plus constante et la plus tendre confiance; Don Juan Manuel de Santander, érudit estimable, qui devint bibliothécaire de Ferdinand VI et de Charles III; don José de Rada y Aguirre, curé du Palais Royal et l'un des meilleurs représentants de l'école française de prédication.

Dans le monde laïque, les principaux amis d'Isla furent le célèbre écrivain don Agustin de Montiano y Luyando, dont nous avons déjà parlé; un grand seigneur portugais dont le père fut ambassadeur à Madrid, don José Mascarenhas; un trésorier général du roi nommé Horcasitas; deux gentilshommes de la cour qui remplirent au ministère de Hacienda les postes les plus élevés : c'étaient don Phelipe Bartolomé Sanchez de Valencia et don Cristóbal de Taboada y Ulloa, *primer official* de Hacienda.

Mais un personnage bien plus considérable dans le même ministère, était don Zenon Somodevilla, futur marquis de la Ensenada. Cet homme éminent, qui s'éleva par son seul mérite d'une naissance obscure à l'une des premières places de l'État, était né près de Valladolid, une dizaine d'années avant Isla. J'ignore à quelle époque précise commencèrent leurs relations, qui furent assez intimes, et qui occupèrent dans la vie du Jésuite une place importante; mais il est à croire que ce fut pendant l'un des séjours d'Isla à Ségovie.

Plus tard, le principal correspondant d'Isla à Madrid

fut don Miguel de Medina, jeune légiste de talent, à qui l'amitié et l'influence d'Isla ne furent point inutiles pour le faire parvenir au poste de secrétaire et conseiller du roi, *contador general de medias anatas, espolios y vacantes eclesiásticas*, etc. Ce fut lui qui prit à sa charge l'impression de *Fray Gerundio*.

Enfin, il faut nommer l'ecclésiastique don Leopoldo Gerónimo Puig, qui fut l'un des rédacteurs du *Diario de los Literatos*. Cette revue, fondée en 1737 par don Juan Martinez Salafranca, avait adopté, en littérature, un programme de critique fort semblable à celui d'Isla, se moquant courageusement des cultistes et des *Gerundios*, et publiant en même temps la vigoureuse satire de Jorge Pitillas contre les premiers *afrancesados;* mais son mérite même ne lui permit de vivre que deux années à peine, et la tourbe des écrivassiers, dit Isla, l'étouffa sous ses clameurs (1).

Notre écrivain fut l'ami constant et peut-être le collaborateur de ces journalistes bien méritants.

Un recueil en partie apocryphe (*Rebusco de los obras literarias del P. Isla*), imprimé après la mort d'Isla, contient plusieurs morceaux de critique extraits du *Diario de los Literatos*. Il n'est pas surprenant

(1) Il existe une curieuse lettre écrite par Isla en 1763, à un Français nommé L. Langlet, qui avait fondé à Madrid une revue intitulée : *El Hablador juicioso*. Avec beaucoup de compliments sur son premier numéro, Isla le dissuade de son entreprise par l'exemple du *Diario de los Literatos*. « Nos écrivains, ajoute-t-il, « *no entienden raillerie* » : il faut ou les louer ou du moins ne pas les contredire... Ils ne reconnaissent qualité pour les juger qu'au Tribunal de la Foi et à celui des *Buenas costumbres y regalias*, — et refusent toute juridiction à celui de la critique. » — Cartas, *á varios*, B. A. E., carta CXII.

qu'on y ait inséré aussi la satire en vers à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, publiée en 1741 dans le même journal, *contra los malos escritores de este siglo*, sous le pseudonyme de Jorge Pitillas.

On retrouve là les idées favorites du P. de Isla, l'inspiration puisée dans Juvénal, son auteur préféré; l'ambition avouée de continuer l'œuvre de Cervantes (1) « le divin voyageur, qui s'en fut au Parnasse piano, piano, bluter les auteurs avec son crible, » la haine du gallicisme non moins que des insipides niaiseries étalées par le conceptisme dans les affiches, les dedicaces, les prologues, les œuvres de toute sorte « formées de sales haillons mal cousus et volés dans les Polyanthées. »

Mais ce morceau, dont l'aisance et la vigueur sont fort remarquables et dont le style est plus nerveux que celui d'Isla, est cité avec éloge par l'auteur de *Fray Gerundio* dans une de ses lettres apologetiques; il en désigne en même temps l'auteur, « le regrettable jeune homme D. José Gerardo de Hervás, emporté par la mort dans la fleur de sa première jeunesse (2). »

Ce témoignage, dont je ne trouve la mention ni dans Ticknor, ni dans le tableau historique de la poésie espagnole au XVIIIe siècle, de M. Cueto (3), tranche la controverse soulevée au sujet de l'auteur de cette pièce célèbre, que les mêmes historiens n'attribuent qu'avec

(1) Quiero ser yo satírico Quixote
Contra todo escritor follon y aleve.
(2) *Cartas apologéticas*, carta II. Edit. Rivad., p. 423.
(3) Bibl. Rivad. *Tomo I de Poetas líricos en el siglo* XVIII.

hésitation à Hervás, sur la vie duquel on sait du reste fort peu de chose.

Le P. de Isla versifiait d'ailleurs avec une extrême facilité et bien qu'une lettre écrite probablement vers 1740 nous apprenne qu'il a depuis longtemps « abjuré *de levi* les erreurs du Parnasse » et condamné au feu tout ce qu'il a pu trouver de ses vers, il dut retomber souvent dans son vieux péché, car lors de l'expulsion d'Espagne (1767), on confisqua parmi ses papiers de nombreuses poésies dont ses biographes déplorent la perte (1).

Isla prêcha beaucoup durant son second séjour à Ségovie et ce fut même pendant quelque temps son unique emploi. Voici en quels termes il l'annonce à l'un de ses amis : « Si j'ai bonne mémoire, je vous ai déjà appris que j'étais menacé de changer de chaire et de passer de celle des Peripatéticiens à celle du Saint-Esprit, et des *prædicabilia* au rang des prédicateurs : cet office n'est pas d'ordinaire en fort bon *prédicament*, et il est naturel que, vu l'opinion commune et votre affection pour moi, vous vous attristiez de ce changement; mais *noli timere, ego sum*, je reste le même homme et je garde mes appointements de professeur, quoique avec de nouveaux désappointements (2). Jusqu'ici, on tenait pour monstruosité une égale adresse des deux mains; je vais fonder la chaire des ambidextres. »

Je ne sais pas au juste quand il quitta Ségovie pour

(1) Salas : *Vida de Isla*, p. 244. — Hervás : *Biblioteca jesuitico-española*. — Caballero, *Suppl.* I, p. 164.

(2) « Con mis antiguos *gages* de maestro, aunque con nuevos *ages*. » *Rebusco*, carta XVII, B. A. E., p. 619.

Pampelune, mais une lettre du 9 juin 1744 nous le montre dans cette dernière ville, occupé à la fois à l'enseignement de la théologie et à des missions où il a entendu, à lui seul, plus de quatre mille confessions générales en trois mois. Toutefois des travaux si sérieux n'altéraient point la gaité de son esprit, et la meilleure preuve en est dans la bruyante aventure qui troubla soudain son repos en augmentant sa célébrité. Le 9 juillet 1746, Philippe V était mort, laissant la couronne à son fils don Ferdinand. Pour les Navarrais, Ferdinand n'était point le sixième, mais le deuxième du nom, et la proclamation du nouveau roi se fit sous ce titre, le 21 août, avec toutes les antiques et solennelles cérémonies du temps où la Navarre était un libre et grand royaume, rival de Léon et de Castille. L'éclat grandiose et affecté de ces vieilles formes, augmenté encore par le chauvinisme provincial, formait sans doute avec la réalité exiguë un contraste comique. Isla était absent pendant ces grands jours ; à son retour, les députés de Navarre, qui avaient résolu de consacrer le souvenir des fêtes par une relation imprimée, vinrent le prier de s'en charger. Il résista tant qu'il put à un honneur dont il pressentait peut-être le danger ; mais son supérieur trancha la question, et l'écrivain lâcha la bride à sa plume. Les Navarrais l'avaient voulu.

Cependant Isla prit toutes les précautions pour éviter un malentendu. Il sollicita toutes sortes de conseils, de revisions et d'approbations, de la part des hommes les plus intéressés à être sévères.

L'ouvrage parut enfin sous ce titre : *Le triomphe de l'amour et de la loyauté* ou le *Grand jour de Navarre.* Il fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible. « Je ne pouvais, dit l'auteur, sortir dans les rues de Pampelune, crainte d'être étouffé sous les embrassements et les félicitations. De toutes les villes du royaume pleuvaient des lettres de remercîment et de louange ; les plus hauts personnages de la Navarre, évêques et seigneurs, me comblèrent de marques d'estime. » — « Je connais nombre de gens, écrivait l'archevêque de Saragosse, qui, ne pouvant acheter le livre, n'ont trouvé qu'un moyen de se l'approprier : ils l'ont appris par cœur d'un bout à l'autre. Tout le monde demande à grands cris une réimpression. » (1)

Ce triomphe dura trois ou quatre semaines, au bout desquelles un bruit se répandit que l'écrit tant vanté cachait une malice noire, que les descriptions enthousiastes étaient pleines de sous-entendus perfides, les portraits flatteurs d'allusions satiriques ; bref, que tous les grands personnages du royaume, que la nation elle-même était, sous couleur de louange, bernée d'un bout à l'autre de ces pages traîtresses. Le peuple s'émut, les ennemis du P. de Isla et des Jésuites excitèrent l'irascible délicatesse du point d'honneur Navarrais. Les pamphlets, les contes et les couplets infâmes déchirèrent la réputation du P. de Isla. A Valence paraissait un libelle anonyme, heureusement sans grammaire ni esprit, qui reproduisait par extraits le *Grand Jour*

(1) *Dia grande de Navarra.* Edicion corregida y aumentada. B. A. E., p. 3-31 ; — Dos palabritas del impresor, y léanse.

de Navarre en l'accompagnant d'un commentaire injurieux (1). La populace de Pampelune, avec la complicité de certains magistrats, chantait sur la guitare des *séguidillas* ordurières contre celui que la veille elle portait en triomphe. Cependant les amis du P. de Isla le défendaient par des apologies indignées; lui-même demanda justice dans un mémoire énergique présenté au Conseil de Navarre. Avec l'accent de l'honneur blessé, il proteste de l'innocence de son livre, et se plaint hautement d'être réduit à se justifier comme un coupable.

Il fait remarquer avec une finesse sans réplique que le triomphe de ses calomniateurs retomberait comme une grossière injure sur les députés eux-mêmes, qui avaient tant applaudi l'ouvrage avant et après la publication. Ce mémoire produisit son effet. Les députés de Navarre écrivirent au provincial des Jésuites une lettre qu'ils publièrent. Ils y protestent contre les bruits calomnieux, ils supplient le provincial de mépriser ces attaques, et « félicitent mille fois l'illustre Compagnie de Jésus de posséder un sujet d'un mérite si extraordinaire et si connu. »

Mais l'opinion était formée. Le peuple navarrais était blessé. Les députés eux-mêmes avaient peut-être écrit au supérieur moins par conviction que par bienséance.

Quoi qu'il en soit, ils affirmaient qu'au milieu de tant

(1) *Colirio para los [illegible] de [illegible], [illegible] para los [illegible], y [illegible] del [illegible] de [illegible] de la Isla [illegible] para los [illegible]* — [illegible] — En Valencia, por Joseph Gregorio [illegible] de [illegible], s. d. (1746), in-4°, pp. 48.

Cet opuscule fut immédiatement prohibé par l'Inquisition. (Cf. *Fray Gerundio*, lib. I, cap. VIII, n° 7.)

de furieux et d'hommes sans conscience (*desalmados*) que la multitude abrite dans son sein, la vie du P. de Isla ne leur paraissait plus en sûreté à Pampelune.

Etait-ce là une manière honnête de demander un exil déguisé ? Était-ce véritable intérêt pour notre écrivain ? Peut-être l'un et l'autre. Toujours est-il que le provincial ne pouvait tergiverser. « Il me fit savoir, dit le Père de Isla, qu'il jugeait opportun pour moi de quitter la Navarre, et me laissa en même temps le libre choix du collège où je voudrais me retirer » (1).

L'écrivain choisit le site enchanteur de Saint-Sébastien.

Telles furent les péripéties de cet épisode tragi-comique. Que penser du livre qui le causa? Le *Grand Jour de Navarre* est-il vraiment une satire déguisée, une solennelle mystification, et doit-on, comme fait Ticknor, le rapprocher de ces pamphlets politiques de Daniel De Foe (The shortest way with the Dissenters, par exemple) qui scandalisaient fort à première vue les whigs, amis de l'auteur, et que bientôt le parlement tory, furieux du vrai sens enfin compris, condamnait au feu?

Une intention si formelle s'expliquerait malaisément et serait peu compatible avec la franchise connue d'Isla, avec ses protestations indignées et constantes (2).

(1) Lettre d'Isla à Christophe de Murr. — Cartas, *á varios*, CXXXIX.

(2) « Ceux qui traitent de satire l'ouvrage intitulé *Acclamacion del reino de Navarra*, écrit-il en 1779 (*á varios*, carta 136), trahissent leur intention malsaine, plutôt qu'ils ne font preuve d'une critique judicieuse. »

Dans sa lettre à Christophe de Murr (*á varios*, carta 139), il signale

D'autre part il est difficile de se méprendre à la saveur d'ironie qui règne dans le *Dia Grande* et de ne pas juger bien robuste, comme le dit M. Monlau, la bonne foi qui prenait au sérieux cet éloge de la Navarre :

« Partout dans les montagnes et dans les landes de ce pays, naissent et poussent des héros, comme, au dire du poète, dans les jardins de Rome on récoltait des dieux où l'on avait semé des laitues :

O sanctas gentes, queis Di nascuntur in hortis ! » (1)

Les portraits personnels sont plus mordants encore et l'on trouve à ce sujet en Navarre une tradition singulière. Elle prétendrait que pour obtenir du conseil des députés l'approbation dont il se vante, le Père de Isla aurait lu à chaque conseiller en particulier... les portraits destinés à ses collègues, en lui taisant ce qui l'attendait lui-même.

Le moyen eût été plus habile que loyal, et je crois l'explication plus simple. Isla, pour éviter et railler le ton plat et insipide des relations ordinaires, pour suivre aussi la pente de son esprit, choisit à dessein un ton plaisant auquel le sujet par malheur ne prêtait que trop. Il crut pouvoir rester dans les limites où la raillerie est permise et supportée. Mais le terrain était glissant, sa plume légère et le Navarrais peu endurant. La méprise et le froissement étaient inévitables. On se fâcha, on injuria, on menaça ; et l'auteur, croyant

comme les principaux adversaires du *Dia Grande* à Pampelune, « *cierto censbita y otro cierto seglar, uno y otro por sus razones particulares* ».

(1) C'est de l'Egypte que Juvénal l'avait dit.

avoir bien plus de motifs de se plaindre, se fâcha à son tour. Tout le monde avait raison, et tout le monde avait tort (1).

L'intérêt de ces pages faites avec rien est pour nous aujourd'hui dans le mérite du style, dans la critique littéraire qui perce en maint endroit (2), et aussi dans certains coins de tableau où les mœurs populaires sont prises sur le vif et rendues dans leur plus pittoresque détail. Isla a recueilli par sa fenêtre les couplets du *romance* nouveau improvisé sur la guitare par le poète des *pícaros*, et que les garçons et les filles chantent le soir en dansant ; et il n'omettrait pas de nous les transcrire « quand on lui arracherait un œil. »

Il a observé la grande toilette des servantes et des paysannes, qui ont mis « leur robe bleue ornée de garnitures blanches, la plus belle ceinture que leur ont donnée leurs galants respectifs à la dernière foire de Saint-Firmin, et par-dessus, le grand et beau tablier de soie, rétréci sur les hanches et formé de larges bandes de couleurs bien voyantes, comme de la toile à matelas ; car c'est là le costume pontifical complet dans lequel elles se montrent aux processions, courses de taureaux et cavalcades. »

Ce sont les mêmes spectatrices qui, en face des

(1) Cette explication, la plus naturelle, la mieux appuyée sur les textes (B. A. E., t. XV, pp. 7, 25, 29, etc.) est celle qu'adopte M. Monlau, *op. l.*, p. XXVI.

(2) Voir le début de l'opuscule, et aussi la parodie du style *culto*, dans le tableau de la douleur de l'Espagne à la mort de Philippe V. Plus d'un naïf dut s'y tromper, et admirer de bonne foi, comme au sonnet d'Oronte.

chevaux « ferrés d'argent, rongeant des freins d'or et couverts de tapis précieux et de mantilles brodées », se disent l'une à l'autre ce mot qu'on ne saurait inventer : « *Muger, quien fuera caballo!* » O femme, si l'on pouvait être cheval (1) !

Retiré à Saint-Sébastien, au milieu de ces populations basques des bords de l'Océan, pauvres mais intelligentes, d'une pureté de mœurs et d'une piété qu'il se plait à louer du haut de la chaire, Isla oublia sans peine les déboires que lui avaient attirés sa plume trop vive et l'humeur chatouilleuse des Navarrais.

(1) Je ne sais comment l'auteur de l'article *Isla*, dans la *Biographie universelle*, a pu écrire que le *Dia Grande de Navarra* contient « des notices aussi curieuses qu'exactes de l'origine et du perfectionnement de tous les instruments des anciens, comme la lyre, le sistre, les crotales, etc., ainsi que de leur musique et de leurs différentes fêtes. » Il n'y a pas un mot de tout cela dans l'ouvrage d'Isla.

CHAPITRE V

ISLA SOUS FERDINAND VI

1747-1759

Ferdinand VI et son ministre Ensenada. — Renommée et faveur d'Isla à la cour. — Son genre de vie à Villagarcia de Campos. — Intérêt qu'offre sa correspondance. — Sa sœur, doña Maria Francisca de Isla. — Le carême de 1757 à l'hôpital des fous de Saragosse.

Ferdinand VI inaugurait son règne pacifique et bienfaisant.

« Le tableau de cette période de prospérité modeste et de tranquille économie, écrit M. Menendez Pelayo, est encore à tracer. De Ferdinand VI, d'Ensenada et du P. Rávago, on peut dire en un mot qu'ils gouvernèrent honnêtement et chrétiennement, à la manière d'un bon père de famille qui augmente par tous les moyens légitimes l'héritage destiné à ses enfants (1). »

(1) Menendez Pelayo : *Historia de los Heterodoxos españoles*, tomo III, cap. I, p. 60. Le P. Rávago, jésuite, fut confesseur de Ferdinand VI.

La paix conservée, non sans peine, avec la France et l'Angleterre, les affaires ecclésiastiques réglées par un concordat modéré et avantageux, la marine espagnole relevée d'une ruine complète, l'agriculture et l'industrie efficacement protégées, la création de routes et de canaux importants, l'organisation de l'Académie des Beaux-Arts, dite de Saint-Ferdinand ; l'institution de plusieurs académies provinciales de science et de médecine, et, au terme de l'administration d'Ensenada, le trésor enrichi de 40 millions : en un mot, un bien-être général, un mouvement universel de saine réforme, voilà ce que ne peut s'empêcher de constater, à l'avantage de cette époque, le panégyriste le plus déterminé du règne suivant (1). J'insisterai sur le progrès littéraire. Ensenada, partisan dévoué de la politique française, devait favoriser aussi l'influence que la culture et les lettres françaises exerçaient sur l'esprit espagnol. Un trait curieux montre les bonnes intentions du gouvernement et l'étrange manière qu'il avait parfois de les réaliser. Les dissertations de Feijóo soulevaient des tempêtes. Attaqués par d'innombrables adversaires, le fougueux bénédictin et ses partisans ripostaient avec une violente acrimonie : c'était une guerre civile littéraire. On imagina un moyen radical. Le conseil de censure reçut un *Real órden* ainsi conçu : « Sa Majesté veut que le conseil sache ce qui suit. Puisque le P. Feijóo a mérité de Sa Majesté cette précieuse déclaration, que ses écrits

(1) Ferrer del Rio : *Historia del Reinado de Cárlos III en España*, tomo I, Introduccion, p. 18[illegible] et suiv.

lui agréaient, il ne doit y avoir personne d'assez osé pour les attaquer, et encore moins le conseil doit-il permettre qu'on imprime ces attaques (1). »

Ainsi le philosophe privilégié parla désormais sans craindre les répliques.

Ferdinand VI et ses ministres comprenaient mieux leur rôle quand, pour relever l'enseignement, ils choisissaient dans les différentes provinces d'Espagne un certain nombre de Jésuites et les envoyaient en France étudier les mathématiques, le grec et les langues orientales : c'était là une heureuse et féconde initiative (2).

On encourageait les travaux des écrivains et des érudits, tels que Mayans y Siscar, le P. Burriel et notre Isla.

En 1750, celui-ci fut nommé prédicateur ordinaire de la maison professe de Valladolid : c'était le poste, nous dit son historien, où les Jésuites mettaient leurs meilleurs orateurs. Vers le même temps, l'Inquisiteur général, D. Francisco Perez de Prado, ayant appris qu'Isla songeait à traduire en espagnol la volumineuse *Année chrétienne*, de Croiset, lui écrivait en s'étonnant qu'*un P. Isla* consacrât à ce travail matériel un temps qu'il eût pu employer à produire de son fonds des chefs-d'œuvre (3).

Ensenada faisait agréer au Roi la dédicace de ce même ouvrage et acceptait l'hommage du second vo-

(1) Cité par Ferrer del Rio, *l, l.* p. 180.

(2) Salas : *Vida del P. Isla*, p. 76. — Le P. Petisco, professeur au *Juvénat* de Villagarcia, fut envoyé à Lyon. (Caballero : *Supplem. Bibliothecae S. J.*)

(3) Isla : *Cartas familiares*, à varios. Ed. Rivad., carta XVIII.

lume. Il ne tarda pas à être auprès de l'auteur l'intermédiaire d'une négociation plus importante.

Maria Bárbara de Bragance, femme de Ferdinand VI, venait de perdre son confesseur. Il est probable qu'elle connaissait déjà le P. de Isla autrement que par sa renommée. Toujours est-il que sur l'ordre de la Reine, le marquis de la Ensenada enjoignit au supérieur du collège impérial de Madrid de faire préparer un appartement pour le P. de Isla, avec entrée et sortie libres à toute heure. On manda en même temps en toute hâte Isla lui-même, qui arriva, ignorant entièrement l'objet des dispositions qui venaient d'être prises. Le ministre lui déclara qu'il était du bon plaisir de la Reine de l'avoir pour confesseur.

Surpris et comme épouvanté, l'écrivain se défendit avec vigueur et adresse. Il répondit qu'il se reconnaissait tout à fait impropre à un si haut emploi et que, tout prompt qu'il serait à obéir si Sa Majesté commandait, il attendait de sa royale bonté qu'elle lui permît de rentrer dans sa province.

Après avoir exposé au marquis toutes ses raisons : « En vérité, ajoutait-il avec son enjouement ordinaire, je ne suis pas même bon à être le confesseur de votre Excellence. » Sa Majesté, continue Tolrá, daigna le dispenser de cet honneur et lui substitua le P. Varona, de la province de Tolède (1).

Le P. de Isla fit bien de refuser et la Reine d'agréer ces excuses, inspirées à l'écrivain par un sentiment très juste de sa vocation et de son rôle.

(1) Salas : *Vida del P. Isla*, p. 31.

Non seulement sa franchise naïve, son extrême sensibilité eussent trop souffert à la cour, mais n'eût-il pas dû renoncer à sa plume, c'est-à-dire à toute sa mission et à tout son avenir? Un personnage officiel pouvait-il écrire une satire comme celle que méditait notre jésuite?

Près du trône, qu'eût pu faire Isla pour la réforme de l'éloquence chrétienne en Espagne? Obtenir des édits contre les abus? Les édits existaient trop nombreux; les Papes, les conciles, les évêques, les rois même en avaient fait par centaines.

La difficulté était de les faire observer; le confesseur de la Reine y aurait sans doute échoué après tant d'autres; perdu au fond de sa province et caché sous le nom d'un curé de campagne, l'auteur de *Fray Gerundio* doit y réussir.

Le projet de son livre l'occupa bientôt tout entier. Il obtint pour écrire un peu de temps et de repos, d'abord à Salamanque, puis dans la tranquille retraite de Villagarcia de Campos, où il s'établit en 1754. Nul séjour n'était plus propice à son dessein. Le genre de vie qu'il y menait était fort studieux et réglé, non sans une pointe de bizarrerie qui peint l'homme.

Le matin, il faisait une heure d'oraison avant le jour, célébrait sa messe, récitait ses heures et d'autres prières, puis s'enfermait dans sa cellule avec son chat, son écureuil et parfois un oiseau privé ou même un louveteau qu'il essaya d'apprivoiser. Tout cela faisait bon ménage; le chat s'étendait sur les pieds de son maître, et en cette compagnie, l'écrivain travail-

lait jusqu'à midi et demi ; après le diner et la *sieste*, il sortait dans la campagne. Au retour, il trouvait encore moyen d'étudier plusieurs heures, et souvent, après le souper, il prolongeait sa veille assez avant dans la nuit.

Parfois sa promenade était plus longue, et il emportait son fusil dans la montagne. C'était son meilleur remède contre l'humeur noire et les autres infirmités qui le tourmentaient déjà.

« Quand cette dame (la mélancolie) vient me rendre visite, écrit-il à sa sœur (et elle le fait plus souvent que je ne voudrais), je ne puis que la supporter jusqu'à ce qu'elle prenne congé, et en attendant, me rendre insupportable à tous ceux qui me voient. Pourtant cette semaine, j'ai pris mes mesures pour la faire déloger : j'ai été deux jours à la montagne et j'en ai rapporté mes treize lièvres, que nous sommes encore en train de manger en compagnie du Père Vice-Provincial (1). »

Peu après son arrivée à Villagarcia, le P. de Isla fut attristé par la chute inattendue de son *grand marquis*, comme il l'appelle. La disgrâce d'Ensenada fut une victoire, non seulement du parti anglais et portugais sur l'influence française, mais aussi des ennemis cachés de la Compagnie de Jésus.

Ensenada fut remplacé par l'Irlandais Richard Wall, ami de Pombal, adversaire acharné de la France et des Jésuites. Grâce au ministre portugais et à l'ambassa-

(1) Cartas, a su *hermana*, carta 10.

deur anglais Keene, on réussit encore à éloigner de la cour le confesseur du roi, le P. Rávago, qui fut accusé d'avoir trempé dans la rébellion des Indiens. Ainsi se préparaient des événements qu'on était encore loin de prévoir.

A partir de 1755, nous pouvons suivre, pour ainsi dire jour par jour, la vie du P. de Isla, à l'aide de sa correspondance régulière avec sa famille. Doña Maria Francisca de Isla, âgée de 19 ans, venait d'épouser à Santiago de Compostelle, don Nicolas de Ayala, nommé, grâce aux amis influents d'Isla, Trésorier des Rentes Générales et des Tabacs de la province de Galice (1).

Par chaque courrier, c'est-à-dire au moins une fois par semaine, Isla écrit à chacun des deux époux. Jusqu'à la fin de sa vie, ce sera là « sa plus douce occupation. » Ces lettres, jointes à celles qu'il adresse à ses amis (2), à ses supérieurs et à ses collègues, ne sont pas seulement la plus précieuse source de sa biographie : elles sont encore, après *Fray Gerundio*, son meilleur titre littéraire.

On y trouve fréquemment autant d'esprit et une langue aussi pittoresque que dans le roman, souvent plus de goût, de naturel et de variété. Isla dans ce genre, au dire des critiques espagnols, est un modèle.

On me permettra de voir là une preuve de plus de

(1) Lettre inédite à Medina, 10 septembre 1754. (*Brit. Mus.*, Eg. 574, f° 63.)

(2) L'édition Monlau (*B.A.E.*, t. XV), la plus complète, contient 503 lettres d'Isla. Voir la notice sur ses lettres inédites, *infra*.

ce caractère et de cet esprit français, que j'ai signalé dans notre écrivain. Ce que nous accordent sans conteste les étrangers qui nous jugent le plus sévèrement (la remarque est de Sainte-Beuve) c'est « l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage (1). »

C'est le don de la causerie et aussi celui de la lettre. Ce dernier, nul en Espagne ne l'avait possédé depuis sainte Térèse. Là en effet, comme en France, c'est une femme qui reste sans rivale dans cet art délicat. Mais autour de Sévigné, nous avons, nous, jusqu'à Voltaire, toute une pléiade charmante d'épistoliers sans le savoir ; en Espagne, l'emphase et les pointes gâtaient tout, si bien qu'un seul nom est demeuré célèbre, celui d'Antonio Perez : on sait à quel titre.

Quelqu'un ayant interrogé notre écrivain au sujet des fameuses lettres d'Antonio, il répond avec un dédain significatif : « Les épîtres d'Antonio Perez sont fort applaudies des esprits obscurs et mystérieux ; le mien ne l'est point, aussi ne m'ont-elles jamais plu (2). »

Puisque j'ai nommé Voltaire, remarquons que sa longue vie coïncida presque exactement avec celle du P. de Isla, et si nous avions toutes les lettres de celui-ci, sa correspondance ne le céderait peut-être guère en

(1) Sainte-Beuve : *Portraits de femmes* — Sévigné.
(2) Cartas. — *A varios*, carta cxxv.

étendue à celle de Voltaire. Je constate ces dates et ce rapprochement tout extérieur entre deux esprits dont l'un s'était consacré par état à défendre tout ce que l'autre travaillait à ébranler; mais, pour rester sur le terrain de la prose épistolaire, celui où Voltaire est peut-être le plus inimitable, il fallait noter qu'Isla fut comme lui, en ce genre, l'écrivain le plus accompli de sa patrie et de son temps.

Du vivant d'Isla, ses amis recueillaient ses lettres en vue d'une publication future. Il l'apprit par hasard, et il écrivit aussitôt tout effrayé : « J'ai vu le discours sur... Mais attention, je ne regarde nullement comme un gain pour moi la visible, l'excessive, l'aveugle passion avec laquelle vous lisez mes lettres là-bas, ni l'opinion extravagante que cette même passion vous en fait concevoir, ni la pensée beaucoup plus extravagante encore de les rassembler pour le cas où le temps, dites-vous, pourrait leur faire la justice de les imprimer. Je me rends bien compte que ce n'a été là qu'un mot jeté au hasard dans la conversation, sans que votre amitié échauffée laissât à votre entendement et à votre bon goût le temps de la réflexion. Si je croyais autre chose, je vivrais dans une inquiétude continuelle, et d'ores et déjà je prendrais congé de votre correspondance ; car en vérité mon plus grand ennemi ne pourrait me vouloir plus de mal. Imprimer des lettres écrites sans soin, au grand galop, sans la moindre érudition, la plupart intimes, presque toutes confidentielles, et toutes très légères ! Imprimer des lettres d'un style enjoué, pleines d'allusions plaisantes, de

bons mots, de libres jugements et d'opinions franches et le tout d'*un jésuite !* que vous savez peu le pétrin où vous me jetteriez ! Comprenez-le bien, mon ami, quand mes lettres seraient plus éloquentes que celles de Cicéron, plus sentencieuses que celles de Sénèque, plus érudites que celles de Juste-Lipse, plus piquantes que celles de Voiture, plus ingénieuses que celles de Balzac, plus judicieuses que celles du cardinal Pallavicini, plus spirituelles et plus menteuses que celles de l'Illustrissime Guevarra, plus *amidonnées* que celles de D. Antonio de Solis, plus languissantes et plus affectées que celles de Mayans, plus élégantes que celles de saint Jérôme, plus graves que celles de saint Grégoire le Grand, plus touchantes que celles de saint Bernard, plus suaves que celles de saint François de Sales, plus mystiques et en même plus familières que celles de sainte Térèse, plus dures que celles du P. Nieremberg, plus pieuses que celles du P. de la Colombière, quand, dis-je, elles seraient tout cela et bien davantage encore, ce serait un malheur pour moi que de les voir imprimées. Tenez, laissons cela : il n'y faut point songer, la seule imagination m'en fait frémir, et, si je croyais la chose possible, je me mettrais à apprendre le style de *nonne* pour continuer ma correspondance. » (1)

Que l'écrivain stimule la nonchalance de ses amis ou plaide la cause de *Fray Gerundio*, qu'il commente les nouvelles de la *Gazette hollandaise*, les succès alarmants du Prussien, « le fanfaron de l'Eu-

(1) *A varios*, carta XVII. Salamanca, 11 octobre 1752.

rope » ou les prétentions de l'Angleterre, qu'il fasse la chronique du village ou du couvent, et redise les histoires débitées dans le *cercle* qui se réunit une fois par semaine dans sa chambrette ; — ou qu'il recommande à un ami haut placé l'un des nombreux malheureux qui le prenaient pour intercesseur ; sans cesse une profusion de traits piquants vient assaisonner tout avec une infinie variété.

Sans cesse nous découvrons comme un nouvel aspect de ce caractère confiant, bon, serviable jusqu'au dévouement, fier sans orgueil, un peu brusque et irritable, mais vite apaisé.

« Pour mes amis, je ne leur suis bon à rien, si ce n'est à les aimer ; s'il s'agit d'être, non pas ennemi, mais adversaire, ma nature et le diable m'y aident singulièrement (1). »

Outre l'agrément du style, ces lettres ont encore une importance documentaire sérieuse. L'histoire littéraire de cette époque y trouve à glaner et l'histoire des Jésuites d'Espagne en peut tirer de précieuses données. Mais c'est sa correspondance avec sa sœur qui nous révèle vraiment le P. de Isla tout entier. Toute la tendresse de son cœur semblait s'être concentrée sur cette enfant, et l'amour qu'il avait voué à sa famille religieuse ne nuisit en rien à cette autre affection.

On ne peut lire deux ou trois de ses lettres, sans songer à madame de Sévigné et à l'unique passion qui occupe sa correspondance. Ce sont des inquiétudes

(1) *Au comte de Peñaflorida,* 24 mars 1759, B. A. E., p. 392.

continuelles, c'est un art ingénieux de se tourmenter; un courrier qui arrive sans lettres de Galice le rend malade, et pourtant il gronde sa sœur de lui écrire quand elle est souffrante. Cet unique sentiment revêt, dans une même lettre, tous les tons et toutes les formes : « Madame, écrit-il le 7 février 1755, ou le paquet de lettres venant de Santiago et qui devait arriver par ce courrier n'est pas parvenu à Villafranca, ou il a passé par erreur à Madrid. Les deux alternatives sont possibles, car d'un côté les ports des montagnes apparaissent d'ici tout couverts de neige, non moins que le cœur de certaine señorita à l'égard de certain pauvre homme ; et de l'autre, le courrier de Villafranca est un jeune homme nouvellement marié, et avec une jolie femme, à ce que j'ai ouï dire ; de sorte qu'il tombe sous le coup de la maxime du cardinal de Richelieu, qui ne donnait aucun emploi aux amoureux, ni aux jeunes mariés, à moins que leurs femmes ne fussent vieilles et laides. Saint Paul, avec tout son sérieux apostolique, n'était pas bien éloigné de la même maxime, quand il disait que les maris ont le cœur fort partagé ; et pour les femmes, il ne supposait pas non plus le leur très entier. Mais parlons un peu sérieusement. Il est certain que l'absence de ta lettre m'a été fort sensible, parce qu'elle me prive de l'unique consolation de ma vie... Ce n'est point la même chose de me moquer de tes impressions et de me délivrer des miennes... Si cette lettre s'achevait sur ce ton, ce serait une grande sottise, et mon affection ne me permet point de te quitter sans te houspiller un peu.

Ainsi, très sorcière créature, à Dieu, lequel daigne te garder bien longtemps à moi pour me faire mériter une belle place au ciel, que je te voie ou non sur la terre. — *Mi señora Doña Tú* (1). »

De tels cœurs ne vieillissent pas. Plus tard, Isla, octogénaire, écrira d'Italie à sa sœur des lettres plus graves, plus désenchantées, mais non moins affectueuses. Cette tendresse lui inspire même quelquefois des scrupules, comme à la marquise, lectrice de Nicole. Il craint que « sa bien-aimée enfant, sœur et dame » ne prenne dans son cœur quelque chose de la place due à Dieu seul, et l'on retrouve les expressions mêmes de la *jolie païenne :* « Si tu m'idolâtres chrétiennement, pour moi je t'idolâtre à l'italienne, et ce mot dans cette langue n'apporte presque jamais une idée de gentilité, mais s'applique toujours à la *gentileza* (2). »

Cette affection était fondée sur une profonde estime. Doña Maria Francisca n'était point une femme vulgaire; son esprit, son savoir et les qualités de son cœur sont trop louées par Isla, pour que nous puissions mettre tous ces éloges sur le compte de l'aveuglement fraternel. Il voudrait imprimer, comme la meilleure apologie de *Fray Gerundio*, les lettres que Maria lui écrit. L'évêque Bocanegra, l'un des bons prédicateurs du temps, envoyait ses mandements et ses discours, avant de les publier, non seulement à l'illustre

(1) Cartas familiares. — *A su hermana*, 7 febr. 1755. B. A. E., p. 427.

(2) *Ibid.*, 27 février 1779. B. A. E., p. 538.

écrivain, mais à sa sœur, en la priant de les corriger ; la jeune femme, sans douter de rien, adressait ses critiques au prélat, et le P. de Isla grondait l'évêque d'inspirer tant d'orgueil à cette enfant (1).

Elle entretenait des relations et une correspondance littéraire avec de nombreux écrivains; très grande amie de sor Tomasa de Jésus, carmélite déchaussée de Santiago, qui se fit un nom comme poète, Doña Maria Francisca eut une semblable réputation, à laquelle, dit M. Monlau, elle dut la rare distinction d'être inscrite par l'Académie des Bonnes Lettres d'Oporto sur le catalogue de ses membres. Peu avant sa mort, elle brûla presque toutes ses poésies. M. Monlau, qui dit en avoir vu quelques restes, assure que la République des Lettres doit se consoler facilement de cette perte. Je n'en ai trouvé pour ma part qu'un ou deux échantillons fort insignifiants. Mais les lettres de Maria Francisca permettraient de porter sur cette femme presque célèbre un jugement plus fondé ; on y trouvera une certaine énergie dans la pensée, les marques d'une affection qui rivalisait avec celle de son frère, et des traces de cette vivacité d'esprit, qui était, parait-il, son trait distinctif. Voici une preuve curieuse de ce dernier caractère : on lit dans le *Mercure espagnol* de décembre 1773 :

« Le public a pu voir par le *Mercure* d'octobre dernier, que doña Maria Francisca de Isla y Lossada,

(1) Il y a au Brit. Mus., *add.* 20.792, f° 47, une lettre originale de Maria-Franc. de Isla à l'évêque de Guadix, au sujet d'un panégyrique de S. Philippe de Néri. Elle est datée du 4 août 17[illegible].

dame qui réside à Santiago de Galice, possède le talent particulier de dicter en même temps huit lettres sur huit sujets différents. Voici un fait nouveau capable d'augmenter l'admiration que doit inspirer ce rare effort d'esprit et de mémoire. Un certificat, légalisé par un alcalde et onze témoins, atteste que cette même dame a dicté à la fois douze lettres à autant de secrétaires différents. Toutes se font remarquer par la facilité du style, la suite des pensées, et une complète indépendance des sujets. L'expérience a été faite en présence d'un grand nombre d'assistants; l'auteur dictait sans cesser de répondre aux personnes qui lui parlaient, et elle s'est même distraite environ deux minutes pour saluer et complimenter quelques visiteurs (1). »

En apprenant ces prodiges, Isla s'effraie au lieu d'admirer, et il écrit à sa sœur une longue lettre pleine de spirituels et tendres reproches :

« Que savons-nous si quelques-uns n'attribueront pas ce fait à je ne sais quelle vanité féminine, plutôt qu'à une humble et modeste reconnaissance des talents, dont le ciel a voulu t'orner ? Quoi qu'il en soit, je te conjure par l'amour que j'ai pour toi, d'éviter, autant que tu le pourras, de telles expériences, à cause de l'immense préjudice qu'elles peuvent apporter à ta précieuse santé, et du peu qu'elles sont capables d'ajouter à l'estime solide que font de toi les gens qui pensent (2). »

(1) Cité par Monlau. B. A. E. *Vida del P. Isla*, p. 16, note.
(2) Lettre inédite à sa sœur, 6 septembre 1774.

Telle était la sœur du P. de Isla. Elle tint dans son cœur et dans sa vie une trop grande place pour que ces détails fussent inopportuns. Le mari de doña Francisca, don Nicolas de Ayala, nous est moins connu; mais l'estime et l'amitié que notre écrivain lui témoigne font son meilleur éloge. Une des lettres d'Isla, écrite au moment de la mort de son beau-frère, nous montre celui-ci « fidèle à Dieu, exemplaire aux yeux du monde, aimé de tous, imité de bien peu (1). »

La plus grande joie fut refusée à cette famille : Doña Maria Francisca n'eut pas d'enfants.

C'est au printemps de 1755 qu'elle vit pour la première fois son frère. Celui-ci n'était point revenu à Santiago depuis l'époque où il l'avait tenue sur les fonts du baptême, vingt ans plus tôt. Ce second voyage d'Isla fut exigé à la fois par les affaires de sa famille et par sa santé. — Il passa le mois de septembre au château de Goyanes, « chez madame de Goyanes, sœur de la comtesse d'Amarante, pour prendre les eaux de Melon. » Il ne rentra à Villagarcia qu'à la fin de l'automne (2).

Dans le courant de 1756, il fut invité à aller prêcher le carême suivant à l'hôpital général de Saragosse. C'était, en fait de prédication, l'œuvre la plus célèbre

(1) J'ai trouvé une lettre autographe de Nicolas de Ayala au P. de Isla, Brit. Mus., Eg. 571, f° 240. — Elle est datée de Santiago, 24 août 1765. C'est une recommandation en faveur d'un alferez qui, dans une querelle, avait tué son lieutenant.

(2) Lettres inédites à Medina. Villagarcia, 22 mars 1755. — Santiago 28 mai. — Goyanes, 1er septembre.

de toute l'Espagne, mais aussi la plus pénible, car il fallait parler tous les jours, sans rémission. Il essaya d'objecter sa santé délabrée, mais il fallut obéir.

« Me voilà engagé, écrit-il à sa sœur, à prêcher à l'hospice des fous de Saragosse. Beaucoup seront allés en un tel lieu qui le méritaient moins que moi. Mais à coup sûr, j'en suis moins digne que ceux qui m'ont invité. Jusqu'à l'incroyable bévue qu'ils viennent de faire, ils avaient toujours choisi les plus renommés orateurs de toute l'Espagne... Mais comme, grâce à Dieu, il y a nombre d'années que je ne me nourris point d'air, je céderais cette gloire avec le plus grand plaisir à qui la voudrait. »

Le succès fut merveilleux et, au dire de l'orateur, *exorbitant*. Les Aragonais voulaient à tout prix garder Isla dans leur ville; pour leur échapper, il dut partir de nuit et aller, dès la première étape, coucher à plusieurs lieues de Saragosse.

Les instances des plus hauts personnages de la cour ne purent décider l'orateur en quittant Saragosse à passer par Madrid. Il eut des motifs pour soupçonner qu'on désirait sa venue afin de prendre certaines mesures de gouvernement relatives au royaume d'Aragon; et « il eût été, ajoute-t-il, souverainement inconvenant qu'on pût attribuer ces mesures à mon influence ou à mes informations. » C'était là comprendre la délicate indépendance du ministère apostolique.

Il craignait aussi avec fondement qu'une fois à Madrid on n'usât de tous les prétextes pour l'y retenir, ce qu'il haïssait « plus que la mort. »

Il revint donc par le plus court chemin dans sa bien-aimée « taupinière spirituelle », où son *Fray Gerundio*, prêt à paraître, ne tarda pas à l'occuper plus qu'il n'eût voulu.

La publication eut lieu dans les derniers jours de février 1758. Deux semaines après, sans interrompre l'immense succès de vogue et d'influence qui accueillait le roman, commença devant l'Inquisition un long procès dont nous raconterons ailleurs les péripéties.

Au cours de ce procès, le 10 août 1759, le roi Ferdinand VI mourut, et son frère Charles III, roi de Naples, fut appelé au trône d'Espagne.

CHAPITRE VI

ISLA SOUS CHARLES III

1759-1767

Charles III et ses ministres. — Intrigues contre les Jésuites : correspondance confidentielle et inédite d'Isla. — Son séjour à Pontevedra ; ses apologies pour son Ordre. — L'émeute des chapeaux.

La période des grandes épreuves avait commencé pour le P. de Isla avec celle de la gloire.

Le premier coup fut la condamnation de son livre, survenue le 10 mai 1760. Fort de ses droites intentions et de sa bonne conscience, l'écrivain se soumit sans rien perdre de sa gaîté. Il souffrait davantage de voir se multiplier sans relâche, dans tous les royaumes catholiques, les attaques contre la Compagnie de Jésus. Pombal à Lisbonne, les Parlements et Choiseul en France, Tanucci à Naples, se rencontraient, sous l'action de causes diverses, dans une commune pensée de destruction.

Les mêmes sentiments animaient les conseillers les

plus écoutés du nouveau roi d'Espagne. Charles III était un prince sincère et pieux, mais qui ne pouvait échapper, surtout dans cette affaire, à l'influence de son entourage. Tanucci, qui l'avait élevé, restait son oracle, et dans la nouvelle cour de Madrid, il suffit de nommer le général Wall et le duc d'Albe; les Italiens Squilacci et Grimaldi, et le légiste Campomanès, auxquels devaient se joindre plus tard don Manuel de Roda, le comte d'Aranda et Moñino. Plusieurs de ces ministres étaient partisans des idées philosophiques et dociles aux exemples reçus de Lisbonne ou de Versailles.

Je n'ai point à écrire l'histoire de la chute des Jésuites espagnols.

Celui qui voudra le faire trouvera dans les œuvres du Père de Isla d'utiles matériaux. Quoique éloigné de Madrid, notre écrivain, par ses hautes et nombreuses relations, était bien au fait des événements. Ses impressions sont consignées surtout dans les lettres inédites qu'il écrit au procureur général de son Ordre à Madrid ou à d'autres Jésuites, et qui vont du 13 octobre 1759 à l'avant-veille de l'expulsion, 30 mars 1765.

On me permettra d'ajouter que cette correspondance est, sans y prétendre, une apologie. S'il existait en Espagne une conspiration des Jésuites contre la couronne, à coup sûr Isla et ses confrères, qui n'étaient point des derniers personnages de leur Ordre, étaient loin de s'en douter.

La vérité est que, malgré l'exemple des pays voisins, les Jésuites d'Espagne furent, presque autant

que ceux de France, surpris par le coup qui les frappa.

En tout cas, les sentiments qu'exprime notre écrivain ne sont pas d'un criminel. Ces lettres, saisies à la Procure générale de Madrid lors de l'expulsion, et examinées par ordre du ministère, portent des cotes pareilles à celles qu'on observe sur les autres papiers confisqués dans la même occasion : on n'est parvenu à souligner dans le dossier d'Isla que des phrases absolument inoffensives.

Malgré la tristesse des événements, on retrouve encore dans cette chronique intime du P. de Isla l'enjouement et l'entrain de sa plume. Plusieurs de ses correspondants savent notre langue ; il mêle alors à son espagnol des expressions et des phrases françaises ; et ces lettres farcies ne sont pas les moins curieuses. Il aime à traduire jusqu'à son nom, à se faire Français et à signer : *Votre très humble* ou *Tout à vous, de l'Isle.* Il fait même quelque part allusion « au grand poète son homonyme. »

Au commencement du règne de Charles III, c'est de Portugal que viennent les mauvaises nouvelles. Le 13 octobre 1756, parlant des Jésuites que Pombal avait entassés sur des vaisseaux pour les jeter sur les côtes des États romains, il écrit, sans savoir que ce sera bientôt là son propre sort :

« Ceux qui vont à Civita-Vecchia n'y sont point encore arrivés, et tant qu'on n'aura pas de nouvelles certaines de leur débarquement, je tremblerai, car je crains tout de ce monstre. Dès les commencements, j'ai été d'avis que le Portugal prend le même chemin

que l'Angleterre. Qui pourrait y remédier, je le sais bien ; mais qui le fera, je l'ignore absolument, car la raison d'État et la raison de religion sont deux raisons qui sont continuellement à couteaux tirés. Pour le moment, on ne parle que des gracieusetés que le Roi (Charles III) fait et que le Roi dit, comme s'il eût dû arriver en donnant à tout le monde des coups de bâton et des coups de pied. Nous verrons ce que nous apprennent les *Jours* et les *Œuvres*, qui sont les meilleurs maîtres. En attendant, louons le présent sans nous mêler de prévoir l'avenir (1). »

Il se distrayait de ses inquiétudes par le travail. Sa solitude de Villagarcia était égayée par la présence des jeunes Jésuites qui sortaient du noviciat et qui complétaient leurs études littéraires. Le P. Tolrá, qui avait dû être lui-même, vers 1760, au nombre de ces étudiants, décrit les rapports d'Isla avec les *scholastici*. Il le montre s'intéressant à leurs essais ; les jours de fête ou de réunion, allant avec empressement au-devant d'eux, leur récitant quelque fragment de leurs propres compositions ; enrichissant leur bibliothèque d'ouvrages nouveaux, travaillant même à leur intention (2).

Plus tard, quand ils étaient devenus professeurs à leur tour, sa sollicitude les suivait dans leurs classes ;

(1) Lettre inédite au P. Francisco Nieto, procureur général de la province de Castille, à Madrid, 9 novembre 1759.

(2) La maison de Villagarcia avait entrepris une édition annotée des classiques latins. — Isla voulut prendre part à ce travail, et se traitant, au milieu de ces jeunes gens, de vieillard et d'ami, il commenta brièvement pour eux le *De Senectute* et le *De Amicitia* de Cicéron.

il encourageait leurs succès et leurs tentatives, se rendait compte des programmes d'enseignement et faisait imprimer les premières œuvres des jeunes maîtres.

Cependant sa santé déclinait. Au mois d'août 1760, il fut saisi par une pénible infirmité : « Sache, écrit-il à sa sœur, que ce matin je me suis réveillé avec l'agrément de me trouver sourd, les deux oreilles à peu près aussi sensibles qu'un mur. Bien que la tristesse en pareil cas soit chose assez naturelle, je ne m'affligerai pas outre mesure de l'affaiblissement d'un sens qui, à tout prendre, occasionne plus d'ennuis et de maux que d'avantages, vu le très petit nombre de bonnes choses qu'on entend dans la vie, et le très grand nombre de mauvaises qu'on voudrait ne pas entendre (1). »

On essaya d'un changement d'air et on l'envoya au collège de Pontevedra, sur le bord de l'Océan, près des frontières du Portugal.

Ce délicieux climat eut en effet sur lui la plus heureuse influence. Nous le trouvons dans sa nouvelle résidence en mars 1761, mais à peine y était-il qu'il faillit en être arraché e la manière la plus contraire à ses vœux.

« Il y a nombre de jours, écrit-il le 17 août, qu'un certain évêque d'Espagne me donne les plus violents assauts, sans me laisser respirer, pour m'obliger à aller, sous le titre de son confesseur, être son coadjuteur en œuvres et en paroles. Ce sont les propres termes dont il se sert. J'ai grand'peur qu'on ne m'oblige absolument à me sacrifier, ce qui, en bon espagnol, sera me

(1) Cartas familiares. — *A su hermana*, 4 août 1760. B. A. E., p. 511.

condamner à mourir avant un an, tant est grande mon horreur des affaires, ma haine formelle pour la politique, pour le bruit et tout l'accompagnement d'une telle situation. — De plus, je ne puis m'opposer à ce que le diable m'emporte, et avec beaucoup d'avantage, pour mes péchés personnels ; mais qu'il m'emporte pour les péchés d'autrui, vive Dieu ! voilà qui serait terriblement désobligeant (1). »

Ce danger fut écarté par la mort du prélat en question, qui était l'évêque de Léon.

Une pensée surtout dominait le P. de Isla : contribuer pour sa part à l'apologie de son Institut, partout attaqué. C'est dans ce but qu'il avait entrepris la traduction de l'histoire du Paraguay, écrite en français par le P. de Charlevoix. Vers 1760, trois volumes sur six étaient prêts à paraître ; mais les temps étaient déjà trop mauvais et la prudence des supérieurs jugea inopportune cette publication.

Isla travailla plus directement à la même œuvre par un opuscule original, malheureusement perdu. C'était une « *décharge générale* » contre les parlementaires français, jansénistes et philosophes, les *magistrats exterminateurs*, qu'il n'est plus temps de ménager (2). Les termes dans lesquels Isla parle de cette *obrilla* nous en font regretter davantage la perte. « Les rares amis qui l'ont lue, y compris le P. Provincial, sont d'avis qu'elle est écrite avec solidité, avec

(1) Lettres à sa sœur, 17 et 26 août 1761, B. A. E., p. 516.
(2) *El espíritu de los magistrados exterminadores* (los que fueron Parlamentarios franceses), analizado en la demanda del Sr. Goulon, presentada al Parlamento de Metz. Voir l'appendice bibliographique.

nerf et avec sel, aussi propre à convaincre qu'à divertir, et entièrement dans le goût de la nation ; enfin que c'est l'œuvre la moins mauvaise qui soit sortie de mes mains (1). » On peut conjecturer ce qu'était cet opuscule d'après les vues d'Isla sur les affaires de France. Il est persuadé que les parlements français font autant de cas des décrets et des définitions de Rome que le Parlement de Londres.

« Je me confirme chaque jour davantage, ajoute-t-il, dans ma première pensée, que les Parlements n'auraient point tant d'audace s'ils ne sentaient leurs épaules bien gardées. Grâce aux forces qu'il a laissé prendre au Parlement de Paris, le roi de France aura bientôt dans son royaume la même autorité que le roi de Suède dans le sien. Les Parlements, qui détestent le despotisme sur le trône, l'aiment fort dans leurs salles. »

Il juge sévèrement, comme on peut s'y attendre, les jansénistes et Louis XV :

« La morale qu'on appelle rigide et pure flatte beaucoup les passions. L'homme corrompu qui se figure qu'il ne peut s'empêcher de l'être tant que le poids de la charité ne l'emportera pas sur celui de la concupiscence, et qui ne croit point ce changement en son pouvoir, se met à dormir le plus tranquillement du monde. Une telle doctrine ne peut manquer d'accommoder *Madame* et *Monsieur*, et ceux qui enseignent le contraire doivent être exterminés comme perturbateurs du repos public (2). »

(1) Lettres inédites au P. Nieto, 13 et 20 septembre 1762.
(2) Lettres inédites au P. Nieto, 1er avril 1763, 8 nov. 1765.

Les adversaires des Jésuites avaient les yeux fixés sur l'auteur de *Fray Gerundio*. Tout en redoutant sa plume, ils espéraient qu'il nuirait lui-même à sa cause par quelque satire compromettante.

« Il y a longtemps, écrit-il le 27 décembre 1762, que je sais combien le terrain est glissant en ce qui nous regarde et très spécialement par rapport à moi. » On eut même, je ne sais comment, quelque soupçon de l'opuscule sur les affaires de France, et Isla, en termes couverts, rassure ses amis de Madrid en leur promettant d'être prudent.

En 1762, un décret royal défendit aux Jésuites de publier aucun livre nouveau. Cette étrange mesure inspire au P. de Isla des plaintes éloquentes ; il fait, à son point de vue, un sombre, mais trop réel tableau de la situation :

« Ce précepte d'abstinence d'un nouveau genre m'a véritablement donné beaucoup à penser et à craindre. Il me semble que c'est le prélude de quelque tempête semblable à celle qui s'est déchargée sur nous dans les deux pays voisins : et maintenant que la paix, telle quelle, est faite, et que les attentions ne sont plus distraites, il est fort à redouter que l'orage n'éclate. Je vois qu'on exile honorablement de la cour tous ceux qui nous regardent avec quelque amitié, je vois qu'on y appelle ceux qui professent des sentiments contraires, et qu'on les met dans les postes où ils peuvent nous faire le plus de mal. J'observe que les tribunaux ne nous donnent raison en rien, je remarque que les particuliers qui se montraient attachés à nous, si leur me-

rite ou leur fortune les élève aux emplois, ne nous témoignent plus que froideur ou éloignement. Je vois que tout ce qui peut nous mortifier et nous déconsidérer se publie par tous les moyens, et qu'on tait ce qui pourrait nous faire honneur et nous consoler. Quand vient s'ajouter à tous ces faits une prohibition aussi injurieuse et aussi préjudiciable que celle de rien écrire jusqu'à nouvel ordre, sans limitation de matière, que voulez-vous que je ne craigne pas? Je vis dans une telle anxiété que les feuilles des arbres me donnent le sursaut, et chaque fois que j'entends parler d'un mort, j'éprouve un immense sentiment d'envie, sans pouvoir m'empêcher de dire à chaque instant : « Beati mortui qui in Domino moriuntur! » Que Votre Révérence me pardonne cette effusion de ma douleur, un cœur oppressé comme le mien a besoin de s'épancher parfois (1). »

Cependant Isla n'oubliait pas sa famille. Durant cette période, il fit plusieurs visites à Compostelle, soit pour la mort de son vieux père qui s'éteignit entre ses bras au mois de mars 1762, — soit pour le mariage d'une de ses jeunes sœurs, Maria-Isabel, à la fin de cette même année. En septembre 1763, c'était pour se réjouir avec les siens d'une guérison subite, que leur piété reconnaissante attribuait à un miracle. Dans un sanctuaire vénéré, la plus jeune des sœurs, Maria-An-

(1) Lettre inédite au P. Nieto, 20 décembre 1762. — Isla eut avec Squillacci une conférence pour savoir s'il lui était interdit de continuer à publier même sa traduction de l'*Année chrétienne*. L'autorisation lui fut accordée.

tonina, impotente depuis cinq ans, avait recouvré subitement l'usage de ses jambes.

En 1765, un deuil inattendu vint frapper la famille d'Isla. Son jeune frère, don Ramon de Isla y Lossada, était entré, au sortir de l'adolescence, dans la Compagnie de Jésus.

Doué des plus brillantes qualités, « il s'était instruit parfaitement, dit le P. Hervás, dans les différentes branches des sciences sacrées et de la critique ; il avait déjà publié des opuscules anonymes en faveur de *Fray Gerundio* », et se livrait avec un grand succès au ministère de la chaire. On fondait sur lui les plus belles espérances (1). Mais, avec un esprit vif et cultivé, Ramon avait gardé l'âme d'un enfant ; il en avait la candeur et la fougue irréfléchie. De là des écarts d'étourderie ou d'innocente vanité, peu compatibles avec l'esprit austère de la règle. Ces défauts, exagérés par des gens peu perspicaces et maladroits, attirèrent au P. Ramon des réprimandes parfois sévères. On songeait à différer ou même à lui refuser la profession solennelle, qu'il devait bientôt prononcer. Les informations qu'on allait envoyer à Rome à cette occasion menaçaient d'être fort dures. Le frère aîné connaissait mieux que personne les défauts, mais aussi le cœur excellent du jeune religieux. Profondément affligé, il s'interposa près du Provincial et du supérieur de son frère, le P. Martin de Xaraveitia, recteur du collège de

(1) Lorenzo Hervás y Panduro : *Biblioteca jesuítico-española*, ms., tomo II. — *Ramon de Isla*, f° 87.

Búrgos, à qui il recommanda en termes touchants « la cure de son cher malade ».

En même temps il adressait à celui-ci des reproches pleins à la fois de vigueur et d'habileté. Ces soins produisaient leur effet, et cette affaire allait se terminer heureusement, quand arriva un dénoûment foudroyant, mais des plus glorieux pour le jeune Jésuite. Avec un courage capable de racheter bien d'autres fautes que les siennes, il prodigua les secours de l'âme et du corps aux soldats d'un régiment qui avait rapporté de Portugal une maladie contagieuse. Bientôt le mal l'attaqua et l'emporta en quelques jours. Sa fin fut douce et consolante comme celle d'un martyr. Il fit, avant de mourir, cette profession solennelle qu'on avait songé à différer et dont la Providence avançait l'heure.

Le P. de Isla apprit coup sur coup la maladie et la mort de Ramon, arrivée le 6 ou le 7 août 1765. Au milieu de sa douleur, il félicita son frère d'avoir si noblement achevé sa tâche, et d'être parti à temps pour ne pas voir les maux qui allaient fondre sur sa famille religieuse (1). La menace en était de plus en plus prochaine. Les protecteurs des Jésuites se faisaient rares. Bien que Charles III eût levé, dès 1760, la peine de l'exil portée contre Ensenada lors de sa disgrâce (1754), l'ancien ministre de Ferdinand VI n'avait plus recouvré d'influence politique.

La reine-mère Élisabeth Farnèse allait s'éteindre à l'âge de soixante-huit ans.

(1) Lettres inédites au P. Ramon de Isla et au P. Martin de Xaraveitia, juillet et août 1765.

« On m'écrit, disait le P. de Isla le 31 janvier 1766, que la reine-mère est dans un état désespéré. Si elle nous manque, nous verrons de grandes révolutions. Le respect qu'elle inspirait était une digue puissante qui retenait beaucoup. Dieu va nous enlevant peu à peu tous les appuis humains pour que nous nous confiions uniquement dans le secours divin... Il nous faudrait en Espagne un archevêque de Paris, mais un même siècle n'a point produit deux Anathases, ni deux Mélèces, ni ne produira vraisemblablement deux Christophes de Beaumont (1). »

Sur ces entrefaites éclata à Madrid, durant la semaine sainte, l'émeute contre le ministre Squilacci (Esquilache), que le peuple détestait.

Cette mystérieuse affaire, si diversement racontée par les historiens, fut du moins une occasion dont le duc d'Albe et les autres ministres profitèrent pour se défaire de Squilacci et compromettre les Jésuites.

On prétendit entre autres choses que le P. Isidro Lopez, procureur général de la province de Castille à Madrid, ami et correspondant du P. de Isla, avait été vu au milieu de la foule des séditieux, acclamant le marquis de la Ensenada; — que d'autres Jésuites déguisés avaient animé et dirigé les mutins.

Charles III fut effrayé et s'en remit de plus en plus à Grimaldi, au duc d'Albe et au comte d'Aranda (2). Ce

(1) Lettres inédites au P. Nieto, 31 janvier et 17 février 1766.

(2) *Coleccion de los articulos de la Esperanza, sobre la historia de Carlos III, escrita por Ferrer del Rio.* Madrid, 1869. L'auteur de ces articles, don Pedro de la Hoz, publie, au sujet de ces événements, le mémoire, inédit et fort intéressant, d'un témoin oculaire. — Menendez Pelayo : *Heterodoxos españoles*, tomo III, cap. II.

dernier venait de passer d'une capitainerie générale à la présidence du conseil de Castille, où il remplaçait un évêque, mais on allait avoir besoin d'un sabre et non d'une crosse. « Nous avons vu, écrit le P. de Isla, la première partie de la tragédie; reste la seconde qui sera, je le crains, beaucoup plus terrible. »

Bientôt le marquis de la Ensenada, jusque-là encore présent à la cour, fut contraint de s'exiler de nouveau. Le P. de Isla, auquel « le grand marquis » vient d'écrire, en est tout attristé, mais il ne songe qu'aux intérêts de l'ancien ministre lui-même (1).

Le vénéré missionnaire qui avait évangélisé toute l'Espagne, le P. Pedro de Calatayud, sous prétexte de je ne sais quels excès de zèle, fut exilé des provinces basques et de la Navarre; d'Aranda fit saisir et examiner ses sermons.

« Le pauvre vieillard, écrit notre auteur, vient d'arriver à Valladolid en bien triste état, et on craint que ce dernier coup ne l'achève (2).

« On fait à Madrid beaucoup d'arrestations, écrit-il encore; on ne dit point le sort des détenus, ni leur délit, mais je soupçonne que celui-ci consiste à n'avoir pas eu assez présente cette profonde maxime du saint frère Gilles (un des premiers compagnons de saint François d'Assise): Balayons et taisons-nous. »

Deux jours après cette lettre, le P. Isidro Lopez quittait la capitale, relégué à Monforte par ordre du roi.

(1) Lettres inédites à Cristóbal Saez, 9 et 19 mai 1766.

(2) Lettre inédite au P. Gaztelú, recteur de Pontevedra, 14 novembre 1766.

« Voilà, écrit Isla, de l'imprévu qui en vaut la peine, et si tout doit continuer ainsi, il ne nous manquera plus rien. Qui va lui succéder dans son emploi? c'est ce que j'ignore. Je ne sais pas même s'il aura besoin d'un successeur, mais si quelqu'un y va, je sais bien que son ministère sera peu enviable (1). »

Le P. Isidro Lopez fut en effet remplacé à Madrid par le P. Francisco Peña, mais pour bien peu de temps. Le bruit courut qu'Isla lui-même avait été exilé à Naples, comme auteur de je ne sais quel obscur libelle.

Cependant des événements décisifs et entourés du plus profond mystère se passaient à Madrid. Un conseil extraordinaire, dont Campomanès était l'âme, rédigeait une consultation concluant à l'expulsion immédiate des Jésuites. Une junte spéciale, où siégeaient, entre autres, le duc d'Albe, Grimaldi et Roda, approuva ces conclusions.

Le P. de Isla venait de prêcher paisiblement une retraite dans un monastère de religieuses; vers le milieu de mars, il assistait, dans la petite ville de Redondela, un malade qui avait voulu mourir entre ses bras; si ce ministère lui en donna le temps, il prêcha, le 25 mars à Pontevedra, le sermon de l'Annonciation; enfin, le 30 mars, il écrivait au nouveau procureur général la seule lettre qu'il eut le temps de lui adresser. Quand cette lettre, qui traitait fort tranquillement de l'impression de l'*Année chrétienne*, arriva à Madrid, l'état des choses avait bien changé.

(1) Lettre inédite au P. Gaztelu, 14 novembre 1766.

CHAPITRE VII

L'EXPULSION

1767-1771

L'expulsion des Jésuites d'Espagne. — Mémoire d'Isla à Charles III au nom de son Ordre. — Ses voyages, ses souffrances. — En Corse. — En Italie.

Dans la nuit du 2 au 3 avril 1767, les deux cent quarante maisons que les Jésuites occupaient dans toute l'étendue de l'Espagne et des colonies espagnoles furent à la même heure investies par des troupes nombreuses. On suivit les termes d'une instruction secrète envoyée par d'Aranda aux autorités de chaque ville, et qui ne devait, sous peine de mort, être ouverte que le soir du 1er avril, après le coucher du soleil. Les religieux de chaque couvent furent réunis en toute hâte et on leur donna lecture d'une pragmatique sanction datée du jour même. Ils apprirent qu'ils étaient condamnés au bannissement perpétuel et que tous leurs biens étaient confisqués. Le décret ne formulait

aucune accusation, n'admettait ni exception ni délai. Toutefois on accordait une pension viagère de cent piastres aux prêtres, de quatre-vingt-dix aux autres; mais, si un Jésuite tentait l'apologie de son Ordre, ou avait le malheur de déplaire au roi, tous se verraient privés de leur pension. Dès le premier instant, ils furent gardés à vue et tenus au secret le plus rigoureux; beaucoup ne purent emporter d'autre linge que celui qu'ils avaient sur le corps : tous leurs papiers furent mis sous les scellés. Dans les vingt-quatre heures, tous devaient être transportés dans les différents ports, où des vaisseaux les attendaient : les fonctionnaires chargés de l'exécution en répondaient, toujours sous peine de mort. Enfin si un Espagnol osait exprimer son étonnement ou sa douleur, ou communiquer avec les bannis, il était déclaré coupable de haute trahison.

D'Alembert jugeait qu'on eût pu faire avec plus de raison une chose qu'il trouvait d'ailleurs, pour d'autres motifs que Charles III, si raisonnable (1).

Sur plus de cinq mille religieux frappés en même temps, pas un ne fit entendre une plainte. Le provincial de Castille, Ignace Osorio, écrivit dès le premier jour à tous les siens pour les féliciter de leur attitude, et leur enjoindre de prier tous les jours pour le roi d'Espagne et pour ses ministres.

Il y avait, parmi les proscrits, des hommes d'une haute naissance, tels que le P. Idiaquez, frère du duc de Grenade; les PP. Joseph et Nicolas Pignatelli, petits-neveux d'Innocent XII et frères du comte de

(1) Lettre à Voltaire, 4 mai 1767.

Fuentes, ambassadeur d'Espagne à Paris : on offrit en vain à ces derniers et à quelques autres la faculté de rester en Espagne.

Il y avait, et en grand nombre, des écrivains et des savants de mérite. La liste en a été dressée plusieurs fois, et elle remplit de longues pages. Indiquons seulement, parmi les noms qu'on ne doit pas ignorer, ceux d'Andrés, d'Hervás y Panduro, de Masdeu, d'Arévalo, d'Arteaga et de notre Isla (1).

Nous avons le récit de l'expulsion et des voyages d'Isla, écrit par lui-même dans le mémoire qu'il rédigea en Corse, sur l'ordre de ses supérieurs, dix mois environ après les premiers événements. Ce mémoire est adressé au roi Charles III, au nom des quatre provinces de la Compagnie de Jésus exilées d'Espagne.

L'éditeur de ces pages a raison de dire qu'on ne peut les ouvrir sans aller jusqu'au bout, ni les avoir lues sans y revenir.

Avec une respectueuse liberté, l'auteur y met sous les yeux du roi, d'une part l'humble soumission de

(1) Cf. Menendez Pelayo; *Heterodoxos españoles*, tomo III, cap. II, p. 145.

Caballero : *Supplementa Bibliothecae, Soc. Jesu.*

Il faudrait joindre à ces noms ceux des écrivains et des savants jésuites qui moururent avant l'expulsion de leur ordre, tels que Lossada, Bermudez, Burriel; — ceux des religieux des autres Ordres, comme Feijóo, Sarmiento, Vicente Tosca, Florez, les Mohedanos; — ceux enfin d'un bon nombre de prêtres séculiers et d'évêques, et l'on ne pourrait méconnaître ces deux vérités : que le clergé d'Espagne, à cette époque pauvre en œuvres littéraires, mais féconde pour la science, était vraiment à la tête du progrès ; — et en second lieu, que l'enseignement qui avait formé une telle génération d'érudits n'était pas aussi universellement abaissé qu'on se plaît quelquefois à le dire.

tous les Jésuites, de l'autre les vexations de tout genre exercées contre eux par des subalternes qui ont dépassé et faussé la lettre et l'esprit des décrets royaux. Il raconte en detail l'expulsion de chacune des maisons de sa province (de Castille), puis les souffrances des Pères durant leurs voyages, leur misère en Corse ; enfin les mesures souvent ridicules et cruelles prises contre les procureurs, qu'on avait retenus en Espagne pour découvrir leurs prétendus trésors. Il conclut en demandant solennellement au roi ce qu'on n'a jamais refusé à aucun criminel : des juges, et le grand jour d'un débat public : « La justice l'exige pour l'honneur même du roi et pour la honte éternelle de la Société, si on la trouve coupable (1). »

Bien entendu, ce mémoire ne fut jamais présenté à Charles III. Cette mesure eût d'ailleurs été inutile.

En racontant l'expulsion du collège de Pontevedra, le P. de Isla ne tait qu'une chose : c'est le courage qu'il déploya lui-même dans ces heures de trouble. Il ne pensa qu'à ceux qui l'entouraient. Il eut la force de sourire encore, de mettre en jeu toutes les ressources de son esprit et de sa bonne humeur : comme le soldat dont les saillies empêchent, aux moments les plus critiques, les camarades épuisés de retomber douloureusement sur eux-mêmes. « Durant tout le jour, dit Tolrá, il tint en haleine toute la maison, et causa l'ad-

(1) *Memorial al Rey don Carlos III...*, por el P. José Francisco de Isla. Madrid, 1882, in-4°.

Le présent chapitre n'étant guère qu'une analyse de ce mémoire, je crois superflu d'y renvoyer à chaque instant le lecteur pour le détail des citations.

miration et la stupeur de tous les étrangers. Le soir, il se retira dans ces dispositions, dormit tranquillement, se leva et passa la matinée comme la veille. »

Mais l'effort avait été trop violent, et l'impression refoulée dans ce cœur si sensible allait éclater par un terrible contre-coup. Laissons-le parler lui-même; l'accent de sa franche modestie est plein de charme:

« Le 4 avril, écrit-il dans le mémoire, entre midi et une heure, les Pères de Pontevedra devaient se mettre en route. Ils entraient au réfectoire et allaient s'asseoir une dernière fois à leur pauvre table, en compagnie de l'exécuteur des décrets royaux, du notaire et de quelques officiers du régiment de Navarre, lorsqu'une violente attaque de paralysie atteignit tout à coup le P. José Fransisco de Isla, âgé de 64 ans, personnage non totalement inconnu en Espagne. Sa bouche et sa langue furent prises, mais sa tête resta libre. L'émoi fut général; on appela aussitôt un des plus célèbres médecins du royaume de Galice, qui habitait Pontevedra. Dès qu'il vit le malade, il déclara qu'il était indispensable de le saigner immédiatement et qu'il ne pouvait entreprendre le voyage avec les autres sans un danger de mort évident. En entendant cette décision, le malade s'affligea extrêmement, et se faisant une violence inouïe pour vaincre la paralysie qui enchaînait sa langue, il dit en balbutiant, mais avec une résolution énergique, que si on le saignait et qu'on le laissât à Pontevedra, la douleur de ne pas suivre ses frères lui ôterait certainement la vie, mais que, si on lui permettait de les accompagner, il tenait pour très probable

que cette consolation lui rendrait la santé ou du moins différerait sa mort de quelques jours. Comme c'était un homme à qui on accordait en général quelque intelligence, qu'il n'était pas entièrement étranger à la science de la médecine, et que tout le monde connaissait la sincérité de son caractère et son ardente sensibilité, le médecin, qui l'entendit parler avec un accent si déterminé et qui vit des effets si sensibles de sa violente affliction, prêta attention à ses paroles ; et après avoir bien pesé toutes les circonstances, il décida qu'il fallait lui donner cette consolation, vu surtout que le voyage pouvait se faire en litière et que la première étape était seulement de trois lieues, par un chemin facile, uni, agréable et varié. Cette détermination causa au malade un soulagement visible qui augmenta à mesure que les Pères s'éloignaient de Pontevedra.

» Il arriva à la petite ville de Caldas, terme de la première étape, sans difficulté et avec un mieux qui semblait extraordinaire ; mais l'on vit bientôt que ce n'était qu'une apparence, car peu d'instants après survint une seconde attaque, accompagnée d'aussi violents symptômes que la première. On lui fit promptement une abondante saignée, qui soulagea la nature de telle sorte, que cette nuit-là il reposa tranquillement et le jour suivant put arriver, en deux étapes courtes et faciles, jusqu'à la ville de Santiago.

» Là, de puissants motifs personnels devaient lui rendre plus sensible le triste état où il se trouvait. »

C'était la présence de sa sœur, de toute sa famille et

de ses nombreux amis; il ne pouvait pas même leur dire un adieu qui devait être le dernier.

« Aussi, continue-t-il, la nature, aidée de la vivacité de son imagination, produisit son effet et amena une troisième crise si violente, que l'on craignit qu'il n'y pût survivre. On parla donc de le laisser à Santiago jusqu'à ce que la maladie amenât une décision ultérieure ; quand le malade apprit cette nouvelle, il fut pris d'une terrible convulsion générale qui rendit plus impossible encore le voyage tant désiré.

» Le médecin qui l'assistait protesta avec un serment solennel que le mettre en route dans cet état, c'était l'envoyer à la mort la plus prompte et la plus sûre. Cette déclaration fut transmise au commandant général de Galice, que l'on informa en détail de tout ce qui s'était passé ; toute la communauté de Pontevedra était retenue à Santiago en attendant la réponse. Celle-ci fut que le malade ne devait en aucune façon quitter Santiago avant d'avoir recouvré assez de forces pour faire sans danger le voyage de la Corogne ; qu'en attendant, on le déposât dans un couvent, où l'on eût grand soin de le bien traiter : ce point était spécialement recommandé.

» On communiqua au malade cet ordre du capitaine général en même temps que la décision du médecin, et on ne peut exprimer quelle douleur il en éprouva. Il insista encore pour ne point se séparer de ses frères et dit résolûment à son supérieur que s'il pouvait exposer sa vie sans préjudice de sa conscience, il voulait absolument le faire pour avoir le bonheur de

mourir au milieu de ceux parmi lesquels il avait vécu. Le supérieur lui répondit avec la même résolution qu'il ne pouvait le faire sans pécher, et que lui-même ne pouvait pas davantage le permettre... Les voyageurs durent se mettre en marche avec le plus grand secret possible, pour que le malade ne s'en aperçût pas. »

Le lendemain il fut transporté au monastère de Saint-Martin chez les Bénédictins, qui le soignèrent avec une prévenante charité. Sa cure fut lente, mais heureuse. Dès qu'il eut les forces suffisantes pour se mettre dans une litière, il supplia le médecin de lui en donner l'autorisation, et il partit.

Il arriva à la Corogne si faible, si défiguré, et la langue si embarassée, qu'il était l'objet de la compassion universelle ; mais la joie de se retrouver au milieu des siens dilatait son cœur, disait-il, et lui rendait chaque jour de nouvelles forces.

Comme les Pignatelli, Isla repoussa à plusieurs reprises les instances qui lui furent faites pour l'engager à rester en Espagne. Il pouvait du moins attendre quelques mois et partir ensuite avec les Procureurs que l'on retenait encore. Mais on eût pu voir là une faiblesse, il n'y voulut consentir à aucun prix. Le 19 mai, il partait de la Corogne pour le Ferrol et était embarqué avec deux cents autres Jésuites sur le navire de guerre *le San-Juan-Nepomuceno*.

Les passagers furent entassés dans l'entrepont, sans air, sans eau, sans linge, servis avec une malpropreté revoltante, réduits à souhaiter les mets grossiers de

l'équipage. Le capitaine du *Nepomuceno*, don José de Bianes, homme bon, mais violent et crédule, abandonnait les Jésuites aux vexations intéressées de ses subalternes. Il était l'ami intime du beau-frère de notre écrivain, don Nicolas de Ayala : cette recommandation valut au malade des faveurs exceptionnelles. Le capitaine lui donna un lit dans sa propre cabine et l'obligea durant toute la traversée à partager sa table. Grâce à ces soins, pendant cette navigation l'état d'Isla s'améliora de jour en jour, et au débarquement « à peine lui restait-il autre chose que de légères traces de tout ce qu'il avait souffert. »

Le *Nepomuceno* avait levé l'ancre le 24 mai ; le 14 juin, il était en vue de Civita-Vecchia, où le gouvernement espagnol avait donné l'ordre de débarquer les passagers, — et ceux-ci, croyant, dit le mémoire, « toucher de la main le terme de leurs misères, préparaient avec empressement leur mince bagage. » Mais Clément XIII ne pouvait tolérer qu'on jetât ainsi sur les côtes de ses États, sans son aveu, cinq ou six mille Espagnols. On sait qu'il ferma ses ports.

Les Jésuites comprirent la nécessité de cette mesure, mais n'en ressentirent pas moins douloureusement un tel coup. On leur assignait pour lieu d'exil les rivages de la Corse, pays pauvre, brûlant, et alors en proie à une guerre acharnée. Pascal Paoli, le chef de l'indépendance, avait chassé les Génois de tout l'intérieur de l'île et leur disputait avec succès les quelques points de la côte qu'ils tenaient encore. Gênes avait demandé les secours de la France, et des garnisons françaises

occupaient déjà les ports. Les négociations entre les gouvernements de Gênes, de France et d'Espagne prolongèrent les souffrances des Jésuites espagnols. Durant deux longs mois, il furent ballottés d'un port à l'autre ; enfin, sans attendre les derniers ordres, les capitaines les débarquèrent. Algajola, Calvi, Ajaccio, San Bonifacio, petites villes ruinées par la guerre, reçurent ainsi en un seul jour plus de deux mille hôtes nouveaux. Quand le P. de Isla, avec six cents de ses compagnons, fut débarqué à Calvi, ce bourg de 300 ou 400 maisons était déjà occupé par deux cents soldats français et par une partie des Jésuites d'Andalousie.

Lorsqu'on vit les nouveaux arrivants, dont beaucoup étaient des prêtres âgés et infirmes, le dos chargé de leur bagage, gravir, sous le soleil dévorant d'un 19 juillet, les pentes raides et brûlées qui mènent au village et errer tout le jour à la recherche d'un gîte, ce fut, au rapport d'Isla, « un spectacle qui arracha des larmes même à des Hollandais hérétiques et aux paysans corses, qui ne passent pourtant pas, ajoute-t-il, pour avoir le cœur trop sensible. » Des maisons à peine suffisantes pour trois ou quatre personnes étaient assignées comme logement à trente ou quarante Pères.

Le P. de Isla, désespérant de trouver un abri, s'en alla droit à l'église paroissiale ; toute l'après-midi, on le vit dans un coin, à genoux, debout ou assis, absorbé dans la prière ; « il s'abandonnait, dit le P. Hervás, ou à la mort qu'il croyait inévitable, ou à la Providence divine qui seule pouvait l'en délivrer. Le soir venu, le prévôt de l'église vint pour fermer les

portes et l'avertit qu'il était temps de se retirer. Isla lui répondit en italien qu'il obéirait, mais qu'il ne savait où aller. « Je vais donc passer la nuit dans la rue ou en plein champ, dit-il, puisque, tout infirme que je suis, je n'ai pas même un trou pour m'abriter. »

Le prévôt, ému de compassion, l'emmena dans sa maison, et lui donna un lit dans l'étroite chambre qu'il occupait lui-même. Ce prêtre, vertueux et instruit, apprécia vite son nouvel hôte, et durant quatorze mois, il ne permit point à Isla de prendre un autre logement (1).

Quelques jours après l'arrivée des Espagnols, la garnison française quitta Calvi et fut remplacée par des troupes génoises. Dès que les vaisseaux espagnols furent partis à leur tour, les hostilités, un instant interrompues, reprirent avec fureur. Les Paolistes investirent la ville, coupèrent l'eau et les vivres et commencèrent un siège qui dura deux mois. Paoli, il est vrai, avait pris les Jésuites espagnols sous sa protection. Il avait écrit à leur supérieur une élégante lettre latine et défendu sous peine de mort à ses partisans de leur faire le moindre mal.

Mais il ne pouvait les dispenser de souffrir la faim, ni empêcher les balles et les boulets d'entrer dans leurs chambres.

Il n'est pas étonnant que, parmi tant d'épreuves, les Jésuites de la seule province de Castille aient vu mourir à Calvi, dans l'espace de cinq mois, seize des

(1) Hervás y Panduro : *Biblioteca jesuitico-española*, ms.

leurs. Cependant, au milieu même des alarmes du siège, on rétablit pour les jeunes religieux l'ordre habituel des classes, des disputes quotidiennes, des thèses publiques, des académies théologiques, philosophiques et littéraires.

En attendant que des livres arrivassent de Gênes et de Rome, les professeurs mettaient en commun leur science : ils écrivaient au jour le jour leurs leçons ; on ressuscitait de mémoire, pièce à pièce, les textes des grands auteurs ; le manque de ressources doublait l'activité.

Le P. de Isla, on le pense bien, ne restait pas oisif. C'est de Calvi, le 15 février 1768, qu'il date son mémoire au Roi.

C'est là aussi que, « pour occuper son temps, distraire son imagination, et se perfectionner dans la connaissance d'une langue dont il avait désormais besoin pour vivre », il commença la traduction d'un long ouvrage italien qui tomba sous sa main (1). En même temps, sa joyeuse conversation, avidement recherchée par ses confrères, ranimait les courages en réveillant les rires heureux oubliés depuis la patrie.

Mais la Corse ne devait être pour Isla qu'une étape. Le 24 mai 1768, un an jour pour jour après leur départ du Ferrol, les Jésuites de Calvi apprenaient que, le 15 mars précédent, Louis XV et la République de

(1) Les *Lettres critiques, joyeuses, morales, scientifiques et érudites*, de l'avocat Giuseppe-Antonio Costantini, étaient une sorte de pot-pourri satirique de médiocre valeur ; mais Isla n'avait guère l'embarras du choix. Il acheva plus tard cette traduction en Italie, et l'envoya à sa famille. — Voir l'append. bibliographique.

Gênes avaient signé à Compiègne un traité secret qui transportait à la France la souveraineté de l'île de Corse. Dès lors, on prévit ce qui devait arriver. Le premier acte du gouvernement de Choiseul, après avoir arboré le drapeau blanc dans l'île, fut de signifier aux Jésuites espagnols l'ordre de partir sans délai.

Vers le 15 septembre, ils s'embarquèrent sur des bateaux français, où ils furent traités plus mal encore que durant la traversée d'Espagne en Italie. Après un mois de navigation, arrivés dans le port de Gênes, le sénat leur fit défendre de prendre terre ; et comme les officiers français refusaient de les garder sur leurs bateaux, ils durent louer des embarcations inoccupées et *camper en mer* pendant plusieurs jours. Enfin on obtint du gouvernement ecclésiastique une permission tacite pour qu'ils pussent s'établir dans l'État romain.

Isla décrit le reste de son voyage dans une lettre adressée à son beau-frère :

« De Sestri, écrit-il, j'ai passé par mer à Livourne, où je me suis reposé trois jours, et prenant ma route avec mon détachement par Pise et Florence, je suis arrivé à Bologne ; c'est dans les environs de cette ville que s'est caserné tout mon régiment, divisé en détachements plus ou moins nombreux, selon la capacité des palais que nous occupons aux alentours de la ville ; personne n'a pris logement dans la ville même à cause du prix excessif des vivres, inabordable à notre misérable solde.

» Dans toutes ces marches et contre-marches, nous avons souffert tout ce que l'on peut imaginer ; mais,

grâce au Seigneur, j'ai eu santé, forces, constance et même une extraordinaire consolation. La seule chose qui m'a manqué, c'est l'argent, parce que le peu qu'on m'avait donné à mon départ d'Espagne s'en est allé avec les frais indispensables de tous ces voyages, sans que j'aie d'autre recours que ma maigre solde, qui suffit à peine pour payer le simple couvert et un très pauvre ordinaire. En ce moment, ce qui nous éprouve le plus, c'est le froid intense et intolérable de ce pays, vu surtout le mauvais état et l'incommodité de nos habitations, qui n'ont du palais que le nom fastueux et les murs (1). »

Lorsque le comte Grassi, propriétaire de la maison de campagne de Crespelano, sut que l'auteur de *Fray Gerundio* était son hôte, il voulut le voir et fut si charmé de sa conversation, qu'il l'obligea d'occuper dans sa villa le grand et bel appartement qu'il s'était réservé à lui-même.

Cette commodité, le calme d'une vie qui semblait à l'abri de nouveaux troubles, bientôt les charmes de l'incomparable printemps d'Italie, affectionnèrent Isla à ce séjour. Il aimait à comparer sa retraite à celle de Cicéron et voulait, disait-il, écrire lui aussi ses Tusculanes ou plutôt ses *Crespelanes*.

Cependant l'état où il se trouvait était bien voisin de la misère. Le 4 juin 1769, il remerciait son beau-frère d'un léger secours, « venu si à propos, que le malheureux en question (il s'agit de lui-même) n'avait

(1) Cartas familiares — *a su cuñado*. — B. A. E., Carta. 251.

pas de quoi payer le raccommodage d'une chemise (1). »

Vers le milieu de mai 1771, la communauté de Crespelano fut, à cause du manque de ressources, transférée à Bologne dans un logement que le P. de Isla déclare très commode : on sait qu'il n'était pas difficile.

(1) *Ibid.*, carta 262.

CHAPITRE VIII

ISLA A BOLOGNE

1771-1778

Correspondance inédite d'Isla avec d'Aranda. — *Anatomie* de la Lettre pastorale de l'archevêque de Burgos contre les Jésuites. — Isla est exilé de Bologne. — Suppression de la Compagnie de Jésus. — Isla chez le comte Tedeschi. — Activité littéraire des anciens Jésuites. — Querelles entre Italiens et Espagnols : Andrés, Tiraboschi, Lampillas. — Poème inédit d'Isla : *la Vie de Cicéron.*

La docte Bologne était un sejour heureusement choisi pour le P. de Isla. Cette Salamanque de l'Italie n'avait point encore perdu tout vestige de son antique royauté litteraire. Son université, la plus ancienne de l'Europe, et ses riches colleges, attiraient toujours beaucoup d'etudiants; le collège espagnol, fondé en 1364 par le cardinal Gil Albornoz, envoyait encore à la mere-patrie des hommes distingues ; un institut des sciences, des académies, des societes savantes de toute sorte, des bibliotheques magnifiques, une noblesse nombreuse, cultivée, à qui etaient restees chères les traditions d'hospitalité et de patronage litteraire, tout con-

tribuait à créer dans Bologne un mouvement de vie intellectuelle, tout assurait à l'auteur de *Fray Gerundio* des relations et des ressources qu'il n'aurait pas trouvées ailleurs. Aussi, dès que le bruit de son arrivée se fut répandu, les personnages de la plus haute distinction et les savants assiégèrent sa demeure du matin au soir. Tous se disputaient l'honneur « de l'avoir à leur table, de l'emmener à la promenade, de le posséder dans leurs villas, de le faire siéger dans leurs réunions. » Isla répondait à tout avec urbanité. Mais en même temps, il jugeait à merveille la plupart de ces avances italiennes : « Ce pays ne peut être plus délicieux, écrit-il à un ami d'Espagne, ni la ville plus magnifique, ni la noblesse plus traitable ; luxe, politesse et culture : des démonstrations tant qu'il vous plaira ; mais il ne faut point parler d'autre chose. »

Bientôt d'honorables amitiés commencèrent à charmer son exil.

Cependant, le cœur sans cesse tourné vers sa lointaine Galice, il souffrait outre mesure de ne pouvoir correspondre librement avec sa sœur.

D'Aranda avait interdit aux sujets du Roi tout commerce de lettres avec les Jésuites espagnols. Plus tard, même après la suppression de la Compagnie de Jésus, ceux des réfugiés qui obtinrent la permission de correspondre avec l'Espagne durent remettre leurs lettres ouvertes aux commissaires spéciaux établis dans les différentes villes d'Italie. Il fallait donc user de ruses dangereuses, profiter de la complaisance de quelques négociants ou voyageurs. C'est ainsi qu'en plus de

quatre ans, Isla n'avait pu recevoir qu'une lettre de sa sœur. Il eut l'idée de s'adresser directement au comte d'Aranda. Le ministre, flatté peut-être de se voir prié par l'écrivain, condescendit à sa demande, tout en exigeant, avec une apparente gracieuseté, que les lettres lui fussent envoyées à lui-même. Nous avons la réponse inédite du P. de Isla. Je n'ai pas besoin de recommander au lecteur ce remerciment sec, incisif, plein d'une triste et mordante ironie :

« Excellentissime Seigneur : Merci, merci et merci à la compatissante bonté de Votre Excellence. Par elle je sais que j'ai un beau-frère moribond, un autre parent mort, et un autre récemment né. Je sais qu'en outre des deux premiers, je compte trois proches de moins depuis quatre ans. Je sais que les autres membres de ma famille vivent comme ils peuvent, avec l'aide de Dieu. J'ignorais tout cela et je le sais à présent par la grâce de Votre Excellence, sans que cette faveur soit en rien contraire au service du Roi et beaucoup moins à celui de Dieu, lequel puisse faire Votre Excellence éternellement heureuse, comme je le lui demande tous les jours. »

Isla commença aussitôt à profiter de la permission, mais il se fût volontiers passé de l'intermédiaire. Le 3 novembre, il joint à l'une de ses lettres un nouveau billet, où il s'excuse auprès du ministre de lui donner tant de travail; le ton cette fois est leste, dégagé, presque familier :

« Patience, Excellentissime Seigneur; puisque Votre Excellence le veut ainsi, elle doit se résoudre à pa-

tienter, jusqu'à ce qu'elle me fasse dire de ne plus lui rompre la tête, et de la laisser en paix... »

C'est donc au comte d'Aranda que nous devons les lettres d'Isla et de sa sœur, datées de cette époque. Le 4 décembre 1771, Maria Francisca écrivait :

« Mon enfant et bien-aimé frère : hier, fête de S. Xavier, j'ai reçu ta chère lettre du 3 du mois passé, et avec elle une indicible consolation ; car rien ne montre mieux l'excellent état de ta santé, que la bonne humeur dont tu étais quand tu l'as écrite.

» Si tu avais fait tous les voyages où t'a envoyé l'imagination du public, tu ne serais pas si bien portant.

» Il y a à peine une cour au monde où tu n'aies été appelé, dit-on, par les souverains ; les uns t'ont demandé comme bibliothécaire, les autres comme historien, tous pour des emplois importants ; car il n'était pas vraisemblable de te faire bouger pour une bagatelle, et ainsi a-t-on cherché toujours un motif digne de ceux qui t'appelaient et te choisissaient entre tant d'autres... »

Cependant les expulsions n'avaient point satisfait les ennemis de la Compagnie de Jésus. Clément XIV avait remplacé Clément XIII sur la chaire de saint Pierre, et l'effort des cours bourbonniennes tendait désormais à l'extinction de l'Ordre poursuivi. Les attaques, sans cesse renaissantes, étaient repoussées par de nombreux champions. Avec son ardente activité, le P. de Isla travailla constamment à ce *pro domo*, et plusieurs de ses apologies sont des œuvres importantes. Il réfuta la consultation rédigée par Campomanes en réponse

aux graves et paternels reproches que Clément XIII avait adressés à Charles III (1). Il fit l'*anatomie* d'une célèbre *Lettre pastorale* écrite par l'archevêque de Búrgos, membre du Conseil royal. Ancien élève des Jésuites, échappé, dit-on, ou chassé de leurs classes, don Joseph Xavier Rodriguez de Arellano était devenu leur adversaire acharné.

Le 2 septembre 1768, il datait de Madrid ce gros volume intitulé : *La doctrine des expulsés anéantie*. Pour accréditer sans doute l'indépendance de sa parole, il annonçait bruyamment que ce document épiscopal était écrit par « obéissance au Roi (2) ».

On est en droit d'éprouver quelque surprise quand on voit cet archevêque espagnol citer à chaque page, comme ses principales autorités, des livres entièrement hétérodoxes, renvoyer ses diocésains, pour plus ample informé, à Étienne Pasquier, aux *Provinciales*, aux *Extraits des assertions*, aux libelles les moins avouables; affirmer que les seules prairies du Paraguay envoyaient chaque année, au Gesù de Rome, plus d'un million de piastres, et insinuer assez ouvertement que cet argent était employé à corrompre les tribunaux romains et le Saint-Siège lui-même : traiter de conspirateurs abominables et d'assassins dignes du dernier supplice les martyrs anglais Garnet, Campian, et leurs compagnons.

(1) *Anatomia de la consulta de don Pedro Rodriguez Campomanes.* (V. la notice bibliographique, à l'appendice.)

(2) *Doctrina de los expulsos extinguida. Pastoral, que obedeciendo al Rey, dirigia a su diocesis el Illmo Señor D. Joseph Xavier Rodriguez de Arellano, arzobispo de Burgos, del consejo de S. M.*, etc. Madrid, 1768, por Joachin de Ibarra, in-4. (Réimprimé à Madrid, en [illegible].)

Mais ce qui passe toute croyance, c'est de trouver insérée dans cette instruction pastorale, comme un document sérieux et digne de foi, la lettre suivante, répandue peu après l'apparition de *Fray Gerundio* par les ennemis des Jésuites. L'archevêque se contente de supprimer les noms propres. Je les rétablis ici en italiques, d'après une copie manuscrite du document en question, trouvée à la bibliothèque de la ville d'Evora ; cette copie est accompagnée d'une glose inepte dont voici le titre :

« Glose à la lettre écrite en date du 10 février (sans indication d'année), par le P. Bermejo, alors procureur général des Réguliers de la Compagnie de Jésus pour la province de Castille, et résidant au collège Saint-Ignace de Valladolid, — au P. Joseph-Francisco de Isla, qui habitait le collège de Villagarcia, dans la même province, durant les années 1758 et 59, époque où Bermejo remplissait cette fonction de Procureur : — et l'on peut voir que cette lettre fut écrite, non par jeu ou plaisanterie, mais tout à fait sérieusement. »

Je traduis maintenant la prose de l'archevêque :

« Ces religieux (les Jésuites) conservent comme le trésor le plus précieux celui d'entre eux dont l'esprit plaisant peut le plus contribuer, fût-ce par la calomnie, la satire, le mensonge, à rendre leurs adversaires ridicules et odieux. A cause de certains enfantillages commis par de jeunes Jésuites à Valladolid, l'un d'eux (que nous connaissons tous), fut changé de province ; l'autre fut renvoyé de la Compagnie, et comme on voulait traiter de la même façon le troisième, qui n'est

pas moins connu (*il s'agit, ainsi qu'on va le voir, du P. de Isla*), un des Pères les plus graves s'opposa à cette mesure en disant qu'on ne pouvait en conscience le renvoyer, que c'était l'homme le plus utile à l'Ordre, parce que sa plume satirique et bouffonne rendrait ridicules tous les ennemis de la Compagnie. Le fait m'a été raconté par un homme digne de foi, attaché à la doctrine des Jésuites, et depuis leur expulsion on a découvert, à Valladolid même, la confirmation de cette vérité.

« Dans une de leurs chambres on a trouvé une lettre (on sait de qui et à qui) que je veux transcrire littéralement, pour que vous puissiez vous instruire plus complètement de la vérité. En voici le texte :

» JHS. — Père (*Joseph*) : Nous voici dans les circon-
» stances les plus critiques. Le moment est venu où il
» faut que Votre Révérence lance dans le public le
» tome second du (*Gerundio*). Par ici déjà le P. (*Loyola*)
» organise nos plans pour cacher les affaires de Por-
» tugal. Notre socinianisme et notre athéisme se dé-
» couvrent tous les jours davantage, ainsi que notre
» incrédulité à l'égard de cette promesse de Jésus-
» Christ à saint Pierre : que l'enfer ne prévaudrait
» point contre l'Église de Rome. Jusqu'ici nous avions
» su rendre cette promesse douteuse pour le peuple ;
» — et nous riions entre nous des miracles supposés
» que nous avons attribués à notre Fondateur et à
» d'autres membres de notre Ordre. Mais voici que
» l'intrigue se découvre aux yeux de tous. Ce sont
» assurément les moines qui nous démasquent, les

» moines, que nous haïssons avec juste raison, parce
» que nous les voyons si obstinés à obéir à Rome et
» à suivre les traces des saints Pères. Ainsi, faisons
» appel à la calomnie et à la médisance pour les rendre
» odieux. Quand nous serviront nos armes, sinon en
» ce moment? Courage donc, mon Révérend Père :
» mettez au jour le second tome du (*Gerundio*);
» puisque nous ne pouvons plus désormais tromper
» les princes, puisque les évêques mêmes (quoiqu'ils
» soient nos créatures) retournent à la religion romaine
» et détestent nos usures, nos simonies, nos malver-
» sations; — puisqu'ils s'en tiennent ou qu'ils revien-
» nent à leur erreur, de croire qu'il y a une autre vie
» après celle-ci, comme si notre âme avait un autre
» principe et une autre fin que celle des brutes, comme
» s'il y avait un autre bonheur que de manger, boire
» et jouir en ce monde : voilà notre croyance à nous.
» — Je demeure le serviteur de V. R., et je lui désire
» tous les biens temporels, que je procure à notre
» Souverain Monarque.

» Frère en tout de V. R.,

» (BERMEJO) P. (*Joseph-Francisco de Isla.*) »

« Valladolid, 19 février, de notre empire et de notre Papauté
» l'an 200 (1).

» C'est vraiment dommage, continue le mandement de l'archevêque de Burgos, de ne pouvoir reproduire

(1) D'après la glose, les Jésuites datent leur empire du généralat du P. Laynez, en 1558; sous saint Ignace, ils n'étaient pas aussi pervertis. La lettre est donc supposée écrite en 1758.

ici la glose très spirituelle qu'a faite de cette lettre un homme fort respectable, mais je ne veux pas abuser de la confiance avec laquelle il me l'a communiquée, et d'ailleurs je crois que la lettre suffit à elle seule (1). »

Oui, certes, elle suffit à la honte de l'homme qui, revêtu d'un caractère sacré, et instruisant les fidèles au nom de Dieu, couvrait de sa signature d'évêque une pareille ordure. S'il eût pu croire à l'authenticité de cette pièce, que faudrait-il penser de son état mental ? Et s'il n'y croyait pas, que faut-il penser de son honneur et de sa conscience ? Dans les deux cas, en quelles mains étaient tombés le diocèse de Búrgos et le conseil royal de Charles III !

Dans les deux cas aussi, il était permis aux Jésuites de prendre une certaine assurance en leur propre cause, quand ceux de leurs adversaires qui devaient être les plus graves étaient réduits contre eux à de pareils arguments.

On avait donc beau jeu contre un tel ouvrage ; plusieurs Jésuites le réfutèrent ; le P. Franç.-Xav. Idiaquez, ancien Provincial, et le grand missionnaire Pedro de Calatayud y répondirent par des écrits qui sont restés inédits ; mais la véritable exécution de la trop fameuse Lettre pastorale est l'*anatomie* qu'en fit le P. de Isla en trente-deux lettres qui forment quatre gros volumes encore manuscrits (2).

(1) *Pastoral*, nº 159-161.

(2) *Anatomia de la Carta pastoral que* [illegible] *al Rey escribió el Illmo y Rmo Sr don Joseph-Xavier Rodriguez de Arellano arzobispo de Búrgos, del Consejo de S. M.* Cartas de un Abate [illegible], Académico de los Arcades, à un Monsieur Florentino, Académico de la Crusca. Tra-

Notre auteur, nous l'avons vu, avait des raisons toutes spéciales de répondre à l'archevêque, qui l'avait pris à partie, non seulement dans l'incroyable passage que nous avons cité, mais ailleurs encore : il dénonçait à ses diocésains *Fray Gerundio*, déjà condamné par l'Inquisition, et cherchait à démontrer que l'auteur n'avait eu d'autre but que d'exalter la Compagnie de Jésus en jetant le mépris et la honte sur tous les autres Ordres religieux. La lettre pastorale d'Arellano était adressée directement aux congréganistes de la Milice angélique, association dont il avait été nommé le président, et à tous les disciples du Docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin. Ce qu'il attaquait principalement, c'était l'école de Molina et de Suarez, la doctrine théologique de la Compagnie de Jésus. Avec un véritable esprit de haine, et par une tactique indigne d'un évêque, il exploitait les anciennes querelles d'ordre à ordre ; il travaillait à exaspérer l'état de crise que *Fray Gerundio*, par des imprudences regrettables, mais irréfléchies, avait contribué, nous le verrons, à rendre aigu. D'ailleurs, la violence même et l'évidente injustice de ses attaques les rendaient moins redoutables, et devaient éloigner de lui tous les gens sensés, même ennemis des Jésuites. Dans sa longue apologie, qui est

ducialas del italiano al español un aficionado a esta lengua. — Les trois premiers volumes (in-4°) manuscrits de cet important ouvrage *(el mas valiente del autor,* dit le P. José Eug. de Uriarte, éditeur du *Memorial* d'Isla) se trouvent dans des archives privées; le tome IV (pp. 371) est à la Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid. Le P. Tolrá, biographe d'Isla, avait jadis eu l'intention de publier cette œuvre de son ami. Ce dessein ne fut pas réalisé. — Voir à l'*Appendice* un extrait de cet ouvrage.

surtout une œuvre de théologie et d'érudition, Isla suit pas à pas les assertions décousues de la *Lettre pastorale*, compilation presque complète des innombrables griefs de tout genre répandus contre la Compagnie de Jésus. Le Bollandiste auteur de la *Vie de sainte Térèse* avait eu connaissance de l'ouvrage d'Isla, et regrettait de n'avoir pas utilisé à temps cette réfutation « solide et décisive » des vieilles accusations répétées par l'archevêque de Burgos, au sujet des rapports de sainte Térèse avec la Compagnie de Jésus (1).

Isla ne peut s'empêcher de signaler le style passablement *gérondien* de la *Lettre pastorale*, où les expulsés sont traités de « sombres hiboux de la nuit de l'erreur », pendant que les adversaires de leur doctrine sont « les heureux héliotropes du soleil de la vérité ». Il relève aussi avec raison des anecdotes absolument déplacées dans une œuvre de ce caractère, et bonnes tout au plus, ajoute-t-il avec finesse, pour un livre comme *Fray Gerundio*.

Mais la cause que défendait Isla était perdue d'avance ; il ne tarda pas à le comprendre. Le 12 avril 1773, il écrivait à sa sœur :

« On dit communément que dans huit jours, c'est-à-dire le lundi de Quasimodo, on publiera à Rome la paix avec les cours Bourboniennes et la destinée des exilés. La plupart d'entre nous, et les meilleurs esprits, sont persuadés que, quel que soit leur sort, ils laisseront leurs os en Italie. — On tient pour certain,

(1) *Acta Sanctorum*, octobre, tom. VII, pars prior, p. [illegible]

ajoute-t-il quelques jours plus tard, que si on ne réforme pas complètement mon régiment, du moins les compagnies espagnole et française seront réformées, comme aussi cette partie de l'italienne, qui est à la solde pontificale. »

Il repousse ensuite d'avance la pensée de rentrer en Espagne, dépouillé de cet habit que respectaient et que craignaient tant ses anciens adversaires, et pour se voir en butte aux espionnages, aux accusations, aux insultes continuelles.

Mais de quoi vivra-t-il, si l'on ne veut pas lui continuer en Italie sa misérable pension ? Eh bien, il vivra des ressources inépuisables de la divine Providence, qu'il trouve chaque jour à son égard plus bienfaisante et plus visible ; n'a-t-elle pas fait en sorte que de Londres même il lui vint dernièrement un secours lorsqu'il se trouvait dans le plus grand embarras? (1).

Il ajoute que le gouvernement des Jésuites de Castille vient d'être confié de nouveau au P. Idiaquez, « entre les mains de qui il est probable que le régiment va expirer, *pour ressusciter quand le voudra Celui qui gouverne tout.* »

« La plupart d'entre nous sont abattus d'avance sous le coup déjà suspendu. Pour moi, je suis aussi tranquille que si rien ne me menaçait ; car je ne regarde point les instruments, mais la main qui les gouverne ; je sais que c'est la main d'un Père ; et je sais aussi qu'on pourra bien m'obliger à changer de costume,

(1) Lettre inédites à sa sœur. — Ce secours lui vint peut-être par l'intermédiaire de l'Italien Baretti. Voir *infra*, chap. VIII.

mais qu'il n'y a pas au monde de puissance capable de m'obliger à changer de cœur (1). »

Ces simples et grandes paroles sont les dernières que nous ayons du P. de Isla avant le dénouement attendu. Dans l'intervalle, cet amour même pour son Ordre allait lui attirer une épreuve personnelle et plus imprévue.

Dans les premiers jours de juillet, il se trouvait en nombreuse compagnie dans les salons d'un des grands seigneurs de Bologne qui l'honoraient de leur amitié. Un des invités mit sur le tapis la question brûlante de l'évêque Palafox, dont la cause, introduite en cour de Rome, offrait cet étrange spectacle d'une béatification sollicitée avec menaces par les incrédules et les hérétiques.

Le partisan de Palafox répéta devant Isla les accusations et les injures habituelles à l'adresse des Pères. L'ardent vieillard, blessé au plus vif du cœur, se contint longtemps. Pendant plus d'une demi-heure, il n'ouvrit pas la bouche; mais ce silence enhardissait l'adversaire, qui n'avait d'ailleurs ni autorité, ni caractère public. Le P. de Isla se crut enfin obligé de prévenir le scandale et de défendre, comme il dit, « l'honneur de sa mère. » Il parla, et sans sortir, dit Hervás, des bornes du respect, sa verve eut bientôt fait de mettre les auditeurs de son côté.

Mais il y avait là dans l'ombre un de ces personnages que la cour d'Espagne employait à diverses fins,

(1) Lettre inédite à sa sœur, 29 avril 177[illegible].

et décorés du titre du commissaires du gouvernement près des Jésuites. Cet homme, nommé M..., avait entendu le chaleureux plaidoyer du P. de Isla; il crut pouvoir en tirer parti.

N'ayant pas même le courage personnel de son métier, il détermina secrètement un autre commissaire, du nom de C..., à déférer à l'autorité ecclésiastique les propos tenus par le Jésuite.

L'archevêque de Bologne était le cardinal Malvezzi, un des adversaires les plus déclarés de la Compagnie de Jésus.

Au milieu de la nuit du 8 au 9 juillet, le P. de Isla reposait tranquillement dans la maison qu'il habitait avec une vingtaine de ses confrères, quand cette maison fut tout à coup cernée par une nombreuse troupe de sbires, conduits par un officier: La porte s'ouvrit à l'instant. Ces gens, raconte le P. Lorenzo Hervás, demandent l'appartement du P. de Isla; ils l'envahissent, s'emparent de la personne du vieillard, font main basse sur tous ses papiers et le conduisent à la prison publique, où il se trouve en compagnie des plus odieux malfaiteurs.

Après dix-neuf jours de cette captivité, rendue plus insupportable par les chaleurs excessives, le tribunal ecclésiastique condamna le P. de Isla à être exilé de Bologne, et confiné à Budrio, petit village distant de deux grandes lieues.

Un tel coup, remarque justement le P. Tolrá, était fait pour déterminer une crise fatale chez un vieillard que des accidents apoplectiques avaient frappé plu-

sieurs fois, et, depuis un an surtout, menaçaient chaque jour. Cependant le geôlier, qui le tenait au secret le plus rigoureux, ne pouvait apprendre aux amis d'Isla qu'une chose, le calme inaltérable, la gaîté même du prisonnier.

Cette affaire remplit la ville de Bologne des rumeurs les plus contradictoires.

Les gens les plus perspicaces, au dire du P. Hervás, pensèrent qu'un des buts de cette arrestation avait été de s'emparer à l'improviste des papiers du P. de Isla. Ce jugement s'accorde avec la relation d'un autre témoin contemporain, le jésuite aragonais dont nous avons déjà cité ailleurs le journal : il nous apprend la crainte extrême que professait pour la plume mordante de notre satirique le ministre don Manuel de Roda : « Il redoutait, écrit-il, qu'Isla n'eût composé quelque *Gerundio* à l'adresse des mauvais ministres, comme il en avait fait un pour les mauvais prédicateurs (1). »

On ne trouva rien de compromettant dans les papiers de l'écrivain : car le châtiment le plus cruel eût certainement suivi cette découverte (2).

A peine Isla fut-il arrivé à Budrio, que l'épreuve si longtemps pressentie vint l'y atteindre. Le bref *Dominus ac Redemptor*, signé enfin par Clément XIV le 20 juillet 1773, avait été promulgué à Rome le 16 août suivant et ne tarda pas à être signifié à chacun des

(1) *Extensa pero verídica relacion de los trágicos sucesos acaecidos á los Jesuitas desde la muerte del Papa Ganganelli*... ms. (Voir l'appendice.)

(2) Cette remarque est du P. Hervás (*Biblioteca jesuitico-española*), à qui je dois la plupart de ces détails sur l'exil d'Isla à Budrio.

Jésuites résidant en Italie. A cette douleur intime s'ajoutait pour Isla la rigueur de sa situation matérielle.

Depuis l'âge de seize ans, il avait vécu sans le moindre souci des choses de la vie; désormais il fallait pourvoir par lui-même à son logement, à sa nourriture de chaque jour, à tous les détails pratiques de l'existence.

A Bologne du moins, vingt riches familles se fussent disputé le bonheur de lui épargner ces soins, pour lesquels il était si peu fait; mais, abandonné dans un hameau perdu, il *commença*, dit son biographe, et le mot est remarquable, à sentir le poids de l'exil.

Cependant son heureux caractère reprit encore le dessus. Pour remercier ses bienfaiteurs et divertir ses amis d'Espagne, il forçait sa plume à retrouver l'enjouement d'autrefois. Il signe « l'*Abbé nouveau-né*, ainsi transformé en vertu d'une métempsychose que n'a point connue Pythagore et d'une métamorphose qui a échappé à Ovide »; il décrit avec *humour* le « semblant de village » qu'il habite, où il y a « trois couvents, deux dont les habitants sont moines le matin et chasseurs le soir, et le troisième où ils sont moines toute la journée. »

Mais cette gaîté n'est qu'apparente, et comme il le dit en terminant la même lettre, « le fond de l'âme est *de requiem*, bien qu'à la surface résonnent encore les joyeuses chansons (1). »

Sa santé ne pouvait résister à de telles secousses.

(1) Cartas familiares — *á varios*. Antevíspera de Navidad, 1773. B. A. E. Carta cxxx.

Le 22 février, il écrit à sa sœur qu'il vient de sortir des griffes de la mort, et lui donne sur son état ces détails navrants :

« Grâce à l'aumône que tu m'as envoyée, je paierai les dettes contractées pendant ma maladie, et dont la seule pensée me torturait plus que tout le reste. Je me ferai faire un humble vêtement d'été, car je n'en ai pas d'autre que celui que je me suis accommodé moi-même pour l'hiver avec mes vieux haillons. »

Pour obéir aux ordres de la cour d'Espagne, qui obligeait les anciens Jésuites à vivre dans une dispersion absolue, il dut s'établir dans une chambre isolée au rez-de-chaussée d'une pauvre maison, où il était à la merci d'une vieille servante chargée de petits enfants.

Un nouveau deuil domestique vint s'ajouter à tant de souffrances. Don Nicolas de Ayala, beau-frère d'Isla, réduit depuis cinq ans à un état voisin de la mort, succomba au mois d'octobre 1774. Le P. de Isla consola sa sœur par une lettre pleine des sentiments les plus élevés.

Maria Francisca était elle-même alors dans un extrême besoin. Pour secourir son frère, la généreuse femme avait vendu ses propres biens, engagé son argenterie et ses bijoux (1).

Cependant, le 15 février 1775, le cardinal Braschi avait été élu pape sous le nom de Pie VI. Si les espérances que cet événement inspira aux Jésuites dispersés ne se réalisèrent pas immédiatement, notre

(1) Lettres inédites de Maria Francisca, 23 mars 1774, 18 mars 1775.

écrivain, du moins, fut un des premiers à ressentir les bienfaits du nouveau règne.

Pie VI nomma administrateur de l'archevêché de Bologne Mgr Gioanetti, dont les sentiments étaient tout différents de ceux du cardinal Malvezzi, et, dès que celui-ci fut mort, on rappela à Bologne l'exilé de Budrio. Ce retour, qui eut lieu le 1er septembre 1775, fut presque un triomphe. Parmi les nombreux amis de toute condition qui s'empressèrent autour de lui, nul n'égala le comte et la comtesse Tedeschi. Représentant l'une des plus anciennes et des plus honorables familles de la noblesse bolonaise, les Tedeschi, sans avoir, semble-t-il, une très grande fortune, pouvaient pratiquer assez largement l'hospitalité. Ils ne voulurent céder à personne la joie de recueillir sous leur toit le vieillard sans abri. Ils vinrent audevant de lui hors de Bologne, et sans lui laisser aucun moyen de résister, l'emmenèrent dans leur palais, l'installèrent dans un des meilleurs appartements, lui donnèrent un serviteur consacré uniquement à sa personne, le prièrent, tant que sa santé le lui permit, d'honorer leur table de sa présence; « en un mot, écrit-il à sa sœur, ils me traitent en tout comme si j'étais leur frère. Le comte et la comtesse sont déjà assez âgés, tous les deux ont passé la cinquantaine. Leur extraordinaire délicatesse me délivre de tous les soins matériels, si insupportables à mon caractère et pour lesquels je n'ai pas la moindre aptitude. » Pour laisser au vieillard l'apparence d'une occupation, et pouvoir se déclarer encore ses obligés, ses hôtes le

prièrent d'expliquer tous les quinze jours la doctrine chrétienne à leurs serviteurs et ils voulaient assister eux-mêmes à ces instructions.

En racontant ce trait de la vie d'Isla, Leandro Moratin s'arrête avec émotion, pour saluer cette noble famille italienne et la remercier d'avoir assuré au vieil écrivain espagnol l'abri et le repos de ses derniers jours. Nulles mains plus pieuses, hors celles de sa sœur, ne pouvaient lui fermer les yeux.

La crainte de paraître ingrat sera désormais une des plus vives souffrances du P. de Isla. Pour tromper cette souffrance, il s'ingéniait à faire parfois à ses bienfaiteurs quelques cadeaux moins indignes d'eux. Il prit des peines infinies pour se procurer par sa sœur quelques paquets du plus rare tabac d'Espagne. Il avait adressé d'avance à doña Maria Francisca la copie italienne de la lettre dont elle devait accompagner son envoi à la comtesse. Cette ruse innocente réussit à souhait. Le tabac et la lettre furent célébrés *ultra condignum*.

« Je ne puis t'exprimer, écrit Isla, le bruit que l'un et l'autre ont fait à Bologne ; durant nombre de jours, on n'a pas parlé d'autre chose dans la haute et moyenne noblesse.

» Des quatre livres que je m'étais réservées, il ne m'en est resté qu'une, car il n'y a pas eu moyen de résister, je ne dis pas aux insinuations, mais aux instances les plus déclarées et les plus autorisées de la part de personnes des deux sexes, qui m'offraient tout ce que j'aurais voulu pour un paquet. C'était

me demander de leur en faire cadeau, car je n'ai jamais été buraliste ni contrebandier (1). »

Peu après son retour à Bologne, Isla, sans le chercher aucunement, vint à connaître le commissaire génois, dont le rapport avait amené son arrestation et son cruel exil à Budrio ; cet homme avait été autrefois son ami. Isla gardait ce secret dans son cœur, quand il apprit, dit le P. Tolrá, « que le délateur était fort mal dans ses affaires, sans que ni l'intrigue dont Isla avait été victime, ni d'autres semblables besognes auxquelles il s'employait, eussent pu le tirer de la misère. »

Une des filles de cet homme voulait entrer dans un couvent à Gênes, mais elle avait besoin d'une dot que son père ne pouvait lui donner. Dès qu'Isla connut cette situation, il alla trouver la marquise Tanara, sa plus grande bienfaitrice après les Tedeschi, et qui seule pouvait aplanir ces difficultés. Elle-même raconta ensuite cette scène touchante. — Avec une émotion que son visage et ses yeux ne pouvaient cacher, le noble vieillard lui exposa l'indigence du père et de la fille, en ajoutant : « Madame, j'ai souvent sollicité la bonté de Votre Excellence en faveur des autres ; aujourd'hui c'est pour moi-même que je l'implore par tout ce qu'il y a de sacré au ciel et sur la terre, et je ne cesserai point que je n'aie obtenu cette grâce, parce qu'il s'agit de faire du bien à un homme qui m'a fait beaucoup de mal. » — La dot de la jeune fille fut accordée. Isla s'était chrétiennement vengé de son délateur (2).

(1) Lettre inédite à sa sœur, 4 août 1777.

(2) *Vie inédite d'Isla*, par Hervás, f° 81. — Salas, *Vida de Isla*, p. 157.

En cette même année 1776, le cardinal Gioanetti, archevêque de Bologne, fit reviser la cause du P. de Isla et de deux autres Jésuites, condamnés avec lui pour des motifs semblables ; un acte juridique les déclara innocents, libres de tout soupçon et fit détruire les pièces du procès. Isla rapporte ce fait à sa sœur, en très peu de mots, comme s'il s'agissait d'un autre, et il se contente d'ajouter : « Ainsi Dieu perd et ressuscite, » et ne permet pas que la malice triomphe pour tou- » jours de l'innocence. »

Le calme dont jouissait désormais *l'abbé* de Isla devait profiter surtout à son activité laborieuse.

Un des spectacles les plus remarquables qu'offre l'histoire littéraire de la Société de Jesus, c'est le mouvement intellectuel qui se manifeste, après la dissolution du corps, chez ses membres dispersés.

L'Ordre supprimé n'avait peut-être jamais produit à la fois un pareil nombre d'hommes distingués, écrivains, orateurs, litterateurs, philosophes, mathématiciens, savants de toute sorte. Privés des consolations que leur âme trouvait dans la vie religieuse et de l'aliment que leur zèle y rencontrait, ces hommes se jetèrent dans l'étude autant pour se créer des ressources nécessaires que pour faire diversion à leur douleur. Nulle part cette activité ne se déploya mieux qu'en Italie, où se trouvaient réunis un si grand nombre de réfugiés, Français, Portugais, Espagnols surtout. Nous avons eu l'occasion de nommer les plus célèbres d'entre ces derniers ; parmi les Français, il y avait des publicistes comme Barruel et Berthier, et des orateurs

comme le P. de Beauregard ; parmi les Italiens, des savants comme Boscowich, des historiens et des érudits comme Tiraboschi, Bettinelli et Zaccaria. Dans presque toutes les villes, on voit les bibliothèques, les archives, les musées confiés à d'anciens Jésuites.

De là sortirent d'importants travaux comme la *Storia di ogni letteratura* d'Andrés et l'histoire littéraire d'Italie, de Tiraboschi.

Mais entre Italiens et Espagnols ainsi rapprochés, la concorde était difficile. L'esprit hardi et superficiel de Bettinelli engagea la lutte ; dans son *Risorgimento d'Italia*, il accusait, sans preuves, le théâtre espagnol d'être venu corrompre en Italie la pureté du goût. Tiraboschi, adversaire plus redoutable, élargit le débat et inséra dans son histoire un réquisitoire en règle contre la péninsule ibérique. D'après lui, le mauvais goût tenait au sol et au climat ; il était originaire d'Espagne, sans doute comme les oranges et les vins généreux : théorie nouvelle alors, et dont les principes ont été depuis rajeunis et amplifiés. Tiraboschi remontait pour en chercher les preuves jusqu'à l'Espagne romaine, à laquelle il imputait la décadence des lettres latines. Lope de Vega, Calderon et Góngora avaient été fatalement les successeurs et les continuateurs de Sénèque et de Lucain.

A ces attaques, d'ailleurs courtoisement formulées, répondirent aussitôt le P. Thomas Serrano et le P. Juan Andrés, qui préparait alors son grand ouvrage. D'autres Italiens ripostèrent. Bientôt la mêlée devint générale ; et ce fut un curieux et touchant spectacle

de voir ces réfugiés oublier tout le reste pour défendre la gloire littéraire de leur patrie. Les académies, les salons où se rencontraient Italiens et Espagnols étaient autant de champs de bataille.

Isla ne pouvait rester étranger à ces débats. Son caractère et son passé feraient assez deviner avec quel zèle il prit en main l'honneur national ; et dans plus d'une illustre réunion, ses chaleureux et fins plaidoyers eurent la gloire, nous apprend Tolrá, de rallier à la cause espagnole nombre d'auditeurs hésitants. La correspondance d'Isla a gardé la trace de ces luttes : il écrit à sa sœur le 20 août 1778 :

« L'abbé don Xavier Llampillas, ex-jésuite catalan, vient de publier en italien un très bel ouvrage en faveur de la littérature espagnole, contre deux fameux Italiens, également ex-jésuites, qui s'étaient montrés fort peu indulgents pour notre nation. Le Catalan les traite avec beaucoup d'égards, de respect et de courtoisie, mais en leur enfonçant l'épée jusqu'à la garde. Tout ce qu'il dit est convaincant, et la nation doit lui être très reconnaissante. »

En effet, l'*Essai historico-apologétique* de Llampillas, reste comme le monument le plus considérable de cette guerre littéraire.

C'est une apologie régulière et complète en sept gros volumes, œuvre lourde et emphatique, mais qui ne manque ni d'érudition, ni d'intérêt, ni surtout de zèle. Elle fut accueillie en Espagne avec acclamation, et le gouvernement de Charles III récompensa même l'auteur par une pension.

L'éloge que Llampillas mérite le moins, c'est celui que fait Isla de sa courtoisie et de sa modération. Ce doit être là chose fort relative, car un lecteur désintéressé parlerait plutôt des rudesses déclamatoires et de l'âpre chauvinisme du jésuite catalan.

Quoi qu'il en soit, ni l'*Essai apologétique*, ni les travaux postérieurs d'Andrés, d'Arteaga, de Clavigero, ne terminèrent un débat probablement interminable, mais ils influèrent sur l'opinion publique en faveur d'une littérature qui savait du moins inspirer encore tant d'amour et d'enthousiasme à ses défenseurs.

Ce patriotisme n'empêchait point le P. de Isla d'aimer et d'admirer la langue et la littérature italiennes. Il applaudissait avec chaleur les tragédies et les opéras qu'on jouait, suivant l'usage, dans les salons de Bologne, et surtout chez *sa grande marquise*, la signora Tanara.

C'était l'époque où Métastase achevait sa brillante carrière, et où Alfieri entrait dans sa gloire. « C'est aujourd'hui, écrit Isla le 1er juillet 1778, la dernière *recita* du fameux opéra d'Alceste, qui a inondé Bologne d'étrangers (1). »

Et quelques mois après : « La marquise a donné, durant le dernier carnaval, à toute la noblesse bolonaise et au cardinal légat un spectacle extrêmement applaudi. On a joué l'admirable drame de Joas, composé par l'*inimitable* Métastase, et dont les principaux

(1) Je ne sais de quelle *Alceste* il s'agit. Celle d'Alfiéri est une tragédie posthume; celle du Bolonais Martello est aussi une tragédie, et non un opéra.

acteurs ont été la marquise elle-même et son jeune fils. »

La prédication italienne, on le comprend, devait attirer plus que tout le reste l'attention de l'auteur de *Fray Gerundio* ; mais nous ne trouvons à ce sujet que quelques mots discrets :

« Tu diras au Père Maestro Verea, écrit-il à sa sœur, que je pense beaucoup à Sa Révérence toutes les fois que j'entends quelque excellent orateur, ce qui en Italie n'est pas aussi difficile qu'en d'autres pays que je connais ; bien que nécessairement il y ait des *Gerundios* dans toutes les langues (1). »

Vers 1771, Isla se lia d'amitié, semble-t-il, avec le célèbre Giuseppe Baretti, qui résidait habituellement en Angleterre, mais qui à cette époque fit un long séjour à Bologne.

Le genre d'esprit du satirique italien, partisan de la franche gaîté méridionale, ressemblait assez à celui d'Isla : Baretti goûta extrêmement *Fray Gerundio*, dont il emporta à Londres une copie complète.

C'est lui peut-être qui mit entre les mains d'Isla le poème burlesque écrit par Giancarlo Passeroni, sous le titre de *Vie de Cicéron* : tissu bizarre de digressions satiriques qui n'ont rien à voir avec le titre et qui passent en revue les ridicules moraux et littéraires de l'époque. Au bout des trente-trois chants et des douze mille octaves dont se compose le poème, c'est à peine si le héros est sorti de nourrice (2).

(1) *Cartas familiares, á su hermana*, 27 février 1779.

(2) Ce qui me confirme dans la pensée que c'est Baretti qui a dé

Isla s'empara de Passeroni comme d'une bonne fortune, et se mit, à ses heures les moins sérieuses, à l'imiter ou à le traduire très librement en castillan. Il ne s'assujettit guère au texte, se contentant de rendre chaque octave par une autre et remplaçant, d'une façon souvent heureuse, par des équivalents espagnols les allusions trop italiennes.

C'était une fête pour les anciens jésuites castillans de se réunir autour de l'aimable vieillard qui les régalait de ces joyeuses lectures, comme jadis dans son humble cellule de Villagarcia, il commentait avec eux quelque chapitre inédit ou quelque mordante apologie de *Fray Gerundio.* Isla conduisit son travail jusqu'au dix-septième chant de Passeroni, c'est-à-dire jusqu'à la moitié du poème. Ses lettres à sa sœur font allusion à ces amusements « non entièrement méprisables », à ce « remède anti-hypocondriaque, qui serait capable, si je pouvais t'en faire part, de distraire tes chagrins et de te donner plaisir et profit (1). »

Après la mort d'Isla, le manuscrit de son *Cicéron* vint en Espagne, — peut-être, comme ses autres papiers, aux mains de sa sœur. On voulut le faire imprimer; mais un censeur, dont le rapport existe encore, fut d'avis qu'il fallait refuser l'*imprimatur ;* les raisons qu'il apporte sont tellement absurdes qu'on a peine, en les lisant, à en croire ses yeux. Au début du pre-

signaler à Isla la *Vita di Cicerone,* c'est que Baretti lui-même, dans sa *Frusta letteraria di Aristarco Scannabue* (tomo I), fait une longue analyse du poème de Passeroni.

(1) *A su hermana,* carta 273.

mier chant, le P. de Isla, après Passeroni, parlait du génie *souverain* de Cicéron et priait joyeusement Phébus de lui verser un peu de ce vin « qui remplit l'âme d'une fureur *divine* ». « Ces mots *souverain* et *divine*, dit la censure, donnent à entendre l'origine élevée et suprême des choses dont on parle et font croire que le génie et la fureur en question viennent de Dieu, ce qui est une horrible impiété. » Plus bas, le censeur reproche au poète d'avoir raconté le mariage des parents de Cicéron d'une manière injurieuse au concile de Trente, puisqu'il appelle saint et légitime un mariage qui s'était fait sans l'assistance du curé. De tels griefs ne méritaient point l'honneur de la longue réponse faite par ceux qui voulaient imprimer l'ouvrage. Le poème resta inédit. Le manuscrit autographe, acquis par un amateur américain, est devenu la propriété de la Bibliothèque de l'Athénée de Boston. C'est là que Ticknor l'a vu, et, dans son *Histoire de la littérature espagnole*, cet écrivain donne une courte analyse du poème, qu'il croit être une œuvre entièrement originale du P. de Isla (1). Tous les autres historiens qui en ont parlé ont commis la même erreur, sauf le P. Diosdado Caballero qui, en termes trop brefs et également excessifs, dit seulement que le P. de Isla avait traduit en espagnol le premier volume de la *Vie de Cicéron*, écrite par Passeroni (2).

Cet ouvrage était donc jusqu'ici assez mal connu. C'est pourquoi, bien que la copie que j'ai pu obtenir du

(1) Ticknor : *Historia de la Literat. esp.*, t. IV, p. 62.
(2) *Supplem. biblioth. S. J.*, t. II, p. 104.

premier chant ne soit pas d'une correction parfaite, j'ai cru devoir l'éditer *in extenso*, en reproduisant quelques octaves de Passeroni en regard du texte d'Isla.

Mais une œuvre destinée à une bien autre célébrité occupait en même temps l'infatigable vieillard. Elle ramenait son esprit vers les travaux de sa jeunesse et vers la France ; il consacrait ses dernières veilles à traduire, ou plutôt, pour employer les expressions qui soulevèrent de si bruyantes tempêtes, à *restituer* à l'espagnol l'*Histoire de Gil Blas*.

CHAPITRE IX

ISLA ET LA QUESTION DE GIL BLAS — MORT D'ISLA

1778-1781

Gil Blas restitué à sa patrie par le P. de Isla. — Éclat de cette revendication. — Une méprise de Charles Nodier. — Pensée intime d'Isla. — La véritable question de *Gil Blas*. — État actuel de l'opinion en Espagne. — Dernières années du P. de Isla. — Sa mort, son tombeau.

Les érudits et les curieux, qui de temps à autre reviennent sur ce qu'on est convenu d'appeler la *question de Gil Blas*, ont rencontré le nom du P. de Isla. Ils savent que ce jésuite espagnol, d'humeur plaisante, a le premier revendiqué pour son pays la propriété du roman de Le Sage. Ils ont lu le titre retentissant et provocateur de sa traduction : « *Les aventures de Gil Blas de Santillane*, volées à l'Espagne et adoptées en France par M. Le Sage et restituées à leur patrie et à leur langue native par un Espagnol jaloux, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation (1). »

(1) *Aventuras de Gil Blas de Santillana robadas á España, y adoptadas en Francia por M. Le Sage, restituidas á su patria y á su lengua*

Ils savent encore que le traducteur a écrit pour soutenir les assertions de son titre, une préface du même goût.

A partir de ce point, les critiques se partagent. Les uns (ce sont des Espagnols) s'extasieraient volontiers sur la pénétration et le génie critique d'Isla, les autres (ce sont en général des Français) ne parlent qu'avec colère de ses rodomontades et de ses hypothèses sans fondement. Dans une préface à *Gil Blas* où son admiration l'exalte outre mesure, Charles Nodier, sentant probablement le besoin d'un repoussoir à son enthousiasme, rencontre fort à propos le malheureux Jésuite, et n'a pas assez d'injures pour l'écraser : il l'accable sous les épithètes incohérentes d'imposteur et d'innocent (1). Or, il se trouve que ces gros mots s'adressent précisément au caractère le plus droit, à l'esprit le plus fin peut-être que l'Espagne ait produit dans son siècle.

C'est à quoi l'on s'expose, quand on néglige d'apprendre à qui l'on a affaire.

Nodier sans doute, encore qu'il se piquât d'espagnoliser, est plus excusable en ce point que ne serait un érudit de profession ; mais qui me dira pourquoi lui et d'autres ne s'irritent pas plutôt contre Voltaire, qui, plusieurs années avant l'apparition du *Gil Blas* d'Isla, et avec une modération beaucoup plus maligne que

nativa por un Español zeloso que no sufre se burlen de su nacion. Con privilegio : en Valencia y oficina de D. Benito Monfort. MDCCLXXXVII, 4 vol. in-8°

(1) *Notice sur Gil Blas*, en tête de l'édition illustrée in-4°, publiée en 1835 chez Paulin, 6, rue de Seine. — Je pars de l'hypothèse que cette notice est bien de l'écrivain dont elle porte le nom ; je le crois d'ailleurs.

l'éclat tapageur du titre espagnol, avait insinué dans son *Siècle de Louis XIV* que *Gil Blas* était « entièrement pris » du roman espagnol de Vicente Espinel, don Marcos de Obregon ?

Il est étrange que la plupart de ceux qui ont parlé de la revendication d'Isla n'aient omis qu'une chose, c'est de lire d'un bout à l'autre, avec l'attention qu'il fallait, la préface du traducteur espagnol.

Ils n'ont point soupçonné qu'il y avait là-dessous quelque mystère, comme dans l'épitaphe du licencié Pedro Garcia ; ils ont passé en haussant les épaules, et ont laissé enfouie l'âme du licencié, je veux dire la pensée de l'écrivain (1).

Pour faire connaître cette pensée, je n'ai point à discuter au fond le problème de l'originalité de *Gil Blas :* l'historien d'Isla n'a que le rôle modeste de dégager, par le côté qui regarde son auteur, les abords de cette question, dont la *littérature* est déjà assez étendue. Disons d'abord à quelle occasion Isla entreprit cette traduction.

Don Lorenzo Casaus était un gentilhomme de Valence, admirateur de notre écrivain. Pauvre, aveugle et chargé de famille, il eut l'idée en 1777 d'exposer sa situation à Isla.

Il semblait étrange et presque dérisoire d'attendre un secours d'un vieillard exilé, infirme et qui vivait lui-même des bienfaits d'autrui ; mais Casaus con-

(1) *Gil Blas*. Un mot au lecteur. — Je n'ai trouvé que dans la *Nouvelle Biographie générale* l'idée vague d'un doute sur le sérieux de la revendication d'Isla.

naissait sans doute le désintéressement d'Isla. Il demandait à l'écrivain un ouvrage, une traduction par exemple, qu'il pourrait faire imprimer en Espagne à son profit, et où le public lirait le nom aimé du P. de Isla. Il se permettait même de lui signaler un livre à traduire. C'était un roman qui depuis assez longtemps courait l'Europe avec grand applaudissement. L'ouvrage était écrit en français, et signé par un certain Monsieur Le Sage, mais les personnages, les faits, les mœurs, tout était du plus pur castillan du temps de Philippe IV, et sans doute c'était là un larcin qu'il fallait dévoiler et réparer. Personne mieux que lui, P. de Isla, n'était capable d'une telle œuvre, et il travaillerait ainsi à l'honneur des lettres nationales, à sa propre gloire et au bien d'une noble et malheureuse famille.

Cette supplique, que nous n'avons plus, ressort tout entière de la réponse qu'Isla y fit. Elle suscitait donc la première idée d'une revendication espagnole de *Gil Blas*. Casaus était-il l'auteur de cette idée, et, comme l'a soupçonné M. Brunetière (1) sans avoir cependant toutes ces données, serait-ce décidément un « hidalgo besoigneux » qui aurait inventé pour vivre la question de *Gil Blas?* Ou plutôt Casaus ne se faisait-il pas l'écho d'une opinion vague déjà existante en Espagne? Et cette opinion ne pourrait-elle pas se rattacher à l'entrefilet célèbre inséré par Voltaire pour la première fois en 1775 dans le *Siècle de Louis XIV?* Casaus écrivait à Madrid en 1777 et je ne doute pas

(1) *La question de Gil Blas.* (*Revue politique et littéraire*, 16 mai 1883.)

qu'autour de lui les gens lettrés ne connussent déjà les lignes dont je parle (1). Dans ce cas, il faudrait donc revenir à Voltaire.

Mais il paraît que « Voltaire, questionné au sujet de sa fameuse phrase par François de Neufchâteau, lui répondit tenir le fait de Bruzen de la Martinière, le géographe, qui connaissait très bien la littérature espagnole. Et en effet, le *Nouveau portefeuille*, ouvrage posthume de Bruzen, contient la phrase suivante, qui est loin toutefois d'être aussi catégorique que celle de Voltaire : C'est la manière de Le Sage d'embellir extrêmement tout ce qu'il emprunte aux Espagnols. Il en a usé ainsi envers *Gil Blas* dont il a fait un chef-d'œuvre inimitable (2). »

Eh bien, chose curieuse, cette phrase de Bruzen est presque littéralement la même que celle du dictionnaire de Chaudon, sur laquelle le P. de Isla, nous allons le voir, bâtira toute sa théorie. La question semble donc tourner dans un cercle et on ne sait vraiment à qui faire honneur de la découverte. Le *Nouveau Portefeuille* de La Martinière parut en 1755 ; le *Dictionnaire* du bénédictin Chaudon en 1766. Celui-ci n'a-t-il pas copié celui-là, et le géographe La Martinière, qui sans doute avait écrit sans penser à mal cette phrase anodine, se trouverait-il être en définitive le vrai coupable, la source unique où, sans s'être concertés, Voltaire d'un côté, Isla de l'autre, ont puisé leurs argu-

(1) Lettre à D. L. C. (Lorenzo Casaus) ; *Cartas*, 132.

(2) L. Lalanne : *Curiosités littéraires*. 1857, Delahaye, in-16. — *Querelles littéraires*, p. 396.

ments? La rencontre serait assez singulière. Quoi qu'il en soit, Isla entra dans les vues de son correspondant. Inutile d'insister sur la bonté de ce vieillard, qui, pour secourir un homme qui lui était presque inconnu, condamne à un labeur long et pénible ses yeux à demi éteints, sa main qui tremble, sa tête atteinte de vertiges continuels. « Je ne peux travailler, écrira-t-il bientôt, que comme boivent les poules : une ligne, et puis lever la tête et les yeux au ciel : *unde veniet auxilium mihi* (1) ».

Isla répondit donc à Casaus qu'il connaissait *Gil Blas*, mais seulement par ouï-dire, qu'il attendait impatiemment l'envoi du livre afin d'apprécier les forces de l'ennemi et d'y mesurer les siennes.

« Le Sage passe en France, dit-il, pour un écrivain dont la critique est excellente, l'esprit fin, les pensées solides, et le style très piquant, mais d'un sel très délicat. S'il en est ainsi, je confesse dès à présent que je suis un bien faible David pour lutter contre un tel Goliath; mais il faudra voir, car il y a toujours une grande distance de la peinture à la réalité (2). »

L'unique source où Isla puise ses renseignements sur Le Sage et sur ses œuvres est le *Dictionnaire historique portatif*, de Chaudon, dont il cite l'édition d'Amsterdam de 1771 (3).

L'article consacré à Le Sage énumérait, sans grand discernement, comme traductions ou imitations de

(1) Lettre à D. Lor. Casaus, 10 août 1779.

(2) Lettre à D. Lor. Casaus. 22 octobre 1777, *á varios*, 132.

(3) Ce Dictionnaire, comme on le sait, a servi de base à Feller et à bien d'autres.

l'espagnol, des œuvres d'une originalité très diverse, telles que *Guzman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, le *Diable boiteux*, *Gil Blas* et la suite de *Don Quichotte.*

Le Dictionnaire ajoutait (on va reconnaître ici la phrase de Bruzen) : « Cet auteur avait peu d'invention, mais il avait de l'esprit, du goût et l'art d'*embellir les idées des autres* et de se les rendre propres (1). »

Isla, qui avait si finement raillé, dans *Fray Gerundio*, l'*érudition de dictionnaire*, ne pouvait, « sans avoir jamais rien lu de Le Sage, » bâtir un système sérieux sur de telles bases; mais son moindre souci étant de faire œuvre de critique, il s'arrêta aux données du Dictionnaire et y vit matière à une revendication bruyante, dont le piquant achalanderait son livre.

Tel sera, il le déclare lui-même à Casaus (2), le but et l'esprit de sa préface : c'est une œuvre « de nouvelle invention », et dont l'*imagination* doit faire les frais.

Nous sommes maintenant assez avertis pour lire la préface elle-même et la comprendre. Elle est écrite dans ce ton demi-sérieux, demi-burlesque, auquel le public espagnol reconnaissait aussitôt l'auteur du *Grand Jour de Navarre* et de *Fray Gerundio* (3).

Isla s'autorise donc « des impartiaux et modérés auteurs du *Dictionnaire historique portatif*, tous hommes mûrs et retirés du grand monde, et n'appar-

(1) Cette phrase se retrouve encore mot pour mot dans des éditions récentes du *Dictionnaire historique* de Feller.

(2) A [illegible], 13[illegible].

(3) Une note ajoutée à l'article Isla, dans la *Biographie universelle*, suppose bien à tort que cette préface n'est pas d'Isla.

tenant à aucun corps régulier, ecclésiastique, politique ou académique, libres, par conséquent, de tout esprit de parti. » Ces compatriotes de Le Sage affirment qu'il avait *peu d'invention*. Eux-mêmes comptent *Gil Blas* parmi les « traductions ou imitations d'ouvrages espagnols dans lesquelles *M. Alain* a exercé son grand talent de faire siennes les pensées d'autrui. Quel autre fondement nous faut-il pour déplumer la corneille française et rétablir l'Espagnol Gil Blas dans son poil ou son plumage naturel ? »

L'explication qui suit est encore plus significative :

« Que si vous voulez savoir de moi quel Espagnol a été le vrai père de cet enfant, et comment et par où la pauvre créature est venue finalement aux mains du seigneur français, c'est en quoi je ne pourrai vous servir avec la sûreté que je voudrais et que vous désireriez vous-même.

» Voici seulement ce que j'ai pu apprendre. C'est que ledit M. Le Sage a été plusieurs années en Espagne, les uns disent comme secrétaire, les autres comme ami et commensal d'un ambassadeur de France ; — que son goût pour notre langue et pour les nombreux écrits satiriques et moraux publiés depuis peu en castillan, (les uns avec le nom de leurs auteurs, les autres sous le voile de l'anonyme), l'excitèrent à rechercher ces livres et à lier connaissance avec leurs auteurs ; — qu'il fut l'ami intime d'un certain avocat andalou, lequel lui fit présent du fameux *Sueño Político*, satire furieuse dirigée contre le ministère d'Espagne, et qui commence ainsi :

Pasaba yo el Bocalini
Por estudio o por recreo (1);

— que ce même avocat confia à M. Le Sage le manuscrit du roman de *Gil Blas*, qui était une autre satire plus spirituelle, plus claire et plus intelligible, dirigée contre le gouvernement de deux grands seigneurs qui furent successivement à la tête du ministère. Le Sage devait traduire ce roman en français, et le faire imprimer et publier à Paris, comme un ouvrage composé en France, attendu que, sous le gouvernement d'alors, on n'eût pu l'imprimer en Espagne sans qu'il y allât de la vie de l'imprimeur et de tous ceux qui auraient pris part à la publication.

» Il y a une autre raison très forte pour croire que Le Sage n'est pas le vrai père de cet agréable roman. On ne peut le lire sans se persuader qu'il a été écrit sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, dont il attaque les ministres et les favoris. M. Le Sage étant né en 1677, après la mort de Philippe IV, n'a pu venir en Espagne avant la fin du siècle dernier ou le

(1) Cette satire est une imitation des *Songes* de Quevedo. (Cf. E. Mérimée, *Franc. de Quevedo*, p. 213, note.) La Bibliothèque Nat. de Madrid en possède deux exemplaires manuscrits : *Sueño politico contra el Conde Duque de Olivares*, L. 186, — et *Sueño Politico*, M. 107, à partir du f° 113. — Cette dernière copie donne en marge la clef des allégories, et elle a de plus, f° 140-151, des *Adiciones al Sueño Politico ; ilustrando juntamente numeros a numeros*. — *Demetrio* est Philippe IV ; *Celso*, le comte-duc, et *Lisipo* (Mérimée, *l. l.*), don Luis de Haro. — Cf. British Mus. ms. esp. Eg. [illegible], f° 50-99. *Sueño Politico de D. Ant. de Solis escribiendo al romance de el Bocalini* : « Pasaba yo el Bocalini... » Cette attribution à Solis ne nous éclaire pas sur celle qu'avait en vue le P. de Isla quand il dit : « *Cierto abogado andaluz*. » Solis étudia le droit à Salamanque, mais il était né à Alcalá de Henares, et d'ailleurs, quand il mourut, Le Sage n'avait que dix-huit ans.

commencement de celui-ci. A cette époque-là, *Gil Blas* circulait sans doute en cachette entre les mains des curieux, comme un écrit dont l'auteur était inconnu. Et il est à croire que M. Le Sage, qui aimait tant à imiter ou à traduire dans sa langue nos romans, fit la même chose pour *Gil Blas*, lui faisant dire en lettre moulée et en français ce qu'il disait auparavant en espagnol et manuscrit. »

Je ne m'arrête pas à faire ressortir les contradictions de cette histoire. Si, d'une part, Le Sage ne peut être allé en Espagne qu'à la fin du règne de Charles II ou sous celui de Philippe V, comment, d'autre part, s'est-il trouvé là quelque soixante ans plus tôt, pour recevoir des mains de leur auteur, comme semble l'indiquer Isla, et au moment de leur actualité, ces satires manuscrites, le *Sueño Político* et *Gil Blas*, dirigées contre le ministère du comte-duc et du duc de Lerme, et dont les auteurs ou les éditeurs risquaient leur tête? Comment peut-on appeler *Gil Blas* une satire dirigée contre les ministres de Philippe III et de Philippe IV, quand les trois quarts au moins du livre parlent de tout autre chose? Quel est ce mystérieux avocat andalou dont personne n'a jamais entendu parler?

Autant de questions auxquelles le P. de Isla (il va nous le dire) n'a nul souci de répondre. Cependant toute cette histoire lui a-t-elle été réellement contée?

Peut-être, et dans ce cas, ce fut sans doute par les amis d'Espagne qui lui avaient proposé de traduire *Gil Blas*. Ces détails, en effet, ne sont guère de ceux que l'on fabrique de toutes pièces. Je vais plus loin, et,

remarquant qu'il ne s'agit ici que de la partie *politique* de *Gil Blas*, c'est-à-dire, après tout, de quelques chapitres, et de ceux qui pouvaient le moins s'inventer, je ne crois nullement impossible que de fait une satire ou des mémoires privés, contenant les données de ces chapitres, aient été fournis à Le Sage, non point durant un séjour en Espagne, qui n'eut jamais lieu, mais par quelqu'un des nombreux moyens qu'il avait à sa disposition.

On a indiqué, non sans vraisemblance, comme une source de précieux documents pour le romancier, ses relations bien connues avec l'abbé Jules de Lionne, le neveu du ministre qui avait eu tant de rapports avec l'Espagne, et qui fut même quelque temps ambassadeur secret à Madrid. C'est l'abbé de Lionne qui affectionna et initia le futur auteur de *Gil Blas* à la langue et à la littérature espagnoles. Il faut noter que quelques-uns de ces détails pourraient s'identifier sans trop de peine avec ceux que rapporte le P. de Isla.

M. Brunetière signale aussi, et avec raison, la trace de relations assez suivies entre le ministère des affaires étrangères et le romancier, et recommande aux futurs commentateurs de *Gil Blas* de ne pas négliger ce côté de la question (1).

Mais il y a loin de tout cela au *manuscrit espagnol de Gil Blas*. Dans quelle mesure le P. de Isla a-t-il pris au sérieux la légende de ce manuscrit et les conséquences qu'il en tire?

C'est ici qu'il suffit d'avoir des yeux, et la seule

(1) Brunetière : *La question de Gil Blas*.

excuse de ceux qui traitent Isla de naïf est de n'avoir pas lu les quelques lignes par où le traducteur conclut toute son histoire :

« Voilà tout ce que j'ai pu vérifier en cette affaire, mais sans aucuns documents qui prouvent ces dires, ni aucun témoignage respectable qui les certifie. Pour moi, ce qui me semble du tissu de cette narration, c'est *che se non sia vero al meno e bene trovato.* Et ainsi, seigneur lecteur de mon âme, et mon très honoré Mécène, vous en pouvez croire tout ce que bon vous semblera. »

Inutile de rien ajouter : il est clair que le traducteur ne croit guère plus au manuscrit espagnol de *Gil Blas* que l'auteur de *Fray Gerundio* aux manuscrits syriaques et chaldéens, d'où il a tiré l'histoire de son fameux Prédicateur.

Le P. de Isla ne mérite ni l'enthousiasme, ni les colères des érudits; son titre et sa préface ne sont ni des intuitions de génie, ni des naïvetés insolentes. Son œuvre est une plaisanterie, sur le goût de laquelle il peut être permis de discuter, mais rien de plus. — C'est presque une mystification dans le genre du *Grand Jour de Navarre*, et les lecteurs du *Gil Blas* espagnol, comme jadis les habitants de Pampelune, en ont été dupes.

Ce n'est pas sa faute si l'on a pris au sérieux sa théorie; si Llorente a essayé de l'étayer de fort mauvaises raisons; si Fr. de Neufchâteau l'a combattue par des arguments non moins pauvres; si, même de nos jours, après les estimables travaux qui ont établi

la question sur son vrai terrain, certains critiques n'ont pas encore senti tout ce qu'a de ruineux l'hypothèse d'un manuscrit à peu près complet de *Gil Blas*, que Le Sage aurait traduit de toutes pièces. Singulière traduction, à coup sûr unique au monde! Étrange manuscrit espagnol, qu'il suffit de copier pour faire une des œuvres les plus françaises d'esprit, de style et d'allure qui soient nées dans le pays de Molière et de Voltaire! Comment l'auteur présumé du manuscrit que l'on suppose, — Antonio de Solis, disent les uns, Francisco de Rioja, croient les autres, — aurait-il rencontré soudain une manière si décidément étrangère à son pays et à son époque?

Cet argument, le plus indiscutable de tous, trouve une confirmation dans la traduction espagnole elle-même. Cette restitution, annoncée comme une œuvre de justice, devait être la plus facile et la plus naturelle du monde ; quoi de plus simple (j'emprunte les termes du P. de Isla) que de « dépouiller Gil Blas, cet Espagnol *afrancesado*, de son costume emprunté ; de lui rendre ses chausses, son pourpoint, tout son attirail de *maragato* asturien, et de lui remettre dans la bouche son propre, naïf, primitif et naturel langage ? » (1)

Cette entreprise était l'œuvre d'un écrivain plein de talent et d'esprit, connaissant sa langue mieux qu'homme de son siècle et familiarisé avec celle de Le Sage par de nombreuses traductions. Avec quel art et quel plaisir l'auteur des *Lettres de Juan de la En-*

(1) *Aventuras de Gil Blas*. Conversacion preliminar.

cina et de *Fray Gerundio* va-t-il rendre à l'espagnol les chapitres qui racontent les exploits du docteur Sangrado et les homélies *gérondiennes* de l'archevêque de Grenade! Assurément nous ne pouvons manquer d'avoir un texte espagnol qui fera oublier le français de ce voleur de Le Sage. Eh bien, non; même dans la prose d'Isla, *Gil Blas* reste un roman français du dix-huitième siècle, et l'illusion n'est pas possible un instant. Assurément, les costumes, la couleur, la réalité des détails descriptifs, tout cela ne saurait manquer d'être excellent chez Isla, et il est telle page où la traduction est plus *vraie* que le texte; mais l'âme du livre n'a pu changer. Sous la résille du *maragato* pétille un esprit tout autre que la verve castillane; les traits même en sont fréquemment émoussés par la traduction; ce sel qu'Isla appelait *très délicat* s'évapore entre ses mains, et, à redevenir Espagnol, Gil Blas a perdu presque la moitié de ses qualités.

Je sais que certains critiques en rejettent la faute sur le traducteur, dont la prose vieillissante est, disent-ils, souvent infidèle, et n'a fait qu'augmenter *les défauts de Le Sage*. Ainsi parle M. Monlau (1); et, sans rechercher ce qu'il entend par les défauts de Le Sage, je me contente de constater que d'autres critiques déclarent la traduction d'Isla excellente, et qu'un Français même en peut apprécier l'allure aisée, coulante, agréable. Le travail n'était pas mince, si l'on songe qu'au dire de Ch. Nodier, compétent cette fois, « on ne saurait présenter l'exemple d'une forme de langage, d'un

(1) Monlau : *Vida del P. Isla*. Bibl. Rivadeneyra. T. XV, p. XXXIV.

mouvement de la parole, d'une locution usitée, d'un gallicisme bien fait, d'un proverbe investi du droit de cité et digne de se faire accueillir en bonne compagnie, qui ne se trouve pas dans *Gil Blas* (1). »

Je ne voudrais point d'autre argument pour prouver à la fois l'originalité de *Gil Blas* et la valeur réelle de la traduction d'Isla, n'eût-elle fait que survivre à sa lutte avec un tel adversaire.

Il est vrai, D. Evaristo Peña y Marin, qui en 1828 revisa le texte espagnol de *Gil Blas*, eut à corriger plus d'une négligence échappée à la rédaction hâtive du vieil écrivain. Ces modifications, souvent heureuses, ont passé dans la plupart des éditions postérieures. On y a rétabli aussi les noms propres historiques que le jésuite, par un singulier scrupule, avait déguisés sous des anagrammes (2). Mais c'est tout.

Le *Gil Blas* espagnol porte toujours et à bon droit le nom du P. de Isla et souvent son portrait. Sous ce nom, *Gil Blas* est aussi populaire là-bas qu'en France, — et c'est un des rares exemples de cette sorte dans l'histoire des livres.

Sans doute les gens instruits en Espagne acceptent pour la plupart les raisons que nous indiquions naguère et ont abandonné les théories fantaisistes que Llorente et d'autres avaient brodées sur le prologue humoristique du P. de Isla. — Pourtant, à ce qu'il nous semble, l'opinion générale n'est point encore nettement assise.

(1) *Préface à Gil Blas.*

(2) Le duc de Lerme était devenu le duc de Melar, et le comte-duc s'appelait Valdeorres.

De temps en temps apparaissent des préfaces d'éditeurs, des dissertations, des *revendications*, moins amusantes que celle d'Isla, parce qu'elles disent la même chose avec plus de pédantisme, de bonne foi ou plutôt de naïveté, et une ignorance beaucoup plus impardonnable (1).

Il en est qui écrivent sans sourciller toute l'histoire du manuscrit original. Ils traitent *Gil Blas* comme d'autres traitent l'*Iliade*. Le *noyau primitif* de *Gil Blas* est, paraît-il, le *Bachelier de Salamanque*, nouvelle écrite en espagnol par Antonio de Solis, et traduite d'abord en français par Le Sage; puis le même écrivain, brodant sur ce premier thème, l'a enrichi, étendu, développé, de façon à former *Gil Blas*. Et l'on essaie d'appuyer ce système par des rapprochements sur lesquels il est inutile d'insister, car il suffit d'avoir ouvert les deux romans de Le Sage pour être édifié sur la valeur de ces théories. Nous ne les mentionnerions même pas, si elles ne faisaient ressortir, par le contraste, le bon sens des revendications moqueuses du P. de Isla (2).

(1) *Gil Blas de Santillana. — Reinvindicacion de la propiedad de esta obra usurpada por un autor estrangero á la literatura pátria,* escrita por D. José-Maria Lago. Madrid, 1885, in-16. On lit à la page 15 de cet opuscule : « M. Le Sage, au dire de certains publicistes dignes de foi, ses compatriotes, avait plus de talent pour habiller et embellir les pensées des autres, que pour en trouver par lui-même d'originales ». Ou je me trompe fort, ou ces « publicistes dignes de foi » ne sont autres que les auteurs du *Dictionnaire historique portatif* de 1771, invoqués ici après Isla et dans les mêmes termes. Nous nous retrouvons donc en face de la fameuse phrase, d'où est venu tout le mal, et qui remonte, par l'intermédiaire d'Isla, à Chaudon, et peut-être à La Martinière. Il faut avouer que voilà une phrase qui a fait bien du chemin.

(2) *Historia de Gil Blas de Santillana, compuesta sobre la de las aven-*

Voilà donc la question du *Bachelier de Salamanque* soulevée pour éclaircir la question de *Gil Blas* : ce sont deux problèmes au lieu d'un; problèmes intéressants, à coup sûr, et qui méritent d'occuper les curieux. Un érudit fort estimable, qui vient d'écrire l'histoire des Universités d'Espagne, a cru devoir consacrer un chapitre à l'analyse du *Bachelier de Salamanque*, pour peindre l'état de l'enseignement privé et la situation des précepteurs en Espagne à la fin du dix-septième siècle. C'est peut-être faire à la nouvelle de Le Sage beaucoup d'honneur, mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de nous en plaindre. « Le *Bachelier de Salamanque*, dit cet écrivain, est un des nombreux romans *publiés en français* par M. Le Sage, qui les *prenait* dans des livres et des drames espagnols, et même dans les manuscrits qu'il acquit *durant son séjour en Espagne.* » Et l'on voit clairement que l'historien est disposé à compter *Gil Blas* parmi ces *prises* du pirate français, qui *a pu*, ajoute-t-il, exploiter les œuvres et les papiers de Vicente Espinel, ou *peut-être* de Solis, ou d'autres encore. A propos du *Bachelier de Salamanque*, M. Vicente la Fuente écrit, avec une sage réserve : « On a conjecturé que l'original de cette nouvelle est de D. Antonio de Solis, mais il n'y a pas de preuves suffisantes (1). »

turas del Bachiller de Salamanca don Querubin de la Ronda, original de D. Antonio de Solis, publicada en francés por M. Le Sage y vertida al español por el P. Isla. Barcelone 18[illegible]2, in-8°. — P. [illegible] : Observaciones sobre el origen de la historia de *Gil Blas*... — P. [illegible] : Historia del manuscrito de Solis..., etc.

(1) D. Vic. la Fuente : *Historia de las Universidades en Esp.*, t. III, cap. [illegible], p. 18[illegible].

Ainsi, les légendes qui flattent le patriotisme sont si tenaces, qu'elles hantent obstinément les meilleurs esprits.

Quant au public espagnol, il sait confusément qu'il y a là une question de propriété littéraire internationale, quelque chose comme une délimitation de frontières, dont le règlement définitif ne serait peut-être pas à son avantage, — et ce soupçon entretient nombre de gens dans un doute à demi volontaire.

Voilà pourquoi on parle encore parfois de la « *restitution* » faite par le P. de Isla, et pourquoi beaucoup d'Espagnols aiment à attribuer à sa traduction quelque chose de la valeur d'un texte original.

Quoi d'étonnant d'ailleurs, puisque même en France, au témoignage des érudits les plus compétents, « tout n'est point éclairci, et la question de *Gil Blas*, après tant d'encre dépensée, n'a pas encore dit son dernier mot (1) ? »

Réduit, comme il l'est aujourd'hui, à ses vraies données, le problème consiste à déterminer la trace de tous les emprunts faits par l'auteur de *Gil Blas* aux littératures étrangères.

En ce point, « il n'est pas d'auteur, dit Sainte-Beuve, qui en ait agi avec moins de cérémonie. Il justifie tout à fait la spirituelle définition que donnait un jour M. de Maurepas : « Un auteur est un homme qui prend dans » les livres tout ce qui lui passe par la tête (2). »

(1) Alf. Morel-Fatio : *Études sur l'Espagne*. L'Espagne en France, p. 59.

(2) Cité par M. Brunetière : *La question de Gil Blas*.

Dans ce sens, comme disaient les auteurs du fameux *Dictionnaire historique portatif,* « il avait peu d'invention », si l'on entend par invention l'art de fabriquer le cadre d'un épisode, la combinaison d'une intrigue, l'enchaînement des situations d'un drame.

L'invention est cela, mais elle est autre chose encore, et dans un livre comme *Gil Blas*, l'invention n'est pas tout.

On a donc pu énumérer, et l'on n'est sans doute pas au bout, tous les *motifs* sur lesquels Le Sage a travaillé. On en pourrait, ce me semble, distinguer trois sortes.

Il y a d'abord les épisodes proprement dits, véritables nouvelles détachées ou drames en récit, tels que le *Mariage de vengeance* et l'histoire de don Pompeio de Castro. Le Sage, comme Cervantes, a pris la matière de ces agréables hors-d'œuvre un peu partout, dans Calderon, dans Moreto, dans Francisco de Rojas, dans Diego de Figueroa, voire chez un Italien, Ferrante Pallavicino, chez d'autres encore peut-être.

Il y a ensuite les événements de la vie vagabonde de *Gil Blas*, ses aventures avec les brigands, les comédiens, les faux ermites et gens du même acabit. La source de toute cette première partie, c'est naturellement la riche galerie des romans *picaresques*. Peut-être l'Espagne en compte-t-elle peu d'importants qui n'aient été mis à contribution, et dont le meilleur ne soit venu se fondre dans l'unité de cette singulière épopée.

Pour habiller Gil Blas, Le Sage a taillé sans façon dans les splendides guenilles que traînaient depuis

plus de deux siècles, à travers la littérature castillane, tous les *tunantes* fameux, depuis Lazarille de Tormes jusqu'à Estevanillo Gonzalez et au delà.

Même au temps de Le Sage, il y avait en Espagne des *pícaros* authentiques ailleurs que dans les livres. Si *Gil Blas* n'eût pas été achevé une dizaine d'années avant la publication des *Mémoires* de Torres (1743), qui peut affirmer que d'ingénieux critiques n'eussent pas découvert dans ceux-ci une des sources du roman français ? Sans parler de la jeunesse de Torres et de ses études à Salamanque, dont le récit rappelle plutôt le séjour du *Buscon* de Quevedo à l'Université d'Alcalá, je me contente d'indiquer que Torres devient *santero* dans l'ermitage des collines de Mundin, en compagnie de l'ermite don Juan del Valle, puis maître de danse et médecin à Coïmbre, soldat, déserteur, torero ; poursuivi comme complice d'une tentative d'assassinat, il se réfugie pendant trois ans en France et en Portugal ; revenu à Madrid, il apprend la médecine en trente jours (il l'avait d'ailleurs exercée longtemps auparavant) ; il s'associe à un ecclésiastique contrebandier, qui finit par les galères ; mais, au moment où il va commencer ce nouveau métier, la comtesse de los Arcos le fait appeler pour débarrasser sa maison d'un esprit qui la hante. Cet exploit, accompli non sans peur, commence le relèvement de sa fortune. Il obtient au concours la chaire de mathématiques à l'Université de Salamanque, puis, après de nouvelles et invraisemblables aventures, il devient familier de la duchesse d'Albe, commensal et presque ami des grands d'Es-

pagne et des ministres. L'analogie frappante de cette *histoire vraie* avec les aventures de Gil Blas ne prouve-t-elle pas, entre autres choses, que Le Sage n'avait, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour ramasser sur le sol d'Espagne les matériaux de son œuvre ?

Toutefois, parmi ces matériaux suspects, l'écrivain français du dix-huitième siècle devait choisir. Il fallait nettoyer ces héros de la rue, adoucir, par suite affadir un peu les modèles. Mais de tous ces linéaments épars Le Sage a composé une physionomie complète et vivante, qui résume les traits généraux de l'humanité. Gil Blas, ce n'est plus le gueux de Séville ou de Salamanque, c'est l'homme même, non certes l'homme tel qu'il devrait être, non pas même l'homme tout entier, mais l'homme enfin tel qu'il est trop souvent, avec ses tendances honnêtes et ses faiblesses ; c'est aussi toute la société, « depuis le bandit qui mendie son pain au bout d'une escopette jusqu'au courtisan » et au souverain (1).

Car il est un troisième ordre de faits, qui remplit surtout la seconde moitié de *Gil Blas* ; la fortune du héros s'élève peu à peu, il devient le confident de deux grands ministres.

Sans rien perdre de sa vérité générale, l'observation entre ici sur le terrain historique et politique : les figures du duc de Lerme et du comte-duc se détachent dans le tableau de cette société brillante et corrompue dont les mœurs sont peut-être aussi bien celles de la

(1) Ch. Nodier : *Préface à Gil Blas.*

Régence qui commence que celles de la cour d'Espagne sous la dynastie d'Autriche qui s'en va.

Si l'on tient absolument à ce que Le Sage ait employé, pour cette partie de son œuvre, des documents spéciaux (que sa connaissance de l'histoire et le commerce des gens instruits pouvait fort bien suppléer), il n'est point défendu de recourir à l'hypothèse de mémoires privés dont il aurait eu communication, et l'on en pourrait retrouver la trace incertaine dans la tradition dont le P. de Isla s'est fait l'écho peu convaincu.

Notre auteur (pour revenir à lui) sentit le besoin de se justifier d'avoir donné ses loisirs à une telle œuvre, peu convenable, disaient les critiques, à son âge et à sa profession. « Quant à l'âge, répond-il gaiement, la vieillesse, pour être sujette aux humeurs peccantes, n'est point brouillée avec la bonne humeur »; et si l'ouvrage semble frivole, c'est qu'un travail facile et agréable pouvait seul charmer ses infirmités et ses chagrins. Et puis, ajoute-t-il avec sa bonhomie habituelle, sous une apparence légère, *Gil Blas* est un roman « fort judicieux et fort instructif, dépeignant avec beaucoup de vivacité et de naturel les mœurs des hommes, et plein des réflexions les plus solides et les plus conformes à l'honnêteté naturelle et à la morale évangélique (1). »

Il faut bien avouer que la morale évangélique n'a rien à voir aux exploits du compagnon de don Rafael, pas plus qu'aux agissements du secrétaire du comte-duc ; l'honnêteté naturelle y reçoit même plus d'un

(1) *Aventuras de Gil Blas*. Conversacion preliminar.

accroc ; mais, nous le constaterons ailleurs, Isla excusait aisément, en faveur de l'intention honnête qu'il supposait volontiers chez tout écrivain, des œuvres passablement risquées. Le malheur de son *Fray Gerundio*, qui n'avait pas eu d'autre cause que cette erreur d'un bon naturel, n'avait pu, à ce qu'il semble, l'en guérir.

La *Nouvelle Biographie générale* avance sans preuves que le P. de Isla traduisit *Gil Blas* sur la traduction italienne ; tout contredit cette assertion : c'est de Madrid que vint à Isla, non seulement l'idée de traduire *Gil Blas*, mais le livre lui-même ; en outre, il savait mieux le français que l'italien et n'allait pas s'amuser à calquer un calque. Voici probablement l'origine de cette erreur.

Il traduisit, il est vrai, de l'italien une *suite* de Gil Blas, écrite par le chanoine bolonais Giulio Monti ; et le titre même qu'il donna à cette traduction est des plus explicites :

« Addition aux aventures de *Gil Blas* ou histoire galante du jeune Sicilien, que l'on prétend traduite du français en italien, et qui a été transportée de cette dernière langue en espagnol par le même vieillard oisif qui a restitué les aventures françaises à leur naturelle langue castillane. »

Singulier rapprochement : Le Sage avait traduit en français la suite de *Don Quichotte ;* et Le Sage, avec tout son esprit, ne distinguait pas de l'original l'imitation d'Avellaneda (1) ; et par une ironie du sort,

(1) Emile Chasles : *Cervantes, sa vie et son temps*, p. 316 et suiv.

voilà que le traducteur espagnol de Le Sage, homme d'esprit, lui aussi, trouve le médiocre ouvrage du chanoine italien « moins régulier sans doute et moins bien écrit que *Gil Blas*, mais non moins intéressant, et un peu plus sage et religieux dans ses réflexions (1). »

En résumé, notre écrivain a réellement soulevé et jeté dans le public, un peu après Voltaire, la question de *Gil Blas ;* mais il l'a fait en se jouant et sous la forme d'une *charge* sans prétention critique. Il n'en garde pas moins, avec le mérite d'une traduction dont la substance restera, l'honneur d'avoir provoqué, sur les origines d'un livre à la fois si espagnol et si français, des travaux profitables aux deux littératures.

Le pauvre gentilhomme aveugle, Casaus, dut rendre bien des actions de grâces au Jésuite exilé, mais celui-ci ne put jouir de son bienfait, ni de la vogue rapide de son livre, qui ne fut imprimé qu'après sa mort.

Dès 1779, les infirmités d'Isla avaient pris un caractère alarmant. Une paralysie progressive s'empara de son côté gauche. Bientôt, à ceux qui l'interrogeaient sur son état, il put répondre en se comparant à ces idoles dont parle le Psaume, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point, des pieds et ne peuvent marcher. Toutefois ces souffrances ne troublaient point sa vie régulière et studieuse encore. De six heures du matin à onze heures du soir, il priait, il lisait, il écrivait un peu : « rien autre chose au monde ne pouvait le distraire. » Chaque

(1) Lettre à D. Lorenzo Casaus. *Ed. Riv.*, lettre CXXXVI.

semaine il allait passer une journée chez sa *grande marquise* Tanari, qui lui envoyait sa chaise à porteurs. Dans la ruine de ses sens, il n'avait rien perdu de la vigueur de son esprit, ni de la vivacité de ses sentiments.

Un épisode intime et jusqu'ici inconnu de la vie de sa sœur en est une preuve.

En 1779, Doña Maria Francisca, veuve depuis cinq ans, était âgée de quarante-quatre ans environ. Un capitaine « de noble maison, homme de talent, de jugement et accompli en toutes manières », lui demanda sa main. Isla, consulté, répondit par une longue lettre fort soignée et pleine de franchise. L'âge de sa sœur, sa pauvreté, sa mauvaise santé; les inquiétudes, les tourments de l'absence qu'amène le métier des armes, il expose tout avec autant de ménagement que de vigueur, et se prononce énergiquement pour la négative :

« Par cela seul que vous vous aimez beaucoup, comme je le suppose, écrit-il naïvement, et que vous vous aimeriez tous les jours de plus en plus, comme j'oserais dès à présent le prophétiser, la vie ne serait pour vous qu'un tourment. Ce serait l'enfer de l'amour, plus terrible peut-être que celui de la haine et de l'aversion (1). »

Un mois plus tard, revenant sur cette affaire, il ajoutait :

« J'ai répondu immédiatement à la lettre où tu me parlais des démarches du capitaine Herrera. J'ai

(1) Lettre inédite d'Isla à sa sœur, 13 septembre 1779.

accommodé ma réponse du mieux que j'ai pu et que j'ai su, pour que la pilule ne lui fût pas trop amère. Si l'assaisonnement ne s'est pas trouvé à son goût et au tien, souviens-toi qu'un cuisinier presque octogénaire a le palais bien usé, et n'est point en âge d'apprendre les délicatesses de la *novella cocina* (1). »

L'affaire n'alla pas plus loin, et la correspondance ne reparle plus du capitaine Herrera. La fin de cette même lettre est intéressante à un autre titre. Parmi les œuvres du curé de Fruime, ancien ami d'Isla et fort mauvais poète, on venait d'imprimer une lettre intime adressée jadis par notre écrivain à l'auteur (2).

« Je te serai reconnaissant, dit Isla à sa sœur, de me l'envoyer le plus tôt possible avec le nom des éditeurs, pour que je les remercie comme il faut. C'est beaucoup d'insolence que de rendre public un écrit privé et confidentiel, sans le consentement exprès de son auteur, et c'est un délit qu'on a vu parfois châtié de la peine capitale. Pour la satisfaction de celui-ci il ne coulera point de sang, mais il pourra couler beaucoup d'encre. »

(1) Lettre inédite, 30 octobre 1779.

(2) Doña Maria-Francisca avait écrit elle-même la *Vie du curé de Fruime*, D. Diego Antonio de Cernadas y Castro. Cette notice fut imprimée en tête des œuvres du curé-poète. — Isla félicite sa sœur de cet opuscule, que je n'ai pas vu. Il y eut en Espagne, au dix-huitième siècle, deux *curés de Fruime*, connus tous les deux sous ce nom comme poètes. M. Cueto les mentionne dans son tableau de la poésie lyrique espagnole à cette époque. B. A. E., t. LXI. — La lettre dont il est question ici, « sobre el tratamiento del *Fray* », a été insérée dans le *Rebusco de las obras del P. Isla*, t. I, p. 225. Le curé Cernadas a écrit une apologie de *Fray Gerundio*, qui se trouve dans les œuvres d'Isla, B. A. E., t. XV, p. 271.

On voit que le vieil athlète avait l'humeur passablement jeune encore et batailleuse.

En octobre 1781, il lui vint entre les mains un volume du *Journal de littérature*, rédigé à Vienne par l'érudit Christophe de Murr. Un correspondant espagnol avait envoyé à cet écrivain, sur les œuvres du P. de Isla, des renseignements inexacts et malveillants. Pour les corriger, notre auteur adressa au journaliste allemand une longue lettre pleine de précieux détails.

Christophe de Murr accueillit avec une loyauté empressée les rectifications du P. de Isla ; il lui écrivit pour lui témoigner la plus haute estime de sa personne et un vif désir de correspondre avec lui. Mais cette réponse arriva trop tard à Bologne : Isla venait de mourir. La dernière heure ne lui enleva point l'usage de sa raison. « Sa force d'âme et sa religion s'unirent en cet instant, dit le P. Tolrá, plus étroitement que jamais. Il reçut tous les sacrements de l'Église avec tant de paix et de tranquillité, avec une dévotion si suave et si sensible, qu'il inspira une très tendre piété à tous les assistants, et c'est en priant qu'il rendit son âme à son Créateur, le 2 novembre 1781, entre trois et quatre heures du matin, à l'âge de soixante et dix-huit ans, six mois et huit jours. »

Un grand nombre d'amis et d'admirateurs du défunt eussent désiré pour lui de solennelles obsèques, rehaussées par des cérémonies littéraires : la célébrité du P. de Isla leur semblait mériter cet honneur. Plusieurs grands seigneurs italiens, en venant exprimer

aux anciens Jésuites espagnols leur condoléance, manifestaient le même souhait. Mais il ne leur vint point en pensée d'aider à le réaliser.

Aussi, conclut le naïf biographe, les confrères du défunt durent suppléer par la plume au déficit de la bourse.

C'est une allusion à une épitaphe latine qui fut, selon toute apparence, l'œuvre du P. José Petisco, ancien et intime ami d'Isla (1). Cette pièce résumait, en bon latin et non sans éloquence, les traits précis du talent et du caractère de l'écrivain.

Les gazettes d'Italie répandirent la nouvelle de cette mort, avec l'éloge d'Isla.

Un de ces articles l'appelle « l'un des plus parfaits et des plus rares écrivains qu'ait eus l'Espagne. La finesse délicate des pensées, l'urbanité, l'élégance et le piquant du style, la pureté de la langue forment le caractère constant de ses écrits nombreux et variés ; ceux-ci font l'éloge de l'écrivain, mais il reste à faire celui de l'homme ; — qui n'a pas connu le cœur d'Isla n'a pas connu le meilleur de ses dons. »

Christophe de Murr développa, dans un long article de son journal littéraire, un éloge semblable (2).

La mort d'Isla éveillait en même temps d'autres sollicitudes. Le P. Hervás raconte qu'aussitôt après cette mort, la comtesse Tedeschi donna ostensiblement à

(1) Nous avons les épitaphes que le P. Petisco composa, à Bologne, pour le célèbre missionnaire Pedro de Calatayud et pour le P. Francisco-Javier Idiaquez. (Voir *Vida del P. Pedro de Calatayud*, por el P. Cecilio Gomez Rodeles, in-8°, 1882.)

(2) Christophe von Murr : *Journal*, tome XI, § 3, p. 235.

ses serviteurs certains manuscrits pour les brûler dans la cour intérieure de son palais. Deux mois après, le sieur de Laforcada, commissaire du gouvernement espagnol à Bologne et *intendant des ex-Jésuites*, se présenta à la comtesse et réclama, au nom de sa cour, les papiers du défunt.

La comtesse répondit que ces papiers avaient été brûlés et produisit le témoignage de ses serviteurs.

Dans Bologne, ajoute Hervás, on crut et on dit publiquement que la comtesse avait caché les manuscrits d'Isla, et que, pour les soustraire à l'inquisition du dit sieur Laforcada, elle avait fait brûler à leur place des papiers inutiles (1).

J'ai vainement essayé de retrouver à Bologne la trace de ces manuscrits. Le palais Tedeschi a changé de maîtres, et les archives de la famille semblent n'avoir point gardé le souvenir de son hôte illustre. On n'y rencontre pas non plus le buste que la comtesse, au dire de Tolrá, fit exécuter d'après l'empreinte moulée du visage d'Isla.

Les diverses éditions des œuvres d'Isla contiennent plusieurs portraits de leur auteur, assez différents entre eux ; l'année même de sa mort, un de ses admirateurs, D. Miguel de Lorenzana, voulut le faire peindre et le vieil écrivain se prêta en riant à cette envie. « Ce que mon portrait a de meilleur, écrivait-il, est de ne me ressembler en rien ; ni vivant ni en peinture je ne fais un bon original, et les copies en seront d'autant moins mauvaises qu'elles seront moins exactes. »

(1) Hervás, *Biblioteca jesuítico-española*, ms. Tomo I, fol. 83.

Dans aucune des médiocres gravures que j'ai rencontrées, on ne retrouve l'extraordinaire vivacité de son regard à laquelle il fait lui-même allusion, et que ne pouvaient oublier, paraît-il, ceux qui l'avaient vu une fois. Son front haut, vaste et proéminent, est bien espagnol ; les yeux, très grands, éclairent largement une physionomie assez peu régulière, mais ouverte, énergique et bienveillante ; la bouche est petite et malicieuse. Selon Tolrá, son teint était fortement coloré ; sa taille, sur la petitesse de laquelle il plaisantait fréquemment, était bien prise, et acquit, vers la fin de sa vie, un certain embonpoint.

« C'est donc là-bas, écrit M. Monlau, loin de sa patrie, au pied de l'Apennin, que reposent les cendres de notre sympathique écrivain. Bologne est belle, son sol privilégié, sa campagne délicieuse et parfumée, son histoire illustre, et nous nous prendrions presque à bénir la fortune de ce qu'au moins l'exilé dort près des galeries où brille l'œuvre maîtresse de Raphaël, dans les murs qui virent naître les Carraches, le Guide et le Dominiquin, Benoît XIV et Galvani. Et pourtant nous regrettons la distance qui nous sépare des restes inanimés de l'aimable auteur (1). »

L'historien termine cette page émue en souhaitant de voir les cendres d'Isla occuper au sein de sa patrie la place qui leur est due.

Ce vœu semble aujourd'hui impossible à réaliser. — A Bologne, dans l'église de Santa-Maria de la Muratele, où fut enseveli le P. de Isla, on cherche en vain sa

(1) B. A. E., t. XV, p. XXIII.

pierre sépulcrale. Les registres mortuaires de la paroisse portent, il est vrai, son nom avec des mentions dignes de remarque, mais ils indiquent seulement qu'il fut déposé dans la sépulture des prêtres (1). Ce lieu est inconnu ; la tombe du modeste écrivain s'est dérobée aux hommages de ses rares admirateurs. C'est dans ses œuvres et dans les exemples de sa vie qu'il faut chercher tout ce qui reste sur la terre de José Francisco de Isla.

(1) Je dois ces renseignements et l'extrait suivant des registres mortuaires de Santa-Maria de la Muratele, aux recherches et à la complaisance du R. P. Biolchini, S. J., de Bologne. Je suis heureux de lui en témoigner ici ma gratitude.

« Die secunda novembris, Reverendus Dominus P. Joseph Isla, sacerdos *hispalensis* (*sic* : Est-ce pour *hispanus*?) Societatis olim *Jesus* (*sic*) vir *doctrina, probitate ac pietate insignis*, omnibus Dei dono munitus sacramentis, obdormivit in Domino, aetatis suae annorum octoginta, via vulgo Saragozza, in domo Todeschi, eiusque corpus sepultum fuit in sepulcro sacerdotum. » (Registres paroissiaux de Santa-Maria de la Muratele, — décès, — année 1781.)

DEUXIÈME PARTIE

FRAY GERUNDIO DE CAMPAZAS

CHAPITRE X

COUP-D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CHAIRE ESPAGNOLE AVANT FRAY GERUNDIO

Pauvreté de la chaire espagnole : explication de ce fait. — Guevarra, prédicateur de Charles-Quint. — Louis de Grenade, ses sermons et sa rhétorique ecclésiastique. — Influence du concile de Trente. — Influence italienne : les prédicateurs *secentisti*. — Conceptisme et cultisme : Gongora, Quevedo, Gracian. — Le cultisme dans la chaire : Paravicino. — Vieira. — Décadence continue pendant le dix-septième siècle.

La pauvreté de la chaire espagnole est, à première vue, un fait étrange. La terre classique de la théologie et des moines, la patrie de Dominique de Guzman et d'Ignace de Loyola, semble n'avoir pas un nom à inscrire sur la liste des grands orateurs chrétiens.

En parcourant l'importante bibliothèque des auteurs espagnols, éditée par Rivadeneira, et qui embrasse bien autre chose que des œuvres de premier et même de second ordre, on n'y trouve, en fait d'éloquence sacrée, que treize sermons de Louis de Grenade, lesquels ne sont nullement des sermons, mais, l'auteur le dit lui-

même, de pieuses lectures sur l'évangile, privées à dessein de l'unité et de la vie oratoires (1).

Les grands écrivains mystiques et ascétiques abondent, les prédicateurs sont ignorés, et méritent de l'être. L'étonnement que cause ce fait diminue si l'on songe que cette apparente indigence n'est point le partage exclusif de l'Espagne. Regardons hors de chez nous et cherchons en ce genre des modèles. Nommons Ségneri en Italie, Vieira en Portugal, — véritables maîtres, bien qu'incomplets ou même dangereux, — et tout est dit. C'est que, pour franchir les limites de son siècle, et surtout de son pays, un sermonnaire doit mériter cette gloire au moins deux fois. Quand il s'agit de théâtre, ou de roman, ou de poésie, la curiosité fait aborder bien autre chose que des chefs-d'œuvre, mais qui se condamne à lire des sermons médiocres ?

La France a le singulier honneur d'avoir produit en ce genre des modèles que tous reconnaissent et envient. L'a-t-on assez remarqué ? Aux yeux des étrangers (je me place exclusivement à ce point de vue), c'est dans la chaire qu'est notre titre historique de gloire littéraire le mieux compris peut-être et le moins contesté (2). Notre tragédie est discutée : notre poésie

(1) Obras del V. P. M. Fr. L. de Granada. Madrid, Imprenta de la Real Compañía, MDCCC. Tomo VI, p. 1. *Al christiano lector*. (Estos sermones) « no todas las veces llevan themas ni prosiguen una misma materia ; sino que van apuntadas algunas cosas espirituales y devotas en las quales puedan los oyentes ocupar su pensamiento. »

(2) Cette idée a été exposée avec autorité par Mgr Freppel : Discours sur l'histoire de l'éloquence sacrée, prononcé à la Sorbonne. *Œuvres oratoires*, t. I, p. 396. Cf. *Œuvres polémiques*, 3e série, p. 379. L'éminent auteur invoque en faveur de sa thèse le témoignage de l'abbé Bautain.

lyrique, — la vraie, — est encore bien contemporaine pour être définitivement entrée dans le domaine de l'histoire universelle des lettres. Mettons à part les genres où dominent le bon sens spirituel et la grâce légère, lettre, fable, comédie : Molière, Lafontaine, Sévigné. Qui goûtera pleinement cet arome, à moins d'être né Gaulois ?

Restent, avec quelques moralistes, la plupart encore assez peu accessibles aux étrangers, nos sermonnaires. Là, deux ou trois de nos grands maîtres, et c'est beaucoup, sont admirés, traduits, acceptés de tous. En Italie comme en Allemagne, en Espagne comme en Angleterre, les critiques sincères n'ont qu'une voix.

Faut-il justifier ce privilège ? « L'éloquence de la chaire, dit La Bruyère, est cachée, connue de peu de personnes, et d'une difficile exécution : quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! (1) » Rien n'est plus vrai. Pour redire avec nouveauté, mais sans innover dans le dogme, avec éclat et en même temps avec solidité et justesse, les plus vieilles et les plus universelles vérités ; pour être (et ce mot bien compris est le véritable éloge de Bossuet) un « sublime diseur de lieux communs », il faut, plus encore qu'en tout autre métier littéraire, — outre l'élan vigoureux de l'imagination et de la pensée, et le souffle pénétrant de l'émotion, — la haute maîtrise de la raison et du goût, le tempérament dont sont doués au suprême degré nos grands orateurs du dix-septième siècle. C'est encore ce qu'entend La Bruyère : « Le

(1) La Bruyère, *De la Chaire*.

prédicateur n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, et qui passe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition et de mémoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner (1). »

C'est l'histoire exacte de la plupart des prédicateurs espagnols, entre bien d'autres : leur érudition théologique les jette dans un fatras de questions impertinentes et d'arguments subtils; leur imagination enfle la métaphore jusqu'à l'emphase et au galimatias; leur envie d'être clairs et populaires les fait verser dans la grossièreté et le burlesque ; ils se perdent par leurs meilleures qualités.

D'ailleurs, l'explication complète de ces faits est réservée à l'histoire de la chaire espagnole, et cette histoire est tout entière à écrire : elle attend des travaux comme la *Chaire française au treizième siècle*, les études de M. Gandar sur Bossuet ou la belle thèse de M. Feugère sur Bourdaloue.

Mais l'examen de *Fray Gerundio* est un chapitre intéressant et considérable de cette histoire, car la prédication d'alors est le résultat de deux siècles de décadence; et l'on ne comprendrait rien au roman d'Isla, si l'on ne remontait aux causes des abus qu'il poursuit.

Au moyen âge, les conditions de la prédication sont communes à toute l'Europe romane. Paris, Bologne et Salamanque, ces trois chefs-lieux de l'enseignement universel, distribuent la même doctrine, expliquent les

(1) La Bruyère, *l. l.*

mêmes livres, forment souvent l'une après l'autre les mêmes disciples. L'Italie, la France, l'Espagne, échangent leurs prédicateurs comme leurs docteurs.

Ce sont des Bénédictins français qui, au douzième siècle, enflamment à la croisade domestique Alphonse VI et ses barons et fondent les sièges épiscopaux de Tolède et de Valence. La France est, aussi bien que l'Espagne, le berceau de l'Ordre de saint Dominique, et c'est de Toulouse que se répandent à travers le monde les blanches légions des Frères Prêcheurs.

Au quatorzième siècle, Vincent Ferrier, le miraculeux missionnaire, quitte l'Aragon et va porter par toute l'Europe sa parole enflammée : l'Espagne, l'Italie, la France, la Bretagne, l'Angleterre même entendent son doux accent valencien ; et la rédaction latine de ses sermons est taillée sur le patron alors universellement usité.

Les manuels, les recueils d'homélies et de lieux communs, si répandus en France, inondent l'Espagne : le *Dormi secure*, le *Paratus*, l'*Evagatorium*, le *Vade-mecum*, le *Mamotrectus* (1), les ouvrages de Barilete, de Sanctius Porta, de Pierre aux Bœufs et vingt autres, que Rabelais énumère comiquement (2), sont cités tout au long, à la même époque, par Fray Juan de Segovia, prédicateur général des Dominicains en Espagne. Il signale comme pestes publiques, qui

(1) Le nom de ce dernier recueil a passé dans la langue espagnole, où *Mamotreto* signifie un répertoire. — Cf. du Cange, *Glossar. inf. latin.*, Præfatio.

(2) Rabelais, l. 2

corrompent depuis longtemps la prédication, ces recueils dont le titre seul devrait les faire proscrire (1).

Au quinzième siècle, les prédicateurs de l'Espagne étaient donc des Maillard, des Menot et des Barletta inconnus; la preuve en est que nous retrouverons dans les Gerundios les héritiers directs du moyen âge vieillissant. Dans la prédication comme dans tout ce qui tient aux mœurs populaires, le moyen âge se prolongea longtemps en Espagne; et le sermon castillan de 1750 nous offrira, comme le sermon français de 1500, l'argumentation scolastique, l'érudition à la fois naïve et pédante, la libre grossièreté des plaisanteries et des peintures morales.

Cependant une période nouvelle commence avec le règne de Charles-Quint. Le premier sermonnaire connu est le représentant attitré du goût et de l'esprit de son temps. Fray Antonio de Guevarra, élevé à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, fut le chroniqueur et le prédicateur de Charles-Quint, l'auteur de la célèbre *Horloge des princes*, des *Épîtres d'or* et autres ouvrages qui étaient immédiatement traduits en plusieurs langues. Sa rhétorique alambiquée et surchargée d'ornements aura peu à faire pour devenir le gongorisme; mais le ton soutenu, la noblesse des pensées, et souvent d'énergiques beautés, des hardiesses heureuses présagent l'avènement des grands prosateurs (2).

(1) Fr. Joannes Segoviensis, *de Praedicatione evangelica*, lib. II, cap. xxxv. Brixiae, 1586.

(2) On peut citer avec éloge son sermon de *las alegrias*, digne et éloquente exhortation adressée à Charles-Quint après la bataille de Pavie, pour l'engager à la clémence envers son auguste prisonnier.

C'est par hasard, d'ailleurs, que nous possédions de Guevarra quelques sermons ; et nous ne les devons qu'à la vanité de l'auteur, qui, pour les publier, les glissa dans un recueil de pièces solennelles intitulées, par un double mensonge, *Lettres familières*. Il faut noter en effet, — et ce point est capital, — qu'en Espagne l'habitude d'écrire les sermons en latin resta universelle, longtemps après que la langue adulte et mûrie et la littérature florissante eussent pu donner à la chaire des chefs-d'œuvre. L'usage s'introduisit à grand'peine de traiter en langue vulgaire des sujets sérieux et religieux ; on y voyait une sorte de profanation.

Le sermon n'était, à tout prendre, qu'un commentaire de l'Écriture Sainte ; or, en plein siècle de la Réforme, l'Inquisition se montrait à bon droit chatouilleuse sur ce chapitre, et ses scrupules n'étaient pas pour encourager les prédicateurs à publier leurs discours.

Cependant l'Espagne voyait surgir dans son sein, à côté des poètes, des romanciers, des historiens et des peintres, les maîtres de la prose philosophique et religieuse.

C'est Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, dans les écrits duquel a passé le feu de son âme ; c'est Louis de Leon, avec ses *Noms du Christ* et sa *Parfaite épouse* ; c'est Louis de Grenade, dont la *Guide des pé-*

Cf. Ferrer del Rio : *Hist. de Carlos tercero*, t. I, p. 62 ; et de Puybusque : *Histoire comparée des littératures espagnole et française*. T. II, p. [illegible]

cheurs paraît en 1556 ; c'est Malon de Chaide et sa *Conversion de la Madeleine ;* ce sont les traités mystiques de sainte Térèse et de saint Jean de la Croix ; ce sont vingt chefs-d'œuvre qui naissent à la fois et qui en provoqueront d'autres. Là, malgré les germes visibles des défauts de l'époque suivante, brille la flamme de la vraie éloquence, et l'Espagne peut se consoler de n'avoir pas d'autres orateurs.

Mais les traités de Jean d'Avila, de Louis de Léon et de Grenade soulevaient mainte opposition ; et dans la préface de la *Madeleine*, publiée en 1592, Fray Malon de Chaide nous apprend les luttes qu'il dut soutenir contre les préjugés du goût public, qui ne pouvait s'habituer même aux chefs-d'œuvre de prose religieuse écrits en castillan. D'ailleurs, voici le fait le plus caractéristique. Quand Louis de Grenade se résolut, pour l'avantage et l'instruction des prédicateurs, à publier ses discours, au lieu de les laisser dans cette admirable langue de la *Guide des pécheurs* et du *Symbole de la Foi*, dans laquelle pourtant il les avait prêchés, il employa dix longues années à les traduire en un latin, excellent sans doute dans son genre, mais qui leur enlève en partie leur mérite original, et l'efficacité qu'il en attendait.

Aussi, arrivé au bout de ce long travail, après avoir écrit cinq gros volumes, il se demande avec amertume de quoi lui serviront ses veilles : « *Cui laboro et fraudo animam meam bonis ?* » Il avoue que ce qui manque aux prédicateurs de son temps, c'est bien moins la matière et le fonds, que la forme et l'art de bien dire

« qui donne la vie aux choses comme l'âme aux corps. » (1) Il semble regretter de n'avoir pas publié, au lieu d'un nouveau recueil de canevas comme tout le monde en faisait, un modèle comme Grenade seul était capable d'en faire ; et c'est pour compenser en partie cette faute qu'il écrit sa *Rhétorique ecclésiastique.* Hélas ! ce n'étaient pas les rhétoriques qui manquaient ! Celle-ci pourtant est un excellent ouvrage, et la plus remarquable assurément des nombreuses théories oratoires qui, à cette époque, en Italie comme en Espagne, sous l'influence réformatrice du concile de Trente, multipliaient les conseils aux prédicateurs.

C'était une idée féconde de rendre chrétienne la rhétorique, d'emprunter aux vieux théoriciens de la parole leurs observations justes et fines, de les compléter par des conseils spéciaux destinés à l'orateur sacré, par des exemples tirés de la Bible et des Saints Pères.

Des vues larges et neuves, un sens littéraire élevé et délicat, un style d'écrivain et de critique qui nous a remis en mémoire le remarquable latin de Bossuet dans sa belle Préface sur les Psaumes, tels sont les mérites de ce livre, que saint François de Sales conseillait à un ecclésiastique avec les autres écrits de l'auteur : « Ayez, je vous prie, Grenade tout entier, et que ce soit votre second Bréviaire. Le cardinal Borro-

(1) R. P. Ludovici Granatensis Rhetoricae ecclesiasticae, sive de ratione concionandi libri VI. Parisiis, apud [illegible] [illegible], MDCXXXV, in-8°. Praefatio.

mée n'avait point d'autre théologie pour prêcher que celle-là, et néanmoins il prêchait très bien (1). »

Mais le livre de Grenade n'était pas une tentative isolée. A lui seul, Nicolas Antonio signale à cette époque plus de trente-sept auteurs espagnols qui traitent de l'éloquence de la chaire, et parmi lesquels se trouvent des écrivains et des humanistes célèbres, comme Arias Montano, Francisco de Rioja, Alfonso Garcia Matamoros, Sempere et Jimenez Paton ; et de savants religieux comme Alfonso de Horosco, Diego Perez de Valdivia, Juan de Segovia, et saint François de Borgia (2).

Pourquoi cet important mouvement s'est-il arrêté, sans produire en Espagne et en Italie une génération d'orateurs chrétiens comme ceux de notre grand siècle? On peut trouver à cette question d'ingénieuses réponses (3); mais il ne faudrait pas négliger ce fait capital et fort simple, que le dix-septième siècle fut pour l'Espagne, comme pour l'Italie, une période de décadence universelle et rapide. Si l'impulsion dont nous parlons, au lieu d'atteindre la littérature espagnole et surtout la prose, à l'apogée de son âge d'or,

(1) Saint François de Sales, *Lettres*. Livre I, lettre 39.

(2) Nicolas Antonio : *Bibliotheca Nova*. — Cf. Menendez Pelayo : *Ideas estéticas*, tome II, p. 295.

(3) Telles sont les vues que développe M. Dejob dans son livre intitulé : *De l'influence du concile de Trente sur la littérature des peuples chrétiens*. — Le chapitre qui concerne la prédication est fait d'aperçus intéressants, mais dont quelques-uns m'ont paru plus brillants que solides. L'auteur s'occupe surtout de l'Italie, et ne nomme l'Espagne que pour mémoire. Il traite Ségneri avec un dédain, à mon avis, peu mérité en refusant entièrement à l'orateur italien « l'ordonnance habile et forte du discours » et l'art de scruter les replis cachés du cœur humain (*op. l.* p. 137.)

c'est-à-dire non loin du déclin, et déjà rebelle aux influences réformatrices, l'eût rencontrée un siècle plus tôt, on pourrait s'étonner avec plus de raison qu'elle n'eût pas suscité un Bossuet ou un Bourdaloue.

Ce que produisit, pour le bien de la chaire espagnole, le mouvement de réforme contemporain du concile de Trente, c'est d'abord le rajeunissement de l'esprit chrétien et religieux, qui retrempa l'éloquence sacrée à ses sources mêmes, la ferveur, le zèle, la charité. Sainte Térèse et saint Jean de la Croix font refleurir le Carmel ; Ignace de Loyola fonde sa compagnie militante ; une école de prédicateurs missionnaires se forme, et se recrute dans tous les ordres du clergé. La parole ardente de Jean d'Avila régénère tout le midi de l'Espagne.

Un grand et saint prélat, à la fois le François de Sales et le Vincent de Paul de l'époque, Thomas de Villeneuve, fait aux pauvres l'aumône de sa dernière obole et du lit sur lequel il meurt, après leur avoir prodigué l'aumône de la parole de Dieu. Ses sermons, à travers la sèche enveloppe de leur latin scolastique, laissent deviner quelque chose de son âme d'apôtre. Louis de Grenade aussi prêchait, et faisait plus de bien, au témoignage du pape Grégoire XIII, que s'il eût rendu la vue aux aveugles et ressuscité les morts. Un pareil élan s'était communiqué aux sciences théologiques. Mise en face d'ennemis terribles et imprévus, la théologie scolastique eut alors un vigoureux et universel renouveau, comparable aux plus beaux temps de son histoire.

Commencée en Espagne par François de Victoria et Melchior Cano, continuée par Dominique Soto, Tolet et Maldonat, par Pierre de Fonseca et son disciple Molina, cette renaissance trouva sa plus brillante expression dans François Suarez, le *Doctor eximius*, dont l'œuvre n'est pas seulement, selon le mot de Bossuet, un merveilleux résumé de toute l'École, mais une adaptation très personnelle et souvent très hardie des théories scolastiques aux besoins des temps modernes. L'influence de Suarez en Espagne fut immense. Au cours du dix-septième siècle, des chaires de philosophie et de théologie suarésiennes, fondées sous ce titre par les rois, les princes, les évêques, se dressèrent dans les grandes universités en face des chaires thomistes ou scotistes, et prolongèrent longtemps encore, malgré la décadence générale, l'éclat et la valeur de l'enseignement théologique (1).

Cette force de doctrine profita sans doute à la prédication; mais le danger n'était pas loin. Il fallait craindre que les discussions d'école, fécondes pour la spéculation, ne dégénérassent en querelles que l'esprit de corps envenimerait.

La gloire du métier de professeur devait tendre à jeter une sorte de discrédit sur le ministère moins éclatant de la parole sacrée, à introduire ou à perpétuer dans la chaire une méthode opposée à son esprit, à faire négliger l'âme même de l'éloquence chrétienne, l'observation morale et l'exhortation solide à la vertu.

(1) Cf. don Vic. la Fuente, *Historia de las Universidades en España* tome III, cap. XXVII.

Les esprits, aiguisés à l'excès par l'habitude du syllogisme et de l'a-priori, risquaient de faire passer une subtilité funeste dans le domaine des lettres, dans la prose et la poésie nationales, menacées déjà par ailleurs d'une invasion de mauvais goût.

C'est ce qui arriva. Dès 1575, dans sa Rhétorique ecclésiastique, Louis de Grenade, expliquant la délicate théorie des sens figurés de l'Ecriture : « Prenons garde, dit-il ; que ces traits parsèment le discours, mais ne l'encombrent pas, sans quoi ils feront naître l'obscurité ; et, au lieu d'une allégorie, ce sera une énigme (1). »

Ces conseils étaient déjà tardifs. A cette date, Alonso de Ledesma, le prétendu fondateur du *conceptisme*, avait vingt-trois ans ; Antonio Perez allait écrire ses lettres ; Góngora grandissait ; l'influence italienne, toujours puissante en Espagne, était désastreuse. Ce dernier point demanderait à lui seul un long développement. Les deux péninsules se sont renvoyé mutuellement l'accusation d'avoir importé l'une chez l'autre le mauvais goût littéraire. Grand débat, qui a fait couler des flots d'encre et qui dure toujours. Les critiques italiens eux-mêmes se partagent (2). Le vrai moyen d'élucider la question serait-il, comme le disait l'un d'eux, « l'étude patiente et complète de toutes les pièces du procès, de toutes les œuvres con-

(1) Lud. Granatensis *Rhetorica eccles.*, [illegible] Lib. IV, cap. 1, p. [illegible].

(2) Voir dans la *Nuova Antologia* du 15 octobre 1882 : Un punto di storia letteraria : *[illegible] spagnolismo ?* par Francesco d'Ovidio, et dans le *Fanfulla Domenica* du 10 août 1884 : *Secentismo*, par Adolfo Borgognoni.

temporaines qu'ont produites les deux pays dans tous les genres, du milieu du quinzième siècle au milieu du seizième, de manière à voir si certains concetti ou antithèses remarquables ont émigré d'une littérature dans l'autre ? » Ce travail fort coûteux ne risquerait-il pas de laisser la question en l'état ?

Mais pour rester dans le domaine de l'éloquence chrétienne, à l'époque où fleurissait en Espagne la pure et noble prose des Avila et des Grenade, toute une pléïade de prédicateurs italiens donnaient en plein dans cette maladie qui devait s'appeler le *secentismo.*

Tiraboschi et le cardinal Frédéric Borromée reconnaissent pour les premiers corrupteurs du goût Cornelio Musso, le plus célèbre des orateurs d'alors, qui corrigea quelque chose des spéculations scolastiques et de la vulgarité burlesque du moyen âge, mais qui inaugura l'abus de l'Écriture, les pointes et les grands mots (1511-1575) (1) ; plus encore ce Panigarola, qui malgré son talent et ses utiles traités oratoires, fonda une école dont les caractères seront précisément ceux des Gerundios espagnols. L'entassement des métaphores et des allégories, les antithèses affectées, le vide des choses mal dissimulé par une érudition ridicule, la manie de commencer le discours par un paradoxe bien étrange, destiné à éblouir les esprits : tels sont les traits de ces sermonnaires qui précèdent de longtemps Góngora et Paravicino. Or, leurs ouvrages et la multi-

(1) Tiraboschi, vol. XIII, p. 2343 et suiv. — Cardinal Frédéric Borromée : *De sacris sui temporis oratoribus.*

tude des *pensieri* et *concetti predicabili* étaient lus, traduits, admirés en Espagne (1).

C'est donc sous l'influence de causes multiples, soit domestiques, soit étrangères, que se développa cette tendance à une subtilité prétentieuse et emphatique qui devint bientôt une terrible contagion.

Après tout, la cause qui résume toutes les autres, c'est cet énervement fatal d'une nation qui s'affaisse comme un vieillard, et chez qui baissent à la fois toutes les manifestations de la vie : population, richesse, industrie, pensée, poésie : phénomène dont l'Espagne du dix-septième siècle est un effrayant exemple, et au fond duquel il reste toujours, comme dans le dépérissement d'un organisme vivant, une part de mystère.

Dès la mort de Philippe II (1598), on put constater la pente funeste de l'éloquence sacrée. Le recueil des oraisons funèbres de ce prince est plein de contrastes et nous montre, « auprès de dignes représentants de l'école de Louis de Grenade, des ancêtres authentiques de Fray Gerundio (2). »

C'est en 1600 que parut le premier ouvrage d'Alonso de Ledesma, qu'on a appelé, fort improprement d'ailleurs, le père du conceptisme. — Ses *Conceptos espirituales*, ses *Juegos de Noche Buena* et son *Monstruo imaginado* sont trois étapes sur le chemin de l'absurde. Poètes et prédicateurs s'y jetèrent en foule à sa suite : les Gerundios du dix-huitième siècle

(1) Andrès, *Di ogni letteratura*, tome III, p. 2[illegible].
(2) Ferrer del Rio, *Discurso academico*, 29 mai 18[illegible], p. 10.

n'iront guère plus loin dans la méthode des allégories extravagantes.

Peu après, Góngora, mal satisfait de la réputation de poète que lui avaient value des œuvres exquises, rompait soudain en visière à la langue nationale et au bon sens, et créait de toutes pièces un idiome nouveau. Des mots éclatants et barbares, forgés du latin et du grec, des constructions et des inversions violentes, un entassement prodigieux de métaphores et de couleurs incohérentes, tels furent les caractères du style gongorien, dont les adeptes s'attribuèrent le titre d'élégants ou *cultos*.

Pour les bien distinguer (car mon sujet m'oblige à cette subtile précision) de l'école antérieure des conceptistes, à la tête desquels se plaça bientôt Quevedo, je ne puis mieux faire que d'emprunter une page à un critique autorisé :

« On confond généralement, dit M. Menendez Pelayo, deux vices littéraires distincts et même opposés : le vice de la forme et le vice du contenu, celui qui naît de l'exubérance des éléments descriptifs et musicaux, qui se complaît dans le luxe et la pompe de la diction, et celui qui vit et prospère à l'ombre des subtilités scolastiques et des raffinements d'esprit ; qui aiguise les pensées au point de les faire disparaître, et qui cherche des relations factices et arbitraires entre les objets et entre les idées. Rien de plus opposé que l'école de Góngora et l'école de Quevedo : le cultisme et le conceptisme. Góngora, très pauvre d'idées et très riche d'images, cherche le triomphe dans les éléments

les plus extérieurs de la forme poétique... Quevedo n'écrit point pour le seul plaisir de charmer la vue par l'agréable mélange du blanc et du rouge ; accoutumé à jouer avec les idées, il en fait entre ses mains un instrument docile, et il se perd par la profondeur (ajoutons : *par la finesse*), comme les autres par le brillant (1). »

Malgré la vérité de cette analyse, et la lumière qu'elle jette sur les querelles littéraires du dix-septième siècle en Espagne, on ne saurait méconnaître qu'entre le vice du fond et celui de la forme, entre le cultisme et le conceptisme, l'alliance était aisée, et pour ainsi dire fatale. La pensée et l'expression sont trop liées l'une à l'autre pour ne pas souffrir du même mal ; et les deux tendances naissent trop évidemment d'une source unique, l'absence d'une originalité vraie, le désir d'étonner par une nouveauté de mauvais aloi.

Aussi, l'alliance se fit chez Góngora lui-même en qui l'on pourrait voir un Voiture des mauvais jours, renforcé d'un du Bartas. Et ce n'est pas sans raison que le nom même de gongorisme (ou de cultisme) s'emploie le plus souvent indifféremment pour désigner l'un ou l'autre des deux systèmes que nous venons de distinguer, et plus fréquemment encore l'union de l'un et de l'autre (2).

(1) Menendez Pelayo, *Ideas estéticas*, t. II, p. 48[illegible].

(2) Entendant ce mot de cultisme dans son sens le plus strictement historique, M. E. Mérimée (*Essai sur Quevedo*, p. 302, 329 et suiv.) voit avec raison dans le cultisme un accident, un mal temporaire et même, à quelques égards, bienfaisant. On peut dire, au contraire, du conceptisme ce que le même écrivain dit de la métaphore : c'est la *maladie constitutionnelle* de la pensée en Espagne. Au fait, cet abus de

Cette union est d'ailleurs proclamée par un juge fort compétent, Balthasar Gracian, l'écrivain fameux qui a scruté la métaphysique des pointes et tous les mystères du style ingénieux. — Le trait subtil, l'*agudeza*, le *concepto* sont pour Gracian toute l'âme du langage. Or, c'est Góngora qu'il cite à chaque instant avec le plus d'enthousiasme, et comme le maître des maîtres. Il y a, d'après Gracian, un style *culto*, mais bâtard et apparent, qui ne vise qu'à l'arrangement extérieur des mots et à leur éclat matériel : c'est celui des mauvais copistes de Góngora. Mais il y a le grand et beau style, qui rehausse la finesse exquise du *concepto* par des mots et des tournures de génie, et c'est en cela que D. Luis de Góngora est inimitable, « surtout dans son *Polyphème* et ses *Solitudes* (1). »

C'est le malheur de la chaire espagnole que Gracian puisse ajouter aussitôt après : « Góngora eut un égal, qui fit pour la prose ce que le Phénix des *cultos* avait fait pour la poésie, et qui sut joindre, comme lui, l'ingénieux de la pensée à la magnificence de l'expression (2). »

Il s'agit de Fray Hortensio Félix Paravicino y Arteaga, de l'ordre des Trinitaires chaussés. Né à Madrid en 1580, ce moine bel-esprit, non content de cultiver le style nouveau dans des poésies de toute

la métaphore (et de l'antithèse) n'est-il pas précisément le principal trait d'union entre le cultisme de Góngora et le conceptisme de Quevedo?

(1) Gracian : *Agudeza y arte de Ingenio*, cap. LXII. Ideas de escribir bien. *Obras*, Madrid, 1773, t. II, p. 390.

(2) *Agudeza*, l. l.

sorte, eut le mérite de l'introduire dans la chaire. Cet exploit lui valut d'être vingt ans durant le prédicateur des rois Philippe III et Philippe IV, et de jouir, vivant et mort, d'une gloire dont on a peine à se faire une idée. Nicolas Antonio, témoin oculaire, rapporte l'indescriptible enthousiasme que ses sermons excitaient à Madrid. Il faut lire les approbations qui accompagnent ses ouvrages : « Dire que ses œuvres sont grandes? C'est une faible louange. Qu'elles sont éloquentes? C'est un mince éloge. Que ce sont les cèdres du Liban qui s'élèvent au-dessus de tous les arbres qui ont jamais porté du fruit dans la terre de l'imprimerie? Ce serait faire injure à un si grand homme. Que ce sont des soleils radieux auprès desquels toute studieuse élucubration est une étoile de dernière grandeur? Ce serait un outrage à un si chrétien Démosthène. Disons donc que ce sont les discours de l'*Hortensius* catholique, du religieux Cyprien, du second Chrysostome, et tout est dit (1). » Tel est le diapason de la louange : nul ne reste en deçà, et beaucoup le dépassent. Il paraît que c'est pour cet « Hortensius catholique » que fut inventée la formule célèbre de roi des prédicateurs et prédicateur des rois (2). Lui-même s'intitule modestement le Colomb d'un Nouveau Monde littéraire.

(1) *Oraciones evangelicas y panegiricos funerales que à diversos intentos dixo el Rmo P. Maestro Fr. Hortensio Felis Paravicino, Predicador de las Magestades de Filipe tercero y quarto*, Madrid, 1641, in-4°. Voir : Aprobacion del R. P. Fray Diego Niseno, de la Orden del gran Basilio. — *Oraciones evangelicas de adviento y quaresma.* Madrid, 1636, in-fol.

(2) Ferrer del Rio, *La oratoria sagrada española en el siglo XVIII*, discurso leido ante la Real Academia española, 1853, p. 31. Gracian donne le même titre au P. Jeronimo de Florencia.

Or, jamais homme n'a mieux mérité le portrait du diseur de phébus. On est tenté à chaque instant de lui dire : « Une chose vous manque, Acis : vous ne vous en méfiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement. Une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout; il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres (1). »

C'est vraiment de l'indignation qu'on éprouve, quand, après d'héroïques efforts pour suivre pendant de longues pages ce continuel exercice sur la corde raide, on aboutit, à travers un immense appareil de textes, d'objections, d'énigmes, de pointes et d'images démesurées, à une solennelle naïveté. Sans faire la moindre injure aux illustres auditeurs qui applaudissaient ses discours, on peut affirmer que pas un n'en comprenait entièrement une phrase sur cent. Voici comment, dans l'oraison funèbre de Philippe III, il raconte la naissance de son héros :

« Il naquit l'an de notre salut 1578, au mois d'avril, mois vénéré chez les Romains, à cause de la solennelle jeunesse de l'année, et célébré par des triomphes insignes, des fêtes et des couronnements. Il naquit le quatorze du mois, jour célèbre dans les annales divines, signalé par la délivrance des Hébreux (*la redencion Hebrea*), les stupéfiantes divisions de la mer Rouge et le scandaleux naufrage de Pharaon dans ses flots. C'était le pronostic (*pronostico legamente sagrado, o ya sagradamente lego*) du Moyse qui nais-

(1) La Bruyère : *De la Société et de la Conversation.*

sait, non pour la seule Espagne, mais pour l'Église. Dès le moment de sa naissance, il était d'une beauté merveilleuse, ce que David fait entendre aussi du Fils de Dieu, selon l'interprétation de Tertullien. En ce point, d'ailleurs, je puis m'en tenir encore à l'exemple de Moyse, dont la beauté naissante obligea l'Infante d'Égypte à l'élever comme son enfant adoptif, quand elle le trouva dans une corbeille de jonc sur les flots du Nil qui, cette fois du moins, fut prodigieusement fécond (1). »

Veut-on savoir pourquoi le prophète Élie put être enlevé au ciel sur un char de feu sans être brûlé? C'est qu'Élie avait l'habitude de jeûner; et, dompté par l'efficacité du jeûne, le feu, « cet élément insatiable, dut jeûner à son tour et s'abstenir de le dévorer (2). »

Ailleurs, Paravicino commente assez gaiement une pensée de saint Ambroise. « Ce saint Docteur, dit-il, dans son livre *de Noe et Arca*, parle du triste état où Noé se trouva mis un jour par suite de sa propre industrie, peu après qu'il eut planté la vigne, et il ne peut assez s'étonner de voir un tel homme tombé dans une telle faute, et de ce qu'un peu de vin ait suffi à faire sombrer celui que n'avait pu submerger toute l'eau du déluge. » Au même endroit, traitant de la reconnaissance qu'il faut témoigner à Dieu, il compare longuement, et avec force termes techniques, l'échange de sentiments que cette vertu établit entre le bienfai-

(1) Panegírico funeral. *Oraciones evangélicas*, [illegible], f° [illegible].

(2) Oración fúnebre du P. Simon de Rojas. *Oraciones evangel.* Madrid, [illegible], f° [illegible].

teur et son obligé, au va-et-vient de la balle dans un jeu de paume (1).

Ainsi, Gracian n'avait pas tort : Paravicino est bien un Góngora en prose ; il est à la fois cultiste et conceptiste. Latinisme à outrance dans les mots et dans la syntaxe, figures heurtées d'où résultent, pour parler comme lui, des ténèbres *stygiennes ;* en même temps, subtilité prétentieuse et vide, allégories extravagantes, *jeux de pensée* perpétuels autour des textes de l'Écriture sainte et des Pères. Ajoutons-y les contes puérils remplaçant trop souvent un solide enseignement chrétien, le recours incessant à la mythologie et aux poètes païens, et nous aurons constaté chez Paravicino presque tous les caractères qu'Isla reprendra si vigoureusement, un siècle et demi plus tard, dans les sermonnaires de son temps. L'éloquence de Paravicino, c'est bien le gérondianisme avant la lettre (2).

Et cependant Paravicino n'était point un esprit vulgaire ; quand il s'oublie jusqu'à être simple, il a de l'élévation et de l'énergie, et son style si pénible rencontre parfois des effets heureux et inattendus ; mais son influence n'en fut que plus désastreuse.

La même année que Paravicino (1580), était né un écrivain d'un bien autre génie, mais dont l'action, à tout prendre, ne fut peut-être pas moins fâcheuse pour la chaire espagnole. Adversaire acharné du gon-

(1) En la dedicacion del templo de Lerma. *Oraciones*, 1641, fº 196.

(2) Voici décrit en passant, par l'orateur lui-même, l'idéal qu'il se fait de la prédication : « El predicador que dize la *curiosidad*, la *agudeza*, que la hermosea con el estilo y la hermosura de lenguaje *alto y superior...* » *Oraciones*, Madrid, 1641, fº 2.

gorisme proprement dit et de la *jerigonza cultidiablesca*, Quevedo, par son exemple, développa outre mesure la fureur plus tenace et plus dangereuse de l'*agudeza*.

Servi par une langue d'une incomparable richesse et un esprit plus riche encore, il fut, dans ses œuvres mystiques et philosophiques, le modèle des prédicateurs du temps (1).

Lope de Vega, qui échangeait lui-même avec Marino des louanges hyperboliques, s'indignait donc avec raison contre les orateurs qu'il entendait, et il regrettait la pure éloquence des Herreras, des Delgadillos et des Florencias.

Hélas, le P. Jerónimo de Florencia, Jésuite et prédicateur royal, contemporain de Paravicino, est appelé par Gracian l'Ambroise de son siècle, et les nombreuses citations qui accompagnent ces louanges suspectes ne sont que trop significatives. C'est Florencia qui, dans l'oraison funèbre du comte de Lemos, imagine de célébrer le mariage de son héros avec la Mort, à laquelle l'orateur donne en dot trois sortes de biens, la noblesse, la beauté et la richesse, déguisant, ajoute Gracian, sous cette ingénieuse image les trois pivots de la volonté.

« La parole de Dieu, continue Lope de Vega, n'est plus un feu qui tombe du ciel sur nos âmes ; grâce aux métaphores violentes des prédicateurs *cultos*, c'est de

(1) « O mystère, s'écrie-t-il dans la péroraison d'une homélie sur la Trinité, mystère où l'arithmétique n'entend rien et trouve si peu son compte, qu'elle doit recourir à la foi, qui seule sait ajuster ici la *règle de trois !* » (*Obras de Quevedo*, édit. Rivadeneira, T. II, p. 338.)

la neige enveloppée dans de la paille. Qui m'eût dit que je verrais monter dans la même chaire, comme des frères, Elie et Góngora, pour nous débiter des poésies barbares? » (1)

Le célèbre traité de style *conceptiste* de Balthasar Gracian est du plus haut intérêt pour l'histoire de la chaire espagnole à cette époque ; il cite, en effet, au moins autant de prédicateurs que de poètes. Ses plus grands hommes sont : l'Hortensius espagnol, Paravicino ; le P. de Florencia ; l'Augustinien Lopez de Andrade, qui « a hérité, ainsi que plusieurs de ses confrères, de la subtilité de son père saint Augustin. » Gracian rapporte aussi d'étonnants exemples tirés des sermons de son frère, le Trinitaire Fray Pedro Gracian, et de son cousin le dominicain Fray Felipe Gracian. Il nomme même quelque part, si je ne me trompe, une de ses cousines, car le génie des pointes était décidément chez les Gracian un don de famille.

Un orateur portugais, dont la vie et la gloire remplirent le dix-septième siècle, acquit en Espagne une immense popularité sans arrêter la décadence. Antonio Vieira eut des inspirations d'éloquence dont Bossuet semble à peine avoir connu la hauteur. Dans un sermon qui est un chef-d'œuvre, il flagelle avec une énergie pleine de finesse les défauts des prédicateurs contemporains : or, le même esprit régnait alors dans toute la péninsule. Mais, tout merveilleux qu'il est, Vieira était trop de son siècle pour réformer la chaire espagnole. L'éclat, l'interprétation hardie, les pointes, c'est tout

(1) Lope, *Poesias varias*. Ed. Rivad. t. XXXVIII, p. 394.

ce que le goût dépravé de ses contemporains pouvait aimer et prendre dans ses œuvres, et ses hasardeuses qualités propagèrent l'influence de ses défauts. Au temps même du P. de Isla, les Gerundios et leurs adversaires s'autoriseront également de ce grand nom.

En vain les conciles provinciaux multipliaient les plus sévères ordonnances (1) ; les chefs d'Ordre, leurs sages avis ; en vain les hommes de bon sens écrivaient des livres et des traités utiles. Durant le long rachitisme de Charles II, tout agonisait avec lui ; et l'on put comprendre l'étrange parole d'un saint et savant religieux : le P. Gaspard Sanchez, en voyant la foule des orateurs sacrés oublier la fin de leur ministère, pour ne songer qu'à faire montre de leur esprit, avait osé dire : « Que cette manière de prêcher était la plus grande persécution qu'eût soufferte l'Église de Dieu (2). »

L'un des plus sages parmi les prédicateurs en vogue, le Jésuite Augustin de Castejon, qui vécut assez pour être longtemps prédicateur de Philippe V, pour voir le commencement d'une réforme et en faire même son profit, prêchait l'oraison funèbre de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II. La reine était morte au moment de la nouvelle lune, et l'orateur remarque que cet astre s'était mis en grand deuil, « afin de laisser aux créatures de notre hémisphère de quoi se tailler des habits noirs (3). »

(1) Don Juan Manuel de Santander cite, de 1613 à 1717, dix-sept conciles espagnols qui insistent sur ce point essentiel. B. A. E., t. XV, p. [illegible].

(2) P. Eusebio Nieremberg, *Varones ilustres de la Compañía de Jesus*, tom. II, p. [illegible].

(3) P. Agustin de Castejon : *Funeral de Reyes y Principes*. Madrid, 17[illegible], In-8, p. 240.

C'était l'époque où retentissaient encore sous les voûtes de Notre-Dame les derniers accents de Bossuet qui pleurait le Grand Condé.

C'est à peine si, vers la fin de ce triste siècle, on rencontre un essai de réaction. Joseph de Barcia y Zambrano, évêque de Cadix, après avoir lui-même « sacrifié aux faux dieux » fut pris de repentir, et essaya dans son *Despertador cristiano* (1) de secouer la léthargie de ses confrères. L'exhortation contenue dans sa préface est excellente, mais resta sans effet ; quant à ses sermons, ils sont moins mauvais que bien d'autres ; ils ont parfois du mouvement et de la chaleur, mais l'orateur n'a pu oublier son ancienne manière. D'ailleurs cet exemple ne suffisait plus : le *Despertador* ne réveilla personne. Ce lourd sommeil résistait aux prières, aux cris, aux menaces ; il devait, après avoir duré encore un demi-siècle, ne cesser qu'au bruit des éclats de rire qui accueilleront *Fray Gerundio* (2).

(1) Le « Réveilleur chrétien ».

(2) Il peut être curieux de noter qu'en faisant connaître au public le roman d'Isla, Feller (*Journal hist. et littér.*, 1774, sept., p. 262) et le *Journal encyclopédique* (1758, t. VI, 1er sept., p. 86) font remonter le *gérondianisme* aux Arabes d'Espagne. « Les Maures, dit le *Journal encycl.*, ont laissé dans cette frontière de l'Europe un mauvais goût d'éloquence. » Si l'on admet que l'emphase et la subtilité orientales ont quelque peu marqué de leur empreinte les lettres espagnoles, i sera logique de conclure que l'éloquence a dû garder cette trace au moins autant qu'aucun autre genre.

CHAPITRE XI

LES SERMONS DU FUTUR AUTEUR DE FRAY GERUNDIO

La méthode dans le sermon espagnol et chez Isla. — Caractères de son éloquence : finesse d'observation, portraits. — Deux carêmes sur le vol. — Sermon sur la médisance. — La grande éloquence chez Isla : Sermon sur la mort, sur la Passion. — Isla et Bossuet. — Variété du talent d'Isla.

Avec le dix-huitième siècle commence, pour la chaire espagnole, la période que nous devons étudier à l'aide de *Fray Gerundio*. Les sermons d'Isla, prêchés durant les trente années qui précédèrent l'apparition de son livre, s'offrent d'abord à notre examen comme une transition naturelle. Toutefois je présenterai surtout ici les *bons côtés* de la prédication de notre écrivain, réservant à plus tard la tâche facile de prouver l'opportunité de la satire par les exemples mêmes de son auteur.

Cette méthode aura l'avantage de nous montrer, dès à présent, dans un de ses plus légitimes représentants, les vraies qualités de la prédication espagnole, ce qu'elle offre de pittoresque, de vivant, d'original.

Un de ses plus frappants et meilleurs caractères est qu'elle a gardé dans la distribution et la marche du discours une liberté, une aisance, une variété que le sermon français n'a eues que bien rarement, ou qu'il a du moins trop vite et trop entièrement désapprises.

Sans doute, pratiquée par d'inhabiles parleurs, cette liberté nuit à l'unité du plan, à la méthode, quand elle ne la supprime pas tout à fait. Mais, qui dit méthode ne dit pas nécessairement ce cadre raide et un peu factice, que les admirables compositions de Bourdaloue nous font trop aisément considérer comme le moule obligé du sermon.

A ce syllogisme perpétuel, et à peine déguisé, dont les arêtes font saillir dans tous ses détails la charpente solide du discours, il est permis de préférer des œuvres dont la grande et facile allure cache une disposition plus savante encore peut-être, à coup sûr plus agréable et plus naturelle.

L'idée maîtresse s'y épanouit d'elle-même en ses développements partiels, dont le nombre et le rang ne sont point fixés d'avance, mais qui s'unissent et se coordonnent par le mouvement intime, par la force invisible de la vie. Ce n'est pas, comme Fénelon le demande quelque part dans une comparaison malheureuse, la régularité géométrique et morte d'une ville moderne, où toutes les rues aboutiraient à une place centrale en lignes inflexibles et symétriques. Le discours est un être animé, dont les formes harmonieuses se déploient avec souplesse, sans qu'il faille à chaque instant y appliquer par le dehors la règle et le compas;

c'est, comme le voulait Vieira, l'arbre qui jaillit du sol, produisant, avec une variété dont les caprices mêmes sont mystérieusement ordonnés, un tronc, des branches et des rameaux, du feuillage, des fleurs et des fruits (1).

On croit peut-être que je viens de décrire la méthode de Bossuet. C'est chez lui, en effet, que s'unissent, dans le plus merveilleux équilibre, la liberté, l'élan vigoureux et spontané de toutes les facultés, le mouvement oratoire le plus intense, et une fermeté de plan, une logique de style qui, jusque dans les moindres détails de la pensée et de la phrase, défie la plus exigeante analyse. Cependant, Vieira approche parfois de cet idéal et, en tous cas, dans des œuvres moins ordonnées et moins grandioses, il garde encore, — avec le charme d'une méthode plus lâche mais plus souple — assez d'unité pour être un solide et puissant orateur. Pour en revenir à l'image qu'il propose, le grand arbre qui « s'est élevé superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons » (2), c'est Bossuet ; lui, Vieira, c'est plus souvent la splendide et intempérante végétation de ces forêts du Maragnon, dont il évangélisa les sauvages. Or, la méthode de Vieira est aussi celle d'Isla.

Héritier des traditions oratoires de son pays, admirateur éclairé de Vieira, Isla voyait dans la manière du jésuite portugais un idéal mieux approprié à l'esprit

(1) Vieira : *Sermon pour le dimanche de la Sexagésime*. Cf. l'abbé Carel, *Vieira, sa vie et ses œuvres*, chap. IV.
(2) Bossuet : *Sermon sur l'ambition*, 2e point

espagnol que la méthode de Bourdaloue, ou même de Ségneri ; mais, pour sa part, il sut distinguer et choisir dans ce maître dangereux. D'ailleurs il relève surtout de lui-même, et ne doit qu'à son fonds ses vraies et originales beautés.

C'est la sœur d'Isla, héritière de ses manuscrits, qui fit faire par souscription, onze ans après la mort de l'auteur, la belle édition de ses sermons. Nous en possédons cent neuf, réunis en six volumes ; ce recueil est loin d'être complet, et s'arrête précisément au moment où nous souhaiterions le plus qu'il se continuât, lorsque l'orateur, dans toute la maturité de la vie et du talent, écrivait déjà *Fray Gerundio*, et profitait tout le premier des leçons qu'il donnait aux autres.

Le dernier volume se ferme à la veille de ce célèbre carême qu'Isla prêcha à Saragosse en 1757, et dont ses lettres intimes constatent le succès éclatant.

« N'en doutez pas, écrit-il de Saragosse à un ami le 18 avril, il n'y a pas un Aragonais instruit et cultivé qui n'ait fait grand accueil à mes sermons ; et, qui plus est, ils ont de très nombreux partisans parmi les moines. Beaucoup de gens s'écrient : « Quel dommage que cet homme-là ne soit pas Aragonais ! » Et quelques-uns m'ont dit cela à ma barbe. Le vulgaire est partout le vulgaire ; mais on ne se souvient pas que, dans le peuple même, jamais un *étranger* (c'est ainsi qu'ils nous appellent) ait eu ici tant de partisans. D'où vous conclurez que prêcher avec sagesse et piété est encore la meilleure manière de plaire à tout le monde. On n'a pas vu courir le moindre petit papier contre mes

sermons ; c'est là un fait dont il n'y a pas d'exemple, et dont les naturels du pays ne reviennent pas, eux qui n'épargnent pas même leurs compatriotes. Garcés, entre autres, a été par eux mis en pièces (1). »

On ne peut trop déplorer la perte de ce carême. Nous aurions là plus de quarante sermons, que l'auteur, nous le savons, avait préparés avec grand soin, et qui seraient, selon toute apparence, ses meilleurs discours.

Dans l'édition que nous possédons, la date qui accompagne chacun des sermons et l'ordre chronologique dans lequel ils sont rangés en rendent la lecture plus attachante. Sous l'influence de l'âge, de la réflexion, du commerce assidu avec les grands maîtres, nous voyons le goût d'Isla s'épurer, son style s'affermir, sa pensée gagner en originalité vraie, et disparaître peu à peu les défauts auxquels il sacrifia d'abord amplement. Ces défauts n'avaient point échappé à ses adversaires, et, quand parut *Fray Gerundio*, quelques-uns essayèrent contre le satirique d'un argument *ad hominem*, qui n'eût point manqué de force ; mais Isla avait eu l'esprit de ne jamais laisser imprimer un seul de ses sermons, et les allégations fondées sur ce chef tombèrent d'elles-mêmes (2). D'ailleurs il avait prévu l'attaque, et il y

(1) Lettre inédite à D. Miguel de Medina. British mus., Eg. 574, f° 115.

(2) Endechas del P. Marco contra el famoso Predicador Fray Gerundio de Campazas, y contra su autor el P. Isla, probándole varios y notables defectos que cometió en sus sermones. *B. A. E.* t. XV, p. [illegible]. Carta del Padre de las Barbas Largas al Rmo P. Isla, Rmo y Gerundianísimo Padre... *Bibl. nac. de Madrid.* V8. H. 212. ff. [illegible] — Dans ces opuscules, les adversaires d'Isla ne relèvent aucun des traits de vrai *gerundianisme* que nous trouvons aujourd'hui dans les sermons imprimés. Les exemples qu'ils citent, de mémoire, sont insignifiants

répond d'avance, dans son *Prologue à morion*, avec une sincérité pleine de finesse : « Qui t'a chargé, me dis-tu, de nos affaires, et de pareilles affaires ? Un curé de l'Église Saint-Pierre de Villagarcia, un *Lobon*, transformé en réformateur de la chaire espagnole ! un Lobon, Dieu du ciel ! qui a été ce que nous savons tous ; qui, dans trois ou quatre sermons qu'il a prêchés — et quelques-uns assez tapageurs, — a laissé bien loin derrière lui tous les *Gerundios* passés, présents, futurs et possibles ! C'est lui qui vient nous instruire, nous réformer, se moquer de nous ? *O tempora, o mores !* »

« Eh bien, oui, ami lecteur, ne t'en déplaise. Ce même Lobon, qui a été tout ce que tu dis, et bien plus encore si tu n'es pas content, ose une pareille entreprise. Elle est moindre que celle de la conversion du monde, et pour celle-là en vérité, Dieu ne s'est pas servi de grands docteurs, mais de pauvres pêcheurs, car en fin de compte, ami lecteur, l'esprit du Seigneur souffle où il veut... (1) »

Ailleurs, il repousse la même objection, venue du capucin Marquina, qui n'avait pas résisté, lui, à la tentation de faire imprimer certains sermons assez peu édifiants, et dont le P. de Isla divertit fort le public.

« Un conte me vient à l'esprit ; et, prenez garde, ce n'est point un conte. Le Père Ange de Joyeuse avait quitté, avec les permissions nécessaires, l'habit de capucin pour revêtir la cotte de mailles et ceindre l'épée ; il était devenu duc et pair et maréchal de France.

(1) *Fray Gerundio*, Prólogo con morion, fin.

Comme il se trouvait un jour à Rouen avec Henri IV, tous les yeux étaient fixés sur le roi et sur le maréchal. Le roi lui dit : Duc, sais-tu d'où vient la curiosité de tous ces gens-là? Écoute : C'est qu'ils regardent en toi un capucin renégat, et en moi un huguenot converti. Soit Henri IV l'auteur de *Fray Gerundio*, le Père de Joyeuse représentera Marquina » (1).

Pour faire connaître l'œuvre oratoire d'Isla, je vais être obligé de multiplier plus que jamais les citations ; j'espére que le lecteur n'aura pas à s'en plaindre. Je tâcherai, — et ce sera toute ma méthode, — de les choisir et de les grouper de façon à mettre vivement en relief les caractères distinctifs de notre orateur.

Le premier sermon du recueil, prêché en 1728, offre déjà tous les contrastes. La nouveauté et la personnalité de la conception apparaissent dès l'exorde. Ayant à prêcher sur la guérison de l'aveugle-né, l'orateur, au lieu de déclamer à ce propos, comme le font, dit-il, tous les prédicateurs, et comme il l'a fait lui-même quelques jours avant, contre l'aveuglement des hommes, prend le contre-pied de ce lieu commun et va démontrer « premièrement, que depuis la venue de Jésus-Christ, tous les hommes y voient assez pour se sauver ; secondement, que beaucoup ne se sauveront pas, parce qu'ils n'y auront vu que trop. »

Rarement dans la suite nous aurons à constater une plus grande abondance de textes, et plus violemment interprétés ; un plus lourd appareil de raisonnements

(1) *Cartas apologéticas del P. Isla*, Carta II, B. A. E., t. XV, p. 320.

pour prouver les choses les plus claires, ou réfuter les objections les plus puériles ; un galimatias plus compliqué que celui-ci :

« Il y a une ombre qui empêche la vue, et il y a une ombre qui aide la vue ; avec l'ombre de la nuit, nul n'y peut voir, à moins d'être une chauve-souris, et sans l'ombre que produit le soleil, nul n'y peut voir, fût-il un lynx. Pour bien voir le soleil, il faut se mettre à l'ombre. Or, Jésus-Christ est notre soleil, et nous sommes son ombre. La preuve en est claire et littérale, car où la Vulgate lit : *Faciamus hominem ad imaginem nostram*, le texte hébreu dit : *Faciamus hominem umbram nostram*, faisons l'homme notre ombre. Donc, nous pouvons tous y voir clair, et nous ne sommes pas aveugles (1). »

Nous n'aurons jamais un amas plus désordonné de choses disparates : l'histoire de Philippe endormi en jugeant ; la description du procédé qu'il faut employer pour apaiser les tigres furieux, et qui consiste à mettre devant eux un miroir qui leur fait honte d'eux-mêmes : *Tardantur imagine formae;* Saint Paul est invoqué ici après le poète : *videmus nunc per speculum ;* le temple de cristal bâti par Néron ; l'anecdote d'un roi de Perse qui écrivit au roi d'Espagne avec cette adresse : Au roi qui a le soleil pour chapeau ; que sais-je encore ? Le tout dans la même page.

D'ailleurs nous trouvons aussi, déjà plus qu'en germe, toutes les qualités sérieuses et aimables du P. de Isla :

(1) *Sermones*, t. I, p. 6.

la clarté limpide, l'allure aisée et populaire, l'esprit surtout, la finesse d'observation morale et les portraits piquants.

« Plusieurs, dit-il, seront condamnés pour avoir trop bien vu, chez les autres s'entend, des défauts et des intentions souvent imaginaires ; sortes de presbytes spirituels, lynx envers leurs pareils et taupes envers soi (*topos á lo cerca y linces á lo largo*). Tels ces chanoines, qui de leurs stalles au chœur voient fort bien les bévues du célébrant à l'autel ou les ridicules des chantres, et s'en moquent avec leurs voisins, mais qui ne voient pas l'irrévérence qui se commet dans leur propre stalle. Tels ces cavaliers qui, de leurs fenêtres, examinent tout ce qui passe dans la maison voisine, et s'occupent à peine de ce qui se passe chez eux. Sur ce point, si nous en venions à la délicate, mais toujours respectable catégorie des dames (señoras mugeres), que n'aurions-nous pas à dire ? Mais je m'arrête, car je deviens à charge. »

Un véritable souci de l'instruction et de la conversion fait jaillir d'utiles leçons et des exhortations éloquentes de prémisses qui paraissaient seulement ingénieuses. La dogmatique est détestable et le sera longtemps ; la morale est bonne et deviendra excellente.

Ce premier sermon est intéressant à un autre titre : c'est le seul dont nous ayons une seconde rédaction, prêchée juste dix ans plus tard à Santiago, en 1738. Bien qu'écrite, comme la première, au courant de la plume, et jamais corrigée, elle marque un progrès

immense. Le sermon, plus plein, est cependant plus court : les textes mal entendus, les difficultés en l'air, les jeux de mots, les tigres et leurs miroirs, et le chapeau du roi d'Espagne, tout ce bagage a disparu, et c'est à peine si un goût sévère trouverait à reprendre quelques lignes trop scolastiques.

Pensée, logique, style, tout s'est affermi. Les applications morales sont plus autorisées et plus pratiques ; une mise en scène animée met en dialogue l'examen de conscience des deux catégories de l'auditoire, hommes et femmes : on sent que la maturité des trente-cinq ans, l'expérience des âmes et la lecture de Bourdaloue ont passé par là.

Où se déploient le mieux les qualités maîtresses de la prédication du P. de Isla, c'est dans les deux carêmes successifs prêchés à Santiago en 1736 et 1737, et répétés plus tard à Ségovie. Chaque sermon est composé, selon l'usage, de deux discours prononcés bout à bout et qui n'ont rien de commun. Le premier est la *doctrina*, l'explication familière et pratique du catéchisme ; l'autre est une exhortation morale d'un ton plus haut et plus véhément. Or, c'est aux *doctrinas* que je veux arrêter un instant le lecteur. Dans ces huit instructions, l'orateur a poursuivi un même sujet, à la fois très nécessaire et très délicat, le septième commandement de Dieu. C'est un véritable traité moral de la justice, sous la forme attrayante d'une revue de toutes les professions exercées dans la société. Quiconque a étudié la chaire du moyen-âge retrouve là les véritables *sermones ad status*, avec les menus et pittoresques détails de la

vie réelle, et toute la liberté d'une causerie abandonnée (1).

Donc, le premier dimanche de carême, l'orateur débute par un trait de la vie de saint François de Borgia qui, étant duc de Gandie et vice-roi, aimait passionnément la chasse; mais rien, disait-il, ne lui donnait tant de plaisir et d'agrément que la chasse aux voleurs.

« Aussi allait-il fort souvent par les montagnes, les forêts et les grands chemins poursuivre, prendre et exterminer ce gibier raisonnable. Eh bien, voici, dit le prophète Jérémie, que j'enverrai au monde de nombreux chasseurs, c'est-à-dire, expliquent les interprètes, de nombreux prédicateurs pour se livrer à la même chasse que saint François de Borgia. Et moi, indigne ministre de Dieu, indigne prédicateur de son Évangile, je suis l'un de ces chasseurs que le Seigneur a choisis pour faire cette importante battue : tel est l'emploi qui m'occupera durant cette sainte quarantaine. Chasseur je serai, et pas autre chose. Dans toutes mes instructions, je partirai en chasse contre les voleurs. Je dis mal : je partirai ; je n'aurai point à bouger de cette chaire ; je n'aurai ni à grimper sur les montagnes, ni à fouiller les cavernes, ni à battre les grands chemins. Les voleurs qui hantent ces parages-là sont connus et visibles ; le premier venu peut leur donner la chasse ; la mienne s'attaquera à une autre espèce de larrons

(1) On rencontre les mêmes caractères et la même méthode, même l'esprit d'Isla, dans les *doctrinas* et les sermons du célèbre P. Calatayud et en général chez tous les missionnaires espagnols.

beaucoup plus pernicieux, parce qu'ils sont plus difficiles à reconnaître, et quasi impossibles à éviter; voleurs d'autant pire espèce, qu'ils sont de meilleure caste ; larrons qui s'appellent gens de bien, qui s'appellent nobles, qui s'appellent gentilshommes, qui s'appellent maîtres et seigneurs, et qui ne laissent pas pour cela, dit saint Basile, d'être des maîtres larrons; voleurs qui ne vont point en prison, ni ne finissent sur le gibet, mais qui tombent dans l'enfer. Je prévois que je ferai lever beaucoup de gibier, que j'en inquiéterai et en troublerai beaucoup; mais c'est là justement ce que prétendent les chasseurs : une fois levé, le gibier finira par tomber. »

La battue annoncée commence par la famille, et la maison entière y passe, enfants et parents, domestique et maîtres. On ne sait vraiment qu'admirer le plus : la lucidité populaire avec laquelle sont exposés des cas de conscience parfois épineux, la délicate sûreté des solutions, l'intérêt soutenu de la causerie, le piquant des anecdotes, la grâce pittoresque du style et de la langue.

« Que dirons-nous des serviteurs et des servantes par rapport aux maîtres ? Je ne dirai point que dans cette profession il y a quasi autant de larrons et de larronnesses que de servantes et de serviteurs, car je ne veux me mettre mal avec personne; mais je ne laisserai point de déclarer larrons ceux que tous les auteurs déclarent tels, et... qui se sent morveux se mouche. Je ne dis rien des valets qui ferrent la mule; qui, sur la viande, le jambon, le beurre, le vin, les fruits, enfin sur tout ce qui passe par leurs mains, prélèvent plus de

dîmes que les curés, et plus de tributs et de gabelles que le roi ; car le curé ne prend qu'un sur dix et eux prennent sur chaque unité. Le roi n'impose pas toutes les denrées ; eux mettent leur gabelle sur tout, vrais fermiers des *alcabalas* du diable. »

De tous les détails du ménage, Isla n'omet rien, pas même la viande qui se perd, parce que la servante a négligé de la saler ou de la mettre au frais, et qui doit être prise « ou sur son salaire en cette vie, ou dans sa peau en l'autre » ; pas même les lavandières, qui comptent en savon « ce qu'elles ont dépensé en coups de battoir, et qui savent le maudit secret d'amincir le linge fort ». Il n'oublie ni « les *larrons de temps*, les valets dormeurs, ni les servantes « qui font de la fontaine publique salon et boudoir, y convoquant leurs bonnes amies et parfois leurs bons amis, et qui, tout à leur aise, remplissent d'eau leurs jarres, et leurs oreilles de médisances, de contes méchants, d'inutilités et de malpropretés, semblables à la Samaritaine de l'Évangile en tout, excepté en la conversion (1) ».

A cette troupe de voleurs appartiennent aussi les étudiants qui dépensent leur pension à tout autre chose qu'à acheter des livres.

Quand vient le chapitre des maîtres, le ton change et revêt par instants un accent d'indignation éloquente. Ainsi, parlant des enjôleurs qui font signer par surprise à des malheureux un engagement à un travail trop peu rétribué : « Consolez-vous, pauvres gens

(1) Il faut mettre en note et laisser en espagnol ce mot à l'adresse des [illegible] qui vont passer de longues heures à la boucherie et qui « sous prétexte de comprar la carne, quitan Dios que no la vendan! »

(*pobrecitos*); consolez-vous : ces billets, qui prouvent contre vous devant les tribunaux de la terre, seront les meilleurs titres que vous pourrez présenter pour soutenir vos justes revendications au tribunal du ciel. »

Mais cette première battue n'avait fait lever que du menu gibier. Nous arrivons aux grosses pièces : voici le tour des commerçants et des usuriers.

L'orateur dévoile toutes les ruses du métier : les fausses mesures, l'obscurité calculée de la boutique qui permet de mêler la terre au tabac, l'eau au vin, le cacao de *Caracas* à celui des Indes ; — les calomnies répandues contre les confrères ; l'embauchage des naïfs paysans galiciens qui passent par la ville à l'époque de la moisson, et qu'on adresse à de méchantes auberges où ils paient cher tous les rebuts. — Il détruit par un joli conte l'excuse des marchands qui trompent leurs clients sous prétexte qu'ils ont été trompés eux-mêmes : « Une bande de voleurs entra un jour chez un homme riche et lui prit tout ce qu'il avait. Lui, se voyant dépouillé de tout, dit avec un grand flegme aux voleurs : Mes seigneurs, puisque Vos Grâces ne m'ont point laissé de quoi manger, et qu'il faut pourtant vivre, enseignez-moi le métier, et admettez-moi dans la confrérie. Aussitôt fait que dit, il s'en fut avec eux. A quelques jours de là, on les prit tous, et on les condamna à la potence. Le pauvre larron novice se désolait, et disait au juge : Seigneur, si j'ai volé, c'est que ceux-ci m'ont volé tout le premier. — Eh bien, mon fils, répondit le magistrat, moi aussi, si je te pends, c'est que je les pends eux-mêmes les premiers. »

L'usure est flagellée avec une énergie et une sévérité que les pauvres gens devaient bénir. Rien n'est plus mordant que le début de la troisième instruction :

« Et qu'allons-nous faire de toutes les troupes de voleurs que nous avons prises depuis deux semaines ? — Eh mais, faire leur procès, instruire leur cause et les châtier comme ils le méritent. — A merveille. Et qui va instruire leur cause et faire leur procès, et prononcer leur sentence ? — Bonne demande ! Les magistrats députés par l'État, les notaires, les procureurs, les rapporteurs, les avocats, les juges. — Tout doux ! Y aura-t-il à Santiago, que dis-je, à Santiago ? y aura-t-il dans le monde entier assez de magistrats capables d'informer et de siéger dans le procès de tant de voleurs ? Pour que vous vous rendiez bien compte de cette question, vous devez tous savoir, comme le savent les gens instruits, que par une très juste disposition des lois, on n'admet personne ni comme témoin, ni comme notaire, ni comme juge, ni à un titre quelconque dans sa propre cause. »

La science juridique du P. de Isla lui avait acquis en ces matières une compétence reconnue ; aussi les détails techniques, l'abondance des autorités spéciales, sans nuire à l'enjouement du style, donnent à ce discours un cachet à part, et nous valent de curieux portraits de juges, de procureurs, d'huissiers et d'alguazils.

Le dimanche suivant, les médecins trouvèrent leur maître comme les gens de loi. Isla se défend d'abord

malignement de n'avoir, comme on le prétendait, laissé personne sans blessure. « Jésus ! s'écrie-t-il, eh ! quelle fausse accusation ! Ai-je par hasard dit un mot de ceux-ci, et de ceux-là, et de ces autres encore? »

Après avoir ainsi, en passant, mis la main sur une foule de petits voleurs oubliés, il s'arrête sur les médecins avec une complaisance mal dissimulée. Les souvenirs du docteur Carmona et les lettres de Juan de la Encina étaient encore de fraîche date. Les praticiens qui voudraient faire un examen de conscience complet, en trouveraient la matière dans ce sermon ; car, avant d'en venir aux péchés qu'ils commettent contre la justice, le prédicateur passe rapidement en revue tous les points délicats. Je ne l'imite pas, faute d'avoir la naïveté de son auditoire et de sa langue.

Même détail pour les pharmaciens, dont il décrit les *quiproquos* volontaires et coûteux à leurs clients. On croit lire, par instants, le mémoire de M. Fleurant, avec de très curieuses variantes.

La satire laïque vient ici à l'appui des plaintes de la chaire. On peut rapprocher des sermons d'Isla sur les médecins et les apothicaires certaines pages des *Songes et Visions* du docteur Diego de Torres Villaroel (1).

Je ne puis poursuivre cette analyse ; mais on le comprend, une telle prédication garde et nous rend l'empreinte exacte de son auditoire. Isla excelle à rajeunir, en quelque sorte, l'Évangile, pour les besoins spéciaux de chaque peuple.

(1) *Sueños morales*, parte 1ª, sueño 7; parte 2ª, visita 1ª; — *Barca de Aqueronte*, juicio 1º.

Aux habitants de Compostelle, il reproche leur dureté à l'égard des pauvres pèlerins ; prêche-t-il à Ségovie, pays de troupeaux et de lainages, il montre à ses auditeurs le meilleur pâturage et le meilleur pasteur de leurs âmes, et leur offre, dans l'Eucharistie, une *bergerie complète.*

« Nous savons tous que ce divin Agneau donne une laine qui suffit à vêtir et à enrichir le monde entier. Cette laine est fort estimée là-haut dans les pays du ciel, et ce commerce peut nous procurer d'immenses gains. Ames de Ségovie, qui travaillez avec tant d'ardeur à l'échange des laines de la terre, faites donc aussi commerce des laines du ciel, et revêtez-vous de la très fine étoffe que vous offre dans la Sainte Eucharistie l'Agneau immaculé, Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Induimini Dominum Jesum Christum.* »

Dans la petite ville de Saint-Sébastien, où les mœurs sont exemplaires, Isla combat le vice dominant de la médisance. Un tel sujet devait donner carrière à sa verve ; les discours où il le traite dépassent en mordante finesse les instructions sur la justice.

On médit en mentant, et on médit aussi en disant la vérité ; on médit par exagération et aussi par restriction ; en découvrant ce qu'il faut cacher et en cachant ce qu'il faut découvrir ; en parlant, et aussi en se taisant ; par les blâmes et même par les éloges ; enfin on ne médit pas seulement avec la langue, mais avec les yeux, les mains, l'attitude et tous les mouvements du corps. Ce plan est rempli par une suite de tableaux dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre de style espagnol.

« La plus fine classe de médisants se compose de ceux qui médisent par leur silence..... Qui a jamais vu pareille chose ? Pour ma part, je l'ai vue mille fois, et nous la voyons tous chaque jour. Dans une réunion, dans un salon plein de dames, en voici une qui fait l'éloge d'une absente, louant sa piété, son esprit, sa prudence, son honneur ou sa charité... Parmi les visiteuses, les unes confirment ce qu'on vient de dire, et ce sont les moins nombreuses ; les autres prennent franchement le contre-pied, et détruisent une à une les bonnes qualités qu'elles entendent célébrer ; mais en voilà une qui, d'un air sournois et pincé, baisse les yeux, grimace légèrement, fait une petite moue et se met à jouer de l'éventail en grand silence. Je vous le demande, laquelle de ces deux médisantes est la plus maligne ? Laquelle en dit plus, celle qui parle ou celle qui se tait ?

» Mais croyez-vous que les femmes soient les seules dont le silence soit médisant ? Au contraire, ce sont elles qui pratiquent le moins cette sorte de médisance, car les péchés de silence sont ceux dont elles se gardent le mieux... Mais que, dans un cercle de graves barbons, on se mette à louer celui-ci ou celui-là, c'est plaisir de voir les mines qui apparaissent tout à coup. Les uns se renversent sur leur chaise, croisent les jambes et contemplent le plafond avec une attention marquée. Les autres lèvent les sourcils et, regardant aussi en l'air, tambourinent sur leur chaise avec un ricanement faux ; l'un tire sa tabatière, y donne deux petits coups, et hume une prise de toutes ses forces en

s'essuyant les paupières et ne parlant non plus qu'un muet ; celui-là laisse tomber sa tête comme une figue mûre, appuie son front sur la pomme de sa canne, et, après un long silence, pousse un soupir et dit tout à coup : « Oui, messieurs, et à propos, que fait le Grand Turc ? » Vous en verrez un prendre les pincettes du *brasero*, et faire des dessins dans la flamme, ou sur la cendre, tout en chantant un *tra déri déra* plein de malignité.

» Si vous leur demandez pourquoi ils ne disent rien, ils vous répondront, fort contents d'eux-mêmes, qu'ils n'aiment point à médire. Mais qu'on se mette à déchirer celui-ci ou celui-là, ils parleront plus qu'une bande de geais et jaseront plus qu'une troupe de martinets... »

Voilà des pages qui n'ont pas besoin de signature ; elles accusent assez nettement, je crois, le trait le plus saillant de la prédication d'Isla : c'est un talent d'observation morale d'une remarquable finesse, mis au service d'un solide enseignement chrétien : c'est un ton de causerie familière, plein d'agreables surprises et ignorant par-dessus tout le fléau du convenu. Rien n'était plus rare que pareilles qualités.

Faut-il remarquer que nous rencontrons dans ces sermons certaines données où il ne faut pas voir la caractéristique des mœurs espagnoles, mais où il est piquant de retrouver la couleur de la *nouvelle* et du drame castillan ? Nous voyons « ceux que brûle une passion dont l'objet est dans une sphere supérieure et inabordable. Ils sont inquiets, toujours en sursaut,

se figurant au coin de chaque rue le poignard d'un mari, le pistolet d'un frère, l'épée nue d'un rival. »

Nous trouvons les portraits de la duègne complaisante et perfide ; de la mère ou de la tante vigilante et scrupuleuse ; de la jeune fille curieuse qui aime trop la rue et la fenêtre par où montent les sérénades (1).

Comme au moyen-âge encore, tous les personnages des récits bibliques, légendaires ou historiques revêtent le costume national, le sombrero et la mantille castillane. Ainsi le *vice-roi* de Capharnaüm est un cavalier accompli qui fait au Seigneur une profonde révérence de cour, et à qui ses vassaux crient : Noël, Noël (albricias) en lui annonçant que son fils le señorito est rétabli. Le fils de la veuve de Naïm est transformé en « un jeune et élégant hidalgo, le plus brillant dans les tournois, le plus courageux dans les hasards, le plus agile à l'escrime, au bâton, aux courses de taureaux ; qui, naguère encore, parcourait les rues sur un cheval de prix, faisant jaillir du feu des pierres, et captivant tous les cœurs. »

Isla sait donner un tour saisissable aux pensées abstraites, à une morale souvent profonde et pénétrante. N'y-a-t-il pas du saint François de Sales dans cette réflexion sur l'humilité :

« Les esprits vulgaires sont comme ces pauvres paysans qui, n'étant jamais sortis de leur trou, croient que les choses de leur village sont les plus belles de la terre ; il n'y a point d'église, ni de tour, ni de cloches

(1) Le texte parle des « doncellas callegeras y ventaneras; » impossible de rendre ces jolis adjectifs. Cf. t. I, p. 368 ; t. V, p. 62.

comme les leurs. Les hommes d'un entendement élevé sont comme ceux qui ont longtemps couru le monde et qui, revenant à leur hameau, c'est-à-dire en eux-mêmes, en connaissent la pauvreté, et rougissent de ce qu'ils louaient autrefois. »

A partir de 1748 environ, quand les dernières traces de *gérondianisme* ont disparu, quand l'interprétation de l'Evangile est simple et naturelle, le développement ferme et plein, le style pur, on trouve dans Isla nombre de discours qu'il faut qualifier d'excellents. Le dernier volume est rempli par une dominicale, prêchée à Valladolid en 1750, et qui nous révèle ce que nous pouvons appeler sa dernière manière. On trouve là une instruction sur le soin des domestiques, qu'on peut rapprocher du beau discours de Bourdaloue sur le même sujet. Dans une autre, sur la haine de la vérité, l'orateur se rencontre, de plus loin, avec Bossuet qu'il connaissait peu.

Il y a un sermon très intéressant sur le grand nombre des élus, ou, de parti pris cette fois, le P. de Isla démontre la thèse diamétralement opposée à celle de Massillon dans son célèbre chef-d'œuvre.

Mais, de ces instructions, la plus remarquable par la vigueur des peintures est le sermon sur la mort. Dans une page d'une touche hardie, Isla ouvre devant le libertin le tombeau qui renferme l'objet de sa passion; il l'invite à ramasser et à prendre dans sa main cette tête charmante qu'il adorait naguère, à la parer lui-même de ses plus brillants atours, et il décrit complaisamment les détails de cette effrayante

toilette. Cette ironie un peu farouche est d'un grand effet.

Le même sujet lui inspire une image non moins frappante : « Dès l'heure où nous commençons à vivre dans ce corps mortel, il n'y a pas d'instant où nous ne travaillions à mourir. *Nunc*, en ce moment où nous respirons, car le souffle même qui nous conserve la vie nous pousse à la mort ; *nunc*, en ce moment où nous sommes réunis dans cette église, où vous paraissez assis sur ces tombes de vos pères, tout immobiles que sont nos pieds, vous et moi nous marchons vers le tombeau... (1) »

On retrouve la même pensée, et presque les mêmes termes dans un sermon de la jeunesse de Bossuet : « Je suis emporté si rapidement qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit, en effet, messieurs, et pensant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation (2) ».

Voici une inspiration des plus énergiques. L'orateur attaque la cupidité :

« Ceux qui sont de l'avis de saint Paul tiennent l'or et les richesses de cette vie pour ordure et poussière en comparaison de J.-C. ; mais combien sont de ce sentiment ? De bouche et en théorie, tout le monde ;

(1) Tom. III, p. 338.

(2) Bossuet, *Sermon sur la mort.* Variante sacrifiée par l'orateur et reproduite en note par M. Gandar dans son *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet.*

de cœur et pratiquement, presque personne. La plupart donnent à entendre par leurs œuvres qu'ils tiennent J.-C. *ut stercora*, au prix de l'or.

» O mon Dieu ! si au lieu de vous cacher à l'autel sous les espèces du pain, vous vous étiez caché sous celles de l'or, que vous auriez une infinité d'adorateurs ! que nous verrions des communions fréquentes ! C'est alors que l'on embrasserait le sacerdoce en vue du sacrifice ; c'est alors que le dégoût mortel avec lequel on regarde ce pain céleste se changerait en une faim vraiment sacrée... *Auri sacra fames* (1). »

Ainsi les hautes et fortes pensées, les tableaux saisissants, l'émotion communicative, ce qu'on appelle la grande éloquence, est moins rare qu'on ne le croirait sur les lèvres railleuses du P. de Isla. Il est plusieurs discours où cette éloquence règne d'un bout à l'autre, sans effort et sans enflure, laissant voir encore la trace des larmes et des acclamations qu'elle arrachait au peuple.

Le discours sur la Passion est le type de ces sermons de missionnaire, d'un cachet très national, et dont on ne saurait méconnaître la beauté. Pour le comprendre, il faut le replacer dans son milieu et l'entourer de sa mise en scène. Le Vendredi Saint, dans l'église en deuil, en face du tabernacle vide et entr'ouvert, le prédicateur est en chaire. Derrière lui sont préparés sur des brancards sept ou huit groupes plastiques qui représentent les principales scènes de la passion du Christ : ce sont des statues habillées et peintes, par-

(1) T. III, p. 221.

lant aux regards du peuple, et qui parfois, dans leur naïveté touchante, laissent deviner la main d'un artiste ignoré : la séparation de Jésus et de sa mère, l'agonie au jardin, la trahison de Judas, le soufflet, la flagellation, le crucifîment, la Mater Dolorosa... Chaque groupe à son tour, porté par des pénitents, apparaît aux yeux des fidèles et s'arrête devant la chaire. Le prédicateur explique au peuple la scène qu'il a sous les yeux et lui suggère les sentiments qu'elle inspire ; puis le groupe passe et va se ranger dans le sanctuaire, faisant place au suivant : c'est le sermon des passages ou des pas du Seigneur. (*Los pasos.*)

Rien de plus simple, mais rien de plus émouvant que ces discours en action, sorte de reste des drames liturgiques, où l'orateur joue en quelque façon le rôle du chœur dans la tragédie grecque, et commente la moralité du drame divin.

Ce qu'il faut renoncer à dépeindre, c'est l'émotion, les cris, les sanglots, les acclamations de la multitude quand la voix de l'orateur sait, comme celle du P. de Isla, « animer toutes ces tristes représentations. » La foule répond à ses questions, répète ses prières ; elle choisit à son tour entre Jésus et Barabbas ; elle se jette au-devant du soufflet dont un soldat menace le visage du Sauveur. A la fin, quand il faut gravir le Calvaire, l'orateur couvre sa tête d'une couronne d'épines, se passe une corde au cou, et accompagne ainsi le cortège.

Dans cette animation continue, le P. de Isla sait éviter la vulgarité et le faux pathétique, rencontrer la

note de la vraie passion, préparer, ménager et conduire jusqu'à des résolutions efficaces ces mouvements si variés. Je choisis dans le beau sermon d'Isla la conclusion de l'une des scènes, celle de la trahison de Judas. Le Sauveur, les mains liées, et la Vierge *de las Augustias* en grand deuil, sont là devant la chaire :

« Allons, âmes pieuses, allons, cœurs chrétiens, c'est ici que je vais savoir pratiquement quels sont les vrais amis de Jésus... Notre Dieu, notre Père, notre Rédempteur est mis publiquement en vente, à l'encan. Trente deniers, voilà ce qu'on demande pour sa divine personne. Qui le veut ? Qui le demande ? Qui le rachète ? Songez qu'on va l'envoyer à la mort et aux tourments... Vous n'avez pas pitié du Fils, du moins ayez pitié de la mère. Voyez avec quelles angoisses, quelle affliction, quelles larmes, quel abattement mortel elle vient vous demander l'aumône pour racheter son Fils adoré ! Chrétiens, qui donnera l'aumône à la très affligée Vierge Marie pour racheter le roi souverain de la gloire, le fils de son cœur, l'âme de son âme, la joie du ciel, le maître souverain de l'univers ? Chères âmes, nous dit-elle, mes enfants, mes bien-aimés, ayez pitié de moi, prenez compassion de moi ; soulagez-moi dans cette détresse, tirez-moi de cette angoisse. Donnez-moi l'aumône pour racheter mon Fils, que l'on va m'enlever pour le mettre en croix. Donnez, Dieu vous le rendra ! (*Que Dios os lo pagará !*) Mais, ô Dame, ô Mère très affligée, ô Reine inconsolable ! à qui parlez-vous ? à qui vous adressez-vous ? Vous demandez l'aumône pour racheter

votre Fils, à ceux mêmes qui le vendent?... Non, sainte Dame, il n'y a point de compassion à espérer, ils ne vous donneront pas un maravédi. Quand ils auraient tous les trésors du monde, ils ne songeraient qu'à les employer en péchés, en dissolutions, en abominations. Ainsi, sainte Dame, adressez-vous ailleurs. Frappez à une autre porte : celle-ci est non seulement fermée, mais murée. Voyez si vous trouverez de la compassion dans les cieux, puisque la terre n'est qu'obstination et dureté. Anges, archanges, trônes, puissances, séraphins, une aumône pour racheter de la mort votre Créateur!... Une aumône pour délivrer d'une mort non moins cruelle la triste Mère de votre Dieu! Tout se tait; point de réponse.

» La Vierge Marie revient à vous, âmes pieuses, cœurs chrétiens. Prêtres, c'est ici que vos rentes seront bien employées; nobles, c'est ici que vos riches patrimoines trouveront un digne usage; peuple chrétien, peuple fidèle! c'est ici que sera dignement appliqué le fruit de tes sueurs et de tes fatigues.

» Mais hélas, messieurs, hélas, mes frères, il ne veut point de nos richesses, celui qui est venu nous communiquer tous les biens célestes; il ne veut ni or ni argent pour son rachat. Il veut de l'amour, il veut des âmes, il veut des cœurs. Mon fils, dit J.-C. à chacun de nous, mon fils, donne-moi ton cœur, ainsi tu me délivreras de la mort. Eh bien! âmes chrétiennes, qui le lui refusera? Qui ne se l'arrachera pour le lui donner? »

Voilà, si je ne me trompe, un mouvement achevé,

un peu diffus, mais entraînant, et dont la simplicité attendrissante n'est point dépourvue de grandeur. Ces pages ne sont pas rares. Il faudrait indiquer dans le même genre l'exhortation adressée au peuple de Saint-Sébastien devant le cadavre d'un malheureux assassin qu'Isla venait d'assister dans son supplice, et qui était mort dans les plus beaux sentiments de repentir; ou, dans un ton moins lugubre, le sermon patriotique en l'honneur de Notre-Dame de Covadonga, la protectrice de Pélage et de sa troupe héroïque, l'habitante mystérieuse de cette grotte des monts asturiens, « qui avait menacé d'être le tombeau de l'Espagne, mais qui fut le sein maternel où elle trouva une nouvelle vie. »

Dans un discours sur les œuvres de miséricorde, le cœur de notre orateur trouve en faveur des pauvres abandonnés des accents dignes de Thomas de Villeneuve et de Vincent de Paul.

Mais impossible de noter tous les aperçus dont chacun nous révèle comme un nouveau côté de cette âme si riche, de ce talent si varié. Ainsi, rien de plus curieux que certaine instruction sur le carême où Galien, Hippocrate, l'école de Salerne et les médecins modernes Louis Lemery et Pierre Hecquet sont invoqués pour montrer que le jeûne et l'abstinence sont favorables à la santé, voire même à la fraîcheur du teint et à la beauté du visage.

Le jour de la fête de l'Ascension, l'orateur ne s'avise-t-il pas de nous faire monter avec Jésus-Christ de la terre au ciel, en nous décrivant, d'après le système de Ptolémée, toutes les sphères et toutes les régions que

nous traversons ? Au milieu de cette météorologie et de cette astronomie antiques circule un souffle de poésie étrange, et ce hardi voyage éveille presque, par instants, l'idéale impression d'un chant de Dante, ou de certains épisodes de la Messiade.

Sans doute, il faut choisir beaucoup dans l'œuvre d'Isla. Sur une centaine de sermons, quinze au moins sont franchement mauvais ; le double environ est excellent ; et, dans le reste, qui est fort mêlé, le bien l'emporte souvent sur le mal. Mais il est peu de discours où quelques traits inattendus ne fassent pardonner bien des fautes. M. Menendez Pelayo venait donc de tomber sans doute sur les plus malheureux endroits, lorsque, louant la doctrine oratoire de *Fray Gerundio*, il la déclare beaucoup meilleure que les exemples que le P. de Isla a voulu donner « dans ses insignifiants sermons (1) ».

J'hésite à m'inscrire en faux contre une telle autorité, mais il me semble qu'à des lecteurs français l'insignifiance paraîtra précisément le caractère le plus éloigné des sermons d'Isla, et des plus détestables comme des meilleurs. Hervás y Panduro, témoin authentique et contemporain, a peut-être apprécié le talent oratoire d'Isla. « Il fut prédicateur, écrit-il, dans plusieurs maisons de son Ordre, et principalement dans celle de Valladolid. C'est là que, grâce à la maturité de l'âge, il corrigea certaines vivacités, certains

(1) *Historia de las ideas estéticas*, tomo III, p. 416. M. Vicente la Fuente (*Historia de las Universidades en España*, tomo III, p. 378) dit, avec plus de mesure et de vérité, que le P. de Isla ne sut pas toujours éviter dans ses sermons ce qu'il raillait dans ceux des autres.

écarts d'imagination de sa jeunesse, et prêcha avec cette éloquence, ce zèle, ce véritable esprit chrétien qu'il devait plus tard travailler à renouveler chez les orateurs sacrés (1). »

Un autre historien de la littérature espagnole, Ticknor, dit que, sans atteindre l'abondance et la fervente onction des Léon et des Grenade, les sermons d'Isla n'eussent assurément pas été indignes de la chaire espagnole, au temps même de ces illustres écrivains (2). Si l'on se rappelle que nous n'avons pas en langue espagnole un seul sermon proprement dit de Louis de Léon, ni de Louis de Grenade, on voit à quel rang honorable ce jugement place le P. de Isla parmi les orateurs sacrés de sa patrie.

(1) Hervas, *Biblioteca jesuitico-esp.*, ms. t. II, f° 79.
(2) Ticknor, *Historia de la literatura esp.* t. IV, ch. II, p. 56.

CHAPITRE XII

ORIGINES ET APPARITION DE « FRAY GERUNDIO »

Préludes de *Fray Gerundio*. — Part du P. Luis de Lossada dans l'inspiration de l'œuvre. — Encouragements venus de la cour de Ferdinand VI. — Le curé Lobon de Salazar. — Un opuscule espagnol du jésuite français Panel. — Apparition bruyante de *Fray Gerundio*. — Premières menaces de l'Inquisition.

Dans les sermons du P. de Isla, on trouve de bonne heure des leçons directes et mordantes à l'adresse des prédicateurs.

De 1733 à 1751, je note plus de quinze discours où sont flagellés les défauts régnants, avec une autorité toujours grandissante et une verve qui ne présage rien de bon aux adversaires.

Entre ces préludes de *Fray Gerundio*, le plus significatif est le beau panégyrique de saint François Xavier, en qui l'orateur entreprend de louer le modèle des prédicateurs. — *Praedicate Evangelium :* tel est son thème.

« L'Évangile de la messe et celui du sermon, l'Évangile de l'autel et celui de la chaire, sont-ce deux évan-

giles? L'un se chante, l'autre se lit et se commente, l'un est le texte, l'autre, l'explication de ce texte : voilà toute la différence. Or, je suppose qu'au moment où le diacre a reçu la bénédiction pour chanter le saint Évangile, quand tout le peuple est debout pour marquer son pieux respect et sa sainte avidité, on entende le ministre sacré entonner, au lieu de la parole de Jésus-Christ, des morceaux d'Ovide, des fragments de Claudien, des tartines de Saavedra, des romances et chansons populaires, lui ferait-on injure en le traitant de sacrilège ou tout au moins de fou? Plus fou encore, et plus sacrilège est le prédicateur qui, au lieu d'expliquer les vérités éternelles, ne songe qu'à peigner sa rhétorique, à se mirer dans ses phrases, et à bâtir un jeu d'échecs avec ses mots (1). »

Je ne puis citer toute cette vigoureuse sortie, ni les pages magistrales où le jeune orateur demande au ministre de Dieu « une mission légitime et régulière, une science vaste et solide, une vie exemplaire sans laquelle il détruira, au lieu d'édifier. »

Le 3 février 1751, prêchant devant une célèbre confrérie de Valladolid, Isla consacra son exorde à attaquer de front une des plus détestables manies des prédicateurs à la mode : l'abus des exordes interminables et remplis seulement de burlesques personnalités, qu'on appelait les *circunstancias* du sermon.

Ce morceau véhément et spirituel, qui fit grand bruit, et qui a mérité d'être inséré tout au long dans

(1) *Sermones panegíricos del P. J.-F. de Isla*, tom. IV, p. 71.

Fray Gerundio (1), était une sorte de ballon d'essai. Nous l'apprenons par les lettres qu'adresse l'auteur à son confident, D. José de Rada, prédicateur et curé du Palais Royal : « Qui vous a donné connaissance de mon sermon sur les *circonstances?* Les gens sensés, et qui n'ont rien à redouter de la dénonciation de ces folies sacrilèges, nous font, au sermon et à moi, plus d'honneur que nous ne méritons ; mais les capuchons qui recouvrent des têtes peu solides, c'est plaisir de les voir se remuer. — Cela me surprend-il? Pas le moins du monde ; je m'y attendais bien, quand je me suis décidé à tirer contre la multitude le canon chargé à mitraille (2). »

» Je reconnais que la bonne critique gagne peu à peu quelque terrain sur la barbarie, et que l'exorde en question pouvait contribuer à ce progrès ; mais tout cela n'est rien en regard du champ qu'occupe encore l'ennemi, et d'où l'on ne peut le déloger sans l'atta-

(1) *Fray Gerundio*, lib. III, cap. III, n° 10 et *suiv.* — *Sermones panegiricos*, tomo VI, Sermon de San Blas.

(2) Cartas familiares *á varios*, Valladolid, 27 fév. 1751. — Il est frappant de trouver dans cette lettre la double et constante préoccupation d'Isla, la haine simultanée du *gérondianisme* et du *gallicisme*. « Ya que tratamos de sermones, cómo predicó el P... la primera dominica de Quaresma? Hasta quatro dios há no habia visto su sermon al apóstol Santiago. Seria sin duda de lo grande que he leido en la linea, si no huberia afectado enfrancesarle hasta el alma. Esto me abochornó infinito. Tomemos de los Franceses lo tomable ; pero qué, hemos menester sus idiotismos?... Francesear adredemente en castellano, es una cosa intolerable; es llenarlos á ellos de vanidad, y á nosotros de confusion. No se puede negar que nos han enseñado muchas cosas buenas, pero no se debe permitir que nos enseñen á echar á perder nuestra lengua. » On remarquera dans ce fragment de lettre les mots *enfrancesar*, *francesear*, tout neufs alors, et destinés à une longue fortune. Je ne sais s'ils avaient été employés avant Isla.

quer en bataille rangée et avec toutes les forces possibles. C'est ce que pensait le grand homme que nous avons perdu il y a deux ans. Pour moi, je ne répugnerais pas à entrer en ligne avec toutes mes ressources, en suivant le plan de campagne qu'avait dressé dans son esprit cet insigne général (1). »

Isla veut parler du P. Luis de Lossada, le maître et l'ami de sa jeunesse. Quelle fut l'influence de cet éminent esprit dans l'inspiration de *Fray Gerundio?* Les adversaires d'Isla tentèrent plus tard d'exagérer cette influence. Ils traitent notre auteur de corneille parée de plumes étrangères: ils crient que tout le monde sait de qui fut l'idée du livre et de quelle main sont les meilleurs morceaux. Ils pourraient citer *cum die et consule* l'endroit où étaient déposés les matériaux mis en œuvre (2).

Isla se contenta d'abord de répondre qu'on faisait à son livre beaucoup d'honneur de le supposer digne d'une plume comme celle de Lossada.

Mais le mensonge s'accréditait, grâce surtout aux affirmations audacieuses du capucin Marquina : « Cette chanson a été tellement répétée, dit Isla à son adversaire, qu'aujourd'hui à peine trouverait-on en Espagne un sot qui ne la croie; jugez si le parti que vous commandez est nombreux et formidable (3). »

L'écrivain prit donc la peine d'établir sa paternité

(1) *Cartas familiares á varios*. B. A. E., t. XV, p. 557.

(2) *Carta de don Juan de Aravaca* á don Ag. de Montiano (contra *Fray Gerundio*) B. A. E., t. XV, p. 36[illegible]. — *Reparos del penitente de Fray Matias Marquina*. *Ibid.*, p. 2[illegible].

(3) *Cartas apologéticas*, carta IV. B. A. E., t. XV, p. [illegible].

longuement et d'une façon péremptoire. Il en était à peine besoin, tant le style marquait chaque page de son livre d'un cachet authentique. Mais cette discussion éclaire à merveille les origines cachées du roman.

« C'est un fait constant, dit avec sincérité le P. de Isla, et de notoriété publique dans notre province de Castille, que le P. Luis de Lossada a eu la même idée que l'auteur du *Gerundio*, et un grand désir de s'appliquer à une pareille œuvre, quoique par une méthode très différente. Souvent ses amis l'ont entendu parler de cette idée et de beaucoup d'autres, non moins piquantes qu'utiles, qui naissaient dans son esprit, et qu'il esquissait à grands traits, mais c'était tout. Il n'est pas moins constant que ce désir n'est jamais sorti de l'ordre idéal, et que ni pendant sa vie ni après sa mort on n'a trouvé de lui la moindre note sur ce sujet. » Les matériaux mêmes mis en œuvre dans le *Gerundio* sont presque tous postérieurs non seulement à l'époque où le capucin prétendait les avoir vus dans la cellule du P. de Lossada, mais à la mort même de ce Père, arrivée en 1748 (1).

« Lossada, écrivain érudit et de bon goût, dit avec beaucoup d'exactitude D. Vicente la Fuente dans son Histoire des universités d'Espagne, aimait à collectionner tous les sermons ridicules, les thèses en style fulminant, les dédicaces emphatiques, les harangues plaisantes, et autres produits littéraires plus ou moins

(1) Cartas familiares, *á su hermana*, cartas 128 et 143. *Cartas apologéticas en defensa de Fray Gerundio* (Ces lettres sont d'Isla). Carta IV. B. A. E., t. XV, p. 345 et suiv.

burlesques, qui lui venaient de Salamanque, de Valladolid, de Madrid et autres lieux. A cette tâche concourait le P. Isla, qui plus tard devait exploiter ces matériaux et beaucoup d'autres dans son *Fray Gerundio* (1). »

Telle est donc la vérité. Restituons au maître d'Isla sa véritable gloire : sa meilleure œuvre fut Isla lui-même, et quant à *Fray Gerundio*, c'est pour Lossada une assez belle part que d'en avoir si longtemps à l'avance jeté les germes dans l'esprit de son disciple, en léguant à celui-ci les vues fugitives de son esprit délicat.

Ainsi préparée de longue main, l'œuvre finit par éclore à son heure. Au printemps de 1751, l'auteur demandait à quitter Valladolid et la chaire, et à se retirer en un coin tranquille pour travailler. Il reçut avec joie l'ordre de partir pour Salamanque. « Les vœux de mes amis, écrit-il, vont être comblés (2). »

Ses amis de la cour, en effet, eurent à ce moment sur lui une influence décisive et qu'on ne saurait trop mettre en lumière.

L'écrivain Montiano, le bibliothécaire Santander, le prédicateur Rada, le conseiller et secrétaire royal Miguel de Medina et surtout le marquis de la Ensenada connaissaient et appuyaient son projet; ils lui assuraient les documents et les ressources nécessaires.

« Si c'est le bon plaisir de Son Excellence, écrit Isla à D. José de Rada le 20 septembre 1752, que je m'ap-

(1) *Historia de las Universidades en España*, t. III, p. 37[illegible].
(2) Cartas fam., *a varios*. Carta X.

plique au Don Quichotte des prédicateurs, *paratum cor meum, Domine, paratum cor meum.* Et je dis *cor meum*, parce qu'en réalité cette œuvre est fort avant dans mon cœur et dans mon désir. Ajouterai-je que j'en ai déjà plus d'un trait esquissé dans mon esprit et dans mes cartons? »

Pour vaincre les difficultés, il demande qu'Ensenada lui fasse ostensiblement quelque insinuation directe, ou en son nom ou par ordre du Roi, pour l'inviter à travailler à la destruction de ces déplorables abus (1).

Ce caractère quasi officiel de la composition de *Fray Gerundio* est d'une importance que je n'ai pas besoin de faire remarquer.

D'ailleurs Ferdinand VI et Ensenada ne faisaient que suivre en ce point, nous en aurons d'autres preuves, la tradition du règne précédent. C'était l'esprit français qui, sagement et sans violence, s'insinuait dans la culture littéraire de l'Espagne pour la relever de sa décadence.

Ces encouragements de la cour n'avaient point échappé aux ennemis d'Isla. L'un des plus violents, Fray Matías Marquina, fera plus tard allusion au ministre Ensenada, alors en disgrâce, et à d'autres personnages de la capitale, qui ont, dit-il, fomenté et fait éclore « cet avorton de livre, ce prodige d'iniquité. »

Il n'ignore pas « combien on a travaillé pour promouvoir cette œuvre et combien longtemps on a attendu pour rencontrer un écrivain de peu de cervelle, et d'un

(1) *A varios*, carta XIV.

esprit plus plaisant que solide, capable de bâcler cette besogne (1). »

En novembre 1753, le P. de Isla quittait Salamanque pour Villagarcia de Campos. Là, son nom figure sur les catalogues officiels avec les titres de *Scriptor* et de *Concionator*; il va faire honneur à l'un et à l'autre.

Nulle résidence ne pouvait mieux convenir à son dessein. La *terre de Campos* était presque son pays, et à coup sûr c'était celui dont il connaissait le mieux les coutumes populaires, les types, le parler, les ridicules.

Les couvents y abondaient au moins autant qu'en aucune autre province d'Espagne. La maison de Villagarcia, noviciat et collège, était un des principaux centres d'action des Jésuites dans la Péninsule. Le grand monastère bénédictin de Sahagun n'était pas loin, et Medina de Rio Seco possédait un célèbre couvent de Capucins.

Limitrophe de plusieurs provinces, le pays, cultivé, riche et d'accès facile, était un passage très fréquenté. De Valladolid, de Leon, de Salamanque, les prédicateurs et les moines de toutes robes se répandaient volontiers dans ces villages où la foi était fervente, les confréries florissantes, le paysan hospitalier.

Dans ses promenades quotidiennes de l'après-midi, le P. de Isla étudiait les mœurs et le langage de ses braves *campesinos*, il recueillait les bons mots des commères, il faisait jaser les majordomes des confréries

(1) *Reparo del penitente*, B. A. E., t. XV, p. 266. — Voir la réponse d'Isla, *Cartas apologéticas*. *Ibid.*, p. 315 et suiv.

et recueillait soigneusement leurs appréciations sur le dernier sermon. Le soir au retour, il écrivait les meilleures pages de son roman.

A partir de 1754, grâce surtout à sa correspondance inédite avec D. Miguel de Medina, son *chargé d'affaires* à Madrid, nous pouvons suivre dans toutes ses péripéties la curieuse histoire du roman d'Isla.

M. Lidforss, qui, dans la préface de son édition du *Gerundio*, a résumé cette histoire sans en connaître à beaucoup près tous les détails, a raison de conclure que peu de livres ont eu un destin plus agité (1).

« *Fray Gerundio*, écrit Isla à D. Miguel de Medina le 21 décembre 1754, occupe déjà un juste volume, et du train dont il va, il en occupera cent. J'espère finir au mois de mai la première partie, qui remplira plus de papier que la première partie de *don Quichotte.* »

A la même époque, il écrivait à son beau-frère : « Je donne une part de mon temps à un ouvrage déjà fort avancé dont l'écoulement est sûr, dont les éditions seront nombreuses, dont la traduction en langues étrangères est très vraisemblable ; mais le bruit qu'il fera et le trouble qu'il jettera parmi les intéressés (lesquels sont innombrables), éternisera mon nom, ma patience et mon mépris des attaques, qui est fort grand quand il s'agit de l'intérêt universel (2). »

Nous verrons avec quelle exactitude se vérifiera jusqu'au moindre détail ce singulier pressentiment.

(1) Les lettres autographes d'Isla à Medina se trouvent au *British Mus.* (Voir l'appendice). — *Fray Gerundio*, Leipzig, Brockhaus, 1885. *Advertencia preliminar, p.* XIII.

(2) *A su cuñado,* carta XVII.

A mesure que les chapitres s'écrivaient, ils s'en allaient sans bruit à Madrid et divertissaient fort Medina, Santander et les autres amis de la cour et de la ville : le curé du Palais Royal, don José de Rada; Montiano y Luyando, « dont l'approbation, écrivait Isla, nous fera beaucoup de bien, à cause du grand bruit qu'il mène, et avec raison, à travers toutes ces Académies du bon Dieu »; les prédicateurs de l'école française, Gallo, Aravaca, etc.

On s'occupa bientôt de chercher un parrain à l'enfant qui allait naître, car « de lui donner ostensiblement le nom de son père, c'est à quoi il ne fallait pas songer. »

Un des jésuites les plus influents de la province de Castille, ancien provincial, et alors recteur de Villagarcia, le P. François Xavier Idiaquez, prenait sur lui d'aplanir toutes les difficultés qui pourraient surgir du côté des supérieurs de l'Ordre, et d'obtenir que « le moinillon fit son chemin sans encombre », pourvu qu'on trouvât un « personnage réel, visible et connu, au nom de qui paraîtrait l'ouvrage. »

Le P. de Isla eut bien quelque peine (les lettres inédites à Medina nous le révèlent), à rencontrer ce Sosie. Il s'adresse d'abord à Medina lui-même en lui annonçant cette décision :

« J'espère, écrit-il le 8 janvier 1757, que vous ne vous refuserez pas à prêter votre nom pour ce projet, ou que vous chercherez parmi nos amis de là-bas quelqu'un qui soit disposé à le faire ; car je ne vois en cela nul inconvénient. »

Mais la même lettre parlait déjà, quoique avec une entière confiance, des précautions à prendre en vue de l'Inquisition, et cette perspective ralentit peut-être le zèle des amis de Madrid.

Sur ces entrefaites, Isla dut aller prêcher le carême à Saragosse. Il écrit de là le 18 avril, à Medina :

« Abreu (un excellent jeune homme) est résolu à prêter son nom pourvu que son frère le lui permette, et celui-ci, à ce qu'il me semble, ne s'y opposera point, pourvu qu'il soit bien instruit du caractère de l'ouvrage : ce dernier point vous regarde. »

Abreu était sans doute un jeune ecclésiastique de Saragosse, dont le frère aîné occupait une situation à la cour, ou du moins à Madrid.

Quoi qu'il en soit, ce projet n'aboutit pas; mais le 4 juin, Isla crut avoir définitivement trouvé son homme : c'était encore un Aragonais, et ni plus ni moins qu'un des plus grands noms d'Espagne :

« Vous pouvez, écrit-il magnifiquement à Medina, demander les permissions officielles au nom de D. Vincent Pignatelli, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean, archidiacre de Belchite, *Dignidad* de la sainte Église de Saragosse, — non comme auteur, mais seulement comme éditeur de l'ouvrage, — toujours en supposant, comme il est convenu, que ce manuscrit est tombé entre ses mains sans nom d'auteur, mais avec des marques évidentes que c'est l'œuvre d'un écrivain vraiment instruit, zélé, etc.

» J'imagine que, dans ces termes-là, M. le Juge de l'Imprimerie ne fera aucune difficulté d'accorder la

permission ; car il n'y a ni pragmatique, ni loi qui interdise l'impression d'un livre, quand un éditeur connu demande à découvert les autorisations nécessaires, bien que l'auteur soit ignoré ou cache son nom pour de justes motifs.

» Que si malgré tout, le juge avait des scrupules, faites demander les permissions au nom du Licencié Joachin Federico Palssi, Prêtre : c'est l'anagramme de mon nom et de mes prénoms, mais alors il faudrait présenter ce personnage non comme éditeur, mais comme auteur, et dans ce cas, il ne peut y avoir, à ce qu'il semble, le moindre embarras de la part de M. le Juge. »

A ce plan, M. le Juge de l'Imprimerie, D. Luis Curiel, dut faire de graves objections ; du moins il en suggéra lui-même un qui lui parut meilleur, et le 19 juin, on descendait du grand nom de Pignatelli au nom roturier de Pedro Fernandez :

« C'avait été ma première idée, écrit Isla avec de grands remerciements pour M. le Juge, de prendre le premier manant venu et de le créer auteur sans dire gare. Seulement je me demandais comment concilier cela avec la vérité... Enfin, je suis docile et reconnaissant. »

Mais on voyait clairement qu'il n'était pas content, et cette lettre était à peine partie depuis deux jours, qu'il écrivait la suivante :

« Je profite du courrier de Valladolid pour gagner quatre jours, et je vous envoie la procuration d'un personnage connu, qualifié et très capable d'être l'au-

teur du livre et de bien davantage encore, si son application eût correspondu à l'extraordinaire vivacité de ses facultés. En un mot, c'est un homme qui a prêché le terrible sermon du *Gonfalon* de Toro, et son discours peut aller de pair avec le plus fameux de tous ceux du *Florilogio* (1). Aujourd'hui c'est un prêtre très exemplaire et converti à la saine prédication non moins qu'aux maximes de l'Évangile. Il nous a semblé que son nom serait plus à propos que celui d'un rustre (2). »

Cette fois le choix était bon et définitif, et le privilège du Roi fut obtenu pour « le Licencié don Francisco Lobon de Salazar, prêtre bénéficier dans les villes d'Aguilar et de Villagarcia de Campos, curé de la paroisse de Saint-Pierre de cette dernière ville, et candidat aux chaires dans l'Université de Valladolid. »

Prêtre intelligent, frère d'un jésuite qui était l'ami d'Isla, Lobon prêta volontiers son nom, sans se douter peut-être de la responsabilité ni de la célébrité que lui attirerait sa complaisance.

Il y gagna d'abord de se brouiller avec son Ordinaire, l'évêque de Palencia, qui refusa de laisser imprimer le redoutable roman sur son territoire. — « Ce prélat, écrit confidentiellement Isla, est moine et dominicain des pieds à la tête, et thomiste parachevé ; il voit en gros qu'il s'agit de moines et il flaire là quelque mauvaise affaire pour ceux de sa couleur préférée. Voilà tout le fin mot de l'histoire (3). »

(1) Le plus célèbre recueil de sermons *gérondiens* du dix-huitième siècle.

(2) Lettre inédite, 21 juin 1757.

(3) Lettre inéd. à Medina, 1er oct. 1757.

Lobon, peu après, se vit retirer une partie de son bénéfice, et intenter au tribunal de son évêque, sous je ne sais quel prétexte, un procès qui menaçait de mal tourner. Isla dut agir puissamment auprès de ses amis de Madrid pour tirer son *alter ego* « des griffes » du prélat.

Là d'ailleurs s'arrêta la responsabilité du prête-nom; l'artifice n'était que pour la forme, et on se rendait bien compte d'avance de la transparence de tout pseudonyme qui cacherait le nom d'Isla.

L'ouvrage s'imprima donc à Madrid par les soins et aux frais de D. Miguel de Medina, à qui l'auteur envoya à cet effet une procuration en règle, et le manuscrit original des deux parties, revisé, authentiqué et paraphé à chaque page par l'*escribano de cámara*.

Montiano, Santander, Rada, Medina lui-même envoyaient à Isla d'importantes lettres d'approbation, destinées à figurer en tête du volume et qui étaient des apologies anticipées. Celle de Santander, bibliothécaire du Roi, est des plus précieuses par la quantité de textes et de faits qu'il accumule pour justifier le roman et qu'il a recueillis dans les centaines de sermonnaires de la Bibliothèque royale.

Isla recevait ces lettres avec reconnaissance, tout en les appréciant avec une grande liberté de critique :

« Je vous renvoie, écrit-il à Medina, la lettre de Montiano, que j'ai lue plusieurs fois. La substance en est digne d'un saint Jean Chrysostôme : il est seulement regrettable qu'en plusieurs endroits on n'entende pas très bien ce que veut dire l'auteur : le style, pur,

mais lâche, rend le sens un peu confus... Je voudrais bien aussi qu'il corrigeât un peu ce qu'il dit sur la manière d'enseigner la grammaire (latine) par des règles écrites en latin; car... il censure là, quoique avec raison, un usage qui ne se pratique pas en Espagne (1). »

A Medina lui-même il reproche la timidité de sa lettre d'approbation et surtout l'éloge qu'elle contient de l'*Orador cristiano* de Mayans y Siscar. L'appréciation qu'Isla formule à cette occasion dans plusieurs lettres sur cet érudit célèbre, est d'une dureté ou plutôt d'une violence extrême et qui étonnerait sous la plume de notre écrivain, si cette aversion ne naissait de son patriotisme blessé. Cette fibre une fois en jeu, le jugement d'Isla perdait, nous le savons, de son équité et de sa modération habituelles, et l'expression alors dépassait souvent sa pensée.

« Je ne puis tolérer l'éloge de Mayans, écrit-il à Medina le 31 décembre 1757, et je ne comprends pas qu'un homme comme vous loue de la sorte un homme comme lui. Quand ses écrits seraient tout autres qu'ils ne sont, il mériterait encore le mépris de tout bon Espagnol pour avoir, comme il l'a fait, vilipendé, injurié et dénigré toute la nation. Il n'y a qu'un fou ou un furieux ennemi de l'Espagne qui ait pu envoyer les catalogues et les notes critiques qu'il a envoyées aux auteurs des *Acta* de Leipsick et aux journalistes de Trévoux, à la honte éternelle des écrivains espagnols qui

(1) Lettre inéd. à Medina, s. d., entre le 12 et le 26 nov. 1757.

ont vécu dans ce siècle. (1) Je n'ai vu de ma vie « al tal glorioso animal », mais son nom seul me met en colère, et je n'ai jamais pu lire une seule page de ses pompeuses bagatelles sans mourir d'ennui. »

« Si beaucoup de lecture et d'application, écrit-il un peu plus tard, suffisait pour fonder un mérite solide, je n'échangerais pas mon mérite à moi, contre celui de qui que ce soit au monde ; tandis qu'en réalité je l'échangerais pour celui du moindre manouvrier littéraire, à l'exception de Mayans, de Mañer, de Soto-Marne et d'autres *ejusdem farinae* (2). »

Medina, qui savait sans doute que tout ce feu tomberait vite, persista dans son idée et, tout en grondant, Isla laissa imprimer, dans la lettre de son ami, quelques mots à la louange de Mayans.

Un autre auxiliaire, inattendu et des plus précieux, s'était offert à patronner le *Gerundio*. Fray Alonso Cano, moine trinitaire chaussé, membre de plusieurs académies, qualificateur de l'Inquisition et censeur officiel des livres, avait été jusque-là un prédicateur célèbre, malheureusement de l'école de ce Paravicino qui, un siècle auparavant, avait illustré le même Ordre et le même couvent. Mais récemment *converti*, et mis en relation avec le P. de Isla par D. Miguel de Medina, il devint un de ses plus chauds admirateurs. Chargé de reviser l'ouvrage d'Isla, il revêtit *Fray*

(1) Cf. *Mémoires de Trévoux*, juin 17[illegible], pp. 1113-112[illegible], compte rendu des Lettres de Mayans : *Gregorii Majansii Generosi et Antecessoris Valentini Epistolarum libri sex...*; — et *Acta eruditorum Lipsiensium*, 17[illegible], pp. [illegible]-[illegible], et 17[illegible], pp. [illegible]-417.

(2) Lettre inéd. à Medina, 7 janv. 17[illegible].

Gerundio, au nom de l'Inquisition, de l'approbation la plus énergiquement motivée : il le recommande comme « un de ces heureux remèdes dont suggère l'idée, en dernier recours, un mal presque désespéré (1). »

Bien plus, il s'offrit à corriger les épreuves sur place. Isla l'en remercia avec effusion : « Dites à notre Révérendissime qu'en tout et pour tout je me conforme à ce qu'il me dit dans son aimable lettre, et en effet je suis enchanté qu'il honore mon livre de sa signature, parce que, outre la valeur personnelle d'une telle recommandation, nos Pères ont toujours insisté pour que je sollicitasse l'approbation d'un ou de plusieurs réguliers à capuchon, afin de tenir les autres en respect. Dans cette idée, je compte écrire par le prochain courrier au vieux Feijóo pour voir si je puis obtenir de lui une lettre d'éloges qui serait d'un grand poids. Grande misère que la mienne! me voir obligé de mendier des louanges! Je vous assure que cela me coûte plus que tout le reste de l'ouvrage (2). »

Ainsi les protections officielles les plus puissantes étaient assurées d'avance au *moinillon* et préparaient son entrée dans le monde. L'Inquisiteur Général, pressenti, s'était montré personnellement favorable; un autre prélat de la Cour, le Commissaire Général de

(1) B. A. E., t. XV, p. 34. Le traducteur français de *Fray Gerundio* s'est imaginé que les approbations et permissions officielles imprimées en tête du livre étaient des pièces forgées par Isla lui-même ; et il fait remarquer mystérieusement que le nom de l'inquisiteur qui a signé la censure, *Cano,* signifie sensé, prudent.

(2) Lettre inéd. à Medina, 12 nov. 1757.

la Cruzada, était l'ami intime d'Isla, et c'est sous son couvert que les lettres et les papiers de notre écrivain arrivaient à Medina ou à Rada, avec l'étiquette : *pour le Roi*, espèce de contrebande fort usitée, qui dispensait de payer le port.

D'anciens amis d'Ensenada restés à la cour, surtout deux employés supérieurs du ministère de Hacienda, D. Phelipe Sanchez de Valencia et D. Cristóbal de Taboada, étaient tout devoués au P. de Isla. Par eux, *Fray Gerundio* arriva jusqu'au ministre de Hacienda, comte de Valparaiso, qui écrivit de sa propre main à Isla, en le priant de s'adresser à lui-même en toute occurrence. Cependant, quand on pria Valparaiso d'obtenir que le Roi ou la Reine acceptassent la dédicace de *Fray Gerundio*, le ministre se refusa prudemment à faire cette démarche.

Pendant que l'auteur mettait la dernière main à son *Prologue*, parut un petit livre anonyme, imprimé, en apparence du moins, à Anvers et qui s'intitulait : *La sagesse et la folie dans la chaire des religieuses.*

L'idee de l'auteur etait heureuse. Son plan consiste à traduire en castillan deux sermons de vêture, ecrits par le P. Claude de la Colombière, et pleins, comme toutes les œuvres de cet auteur, de sagesse et de piéte ; puis à reproduire *in extenso* et avec des analyses satiriques, deux autres sermons de vêture, espagnols ceux-là, et prêchés récemment à Madrid devant la plus illustre assistance par deux célebres orateurs du temps, le bénedictin Fr. Antonio de Carriedo et le jesuite Lopez de Cotilla, l'un et l'autre predicateurs

du roi. Le premier était intitulé: « La dame de saint Benoît à sa toilette et à son miroir dans ses plus beaux atours ; » — le second : « L'épouse du miracle, miracle des épouses. »

Ainsi le lecteur voit-il se succéder, dans la chaire des religieuses, la sagesse et la folie (1). Isla, dès qu'il eut connaissance de l'ouvrage, le demanda à grands cris à ses amis de Madrid, et il écrit à Medina :

« Quatre heures avant l'arrivée du courrier, j'ai reçu *la Sabiduría y la Locura*... Quand les lettres sont arrivées, j'avais déjà lu et apostillé le volume. Au bout de quelques lignes, j'en ai deviné l'auteur : il est de *ma robe*, mais non de notre nation : il n'est pas plus Espagnol que je ne suis Français. Le titre même révèle sa langue : *Sabiduría* et *locura* ne sont point opposés l'un à l'autre; il a voulu dire *Juicio y locura* et il s'est trompé, faute de connaître l'équivalent espagnol du mot français *sagesse*.

» La dédicace est froide, languissante et *afrancesada*; la lettre de la Prieure, admirable et évidemment d'une autre étoffe ; le *Prologue*, lourd au début, injurieux au milieu, insipide à la fin. Malgré tout, s'il avait parlé avec moins de généralité de *nos prédicateurs*, s'il n'avait pas pris si spécialement à partie *los del número* (les prédicateurs du roi), cela pouvait passer; mais il attrapera de bons coups de fouet, bien que qu'au fond nous soyons du même avis. Il ne pouvait arriver plus opportunément pour recevoir son compte,

(1) *La Sabiduria y la Locura en el púlpito de las monjas*. In-12, Amberes, 1758.

car j'en suis au milieu de mon *Prologue*, dont j'ai déjà écrit dix pages et dont je vous en envoie un échantillon (1). »

Le personnage en question était le jésuite français Alexandre-Xavier Panel (1699-1777), fameux numismate, fixé depuis une vingtaine d'années en Espagne, où il avait été précepteur des enfants de Philippe V et préposé au cabinet des médailles du Roi, pour le compte duquel il avait acquis le célèbre médailler de Rothelin. Véritable savant et homme d'esprit, mais bizarre et ami du paradoxe, on pourrait l'appeler le P. Hardouin de la numismatique. Depuis longtemps professeur de rhétorique au collège impérial de Madrid, il était en relations assez intimes avec le P. de Isla. Mais son opuscule, qui mérite d'ailleurs les critiques qu'on vient de lire, ne pouvait venir plus mal à propos. Notre écrivain, occupé à donner à ses compatriotes une correction exemplaire, entendait bien régler ce petit compte en famille, et rien ne pouvait plus exaspérer son patriotisme que l'intervention maladroite de cet étranger. L'excellent P. Panel venait jouer là exactement le rôle de M. Robert, qui commet l'imprudence de s'intéresser de trop près aux querelles de ménage de son voisin (2). Sganarelle, sans lâcher son bâton, se retourna donc contre le nouveau venu : Isla, enchanté de « capter par là la bienveillance des Espagnols qui ne sont pas *agerundiados*, » mit « en bouillie », sans le nommer, « monsiur Panel » dans

(1) Lettre inéd. à Medina, 27 août 17[illegible]7.

(2) *Le Médecin malgré lui*, act. I, sc. 2.

quelques pages qu'on trouverait trop longues, si l'on n'en connaissait pas l'origine. Il relève vigoureusement ses généralités outrageantes, et ce mot brutal qui, lors de la vente d'une grande bibliothèque de Hollande, se trouva inscrit, disait le Jésuite français, au dos de plusieurs volumes des plus fameux sermonnaires espagnols : « Eloquence dialectique des sauvages d'Europe (1). »

Le P. Panel essaya, mais en vain, de garder l'anonyme. « Sa négation est impertinente, écrit Isla le 24 septembre ; il ne m'a fallu que quatre lignes de son insolent Prologue, sans aucune autre donnée, pour le reconnaître ; j'en suis tellement sûr qu'à l'heure de la mort j'affirmerais la même chose et que, si le contraire était article de foi, je mourrais hérétique. »

Les jésuites qui revisèrent le Prologue du P. de Isla laissèrent passer, sans trop de difficultés, les pages à l'adresse du confrère français. « Ils se demandent seulement, écrit Isla à ses amis de Madrid, si la cour prendra la chose bien ou mal, attendu qu'il est bien vu dans ce pays-là ; mais, vu la nature purement politique de ce scrupule, ils s'en remettent aveuglément à votre décision. Il y aura, je crois, peu de gens qui ne soient enchantés de l'affaire, car le Français en question a fort peu d'amis, étant un des plus grands *anti-Espagnols* qui aient passé les Pyrénées (2). » Le P. Panel, qui avait manifesté dans son Prologue le désir de publier d'autres opuscules du même goût, dut donc s'en tenir

(1) *La Sabiduria* .. Prólogo.
(2) Lettre inéd. à Medina, 18 sept. 1757.

à l'intention et renoncer à voir traduire en espagnol, comme il le demandait, le sermon burlesque de la Madeleine ou l'oraison funèbre de Michel Morin. On me permettra à ce propos une petite digression bibliographique. Les curieux connaissent le « sermon prononcé par le R. P. Esprit de Tinchebray, capucin, dans l'église des Dames religieuses de Haute-Bruyère, le 22 juillet 1694, fête de sainte Madeleine. » Cette facétie, assez inconvenante, qui fit partie de la littérature de colportage (1), a été attribuée par quelques-uns à Fléchier, en raison sans doute du prénom de l'auteur supposé. M. Chassant, par les soins de qui le texte du *Sicut unguentum* a été réimprimé (2), admet cette attribution, dont le peu de vraisemblance a été montré par un éditeur postérieur du fameux sermon (3).

Il est intéressant de noter que M. Chassant appuie son opinion sur un article de l'*Esprit des journaux* (mai 1776). Or, cet article, extrait de l'*Espagne littéraire* de Nic. Bricaire, se trouve n'être autre chose qu'un compte rendu du premier volume de *Fray Gerundio*, et le passage allégué reproduit textuellement le prologue du P. de Isla, qui lui-même, en cet endroit, citait seulement l'opuscule dont nous parlons ici : *La Sabiduría y la Locura*. Il se rencontre donc que c'est l'autorité du P. Panel qu'invoque, sans le savoir, M. Chassant, pour attribuer à Fléchier le *Sicut unguentum*.

(1) Cf. Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, t. I, p. 325.
(2) Paris, Ollendorff, 1888.
(3) Caen, Leblanc-Hardel, 1884, tiré à 125 exemplaires.

Isla, d'ailleurs, dans une des apologies qu'il adresse à l'Inquisiteur Général, se couvre de l'exemple de ce même sermon de la Madeleine, qu'il croit, lui aussi, de Fléchier (1).

Quant à « l'oraison funèbre de Michel Morin, bedeau du lieu et village de Beauséjour en Picardie, décédé le 1er mai 1731 », Ch. Nisard (2) attribue cette pièce, non moins célèbre que le *Sicut unguentum*, à l'avocat Grosley, le joyeux fondateur de l'Académie de Troyes. On peut voir, dans le même ouvrage, à quel riche ensemble de compositions semblables se rattachent ces facéties, qui n'étaient point inspirées, comme le croit naïvement l'auteur de *Fray Gerundio*, par un zèle aussi pur que le sien.

Quoi qu'il en soit, l'opuscule du P. Panel, analysé et vanté par le *Journal encyclopédique* et par le *Journal étranger*, ne fut pas absolument sans influence. Isla constate lui-même que, toute pauvre qu'elle est, cette tentative a produit quelques « conversions » parmi les prédicateurs ; « que sera-ce, ajoute-t-il, quand va paraître le grand remède ? (3) »

L'exemple du P. Panel n'était pas non plus un fait entièrement isolé. Lui-même fait allusion aux sermons burlesques du curé de *Cumbres-Altas*, composés récemment, dit-il, par un homme zélé ; et il ajoute, avec raison :

(1) *Expediente sobre la obra de Fray Gerundio,* fol. 55-60. Respuesta del autor de *Fray Gerundio,* á los reparos que se han puesto al primer tomo. Reparo 5°.

(2) *Histoire des livres populaires*, I. I.

(3) Lettre inéd. à Medina, 23 oct. 1757.

« Si le goût s'introduit de ridiculiser, non les prédicateurs, mais leurs sermons, on verra bientôt une réforme générale dans nos chaires (1). »

Malgré tout, il ne nous déplaît pas, à nous, de voir un Français prendre les devants, non sans mérite ni sans esprit, dans une œuvre dont le P. de Isla gardera très justement toute la gloire, et en tout cas il importait de constater avec soin ces préludes significatifs de *Fray Gerundio*, et combien l'opinion était mûre pour son apparition et pour son triomphe.

Vers le milieu du mois de janvier 1758, l'impression du premier volume était achevée. Les supérieurs d'Isla avaient, selon l'usage, fait examiner son manuscrit dans la province. Le principal reviseur avait été le P. Fr.-X. Idiaquez, recteur de Villagarcia, protecteur décidé du livre, et sans l'influence duquel, écrit Isla, « jamais l'Ordre ne permettrait qu'il fût publié, sous un nom soit véritable, soit supposé. »

Tous les censeurs avaient été d'avis que l'ouvrage méritait d'être imprimé, sauf quelques corrections auxquelles l'auteur s'était soumis sans mot dire. Il avait profité aussi des remarques et des critiques du *triumvirat* de Madrid, tout en les soumettant au contrôle de ses deux meilleurs amis de Villagarcia, le P. Idiaquez, son supérieur, et le P. Jose Petisco, dont il estimait « infiniment le goût et la sagesse. »

(1) *La Sabetaria*... Prólogo, fin. La Biblioth. nationale de Madrid (G, 30) possède un sermon burlesque manuscrit « que predicó el dia de S. Bernardo el cura de Cumbres Altas, junto a Fregenal. » C'est une bouffonnerie grossière.

Cependant, par surcroît de précautions, le Provincial avait envoyé toutes les pièces à Rome, et il avait attendu pour faire cet envoi que la revision du second volume fût terminée. Cette mesure, qu'Isla ignorait, créa au dernier moment un malentendu.

Tout était prêt pour l'apparition de la première partie, et l'on attendait de Rome le dernier *imprimatur*, qui n'était d'ailleurs, écrit l'auteur, nullement douteux. Isla eût voulu profiter de ce délai pour publier en même temps les deux volumes. Mais les amis de Madrid, qui semblent avoir retardé à dessein (peut-être par prudence) l'impression du second, étaient impatients de lancer le premier, et obéissaient mal sur ce point aux injonctions de l'auteur.

Aiguisée par les bruits contradictoires qui couraient sur cet ouvrage mystérieux, la curiosité du public était extrême. Enfin, le 22 ou le 23 février, des ordres venus « du plus haut ministère (1) », coupèrent court à tout, et, chez le libraire Gabriel Ramirez, dans la rue d'Atocha, en face du couvent des Trinitaires chaussés, de ce couvent où avait vécu, où était mort entouré de gloire, le premier et le plus célèbre des prédicateurs *gérondiens*, Paravicino, parut le premier volume de *Fray Gerundio de Campazas*.

Laissons l'auteur nous raconter lui-même les détails de cette mémorable journée :

« Lorsque j'y pensais le moins, écrit-il le 3 mars, malgré moi et en dépit des instances réitérées que

(1) « Del mas alto ministerio. »

j'avais faites pour qu'on ne publiât point *Fray Gerundio* avant un ordre de ma part, on a fait envoler l'oiseau, sans qu'il fût possible, paraît-il, de faire autrement ni de me prévenir... A peine publié, en moins d'une heure, il s'en est vendu trois cents exemplaires, et en moins de vingt-quatre heures, huit cents ; les acheteurs se sont jetés comme des lions sur cinquante exemplaires en feuilles qu'ils ont vus dans la boutique ; neuf relieurs travaillant nuit et jour ne pouvaient suffire à l'ouvrage : de sorte que, à l'heure qu'il est, toute l'édition est épuisée et nous voilà obligés d'en faire immédiatement une seconde pour satisfaire aux cris qui continuent à Madrid et aux clameurs qui vont s'élever dans les provinces. Toutes les lettres s'accordent à dire que, de mémoire de *livre*, jamais on n'a vu succès plus universel ni débit plus précipité. Le comte de Valparaiso a affirmé n'avoir pas de termes pour exprimer les démonstrations de plaisir avec lesquelles le Roi se l'est fait lire. En somme, si ce que tout le monde m'écrit est exact, l'ouvrage atteindra la haute fin que je me suis uniquement proposée en l'écrivant, et en outre on se demandera parmi les peuples s'il dépasse ou non le *Don Quichotte*. Pourvu que le premier de ces deux effets soit obtenu, le second me laisse fort indifférent.

» L'applaudissement ne sera pas moindre parmi mes confrères. Dans ce collège du moins, tous, sans en excepter un seul, sont comme enivrés ou fous de ce pauvre livre, de sorte que bien souvent ces jours-ci mon appartement n'a pas désempli jusqu'à une

heure de la nuit, au grand préjudice de ma santé (1). »

Un des derniers exemplaires de l'ouvrage, dit le P. Diosdado Caballero, fut payé quinze écus d'Espagne, et d'autres acheteurs n'en purent obtenir un pour vingt-cinq louis (2).

La cour et la ville ne parlaient que du livre nouveau. Cependant les préoccupations extérieures ne manquaient pas. Mais pour le moment il n'y avait plus « d'autre roi de Prusse à Madrid que Fray Gerundio (3). »

Moins de quinze jours après, le roi et la reine se le faisaient lire pour la seconde fois; la reine s'était fait apporter dans sa chambre toutes les œuvres d'Isla et ne savait plus lire autre chose. « Tous les ministres, écrit l'auteur, les magistrats, les seigneurs, tous ceux qui ne sont pas moines, et parmi ceux-ci tous les hommes sérieux, sont pour l'ouvrage. »

Le duc d'Albe, le comte de Valparaiso, nombre d'évêques, d'ecclésiastiques et de religieux distingués, parmi lesquels il faut citer Feijóo et son disciple Sarmiento, écrivaient à l'auteur dans les termes les plus enthousiastes.

Des ordres furent dépêchés à toutes les imprimeries et aux juges subdélégués du royaume pour défendre de publier une seule ligne contre *Fray Gerundio*; —

(1) Cartas famil. *á su cuñado*, 3 mars 1758.

(2) Diosdado Caballero : *Supplementa Bibliothecae scriptorum Soc. Jesu.* Suppl. I, p. 163. Cf. Ticknor, *Hist. of Spanish lit.*, t. III, p. 293.

(3) *A varios*, 4 mars 1758.

tout, même les approbations et lettres d'éloges, devait être envoyé d'office au gouverneur du Conseil Royal, qui se réservait l'examen des pièces (1).

On achevait la réédition du tome premier, à laquelle travaillaient à la fois six imprimeurs, et on allait se mettre au second volume, quand soudain, le 14 mars, moins de vingt jours après l'apparition du livre, arriva comme un coup de foudre un décret du conseil de la Suprême Inquisition, qui enjoignait de tout suspendre « jusqu'à nouvel ordre. » Le même jour, les secrétaires de l'Inquisition, Juan de Mata et Gil de Torres, firent une descente chez l'imprimeur Gabriel Ramirez et mirent l'embargo sur tout ce qu'ils trouvèrent de l'ouvrage (2).

C'était le commencement d'un procès qui devait durer plus de deux années, et dont nous raconterons ailleurs les détails.

Bien entendu, ces premières mesures, qui n'étaient encore que des menaces, ne firent qu'aviver la curiosité publique, et les lecteurs s'arrachaient les exemplaires déjà livrés à la circulation. Il est temps de faire comme eux, et d'ouvrir à notre tour *Fray Gerundio.*

(1) La défense d'attaquer *Fray Gerundio* n'était donc pas absolue, mais tous les écrits devaient être revisés à Madrid ; le P. de Isla lui-même rectifie dans ce sens l'erreur d'un correspondant, erreur dans laquelle semble être aussi tombé le dernier éditeur de *Fray Gerundio*, M. Ed. Lidforss. (*Advertencia preliminar*, p. vi.)

(2) *Proceso inquisitorial de Fray Gerundio*, fol. 112, procès-verbal de l'interrogatoire de Gabriel Ramirez. — On réimprimait « 3,000 exemplaires (le double du premier tirage), et, à ce que déclare Ramirez, tout était déjà composé et tiré même en grande partie.

CHAPITRE XIII

LE ROMAN DANS « FRAY GERUNDIO »

Le nom de *Gerundio*. — Analyse du roman : types burlesques de moines. — Audaces d'Isla : son intention et ses méprises. — *Fray Gerundio* et les romans picaresques. — Valeur littéraire du roman d'Isla : mérites et défauts. — Isla et Molière. — Isla et Rabelais. — *Fray Gerundio* et *Don Quichotte*. — Le dernier des romans picaresques.

Un article plein d'humour de la *Retrospective Review*, écrit en 1823, donne de *Fray Gerundio* une analyse intéressante et accompagnée de grands éloges. « Ce roman, dit-il, n'est pas aussi rempli d'aventures que *Don Quichotte*, mais il n'est pas moins riche en verve burlesque et en portraits caractéristiques (1). » Seulement l'auteur trouve l'ouvrage trop long et voudrait l'alléger des deux tiers, en ne conservant que les descriptions, les scènes et les dialogues. Ce serait faire comme les enfants, et selon une comparaison employée par Isla lui-même, laisser le poisson pour manger la sauce (2).

(1) *Retrospective Review*, t. VII, p. 239-251.

(2) *Respuesta* (del autor de *Fray Ger.*) *á los seis reparos*, ms. *British Mus.* Eg. 597, f° 37.

Il est bien vrai que cette sauce, un peu haute en goût, fit l'agrément et l'efficacité du *Gerundio*, mais aussi son danger et son malheur.

Il y a, en effet, au moins deux livres dans l'ouvrage d'Isla. C'est d'abord, si l'on veut, une rhétorique ecclésiastique, et puis c'est un roman. La rhétorique se distingue des rhétoriques ordinaires par deux traits principaux : elle est amusante, et en outre elle a une portée critique et historique fort remarquable. Et pourtant, malgré tout, le traité nuit au roman, non seulement parce qu'un but d'utilité pratique et didactique est le plus grand ennemi de l'intérêt littéraire (1); mais surtout parce que le roman (puisque roman il y a), est à chaque instant coupé par d'énormes digressions techniques que tout le reste, dans la pensée de l'auteur, est destiné à faire pardonner.

Cette remarque faite, on ne peut que s'étonner avec Andrés (2), qu'Isla ait su rendre attrayante et faire vivre au delà de son temps et de son pays une œuvre qui semblait devoir être si pauvre en éléments d'intérêt.

Occupons-nous donc tout d'abord du roman, en réservant aux deux chapitres suivants l'analyse de la satire littéraire, de la partie technique de l'ouvrage.

L'idée de corriger les abus de la chaire en écrivant l'histoire burlesque d'un moine prédicateur était assurément une idée hardie, mais une idée qui, après *Don Quichotte*, devait germer assez aisément dans la tête

(1) Menendez Pelayo : *Ideas estéticas*, t. III, p. 115.

(2) Andrés : *Dell' origine e stato di ogni letteratura*, tom. III, l. II, cap. VII.

d'un Espagnol. Le caractère de l'ouvrage apparaît déjà tout entier dans le titre du livre et le nom seul du héros : « *Histoire du fameux prédicateur Fray Gerundio de Campazas*, autrement dit *Zotes* (le sot). » Ce nom grotesque de Gerundio ou Gérondif, déjà donné, une fois ou l'autre, à des graciosos de comédie, par Moreto et Lope de Vega, Isla s'en félicite comme d'une heureuse trouvaille, et, avec l'instinct de l'inventeur, il y voit d'avance une partie de son succès. Il eut pourtant, — et c'est un épisode inédit de l'histoire de son roman, — à le défendre tout d'abord contre les scrupules de ses amis de Madrid, don Miguel de Medina, don José de Rada, don Juan Manuel de Santander et Fray Alonso Cano, dont les trois premiers formaient le « triumvirat littéraire » auquel il soumettait ses doutes.

« Rien ne me surprend plus, écrit-il à Medina le 9 juillet 1757, dans une lettre inédite assez vive, que ce que vous me dites : « Nous sommes tous d'ac-» cord que le premier défaut de l'ouvrage est le nom » de *Fray Gerundio.* » J'ai en mon pouvoir une lettre de vous, dans laquelle, de trois noms que je vous avais proposés, Fray Quichotte, Fray Toribio et Fray Gerundio, d'accord avec Rada vous avez choisi le troisième, qui vous paraissait, me disiez-vous, admirablement propre à ridiculiser quiconque se ferait l'imitateur du héros, et à faire passer en proverbe le nom de *Fray Gerundio*, à l'exemple de *Don Quichotte* ». « Ce n'est point mépriser l'état religieux, écrit-il quelques jours plus tard, au contraire c'est le vénérer que de produire un personnage et un nom qui n'ont jamais pu

exister, pour mettre sur la tête de ce héros imaginaire les folies d'un grand nombre de religieux réels ; c'est le meilleur moyen de donner à entendre que ces folies ne tiennent point à la profession, mais aux individus (1). »

Dans l'espèce, Isla avait raison, du moins contre ses amis, et ceux-ci manquaient de logique. De deux choses l'une : ou l'on admettait, comme ils le faisaient, l'idée même du livre, et alors il fallait admettre le nom du héros ; ou si par scrupule on débaptisait Fray Gerundio, il fallait brûler le roman.

C'est ce que demanderont les adversaires, plus conséquents avec eux-mêmes et plus difficiles à réfuter. « Unir dans le titre du livre le nom de *Gerundio* et celui de *Zotes* au nom de *Fray*, consacré par l'usage de Jesus-Christ lui-même, c'est une irrévérence grave et une injure faite à l'état religieux. » Tel sera le premier grief de l'augustinien Fray Manuel de Pinillos, qui dénonçait *Fray Gerundio* à l'Inquisition (2).

Répondant à cette objection dans une apologie inédite, Isla fera remarquer d'abord qu'il est puéril de vouloir trouver dans l'Évangile le titre de Fray, « au sens précis où il est usité aujourd'hui en Espagne. » Quant au nom de *Gerundio*, sa justification n'est pas et ne pouvait pas être bien sérieuse.

« *Gerundio*, dit-il, n'est pas un nom plus ridicule que *Geruncio*, nom de deux saints illustres du martyrologe romain ; » quant à *Zotes*, c'est le nom d'une très

(1) Lettres inédites à D. M. de Medina, 9 et 16 juillet 17[illegible]7.
(2) *Expediente sobre Fray Gerundio*, ms., f° 113.

honorable famille du Páramo ; il existe un moine dominicain assez connu, nommé Fuentes y Zotes ; et nul ne songe à débaptiser, pour cause de ridicule, plusieurs Jésuites ou autres religieux qui portent les noms bizarres de Perotes, Cebada, Rastroso, etc. (1).

Cette réponse peu convaincante prouve que les adversaires touchaient là, comme nous le verrons, à l'un des points vulnérables de l'œuvre.

Il est assez malaisé de faire connaître par l'analyse un roman où la trame du récit se dérobe à chaque instant. La fantaisie de la marche dissimule mal la monotonie du plan, qui ramène nécessairement, à de courts intervalles, de nombreux modèles d'éloquence *gérondienne*, et groupe autour de chaque pièce oratoire des discussions et des conseils didactiques.

Le premier chapitre s'intitulait : *Patrie, naissance et première éducation de Fray Gerundio ;* mais ne vous y fiez guère plus qu'aux titres des *Essais* : nous prendrons le chemin de l'école, et nous commencerons par effleurer quatre ou cinq sujets de satire et par draper grotesquement les géographes trop inventifs, les auteurs de dédicaces latines en style *culto*, que sais-je encore ? Finalement nous n'aurons pas même fait connaissance avec le père de Gerundio, quand nous arriverons au chapitre second, « où, sans achever ce qu'a promis le premier, on parle d'autre chose. »

On nous permettra donc, pour donner autant que possible une idée exacte du genre, d'imiter dans notre

(1) *Respuesta à los seis reparos*, British. Mus. ms. *Eg. 596*, f° 37.

analyse même la liberté d'allure de l'ouvrage, et de commencer par un assez long extrait.

Voici comment, en s'inspirant du début de *Don Quichotte*, l'auteur nous décrit le *tio* Anton Zotes, père de son héros :

« Le *riche* de Campazas, comme on l'appelait, avait nom Anton Zotes (*le sot*), famille dont la souche est à Campazas, mais qui est répandue par tout le monde, et si heureusement propagée, qu'on ne saurait trouver royaume, cité, ville, village, ni hameau, où ne pullulent les Zotes, comme les pois chiches dans le potage (1). »

« L'original de mon Anton Zotes, écrit Isla dans une lettre confidentielle à sa sœur, le 24 mars 1758, est le bonhomme de ce nom, qui a été en personne le compère de ma mère, et qui est habitant du village de la Antigua (2). » Cette révélation nous assurerait, s'il en était besoin, que nous avons ici un portrait bien réel. Il suffit d'ailleurs de le lire pour s'en convaincre :

« Anton Zotes était donc un laboureur d'une moyenne aisance, dont l'ordinaire était du mouton, du salé et du pain bis-blanc pour dîner, avec un oignon ou un poireau au dessert; les jours de fête, du bœuf et du saucisson fumé; un morceau de jambon au déjeuner et au souper, bien que ce dernier repas se composât parfois de bœuf en salade; sa boisson habituelle était de la piquette, si ce n'est quand il avait chez lui quelque moine, surtout si c'était un supérieur, un *lecteur* ou

(1) Lib. I, cap. III, n° 1.
(2) B. A. E., t. XV, p. 171.

un autre grand personnage, car alors on mettait sur la table du vin de Villamañan ou du Páramo.

« Anton était plein de bonhomie à l'extérieur, mais, dans le fond, un tantinet soupçonneux, envieux, intéressé et médisant; en somme, un vrai *bonus vir de Campis.* Il était de taille moyenne, mais fort et trapu; la tête grosse et ronde, le front étroit, les yeux petits, inégaux, le regard rusé; les cheveux coupés ras, à la mode du *Páramo,* et non point tombant en longues mèches le long des tempes, comme ceux des fermiers des campagnes de Salamanque; la nuque, bien entendu, à la manière des Hiéronymites, grasse, rouge et plissée. Tel était l'homme intérieur et extérieur du *tio* Anton Zotes. Il était jadis arrivé jusqu'à la classe de troisième, avec l'intention d'entrer dans les ordres, parce que, disait-on, à la mort d'un sien oncle, archiprêtre de Villaornate, il devait hériter de sa chapellenie. Mais il y eut opposition de la part d'une fille de l'endroit, et il se vit obligé d'aller à l'église, non pour chanter au chœur ou à l'autel, mais pour recevoir le sacrement de mariage. Voici comment la chose advint :

« Il était donc étudiant à Villagarcia, et déjà en troisième, comme on l'a dit, dans la vingt-cinquième année de son âge. Arrivèrent les quinze jours, — c'est ainsi qu'on appelle les vacances de la Semaine sainte et de Pâques, — et il s'en fut dans son village, comme c'est l'usage et la coutume chez tous les étudiants du pays. Le diable, qui ne dort point, lui suggéra de s'habiller en pénitent le Jeudi-Saint. Il faut savoir que

notre étudiant, qui était un garçon de belle venue, fort et barbu, regardait de bon œil une sienne voisine, avec laquelle il avait été jadis à l'école chez le sacristain; et c'est pour lui mieux faire la cour qu'il lui sembla nécessaire de s'habiller en flagellant; chacun sait que c'est là une des attentions les plus au goût des filles du pays de Campos, où, selon une observation très ancienne, la plupart des mariages se forgent le Jeudi-Saint, ou le jour de la Croix de Mai, tout aussi bien que les soirs où l'on danse; car il y a de ces donzelles si confites en dévotion, qu'elles préfèrent aux castagnettes la discipline et ses nœuds. »

Nous ne pouvons nous attarder à ce long épisode, qui sert à Isla de cadre pour une très curieuse satire des abus qui s'étaient introduits dans plusieurs confréries de pénitents ou flagellants. Ces abus, contre lesquels l'autorité ecclésiastique avait souvent protesté, furent cause de certaines prohibitions au moins partielles, dont les cérémonies de ces confréries furent l'objet (1). La procession décrite par Isla est une scène vue et *vécue*, dépeinte avec un luxe de détails réalistes et une verve burlesque qu'une traduction doit renoncer à rendre : c'est une caricature des plus joyeuses.

Peut-être, en écrivant ces pages, Isla songeait-il à l'un des chapitres les moins mauvais — et les plus honnêtes — de la *Picara Justina*, ce roman d'une valeur littéraire médiocre, d'une valeur morale moindre

(1) Vic. la Fuente, *Hist. de las Universidades en España*, t. III, p. [illegible]. Cf. *Voyages du P. Labat en Italie*, t. VII, p. [illegible].

encore, et qui serait, s'il faut en croire la tradition, l'œuvre d'un moine, Andrés Perez de Leon. Là aussi, c'est un prétendant qui, « au jour de la Croix de Mai », s'habille en flagellant dans l'espoir d'obtenir la main de Justina; mais il n'a pas autant de succès qu'Anton Zotes auprès de Catanla Rebollo, et il ne recueille de sa tentative qu'un discours ironique de la *Pícara*, un chaudron d'eau sale sur la tête, et les sifflets des gamins (1).

Le fameux Dominicain Jean-Baptiste Labat, qui visita le sud de l'Espagne en 1707, raconte qu'il refusa d'assister, dans la ville de Cadix, à une célèbre procession de flagellants, et les raisons qu'il apporte de son refus ressemblent fort aux critiques d'Isla. Le ton leste et insouciant du voyageur français est même, sur ce point comme ailleurs, moins mesuré peut-être et, contre le gré de l'auteur, plus irrévérencieux que les exagérations burlesques du roman espagnol (2).

Catanla, devenue la femme d'Anton Zotes, met au monde un enfant « frais comme une fleur », et c'est le héros de l'histoire. Son père, après une longue discussion avec les curés du voisinage, lui donne le nom de Gerundio. Sa merveilleuse précocité révèle bientôt sa

(1) *La Picara Justina,* lib. IV, cap. II : *Del pretendiente disciplinante.* « Vino Mayo, y con él un dia florido, alegre, y claro, fiesta de la Cruz. Este dia resolvío ponerse de librea para rondarme la puerta, y decirme su razon, y la librea que tomó fué vestirse de disciplinante... »

(2) *Voyages du P. Labat en Espagne et en Italie*, t. I, p. 187. Ailleurs, le P. Labat raconte son différend avec des missionnaires, qui avaient voulu obliger ceux de son couvent à figurer dans une procession de pénitents, et à « s'écorcher pour donner l'exemple au peuple. » T. VII, p. 22 et suiv.

carrière future. Quand, le soir au souper, un moine voyageur a régalé ses hôtes d'un de ses plus beaux sermons, le lendemain matin, Gerundio, à peine éveillé, se met debout en chemise sur son lit, et répète le discours en bégayant.

Aussi le confie-t-on bientôt au plus fameux magister de la contrée, le boiteux de Villaornate. Gerundio apprend avec une facilité merveilleuse toutes les sottises que lui enseigne son maître, et se concilie vite ses bonnes grâces et celles de *Señora* : c'est ainsi que les enfants appelaient la femme du magister.

Ici, c'est plutôt du *Buscon* que le P. de Isla s'est souvenu, si toutefois il a eu besoin de se souvenir de ce qu'il avait vu dans les livres. Les traits communs qu'on pourrait remarquer entre le magister de Ségovie et le boiteux de Villaornate, entre le latinissime *domine* Zancas-Largas et le licencié Cabra, viennent sans doute de la ressemblance des originaux eux-mêmes, observés à un siècle de distance par Quevedo et par Isla (1).

D'ailleurs, ces analogies ne consistent que dans quelques détails de description ; car, autant Pablo de Ségovie insiste peu sur l'enseignement qu'il recevait de ses maîtres, pour ne parler que des incidents picaresques de sa vie d'étudiant, autant Isla s'appesantit dans de longs chapitres sur l'éducation grammaticale et littéraire de Gerundio : c'était là son vrai but, et nous aurons à y revenir.

(1) *Fray Ger.*, lib. I, cap. v, nº 10 ; Cf. *Historia del gran Tacaño*, cap. II, début, — *Fray Ger.*, lib. I, cap. VII, nº 2 ; cf. *Gran Tacaño*, cap. III, portrait du licencié Cabra

La vocation religieuse de Gerundio est assez peu sérieuse ; il est séduit par la peinture que lui fait un frère lai de la vie tranquille et joyeuse que mènent au couvent les Pères *Jubilés,* les Prédicateurs, les Lecteurs et même les novices. « Quant aux étudiants, il n'est ni Pape ni Roi qui ait une existence meilleure, ou au moins plus gaie. Ils ont bien quelques misères, quand leurs Lecteurs ou leurs Maîtres ont la sotte idée de vouloir qu'ils travaillent assidûment, mais qu'importe, s'ils savent s'en tirer avec adresse ? Ils ne dînent jamais mieux que quand on les a mis au pain et à l'eau pour n'avoir pas étudié ou pour être restés dans leur lit, parce qu'alors plus d'un de leurs compagnons garde pour eux, dans sa manche, le meilleur de sa pitance, et ils sont traités comme des abbés. » (1)

C'est dans cet esprit que Fray Gerundio fait son noviciat. Devenu moine, il reçoit à la fois un extravagant enseignement philosophique qui le dégoûte des études sérieuses, et les leçons oratoires du *Predicador mayor* du couvent, le célèbre Fray Blas, le type le plus vigoureusement dessiné de tout le roman. Il faut lire ce portrait, mais il faudrait le lire dans le texte. C'est un des passages de *Fray Gerundio* le plus souvent cités, et il le mérite par la grâce pittoresque du style :

« Le Père Premier Prédicateur était dans la plus belle fleur de son âge : il avait juste trente-trois ans. Il était de haute taille, robuste et corpulent ; les membres bien proportionnés et de belle carrure ; il marchait fièrement, le ventre en avant, la tête en arrière, la

(1) Lib. I, cap. X, n° 5.

couronne laborieusement frisée et garnie d'un toupet ; habits toujours propres et amplement étoffés ; souliers fort justes ; et, par-dessus tout, certaine calotte de soie faite à l'aiguille, avec force broderies très élégantes, et surmontée d'une houppe la plus gracieuse du monde. C'était l'œuvre de certaines béates qui se consumaient pour leur Père Prédicateur. En somme, il avait fort bel air ; et si l'on joint à cela une voix claire et sonore, un petit zézaiement, une grâce spéciale pour conter l'historiette, un talent reconnu pour contrefaire, des gestes aisés, des manières populaires, du faste dans le style, de l'audace dans les pensées, le soin de parsemer toujours ses sermons de plaisanteries, de bons mots, de proverbes et d'expressions burlesques gentiment amenées, on comprendra qu'il traînait la foule après lui et dépeuplait tous les salons (1). »

Cet homme devient le mauvais génie du malheureux Fray Gerundio. La sagesse et l'autorité des supérieurs n'y peuvent rien. Parfois le bon naturel du jeune moine est ébranlé par les exhortations éloquentes de son Provincial, ou du grave, mais trop naïf Fray Prudencio, ou de son oncle, le savant chanoine de Leon ; comme Néron après le noble discours de Burrhus, il est disposé à changer de conduite ; mais Fray Blas, nouveau Narcisse, étouffe avec une habileté perfide ces honnêtes mouvements et précipite de nouveau dans le mauvais goût son infortuné disciple.

Ces alternatives sont variées avec un véritable intérêt. Invité d'abord à donner dans le réfectoire du cou-

(1) Lib. II, cap. II, n° 5.

vent un échantillon de ses talents oratoires, le candidat prêche cet incroyable sermon de sainte Anne, après lequel « Fray Gerundio laisse là les études et devient prédicateur. » Cette phrase est restée proverbe et le méritait, car elle résume assez bien le héros et le livre. (1) Dès lors les progrès de Gerundio dans le mal sont effrayants et il en vient vite à rendre jaloux son maître.

Pour essayer de le guérir de sa folie, ses supérieurs le confient à un vénérable ancien de l'Ordre, le maestro Fray Prudencio, qui l'emmène passer quelques jours dans une maison de campagne. Là, seul à seul, il lui donne des leçons pleines de sagesse, et qui commencent à produire quelque effet, quand Fray Blas survient encore, et en une heure de conversation, détruit tout l'ouvrage. Bientôt Fray Gerundio, chargé d'une exhortation à une confrérie de pénitents qui font une procession pour obtenir de la pluie, leur débite un horrible mélange de mythologie grecque, romaine et américaine. Il dépeint « l'âge aurifère de l'innocence : *Lavabo inter innocentes manus meas;* » il montre Cybèle, Saturne, Bacchus et Cérès descendant dans le pays de Campos en compagnie du dieu « *Tlaloc*, surintendant des pluies, » de la déesse *Chi-*

(1) « Deja Fray Gerundio los estudios, y se mete á predicador. » Tel est le proverbe, qu'on applique volontiers aujourd'hui en Espagne à une race de prêcheurs laïques fort répandue, les journalistes plus verbeux qu'instruits. Ce dicton ne se rencontre point, sous cette forme, dans le roman d'Isla; mais l'idée qu'il exprime est développée spécialement au début d'un chapitre dont voici le titre : « Predica Fray Gerundio el primer sermon en el refectorio de su convento; encaja en él una graciosissima salutacion, y dexa los estudios. » Lib. II, cap. VIII.

valticue, et faisant une procession de pénitence au temple de *Citeolt*, dieu du maïs.

Ce discours excite un tel enthousiasme dans le couvent et dans toute la contrée, que Fray Gerundio, absolument enivré de son succès, est confirmé pour jamais dans le mal.

Le second volume du roman est occupé tout entier par l'histoire, le texte et la critique de deux grands sermons du héros.

C'est d'abord un panégyrique du Saint Sacrement prêché à Campazas même pour la fête patronale : on peut juger si le bonhomme Zotes, majordome de la confrérie, est fier d'inviter son fils et de jouir de son triomphe. Cet épisode nous vaut des scènes achevées, comme celle du festin de famille qui suit le sermon, et d'excellents portraits, ou plutôt de vrais et vivants personnages, tels que le magistral de Léon, oncle de Gerundio, chanoine plein de science et d'esprit, le meilleur représentant du bon sens dans le roman. Après que Fray Gerundio, devant l'auditoire émerveillé de Campazas, a fait, comme il dit, « l'étrenne de ses labeurs oratoires », c'est-à-dire qu'il a prêché son « premier sermon : *primum quidem sermonem feci, o Theophile !* » après l'ovation indescriptible qu'on lui fait au banquet, il doit subir à son tour, — sans fruit, bien entendu, — un terrible sermon du Magistral (1). A

(1) D'après des notes qui se lisent en marge du manuscrit autographe de la seconde partie de *Fray Gerundio*, et qui donnent la clef des personnages, le magistral de Leon est le Sr. Quadrillero, natif de Palazuelos, dans la province de Campos, et plus tard évêque de Ciudad-Rodrigo.

côté de celui-ci et comme contraste, nous trouvons un type de fatuité et de sottise dans un chapelain de religieuses, ami de Fray Blas, « homme qui avait tout l'air d'être fort révérend, car il portait lunettes d'argent, bonnet de soie, parasol, canne de jonc à poignée de Chine ; et il montait une mule fringante, couverte d'une belle chabraque de drap noir ornée de garnitures et de franges (1). »

Puis vient l'oraison funèbre du notaire Conejo. A cette occasion, nouvelle expédition, nouveaux types, nouvelles théories ; la vraie doctrine au sujet de l'oraison funèbre est développée, un peu bien longuement, par un abbé Bénédictin, modèle de science et de distinction : ingénieux hommage rendu par l'auteur à l'Ordre auquel appartenait son ami Feijóo, et qui se trouve ainsi, dans une certaine mesure, excepté de l'anathème.

Pendant que Fray Gerundio travaille à la préparation d'une Semaine-Sainte qu'il doit prêcher à Pero-Rubio, (c'est-à-dire selon les clefs, à Madrid), le livre se ferme brusquement « par l'événement le plus extraordinaire, la plus singulière aventure, l'accident le plus étrange, le plus triste, le plus mélancolique, le plus funeste, le plus déplorable. » — Voici cette plaisante fiction où l'on retrouvera encore un écho de Cervantes, ou plutôt du *très prudent Cide Hamete Benengeli*. Une lettre inédite de l'auteur nous apprend que l'idée en est due au P. François-Xavier Idiaquez, d'une

(1) Lib. IV, cap. III, n° 8.

des plus grandes familles d'Espagne, et l'un des jésuites les plus graves de la province de Castille, recteur de Villagarcia (1):

Fray Gerundio ayant vécu en Espagne longtemps avant l'invasion des Maures, les documents de son histoire avaient disparu. Un voyageur espagnol les a retrouvés dans un monastère d'Égypte, écrits en langues arménienne, copte, syriaque et autres idiomes de l'Orient. L'auteur a recueilli, non sans peine, ces précieux parchemins, mais il était réduit à déplorer son ignorance qui lui fermait ce trésor, quand un important personnage, le co-évêque arménien du Grand Caire, recueillant des aumônes pour ses chrétiens, vint à passer par là. Hébergé par le curé de Villagarcia, il s'offre en retour à traduire fidèlement ses manuscrits en espagnol ; c'est d'après cette version, authentiquée et signée à chaque page par Isaac Ibrahim Abusemblat, co-évêque du Caire, que l'auteur a écrit sa véridique histoire. Il touchait à la fin de son second volume, lorsqu'un Anglais de haut rang, très versé, lui aussi, dans les langues orientales, et se rendant en Portugal pour je ne sais quelles affaires, vient lui demander à son tour l'hospitalité. L'écrivain lui conte l'histoire de son livre et le prie de comparer les documents originaux avec la traduction. Après avoir lu l'ouvrage avec le plus grand intérêt, le Mylord se voit obligé de déclarer à l'auteur que messire Isaac Ibrahim Abusemblat est un adroit

(1) Lettre inéd. à D. Miguel de Medina, novembre 17[illegible]7. La vie du P. Fr. A. Idiaquez a été écrite par le P. Juan Andrés Navarrete : *De viris illustribus in Castella veteri Soc. Jesu ingressis et in Italia extinctis.* 2 vol. in-4. Bononiae, 17[illegible]-1797. T. II, p. [illegible]-37[illegible].

filou, qui lui a vendu pour traduction ses propres inventions, fort piquantes d'ailleurs, et d'une vérité parfaite, n'étaient les noms propres, qui sont imaginaires. On voit d'ici l'effet de ces malignes rétractations, complaisamment détaillées.

« As-tu vu parfois, conclut l'auteur, quand le toit d'une maison tombe tout à coup, sans le blesser, sur un chien, dogue, lévrier ou basset, comme l'animal reste immobile et pétrifié ? Ainsi, ni plus ni moins, demeurai-je, quand le Mylord eut fini son discours. Pendant plus d'un quart d'heure, je restai interdit, stupéfait, hors de moi, sans pouvoir dire un mot, mais à la fin, recouvrant mes esprits et me frappant le front, je me rappelai que j'avais déjà dit tout cela dans mon Prologue, protestant que j'étais le père et la mère, le créateur et l'auteur de *Fray Gerundio*, et ainsi, mon cher lecteur, passons à autre chose, mon conte est fini. » (1)

Comme nous l'avons déjà fait entendre, et comme on a pu le voir par cette incomplète analyse, le roman qu'il y a dans *Fray Gerundio* peut s'appeler, à certains égards, un roman picaresque. Ce nom seul, et la nature de quelques-unes des citations qui précèdent, rendent nécessaire dès à présent un éclaircissement et m'obligent de prévenir une erreur. Je m'appuierai ici sur l'autorité de Sismondi, dont les informations sur l'Espagne sont souvent incomplètes, mais qui, fréquemment aussi, pénètre d'un regard de penseur

(1) Lib. VI, cap. IV, n° 37.

les ouvrages qu'il a lus. Rencontrant le *Gerundio* sur son chemin, et enchanté d'ailleurs de trouver à médire des moines, il s'est arrêté à l'œuvre d'Isla avec une complaisance marquée et en a fort bien indiqué le caractère :

« Le jésuite, dit-il, qui osait se moquer si hardiment de la prédication des moines, et qui ne craignait pas d'exciter le scandale en plaisantant sur les choses saintes, était au reste un homme très religieux et qui paraît même scrupuleux et sévère dans sa doctrine. Toutes les sciences qui se lient à la prédication sont traitées épisodiquement dans son livre : il fait paraître à plusieurs reprises des supérieurs de Gerundio » qui lui donnent les conseils les plus sages et les plus religieux ; on trouve dans l'ouvrage « quelques traits contre la philosophie qui commençait à être à la mode en France et en Angleterre ; il ne combat pas seulement l'irréligion, mais l'abandon des anciens systèmes ; il tourne en ridicule la nouvelle physique ; il veut remettre en honneur l'étude de la théologie scolastique ; enfin il se montre bien vivement, bien sincèrement attaché à son église (1). »

Ce serait donc une très grave méprise que de chercher dans l'intention d'Isla la moindre trace de l'esprit qui anime les innombrables satires anti-monastiques antérieures au *Gerundio*. C'est avec la plus sincère conviction que, religieux lui-même, il proteste dans son Prologue de son absolue vénération, de son atta-

(1) Sismondi : *Histoire des Littér. du Midi de l'Europe*, t. II, p. 248.

chement pour tous les Ordres religieux. Sur ce point, il ne procède en aucune façon des anciens romans picaresques où les moines sont parfois mis en scène d'une façon fort peu orthodoxe. Les prêcheurs d'Isla n'ont rien à voir avec le marchand d'indulgences de Lazarille. En cette matière, il ne faut pas songer davantage à rapprocher Isla de Quevedo, encore moins d'Érasme, en dépit des analogies extérieures qui rattachent *Fray Gerundio* à l'*Éloge de la Folie*. Lui-même invoque bien l'exemple et le nom d'Érasme, mais c'est en couvrant « ce vaurien », cet ennemi des moines, « en meilleur renom chez les humanistes que chez les théologiens », des anathèmes qu'il mérite (1) ; c'est avec cette assurance absolue que son ouvrage à lui est précisément tout l'opposé de ce modèle suspect. En un mot, il est persuadé qu'il a fait une œuvre sainte et méritoire ; peu s'en faut qu'il ne croie avoir écrit un livre d'édification : cette conviction est si profonde qu'étant tombé gravement malade durant le procès de son roman, et ayant reçu les derniers sacrements, il déclara ensuite qu'à cette heure suprême, parmi les nombreuses fautes de sa vie qu'il repassait dans sa mémoire, l'unique bonne œuvre qu'il y trouvât, l'unique source de sa confiance après la miséricorde de Dieu, c'était d'avoir écrit *Fray Gerundio* (2).

L'audace d'Isla est donc faite en bonne partie, si l'on veut, de naïveté, mais sa naïveté vient de sa droiture. Son âme franche ne saurait admettre nulle tran-

(1) *Prólogo*, B. A. E., t. XV, p. 61.
(2) Cartas, *á varios*, carta 100.

saction avec le mal, en quelque endroit qu'il le rencontre. Témoin indigné des abus criants qui déshonorent en Espagne la parole de Dieu, et des efforts inutiles des hommes sérieux, il a appris d'Horace que le rire vaut mieux souvent que les plus forts raisonnements, et que sa pointe pénètre plus dans le vif que les éclats d'une catilinaire sérieuse (1). Il se sent dans l'esprit l'allure et la verve qu'il faut pour manier cette arme, et il part en guerre sans vouloir écouter autre chose.

Il n'avait que trop bien calculé. Son rire atteignit le but, mais en le dépassant. On l'a dit avec justesse à propos d'un autre satirique espagnol, à la fois, lui aussi, orthodoxe et très audacieux, de celui dont Isla invoque le plus volontiers l'exemple, de Quevedo : « Le rire est, de sa nature, irrévérencieux : c'est une arme dangereuse, quand elle est maniée par une main si preste (2). » Isla n'en savait pas ou n'en voulut pas comprendre la portée. Trop habitué peut-être, par l'enseignement scolastique des hautes sciences, à une méthode rigoureuse et abstraite, il crut qu'avoir raison en principe et en thèse donne le droit de tout dire, qu'on peut traiter les hommes comme des idées pures, manier le rire comme on dresse un syllogisme, sans plus d'inconvénient ni de précaution, et que la distinction qui existait sans nuages dans son esprit entre les choses saintes qu'il vénérait et les abus qu'il flagellait, persisterait tout aussi lumineuse, sous son persiflage, aux yeux des masses. Il crut, en outre, qu'on était

(1) *Prólogo con morrión*. B. A. E., t. XV, p. 62.
(2) E. Mérimée, *Essai sur Quevedo*, p. 210

encore au temps où la foi des peuples était assez simple, assez vigoureuse pour tout entendre, tout supporter sans danger. Pour ce qui est de l'Espagne de son époque, il n'avait pas tout à fait tort, et ce serait s'exposer à être bien injuste que de juger les naïves audaces de ses plaisanteries méridionales avec l'esprit sceptique de notre siècle et la pruderie raffinée de nos langues du nord. Cette remarque, jointe à l'utilité, à la nécessité urgente du dessein que méditait Isla, explique entièrement l'œuvre et absout l'auteur. C'est par là qu'on peut apprécier équitablement notre écrivain et les amis, nombreux et de haute valeur, qui encouragèrent son livre. Leur méprise était peut-être inévitable. De sa cellule de Villagarcia, Isla ne pouvait envisager la situation d'assez haut pour prévoir l'avenir, et pour soupçonner qu'en plein siècle de Voltaire et de Rousseau, quand le rire audacieux des philosophes trouvait au-delà des Pyrénées un écho faible encore, mais déjà distinct (1), ce n'était plus l'heure de faire d'un moine le héros grotesque d'un roman populaire. Avec une parfaite ingénuité, Isla s'appuie précisément sur l'exemple le plus scabreux de Molière. « Ce rusé-là, dit-il, dans la plus bruyante, et je ne sais s'il faut dire aussi dans la plus utile de ses comédies, ne donne-t-il pas la plus verte leçon aux hypocrites de toutes les professions? Et en quoi cela atteindra-t-il saint François de Sales et tous les hommes réellement vertueux? (2) »

(1) Menendez Pelayo, *Heterodoxos esp.*, t. III, cap. III.
(2) *Prólogo*, n° 18.

Pour dire le vrai, je crois que Molière, à part soi, n'eût pas été médiocrement émerveillé de se voir pris autant au sérieux et solennellement invoqué comme professeur de morale par un Jésuite espagnol. Un autre Jésuite, d'humeur moins plaisante, mais qui avait vu *Tartufe* de plus près et le monde plus à fond, Bourdaloue, avait déjà répondu, avec son austère dialectique, à la question d'Isla : « Dans ce tableau de l'hypocrisie d'autrui, les impies penseront trouver la justification de leur impiété ; les lâches, le prétexte de leur lâcheté ; les simples, l'excuse de leur imprudence et de leur témérité (1). »

En un mot, Isla compte sans la malignité humaine, et c'est un facteur qu'il n'est jamais permis de négliger. Ainsi, notre écrivain a beau se retrancher derrière l'exemple de tous les satiriques, voire de Pierre Damien et de saint Bernard ; il a beau, dans un index fait avec soin, prémunir contre les pages les plus suspectes de son roman par des titres ainsi conçus : « Description imprudente et fausse de la vie des moines ; d'un novice imparfait et peu sincère ; d'un jeune religieux ridicule et petit-maître ; d'un prédicateur évaporé » ; à côté de ces portraits, il met en vain l'antidote dans les leçons et les harangues un peu endormantes de Fray Prudencio ou du Révérendissime ex-provincial : le lecteur oubliera vite toutes ces précautions pour ne se souvenir que des bons tours joués par Fray Gerundio pendant son noviciat, ou des artifices moins

(1) Bourdaloue : *Sermon sur l'hypocrisie.*

avouables employés par Fray Blas pour passer plusieurs mois hors de son couvent, sous prétexte d'assister au lit de mort certaine veuve à héritage, bien disposée en faveur de l'Ordre ; ou de la naïve complaisance des supérieurs qui laissent prêcher de tels orateurs, grâce aux doublons et aux cadeaux qui en reviennent au monastère; ou de la vie vraiment trop gaie que le même Fray Blas a menée chez les religieuses dirigées par son ami le Père aumônier; en un mot, de cent détails de cette sorte. (1) Dans tous ces faits, rien de criminel ; mais l'ensemble, il faut l'avouer, offre un tableau plus récréatif qu'édifiant. Encore une fois, c'étaient là des *charges :* Isla était persuadé qu'on n'y verrait pas autre chose, et il eût été désolé qu'on les prît au sérieux. Une telle confiance était pour le moins imprudente; et, de la part d'un religieux et d'un Jésuite, cette imprudence était deux fois inopportune.

Depuis l'époque déjà lointaine de Bañez et de Molina, les luttes doctrinales que la Compagnie de Jésus eut à soutenir contre les écoles rivales ne s'étaient jamais interrompues, surtout en Espagne. Là comme ailleurs, la théologie dite *moliniste*, après avoir conquis sa place au soleil, n'avait cessé de gagner du terrain, soit dans le haut enseignement public, soit dans l'éducation universelle du peuple chrétien. Mais les chaires des universités et les traités imprimés se renvoyaient toujours, dans le rude langage de la sco-

(1) Lib. II, cap. 1, nos 2-5 ; lib. IV, cap. III, nos 10-13.

lastique, des attaques et des ripostes passionnées. Cet état de guerre, sans nuire à l'entente nécessaire et à la vraie concorde des âmes, avait son retentissement dans la vie privée des couvents, où les mésaventures et les travers des voisins étaient souvent l'aliment de plaisanteries innocentes, sinon toujours du meilleur goût.

Isla crut qu'on pouvait rire en public comme jadis, au temps de la *Jeunesse triomphante*, il riait, avec Lossada et ses amis, dans le jardin du *Colegio real* de Salamanque, sans risquer d'être entendu des Dominicains de San Esteban ou des Carmes de Saint-Élie(1). Ce fut son tort. Donner à son héros le titre de *Fray*, réservé aux moines mendiants, ce n'était pas seulement livrer au rire de la foule un habit toujours sacré; c'était s'exposer à raviver, dans tout ce qu'il avait de plus délicat, l'antagonisme de la Compagnie de Jésus et des anciens Ordres.

Quand parut *Fray Gerundio*, le plus ferme appui de notre écrivain et de sa Société, le marquis de la Ensenada, était depuis longtemps en disgrâce. Le P. Ravago avait cédé le poste de confesseur du Roi à l'archevêque de Pharsale, don Manuel Quintano Bonifaz, qui était en même temps Inquisiteur Général. En un mot, la campagne contre les Jésuites était ouverte, et *Fray Gerundio* devait y jouer, si je ne me trompe, à la fois le rôle d'instrument et celui de victime. Les ennemis de la Compagnie étaient enchantés de voir s'exaspérer et s'envenimer les rancunes qui la sépa-

(1) Voir *supra*, chap. III, p. 18

raient des autres Ordres. Parmi les adversaires du roman, il en est peu qui ne mêlent à leurs griefs des attaques souvent furieuses et dévergondées contre l'Institut de saint Ignace.

Une modération doucereuse, mais plus redoutable, règne dans la dénonciation officielle de Fray Cristóbal Ximenez : « Il a, dit-il, de véhéments soupçons, si ce n'est la certitude, que l'auteur de *Fray Gerundio* est un Jésuite. Or, c'est un fait généralement connu, que quelques individus imprudents de cet Ordre regardent avec mépris, sans qu'on en sache le motif, les autres religieux, surtout ceux des Ordres mendiants. Il est certain aussi que, chez ces derniers, plusieurs moines, également imprudents, montrent peu d'affection à la Société de Jésus. Les uns et les autres font un tort considérable à la gravité et à l'autorité de leurs familles religieuses (1). »

Les ministres de Ferdinand VI et de Charles III utilisèrent habilement ces discordes. La fameuse *Pragmatique* de 1767, qui expulsait les Jésuites, déclare, avant toutes choses, que les autres Ordres religieux ont mérité la confiance, la satisfaction et l'estime du roi, par leur fidélité, leur doctrine et leur obéissance. Cette politique ne réussit que trop, et ce fut, il faut bien l'avouer, un triste spectacle que l'indifférence avec laquelle certains religieux assistèrent à la ruine de leurs confrères. A cette heure douloureuse, rien ne dut être plus amer au P. de Isla que la pensée d'avoir

(1) *Expediente sobre Fray Ger.*, ms. f° 50.

pu contribuer, en ravivant les anciennes querelles, aux épreuves de l'Ordre qu'il aimait tant.

Ces réflexions étaient nécessaires pour entrer dans l'esprit même de notre auteur. On ne saurait être embarrassé d'avouer les torts d'un homme qui s'est trompé de si bonne foi, et qui disait humblement, en apprenant la condamnation de son ouvrage : « Dieu ne confond point les erreurs du jugement avec les fautes de la volonté (1). »

Nous serons maintenant entièrement à l'aise pour apprécier la valeur littéraire et critique de l'œuvre d'Isla, et pour lui donner, à ces points de vue, les éloges qu'elle mérite.

On ne s'étonnera pas, d'ailleurs, qu'ayant à parler, dans le présent chapitre, de *Fray Gerundio* en tant que roman, nous ayons été amené à expliquer par avance les condamnations qui l'atteignirent; car c'est bien le roman, et le roman seul, qui fut frappé. La plupart des dénonciations déclarent que les passages sérieux et didactiques sont excellents. Au rebours du critique anglais de la *Retrospective Review*, les adversaires voudraient qu'on supprimât tout le reste et qu'on ne conservât que les leçons de rhétorique. Ces deux jugements si opposés donnent une idée fort exacte du livre. Son véritable crime fut d'avoir fait rire, en affublant un moine d'une défroque de *picaro*.

J'estime qu'il serait au moins inutile de parcourir toute la collection des romans picaresques, pour re-

(1) *Cartas á su cuñado*, 219.

chercher ce qu'Isla peut avoir emprunté à chacun d'eux. Nous ne rencontrerions que des analogies extérieures, accidentelles, et qui tiennent à l'identité du cadre de toutes ces bizarres biographies. Quelques-unes, comme *Lazarille*, offraient à Isla des silhouettes de moines et même de prédicateurs, mais dessinées sous un jour qui, nous l'avons vu, n'allait nullement à son dessein. Ce qui fait ressembler *Fray Gerundio* à *Guzman d'Alfarache*, c'est le nombre et la longueur des digressions, mais dans *Guzman* ces hors-d'œuvre ennuyeux ont la prétention mal justifiée de moraliser ; dans *Fray Gerundio*, ils vont à instruire. Il est probable qu'Isla n'avait point lu *Márcos de Obregon*, de Vicente Espinel ; sans quoi, en traduisant plus tard *Gil Blas*, et en le revendiquant pour l'Espagne, il eût certainement reconnu le nom même du héros d'Espinel et plusieurs des épisodes de sa nouvelle.

S'il est un roman qu'on serait tenté, d'après le titre, de rapprocher de *Fray Gerundio*, c'est le *Donado hablador*, de Jerónimo de Alcalá Yañez y Rivera, mais le long bavardage du frère Alonso n'avait rien à apprendre au P. de Isla, et bien que le héros passe quelque temps au couvent, les interminables aventures qui précèdent et qui suivent cet épisode n'ont rien de monastique (1).

Chose assez singulière, il est deux romans où Isla eût pu trouver ébauché le type burlesque d'un pré-

(1) *El Donado hablador. Vida y aventuras de Alonzo, mozo de muchos amos*, por el Dr Gerónimo de Alcalá, Yañez y Rivera. B. A. E., t. XVIII.

dicateur espagnol, et ce sont deux livres français, qu'à cette époque il n'avait point lus. Plus tard seulement il rencontrera dans *Gil Blas* l'archevêque de Grenade et ses homélies, et dans le *Bachelier de Salamanque* la figure du licencié Carambola, devenu prédicateur à Mexico sous le nom de Fray Cirilo, et qui, obligé de quitter la chaire, faute de mémoire, dès le début de son premier discours, descend en plaignant ses auditeurs du malheur qu'ils ont de perdre un si beau sermon.

Ce n'est donc point dans les livres, mais dans la plus vivante réalité, qu'Isla a saisi les personnages dont il fait défiler sous nos yeux les silhouettes ou les caricatures.

Ce sont les novices malins qui vont les paupières baissées, le capuchon rabattu sur les yeux, la tête penchée « comme une figue mûre », les mains croisées sous leur scapulaire, et qui, dès que le cellerier tourne la tête, mettent dans leur giron une demi-douzaine d'œufs ou vident en un clin d'œil un flacon de vin. Ce sont les étudiants, « philosophes et théologiens à la barbe naissante, » race turbulente, joviale, bavarde et intrépide, qui se moque sans pitié des anciens et qui porte Fray Gerundio en triomphe après ses plus absurdes discours.

Voici les gros bonnets, les *mandarins* de l'Ordre, qui se prélassent dans leurs loisirs de *jubilés*, entretenant avec soin leur parti, et « vivant mieux que des évêques »; vieillards prudents et circonspects, prodigues de sages conseils plus que d'actions coura-

geuses. Ce sont enfin les frères lais, dont nous trouvons plusieurs types dans le roman, « gens de bonne humeur, nullement timides, et encore moins scrupuleux, » et au-dessous d'eux, le grossier *donado*, serviteur infime du couvent, ivrogne, querelleur et bouffon.

Malgré la difficulté d'une traduction, il faut citer ce dernier portrait, plus vivant dans sa brièveté que la figure du héros picaresque de Yañez y Ribera, le *donado hablador*, dont nous parlions naguère, et dont l'autobiographie remplit deux volumes. Il faut savoir que le *donado* n'est pas un religieux; il n'est attaché à l'Ordre par aucun vœu et ne porte pas l'habit. Celui qu'Isla nous dépeint « avait été trois fois marié ; après cinq ans de veuvage, fatigué du monde, pour faire une fin il se mit au service d'un couvent, où il ambitionna de devenir frère lai ; mais on ne voulut point lui donner l'habit, parce que, encore qu'il fût très robuste et serviable, il avait l'esprit extraordinairement épais ; pardessus le marché il était fort bavard et plus que médiocrement buveur, non pas qu'il se privât totalement de l'usage de la raison, mais il se mettait sur une certaine limite fort suspecte ; et c'est alors surtout qu'il jasait comme une pie, et sur tous les sujets qui se présentaient, car il savait lire, et il avait lu l'*Histoire des douze Pairs de France*, *Guzman d'Alfarache*, la *Pícara Justina* et, en fait de romances d'aveugles, tout ce qui se chantait de neuf dans les foires ; il aimait surtout à lire les gazettes, quoiqu'il n'y comprît pas un traître mot. Moyennant quoi le *donado* était un

type fort divertissant, et, pour un observateur, un vrai morceau de roi (1). »

Ce qu'Isla peint le mieux après les moines et les curés de campagne (2), ce sont les paysans de la Vieille Castille ; on se rappelle le portrait du bonhomme Zotes ; il y faudrait joindre maint autre type de campagnard à la Sancho, sacristain ou majordome de confrérie, tels que le *tio* Bastian Borrego (3), mainte scène amusante de famille ou de village. L'une des meilleures figures est un oncle de Fray Gerundio, brave laboureur de Fregenal del Palo, Familier de l'Inquisition ; il a hérité de l'écuyer de Don Quichotte son bon sens populaire, son franc parler et ses proverbes ; et, dans le jargon des campagnes de *Vallaulí*, il donne d'amères leçons à son écervelé de neveu (4).

C'est par là, par ces tableaux d'un réalisme si pittoresque, par ces « parodies des mœurs campagnardes, *scolastiques* et claustrales », que vaut, comme œuvre d'art littéraire, le roman d'Isla. Des témoignages peu récusables y reconnaissent le vrai sel castillan, de marque authentique ; sel de haut goût, plus mordant

(1) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. III, n° 6. — Impossible de serrer de près le texte dans des phrases comme celle-ci : « era... mas que medianamente bebedor, no de manera que se privase *in totum*, pero se quedaba á unos medios pelos que olian á chamusquina, y entonces con especialidad hablaba por todas las coyunturas... »

(2) Une des pages les plus amusantes du roman est le portrait du curé de Pero Rubio, archiprêtre du canton, commissaire du Saint-Office, « homme d'une singulière fabrique quant à son corps, et d'une non moins singulière structure dans les facultés de son âme. » Lib. V, cap. VI, n° 22. On ne peut guère douter qu'Isla n'eût en vue un personnage existant.

(3) Lib. III, cap. I.

(4) Lib. V, cap. VI.

parfois que délicat, mais jeté à pleines mains dans ces pages joyeuses, dont l'effet est irrésistible (1). Il faut l'avouer avec le même critique, le défaut de l'œuvre est l'abondance prolixe, la vulgarité parfois triviale, la gaîté un peu épaisse. Mais, sous cette plaisanterie exubérante, qui tend sans cesse à glisser dans la farce, se cache souvent, nous l'avons vu, la pointe pénétrante d'une satire plus relevée ; et Sismondi n'est que juste en déclarant que, de son temps, le *Gerundio* « est regardé, avec raison, comme l'ouvrage le plus spirituel que l'Espagne ait produit au dix-huitième siècle. » Ticknor, qui constate aussi l'importance de l'œuvre d'Isla et « le grand talent avec lequel elle est écrite », est moins heureux dans l'expression de sa pensée quand il prétend que *Fray Gerundio* est un ouvrage « grave et sérieux, comme il convient au caractère espagnol, mais que cette gravité même cache un esprit sarcastique qui, dans d'autres pays, n'est pas regardé comme compatible avec la véritable dignité, mais qui, en Espagne, s'est souvent concilié avec cette qualité d'une façon très heureuse (2). »

Cette phrase de l'historien américain est pour moi une énigme. Il suffit d'un peu de lecture pour savoir que la *gravité*, par bonheur, n'est pas le dernier mot de tout en Espagne ; et quant à Isla, rien n'est plus

(1) « La sátira es abundante, copiosa, de legítimo gracejo castellano, no muy pasado por la cendra, vulgar y grotesco á veces, pero irresistible en sus buenos trozos, que son las parodias y las descripciones de costumbres rústicas, escolásticas y claustrales, trasladadas con tosco pincel, pero con singular semejanza. » Menendez Pelayo, *Ideas estéticas,* t. III, p. 416.

(2) *Hist. de la lit. esp.* t. IV, p. 57.

opposé que le genre sarcastique, c'est-à-dire l'ironie froide et amère, à sa bonne humeur communicative, à sa plaisanterie facile et sans fiel. Sa manière a été mieux appréciée par les critiques anglais, habitués à retrouver dans la verve originale de Cervantes et d'autres romanciers espagnols quelque chose de l'humour britannique ; plusieurs constatent ce caractère chez notre écrivain (1). Quand parut à Londres, en 1772, la traduction anglaise de *Fray Gerundio*, quelques-uns furent frappés de l'analogie de ce style avec celui de *Tristram Shandy*, et voulurent y voir un plagiat. Ne pouvant l'attribuer à Isla, dont l'ouvrage avait paru avant celui de Sterne, ils en rendirent responsable le traducteur anglais de *Fray Gerundio* (2). Cette idée prouve du moins qu'il existe quelque affinité entre les ouvrages originaux.

C'est encore à la tradition picaresque que le P. de Isla doit sa langue, d'une richesse et d'une saveur nationale très dignes de remarque. A cette époque, le castillan entrait dans une phase nouvelle, et Isla, nous le savons, appartenait à l'ancienne école. L'érudit Salvá a raison de louer son zèle pour la pureté de la

(1) Salvá, *Catalogue of spanish and portuguese books*, t. I, p. 115 : « Father Isla is a writer distinguished by... the vein of humour running through his works. »

(2) « The history of Friar Gerund, composed by Father Isla to ridicule the absurdities of the itinerant Spanish Preachers, was published in Spain, the very same year in which *Tristram Shandy* appeared. It was translated several years after by Baretti, who thought proper to imitate Sterne's style. If any plagiarisms exist, they are chargeable on Baretti » (Ferriar, *Illustrations of Sterne's writings*, London 1798, p. 47. — Il y a là une erreur : ce n'est pas Baretti, mais Warner qui traduisit *Fray Gerundio* en anglais.

langue, et son habileté à en exploiter toutes les ressources. « Il n'y a pas d'écrivain, dit-il, chez qui cette opulence de l'idiome apparaisse avec autant d'avantage, si l'on en excepte Quevedo (1). »

Ce rapprochement est exact : Quevedo, qu'Isla appelle « notre incomparable satirique », était, avec Cervantes, son vrai maître ; et sans l'imiter d'une façon aussi apparente, aussi exclusive que son contemporain D. Diego de Torres Villaroel, c'est à lui qu'il doit en bonne partie le mordant et la verdeur de sa prose.

Andrés et d'autres critiques rangent Isla parmi les classiques ; et si quelques-uns, en toute rigueur, lui contestent ce titre, il ne nous paraît pas nécessaire de prendre parti dans une question où nous ne saurions être entièrement compétents, et qui, peut-être, les mots à part, a peu d'importance.

Molière a laissé dans son œuvre une trace assez marquée. On y retrouve, sous la forme d'une bouffonnerie entraînante, la leçon de prononciation donnée à M. Jourdain par son professeur de philosophie, et plusieurs petites scènes de bonne comédie font deviner l'inspiration du maître.

Lorsque Fray Blas, au retour d'une mission, reçoit de son prieur l'ordre inespéré de faire prêcher au réfectoire son jeune ami Fray Gerundio, « il en fut tellement satisfait que, sous le coup du premier mouvement de joie, il mit la main à sa poche pour en tirer le doublon que lui avait valu son sermon et en faire

(1) Salvá : *A catalogue of spanish and portuguese books,* t. I, p. 115.

cadeau à son supérieur; mais à l'instant même, se ravisant, il se contenta de tirer son mouchoir, s'essuya le visage, promit de faire sur-le-champ ce qu'on lui commandait, et partit précipitamment. » (1) On a reconnu le geste de Géronte, faisant mine de donner sa bourse à Scapin pour racheter son fils.

Ceux qui ont voulu absolument trouver un écrivain français dont la manière pût être rapprochée de celle d'Isla, ont nommé Rabelais. C'est à lui que devaient naturellement faire songer ces moines joyeux et grands mangeurs, à la mine fleurie et à la verve intarissable : ce mélange de discours graves et plaisants, cette exubérante abondance de langage, et surtout le ton goguenard, le large rire, en un mot ce que Rabelais lui-même nommerait l'allure *fratesque*. Sismondi remarque qu'Isla rappelle souvent Rabelais « par la vivacité et l'enjouement de sa satire, par son travestissement baroque de la pédanterie, par l'adresse avec laquelle son fouet atteint non seulement le but, mais encore tous les objets ridicules qu'il trouve sur son chemin (2). »

Au reste, nommer Rabelais, est-ce nous éloigner beaucoup de la tradition picaresque, et ne sont-ce pas des maîtres *picaros* que Panurge et Frère Jean des Entomeures? Bien entendu, il faut se hâter de dégager notre jésuite d'un voisinage aussi suspect, et de proclamer que non seulement, dans aucun de ses écrits, Isla n'a jamais « offensé l'honnêteté ou les

(1) *Fray Ger.*, lib. II, cap. VIII, n° 4.
(2) *Hist. des littér. du Midi de l'Europe*, t. II, chap. XXXV

mœurs(1)», mais encore que nul plus que lui n'a en horreur l'esprit anti-monastique et anti-catholique qui fait le fond du moine Rabelais.

Ce rapprochement d'ailleurs date de loin, et fut fait, au temps de l'apparition du *Gerundio*, par les ennemis de l'auteur. Un des pamphlets les plus ineptes qui parurent contre l'ouvrage d'Isla et plus encore contre la Société de Jésus, développe longuement le parallèle entre Isla et Rabelais, et dans une page que la lecture seule peut rendre croyable, accuse les Jésuites d'avoir voulu, en publiant *Fray Gerundio*, se venger du Roi Catholique, qui avait soustrait à leur royauté les peuples du Paraguay : leur but était « d'introduire, à l'aide de ce livre, l'hérésie en Espagne, et de jeter par là le déshonneur sur notre catholique monarque et sur tout le royaume ; ils avaient appris cette tactique de la bouche de Jean Marot (*sic*) et surtout de François Rabelais, qui s'était servi de la même méthode pour établir le luthéranisme en France, du temps de François Ier. » Suit, comme preuve à l'appui, une longue citation « d'Antonio Herrera, chroniqueur général de Castille et d'Amérique sous Philippe II », lequel, dans le passage cité, constate en effet, en termes assez malhabiles, l'influence que les livres de Rabelais exercèrent en faveur de la Réforme (2).

(1) Sismondi, *l. l.* Il ne s'est pas arrêté à temps dans une citation latine de Juvénal, si toutefois, comme il y a lieu de le croire, l'édition Lidforss (Lib. IV, cap. VIII, n° 27) reproduit exactement le manuscrit original. On pourrait relever çà et là quelques autres plaisanteries déplacées sous sa plume.

(2) *Berbe* (Breve) *Resumen de la maravillosa vida y nacimiento del celebre Bufon del Evangelio el P. Supino de Isla, de la Comp. de Jesus.*

Il est un autre rapprochement qui s'impose et qui date aussi de l'époque même du *Gerundio*. Isla était allé au-devant de cette comparaison dangereuse, en appelant son héros le Don Quichotte des prédicateurs, en déclarant qu'il prétendait marcher sur les traces de Cervantes, et en multipliant, au cours de son ouvrage, les imitations de détail, constantes et affichées. Il n'est pas jusqu'à ces contradictions et invraisemblances volontaires du récit, qu'il ne reproduise à dessein, avec aisance et gaîté.

Aussi, quand parut *Fray Gerundio*, plusieurs de ceux que ses coups n'atteignaient pas le mirent étourdiment en parallèle avec *Don Quichotte*. En présence de cette admiration à tout le moins maladroite, faut-il aujourd'hui s'indigner et déclarer avec un critique espagnol qu'un tel rapprochement est un « blasphème et une hérésie épiques (1) », ou s'écrier avec M. Ferrer del Rio : « Isla et Cervantes, juxtaposer ces deux noms, ce n'est en aucune façon les comparer. Qui pourrait être assez court de vue pour confondre la lumière du gaz avec celle du soleil, et un

procurador general del Paraguay y de toda la America... m». Voir à l'appendice le passage dont il est ici question. — Comparer les satiriques à Rabelais était évidemment une tradition en Espagne chez ceux qui attaquaient ces auteurs. M. E. Mérimée (*Franc. de Quevedo*, p. 211) cite un pamphlet dirigé contre Quevedo, où le même rapprochement est invoqué en termes tellement identiques, que je soupçonne les deux pamphlétaires, ou de s'être copiés, ou d'avoir puisé à la même source, le chroniqueur Herrera. Au moins, à l'égard de Quevedo, ces imitations offraient-elles un tout [illegible] peu moins d'invraisemblance.

(1) *Carta crítica de la Historia de Fray Gerundio*, Barcelona, 1822, § II. Reproduit par Dion. Hidalgo dans son *Diccionario de bibliografía española*, t. III, p. [illegible].

grain de sable avec les Andes? (1) » Le soleil et les Andes, voilà des termes de comparaison bien castillans et qui eussent fait sourire la fine modestie de Cervantes.

Mieux vaut être indulgent pour les enthousiasmes contemporains ; on ne juge bien qu'à distance, et un siècle jusque-là fort pauvre en ouvrages d'esprit devait être disposé à porter aux nues toute œuvre sortant quelque peu du médiocre. Il ne saurait être question que d'un rapprochement tout extérieur entre deux livres si différents par leur nature et leur but, entre un chef-d'œuvre de fantaisie délicieuse, de haute et franche comédie, et un roman didactique au fond, dont l'objet est spécial et restreint. Faut-il le redire ? Cervantes nous procure, entre autres jouissances, le plaisir original d'admirer et d'aimer le héros même de qui nous rions ; la noblesse du travers élève le burlesque à une hauteur inattendue, et ce contraste paradoxal est d'une vérité profonde. Il serait absurde de demander rien de pareil à *Fray Gerundio*.

Chez Cervantes, la perspective, l'au-delà du récit amusant, c'est la vie humaine, dont le tableau toujours nous fait penser et nous émeut, dont les ridicules mêmes cachent tant de côtés sérieux et tristes. Dans *Fray Gerundio*, la plaisanterie n'a le plus souvent d'autre arrière-plan qu'une leçon de rhétorique. Le roman n'est qu'un accessoire : il se trouve mêlé et fondu, souvent avec beaucoup d'art, à de lourds développements techniques, qui doivent remplacer ici ces

(1) Ant. Ferrer del Rio : *Discurso académico*, 29 mai 1853, p. 17.

hors-d'œuvre piquants ou profonds que Cervantes prodigue au lecteur nonchalant et qui s'appellent *le curieux indiscret* ou *les folies de Cardenio*. Dans ces conditions, il suffit de noter que tout parallèle est hors de saison.

En réalité, Isla n'a jamais songé à faire concurrence à Cervantes. Autant le héros de ce dernier est long et maigre, noble de tenue et de caractère, hidalgo avant tout, autant celui d'Isla est épais et vulgaire. « *Gracia fraileña* », me disait un jour un Espagnol, pour désigner la qualité du comique chez Isla. Don Quichotte et Fray Gerundio sont deux grotesques qui occupent les deux bouts de l'échelle de l'idéal. Raison de plus pour qu'il soit interdit de les comparer, et d'écraser notre pauvre petit jésuite de tout le génie colossal de Cervantes, en mettant « le grain de sable en face des Andes! »

Notre écrivain laissait donc volontiers ses adversaires dire que son livre ressemblait à *don Quichotte* comme les *coplas* de Benegasi aux églogues de Garcilaso (1); il laissait en souriant ses amis lui promettre une place « à côte de Cervantes et de Quevedo, dans le triumvirat de la litterature aimable et plaisante (2) »; il se contentait, à part lui, d'avoir fait une œuvre utile et capable de contribuer à relever, en Es-

(1) B. A. E. t. XV, p. 365.

(2) B. A. E. t. XV, p. 34. — Sismondi, lui aussi, met franchement Isla en compagnie de Cervantes et de Quevedo : « Les Italiens, dit-il, n'ont pas un seul ouvrage à mettre à côté de ceux de Cervantes, de Quevedo, du P. de l'Isla. » *Hist. des litt. du Midi de l'Eur.*, t. II, p. 229.

pagne, l'honneur de la prédication chrétienne et des lettres. Il fit plus qu'atteindre ce but, il écrivit le seul ouvrage qui ait imité *don Quichotte* avec un talent original, et qui se fasse lire encore après son modèle (1).

S'il est un genre aujourd'hui disparu, c'est à coup sûr le roman picaresque : les types qui le défrayaient sont des types perdus. A l'époque où écrivait le P. de Isla, les circonstances, particulières et complexes, qui avaient rendu possibles ces romans et leurs héros, allaient cesser d'exister. Jusqu'à lui, depuis *Lazarille*, toutes les variétés de cette étrange famille avaient été exploitées, tour à tour, par les romanciers. Mateo Aleman, Espinel, Cervantes, Quevedo et les autres avaient trouvé leurs personnages un peu partout : à la cour, au port de Séville, dans les écoles de Salamanque ou dans les bouges des gitanos : toutes les classes de la société avaient fourni leur contingent. Toutefois il y avait un monde à part, plus fermé et plus respectable, qui, dans ses détails intimes, avait nécessairement échappé, ou à peu près, à l'indiscrétion autobiographique des conteurs picaresques : ils n'avaient pu y

(1) Parmi les nombreuses satires littéraires qui prétendirent imiter *Don Quichotte*, et dont aucune jusqu'ici n'a paru digne d'attention, Ticknor (*Historia de la literatura española*, tomo IV, p. 232, *de las diversas ediciones é imitaciones del don Quijote*) ne cite pas *Fray Gerundio*. En revanche, il en indique une que je n'ai pas vue : *Empresas literarias del ingeniosissimo don Quijote de la Manchuela*, Sevilla, in-12, s. d., par Cristóbal Anzarena. Si cet ouvrage, comme le croit Ticknor, date de 1767, et si, en décrivant l'éducation du héros, il attaque les défauts littéraires de son époque, ce plan ressemble fort à celui de *Fray Gerundio*, et il est bien possible que l'auteur ait été inspiré par le succès du roman d'Isla.

jeter que quelques regards superficiels, malveillants et souvent trompés : c'était le monde des couvents et des gens d'église.

Il se trouva qu'au moment où allaient se transformer ou disparaître en bonne partie toutes les choses qui faisaient l'Espagne d'autrefois, un homme appartenant à ce monde réservé y arrêta, sans nulle pensée frondeuse, son regard curieux et malin. Sa robe le mettait en situation de tout voir, la droiture naïve de son intention et sa verve satirique le mettaient en passe, non seulement de tout dire, mais de tout *charger*. Il le fit à dessein, et crayonna, sans songer à mal, la caricature d'une partie du tableau qu'il avait sous les yeux. C'est ainsi qu'Isla nous laissa, noyé dans la longue satire littéraire à laquelle il sert de cadre et de lien, ce qu'on peut appeler « le dernier des romans picaresques (1). » Nous avions les *pícaros* des grandes villes et ceux des grands chemins, ceux de l'ermitage suspect et de la taverne, du théâtre ambulant et du palais : nous aurons ceux du cloître et de la chaire. Fray Blas et Fray Gerundio, qui vont parcourant la *tierra de Campos* en quête de succès oratoires peu enviables, de sermons bien payés et de joyeux dîners, prennent place, avec les réserves que je n'ai plus besoin d'expliquer, à côté de Guzman d'Al-

(1) C'est à peu près en ces termes que *Fray Gerundio* est apprécié dans le substantiel résumé de l'histoire littéraire de l'Espagne, écrit par M. A. Morel-Fatio pour l'*Encyclopædia Britannica*. « Something of the old picaresque novel came to life again in the *History of Fray Gerund* » (au mot *Spanish literature*.)

farache et du *gran Tacaño ;* ainsi se ferme cette galerie si originale et si nationale que, par une singulière destinée, un livre français, *Gil Blas*, complète et résume à sa manière.

CHAPITRE XIV

LA CRITIQUE DANS « FRAY GERUNDIO » : LE PRÉDICATEUR ET SON AUDITOIRE

Etendue et portée de la satire littéraire dans *Fray Gerundio*. — L'éducation du prédicateur : rhétorique et poésie, Artigas et Rengifo. — Fray Toribio, professeur de philosophie. — Décadence de la scolastique ; polémique avec le *Barbadinho* ; sage attitude d'Isla. — Pourquoi Fray Gerundio est-il moine ? — Et de quel Ordre ? — L'auditoire : grossièreté du goût populaire. — La cour, action personnelle de Philippe V pour la réforme. — *L'école française* de prédication : Gallo, Bocanegra, etc. — Excès ; protestations d'Isla : don Carlos l'*afrancesado*. — Idéal oratoire d'Isla : Bourdaloue ou Vieira ? — L'éloquence des missionnaires : le P. Pedro de Calatayud. — Auditoires espagnols d'aujourd'hui.

Le bien fondé de la satire est sans contredit le point le plus inattaquable du roman d'Isla. Parmi les nombreux dénonciateurs de *Fray Gerundio*, c'est à peine si un seul essaie de mettre en doute, non pas l'existence, mais l'excès et la généralité des abus ; et encore le fait-il assez gauchement pour montrer qu'il les excuse et les approuve, au moins en partie (1).

(1) *Expediente sobre la obra de Fray Gerundio*, fol. 44. Denonciation de Fray Cristobal Ximenez.

Tous les autres applaudissent au but d'Isla et proclament la justesse de ses plaintes : ils contestent seulement l'opportunité des moyens qu'il emploie.

Isla d'ailleurs s'offrait, pour peu qu'on l'y provoquât, à faire la preuve de ses dires ; à publier en un volume, avec noms propres et dates, des extraits d'innombrables sermons, tous prêchés par des religieux depuis le commencement du siècle dans la péninsule espagnole. Les intéressés ne furent point curieux de ces pièces justificatives (1).

Il s'agit de suppléer à ce déficit, d'exposer à l'aide des textes les théories et la pratique de ces étranges orateurs contemporains de Massillon, et, en regard, les principes de bon sens et de bon goût que notre auteur leur oppose sous les formes variées de la satire ; en un mot, de mettre sous les yeux du lecteur le tableau de cette prédication que nous pouvons bien appeler du nom qu'Isla lui a infligé et qu'elle garde dans l'histoire comme dans le vocabulaire espagnol, le gérondianisme.

Les traits qui composent ce tableau semblent se grouper assez naturellement en deux chapitres : il faut faire connaître d'abord le prédicateur et son auditoire ; puis analyser les divers éléments d'un sermon gérondien.

Je crains ici un double écueil. Les moins heureuses époques de l'éloquence sacrée parmi nous offrent encore à l'historien de sûrs éléments d'intérêt. A défaut

(1) B. A. E., t. XV, p. 338.

de grands modèles, ou de circonstances historiques spécialement attachantes, à défaut d'éloquence ou même d'esprit, il peut être certain de rencontrer, dans les auteurs qu'il exhume, des qualités qui n'abandonnent jamais entièrement la race : la clarté, la mesure, et, ce qui est la base de tout, le bon sens.

Or, c'est précisément cette base qui manque le plus dans les œuvres que je dois maintenant étudier. L'étrangeté des choses ne sera-t-elle pas capable de déconcerter parfois également le sens littéraire et le sens chrétien ?

J'espère néanmoins que si ce tableau étonne quelque peu les délicats, il n'aura pas le temps de les ennuyer : et à ceux qui, scandalisés de certains exemples, se demanderaient ce que devenait, dans cette incroyable déchéance de la parole sacrée, la foi et la religion espagnoles, je rappellerais, en citant tout le moyen âge que les plus étonnants écarts de goût sont compatibles avec l'orthodoxie et la piété populaires.

« Cette barbarie de la chaire espagnole, écrit M. Hartzenbusch en répondant précisément à cette objection, pouvait être une pierre de scandale pour les ennemis de l'Église, et un sujet de tristesse pour les fidèles éclairés ; mais le grain de la bonne doctrine, quoique bien rare et mêlé de beaucoup d'ivraie, ne tombait pas en terre stérile (1). »

L'explication historique de ce fait semble échapper au critique : elle sera développée à la fin du présent

(1) *Discursos en la recepcion de D. Ant. Ferrer del Rio en la Academia española*, 1853, p. 41.

chapitre, quand nous définirons les limites dans lesquelles s'étendait la contagion du gérondianisme.

Le religieux augustin, Manuel de Pinillos, prieur du couvent de San Phelipe el Real de Madrid, en dénonçant *Fray Gerundio* à l'Inquisition, formulait, entre autres reproches ; le suivant : Des cinq parties dont se compose le livre, il y en a une à peine qui aille au but prétendu de l'auteur, de détruire les abus de la prédication. Les quatre autres ne sont qu'un mélange d'historiettes ridicules et impertinentes. Que viennent faire le maître d'école boiteux de Villaornate, et le *Dómine* Zancas-Largas et le naïf maître des novices, et l'extravagant professeur de philosophie de Fray Gerundio, et ces longues digressions sur toutes les sciences sacrées et profanes ? Il est évident que l'auteur n'a voulu par là que décréditer les Ordres religieux dans l'opinion publique (1).

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer au British Museum une apologie inédite, écrite par Isla lui-même, et qui réfute, une à une, les accusations du P. Manuel de Pinillos. Sa réponse sur ce point est excellente et des plus précieuses, parce qu'elle nous livre le secret de son plan et nous découvre quelle intention sérieuse cachaient ses bouffonneries.

Il analyse lui-même son œuvre, en montrant que ces longueurs et ces digressions apparentes vont droit au but, car « tous les abus de la prédication viennent de l'éducation » et il fallait montrer les vices de l'en-

(1) *Expediente sobre Fray Gerundio,* ms f° 114-124.

seignement à tous les degrés pour mettre à nu la racine du mal (1).

Cette largeur de vues augmente la portée et l'intérêt de la satire d'Isla. Il ne prend point son sujet par les petits côtés. La décadence de la chaire n'est pas à ses yeux une question de forme ou de menus détails. Il va droit aux sources. La formation du prédicateur pèche par la base : il la décrira tout entière, telle qu'elle a lieu, pour montrer comment il ne faut pas faire. L'enseignement réservé du cloître, pas plus que l'école de village, ne trouveront grâce à ses yeux. Il poursuivra le mauvais goût et la routine depuis l'alphabet jusqu'au sommet de la théologie. Les écrivains, les poètes, les trop faciles approbateurs de méchants ouvrages, les régents de collège et les docteurs scolastiques s'entendront dire leur fait non moins que les prédicateurs. La mode naissante et dangereuse du français à outrance ne sera pas épargnée ; les défauts les plus intimes de l'esprit public seront visés, un peu à l'étourdie, avec justesse et audace. Comme il le dit lui-même, outre son sujet principal, Isla touche en se jouant une foule de points secondaires : il attaque « de nombreuses extravagances engendrées par un mauvais usage, et encouragées par une tolérance pire encore : les abus introduits dans les processions, les confréries, les images saintes, certains habillements des dévotes et cent autres matières de grande importance (2). »

(1) *Respuesta à las seis reparos*. Brit. Mus., ms. *Eg.* 596, f° 37 et suiv. — Reparo segundo, respuesta, f° 37 v°.

(2) Lib. VI, cap. IV, n° 8.

Ainsi, des digressions en apparence inopportunes, souvent mal rattachées au récit, ont un sérieux intérêt historique et doctrinal, et mériteront d'arrêter notre attention. On verra que, reflétant à sa manière le dix-huitième siècle espagnol, avec sa physionomie indécise et troublée, sa décadence profonde et ses tentatives de renaissance, *Fray Gerundio* travaille à dégager de ce chaos la doctrine qui pouvait le rendre fécond, le respect des traditions et le progrès courageux vers les réformes.

Au reste, cette voie du progrès, Isla en déblaie les abords plutôt qu'il ne la trace elle-même d'une main assurée. Il signale et flagelle les défauts, ce qui est beaucoup, mais il est incapable de dessiner un idéal net et complet. Homme d'esprit et de goût, il n'a pas l'intuition souveraine du génie. Parfois même son imagination mobile, son patriotisme impressionnable, son érudition plus étendue que profonde, les exagérations amusantes de son style sembleront le faire osciller entre deux extrêmes, plûtôt que s'en tenir fermement au droit chemin, et donneront à ses jugements quelque chose d'indécis. Pour lui, Corneille sera le plus grand de tous les poètes dramatiques, mais il traitera le très médiocre Montiano y Luyando de *Sophocle espagnol* (1) ; il veut guérir les prédicateurs de son pays de l'amour des subtilités et des pointes, et il leur propose, quoique avec précaution, Vieira comme modèle (2) ;

(1) *Prólogo con morion*, n° 28. — *Año cristiano*, tom. II, 1753, *Prólogo del que traduce*, n° 21.

(2) Lib. II, cap. x, n° 13 et suiv.

il distribuera tour à tour à ses compatriotes des éloges et des blâmes inconciliables et quelque peu contradictoires (1). Sa doctrine oratoire, sage et puisée aux sources classiques, n'aura rien de très personnel ni même toujours d'assez arrêté. Il faudra parfois se demander s'il ne se grise pas un peu lui-même de ses *charges* entrainantes, et pour quel appoint l'hyperbole méridionale entre dans sa critique, à côté de l'austère histoire. Heureusement les sources seront là pour nous aider.

Ces sources, Isla les trouvait tout autour de lui, dans la littérature contemporaine. Tous les livres qu'il a lus, espagnols, latins et français, seront mis à contribution; tous les sermons burlesques, toutes les pièces curieuses que Lossada et lui ont collectionnées ou que ses amis lui envoient de tous les points de l'Espagne, trouveront leur place dans le cadre facile de son roman, et le rempliront de citations et d'allusions malignes, dont beaucoup aujourd'hui nous échappent ou nous intéressent peu.

L'important est de tirer de là le tableau de la prédication gerondienne, autour duquel, dans la pensée de l'auteur, tout le reste se groupe. C'est ce que nous allons essayer de faire.

Donc Gerundio enfant a l'esprit très vif et très ouvert ; il apprend en moins de rien tout ce qu'on lui enseigne. « Mais son mauvais sort lui départ toujours les maîtres les plus extravagants et les plus fous, qui,

(1) Lib. V, cap. VIII, n° 12.

dans toutes les branches de l'enseignement, ne lui apprennent que des sottises, et lui donnent, dès son enfance, un goût passionné et inguérissable pour tout ce qu'il y a au monde de ridicule, d'impertinent et de saugrenu. Il n'y eut jamais moyen de le tirer de là (1). »

Fray Gerundio est bien ici la personnification de son époque. Une nouvelle preuve en est cet aveu confidentiel d'Isla, exprimé presque dans les mêmes termes : « Notre nation a toujours eu, elle a encore une grande abondance de talents, et capables de s'égaler, dans tous les genres, aux plus fameux de l'Europe ; ce qui fait défaut, c'est le bon goût, parce qu'il nous manque l'application et une saine culture (2). »

C'était là aussi une des idées familières de Feijóo, qui redisait de ses compatriotes : « *Optimo ingenio infeliciter discunt.* »

Le maître d'école de Fray Gerundio épuise sa science à lui enseigner tout au long la leçon de prononciation que M. Jourdain reçoit de son professeur de philosophie. Le *magister* espagnol l'a trouvée dans une mauvaise traduction du *Bourgeois Gentilhomme*, et l'a prise fort au sérieux. Avec cela, une orthographe fantastique, qui écrit comme on prononce, et qui distribue aux mots des minuscules ou des majuscules suivant

(1) *Fray Ger.*, lib. I, cap. VI, n° 1.

(2) *Cartas* á varios 133. — « Ce n'est pas qu'il ne se rencontre dans ce Roïaume de très bons esprits, mais ils manquent de maîtres et de guides. » *Mayans y Siscar*, cité par les *Mémoires de Trévoux*, juin 1734, p. 1119.

la taille des objets qu'ils signifient ; une réforme non moins étrange de la langue, bouleversant le genre des noms, et bannissant, comme les Précieuses ridicules, certaines syllabes grossières : tel est le bagage que Gerundio rapporte de l'école. Rentré chez lui, l'enfant enseigne à son tour à ses parents et amis la *leçon des voyelles*, et la leur fait répéter en assignant à chacun le son qu'il doit émettre : celui-ci *a*, celui-là *e*, un autre *o*, etc. Tous se mettent à crier à la fois d'une façon si effrayante que tout le village s'assemble. Le curé, qui joue son rôle dans cette scène bouffonne, tombe en extase devant la science de Gerundio et déclare qu'il sera un jour évêque.

Le maître de latin, le *latinissime dominé* Zancas-Largas, est un type plus extravagant encore.

« Parmi tout le fatras d'auteurs que ce terrible homme avait lus, il n'aimait que les plus emphatiques et les plus inintelligibles. Il préférait la pompeuse affectation d'Ammien et de Pline le Jeune à la simple majesté de Cicéron ; l'obscurité et la dureté de Valère Maxime à la douce élégance de Tite-Live ; le désordre de Stace à la sublime et sage élévation de Virgile. Pour lui, Martial était fade auprès de Catulle, et toutes les grâces inimitables d'Horace ne valaient pas la moindre saillie de Plaute. Le style coupé de Sénèque le ravissait ; mais, ce dont il raffolait, c'était la cadence, les échos, le cliquetis continuel du style de Cassiodore. D'ailleurs, il ne l'avait jamais lu que dans les approbations des livres, dont il était insatiable, persuadé qu'il en trouverait bien peu qui ne fussent émaillées

de ces précieux morceaux ; car une approbation sans Cassiodore, c'est comme un sermon sans saint Augustin ou une *olla* sans jambon (1). »

Comme exemple du latin qu'enseignent le *dómine* Zancas-Largas ou le fameux Taranilla, son rival, Isla cite une curieuse dédidace en style macaronique, qu'il a copiée (il le dit d'ailleurs) dans le *Menagiana* (2). Pour prouver que l'auteur du *Gerundio* est resté ici dans la vraisemblance, il suffit de rappeler une autre dédicace citée par D. Vicente la Fuente (3), et copiée dans un livre imprimé à Saragosse en 1644 ; ce latin ne le cède en rien à celui du maître de Gerundio (4).

(1) *Fray Ger*, lib. I, cap. v, vi et vii. — « Le latin, écrit Torres dans ses *Songes* (primera parte, visita 4ª, *las librerias y libros nuevos*) sera dans peu d'années plus rare que le grec... Pour la rhétorique, on n'en parle pas, parce qu'il n'y a plus que l'argent, dit-on, qui ait la puissance de persuader. Quant au métier d'écrivain, de nos jours, il est plus facile même que celui de médecin. » Au yeux de Torres, qui avait appris la médecine à Madrid en quinze jours, cette comparaison en disait plus que tout le reste.

(2) *Fray Ger.*, lib. I, cap. ii, nº 2. — *Menagiana*, Arnhem, 1754, tom. III, p. 79. « Hactenus me intra vurgam animi litescentis inipitum tua heretudo instar mihi luminis... » etc. Ce n'est pas d'ailleurs le seul emprunt qu'Isla ait fait aux *anas*. (Cf. lib. V, cap. iv, nº 20.)

(3) *Hist. de las Universidades en España*, t. III, cap. lxvii, p. 377.

(4) Dedicatoria al Sr. Arzobispo Cebrian : « Effractis repagulis (Illustriss. Praesul) referam synthemata, nexus haud infitiari crepitat conexas fibras, laxataque perorare supercilia, benivolum corribari factitat assertorem ; vereor enim ne anxia præcipitet absque obsequii gaza meus errabunda nuda cothurno, focio exuberanti... » (*Vic. la Fuente* l. l.) — Voici un autre exemple, moins extraordinaire, mais emprunté au jésuite Diego de Baeza, dont le P. de Isla nous présentera les ouvrages comme l'une des sources où Fray Blas et Fray Gerundio vont puiser leurs sermons : « Florentissimo adolescenti dom. Ant. Pimentel et Quinones... Ivit per avitas tibi stylus noster curules, catenatas stemmatis tui coronas, perpetesque gloriarum volatus non siluit ; et quamvis posset triumphalibus adoreis familiæ tuæ defatigari, non adeo explicandis antiquorum radiis infirmaretur... etc. (*R. P. Didaci de*

J'imagine qu'un tel maitre devait faire étudier à ses élèves une Rhétorique en vers, que l'on réimprima plusieurs fois durant la première moitié de ce siècle. C'est un « *epitome* d'éloquence espagnole ou art de discourir et de parler avec finesse et élégance sur toute espèce de sujets; de haranguer, prêcher, argumenter, converser, composer des messages, des lettres, des billets, etc. (1). »

Les censeurs du livre, deux théologiens des plus graves, appellent l'auteur l'Hercule de l'éloquence espagnole, le Jupiter dont le cerveau a enfanté une nouvelle Pallas.

Ce Jupiter, qui est un professeur de mathématiques nommé Francisco de Artigas, s'inspire, dit-il, de Ramon Lull. « A elle seule, écrit M. Francisco Fernandez y Gonzalez, son œuvre montre à nu le terrible et dechirant spectacle de l'abime où étaient tombées les lettres espagnoles (2). »

On avait fait du chemin depuis Gracian; par un progrès fatal, du jeu d'esprit on était descendu au pur

Barzia. *Commentaria allegorica et moralia de Christo figurato in Veteri Testamento*. Lutet. Paris. 1621, in-fol.]

(1) *Epitome de la elocuencia española, arte de discurrir y hablar con agudeza y elegancia*. Compuesto por Don Francisco Joseph Artigas, olim Artieda, infanzon, ciudadano de la Vencedora ciudad de Huesca, profesor de matemáticas y Receptor de la Universidad. Quarta impresion. Madrid, Viuda de Alphonso Vindel, 17[illegible]. — Cette quatrième édition reproduit les approbations de celle de 172[illegible], que Ticknor (*tome* IV, p. 42) croit à tort la première, et qui n'est que la seconde, au témoignage formel des reviseurs. Voir la fin de l'approbation du P. Cerredera, jésuite.

(2) Franc. Fernandez y Gonzalez : *Historia de la critica literaria en España desde Luzan hasta nuestros dias*. — Memoria premiada por la Academia. Madrid, 1867, in-8, cap. I, p. 11.

jeu de mots. La vulgaire et matérielle *équivoque* était devenue l'âme du style, et la pensée même avait disparu. Artigas est le théoricien attitré de l'école des *equivoquistas* : le calembour est érigé en loi suprême du style. Dans ce manuel, un panégyrique du martyr saint Laurent (toujours en vers) roule tout entier sur le *laurier* de *Laurent*, et les points du sermon sont : les quatre éléments du monde et les quatre saisons de l'année.

Après la rhétorique, la poésie : le maître de Gerundio la met tout entière dans un bruit de mots sonores, dans l'art des vers figuratifs ou en échos, dans la *divine science* de l'équivoque, et surtout de l'anagramme, qu'il appelle la pierre de touche des esprits délicats (1).

On ne croirait jamais, en effet, combien cette fureur d'une versification sans idée régnait en Espagne, si l'on ne voyait, par exemple, les dernières éditions de *l'arte poetica española* de Rengifo, où le métier de poète est transformé en un invraisemblable jeu de patience (2).

Telle est l'éducation littéraire de Gerundio. L'auteur

(1) *Fray Ger.*, b. I, cap. IX.

(2) Rengifo : *Arte poetica española*. Barcelona, Maria Marti, in-8°, s. d. (1726). Voir en particulier la *Vandera* dédiée au comte d'Aspeitia, p. 183, et le *Labyrinthe cubique*, en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, p. 184. — Ce serait une grave erreur que de mettre ces sottises au compte du jésuite Diego Garcia Rengifo, auteur du premier *Arte poetica*, publié en 1592 sous le nom de son frère, Juan Diaz Rengifo. Les additions extravagantes, qui ont plus que doublé le volume, datent du commencement du dix-huitième siècle et sont l'œuvre du Barcelonais José Vicens. Torres dit aussi des poètes de son temps : « Ils s'endorment avec Rengifo dans les mains. » (*Visiones*, 1ª parte, vis. 11ª).

la confie à un précepteur de village, chez qui l'ignorance peut paraître chose moins étonnante ; mais la décadence était trop profonde pour n'être pas universelle. Déjà, un siècle auparavant, dans les collèges des Jésuites, on apprenait par cœur le *Polyphème* et les *Solitudes* de Góngora (1). Le succès de Gracian avait dû lui faire parmi ses confrères bien des disciples ; et, à l'époque dont nous parlons, les orateurs, les écrivains et les poètes de l'Ordre peuvent être comptés sans façon parmi les pires.

Toutefois, pour le prédicateur, la formation spéciale qu'il reçoit dans le cloître ou le séminaire est plus importante encore que la première éducation, et peut en réparer les lacunes.

Hélas, au sortir de son noviciat, le malheureux Fray Gerundio tombe, pour ses péchés, entre les mains d'un professeur de philosophie dont il faut lire le portrait :

« Fray Toribio, lecteur ès-arts, était un petit moine, atteignant à peine la trentaine ; d'une intelligence médiocre, quoique assez subtile ; d'une mémoire heureuse, travailleur acharné ; furieusement aristotélicien, parce qu'il n'avait jamais étudié une autre philosophie et ne pouvait souffrir qu'on en parlât ; éternel disputeur, favorisé en cela d'une grande volubilité de langage, d'une voix claire, forte et bien nourrie, d'une admirable résistance de poitrine et d'une merveilleuse vigueur de poumons ; en un mot, un type essentielle-

(1) Menendez Pelayo, *Ideas estéticas*, t. II, p. [illegible]

ment scolastique, la tête si farcie de termes consacrés qu'il n'en employait, ni n'en connaissait d'autres pour exprimer les choses les plus triviales. »

« Vous direz à ma sœur Rose, écrivait-il à sa mère, à propos des chaussettes dont elle m'a fait cadeau, que la *materia ex qua* m'en a paru quelque peu grossière, mais leur *forme artificielle* est accompagnée de tous ses *constitutifs*. Quant aux quatre livres de chocolat que vous m'envoyez, je dirai *in rei veritate* ce que j'en pense. Les *qualités intrinsèques* en sont bonnes; mais les *accidentelles* l'ont gâté, parce qu'il a été trop longtemps appliqué à la *nature ignée*, par l'intermédiaire de la *vertu combustive* (1). »

Ayant rencontré un jour cette question qui avait été, lui assure-t-on, débattue en Allemagne : *Utrum chimaera bombilians in vacuo possit comedere secundas intentiones?* (2), après y avoir longtemps réfléchi, à la fin « il frappa du pied la terre un grand coup, et s'écria avec éclat :

« Par le saint habit que je porte, j'aimerais mieux être l'auteur de cette question que de me voir à l'heure même *Presentado,* et je veux être mis au sac à la prochaine sabbatine, si je ne défends cette thèse en acte public, en soutenant l'affirmative (3). »

Ce persiflage cache des critiques sérieuses, et, dans les pages qui suivent, Isla propose d'importantes ré-

(1) *Fray Ger.* l. II, cap. I, n° 6 et suiv.

(2) Rabelais, II, 7.

(3) Lib. II, cap. I, n° 15. Le titre de *Presentado* était une dignité qui, dans plusieurs Ordres monastiques, donnait droit à d'importants privilèges.

formes : la réduction de la dialectique à son vrai rôle et à ses modestes proportions ; la suppression des questions oiseuses et extravagantes qui gaspillaient un temps précieux et encombraient tout, dès les abords de la philosophie.

Il esquisse, comme exemple, le plan d'une courte introduction qui résumerait l'histoire critique de la logique ; cette idée était une heureuse nouveauté.

« Aider l'esprit à raisonner avec pénétration et justesse, à distinguer les divers aspects qu'une même chose lui offre, et à discourir sur ces idées, de manière à arriver souvent à la démonstration, presque toujours à un prudent assentiment, tel serait, d'après Isla, le rôle de la logique. »

Au lieu de cela, « on emploie sept mois sur neuf à remplir de pauvres jeunes cervelles des idées les plus confuses, des images les plus baroques. »

Je ne puis que laisser deviner les scenes de bouffonnerie à peine tolerable qu'amènent dans le roman les discussions soulevées parmi les élèves de Fray Toribio, à propos de la notion de *substance*. Qu'il suffise de savoir que dans la langue populaire de Campazas, le mot *sustancia* designe un bouillon léger et lenitif. Fray Gerundio n'y voit pas autre chose, et s'evertue à prouver, envers et contre tous : « *quod substantia sit immediate operativa.* »

Bien entendu, il ne faudrait pas, sous l'impression de ces pages, prendre le P. de Isla pour un adversaire de la doctrine et de la methode scolastiques. Il enseigna longues années, nous le savons, la philoso-

phie et la théologie suivant les plus pures traditions de son Ordre. Son maître, le P. Luis de Lossada, lui avait légué le respect et l'amour de ces traditions, non moins que la haine des vaines subtilités. La meilleure preuve en est dans un autre épisode de *Fray Gerundio*.

Un ecclésiastique portugais, Louis-Antoine Verney, archidiacre d'Evora, agent de Pombal près la cour de Rome, fit paraître, en 1746, un ouvrage intitulé : *La véritable méthode d'étudier, pour la réforme de l'instruction en Portugal*. C'est un vaste plan d'études, où de bonnes idées, pillées çà et là, sont éparses au milieu de projets vains et dangereux. Le chapitre qui traite de l'éloquence de la chaire renferme des traits heureux, mais dont le P. de Isla, quoi qu'on en ait dit, n'avait point sujet d'être jaloux.

On aurait peine à deviner la mesure que propose l'archidiacre contre les étudiants qui, selon la vieille coutume des universités, faisaient subir aux nouveaux venus des épreuves parfois assez dures. Il ne demande contre eux rien de moins que la peine de mort. Comme le fait remarquer M. Menendez Pelayo, voilà une idée qui sent par trop son Pombal (1).

Ce théologien prétendu ne se contente pas de réprouver absolument, dans l'enseignement de la théologie, la méthode scolastique si chère à l'Église ; il se fait le prôneur attitré des Jansénistes et des philo-

(1) *Verdadeiro metodo de estudar, para ser util a republica e a igreja, proporcionado ao estilo e necesidade de Portugal*... Valenza, 1746, 2 vol. in-4°. Sur Verney, voir Menendez Pelayo : *Heterodoxos esp.*, t. III, p. 231 et suiv. — Vic. la Fuente, *Historia de las Universidades en Esp.*, t. III, cap. 66 et 67.

sophes modernes; il remplace saint Thomas par Puffendorf, Grotius, Locke et Hobbes.

Ce Portugais prend plaisir à injurier, dans sa langue, le plus grand orateur et un des plus grands hommes de son pays, Antoine Vieira. Il s'attaque violemment aussi au P. Feijóo, dont les tendances réformatrices sont loin de lui sembler assez accusées.

Il n'en fallait pas tant pour exciter la bile du P. de Isla. Trouvant l'occasion propice, comme il le dit dans son Prologue, il « arrache d'un tour de main la barbe postiche du faux capucin » (1), et administre au seigneur archidiacre une vigoureuse correction. Il met tout son cœur à venger son maître Vieira et la cause des sciences ecclésiastiques et des méthodes consacrées. Quand même on jugerait que le P. de Isla ne pouvait être pleinement impartial (car le Portugais, en bon janséniste, visait surtout l'Institut), on doit avouer que large part est faite aux concessions.

Il reconnaît dans l'ouvrage de Verney et même dans ses diatribes contre la théologie d'alors, « *beaucoup de bonnes choses* », dont il avait pu profiter lui-même. « S'il se contentait de nous dire que dans presque tous les traités on mêle des questions inutiles, que l'on pourrait et que l'on devrait retrancher; — que plusieurs des questions utiles et nécessaires sont exposées avec une prolixité intolérable, que de chaque argument on a fait une dissertation ou même un traité, et parfois un livre entier, et que pour une telle étude la

(1) Verney s'était déguisé sous le pseudonyme de Barbadiño, nom vulgaire des capucins en Italie. — *Fra. Ger.*, Prologo, n° 21.

patience ferait défaut à Job en personne, à la bonne heure, il pourrait n'être pas seul de son avis. Mais venir nous jeter à la face, sans autre précaution, que la Théologie scolastique est inutile et préjudiciable aux dogmes de la religion... Ah! si j'étais Inquisiteur Général!... » (1)

La longue analyse de l'ouvrage du Barbadinho forme dans le roman une digression très lourde, mais dont la portée est considérable. Les leçons absurdes de Fray Toribio ont dégoûté Gerundio, son élève, de l'étude sérieuse de la scolastique, ne lui laissant dans la tête que quelques termes barbares. Qu'à cela viennent se joindre les théories du Barbadinho, qui le persuadent de l'inutilité de la théologie, et voilà sa perte consommée.

Il y a dans cette fiction une leçon ingénieuse et parfaitement juste. Un double mal perd Fray Gerundio, c'est-à-dire les sciences sacrées en Espagne, et par suite la prédication : d'une part, la routine et les lacunes introduites par la décadence dans la scolastique vieillie; de l'autre, le mépris et l'abandon entier de cette même méthode, la seule capable, comme Isla le démontre à merveille, de donner à la théologie catho-

(1) Lib. II, cap. VII, nº 14. — Les défauts signalés ici par Isla sont ceux que dénonçaient tous les hommes éclairés, ceux que Feijóo avait attaqués avec son impétuosité ordinaire. — Voir dans le *Teatro critico*, les dissertations suivantes : *De lo que conviene quitar en las súmulas*. — *De lo que conviene quitar y poner en la Lógica y Metafísica*. — *De lo que sobra y falta en la física*. — *Abusos de las disputas verbales*. — *Desenredo de sofismas*. — *Dictado de las Aulas*. — Feijóo ne fait souvent que reproduire, en les appliquant à son temps, les idées que développait, deux siècles auparavant, le grand humaniste Luis Vivès. (*De causis corruptarum artium.*)

lique l'appui rationnel, la cohésion, l'unité nécessaires (1).

Nous aurions une idée plus complète de la réforme, telle que la désirait le P. de Isla, si nous n'avions perdu un de ses ouvrages qui continua cette polémique.

Un avocat appelé Maymó y Ribes, Catalan, s'était fait en Espagne le traducteur du Barbadinho, et publia, en réponse au *Gerundio*, une défense de l'écrivain portugais. Isla répliqua par une apologie détaillée du plan d'études théologiques et littéraires généralement suivi en Espagne : il en maintenait les lignes essentielles et en signalait les *desiderata* (2).

(1) Voici l'excellente définition que le P. de Isla donne de la théologie rationnelle, telle qu'il la concevait, en répondant à une objection de Verney qui, selon une tactique ancienne, cherchait à faire passer pour ennemies irréconciliables la scolastique et l'étude des saints Pères : « Supone... el Señor Portugués, que en las Escuelas no se hace caso del estudio de los Santos Padres. ¡Impostura palmaria! Pues la Theologia escolástica apénas es más que un compendio de sus obras, en el qual ó se examinan sus diferentes opiniones sobre principios ciertos, comunes y admitidos por todos ellos, ó se comparan y se cotejan unos con otros para discernir... lo que en su modo de hablar no parece tan exacto, ó juntando las opiniones de todos acerca de los dogmas, se forma una especie de cadena y serie cronológica de tradicion, y en fin en ella se encuentra toda la doctrina de los Padres, pero digerida segun el órden de las materias, desembarazada de las digresiones inútiles, limpia y como acrivada de todos los defectos que pudo mezclar en ella la flaqueza humana, ilustrada y confirmada con la autoridad de la Escritura y con el peso de la razon. De manera que estudiar theologia escolástica es estudiar á los Santos Padres, pero estudiarlos con método. » (Lib. II, cap. VII, nº 14). — A vrai dire, cette méthode est bien celle des vrais et grands scolastiques.

(2) *Verdadero método de estudiar... proporcionado al estilo y necesidad de Portugal*..., par el R. P. Barbadiño, traducido al castellano por don José Maymó y Ribes... Madrid, 17[illegible] (in-4°). — *Defensa del Barbadiño*..., por D. José Maymó y Ribes, Madrid, in-4°, 17[illegible]. — D. Vic. de la Fuente dit de cet avocat : « Si sabía Derecho como de castellano,

En même temps le débat s'était porté sur le terrain scientifique, que notre auteur — avec assez peu de compétence, il faut en convenir — avait dù aborder dans son analyse du *Barbadinho*. Quelques *caballeros* du pays basque, physiciens naïfs et frais émoulus, constitués en une minuscule académie, qui allait bientôt devenir la célèbre *Sociedad Vascongada de los Amigos del Pais*, se crurent obligés de prendre en main, contre Isla, la cause de Descartes et de Newton.

Il fallut répondre aux insinuations et aux arguments du comte de Peñaflorida, à ses compliments aigres-doux, mêlés de figures géométriques. Ce personnage « visait à écrire dans le goût du *Gerundio*, » et de fait son œuvre ne manque pas d'esprit. Toute cette querelle finit par des embrassades et des protestations d'éternelle amitié (1).

desdichados litigantes!... Traducia, traducia, traducia. » (*Op. l.* t. III, p. 371, 379.) Nous n'avons pu malheureusement retrouver la trace des trois longues lettres écrites par Isla en réponse à Maymó, et qui formaient, dit l'auteur, un juste volume (*Cartas*, á su hermana, 149 et suiv. — *Lettres inédites au P. Nieto*, 26 janvier, 5 avril, 18 avril 1760. — Caballero : *Supplem. Biblioth. S. J.*, p. 164). — MM. Menendez Pelayo (*l. l.*) et Vic. la Fuente (*id.*) signalent les ouvrages de plusieurs autres Jésuites qui réfutèrent la *Méthode* de Verney. Voici quelques nouvelles indications. Il existe d'intéressantes lettres écrites par Isla au P. Matias Sanchez (*á varios*, 105, et *British Mus.*, Add. 20,792), qui lui avait demandé des renseignements dans ce dessein ; et la Bibl. Nat. de Madrid possède une réfutation inédite du Barbadinho, écrite par le célèbre P. Pedro de Catalayud. (Mss. V. 88, in 4°, ff. 82.) — J'ai vu un résumé latin de l'ouvrage du Barbadinho, imprimé avec une traduction française en regard : *Essai sur les moyens de rétablir les Sciences et les Lettres en Portugal*, par Ant. Texeira Gamboa (nom probablement supposé, dit la préface française, sous lequel se cache encore M. Verney). Lisbonne, 1762, in-12.

(1) Voici le titre de l'opuscule du comte de Peñaflorida : *Los aldeanos criticos, o cartas criticas sobre lo que se verá*. M. Monlau a publié à la suite de ces lettres (B. A. E., t. XV, p. 367 et suiv.), la correspondance

La controverse spéciale est d'ailleurs sans intérêt ; mais ces épisodes ont leur importance. Dans cette question capitale de l'enseignement, ils éclairent d'un nouveau jour la position qu'Isla s'efforçait de garder constamment entre la routine et la nouveauté dangereuse; situation délicate qui n'est pas un compromis, mais le point précis de la mesure et du tact, milieu difficile où gît le plus souvent la vérité comme la vertu.

L'ignorance du prédicateur est donc le grand fléau que signale avant tout le P. de Isla. « Fray Gerundio laisse là les études et se met à prêcher » (1) sans avoir même ouvert un livre de théologie, ni la Bible, ni un saint Père. Sans doute, l'abus est ici poussé à des limites invraisemblables ; mais, sous une forme plus sérieuse et avec non moins d'énergie, Isla, résumant les causes de la décadence de la chaire espagnole, signale comme la principale « le peu ou point d'estime que semblent faire de la chaire ceux qui, dans la plupart des Ordres religieux en Espagne, nomment ordinairement les prédicateurs ; le peu ou point d'application des prédicateurs nommés eux-mêmes, qui ne travaillent nullement à se rendre maîtres dans leur profession, et qui souvent en sont absolument incapables (2). »

échangés à cette occasion entre Isla et son contradicteur. Celui-ci était parent du P. [illegible], supérieur de notre écrivain, ce qui obligeait Isla à des ménagements assez mortifiants. (*Cartas á su hermano*, 172). La *Bibliothèque des écriv. de la Comp. de Jésus* attribue à tort les *Aldeanos críticos* au P. Isla.

(1) *Fray Ger.*, lib. II, cap. VIII.

(2) Lib. II, cap. V, n° 7 et suiv.

Ces graves paroles sont fortement commentées : « Oui, dans presque tous les Ordres religieux d'Espagne, on apprécie beaucoup plus la carrière de l'enseignement que celle de la prédication ; on fait plus de cas de la chaire d'Aristote que de celle du Saint-Esprit ; on comble de plus d'honneurs le maître le moins capable (*mas inepto*) que le prédicateur le plus distingué. C'est là un fait de notoriété publique. » Préférence déraisonnable s'il en fut, puisque pour être bon prédicateur, il faut de toute nécessité être philosophe et théologien, et autre chose encore. « Où finit le théologien, là doit commencer le prédicateur, » et Isla voudrait qu'on ne laissât personne enseigner dans la chaire de l'Église, qui n'eût déjà enseigné, ou du moins qui ne fût très capable de le faire, dans la chaire de l'école. » C'est le chemin qu'il avait suivi lui-même après Bourdaloue.

« Au lieu de cela, qu'arrive-t-il ? Si quelqu'un n'entend rien aux *ergos*, ou se dégoûte des aridités scolastiques, pourvu qu'il ait bonne voix, bonne mémoire, belle prestance et beaucoup d'audace, du soir au matin je te crée prédicateur, je t'arme de pied en cap chevalier de la chaire, avec deux grandes liasses de sermons d'autrui, bons ou mauvais, une demi-douzaine de sermonnaires imprimés, mauvais ou bons, et tire-t-en comme tu pourras. » De là vient que les hommes de talent et les mieux doués pour la parole fuient le plus qu'ils peuvent un ministère si peu honoré.

Nous avons dit ailleurs d'où était né un tel état de choses, après l'éclat incomparable qu'avaient jeté au

seizième et au dix-septième siècle en Espagne les sciences théologiques. Peu à peu, les querelles scolastiques avaient tendu à absorber, pour ainsi dire, les forces vives des Ordres religieux. La vigueur d'une époque féconde en grands hommes avait d'abord suffi à tout ; mais, ce temps glorieux passé, les abus restaient, d'autant plus funestes que les moines formaient dans la Péninsule la très grande majorité des prédicateurs.

C'est naturellement par où Isla s'excuse d'avoir fait endosser le froc à son héros :

« Certain magistrat, écrit-il dans son prologue, était allé faire je ne sais quelle enquête à *Colmenar-le-Vieux*, village de vingt feux. Il interrogea tous les habitants, qui lui défilèrent une kyrielle de mensonges. Le magistrat tout étourdi dit à l'alcalde en se signant : Jésus, Jésus ! on ment autant ici qu'à Madrid. — Que Votre Grâce me pardonne, répliqua l'alcalde : à Colmenar, il est vrai, on ment autant qu'on peut, mais à Madrid on ment davantage, parce qu'il y a plus de gens pour mentir (1). »

L'application du conte est facile, et c'est une raison tout arithmétique qui demandait que Gerundio fût moine.

Une question plus délicate se présente. Le P. de Isla visait-il, entre tous, un institut religieux particulier ? De quelle couleur est la robe de Fray Gerundio ? Dans son prologue, l'auteur déroute d'avance toutes les curiosités malséantes, et déclare qu'il a mis tous

(1) *Fray Ger.*, Prólogo, n° 8.

ses soins à éviter de donner aucun signe qui autorise les conjectures (1).

Effectivement, dans la première partie, cette promesse est fidèlement tenue, si bien qu'au premier abord tous se crurent ou se sentirent frappés. Le dossier inquisitorial de *Fray Gerundio* renferme les dénonciations du général des Carmes, d'un religieux de la Merci, de deux dominicains et d'un augustin. Même diversité dans les attaques publiques.

C'est sous le nom supposé d'un Carme que parut le premier écrit publié contre le roman ; un autre prend parti pour les Hiéronymites et demande au P. de Isla ce que lui a fait un Ordre très saint, tranquille et pacifique, qui ne cherche noise à personne. Plus tard, les coups les plus violents vinrent d'un capucin, Fray Matías Marquina, pendant qu'un autre capucin, Fray Francisco de Ajofrin, défendait chaudement Isla. Un érudit espagnol m'a assuré avoir lu jadis un mémoire manuscrit qui concluait pour les Augustins, en raison de la calotte de soie qu'Isla donne à Fray Blas (2) ; enfin une lettre du P. de Isla nous apprend que les Mineurs déchaussés de Saint-Pierre d'Alcantara semblaient aussi avoir pris *Fray Gerundio* pour eux seuls (3).

(1) *Prólogo*, nº 19.

(2) Je dois ce renseignement à Don Antonio Sanchez Moguel, membre de l'Académie d'histoire, professeur de littérature espagnole et de philosophie à l'Université centrale de Madrid. Cf. *Fray Ger.*, lib. II, cap. II, nº 5.

(3) Lettre inédite au P. Nieto, 1er mars 1760. Sismondi, je ne sais pourquoi, s'est imaginé que Fray Gerundio était capucin (*Hist. des Littérat. du midi*, t. II, p. 230, 239), et une édition illustrée de *Fray Gerundio*, que je n'ai pas vue, représente le héros sous ce costume.

D'autres encore auraient pu se fâcher : les Franciscains, pour défendre leur P. Soto-Marne, dont le *Florilogio* est dénoncé comme le modèle que copie Fray Gerundio ; les Trinitaires, pour venger la mémoire du grand Paravicino, le véritable ancêtre du héros d'Isla.

Un curieux a cru retrouver dans le titre complet du roman le nom du celèbre orateur de Philippe IV, Fray Ortensio Felis Paravicino y Arteaga, mais l'anagramme est incomplète et plus que douteuse (1). Isla, d'ailleurs, ne fait nulle part la moindre allusion au père du cultisme oratoire ; il ne s'occupe guère que de son siècle, et les origines historiques du gérondianisme sont un point qu'il néglige (2). Quoi qu'il en soit, tout le monde criait, parce que « la volée atteignait tout le monde ; » et c'est ce que l'auteur avait voulu.

Dans la seconde partie, il faut le dire, la promesse de neutralité est moins bien gardée. Isla déclare ouvertement que l'habit de Fray Gerundio n'est point l'habit de saint François ; les Benédictins aussi sont formellement mis hors de cause (3). Enfin ailleurs, un mot, un simple mot, glissé comme furtivement, et qui se dérobe à une lecture peu attentive, désigne sans ambages la famille monastique à laquelle appartient le héros.

Voici ce passage, dans lequel le maestro Fray Prudencio, sage religieux appartenant au même couvent

(1) D. Juan Eug. Hartzenbusch. *Oracion academica en la recepcion de D. Antonio Ferrer del Rio*, p. [illegible].

(2) Voir cependant lib. II, cap. X, n° 22, — et *Año Cristiano*, tom. II, 17[illegible], *Prólogo*, n° 17.

(3) Lib. V, cap. IX, n° 4, et cap. XI, n° 29.

que Fray Gerundio, fait la critique d'une absurde pièce de vers latins *en échos*, (morceau historique,) publiée à la louange du grand docteur de l'ordre de saint Dominique, saint Thomas d'Aquin (1) :

« L'auteur, dit Fray Prudencio, appelle saint Thomas la plume eucharistique de l'Eglise, et c'est le seul bon trait que contienne cet éloge, par allusion à ce fait que saint Thomas a composé l'office du Saint-Sacrement ; car, bien que certains critiques aient voulu lui disputer cette gloire, et *à nous cette consolation (y á nosotros este consuelo)*, la chose n'est pas douteuse. » Donc Fray Prudencio et Fray Gerundio sont du même Ordre que saint Thomas ; mais l'auteur ne pouvait l'indiquer d'une façon plus fugitive.

Assurément Isla se mettait dans son tort. Quand même, ce qui n'est nullement démontré, l'Ordre des Frères Prêcheurs eût compté alors, en Espagne, un plus grand nombre de mauvais prédicateurs que les autres, ce n'était pas une raison pour donner par cette malice un fondement à des récriminations plus vives, pour réveiller le souvenir d'anciennes rivalités mal éteintes. D'ailleurs, l'allusion que je signale est si bien voilée, que personne, à mon su, ne l'a relevée.

Ces souvenirs aujourd'hui ne sauraient plus exciter qu'un sourire, et qui donc pourrait garder rancune au P. de Isla? Sa plume était vive et légère, mais son cœur, nous le savons, était sans fiel ; et, s'il pécha par imprudence, il en fut durement puni.

(1) Lib. VI, cap. II, n° 9.

J'ai essayé d'expliquer avec notre écrivain comment s'était multiplié en Espagne ce type du Gerundio, que l'ignorance et la fatuité ne rendent pas moins odieux que ridicule.

La racine la plus vivace du mal est la vulgaire ambition du prédicateur qui, oubliant la sublimité de son ministère, ne songe qu'à s'attirer de grasses aumônes ou de vains applaudissements. Fray Blas le déclare sans vergogne : le but de l'orateur sacré n'est que de plaire à ses auditeurs, quels qu'ils soient, n'importe par quels moyens. « Et en vérité, ajoute-t-il avec orgueil, je ne me trouve pas mal de cette doctrine, car il y a toujours dans ma cellule une provision de bon tabac, et de quoi faire une tasse de fin chocolat. J'ai du linge blanc en abondance ; ma cantine est bien garnie et ma bourse a toujours quatre doublons en réserve. »

« On nous traitera de fous, s'écrie-t-il ailleurs. Et qu'importe ? si la folie attire tant d'applaudissements et de profit, la plus grande folie ne serait-elle pas de prêcher sagement (1) ? » On le voit, c'est l'application à l'éloquence de la chaire des principes que Lope de Vega avait affichés au sujet du théâtre : « Les bonnes comédies sont sifflées ; les mauvaises sont courues et bien payées : foin de l'art et des règles ! *sentire cum paucis, vivere cum multis.* » Ce rapprochement est fait par Isla lui-même, qui excuse Lope en ne le prenant pas au sérieux. Mais ce qui n'était pour la scène qu'une boutade souvent corrigée par le génie, est ici une folie sacrilège.

(1) Lib. II, cap. II, n° 16, et lib. IV, cap. IX, n° 7. Cap. I, n° 8.

Ainsi les goûts ou les caprices de l'auditoire, telle était l'unique règle de conduite du prédicateur *Gerundio.* Il faut donc nous demander ce qu'était cet auditoire.

Le public espagnol du dix-huitième siècle, à peine atteint par la vie moderne, a gardé du moyen âge ses passions mobiles et violentes, sa rude naïveté, sa foi toujours jeune et ardente. Il va au sermon comme à un pieux spectacle ; mais, pas plus que dans son drame ou son *auto sacramental*, il n'y admet l'austère séparation du sévère et du plaisant. Il veut pouvoir presque en même temps admirer, rire et pleurer : durant la première moitié du discours, prendre parti dans les disputes théologiques et les querelles de couvent, dont l'orateur le fait juge (1); écouter bouche béante la fantastique érudition et le style amphigourique auquel il n'entend rien ; durant l'autre moitié, rire à gorge déployée des bons mots et des contes salés qu'il n'entend que trop : sauf, au moment de la péroraison, à tomber à genoux et à se frapper la poitrine en sanglotant.

Ainsi, quand Fray Gerundio a prêché aux flagellants un sermon composé des mots les plus baroques de la mythologie mexicaine, ces bonnes gens sont pris d'un tel enthousiasme qu'après des vivats répétés « ils mettent bas leurs capes avec la plus vive ardeur et commencent à se fouetter si fort, qu'avant leur sortie de

(1) « Je suis le spadassin de ma communauté. » C'est, écrit Don José de Rada y Aguirre, ce que j'ai entendu dire en chaire à un moine tout enflammé et furieux contre un autre prédicateur qui l'avait critiqué dans un sermon. » (B. A. E., t. XV, p. 42.)

l'église, on eût pu déjà faire des boudins avec le sang versé sur le pavé (1). »

Les goûts de la foule, flattés par de viles complaisances, avaient donc pris un empire despotique. C'est le savetier du couvent, Martin, surnommé le *fléau des prédicateurs*, que Fray Blas consulte comme le grand juge de ses sermons. Quand ce rustre a parlé, l'opinion est faite (2). Les *majordomes* des confréries choisissent eux-mêmes leurs orateurs, dont l'unique souci est d'étonner et d'amuser ces importants personnages (3).

Cette tyrannie de l'auditoire était plus raffinée, mais non moins absurde, dans les villes. Ce dut être, remarque avec esprit M. Hartzenbusch, une étrange impression qu'éprouva le roi Philippe V au premier sermon qu'il entendit dans sa nouvelle cour (4). Que pensa de ses prédicateurs royaux ce petit-fils de Louis XIV,

(1) *Fray Ger.*, lib. III, cap. v, nº 25. — Il va sans dire que je ne donne pas ce trait comme un modèle de goût, mais il est expressif.

(2) *Fray Ger.*, lib. II, cap. II, nº 10. — Le portrait de Martin et sa conversation avec Fray Prudencio, qui essaie de lui faire entendre le proverbe : *Ne sutor ultra crepidam*, sont un excellent morceau. Voir dans Sismondi l'histoire d'un barbier italien, fabricant et marchand de sermons (*Hist. des littér. du midi de l'Europe*, t. II, chap. XXXV.)

(3) Le faux pendant de Fray Mateo Marqueta, dans ses *Repasos contra Fray Gerundio*, démontre à merveille, et par des faits dignes de figurer dans le roman, ce qu'il appelle la barbarie du goût espagnol en matière de sermons. Voir (*B. A. E.*, t. XV, p. [illegible]) l'anecdote historique de l'alcalde et des majordomes qui vont demander à un couvent de Franciscains le prédicateur qui a parlé de *l'oracle du Saint-Sacrement* : « cosa que jamás habían oído los nacidos ni aun el Señor Cura. » L'orateur avait cité un ouvrage sur le Saint-Sacrement, composé par Fray Lorenzo Sorio (Sorius), mais, ayant mal lu, il avait prononcé *oráculo*. De là le succès de ce prédicateur : les paysans n'en voulaient plus d'autre.

(4) *Discurso en la recepcion de D. Ant. Ferrer del Rio en la Academia española*, p. 17.

« ce jeune prince à l'esprit net et délicat, » au goût si français qu'il ne put jamais s'habituer à porter la disgracieuse golille espagnole ? « A ses oreilles résonnaient encore les harmonieux accents de Fléchier et de Massillon », et les disciples abâtardis de Paravicino ne lui faisaient entendre que des énigmes indéchiffrables, de plates équivoques, un fatras inouï d'érudition païenne et mythologique.

Ainsi, quand la naissance d'un infant, longtemps attendu, vint réjouir le roi et toute l'Espagne, l'orateur officiel de la cour, en face du berceau du nouveau-né, ne trouve rien de mieux que d'expliquer, dans un commentaire dont l'absurdité dépasse toute créance, les lettres dessinées, selon Pline et Ovide, dans le calice de la fleur d'hyacinthe (1).

Quand la victoire d'Almansa vient de raffermir la couronne sur la tête de Philippe V, la ville de Caspe célèbre ce triomphe, et l'orateur sacré, « se faisant professeur de botanique, réduit son discours à deux points : dans le premier, il traite de la rose, dans le second, du lis (2). »

(1) *Oración panegirica y rendidos cultos que en obsequio del glorioso patriarca san José consagra una devoción afectuosa en hacimiento de gracias por el feliz nacimiento de nuestro serenissimo principe Luis el primero, que Dios prospere*. Dijola et Rmo P. Fray José de Jesus Maria. Madrid, 1708. (Cité par M. Hartzenbusch, *l. l.*)

« En la flor jacinto se hallan escrítas dos letras (A I)... Como cantó... Ovidio : *Et* AI *flos habet inscriptum*... Luego decir que mi Patriarca tiene las manos llenas de flores jacintos (*manus ejus plenæ hyacinthis*), es lo mismo que decir las tiene llenas de AHI HAY. La consecuencia es legitima, porque *ahi hay* cuanto se busca. Se desea salud? Pues ahi hay. Se piden lluvias? Pues ahi hay... etc. »

(2) Hartzenbuch, *op. l.*, p. 38. *Triunfos del soberano Dios de los ejércitos, protector singularisimo de nuestro gran monarca Felipe V, accion*

Personne jusqu'ici n'a fait connaître les efforts personnels tentés par Philippe V pour améliorer un tel état de choses. C'est pourtant là un fait d'un haut intérêt pour l'histoire littéraire ; il nous est révélé en grande partie par le procès inquisitorial de *Fray Gerundio.*

Au rapport de don Francisco de Xativa, curé de Saint-Just de Madrid, l'abus de la parole de Dieu dans la chapelle royale était tel, que Philippe V dut expédier, à l'adresse de ses prédicateurs, un décret spécial, où il leur ordonne de « laisser toute vaine superfluité, de suivre la méthode d'une morale claire et simple, » en un mot, il leur recommande « de lui *parler à l'âme* (1). »

Il faut retenir cette belle expression dont le livre d'Isla n'est que le commentaire ; elle renferme toute une doctrine, et indique éloquemment ce qui manquait le plus aux prédicateurs *gerundios*. Ce décret dut être signé à la fin de l'année 1706, car le 1er janvier suivant, Philippe V ayant honoré de sa présence l'église du Collège Impérial des Jésuites, un de ses prédicateurs royaux, le P. Augustin de Castejon, débuta ainsi : « Je suis le premier, Sire, qui commence avec cette nouvelle année à me conformer aux ordres de Votre Majesté, qui vient de commander à ses prédicateurs de ne songer qu'à lui parler à l'âme (2). »

de gracias por la insigne victoria que consiguieron las armas de S. M. en las llanuras de Almansa, por el R. P. M. Fr. [illegible]. Zaragoza 1707.

(1) *Expediente sobre la obra de Fray Gerundio*, fol. 125 et 126.

(2) P. Agustin de Castejon, *Sermones... predicados en la capilla Real*, Madrid 1738. *Sermon de la Circuncision de 1707.*

En effet, le P. de Castejon, quoique déjà vieux et nourri à une tout autre école, fit dès lors de louables efforts pour changer de manière.

Au milieu de sa cour, le roi, très attentif d'ailleurs à ne point choquer les coutumes de ses sujets, ne craignait pas de se moquer de ses orateurs. Il déclarait « n'avoir nul goût pour des sermons qui n'étaient que des pointes continuelles, des épigrammes subtiles et stériles, sans saveur et sans fruit (1). »

Un autre de ses prédicateurs, et qui devint son confesseur à la mort du P. Daubenton, le P. Gabriel Bermudez, reçut l'ordre de prêcher, au moins une fois le mois, selon la méthode qui agréait le plus à la dévotion du roi, et cette méthode nous est indiquée d'une façon plus précise. Philippe V suggéra au même Père Bermudez l'idée de traduire en castillan les sermons de Bourdaloue. C'était ouvrir résolument le chemin au véritable progrès. La traduction des deux avents parut en 1714 : celle du carême en 1717 (2).

En même temps le roi faisait venir de France en quantité les meilleurs sermons imprimés « pour qu'ils

(1) *Expediente*, ms. f° 328.

(2) *Los dos advientos del P. Luis Burdalue, de la Compañia de Jesus, traducidos del francés en lengua castellana por otro padre de la misma Compañia*. En Leon de Francia, por Ant. Briasson, librero. MDCCXIV, 1 vol. in-12. — *Quaresma*... ibid. 1717, 3 vol. Dans le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi (*Théologie*, II) cette traduction est attribuée par erreur au P. Bretonneau, l'éditeur français de Bourdaloue, dont le P. Bermudez a traduit aussi la préface. Le traducteur signe de ses initiales G. B. la dédicace : *Al Rey N. Señor*. Il y fait allusion au goût du roi pour les œuvres de Bourdaloue, et au commandement royal qui l'oblige à publier sa traduction : « no es arbitrio mio, es gusto soberano. »

servissent de modèle à ses orateurs (1). » Ce fut encore par son influence que le pape Benoit XIV recommanda, lui aussi, Bourdaloue aux prédicateurs espagnols, et que les nonces de Madrid, Don Enrique Enriquez et Mgr Spinola prirent des mesures pour la réforme de la chaire (2). Telle fut, en cette importante matière, l'initiative du premier Bourbon d'Espagne. Ces actes étaient dignes du petit-fils de Louis XIV, du fondateur de l'Académie espagnole. Les travaux de ce corps naissant, le salon de la comtesse de Lemos, la réforme poétique de Luzan favorisèrent le développement d'une école de prédication *à la française*. Des ministres et surtout des écrivains activèrent le mouvement. Macanaz exhortait Philippe V à éloigner de la chaire « les prédicateurs ignorants dont les discours barbares s'écartaient de l'Évangile (3). » Feijóo, dont la voix encourageait tous les progrès, conseillait aux prêtres intelligents de parler suivant la méthode des anciens, de donner au sermon espagnol l'unité de dessein et la fermeté de composition qui lui manquait ; de laisser les parleurs vulgaires se perdre dans le fatras de leurs points subtils, dans leurs jeux de mots, « leurs *mais* et leurs *pourquoi* et leurs circonvolutions autour des textes (4). » Bientôt un érudit et un critique distingué, Gregorio Mayans y Siscar, attaquait franchement le mal par son dialogue de l'*Orateur chrétien* et sa *Rhétorique*. Le *Journal des littérateurs d'Espagne*

(1) B. A. E., t. XV, p. [illegible].
(2) *Expediente*, fol. [illegible].
(3) Ferrer del Rio, *Discurso académico*, 29 de mayo de [illegible], p. 14.
(4) Feijóo : *Teatro crítico*, tomo IV, Disc. IV, p. [illegible] (édit. de [illegible]).

apporta un concours utile à l'œuvre du progrès. En rendant compte des volumes de sermons qui s'impriment, il attaque, avec une ironie prudente, mais courageuse, les abus les plus respectés (1).

Quelques fruits naquirent de ces efforts. Un prêtre de la Congrégation du Sauveur, don Nicolas Gallo, acquérait, chose étrange, une éclatante renommée par des sermons relativement sages, simples, d'un style clair et pur. C'est à lui et à la réforme dont il est le chef et le *coq*, qu'Isla applique ces strophes d'une hymne de l'Église :

Gallus jacentes excitat
Et somnolentes increpat :
Gallo canente spes redit (2).

Autour de lui, des hommes que nous connaissons déjà, le trinitaire Fray Alonso Cano, l'évêque Bocanegra, José de Rada, Juan Manuel de Santander, d'autres amis et confrères d'Isla prêchaient à la française, et se créaient peu à peu quelques disciples. Mais le génie manquait ; les excès et les maladresses compromettaient tout. La plupart ne prenaient à Bourdaloue et à Massillon que des idées décolorées, un cadre gênant, d'innombrables gallicismes. Isla, fidèle à son attitude, réprouve cette tendance chez ses meilleurs alliés.

(1) *El orador cristiano, ideado en tres diálogos*, Valencia, 1733. — *Rhetórica de Don Gregorio Mayans y Siscar*. Valencia, 1757, dos tomos in-4° : énorme compilation de préceptes sans originalité, mais véritable *anthologie* des meilleurs morceaux de la prose castillane. — *Diario de los Literatos de España*. Voir en particulier tomo I, pp. 325-336. — Tom. IV, pp. 142-162.

(2) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. IX, n° 22 et suiv.

Tandis qu'il met dans la bouche de Fray Blas et de Gerundio de véritables cris de rage contre l'école française du bon sens, il réserve à l'adresse des *afrancesados* naissants un de ses plus mordants chapitres.

C'est l'épisode du jeune écervelé Don Cárlos, gentilhomme qui a fréquenté les salons et les antichambres de la cour, et est « furieusement épris des airs de la grande mode. » Il fait la révérence à la française, parle l'espagnol de la même façon, affectant les tours, les expressions, jusqu'au ton et à l'accent ; enfin c'est « un monsieur achevé », (*un monsiur hecho y derecho*). Ce personnage se rencontre à Campazas avec l'oncle de Fray Gerundio, le docte et sensé chanoine de Léon. Celui-là est un franc Espagnol, « Léonais des pieds à la tête, qui, tout en rendant à la langue française la justice qu'elle mérite, aime avant tout la sienne. » Le contraste est agréablement dépeint, et le chanoine a beau jeu contre les ridicules du cavalier. Don Cárlos est ainsi le pendant du fat *à l'espagnole* de Régnier :

> ... un jeune frisé, relevé de moustache,
> De galoches, de botte et d'un ample panache,

qui étale sa rotonde ou *golille*, à la mode en France dans ce temps-là (1).

Le P. de Isla trouve moyen de faire passer ainsi une leçon de grammaire, pleine de détails techniques, et de mettre au pilori une foule de gallicismes inutiles (2).

(1) Une des clefs de *Fray Gerundio* nous apprend que Don Cárlos représente un certain Castañon de la Bañeza. Édition Lefèvre, tome II, p. 240. — Régnier, *sat. VIII*, v. 9.

(2) Lib. IV, cap. VIII.

Les esprits clairvoyants et indépendants, qui sont toujours, il est vrai, le petit nombre, signalaient comme Isla ce danger. Torres, déplorant dans ses *Songes* la disparition des anciennes *tertulias* espagnoles, où l'on cultivait la langue et la littérature nationales : « Ce beau temps-là est passé, dit-il à Quevedo, surtout depuis le commencement de ce siècle, où les Espagnols se sont mis à porter perruque... et ont emprunté, avec le costume, la langue et les mœurs des pires Français... Parmi les marchandes de légumes, les boulangères, les aubergistes et autres gens qui trafiquent pour le service de la table, se glissent encore quelques mots d'espagnol, mais parmi les gens de cour, les hommes de finances, les marchands d'habits, le castillan n'est plus monnaie courante, c'est denrée de contrebande... Les tailleurs et les perruquiers sont français ; les médecins sont italiens, les marchands sont allemands... Au Palais et dans les grands hôtels on n'entend plus que des mots français ou italiens, et on dédaigne quiconque ne sait pas entrer, sortir et se présenter en disant : « *Je suis votre serviteur, monsieur ; — esclave de Votre Grandeur; — faites des compliments à madame* (1). »

« Oh ! monsieur le Magistral, dit don Cárlos au chanoine dans *Fray Gerundio*, vous êtes *diablement* castillan, et de l'air dont je vous vois, vous ne ferez point quartier aux mots *libertinage* pour *disolucion ; pavis* pour *pavimento ; no merece la pena ; nada de nuevo*

(1) Torres : *Sueños morales*, 3ª parte, visita segunda.

ocurre en el dia, au lieu de *por ahora no ocurre novedad* (1). »

Sur ce point, Isla n'épargne pas plus ses confrères que les étrangers : « J'ai vu, écrit-il, le panégyrique de saint Jacques, par le P. N. Ce serait assurément un morceau excellent en son genre, s'il n'avait affecté de le franciser jusqu'à la moelle. Cela m'a infiniment agacé (2)... » Dans une autre lettre, un gallicisme était venu sous sa plume : il parlait des temps reculés, *reculados*. Il se reprend aussitôt, et après une plaisanterie d'assez mauvais goût, se corrige par la vieille et élégante tournure castillane : « *allá en los tiempos antiguos* (3). »

Les craintes et les répugnances d'Isla n'étaient que trop justifiées. En 1778, l'oraison funèbre de Louis XV, prononcée par Mgr de Beauvais, évêque de Senez, fut traduite en espagnol. Le traducteur, D. Lucas Campóo y Otazú, écrivit une longue préface destinée à l'instruction oratoire des jeunes ecclésiastiques; et ce morceau débute ainsi : « Les Français, hommes éminents en toute espèce d'arts et de connaissances, se sont aussi rendus sans rivaux dans l'éloquence. » Tout le reste est sur ce ton : « les Français, » tous les Français de ce temps-là sans doute, sont des émules de Cicéron. L'auteur le prouve en parcourant une à une toutes les figures de rhétorique, et en déclarant sur l'honneur « que les Français n'ont

(1) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. VIII.
(2) Cartas, *a varios*, 8.
(3) Cartas, *a varios*, 122.

pas d'égaux dans le maniement de chacune d'elles. » Ce traducteur était un ecclésiastique de quelque renom (1).

Sur ce terrain de la théorie oratoire, et dans cette délicate question des emprunts que doit faire la chaire espagnole à des modèles étrangers, l'attitude d'Isla est donc bien encore celle d'un réformateur prudent et discret. Sans doute il pousse de toutes ses forces ses compatriotes à lire et à imiter les bons sermons français et italiens. Dans ses chapitres didactiques sur la dignité de la parole sacrée, sur l'emploi de l'Écriture, sur le style, sur les divers genres de prédication, sur l'oraison funèbre, c'est d'auteurs français qu'il se réclame et qu'il s'inspire, des Dialogues de Fénelon sur l'éloquence, des traités de l'évêque Abelly, des ouvrages de Fléchier, du P. Caussin, du P. Blaise Gisbert (2).

Il revient à Bourdaloue avec une complaisance marquée. Un des personnages du roman, le bénéficier, prêtre plein de finesse et de bon sens, est peint sous des traits qui, par une ingénieuse combinaison, représentent à la fois Isla lui-même et le signataire de son livre, le *bénéficier* Lobon de Salazar. Or, « il prêchait, dit l'auteur, avec jugement, piété et zèle, parce

(1) Voir parmi les poésies de D. Franc. Gregorio de Salas (1797), une épigramme contre un prédicateur *afrancesado*, B. A. E. *Poetas liricos del siglo* XVIII, t. III, p. 546. *Oracion fúnebre de Luis XV, pronunciada por el Ill. Sr. D. J. B. de Beauvais... y traducida del francés* por el P. M. Lucas Campóo y Otazú, de los clerigos reglares... Madrid, 1778, in-12.

(2) *Fray Ger.* Prólogo, nos 36, 42, 51. — Lib. IV, cap. VI, no 13 et suiv. — Lib. V, cap. VIII, no 39.

qu'il était fort affectionné aux ouvrages des Pères Segneri et Bourdaloue, qu'il tâchait d'imiter dans ses sermons (1). »

Et pourtant, là n'est point l'idéal du P. de Isla. Lorsque Fray Gerundio demande à son sage maître Fray Prudencio, dont les leçons doivent lui être bien inutiles, quels sont à son avis les meilleurs sermonnaires, à cette question franchement et pour ainsi dire officiellement posée, Isla répond cette fois par des noms espagnols :

« Toute comparaison est odieuse, répondit le Père Maître, et ainsi, sans m'aventurer pour le moment à des appréciations de cette sorte, je me contente de te dire que les sermons de saint Thomas de Villanueva, pour le naturel, la suavité, l'efficacité, sont un charme de l'entendement et du cœur. Ceux de Fray Luis de Granada, qu'on a appelé avec raison le Démosthène espagnol, pour le nerf, la solidité, et cette éloquence vigoureuse qui emporte tout après elle comme un torrent impétueux, ont peut-être bien peu de rivaux. La nouveauté des sujets, l'*ingéniosité* des preuves, la délicatesse des pensées, l'opportunité des citations, la vivacité de l'expression, la véhémence de la passion, qui règnent dans la plupart des sermons du P. Antonio Vieira, le rendent peut-être digne des titres que beaucoup lui donnent, de Miracle des esprits, et de Prince de nos orateurs (2). »

Isla s'arrête ensuite longuement à venger Vieira des

(1) *Fray Ger.*, lib. II, cap. v, n° 1.
(2) *Fray Ger.*, lib. II, cap. x, n° 12.

injustes attaques du Portugais Verney. Ses amis de Madrid, avec quelque raison peut-être, trouvèrent cet éloge de Vieira excessif et diffus: et l'auteur répond à ce reproche dans une lettre inédite qui nous livre le fond de sa pensée: l'expression en est curieuse, parce que son bon goût y travaille assez heureusement à corriger les vivacités de son patriotisme :

« Vieira est ce que nous avons de moins mauvais, et, dans les sermons de morale, c'est absolument ce qu'il y a de mieux : tellement que tous les Français et tous les Italiens réunis ne sauraient lui être comparés, étant donnée notre manière, à nous, de concevoir et de nous exprimer (*para nuestro modo de concebir y de explicarnos*) (1). »

A ce jugement quelque peu flottant, peut-être Isla en eût-il substitué un plus ferme, peut-être eût-il laissé avec plus d'indifférence Vieira, Bourdaloue et Segneri, Français, Italiens et Espagnols se disputer le second rang, s'il eût pu goûter Bossuet. Mais à cette époque les sermons de Bossuet étaient à peine connus en France, et le temps allait venir où La Harpe les déclarerait médiocres.

Parmi les ouvrages qui ont le plus répandu la maladie du gallicisme, Isla n'hésite pas à mettre en première ligne ceux de Feijóo; son amitié pour le grand bénédictin ne l'aveuglait pas, et la mention qu'il en fait ici ne vise pas seulement le style de Feijóo, mais le danger de son érudition superfi-

(1) Lettre inédite à D. Miguel de Medina, 16 juillet 1757.

cielle, et comme il le dit ailleurs, plus spécieuse parfois que solide (1).

Une autre source du mal était la vogue des mauvaises traductions d'ouvrages français. « Bien malheureuse est aujourd'hui la mère qui n'a pas un fils traducteur ! Ce sont eux qui gâtent la langue non moins que les âmes... (2). » Entre ces ouvrages trop répandus, Isla signale, comme pestes publiques de la langue, le *Spectacle de la nature*, la *Science de la cour*, et surtout l'*Histoire du peuple de Dieu*. L'auteur et le traducteur de ce dernier ouvrage étaient pourtant deux Jésuites. Isla ne nomme point le P. Antoine Espinosa, qui avait mis en espagnol le livre de son confrère Berruyer (3), mais, en constatant la vogue prodigieuse de son livre, « avec lequel, dans tous les salons, les petits chiens des dames jouent sur les canapés », il reproche à ce traducteur « capable, habile et laborieux, d'avoir été cette fois-là si pressé, qu'il n'a traduit en espagnol qu'une moitié de l'ouvrage, et a laissé l'autre en français. De là vient que c'est lui qu'il faut rendre principalement responsable du déchet qu'a subi le castillan en ces derniers temps (4). »

Les femmes avaient leur part dans cette élégante

(1) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. VIII, n° 14.

(2) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. VIII, n° 6.

(3) *Historia del pueblo de Dios*, primera parte, 12 vol. in-4°, segunda parte, 6 vol., Madrid, 17[illegible], viuda de Emmanuel Fernandez. — Espinosa avait obtenu pour cet ouvrage un privilège de cinquante ans. L'original français avait été mis à l'*Index*, mais la traduction espagnole ayant été, dès le début, corrigée avec soin, ne fut jamais, je crois, l'objet d'aucune poursuite en Espagne.

(4) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. VIII, n° 22.

corruption du langage. A côté du salon de la comtesse de Lemos, vrai hôtel de Rambouillet, où se rencontraient les Balzac et les Voiture du temps, Luzan, Montiano, Nasarre, Velasquez, il y avait les fausses précieuses, qui étaient le grand nombre. C'est à l'intention de ces Parisiennes de Madrid qu'Isla paraphrase en vers libres castillans une vigoureuse page de Juvénal, son poète latin favori, contre les Romaines éprises du grec. La *trova* est amusante :

« Leurs maris seront de grands sots s'ils les souffrent en silence, car, lorsqu'ils se croient en compagnie d'une Andalouse ou d'une Castillane, sans savoir comment, du soir au matin, la voilà devenue Française, sous prétexte que c'est la mode. Elle se couche contente de son titre de Doña, et se lève *Madame* de Bergoña. Quand son nom de famille serait Velasco, elle commence à s'en dégoûter, quand elle sait qu'en France c'est la coutume des femmes d'épouser aussi le nom de leur mari, et d'être parfois plus fidèles au titre qu'au bonhomme (1). »

D. Diego de Torres Villaroel met en scène dans ses *Songes* une femme bel-esprit qui fait la critique des sermons qu'elle vient d'entendre. « Tout le fruit des prédications pour elles consistait, dit-il, à vanter une équivoque puérile du Père un tel, une plaisanterie déplacée du docteur X..., une pensée subtile, insaisissable et détestable du prédicateur N..., et à médire de tous les autres orateurs, qui s'étaient efforcés par

(1) *Fray Ger.*, l. IV, cap. VIII, n° 28. — Voir l. V, cap. IX, n° 18, une autre *trova* sur les toilettes extravagantes des femmes.

leur sainte doctrine de ramener leurs auditeurs à l'observance de la loi de Dieu (1). »

Les progres de la saine prédication, arrêtés par l'aveugle routine des uns, par les excès des autres, étaient donc d'une lenteur désespérante.

Les mauvais sermons du second quart du siècle, pour être contemporains des essais de réaction, n'en sont que plus nombreux peut-être et plus insensés. Quand mourut, vers 1740, le Richelieu de l'Académie espagnole, le marquis de Villena, l'académicien Fray Antonio Ventura de Prado prononça son oraison funèbre : elle s'intitulait le *Mercure chrétien*, et, en fait d'extravagance, le titre ne promettait rien de trop.

Ce discours, il est vrai, « contraste sensiblement avec l'éloge historique du même personnage, lu dans une réunion particulière de l'Académie par don Blas Antonio Nasarre. Son œuvre est déjà très nette du fatras des emblèmes et du galimatias des grands mots (2). »

Mais si tyrannique était encore le goût public, que Feijóo lui-même, cet audacieux réformateur, quand il devait prêcher, se conformait de parti pris à l'ancien usage ; il l'avoue naïvement dans la lettre même où il traite cet usage de folie.

« Le mal, dit énergiquement Fray Alonso Cano, insulte aussi bien aux médecins qu'aux malades (3). » La chose était si vraie, que ce même Inquisiteur qui la con-

(1) Torres, *Barca de Aqueronte*, juicio tercero.

(2) *Discurso* [illegible] *de D. Ant.* [illegible], el dia 29 de Mayo de [illegible], p. 16.

(3) [illegible], tome XV, p. [illegible].

statait avec amertume, devait, huit ans après avoir approuvé le *Gerundio*, rééditer et dédier à l'Académie royale espagnole, — qui le croirait? — les *oraisons évangéliques* d'un religieux de son Ordre et de son couvent, de Fray Hortensio Felix Paravicino, le père du cultisme oratoire.

Il avait beau confesser que l'auteur avait donné trop de place aux subtilités scolastiques, et à l'abus des allégories ; la connaissance de ces défauts était loin de l'excuser (1).

Ainsi les partisans des vieux abus pouvaient se dire comme Fray Blas à Fray Gerundio :

« Que nous importe, et quel mal peut nous faire une poignée de gens maussades et mécontents, quand nous avons en notre faveur la plus grande, la plus saine et la plus noble partie de notre Péninsule, de l'Orient au Couchant et du Septentrion au Midi? A nous sont toutes les confréries qui ont jamais levé un bâton ou arboré une bannière, des Pyrénées à l'embouchure du Tage, et du cap Finisterre à celui d'Algésiras. A nous sont tous les majordomes de ces illustres corps, qui s'épuisent à courir après nous, et s'appauvrissent pour nous enrichir. A nous les formidables corporations des cordonniers, des tanneurs, des tailleurs, des drapiers, des épiciers ; à nous les notaires, les procureurs et, dans le respectable corps des avocats, d'innombrables partisans ; à nous tout le peuple des villes, les municipalités des bourgs et des villages, toute l'armée des

(1) Ferrer del Rio, *op. l.*, p. 18.

universités, toute la jeunesse des collèges et des cloitres et, même parmi les vieux, nombre d'amis et d'auxiliaires (1). »

La conclusion de ce tableau est celle qu'énonçait Alonso Cano en présentant *Fray Gerundio* au public :

« Il faut, disait-il, un remède extrême, le voici : et ceux qui trouveraient un peu forte la dose de sels caustiques et corrosifs qu'il contient, doivent songer que la gangrène ne se guérit point avec de l'eau de rose... »

Toutefois, comme nous l'avons déjà remarqué, ce goût détestable n'entamait point la foi du peuple, et il est temps d'en exposer la raison. C'est qu'il existait dans toute l'Espagne comme deux genres et deux courants bien distincts de prédication : l'un comprenait surtout les panégyriques des saints, les oraisons funèbres, les sermons de fêtes, de neuvaines, de circonstance, et souvent aussi les stations d'Avent et de Carême : là triomphait la prédication gerondienne ; elle pénétrait partout et, selon Isla, tous les Ordres religieux, tous les corps ecclésiastiques lui payaient un large tribut.

L'autre genre était le sermon de mission, le discours sans apprêt et tout apostolique des successeurs de Vincent Ferrier et de Jean d'Avila.

Depuis deux siècles surtout, de vraies légions de missionnaires, appartenant à différents Ordres, parcouraient sans cesse toutes les provinces, remuant

(1) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. IX, n° 21.

villes et bourgades, réconciliant les ennemis, ramenant la paix à tous les foyers et dans toutes les consciences. Le principal auteur de la méthode suivie par les missionnaires jésuites fut, au dix-septième siècle, le P. Jéronimo Lopez.

Tirso Gonzalez de Santalla avait hérité de son talent, de son zèle, de ses succès, lorsqu'il fut appelé à gouverner son Ordre tout entier (1687). De ce haut poste, il encouragea et organisa fortement son œuvre préférée, et jamais peut-être, chose étrange, les missions en Espagne ne virent plus de beaux jours que durant ce dix-huitième siècle, où les *Gerundios* déshonoraient la chaire chrétienne.

Il suffit de nommer le P. Jeronimo Dutari et surtout le P. Pedro de Calatayud. Cet homme célèbre est le P. Lejeune de l'Espagne. Ses *doctrinas*, réunies en nombreux volumes, ne peuvent donner l'idée de l'effet prodigieux de son éloquence sur les foules, sur le clergé, sur l'Espagne entière qu'il évangélisa pendant près de cinquante ans (1).

Assurément, ces sortes de discours ne réalisaient pas, d'ordinaire, l'idéal de l'éloquence chrétienne; Feijóo et d'autres ont pu reprocher à quelques missionnaires des excès de zèle, l'abus des moyens extérieurs et terrifiants, mais ce n'étaient point là des défauts universels. Les missionnaires étaient les adversaires-nés du gérondianisme. Ils ne se prêchaient

(1) *Vida del célebre misionero P. Pedro de Catalayud.* por el P. Cecilio Gomez Rodeles, S. J. Madrid, in-8° 1882. *Doctrinas prácticas que solia explicar en sus misiones el V. P. Pedro de Calatayud*... quarta edicion, Madrid, 1797-1800. 8 vol. in-4°.

point eux-mêmes ; l'austère simplicité de leur parole était la plus éloquente condamnation de l'intérêt, de la vanité, de la légèreté des autres. Aussi, Fray Gerundio et Fray Blas n'ont-ils pas assez de mépris et de colères pour ces sermons « qui ne parlent que de la mort et du jugement, et pour ces *Théatins* qui ne prêchent que le crucifix en main et l'enfer ouvert devant eux (1). »

A ses compatriotes, l'auteur du *Gerundio* n'avait pas besoin d'expliquer longuement la distinction que nous venons d'établir. Faute de l'avoir bien présente, un lecteur français courrait le risque de généraliser beaucoup trop le triste tableau tracé par Isla de la prédication espagnole au dix-huitième siècle.

En général, les sermons moraux, qui se rapprochaient davantage du ton des missionnaires, étaient moins mauvais que les discours d'éloge et d'apparat. Parmi les sermons d'Isla lui-même, on trouve souvent côte à côte deux discours prêchés à quelques jours seulement d'intervalle : l'un est un panégyrique détestable et digne de figurer dans le *Gerundio* : l'autre est une de ces instructions morales solides, vigoureuses, éloquentes, qui remuaient profondément, nous le savons, les chrétiennes populations de Ségovie ou de Compostelle.

Pour se faire une idée vraie d'un auditoire espagnol,

(1) Le peuple espagnol donna longtemps aux Jésuites le nom de Théatins, à cause de la ressemblance de costume entre ces deux Ordres religieux, fondés presque en même temps.

il faut avoir vu de près ces scènes émouvantes qui, de nos jours encore, font revivre, de l'autre côté des Pyrénées, les spectacles des âges de foi.

Le lecteur me pardonnera un souvenir personnel. C'était durant la semaine sainte de 1881, dans un village de la Haute-Manche, dont le nom est célèbre dans l'histoire d'Espagne, à Uclès. Des successeurs d'Isla et de Calatayud prêchaient la mission, à laquelle accouraient des foules nombreuses. Déjà bien des cœurs avaient été changés, bien des triomphes obtenus sur le vice. Un soir, après une plus longue préparation de prières et de larmes, dans la vaste église du vieux monastère, toute remplie de peuple, le missionnaire monta en chaire. Il s'agissait de remporter une victoire malaisée et décisive : c'était le sermon du *pardon*.

Dans les cœurs virils des Castillans, les haines sont profondes et tenaces ; le sang n'est pas rare entre les familles.

L'apôtre parla longtemps, et de l'abondance d'un cœur plein de Dieu ; il rappela la parole du Seigneur : « Pardonnez et il vous sera pardonné. » Il montra le grand Juge inexorable au dernier jour pour les vindicatifs ; surtout il fit valoir l'exemple de Celui qui, offensé et méprisé par sa créature, est descendu en terre pour sauver son orgueilleux ennemi ; qui a tendu sa joue aux soufflets, qui est mort en priant pour ses bourreaux...

On sentait remuer les âmes sous cette forte et simple parole, et l'auditoire était déjà vivement ému, quand

le missionnaire, s'adressant au peuple par une brusque apostrophe :

« Habitants d'Uclès, soyons généreux, comme de vrais chrétiens, comme de vrais Espagnols. Pardonnons, oublions toutes les injures... Pour l'amour de Jésus-Christ et de sa Mère bénie, nous pardonnez-vous, à nous, les Pères missionnaires, nos torts et nos fautes, et les peines que nous avons pu vous causer ? » A ces mots, des larmes éclatèrent dans la foule, mais le Père insista pour qu'elle articulât cette réponse : « Oui, Père, nous vous pardonnons. »

La brèche était ouverte : l'interrogatoire continua : « Pères et mères, pardonnez-vous à vos enfants ? » Et les yeux des hommes les moins sensibles se mouillèrent quand leurs petits enfants se jetèrent à leurs genoux. — « Femmes, pardonnez-vous à vos maris ? Hommes, pardonnez-vous à tous ceux qui vous ont blessés dans vos biens, dans votre honneur, dans vos affections ? » Les rudes voix des paysans, cachant mal leur émotion, répondirent : « Nous pardonnons. — De tout votre cœur ? demande encore le Père. — De tout notre cœur. »

L'évêque du diocèse était présent. — Soudain on vit le vénérable prélat se lever de son trône, descendre au bas du sanctuaire et, déposant sa mitre et son bâton pastoral, s'agenouiller sur les dalles et demander pardon à son peuple. A ce spectacle, les sanglots et les pleurs retentirent dans toute l'église ; ce fut une mêlée indescriptible. Les ennemis se cherchaient, s'appelaient, s'embrassaient, et il fut impossible au mission-

naire d'achever son sermon. Qu'aurait-il pu ajouter?

Nous étions là de nombreux Français, assistant avec étonnement à une scène si nouvelle pour nous. Au début, un sourire avait erré sur quelques visages, mais alors nul ne songeait plus à cacher ses larmes.

J'ai entendu, avant comme après cette scène, de célèbres et de brillants orateurs : je ne compte guère assister de ma vie à un plus beau triomphe de l'éloquence sacrée, ni éprouver une plus vive émotion que dans cette église de campagne, sous la parole d'un missionnaire inconnu, dont la langue n'était pas la mienne.

CHAPITRE XV

LA CRITIQUE DANS « FRAY GERUNDIO » : LE SERMON GÉRONDIEN

Usage oratoire de l'Écriture : l'art *gérondien* d'appliquer les textes. — Gloses et versions. — Méthode des objections. — Oubli du dogme : une ordonnance de Clément XIII. — La bibliothèque du prédicateur : poètes, polyanthées, emblèmes, mythologie. — Le style pompeux. — Le style fin ou *agudeza.* — Le style cadencé et assonancé. — Les *Sermons joyeux.* — L'oraison funèbre.

« La première chose, dit Bossuet dans ses rapides conseils pour la formation d'un prédicateur, la première chose et le *fond de tout*, c'est de savoir très bien les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament (1). »

En effet, l'usage oratoire de la Bible est la pierre de touche d'un prédicateur. Rien n'est plus complexe ni plus délicat. Les Saintes Lettres sont le fonds commun où tous les théologiens puisent le même corps de doctrine ; mais quelle variété dans la mise en œuvre ! On

(1) *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon,* publié par M. Floquet.

pourrait écrire l'histoire de la chaire à cet unique point de vue ; elle serait complète et intéressante.

C'est par cet art que Bossuet lui-même, entre les modernes, est devenu le grand maître. Il a su prendre dans la Bible, non seulement, comme Bourdaloue, la doctrine sûre et solide, le fondement et les preuves de son discours, mais la vie et le mouvement, la puissance d'expression oratoire et littéraire. Il aime passionnément, comme saint Augustin, le *style du Saint-Esprit* (1); il le saisit et se l'assimile, et brode sur ce fond si riche des développements qui s'en distinguent à peine. Il achève les tableaux qu'ébauche la parole sacrée ; il pousse jusqu'au bout les mouvements qu'elle indique; il fait jaillir d'un mot toute une scène; il traite la Bible comme les grands artistes traitent la nature : il ne la surpasse, s'il est permis d'employer un tel mot, qu'en l'imitant; il la complète en restant vaincu par elle.

L'Église, en effet, tout en posant des règles qui sauvegardent l'orthodoxie et la dignité de la parole de Dieu, laisse à la piété et à l'éloquence une grande liberté d'interprétation. Presque toute la Bible, au sens catholique, est à la fois histoire et allégorie. Un grand nombre de ces allégories sont consacrées, définies par la tradition, dogmatiques en un mot. Le reste — et c'est là un champ presque infini — s'ouvre à la pieuse exploration du fidèle, de l'écrivain, de l'orateur. Permis

(1) « Avidissime arripui venerabilem stilum Spiritus tui. » Aug. *Confes*. Bossuet cite et commente quelque part ce mot, qui exprimait si bien sa propre manière.

à eux de s'emparer de cet immense trésor d'idées et d'images comme de leur bien, de le monnayer, pour ainsi dire, à leur usage, et d'y puiser, outre la doctrine, la poésie, la profondeur, l'éclat, l'émotion du style inspiré. C'est là proprement le secret de cette merveilleuse couleur biblique que saint Jean Chrysostôme, saint Bernard, Bossuet, Lamennais, le cardinal Pie, pour ne nommer que les plus grands maitres, se sont appropriée, chacun selon les nuances de son génie, avec tant de bonheur.

Là, c'est affaire souvent au goût, au tact littéraire non moins qu'au sens chrétien, de guider l'esprit et l'imagination de l'interprète, et de l'avertir des limites délicates qu'il doit respecter. Le péril, en effet, n'est pas loin : c'est l'abus de l'allégorie, la subtilité d'une interprétation forcée et arbitraire. L'exégèse subit, comme l'éloquence, les influences générales qui modifient l'esprit littéraire d'une époque et d'un pays. Les Pères du quatrième siècle, les Latins surtout, n'ont pas échappé en ce point à la décadence de leur temps (1). Naïve au moyen âge, dans les sermons comme dans les mystères, l'allégorie devient plus savante et pédante au quinzième et au seizième siècle ; il suffit d'ouvrir un de nos sermonnaires du temps de la Ligue ou de Henri IV, le P. Cotton, Pierre de Besse ou Valladier, par exemple.

Saint François de Sales recommande bien au prédicateur la *Summa prædicantium* de Philippe Diez

(1) Cf. Longhaye, S. J., *La Prédication*, Paris, [illegible], in-8°, p. 293 et suiv.

« *qui fait des belles allégories et similitudes* » et « un gros livre qui s'appelle *Sylva allegoriarum*, » fait par « un Espagnol (1). »

En Espagne, en effet, le conceptisme et le gongorisme avaient exaspéré une maladie déjà aiguë. Après une admirable légion de commentateurs éminents, tels que Maldonat, Salmeron, Arias Montano, Emmanuel Sá, Tolet, Mariana, en avaient paru d'autres, plus nombreux encore, qui n'ont fait, dit Isla, « sous le glorieux titre de commentaires, que gâter une énorme quantité de papier, qu'ils ont rempli de subtilités vaines, de pensées creuses, de raisonnements puérils et de dissertations chargées à mitraille d'une érudition fantastique. Le pis est qu'ils violentent sans cesse et souvent faussent complètement le texte (2). »

Les prédicateurs puisaient au hasard dans tous ces auteurs — allant d'instinct aux pires — de quoi noircir de citations les marges de leurs discours. Aussi Fray Blas, s'irritant contre la nouvelle école, l'école française du bon sens :

« On verra, dit-il, des volumes entiers de sermons *à la moderne*, où l'on ne fait pas une fois mémoire ni du savant *Corneille*, ni de la pourpre de *Hugues*, ni du profond *Baeza*, ni de l'érudit *Calmet*, ni de *Celada* à qui rien n'est célé, ni du subtil *Zuleta*, ni, ce qui est plus incroyable, du très docte *Sylveira*, lorsqu'il est constant qu'avec cet inépuisable commentateur, un

(1) S. François de Sales : *Lettre à l'archevêque de Bourges*, traité de la prédication. *Œuvres*, Paris, Berche et Tralin, 1879, t. II, p. 20.

(2) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. IX, nº 18.

prédicateur peut s'en aller par le monde, et, dans un cas urgent, prouver qu'il fait nuit en plein jour, ou que le blanc est noir, et démontrer jusqu'à l'existence de l'impossible... (1) ! »

Les commentaires réunis ici par Fray Blas sont de valeur très diverse. Hugues de Saint-Cher (1263), le premier dominicain qui fut cardinal, est l'auteur d'un commentaire célèbre sur toute la Bible, et de la première *Concordance* ou recueil méthodique des différents textes qui renferment un même mot. On connaît la solidité de D. Calmet, la richesse, mais aussi le manque de goût de Corneille de la Pierre; quant aux autres, l'oubli du sens littéral les jette constamment dans la fantaisie, et l'esprit de leur temps rend cette fantaisie détestable.

Celada, Zuleta, Baeza furent jésuites. Diego de Celada (1606-1661) a commenté en six in-folio quelques pages seulement de la Bible, les livres de Judith, de Tobie, de Ruth et d'Esther. Ignacio de Zuleta, né en 1627, fut professeur de théologie et prédicateur des rois d'Espagne. Diego de Baeza, né à Ponferrada (1582-1647), écrivit des *commentaires moraux et allégoriques sur l'histoire évangélique*, dont les nombreuses éditions furent publiées pour la plupart en France.

Le plus souvent, dans ces volumineux ouvrages, un *index ad conciones copiosissimus* offre aux prédicateurs gênés des discours tout faits, et fait songer à

(1) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. IX, n° 17.

cette malicieuse définition d'Isla : « Écrire un commentaire, c'est mettre en mauvais latin des sermons qu'on a prêchés en mauvais espagnol (1). »

Lorsque parut, en 1625, un des plus fameux discours de Paravicino, l'éloge funèbre de Philippe III, un adversaire, jaloux de sa gloire, prétendit qu'il fallait restituer au commentaire du P. Baeza la plupart des *finesses* qui remplissent ce chef-d'œuvre. Baeza est, en effet, l'un des modèles le plus souvent cités par Gracian, qui l'appelle dans son *Agudeza* « le grand maître dans l'art de discourir (2). » L'ouvrage du Carme portugais Jean de Silveira est une mine qui renferme de précieux filons, mais il faut bien du travail et du discernement pour les dégager des scories. Dans la dédicace du second volume, il cite Aristote pour prouver que « *ubera matrum lacte replentur in filios* (3). »

L'influence du grand Vieira sur ce point fut mauvaise. Exégète souvent admirable, des plus détestables subtilités il fait jaillir l'éclair du génie ; mais ses imitateurs ne lui empruntent que le nuage.

Bientôt les commentateurs mêmes ne suffirent plus à l'esprit inventif de nos orateurs. Ne sont-ils pas euxmêmes aussi capables que les saints Pères de trouver dans la Bible des sens nouveaux ?

(1) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. IX, nº 17.

(2) Gracian : *Agudeza y arte de ingenio,* édit. de 1773, p. 364.

(3) Voici le titre de l'ouvrage : *R. P. D. F. Joan. da Sylveyra, Olyssiponensis carmelitae regularis observantiae, sacrae Theologiae Primarii Lectoris Jubilati, commentariorum in textum Evangelicum tomi V*. Edit. tertia. Lugduni, Anisson MDCLX, 5 vol. in-fol.

Voici donc la règle que Fray Gerundio, novice encore, a apprise de son maître :

« Quand je veux appliquer un texte à une idée quelconque, à une circonstance du sermon, si particulière et si bizarre qu'elle soit, je n'ai qu'à chercher dans les *concordances* le mot latin qui correspond au mot espagnol : par exemple, au nom du majordome ou de l'alcalde à qui je veux faire allusion, et je rencontre là, pour chaque mot, des textes à foison, parmi lesquels je choisis le premier venu à ma fantaisie (1). »

Avec un tel procédé, la Bible n'est plus qu'un dictionnaire de calembours grotesques.

Il faut remarquer que la poésie conceptiste était descendue au même niveau. C'est exactement cette méthode que préconise l'*Art poétique espagnol* de Rengifo, et que décrit Moratin le fils, grand admirateur d'Isla, dans sa spirituelle *Déroute des Pédants* :

« Qu'est-ce que la poésie ? — L'art de faire des *coplas*, répond le *gerundio* laïque. — Qu'est-ce qu'une *copla?* — Un assemblage de lignes inégales appelées vers. — Qu'est-ce qu'un vers? — Un nombre déterminé de syllabes. — Quelle difficulté offre leur composition? — Les assonances. — Comment trouve-t-on les assonances? — En achetant un *Rengifo* pour trois pesetas. — Que faut-il de plus pour faire une œuvre poétique digne du jour? — Un peu de pratique et beaucoup d'effronterie. »

Cette théorie est expliquée par le même interlocu-

(1) *Fray Ger.*, lib. II, cap. IX, n° 4.

teur dans un discours évidemment imité de *Fray Gerundio*. Romulus et Rémus, Hélène et Clytemnestre, Castor et Pollux viennent aider l'orateur à déplorer la mort prématurée des deux jumeaux, nés du prince des Asturies, « les deux malheureux *infants* : *Infandum, Regina, jubes*, comme a dit jadis le philosophe. » Puis il présage « des jours plus *fortunés : Fortunam Priami canto*, dit le Mythologue (1). »

Cette parodie, devenue moins nécessaire à l'époque de Moratin, n'était pas une charge au temps d'Isla. Le Père Joseph Antonio Lopez de Cotilla, Jésuite et prédicateur ordinaire du Roi, prêcha en 1744, en présence de toute la grandesse de Madrid, l'*encomiastique épithalame*, c'est-à-dire le sermon pour la profession religieuse d'une fille du comte de Parsent. Ce discours intitulé *L'épouse du miracle et le miracle des épouses*, a mérité, nous l'avons vu, d'être reproduit comme exemple de la folie par le P. Panel dans l'opuscule : *La sagesse et la folie dans la chaire des religieuses*.

L'orateur y démontre que la Vierge Marie fit sa *profession* religieuse à Bethléem, et il allègue ce texte : *Ascendit Joseph in civitatem Bethlehem, ut* profiteretur *cum Maria*.

Plus loin, il trouve dans la Bible l'éloge du monastère même où il parle, celui des *Clarisses* : « O quam pulchra est casta generatio cum *claritate* (2). »

(1) L. Moratin. *Derrota de los pedantes*, 1789, in-12.

(2) Le P. Cotilla est nommé au moins à deux reprises dans le *Gerundio ;* une fois sans ambages : l'un de ses admirateurs, trouvant

On pourrait à volonté grossir de pareils exemples un nouveau *Praedicatoriana*, rien qu'en dépouillant l'ouvrage qu'Isla dénonce et poursuit avec le plus d'insistance, comme le modèle et le type des sermonnaires gérondiens.

C'est le célèbre « *Florilogio sacro, cueilli dans le céleste, délicieux et touffu Parnasse de l'Église, qu'arrose la sacrée fontaine Aganipé de grâce et de gloire, Jésus-Christ* ». Je ne cite que la sixième partie du titre. L'auteur, le franciscain Soto y Marne, est « prédicateur apostolique, chroniqueur de sa province et lecteur de théologie (1). »

pourtant que Fray Gerundio le surpasse, s'échappe à dire : « *Cotilla tiene mil extravagancias.* » Lib. IV, cap. v, nº 13. Ailleurs, c'est sous le voile d'un calembour. Il s'agit d'un vieux prédicateur, ennemi acharné des réformes : « Calo el morrion, echose la visera, vistio la cota, que algunos, por lo breve de su cuerpo, dijeron era *cotilla*. » Lib. IV, cap. ix, nº 23.

(1) *Florilogio sacro que en el celestial ameno frondoso Parnaso de la Iglesia riega (misticas flores), la sagrada Aganipe fuente de gracia y gloria Christo, con cuya fertilidad acrementandose la Escuela Mariana Palma triumfante de privilegios de gracia, se corona de victoriosa gloria, dividido en discursos panegiricos, anagogicos, tropologicos y allegoricos : fundamentados en la sagrada escriptura, roborados con la autoridad de los santos Padres, exegeticos particularmente discursos de los principales comentadores, exornados con una copiosa erudicion sagrada y profana, en ideas, problemas, hieroglyphicos, sentencias philosophicas y selectissimas humanidades.* Su Author el R. P. Fr. Francisco de Soto y Marne, Predicador apostolico, chronista de su provincia de San Miguel, lector de Theologia en el convento de Ciudad-Rodrigo, del orden y regular observancia de N. P. S. Francisco. En Salamanca : en la imprenta de la Santa-Cruz, por Ant. Villarroel y Torres. Año de 1738, in-folio. — L'exemplaire que je possède du *Florilogio* a-t-il appartenu à un prédicateur qui en avait fait son livre de chevet ? Le fait est que, comme celui dont se servait Fray Gerundio, il est tout usé et fatigué, *muy manoseado y ajado*. Isla nous apprend que l'édition fut très vite enlevée et que, de son temps déjà, le livre était rare. « Y no se halla [illegible] por un ojo de la cara, porque los que le tienen le guardan como [illegible] »

Son in-folio, imprimé à Salamanque en 1738, renferme trente-deux sermons dont chacun semble une parodie faite à plaisir. Rien ne saurait mieux montrer jusqu'où l'esprit humain peut aller dans l'absurde.

C'est une lecture qui, au dire d'un historien, « déconcerte la gravité la plus austère, tout en faisant naître la honte et la tristesse dans l'âme chrétienne la moins fervente, surtout quand on voit les religieux les plus graves prodiguer à un tel ouvrage des louanges que mériteraient à peine les Jérôme et les Augustin (1) ».

L'ouvrage est dédié à saint Joseph, que l'auteur appelle « Ciel patriarcal des vertus, Firmament de splendeurs souveraines, Olympe de la celsitude, Atlas de la sainteté, Palme des patriarches, Vice-Dieu du monde, *Adelantado* du ciel ». Les citations renfermées dans les pages de cette dédicace sont groupées en note sous deux cent trente-huit numéros, dont chacun réunit souvent cinq ou six auteurs ; Plaute, Claudien, Ovide

(1) Ant. Ferrer del Rio : *Discurso leido ante la Real Academia española*, el dia 29 de Mayo 1853, p. 15. — C'était une étrange plaie en Espagne que les éloges amphigouriques, composés par les amis de l'auteur ou par lui-même, et sans lesquels il semblait qu'un livre ne pût se présenter au public. Depuis Cervantes, qui s'en moque finement, cette mode absurde avait grandi à mesure que baissait le mérite des ouvrages ; les pièces officielles, l'*imprimatur* des censeurs se transformaient en dissertations macaroniques, où il y avait autant d'énigmes que de mots et plus de citations que de lignes. Isla essaie de faire rougir ses compatriotes de ce ridicule usage, « dont les étrangers se moquent à qui mieux mieux. » Il demande des mesures légales, il voudrait que les approbateurs fussent rendus civilement responsables des ouvrages qu'ils vantent, que les censeurs officiels fussent astreints à de brèves formules. Sur ce point, du moins, il reçut un commencement de satisfaction, et il cite en note (Lib. III, cap. III, n° 28), un arrêt du Conseil de Castille, rendu à cet effet le 19 juillet 1756. Mesure modeste, mais qui accuse à sa manière une tendance réformatrice.

et les mythologistes y coudoient Job, saint Luc et les Saints Pères dans le plus effroyable pêle-mêle. A la fin du volume, trois énormes index présentent, l'un les emblèmes et hiéroglyphes contenus dans le volume, l'autre les choses les plus notables et les *conceptos* les plus dignes de remarque (*conceptos mas singulares*), l'autre enfin les textes de l'Écriture-Sainte allégués dans le corps de l'ouvrage. Il n'est pas téméraire d'avancer que, dans cette masse de textes, on n'en pourrait pas rencontrer un seul commenté avec un grain de sens commun ; en revanche, on trouverait des centaines d'interprétations dont l'imagination la plus déréglée ne pourrait atteindre l'extravagance (1).

Il est plus piquant de trouver dans les sermons d'Isla lui-même des exemples d'une exégèse plus qu'audacieuse, et des textes qu'on dirait parfois cueillis dans les *Concordances*, suivant une méthode toute gérondienne. C'est un de ses péchés de jeunesse, qui laissent des traces jusque bien avant dans sa maturité.

En 1728, — il avait à peine vingt-cinq ans, — faisant l'éloge de saint François de Borgia devant les nobles de Medina del Campo, il représente le monde, auquel son héros dit adieu, comme un mauvais serviteur, un valet que le saint congédie de son service. Mais par quels textes prouve-t-il que le monde n'est qu'un valet?

(1) Voici ce qu'écrivait Isla au milieu de la composition de *Fray Gerundio* : « Como soy clérigo, que me atrevía a llenarlos (*cien volúmenes*) solo con los materiales del oratorísimo o de la casa de orates de Soto-Marne. No hay mayor bestia ni animal más glorioso de mugeres. » *Lettre inéd. à Mig. de Medina*, 21 déc. 175[illegible].

« Le monde est-il autre chose qu'un manant, un paysan grossier et *agreste?* Il n'est rien de plus, dit saint Mathieu : *Ager* est mundus (1). Ses favoris, ses amis ne sont que vilains mal nés, sans honneur, sans distinction, sans noblesse. C'est exactement ce que nous dit saint Paul : *Ignobilia mundi* (2). Finalement, le monde n'est qu'un valet de bas étage, un laquais qui marche derrière son maître. Ainsi nous le décrit saint Jean : *Et totus mundus post eum abit* (3). Quoi d'étonnant, dès lors, que saint François de Borgia le congédie? *Ecce nos dimisimus omnia.* Mais avec quelle majesté, quelle souveraineté, quelle hauteur! *Ecce nos dimisimus.* Remarquez ce *nos.* C'est le terme de la suprême autorité. Comme on y voit percer le grand seigneur! Comme on y reconnaît le gentilhomme!... » (4)

Une telle citation dispense de bien d'autres et nous permet de comprendre la tyrannie d'une mode qui faisait ainsi déraisonner les meilleures têtes.

Toutefois, il est un abus contre lequel se révoltèrent toujours le bon sens et la piété d'Isla : c'est la manie de torturer l'Écriture-Sainte pour y rencontrer des allusions aux circonstances les plus profanes et les plus grotesques de la fête.

(1) Jésus-Christ, expliquant la parabole du bon grain, avait dit : « *Ager est mundus. Bonum autem semen, hi sunt filii regni* », etc. *Matth.*, XIII, 38.

(2) « Et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quae non sunt ut ea quae sunt destrueret. » *I Cor.*, I, 28.

(3) Cette parole est dite dans l'Évangile par les Pharisiens jaloux de la popularité du Sauveur. *Ioan.*, XII, 19.

(4) *Sermones del P. J.-F. de Isla*, t. III, p. 3.

Ainsi, quand Fray Gerundio prêche dans son village, son triomphe est de trouver dans la Bible le nom même de *Campazas* : « In loco *Campestri* (1); *Campos*, ubi Troja fuit ; » le nom de son père, celui de son parrain, les taureaux, les fusées, le feu de joie, les danseurs et leurs longues chevelures, et jusqu'aux cornemuses galiciennes qui rehaussent la fête.

Tout l'exorde, appelé la *Salutation*, était consacré à ces indécentes puérilités, et il était souvent plus long que le sermon, avec lequel il n'avait aucun rapport. C'était, comme dit Fray Blas, « du vin d'une autre tonne ».

Un prédicateur, nommé Fray Ganancias, parlait devant une confrérie. La veille, la femme du majordome, surnommée dans le village la *Princesse*, avait accouché d'un gros garçon. C'était une bonne fortune pour l'orateur, qui amena dans son exorde, le plus à propos du monde, un texte fait tout exprès : « Puer natus est nobis : cujus *principatus* super humerum ejus. » Cette allusion exquise à la *Princesse* parut le *nec plus ultra* du génie (2). Dans son panégyrique de saint Augustin, Soto-Marne se croit obligé de mentionner, avec textes à l'appui, la coïncidence d'une foire qui se tenait dans le village ce jour-là (3).

Dès les sermons de sa jeunesse, Isla proteste contre « cette mode ridicule de passer en revue les *circons-*

(1) *Iud.*, vi, 7.
(2) *Fray Ger.*, l. IV, c. v, n° 18.
(3) Voir dans *Fray Gerundio* le fameux panégyrique de sainte Anne, qu'Isla a composé en cousant bout à bout des traits choisis, pour la plupart authentiques. Lib. II, cap. viii, n° 1[illegible].

tances, comme on fait défiler des soldats, et de jeter adroitement un texte à chacune, comme, dans les courses, on jette la cape sur le nez des jeunes taureaux (1) ».

A mesure que sa parole acquiert plus d'autorité, il censure avec plus d'énergie « cette honteuse folie, introduite en Espagne seulement vers le milieu du siècle passé, où de mauvais histrions, acclamés comme de grands orateurs par l'ignorance du vulgaire, ont profané la chaire par ces sacrilèges inconvenances (2) ».

Les *Gerundios* avaient une autre manière d'abuser de la Bible : c'était un étalage d'érudition philologique, un luxe de versions et de gloses copiées au hasard dans les commentateurs complaisants. « Quoi de plus délicat et de plus piquant, dit Fray Blas, que ces explications : là où la Vulgate traduit *pierre*, le texte syriaque lit *anneau*, le chaldéen *cercle*, les Septante *coupe;* — et où la Vulgate traduit *pain*, Vatable lit *épée*, Pagnino *miséricorde*, Arias Montano *sagesse*, et le Burgensis *citrouille?* On fait ensuite de toutes ces idées un ragoût à souhait, par lequel on démontre tout ce que l'on veut (3). »

Voilà la satire; voici le texte qui l'autorise. J'ai besoin de rappeler que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ».

Un chapitre général des franciscains du Nord de

(1) *Sermones del P. Isla.* Panégyrique de sainte Térèse ; tomo V, p. 341.
(2) *Sermones,* tom. VI, p. 332. Cf. *Fray Ger.*, lib. III, cap. III, n° 7 et suiv.
(3) *Fray Ger.*, lib. IV, cap. IX, n° 19.

l'Espagne se tenait, en 1732, dans la ville de Béjar. L'ouverture solennelle des assemblées consacrées aux élections fut faite par un sermon de Fray Francisco Soto-Marne, l'auteur du *Florilogio*. « Élection de la rectitude, pour la rectitude de l'élection », c'est le titre du discours.

Dans cette grave et toute monacale assistance, nul ne semble s'être étonné du début que voici. L'orateur s'adresse au Saint-Sacrement exposé dans l'église : « Amoureuse sagesse que de vous offrir, ô Souverain Monarque présent dans ce Sacrement, pour être le directeur et le président de ce chapitre! Pour la plus parfaite rectitude des élections, cet auguste Sacrement offre des lumières vivifiantes aux prélats électeurs ici assemblés : *Ego sum panis vitae*. Le syriaque lit : *panis vitarum*. Zacharie a prophétisé que ce Sacrement serait l'aliment des électeurs, *frumentum electorum*. Tyrinus lit : *panem electorum*. Menochius : *Eucharistia enim est frumentum electorum*. — Lyra explique : *frumentum electorum est corpus Christi consecratum pane frumenti*; parce que, comme Docteur souverain, le Saint-Sacrement nous enseigne la rectitude par laquelle les prélats électeurs doivent vivifier leur jugement pour la réussite parfaite des *élections* de cette *congrégation*. C'est ainsi que la version chaldaïque traduit le texte : « Frumentum *electorum* doctrina legis ducibus, iudicium veritatis directum in *congregatione* (1). »

(1) *Florilogio sacro*, p. 123. Cf. *Fray Ger.*, lib. II, [illegible]

Un procédé plus important encore à noter est la méthode des objections et des difficultés (*reparos*) que le prédicateur bâtit sur les textes allégués, et qu'il fait disparaître et renaître à l'infini, à grands renforts d'arguments subtils et de vrais tours de passe-passe. C'est bien ici que nos *Gerundios* méritent le nom de Don Quichottes de la chaire; ils se forgent à eux-mêmes des obstacles fantastiques et se battent sérieusement contre ces moulins à vent, tandis que leur auditoire, bouche béante comme Sancho, admire de bonne foi leurs prouesses. C'est là proprement le genre de Paravicino et de l'école conceptiste; c'est le principal défaut né de l'abus de la dialectique et propagé par les commentateurs trop subtils.

Le sermon d'Isla sur l'aveugle-né nous en offre un curieux exemple. Il a démontré que Jésus-Christ est venu éclairer le monde entier. « Une grande difficulté s'offre à moi, continue-t-il. Si Jésus-Christ est venu illuminer tous les hommes, s'il est le vrai soleil, comment peut-il produire de l'ombre, et une ombre qui s'étend sur sa mère elle-même, ainsi que le dit l'ange Gabriel dans ce texte : *Obumbrabit tibi?* »

L'objection est grave assurément; si bien qu'elle avait été formulée par le grand Paravicino en personne, qui appelle à cette occasion le soleil « le commissaire de police *(fiscal)* de l'ombre et des ténèbres (1). » Sa réponse a même été louée par Gracian, qui s'exclame de plaisir : « O le merveilleux raisonnement! » Il

(1) Paravicino : *Oraciones evangelicas*. Madrid, 1641, f° 1.

n'eût pas moins admiré celui d'Isla : « Cette difficulté, dit-il, vous est expliquée par les deux Thomas, celui d'Aquin et celui de Villeneuve, tous les deux éclatants soleils de l'Église, et bien compétents en matière de lumière et d'ombre. Le texte veut dire, non pas que le soleil de justice doive assombrir et obscurcir Marie, mais que Marie doit être l'ombre du soleil lui-même Or, Messieurs, il y a des *ombres d'ombres*... » (1)

Je m'arrête devant ce progrès sur l'enfer du poète, où l'on voyait seulement, comme chacun sait,

> l'ombre d'un cocher
> Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
> En frottait l'ombre d'un carrosse (2).

Les plus mauvaises inspirations de notre orateur lui viennent de cette méthode des objections faites sur les textes. Un discours qui ne déparerait point la galerie de *Fray Gerundio*, c'est le sermon prêché par le jeune P. de Isla, à Santiago de Compostelle, le 15 août 1729, dans l'église des Jésuites, « au moment où l'on reparait le retable du maître autel. » Le discours est bâti tout entier sur ce détail insignifiant, et prouve, à travers cent objections, « que Notre-Dame n'est au ciel que dans une hôtellerie et ne sera chez elle que dans cette église. » On trouve à la fin du sermon une fantastique explication du char d'Ezéchiel, « qui a tant roulé par les chaires », dit naïvement l'orateur ; on y

(1) *Sermones*, t. I, p. 6.

(2) « Ces vers, attribués à Scarron par Voltaire, Marmontel et d'autres, sont de Nicolas Perrault, frère des deux académiciens. » Lud. Lalanne : *Curiosités littéraires*, p. 264.

voit la sainte Vierge, qui, « comme la roue de la véritable Fortune, fait continuellement le tour du ciel et du monde, *gyrum caeli circuivi sola*, pour opposer son *cercle vertueux* à tant de *cercles vicieux* que forment nos mœurs déréglées (1). »

Ainsi les prédicateurs Gerundios avaient tari pour eux-mêmes la source pure de la doctrine et de l'éloquence, les Divines Écritures. Ils n'en savaient plus rien tirer pour l'esprit de leur auditoire, rien pour le cœur. A leurs sermons les fidèles désapprenaient la religion.

Le pape Benoît XIII dut porter un décret ordonnant que désormais dans tout sermon, quel qu'il fût, panégyrique, discours de fête ou de circonstance, le prédicateur serait tenu d'expliquer au peuple, au moins dans l'exorde, sous une forme simple et claire, un point de la doctrine chrétienne.

Le P. de Isla rappelle souvent cette ordonnance dans ses sermons et s'y conforme soigneusement. Triste signe des temps, il faut l'avouer ! Que dirait-on d'une loi qui ordonnerait aux avocats de consacrer à leur cause au moins la moitié de leur exorde? Et un pape ne pouvait obtenir qu'on prêchât l'Évangile quelques minutes dans un sermon de plus d'une heure!

Cette exigence, cependant, était bien justifiée. Tantôt les orateurs se jetaient dans toutes les broussailles de la scolastique : vieille maladie que celle-là, dont on retrouverait des traces, aujourd'hui même, dans plus

(1) *Sermones*, t. III, p. 33.

d'une chaire espagnole, et qui, au temps de La Bruyère, il faut s'en souvenir, n'avait pas encore disparu des nôtres.

Tantôt, ambitieux d'étonner à tout prix, ils avancent les propositions les plus étranges, les plus fausses, parfois les plus scandaleuses, qu'ils expliquent ensuite à l'aide de quelque absurde jeu de mots.

« Un jour que Fray Blas prêchait sur le mystère de la Trinité, il commença son sermon par cette phrase : Je nie que Dieu soit un en nature et trois en personnes, et il s'arrêta.

« Les assistants, bien entendu, se mirent à se regarder les uns les autres, déjà scandalisés et se demandant où il allait en venir avec ce blasphème hérétique. Et quand le prédicateur crut les avoir suffisamment étonnés, il continua par cette platitude : Ainsi parlent l'ébionite, le marcionite, l'arien, le manichéen, le socinien; mais je prouve le contraire par l'Écriture, les Conciles et les Pères (1). »

Nous apprendrions de ces orateurs, « que Jésus-Christ est le Dieu Pénate; qu'il fait plus de cas de son humanité que de sa divinité; que la sagesse de Marie brille plus que celle de Jésus-Christ; que Dieu souffre habituellement du mal de cœur, etc., etc. (2). »

Le P. de Isla n'enseigne-t-il pas que le Saint-Sacrement est venu en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle? Ne démontre-t-il pas, dans un incroyable

(1) *Fray Ger.*, lib. II, cap. II, n° 8.
(2) B. A. E., t. XV, p. 51.

parallèle, que saint Pierre fut plus coupable que Judas l'Iscariote; mais son salut fut de se confesser avec les conditions requises.

Ce sermon roule sur la confession, à propos de l'ancien *Juda*, fils de Jacob, dont le nom signifie *confessio*, louange. L'orateur traduit bravement *confession des péchés*, et démontre, ce qui est plus merveilleux, que tous les crimes de ce fils de Jacob lui sont pardonnés parce qu'il s'est confessé sans honte; bien plus, que pour prix de son courage, il est devenu le confesseur de ses frères. Cela est prouvé par la paraphrase chaldéenne (1).

Il eût fallu à ce peuple un enseignement clair, précis et sérieux, distinguant nettement le dogme nécessaire de la croyance permise, de la légende douteuse et de la fable apocryphe. Au contraire, les prédicateurs et les écrivains mystiques de cette époque s'appliquent, dirait-on, à brouiller toutes ces limites.

A la place des chefs-d'œuvre de prose doctrinale comme le grand siècle en avait tant produits, le conceptisme avait engendré des ouvrages d'un autre genre, tels que l'*Être élucidé* de Fray Antonio Fuente la Peña. On y apprend qu'il existe peut-être des hommes de la taille des abeilles, et que Moïse, qui avait dix coudées de haut et une lance de la même longueur, se battit avec un géant d'une telle taille, qu'en faisant un saut également de dix coudées, il ne put de sa lance blesser son adversaire qu'à la cheville. Rien d'éton-

(1) *Sermones*, t. II, p. 96, 102 et suiv.; t. III, p. 165.

nant que les tibias de ce même géant se mesurassent par lieues (1).

Ces folies passaient dans les sermons, et c'est là que la mère de Fray Gerundio a appris à verser de grands arrosoirs d'eau bénite sur la tombe de ses parents, parce que chaque goutte éteint une flamme du purgatoire. C'est là que le curé de Pero-Rubio, type grotesque dont Isla n'a pas craint de faire un commissaire du Saint-Office, s'est imbu des belles croyances que tous les critiques du monde ne peuvent lui ôter.

« Oh! les critiques, s'écrie-t-il, les critiques sont d'étranges gens. Doutez de tout, attaquez tout, niez tout, et vous voilà critique. Y a-t-il, par exemple, une manie plus folle que de nier l'histoire du traître Judas telle que nous la connaissons? » Et il rappelle l'informe et curieuse légende du Judas-Œdipe, si populaire au moyen âge et reproduite dans le mystère de la Passion avec des variantes infinies (2).

Ainsi la pénétrante satire du P. de Isla, à travers les défauts des mauvais prédicateurs, portait plus haut et plus loin. Elle atteignait l'esprit public dans ce qu'il avait gardé d'ignorance et de crédulité superstitieuse; et, complétant avec plus de finesse, de justesse et de mesure l'œuvre de Feijóo, elle travaillait à réformer sans détruire.

Entrons de plus en plus dans le détail de la compo-

(1) Cf. Ferrer del Rio : *Historia de Carlos tercero*, tom. I, Introduccion, p. 64.

(2) *Fray Ger.*, lib. V, cap. vi, n° 22, et cap. viii, n° 4. — Cf. Migne *Dictionnaire des Légendes*, au mot *Judas*.

sition d'un discours *gérondien*, et tâchons de pénétrer tous les secrets de cet art.

Dans un sermon de cette sorte, il ne saurait être question d'unité ou de méthode. Si, comme on le reconnaît d'assez bonne grâce (1), les maîtres mêmes de l'éloquence espagnole valent plutôt par l'éclat de certains morceaux que par l'ensemble et la vigueur de la composition, si les Grenade et les Vieira ne rencontrent que par exception ou par hasard cette qualité maîtresse du discours, habituelle chez nous même à des prédicateurs de second ordre, que dire des *gerundios ?* Après tout, visible ou cachée, la méthode se résume dans les lois de la logique, qui tend vers un but et y subordonne tous les moyens ; or les *gerundios* n'ont d'autre but que d'étonner et d'amuser, aux dépens même du bon sens. Dès lors, voici à quelle sorte de raisonnements se réduisent leurs discours : « Attention à l'argument : sainte Anne fut la mère de Marie, Marie fut la mère du Christ; donc sainte Anne est l'aïeule de la Très Sainte Trinité : *Et Trinitatem in unitate veneremur* (2). »

Ou encore : « La matière éloignée du sacrement de l'Eucharistie est le blé ; le blé naît dans les champs (*campos*) ; le centre du pays de Campos est Campazas ; donc Campazas est la patrie, la terre natale (*solar*) du Saint-Sacrement (3). »

(1) Gil de Zárate : *Resúmen histórico de la Literatura española*, 2ª edicion, Madrid, 1862, p. 517 et suiv.

(2) *Fray Ger.*, lib. II, cap. VIII, nº 16.

(3) Lib. IV, cap. II, nº 38.

Telle est donc la logique de nos orateurs : quelle est leur érudition?

Dans la leçon la plus solennelle que Fray Gerundio reçoit de Fray Blas, la première règle posée par le maître regarde le choix des livres : « Tout bon prédicateur doit avoir dans sa cellule, ou du moins dans la bibliothèque du couvent : la Bible, les *Concordances* ; le *Polyanthea* ou le *Theatrum vitæ humanæ* de Beyerlink ; le *Théâtre des Dieux* ; les *Fastes de Masculus* ou le *Kalendarium ethnicum de Mafejan*, la *Mythologie* de Noël Conti (Comes Natalis), Aulu-Gelle, le *Monde Symbolique* de Picinelo, et surtout les poètes Virgile, Ovide, Martial, Catulle et Horace. En fait de sermonnaires, pas d'autres que le *Florilogio sacro* : c'est à lui seul un vrai Pérou. Les saints Pères ou les commentateurs sont entièrement inutiles : je n'excepte que Sylveira (1). »

Voilà toute la bibliothèque des *gerundios* ; ce qu'ils faisaient de la Bible, des *Concordances*, de Sylveira, nous l'avons vu. Quant aux auteurs profanes, ils en usaient avec le même goût. Aux poetes, parmi lesquels Ovide a la preference, il faut joindre Sénèque et Cassiodore, qui sont aussi à chaque instant « de l'avis de saint Paul et de saint Augustin (2). »

Le *Florilogio*, qui est en tout un modele, cite en une demi-page Juvencus, Virgile, Ovide, Horace, Martial et deux fois Catulle. Dans un seul sermon assez

(1) *Fray Ger.*, lib. III, cap. II, n° 4.
(2) La Bruyère, *De la Chaire*.

court, le total des citations, soigneusement cotées en marge, atteint deux cent vingt-six.

D'ailleurs, cette érudition n'était point coûteuse, et, sans recourir aux auteurs, on n'avait qu'à copier *Polyanthées* et *Trésors*.

Une mention spéciale est due aux emblèmes, énigmes et hiéroglyphes. C'était là, on le sait, une des sources consacrées de l'invention oratoire : les emblèmes d'Alciat ont été classiques. Le *Monde Symbolique* de Picinelo, « monstrueuse production d'une imagination en délire (1) », était dans toutes les mains.

« Un sermon, dit Fray Blas, qui commence par ces mots : « Les Lacédémoniens représentaient... » ou par : « Le docte Picinelo décrit... » n'a pas besoin d'autre recommandation (2). » Heureux qui sait bâtir tout un panégyrique de saint André sur l'emblème du *Saphir céleste*, et diviser ainsi son discours : Premier point : *Quæ tangit cærulea reddit.* Second point : *Similis cælo sereno.* Troisième point : *Fert gaudia cordi.* Quatrième point : *Egregium fulgens* (3).

A la fin du *Florilogio*, un copieux index est consacré à réunir tous les symboles épars dans le volume avec leurs devises et leurs auteurs.

Isla lui-même, bien qu' « ayant fort peu de dévotion à ce qu'on appelle hiéroglyphes », cite quelque part une fort sotte énigme sur le mot latin *cor ;* il fonde tout un discours sur « l'ingénieuse peinture par laquelle Lelio

(1) Ferrer del Rio : *Discurso académico* (29 mai 1853), p. 13.
(2) *Fray Ger.*, lib. V, cap. IV, n° 9.
(3) *Florilogio sacro*, p. 1.

Giraldo représente l'amitié », et prend pour les trois points de son sermon trois F qui marquent les trois qualités d'un véritable ami (1).

Toutefois, au-dessus des emblèmes, les Gerundios mettaient encore la mythologie. Après l'abus fait des divines Écritures, rien n'est plus écœurant que ces oripeaux de la Fable traînés dans la chaire sacrée. Rien de plus agaçant que cette mode invariable d'ouvrir, au début de chaque sermon, un *calendrier des gentils*, pour voir quelle solennité, au dire de Ravisius Textor ou de Noël Conti, se célébrait ce jour-là à Rome ou à Athènes, et appliquer le tout intrépidement à la fête chrétienne du jour.

Ainsi, le panégyrique de saint Benoit commencera par un *vernal parallèle* de ce patriarche et du dieu des Ris, « à qui la Thessalie consacrait précisément ce jour-là, 27 mars. » « Puer nudus, alatus, myrtoque coronatus, qui humi sedebat, » dit Vincent Cartarius. Et il faut que chacun de ces traits s'applique à l'austère pénitent de Subiaco, se roulant dans les épines (2).

Mais que dire des complaisantes descriptions de Cupidon et de Vénus, et de la naissance de cette déesse dans la mer Égée, où l'orateur voit l'image de la Conception de Marie (3) : et de l'impure histoire de Danaé, et de cent autres applications, si choquantes au sens chrétien, que rien ne saurait rendre le mé-

(1) Id. : *Sermones*, t. V, p. 110.

(2) *Florilegio sacro* : Sermon à San Benito. « [illegible] de la ignorancia en la [illegible] de la [illegible] » Cf. *Fray Ger.*, lib. II, cap. IV, n° 5 et suiv.

(3) *Florilegio sacro*, p. 118.

lange de dégoût, de stupeur et d'indignation qui s'empare de l'âme à cette lecture, et que la simple citation de pareilles inepties fut peut-être une des causes de la condamnation de *Fray Gerundio ?* Si l'on veut que le P. de Isla ait eu tort de les répéter en les stigmatisant dans une satire destinée aux hommes sérieux, que faut-il penser des prédicateurs qui les recherchaient avidement, les développaient en chaire devant de nombreux auditoires et les imprimaient dans leurs sermons sous le couvert d'approbations enthousiastes?

Ce qu'il y a ici de particulier à l'Espagne, c'est d'une part, un certain excès, un degré d'étrangeté en ce genre, qui dépasse peut-être ce qui s'était vu ailleurs, et qu'expliquent en partie la décadence inouïe du goût, la naïveté et aussi la foi du peuple, assez forte pour que rien ne la troublât, enfin le manque de pruderie dans la langue ; — c'est, d'autre part, la persistance, à une pareille date, de cette mode ridicule.

Cornelio Musso, l'un des plus célèbres prédicateurs italiens du seizième siècle, avait pu commencer un sermon sur le *Magnificat* par ces mots : *Lucina*, *Lucina*, *fer opem*. A la même époque, le même goût régnait en France, où déjà cependant, quelques années plus tard, saint François de Sales protestait (1). Mais

(1) « Des histoires profanes, quoi ? Elles sont bonnes, mais il s'en faut servir comme l'on fait des champignons, fort peu, pour seulement réveiller l'appétit... Et des fables des poètes? Oh! de celles-là, point du tout, si ce n'est si peu et si à propos, et avec tant de circonspection, comme contre-poison, que chacun voie qu'on n'en veut pas faire profession. » *Traité de la predication* (lettre à l'archev. de Bourges). *Œuvres de S. François de Sales*. Paris, Berche et Tralin, 1879, tome II, p. 13.

en plein dix-huitième siècle, les dieux de la Grèce et de Rome, chassés de toutes les chaires, n'avaient plus d'asile que dans celles de l'Espagne, et il est curieux de voir cet Olympe vieillot étaler impudemment en un tel lieu ses grâces défraîchies (1). Toute la littérature religieuse du temps en est infectée.

Qu'on lise dans le grave cours de théologie thomiste publié, de 1630 à 1701, par les Carmes déchaussés du couvent de Saint-Élie à Salamanque, et connu sous le nom de *Theologia Salmanticensis*, les dédicaces de chacun des douze volumes à saint Thomas d'Aquin, celle du tome dixième par exemple, où le Docteur Angélique est durant plusieurs pages in-folio comparé ex-professo à Mercure, sur l'autorité de Jamblique, de saint Augustin, de Lucilius, de Clément VIII, de Plutarque, du scholiaste d'Aristophane et de Cicéron (2).

Remarquons que toute l'œuvre oratoire d'Isla nous offrirait à peine une allusion mythologique. Pourtant, dans le dernier sermon du recueil, l'orateur, parlant des âmes souffrantes du Purgatoire, s'exprime ainsi :

« On ne voit rien dans l'histoire qui puisse être comparé à ce feu, et la fable même n'a rien su imaginer qui lui ressemble. Ixion, Antée, Tantale... Mais

(1) Voici une phrase prise au hasard dans la dédicace du *Florilogio* de Soto-Marne à saint Joseph : « Intentó Zeuxis bosquexar la cabeza de Diana; pero no halló matizes proporcionados à tan superior pintura. Es vuestra Esposa, Diana hermosa de la gracia, Vos su decorosa cabeza : *vir est caput mulieris*... »

(2) *Collegii Salmanticensis Cursus theologicus*, Paris, Palmé, 1870, tom. I, p. 30.

loin d'ici, songes insensés! *Numquid sufferentiam Job audistis?* N'avez-vous point ouï parler des souffrances de Job? Elles ne sont rien en comparaison de ce feu, etc. (1). »

On trouve, dans un sermon français de 1651, un mouvement assez semblable :

« Voulez-vous quelque chose de plus (pour comprendre l'excès de l'amour de Notre Dame pour son divin Fils)? Voici une dernière considération. L'antiquité nous rapporte qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre. Mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte, etc. (2). »

Ainsi donc, à plus d'un siècle de distance (1651-1754), la chaire française et la chaire espagnole *commençaient* à se débarrasser du fatras des histoires profanes et mythologiques. Cette solennelle répudiation du passé était faite, d'une part, dans une ébauche adressée à ses condisciples de collège par un jeune orateur de vingt-quatre ans, qui allait être Bossuet ; de l'autre, par un prédicateur célèbre, blanchi sous le harnais, et qui, à cinquante-deux ans, inaugurait timidement une réforme encore douteuse. Ces deux dates ont leur éloquence ; dans l'espace qu'elles embrassent, quel éclat oratoire

(1) Isla : *Sermones*, t. VI, p. 389.

(2) Bossuet : *Sermon*, dit *le deuxième pour la Compassion de la Sainte Vierge*. Édition Lachat, t. IX, p. 531. En réalité, c'est un sermon pour le Rosaire, prêché en 1651, au collège de Navarre. Cf. J. Lebarq, *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, 1888, p. 124.

en-deçà des Pyrénées, quelle effrayante décadence au-delà !

Je n'ai rien dit encore de la partie morale chez nos sermonnaires. C'est qu'elle est absente. Ce que l'éloquence sacrée offre, pour ainsi parler, de plus humain, de plus intéressant pour l'histoire de la pensée et des lettres, ne le cherchons pas dans un sermon gérondien. Quelle place y pourraient laisser les textes et les gloses, les arguties et l'entassement des citations? Où ces hommes auraient-ils appris l'art difficile et délicat de pénétrer les replis du cœur humain, d'en mettre à nu les mystères, d'en sonder les blessures, d'y porter le fer ou d'y verser le baume? L'observation leur est inconnue ; parfois la vivacité du regard et de l'esprit castillan leur fait trouver quelques idées heureuses, mais qui restent isolées et perdues ; dans un travail où l'insistance et le développement sont tout, ils ne savent rien développer ; et le plus souvent les pensées morales qu'ils rencontrent ne sont que des banalités sans goût, des jeux de mots et des énigmes.

Fray Alexandro de san Antonio, provincial de l'Ordre de la Merci, publie des sermons moraux, où le *Journal des Littérateurs* en est réduit à relever comme des perles les traits suivants :

« Le mari qui pleure à l'enterrement de sa femme est un homme bien rare. — Quand on s'élève dans les airs, la chute est infaillible. — L'absence est la marâtre de l'amour, etc. (1). »

(1) *Diario de los Literatos*, t. I, p. [illegible]. Quand la pensée est passable, le style *culto* la dépare : « Hay hombres que habiendo [illegible]

C'est surtout, nous l'avons vu, par la partie morale que contrastent avec leur époque les sermons d'Isla, pleins de fines analyses, d'observations profondes et de portraits mordants. Presque seul entre tous, il sait, comme le demandait Philippe V, « parler à l'âme. »

Je vais être plus embarrassé pour donner en français une idée de la forme et de la langue des sermons gérondiens, et force me sera d'emprunter parfois les barbarismes savants de Rabelais.

La rhétorique gérondienne reconnaît trois genres de style : le pompeux, le fin et le cadencé. Ce caractère doit apparaître dès le titre du sermon, car les sermons, et souvent chacun des points, ont un titre comme les livres. « Sermon allégorico-anagogico-panégyrique, en l'honneur du phénix aux changeants rayons espagnols, du pyrauste de royaux et religieux incendies, de l'invincible martyr espagnol saint Laurent (1). »

Voilà un faible écho du style pompeux, dont la théorie n'est point nouvelle ni malaisée. C'est le procédé de Góngora, arrivé, par la marche de la décadence, aux dernières limites de l'absurde.

« Évite, autant que tu le pourras, dit Fray Blas à son disciple, les mots ordinaires et communs, quand ils seraient les mots propres; car le prédicateur par-

en *tugurios* (quiso decir *chozas*, ajoute malignement le *Diario*), no caben en Palacios. »

(1) Sermon alegórico-anagógico-panegirico, que al fénix de cambiantes españoles rayos, pirauste de reales religiosos incendios, el mártir invicto español S. Lorenzo, predicó este presente año el P. Fr. Joaquin de Guadalupe (en el Real monasterio del Escorial, dia de S. Lorenzo), Madrid, 1744. — Cité par M. Hartzenbusch : *Discurso académico* (29 mai 1853), p. 41.

lant d'un lieu élevé et sur un ton élevé, il est juste qu'élevées aussi soient ses expressions. Que chez toi la mer soit toujours le *salsugineux élément*; le silence, *les taciturnités labiales*. L'*existence* est une expression vulgaire; *existentielle nature* est un mot de génie (1). »

Qu'on joigne à ce système *néologiste*, qui « despume la verbocination latiale », des constructions violentes et forcées qui faussent la syntaxe nationale, et en détruisent la souplesse et l'expressive énergie (2).

Le *Florilogio* n'est qu'un long exemple de cette langue intraduisible de tout point, et qui n'est pas plus de l'espagnol que du hottentot.

Jadis Vieira, dans son célèbre sermon de la Sexagésime, s'était moqué des énigmes extravagantes qui nommaient David « le *pasteur couronné;* saint Augustin, l'*aigle d'Afrique;* saint Bernard, le *rayon de miel de Clairvaux*. Qu'eût-il dit, s'il eût vu le rayon de miel transformé en *Docteur de Miel-Fluide*, l'aigle d'Afrique en *Chevalier errant* et en *Amadis des Lettres;* le Pasteur couronné en *Cèdre pénitent*, et tous les autres saints tellement défigurés, qu'ils

(1) *Fray Ger.*, lib. [illegible], cap. II, nº 10.

(2) Qu'on veuille bien analyser la construction grammaticale de cette phrase de Paravicino, citée avec admiration par Gracian (*Agudeza*, disc. LXXIII, p. [illegible]) : on y sentira les ressources natives de l'idiome, et la torture que lui inflige le cultisme, dont les inversions forcées sont un des principaux caractères. (Cf. E. Mérimée, *Fr. de Quevedo*, p. [illegible].) « Durmiendo estaba en la ignorancia de las entrañas, Juan, de su madre, quando le tenia la primer culebra, vueltas dadas tan apretadamente al pecho, que bebia el veneno la alma, [illegible] de la primera yerva del Paraiso. »

seraient méconnaissables à la mère qui les a mis au monde (1)? »

Un autre appelait saint Ambroise l'*Ambroisie de Milan;* — saint Thomas, *el flamígero fanal luciente;* — saint Gilles, *le Pomponius monstrueux, prodige de la Pénitence;* — le géant Goliath, *el membrudo torreon de carne;* — le purgatoire, *les ergastules souterrains* ou *stigias lagunas purgatoriales* (2).

Mais, ni Vieira ni personne n'eût pu imaginer la possibilité de ce style *culti-barbare* ou en *labyrinthe*, dans lequel, dit M. Hartzenbusch, les textes latins seuls sont intelligibles. Dans le panégyrique dont j'ai déjà cité le titre, le martyr saint Laurent est appelé « une touffe incarnate d'épis théandriques, que dans l'août igné d'une chaleur intense a tranché la faux d'une inexorable Parque. » Voici la *chute* de cet exorde : « Feu de Dieu, quelle tendresse! Feu de Laurent, quelle constance! Feu du Phénix, quel *Ave... Maria!* » (3)

De ce jargon monstrueux, dernière lie du *cultisme* proprement dit, il n'y a point d'exemples dans les sermons d'Isla; mais on y trouve de nombreuses traces d'un style plus en honneur encore, — le plus souvent d'ailleurs, on a pu le voir, mêlé au précédent, — le style *fin*, le bel esprit, l'*agudeza*.

(1) B. A. E., t. XV, p. 49.

(2) *Fiel copia de algunos conceptos... predicados en el obispado de Segorbe...* ms; British Mus. *Add. 10.251*, f° 197. Voici une phrase du même orateur, en style pompeux : « Quando hé aquí que rompiendo las cerraduras de márfil y purpúreos carnificos picaportes de mis labios... » *Ibid.*

(3) Hartzenbusch, *op. l.*, p. 42.

Un de ses meilleurs discours débute par un récit fort *précieux* où il rapporte le célèbre mot de Voiture à la Marquise de Rambouillet : « Madame, il court de mauvais bruits sur le soleil. » L'orateur n'a pas de peine à retrouver le langage de la chambre bleue, et qualifie le soleil « d'hypocrite lumineux, qui a su nous cacher ses taches pendant plus de six mille ans (1). »

Ailleurs, il nous montre l'apôtre saint Jacques ravi en extase, et devenu « une douteuse statue de lui-même » ; il décrit la célèbre grotte de Covadonga, « large respiration ou laborieux bâillement de la montagne membrue » ; ou par une image plus bizarre encore, il fait de la Vierge Marie un livre, une *Polyanthée* universelle de toutes les sciences, servant au théologien, au légiste, au philosophe, à l'homme d'État, voire au médecin et à l'astronome. Ce livre a son auteur, son prologue, sa dédicace, ses approbations et même son *errata* (2).

J'avais cru d'abord qu'Isla était l'auteur de cette merveilleuse idée, qu'il appuie sur une « galante expression de saint Grégoire de Nazianze : *Sicut aurora prologus est solis, ita Maria prologus est Christi.* » Mais voici ce que je trouve dans les *Voyages en Espagne et en Italie* du P. Labat (1731). Malgré la longueur du passage, je ne puis renoncer à le citer : il a l'avantage de nous ouvrir un aperçu instructif sur le gerondinisme hors d'Espagne ; il est d'ailleurs écrit d'une plume fort alerte, comme toutes les relations, plus curieuses

(1) Isla : *Sermones*, t. VI, p. 326.
(2) *Sermones*, t. IV, p. 223.

qu'édifiantes, du hardi dominicain. La scène se passe à Tivoli :

« Ceux qui faisaient les honneurs de la fête me placèrent civilement vis-à-vis le prédicateur. Il parut après s'être fait attendre assez raisonnablement, monta en chaire, s'assit sans cérémonie, examina son auditoire d'une manière grave et même un peu méprisante, et après quelques moments de silence, se leva, ôta son bonnet, fit un signe de la croix sur son front, un autre sur sa bouche, un troisième sur son cœur, qu'il plaça au côté gauche selon l'ancien système, et enfin un quatrième qui couvrait ceux-là, puisqu'il s'étendit depuis la tête jusqu'au bas de l'estomac. Il s'assit après cela, enfonça son bonnet, et commença son discours par ces paroles : « *Vidi librum grandem scriptum intus et foris* » qu'il expliqua ainsi : *Ecco il verissimo ritratto di Maria sempre Vergine;* c'est-à-dire : Voilà le très véritable portrait de Marie toujours vierge. Cette application fut suivie d'une longue digression sur tous les livres dont on ait eu connaissance jusqu'à présent, tant manuscrits qu'imprimés. Ceux qui composent l'Écriture sainte passèrent les premiers en revue, et il en nomma les écrivains, il fixa l'époque et les raisons de leur composition ; il passa de là à ceux des anciens philosophes, des Égyptiens, des Grecs ; ceux des sibylles parurent sur la scène, et l'éloge de la sibylle Tiburtine y fut mêlé fort ingénieusement. L'*Iliade* d'Homère ne fut pas oubliée, non plus que l'*Enéide*, pas un ne lui échappa ; après quoi il conclut que rien n'était comparable à ce grand livre

écrit dehors et dedans : livre, nous dit-il, sorti de l'imprimerie du Saint-Esprit, enregistré en la Datterie du Père Éternel, dédié à la Sagesse incréée, approuvé par les docteurs des neuf Hiérarchies, publié par les douze apôtres dans les quatre parties du monde, qui tient la première place dans la bibliothèque céleste, dans lequel les anges et les saints étudient continuellement, qui est la terreur des démons, la joie du ciel, les délices des Personnes divines, la récompense de l'Église triomphante, l'espérance de la souffrante, le soutien, la force, le bouclier de la militante. Il ne sortit point de son grand Livre, il le feuilleta pendant trois gros quarts d'heure, et s'apercevant enfin qu'il était temps d'aller se reposer, il nous quitta brusquement sans nous dire adieu, c'est-à-dire sans nous bénir et sans avoir parlé de la Sainte Vierge, autrement que dans l'explication de son texte.

» Jamais je n'ai entendu de sermon qui m'ait plu autant que celui-là, jamais je ne me suis moins ennuyé ; aussi, je ne crois pas que, dans ce genre de prêcher, il y ait jamais eu rien qui en approchât. La passion du P. Imbert, supérieur de notre mission de la Guadeloupe, son sermon de S. Jean de Dieu, celui du P. Ange de Rouen, capucin, sur l'indulgence de la Portioncule, m'avaient paru des chefs-d'œuvre inimitables ; mais je dois dire, à la louange de celui que je viens de rapporter, qu'il surpassait autant ces trois pièces que le ciel empirée surpasse celui de la lune en grandeur et en élevation (1). »

(1) *Voyages du P. Labat, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, en Espagne et*

L'exorde d'un panégyrique de saint Joseph, historique et inédit, se terminait par cette phrase :

« Maintenant, mes Frères, puisque, pour fendre l'océan d'un pareil sujet, je vois qu'il faut que je m'embarque sur le galion de la grâce, prêtez-moi votre secours par ce périodique salut : *Ave, Maria.* »

Le même orateur variait cette formule à la fin de ses sermons et les achevait fréquemment en souhaitant à ses auditeurs de monter « dans la litière de la grâce, pour arriver à l'Aranjuez de la gloire (1). »

Dans ses propres discours, Isla maintient, d'ordinaire, l'*agudeza* à ce niveau où Gracian l'avait mise et où elle cache souvent une pensée.

On sait qu'il n'en allait pas de même autour de lui, que l'école de l'*équivoque* régnait partout, et que les prédicateurs n'étaient plus que des *joueurs de mots* sans esprit. Un contemporain d'Isla, D. José Antonio Porcel, membre de l'Académie espagnole et de l'Académie *del Buen Gusto*, traducteur du *Lutrin* de Boileau, loue avec enthousiasme le jésuite Nicolas Calderon du discours qu'il a prononcé en l'honneur de l'archevêque de Séville, Don Pedro de Castro Vaca y Quiñones. L'oraison funèbre avait roulé tout entière sur le prénom de l'archevêque défunt : « *Pedro, tres veces piedra*, ô Pierre, trois fois pierre ! » (2)

Jamais, dans aucune littérature, on n'avait aussi

en Italie. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie. 1731, tome IV, p. 26. *Sermon extraordinaire*.

(1) *Fiel copia de algunos conceptos... predicados en el obispado de Segorbe...* ms. du dix-huitième siècle, *Brit. Mus.*, Add. 10.251, f° 200.

(2) B. A. E, t. LXI, p. 174.

formidablement abusé de ces deux grands moyens de style, instruments essentiels de la pensée, la métaphore et l'antithèse.

Aussi, tremble-t-on à lire seulement le titre de ce discours d'Isla : « Actions de grâces au Christ de l'Espérance, après l'inondation de la rivière *Clamores*, à Ségovie, le jour de saint Jean-Baptiste » (1). De fait, tout le sermon roule sur ce bienheureux mot *Clamores* qui, sous des terminaisons diverses, est répété *cent dix* fois dans l'exorde, sans compter les synonymes. Encore était-ce sagesse auprès du célèbre recueil de sermons en six volumes que Fray Diego de Madrid publia de 1739 à 1743, sous ce titre : « Néant doué de voix, et voix en échos de néant (2). »

Les sermons y sont partagés en groupes de quatre, et chaque discours commence par une des lettres du mot *nada*, *rien*. C'est un symbole plus expressif que ne pensait l'auteur, qui dit dans son prologue : « Mon style a plu aux hommes les plus distingués, parce que je ne suis point fatigant dans mes raisonnements, ni obscur dans mes pensées. » Le *Journal des Littérateurs*, rendant compte de cet ouvrage, constate que A Lapide (Corneille de la Pierre), Sylveira, Ravisius Textor, Picinelo, Alciat et Ovide sont les auteurs « qui prêchent à l'heure qu'il est, dans presque toutes les chaires d'Espagne. »

« L'être du non-être, miracle caché du Sacrement

(1) *Sermones*, t. IV, p. 29.

(2) *Nada con voz y voz en eco de nada : Sermones cuyos temas se proponen repetidos por el orden de las letras de esta voz nada.* — Cf. *Diario de los Literatos*, t. IV, p. 142 et suiv.

manifeste », tel est le titre d'un éloge de saint François, que l'orateur appelle *el mayor menor* : tous les sermons du *Florilogio* sont sur ce modèle, et le texte renchérit sur les titres (1). Dans sa lettre imprimée en tête du *Gerundio*, don Manuel de Santander cite en ce genre de véritables folies, dont Peignot a rapporté un bon nombre dans son *Praedîcatoriana*. Le dernier exemple qu'on lit, dit avec justesse Santander, semblera toujours le plus extraordinaire.

Il ne restait plus qu'à mettre le mérite du style dans un élément plus matériel encore, dans le cliquetis des syllabes et des sons. Ce progrès fut accompli. « Il y a, dit Fray Blas à son disciple, un dernier genre de style qui, sans être très relevé dans le choix des termes, est d'un grand effet sur toute sorte d'auditeurs : il consiste à imiter dans la prose la cadence et le mouvement des vers, à couper régulièrement la phrase suivant le rythme lyrique ou héroïque », à donner enfin à ces vers bâtards une sorte d'assonance qui complète le charme ; de sorte que, dit encore le maître, « si le premier membre de phrase se termine en *barbe*, le second doit finir par *hallebarde* ; et l'un finissant par *tombe*, l'autre doit s'achever par *profonde*. (2) »

De fait, rien de plus commun que ce genre de style dans les sermonnaires du temps, et l'un des dénonciateurs de *Fray Gerundio* avoue sans façon son goût pour cette manière d'écrire. Des sermons entiers pourraient s'imprimer sous cette forme :

(1) *Florilogio sacro*, p. 116.
(2) Lib. III, cap. II, n° 7. Je donne des équivalents français.

« Adios, celeste coro,
Adios, lirios seráficos,
Adios, amadas hijas,
Adios, cisnes sagrados.

Ou encore :

Querida esposa, á que aguardas ?
Bella muger, á que esperas ?
Sal de esa caduca vida,
Y ven á lograr la eterna (1) ».

Cet exercice était si fort goûté, qu'un auditoire de la plus haute distinction, après avoir été tenu en suspens et comme en extase par un discours écrit d'un bout à l'autre en style *cadencioso*, éclata à la fin en applaudissements et en vivats. Il avait cru sans doute entendre un de ces incohérents et interminables *romances* assonancés qu'improvisent les aveugles sur les places publiques : il n'y manquait que l'accompagnement de la guitare.

Un autre élément d'intérêt et des plus importants, reste à signaler dans les sermons gerondiens. Le burlesque, aujourd'hui encore, garde en Espagne, dans plus d'une cérémonie religieuse, sa place traditionnelle. Les Maures, les géants (*gigantones*), les danses, les dialogues rimés, véritables mystères avec rôles de bouffons, figurent souvent dans les processions et les fêtes. Mais le burlesque a disparu de la chaire. Au dix-huitième siècle il y régnait sans pudeur, et sans

(1) Extrait d'une *Parentacion dolorosa, oracion funebre y Epicedio triste*, discours prêché « par un Révérendissime prédicateur, aux obsèques d'une illustre religieuse » *Fray Ger.*, lib. III, cap. II, nº 6.

cette naïveté qui lui prêtait jadis une excuse et un charme. Quand le prédicateur avait l'esprit plaisant, les éclats de rire ne cessaient point d'un bout du sermon à l'autre ; « les jeunes gens habitués au théâtre, et plus amis de bouffonnerie que de dévote doctrine, avaient grand soin, dit Ximenez Paton, de s'informer de l'heure et du lieu où prêchaient ces orateurs et d'y faire porter leurs chaises, disant qu'il n'y avait point de comédie plus divertissante, ni de paillasse forain à meilleur marché (1). »

C'était, en effet, le comble de l'élégance que de donner au sermon le titre et l'apparence des comédies à la mode. « *Femme, pleure, et tu vaincras* » : c'est un sermon sur les larmes de la Madeleine. « Quoi de plus divin, dit Fray Blas, que d'avoir réussi à représenter l'amère douleur de la plus pénitente des saintes, par le titre et même par les épisodes amoureux d'une comédie des plus profanes? Voilà de ces délicatesses qui ne sont point le fait de talents vulgaires et grossiers (2). »

Le bon de la chose est que, dans un sermon *sur le pouvoir des larmes*, prêché dans la cathédrale de Pampelune, en 1746, le P. de Isla avait cité et complaisamment commenté, justement au sujet de la Madeleine, ce mot d'un homme d'esprit : « Femme, pleure, et tu vaincras (3). »

(1) Jimenez Paton : *Elocuencia española en arte,* 1621, in-4°, f° 58. On voit que le mal était ancien.

(2) *Fray Ger.*, lib. III, cap. II, n° 8.

(3) *Sermones*, t. V, p. 112. « Muger llora y vencerás, dijo un discreto...

Le *Lazarillo de Tormes*, tel est le titre d'un sermon sur la résurrection du *Lazare*, prêché dans une communauté religieuse. « Il est à peine une aventure, une friponnerie, un vilain tour de ce fameux type de truands et pícaros, que le prédicateur n'ait appliqué à son sujet avec un merveilleux à-propos (1). »

Parfois, l'orateur, au début du discours, distribuait les rôles : « il en donnait un à Jésus-Christ, un autre à Notre-Dame, un autre au patron de l'église, et ainsi de suite, et déclarait qu'il se réservait à lui-même le rôle de *gracioso* ; et la façon dont il s'en acquittait était tout ce que le sermon avait de bon (2). » Que sont, auprès de ces bouffonneries, les plus fortes excentricités du fameux petit P. André?

Voici quelques autres titres de sermons-comédies, choisis entre mille, et qui portent bien le cachet national : *Pour vaincre l'amour, vouloir le vaincre.* — *Le véritable Phénix d'Arabie*, en l'honneur de saint Augustin. — *Le Lion dans sa caverne*, pour saint Jérôme. — *L'Encyclopédie canonisée*, pour saint Thomas d'Aquin. — *Morts et absents n'ont plus d'amis* (*A muertos y á idos ya no hay amigos*), pour l'oraison funèbre d'un évêque (3). Mais c'est plus qu'il n'en faut. Il est naturel que les proverbes abondent dans la prédication populaire de l'Espagne. Isla ne les réprouve point absolument; mais le difficile était de

(1) *Fray Ger.*, lib. III, cap. [illegible], n° [illegible].
(2) B. A. E., t. XV, p. 62.
(3) B. A. E., t. XV, p. 62.

garder la mesure, et de ne pas porter en chaire le jargon de Sancho.

Les contes joyeux étaient aussi fort de mise. L'anecdote de la femme qui consulte les cloches pour se marier, ce vieux fabliau que Rabelais a emprunté à Raulin, passe à son tour dans le *Gerundio*, et vaut à Raulin l'honneur d'être compté par Isla au nombre des ancêtres légitimes de son héros (1). Les *Polyanthées*, les *Trésors*, les vieux romanciers et moralistes, fournissaient aux prédicateurs des histoires à foison, parmi lesquelles les moins fabuleuses étaient souvent les apologues proprement dits. Il était de rigueur, en Espagne comme en Italie, de terminer certains sermons par un *exemple*, sans préjudice de ceux que le sujet pouvait amener dans le corps du discours. Isla, qui conte à merveille, multiplie les récits, et c'est un des charmes de ses sermons; d'ailleurs, sur le choix des traits, sa critique n'est pas plus difficile que celle de ses contemporains.

Mais l'idéal du genre burlesque nous est fourni par le plan de la Semaine Sainte que Fray Gerundio se dispose à prêcher à *Pero-Rubio*, c'est-à-dire, selon les clefs, à Madrid. Isla réunit là tous les plus vilains abus qu'avait introduits et maintenus la corruption des vieilles et naïves pratiques. Ainsi, le Mardi Saint, la scène des larmes de saint Pierre se joue dans l'église au naturel. Les servantes du grand-prêtre y font leur rôle avec passablement d'impudence. Saint Pierre leur donne des coups de poing; il jure, renie, blasphème

(1) *Fray Ger.*, lib. I, cap. IX, nº 6.

de son mieux jusqu'au chant du coq, que des gamins imitent derrière l'orgue.

C'est à peine si j'ose parler du sermon du jour de Pâques, prêché à cinq heures du matin : « C'est l'obligation absolue du prédicateur d'y entasser toutes les plaisanteries, contes piquants, facéties et bouffonneries qu'il peut ramasser, pour divertir l'immense auditoire qui se rassemble. Il ne doit point être timide ni scrupuleux :... on sait que, ce jour-là, tout passe. Les gens sont las d'avoir pleuré toute la Semaine Sainte et ont besoin d'être réjouis. Les prédicateurs qui ont avec eux un compagnon ou un frere lai, le font parfois monter en chaire, et prêcher un sermon qui se termine par un acte de contrition burlesque ; et le frère lai, au lieu d'un crucifix, tire un pâté, un jambon ou une outre de vin, à laquelle il dit mille tendresses qui font mourir de rire (1). »

C'est là, dans le roman, un extrait du programme obligatoire dressé par les notables de Pero-Rubio, authentiqué par le *fiel de Fechos* et remis à Fray Gerundio, pour qu'il ait à s'y conformer dans la Semaine Sainte qu'il est invité à leur prêcher. Il est évident qu'il y a ici exagération volontaire, et qu'en tout cas il ne faut point généraliser le tableau ; mais on eût pu sans doute retrouver, çà et là, dans la réalité, plusieurs de ces traits.

C'était, comme on voit, le *sermon joyeux* du moyen âge, avec toutes les licences contre lesquelles les évêques et les conciles avaient si souvent protesté.

(1) *Fray Ger.*, lib. VI, cap. [illegible], n° [illegible]

L'extérieur oratoire des *Gerundios* ne s'accordait que trop avec tout cet ensemble. Isla stigmatise leur débit affecté, le soin ridicule et prétentieux de leur toilette, leurs petits manèges et leurs façons minaudières, leur action plus digne d'un baladin que d'un prêtre. « S'ils parlent de croix, ils étendent les deux bras; d'une bannière, ils la brandissent; d'une bataille, ils donnent des coups d'épée; d'un oiseau, on dirait qu'ils s'envolent (1). »

Le dernier terme de cette mimique est celui que nous montre don Francisco de Artigas dans un prédicateur du temps qui, décrivant un cavalier, disait : « Il prit l'arçon, mit le pied dans l'étrier, et d'un bond léger et élégant il s'élança... En prononçant ces mots, son action fut si expressive, qu'il se trouva à cheval sur le bord de sa chaire (2). »

La plupart des traits sous lesquels Isla nous dépeint son héros en chaire, se retrouvent dans le portrait suivant que j'emprunte encore au dominicain Labat : il s'agit d'un prédicateur cordelier, « qu'on disait habile homme », et que l'auteur entendit dans l'église des Carmes, à Tivoli.

« Il entra en chaire avec un air refrogné, comme s'il eût été en colère contre tout le monde. Il s'assit, tira son mouchoir, se frotta longtemps le visage, le nez et les oreilles, se moucha deux ou trois fois, sans manquer à chaque fois de regarder dans son mouchoir, prit du tabac, se leva, et, après avoir regardé de tous

(1) Lib. IV, cap. VI, n° 9, c. III, 27; l. II, c. II, 6 et c. VIII, 14.
(2) *Epitome de elocuencia española en verso*, p. 488.

côtes, comme s'il eût cherché quelqu'un, il se découvrit, se mit à genoux, et dit l'*Ave Maria*, se leva pour la seconde fois, éternua fortement deux ou trois fois, se moucha encore, considéra son mouchoir avec attention, se leva, fit avec le pouce de la main droite une petite croix sur son front, une autre sur sa bouche, une troisième sur sa poitrine, et d'une voix aussi élevée que s'il avait crié au feu, il commença ainsi son discours : « Hors de ce lieu sacré, impies, qui doutez » de la vertu et des merveilles du très saint Scapu- » laire de la Vierge (1). »

Les conseils qu'Isla donne au prédicateur, au sujet de l'action oratoire, ne sauraient offrir rien de bien original : ce sont les règles dictées à la fois par le sens chrétien et le bon goût, et qu'avaient présentées avant lui, sous différentes formes, Fénelon, le P. Gisbert, l'abbé de Villiers et bien d'autres. Il ne semble pas s'être beaucoup servi du poème bien connu de l'abbé de Villiers sur l'*Art de prêcher* (1682). Cet ouvrage est cependant cité dans une des lettres d'approbation de *Fray Gerundio* (2).

Les avantages des *Gerundios* s'étalaient surtout, on le comprend, dans les panégyriques des saints, les oraisons funèbres, et ces discours brillants que les anciens eussent rangés dans le genre démonstratif. Leurs louanges hyperboliques ne manquaient pas de mettre leur saint, au moins pour ce jour-là, au-dessus de tous les autres habitants du ciel. Heureux quand

(1) *Voyages du P. Labat en Espagne et en Italie*, t. III, p. 2[illegible].
(2) B. A. E., t. XV, p. [illegible].

ils ne le faisaient pas supérieur aux anges, à Jésus-Christ et à Dieu même!

En voici un exemple inédit. Dans un certain endroit de l'évêché de Ségorbe, un prédicateur faisait l'éloge de l'apôtre saint Mathias. Il se proposa de démontrer que son saint valait à lui seul cent dix apôtres; et voici comment il procéda, en faisant un appel solennel aux mathématiciens qui pouvaient se trouver dans son auditoire (1) :

Saint Mathias fut le douzième des apôtres, et ceux-ci, au moment où ils l'élurent, n'étaient que onze; mais saint Mathias, à cause de son humilité, se regardait comme indigne d'être ajouté à ses frères, comme un néant, c'est-à-dire, en langage arithmétique, comme un zéro. Pour avoir l'expression de saint Mathias, la formule qui le représente, il faut donc ajouter un zéro à 11, ce qui nous donne 110; donc, saint Mathias, à lui seul, équivalait à cent dix apôtres.

Il est juste de dire que l'auteur de ce merveilleux calcul se vit interdire le ministère de la chaire par l'inquisiteur Fray Alonso Cano, l'ami d'Isla, l'approbateur de *Fray Gerundio*. (1)

Dans le roman d'Isla, l'oraison funèbre du notaire Conejo occupe un rang distingué parmi les discours du héros, et donne matière à un long épisode. Notre auteur voudrait d'abord restreindre le nombre de ces

(1) « Aqui commigo del aritmético : atencion, atencion ! »

(2) *Fiel copia de algunos conceptos mui solidos y edificantes predicados en cierto lugar del obispado de Segorbe por un orador... à quien el Illmo Sr. D. Fray Alonso Cano recogiò las licencias de predicar.* British Mus. mss. esp. *Add. 10 251*, f° 197.

éloges. Pour être loué après sa mort *in facie ecclesiae*, pas n'était besoin d'avoir été un Condé ou une Princesse Palatine ; il suffisait que les héritiers voulussent bien payer le sermon funèbre dont on leur laissait la charge. Ainsi, le notaire en question, dont Isla nous donne un portrait fort malicieux, avait été, de son vivant, passablement hypocrite, semeur de zizanie, voire même un peu voleur et faussaire ; mais Fray Blas apprend à Gerundio l'art de louer ces vices : « Tu diras que nul ne le dépassa en condescendance, que très peu l'égalèrent en habileté, qu'il ne le cédait à personne en pénétration, et que, dans la défense de ses droits, il n'a pas eu son pareil. Voilà les défauts de ton héros habillés à la dernière mode, en costume de vertus morales, et il est fort possible qu'après l'oraison funèbre, quelque bonne vieille se recommande dévotement au saint notaire Conejo (1). »

Le discours que le P. de Isla met à cette occasion dans la bouche de Fray Gerundio, est copié dans le *Florilogio* sur une oraison funèbre prononcée en 1737 en l'honneur des soldats du régiment de Tolède. Même après les exemples que nous connaissons, ce modèle (je parle du discours de Soto-Marne), aurait de quoi nous étonner. Il est divisé en quatre *scènes*, et l'orateur commence par attribuer, sur la foi de Polybe, l'invention des *sacrées parentations* au célèbre capitan Eneas, qui les institua en l'honneur de son père Anchise et des militaires défunts du régiment de Troie (2).

(1) *Fray Ger.*, lib. V, cap. I, n° 5 et suiv., — cap. II, n° 5 et suiv.
(2) *Florilegio sacro*, p. 241.

Dans l'histoire et la théorie qu'Isla nous donne de l'oraison funèbre, il faut remarquer les modèles qu'il propose ; ce sont les Français, depuis saint François de Sales jusqu'à Fléchier, « qui s'est élevé en ce genre à une telle hauteur, qu'il semble impossible que jamais orateur humain le dépasse. Si quelqu'un en approche, c'est monseigneur Laffiteau, évêque de Sisteron, dans l'éloge de notre grand roi Philippe V (1). »

Dans cette mention de nos grands maîtres, où Bourdaloue a sa place, Bossuet n'est pas même nommé. A cette époque, et de la part d'un étranger, cet oubli n'a pas de quoi surprendre. Madame de Sévigné n'avait-elle pas préféré l'oraison funèbre de Condé par Bourdaloue, aux derniers et plus sublimes accents du grand évêque ?

D'ailleurs, le P. de Isla, toujours jaloux de l'honneur national, déclare que les exceptions au mauvais goût espagnol ne manquent pas, même en ce genre difficile. Il prend plaisir à citer l'oraison funèbre de Marie-Anne d'Autriche, reine de Portugal, prêchée par son illustre ami, don Alejandro de Bocanegra ; les discours, « nombreux et magnifiques, du jésuite Salvador Osorio » ; il s'efforce de croire — et ici l'expression dépasse évidemment sa pensée, — que les œuvres des Gallo, des Aravaca, des Rada, des Guerra, des Ordenaña, si elles étaient réunies en volumes, formeraient un recueil d'oraisons funèbres qui ne le céderait à pas un de ceux qu'on vante hors d'Espagne (1) ».

(1) Lib. V, cap. VIII, n° 39.

(2) *Fray Ger.*, lib. V, cap. VIII, n° 42. Il faut regretter la perte de l'oraison funèbre de Ferdinand VI, prononcée par Isla à Villagarcia, au moment de la mort de ce prince (1759). L'orateur écrivait, en en-

Nous savons combien il faut rabattre de ces éloges de l'amitié. Tous ces premiers essais de l'école française ne sont guère que des calques fort pâles de nos modèles. Mais ces efforts supposaient du courage et du goût : ils avaient le mérite, — et l'analyse qui précède en peut faire apprécier l'importance, — de rompre avec les traditions détestables du *gérondianisme*, de préparer et de commencer la réforme que *Fray Gerundio* devait opérer.

voyant ce discours à un ami : « Si on dit que je n'ai pas réussi à pleurer la mort de notre très aimable monarque, on dira une vérité que nul ne sent mieux que moi, car je puis affirmer que mes paroles sont restées à une distance infinie de mes sentiments. Mais je voudrais savoir qui a prescrit des règles aux larmes, et qui a assujetti la douleur aux lois de l'éloquence. » Cartas, *á varios* 102, 2 sept. 1759.

CHAPITRE XVI

CONDAMNATION, SUCCÈS, RÉSULTATS DE « FRAY GERUNDIO »

Le procès inquisitorial : dénonciateurs, défenseurs. — Attaques publiques. — *Conversions* parmi les prédicateurs. — Rôle de Charles III et de son confesseur. — Condamnation à Madrid et à Rome. — Histoire de la seconde partie du roman. — Éditions ; traductions anglaise et française. — Y eut-il une *suite ?* — Réforme de la prédication : la chaire espagnole depuis *Fray Gerundio.*

Nous devons maintenant achever de raconter la fortune du livre que nous venons d'analyser. Avant cette analyse, il eût été malaisé de comprendre les attaques et aussi les applaudissements qui accueillirent *Fray Gerundio.* Nous avons laissé la foudre suspendue sur la tête du « pauvre moinillon », par un décret de l'Inquisition qui, sans le condamner, arrêtait l'impression et la publication du livre.

A partir de ce décret, 14 mars 1758, le procès dura plus de deux années encore.

On en trouve les détails dans la correspondance d'Isla, dans les écrits qui pullulèrent autour du roman,

et surtout dans le volumineux dossier inédit que possède la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid.

Ce dossier ne renferme point sans doute toutes les pièces du procès, et, en fait d'actes directs émanant du tribunal suprême, il ne contient que le décret de suspension de l'ouvrage. Toutefois, l'activité des attaquants fut si grande, leurs griefs sont si uniformes, que nous pouvons nous faire une idée complète de la physionomie de la cause (1).

Il serait fastidieux d'entrer avec les adversaires dans tout le détail de leurs accusations. Choisissons comme type le mémoire très complet de Fray Cristóbal Manuel Ximenez, de l'Ordre de la Merci. Cette pièce est datée de Madrid, le 3 avril 1758, et fut remise au Conseil Suprême le lendemain. Les griefs sont distribués en quatre articles. Le premier comprend les « doctrines et propositions malsonnantes, périlleuses, téméraires, arrogantes, irrévérentes, scandaleuses et impies, qui se trouvent dans le titre, l'idée et le sujet de l'ouvrage, et dans le texte des approbations qui l'accompagnent (2). »

Le P. Ximenez reproche surtout à Isla d'avoir employé l'ironie pour corriger les défauts des prédicateurs : c'est exposer la prédication elle-même aux railleries des auditeurs. En d'autres termes, on ne doit pas rire des choses saintes. Le P. de Isla, dans le mémoire où il répond en détail aux objections de Fray

(1) Je donne en appendice l'analyse détaillée et des extraits de ce manuscrit.

(2) *Expediente sobre la obra de Fray Gerundio*, f° 44-55.

Cristóbal, glisse fort légèrement sur cette accusation, qui devait le mettre quelque peu dans l'embarras.

« Article second. — Propositions et doctrines médisantes, contenant détraction, dénigrement ou injures à l'égard des ministres sacrés de l'Eglise, et souverainement scandaleuses, soit par la substance des choses, soit par le ton sarcastique de l'auteur et de ses approbateurs. »

« Article troisième. — Des abus de l'Ecriture sainte. » Fray Cristóbal, et la plupart des autres adversaires, reprochent ici à Isla d'avoir fabriqué lui-même et inséré dans son ouvrage des fragments de sermons beaucoup plus audacieux et scandaleux que tous ceux qui avaient jamais été prêchés en Espagne. L'apologie sur ce point était assez facile.

« Article quatrième. — Des Ordres religieux (*de las sagradas Religiones*). » Ce livre n'a qu'un but, dit Fray Cristóbal, se moquer des moines, les rendre ridicules et odieux. Les Jésuites ne sont que trop sujets à caution en ce point, et ce livre est d'un Jésuite. Il fournira des armes à la légèreté du peuple, à l'impiété des ennemis de l'Eglise. C'était là, nous l'avons déjà dit, le terrain brûlant, la question délicate : c'est de là que nous verrons sortir tout à l'heure la condamnation.

On peut lire dans le dossier treize dénonciations ou censures de cette sorte, et quatre apologies ou rapports favorables, dont l'un, celui du curé de Saint-Just de Madrid, ne remplit pas moins de quatre cents pages in-folio, d'une fine écriture. Une autre apologie est

d'Isla lui-même, et réfute en détail tous les griefs parvenus à sa connaissance.

La campagne extra-judiciaire n'était pas moins vive. Ce fut un véritable déluge de prose et de vers : traités, dialogues, sermons, lettres, romances, sonnets, tout était bon pour écraser le pauvre *Fraylecito*, comme l'appelle le P. de Isla dans sa correspondance.

La plupart de ces attaques n'ont de remarquable que leur grossièreté ; l'une des plus sérieuses, celle du prédicateur capucin Fray Matías Marquina, en de longues pages d'un style *gérondien*, reproche amèrement à Isla d'avoir fait paraître son livre au début du carême, pour faire rire en ces jours de pénitence ; de s'être cru plus sage que Jésus-Christ même, en employant contre les mauvais prédicateurs des moyens que le Sauveur n'avait jamais mis en usage. Le Capucin reconnaissait et démontrait à merveille le déplorable état de la chaire espagnole ; mais il affirmait que la faute en était au goût dépravé des auditeurs, et semblait en en conclure que les prédicateurs devaient s'y conformer, pour gagner leur pauvre vie (1).

Marquina fut réfuté par Isla lui-même et par plusieurs autres, notamment dans un écrit qui courut à Madrid sous ce titre : « Lettre d'un académicien à un de ses amis, au sujet des attaques publiées contre l'*Histoire de Fray Gerundio.* » C'est une chaude apologie, bien écrite et qu'il faut peut-être, en effet, attribuer à un académicien. Que si l'on voulait en chercher l'auteur parmi

(1) *Reparos dirigidos al autor de la Historia de Fray Gerundio de Campazas*. B. A. E., t. XV, pp. 261-271.

les amis d'Isla qui avaient approuvé son livre (et qui avaient par conséquent à se défendre eux-mêmes), je serais tenté d'indiquer, mais sans nulle autre preuve, don Agustin de Montiano y Luyando, à qui me semblerait convenir *moins mal* qu'aux autres le ton d'autorité, de compétence et aussi de hardiesse, qui règne dans cette lettre (1).

Les vivacités, (presque les invectives) qu'elle contient à l'adresse des *frailes* me font regarder comme très probable que cet opuscule est visé par le P. de Isla, dans le passage suivant d'une lettre à son beau-frère : « On m'a envoyé de Madrid un écrit admirable contre Marquina, mais il ne peut s'imprimer, parce que c'est la satire la plus sanglante qu'on ait jamais écrite contre l'ignorance et l'impudence de tous nos adversaires. Il est écrit dans un style ironique, à l'imitation de celui de *Fray Gerundio*, mais on sent la différence d'une lieue (2). »

L'académicien s'indigne avec raison des violences des adversaires de *Fray Gerundio;* mais il ne se garde

(1) Les approbateurs du livre d'Isla, D. Manuel de Santander, D. José de Rada, D. Miguel de Medina et D. Agustin de Montiano, faisaient tous partie de l'Académie espagnole. Voici le titre de l'opuscule : *Carta de un Académico á uno de sus amigos sobre las impugnaciones á la Historia de Fray Gerundio, y en particular sobre las del Padre Fray Matias de Marquina, Religioso capuchino, y conventual en el de San Antonio del Prado de esta Corte.* L'exemplaire que je possède de cet opuscule provient d'une copie qui existe au collège de Nuestra Señora de Chammartin, près Madrid.

(2) *A su cuñado, carta* 143. Cette lettre est du 10 novembre 1758, et la *Lettre d'un académicien* est datée du 4 juillet précédent. Isla s'imaginait peut-être un peu trop facilement que ses amis ou ses adversaires cherchaient à imiter son style. — Cf. la lettre 179 à su hermana, où il est dit la même chose au sujet des *Aldeanos criticos.*

peut-être pas assez du même défaut, et il devient injuste à son tour, en rendant tous les moines d'Espagne responsables des injustices du moine Marquina. Il va jusqu'à demander « s'il y a pour les *frailes* un autre Dieu, une autre Inquisition, un autre Roi, un autre Pape » que pour le commun des hommes.

Isla avait donc raison de redouter le zèle impétueux de tels amis, et de dire que leurs excès ne lui étaient pas moins dangereux que l'animosité de ses adversaires : il exprime plus d'une fois ce sentiment dans ses lettres.

La haine descendait aux armes les plus honteuses; on publiait la *Confession générale* de notre écrivain et la *Vie du célèbre Bouffon de l'Évangile, le Père Supino de Isla*; pamphlets ignobles, dont le style est digne des choses qu'ils expriment (1).

Il est vrai que ces procédés nuisaient à la cause des adversaires. La dignité, l'esprit, le goût, étaient trop évidemment du côté des défenseurs. La plus vigoureuse et la plus franche de ces apologies fut adressée à l'Inquisiteur général don Manuel Quintano Bonifaz,

(1) Je n'ai pas trouvé la *Confession générale* du P. de Isla ; lui-même écrit qu'on l'y déclarait coupable « de tous les genres de péchés qui ont été commis depuis le commencement du monde ». Voici le titre de l'autre pamphlet, dont je connais deux copies : *Breve resumen de la maravillosa vida y nacimiento del célebre Bufon del Evangelio el Padre Supino de Isla, de la Compañía de Jesus, procurador general del Paraguay y de toda la América, escrita por el Padre famoso Fr. Gerundio de Campazas, de todos los religiones, exornada con su acostumbrada erudicion en prueba de su recíproco amor al autor Gerundiano.* — C'est un plat délayage des plus grossiers outrages contre la personne d'Isla, et des griefs partout ressassés contre la Compagnie de Jésus depuis les contes du Paraguay jusqu'à la prophétie de sainte Hildegarde.

archevêque de Pharsale et alors confesseur du Roi, par le Capucin Fray Francisco de Ajofrin, religieux très influent dans son Ordre et professeur de théologie au couvent du Pardo. Il remarque avec sagacité qu'Isla s'est attaqué, d'une façon indirecte mais très efficace, à la source principale du mal, au goût dépravé des auditeurs, et que ceux-ci, en accueillant si bien le remède qui les guérit, rendent aux prédicateurs le plus éminent des services. « Il est assurément bien étrange, dit-il, que certains religieux se soient si vivement offensés d'un *Gerundio* imaginaire, et ne se montrent point choqués de tant de *Gerundios* en chair et en os, qu'ils abritent parmi eux et que soutiennent leurs mauvais exemples... Laissez, Monseigneur, conclut-il, laissez crier les adversaires, et soyez persuadé que ces cris viennent en grande partie de l'enfer; l'ennemi commun a commencé à sentir le mal que peut faire dans son royaume le livre de *Fray Gerundio*. Je suis donc d'avis que ce livre doit s'imprimer, non une fois, mais mille fois, et que pour abattre l'orgueil de ses jaloux, si l'autorité de Votre Seigneurie et de son très saint Tribunal ne suffisait pas, il y faudrait joindre l'influence puissante du Roi, dont vous dirigez la conscience (1). »

Si un bon nombre d'hommes influents avaient parlé sur ce ton, la cause de *Fray Gerundio* était peut-être gagnée ; mais, comme Isla le remarque finement, les adversaires, « moins nombreux et moins dignes d'être entendus, hurlaient bien plus fort que les amis,

(1) *Expediente sobre la obra de Fray Gerundio*, fol. 112-114.

parce que la douleur fait crier plus haut que la joie ».

Pour lui, son attitude jusqu'à l'issue du procès ne varia point. Il défendit de son mieux une cause qu'il regardait « comme celle de Dieu même » ; mais il ne perdit rien de sa joyeuse humeur (1). Son activité était incroyable ; outre le travail de sa correspondance, devenu écrasant, il répondait au pamphlet du Capucin Marquina, en quatre longues lettres vraiment dignes du *Gerundio* par la verve mordante, la logique serrée, la variété souple et vivante du style. Des polémiques accessoires, soulevées par les digressions de toute sorte auxquelles il s'était laissé aller dans *Fray Gerundio*, l'attiraient sur les terrains les plus divers : pédagogie, philosophie, histoire, théologie, physique ; il faisait face à tout.

Bientôt arriva une nouvelle faite pour exciter sa confiance. Le nonce du Pape à Madrid, Mgr Spinola, avait envoyé à Sa Sainteté le livre qui faisait tant de bruit. Benoît XIV l'avait lu ; il avait ri, disait-on, à cœur joie et avait répondu au nonce par les plus vifs remerciements pour ce cadeau, louant outre mesure le talent de l'auteur, et finissant par dire que le seul défaut de cet ouvrage était de n'avoir pas paru beaucoup plus tôt. Ces paroles, transmises à Isla par ses amis de Madrid les mieux informés, causèrent une joie de courte durée (2). Moins d'un mois après, Benoît XIV

(1) *Cartas familiares*, à su hermano, [illegible].

(2) *Cartas*, à su hermana, [illegible]. C'est la comtesse de Santa Eufemia qui donnait à l'auteur ces heureuses nouvelles. Quelques jours après, il écrivait : « Le cardinal-archevêque de Séville écrit au Père Rávago de la façon la plus catégorique, que, sans doute aucun, *Fray Gerundio*

mourait, et les cardinaux donnaient la tiare au cardinal Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. « Les amis de notre *Frayle* s'en vont, écrit l'auteur avec tristesse, le 9 juin ; le Pape est déjà parti ; d'autres ne tarderont pas(1). » C'est une allusion à la reine d'Espagne, Maria Bárbara de Bragance, admiratrice déclarée du P. de Isla, dont elle avait voulu, on s'en souvient, faire son confesseur. Elle mourut moins de trois mois après, le 8 septembre 1758, et son époux ne devait pas tarder à la suivre.

Cependant on avait toujours bon espoir : « Les présages diffèrent au sujet du moinillon ; les uns disent qu'on le rasera un tantinet ; les autres, qu'on ne touchera pas un poil de sa tête ; mais la plupart s'accordent à croire qu'on lui donnera ses lettres patentes pour prêcher librement sa mission par le monde. » De Paris, on écrivait à l'auteur que son livre faisait là-bas presque autant de bruit qu'à Madrid, et allait disputer la préférence à Cervantes.

Un grand personnage de Valence avait donné des ordres, pour que dès l'apparition de la seconde partie, on la lui envoyât de Madrid en poste. « Étrange folie, ajoutait l'écrivain, que de dépenser cent doublons rien que pour le plaisir ou la vanité de lire un livre trois ou quatre jours avant le public (2). »

sortira de là indemne. » *A su herm.*, 140. — L'archevêque de Séville était le cardinal de Solis qui, peu après, dans le conclave où fut élu Clément XIV, joua contre la Compagnie de Jésus un rôle si déclaré. Un autre ennemi, le duc d'Albe, prodiguait à l'auteur du *Gerundio* les témoignages de son admiration et les assurances de dévouement. *Cartas*, á su herm., 150 ; — á varios, 74.

(1) *A su hermana*, 143.

(2) A su hermana, 134.

Si quelque chose pouvait animer Isla dans la lutte, c'étaient les fruits que produisait son œuvre. L'immense éclat de rire qui retentit d'un bout à l'autre de l'Espagne étourdit les intéressés. Ce rire les saluait d'un nom qui était à jamais leur nom. Bien plus vite que n'avait fait *Don Quichotte*, *Gerundio* prenait possession de la langue et du dictionnaire ; il faisait souche de dérivés. L'auteur racontait, en riant, dans une lettre, le fait d'un mari qui, après avoir épuisé, à l'adresse de sa femme, le vocabulaire des injures habituelles, finit par l'appeler *Gerundia*, ce qui la laissa sans réplique (1).

Partout où pénétrait l'ouvrage magique, il opérait dans le public et parmi les prédicateurs des changements instantanés, des conversions merveilleuses.

Deux ou trois jours après la publication du roman, un des orateurs les plus connus de Madrid, et de ceux qui s'étaient le plus laissés emporter au torrent de la prédication ordinaire, eut à parler devant l'ayuntamiento de la capitale. Il rendit compte du livre qui venait de paraître, le combla d'éloges, en confessa l'utilité, la véracité, la nécessité ; demanda pardon de ses erreurs passées, protesta qu'il s'en corrigerait, et commença au moment même, malgré le trouble que devait lui causer la nécessité d'improviser, car il n'osa point prêcher le sermon qu'il avait préparé. Trois jours après, deux autres orateurs l'imitèrent dans d'autres églises de Madrid, et depuis, on ne compta plus les prédicateurs qui apportaient l'ouvrage en chaire, le

(1) A varios, 74.

présentant aux fidèles avec une admiration parfois peu mesurée. L'un d'eux, dans le lyrisme de son enthousiasme, alla jusqu'à enlever avec les dents, en présence de son auditoire, un morceau du livre sans toucher au texte, et le garda comme une relique, en disant : « J'estime plus la couverture de ce livre que le contenu de beaucoup d'autres. Toute la journée je le comblerai d'éloges, et la nuit je m'en servirai comme d'oreiller. O livre, puisse le Roi te voir ! ô livre, puisse le Pape t'approuver ! » Le fait se passa à Caramanchel (1).

Bien rares étaient les courriers qui n'apportaient pas à l'auteur de semblables nouvelles. Le jour de Saint-François (4 octobre), prêchait dans le couvent des Capucins de Valladolid, en présence de toutes les communautés de la ville, Fray José de Medina, « un des plus grands *Gerundios* de toute la Castille, et jusque-là, le plus furieux ennemi de l'ouvrage. Dieu, écrit Isla, lui a touché le cœur au moment où l'on s'y attendait le moins. Il a fait un très long exorde, digne d'un saint Chrysostôme, sur la manière de prêcher. Après mille choses excellentes, il a conclu, en disant avec l'apôtre saint Paul, que les mauvais prédicateurs

(1) B. A. E., t. XV, p. 306. *Folio volante sobre la vida del famoso Fray Gerundio de Campazas, dividido en dos partes, y son circunloquio primero, circunloquio segundo.* — En Viena de Austria, con privilegio de sus magestades Cesareas, 1758, petit in-32, 99 pp. (*Bibl. nac. Madrid.*) Le tome XV de la bibliothèque Rivadeneira reproduit la première moitié de cet opuscule (pp. 300-307) en l'attribuant faussement au P. de Isla. Celui-ci nous apprend que ces pages, écrites d'un style plutôt étrange qu'original, mais pleines de faits intéressants, sont dues à la plume d'un de ses confrères, « homme d'une rare imagination. » *Cartas*, á su hermana, 186.

adulterent la parole de Dieu ; et, citant la loi contre les adultères, qui les condamnait à être lapidés, il a rendu mille actions de grâces en son nom et au nom de tous ses confrères, à celui qui, avec tant de bénignité, s'était contenté de les reprendre et de se moquer d'eux, quand ils méritaient un châtiment bien plus sévère. Il a donné lui-même une copie de son exorde, écrite de sa main, à notre Père Recteur de Saint-Ambroise de Valladolid, pour que celui-ci me l'envoyât en son nom. Cet événement m'a causé une immense consolation, et à ce prix je me moque de la rage, des aboiements et des morsures de tous les *Gerundios* du monde (1). »

Dans les villages même, quand arrivait un prédicateur, le curé lui disait, dès l'abord, qu'on avait lu *Fray Gerundio* dans le pays, ou simplement, sans autre explication, que « le livre » s'y trouvait ; ce seul avis suffisait pour engager l'orateur à changer de plan et de manière (2).

D'un autre côté, la fureur des adversaires allait jusqu'au délire. Un religieux, des plus en vue à Madrid, apporta l'ouvrage en chaire ; et là, « en guise d'*Ave Maria* », avec des paroles ou plutôt des cris de rage, le mit en morceaux et en jeta les débris sur la tête des auditeurs. Il paraît que cet énergumène fut immédiatement exilé par ordre du Roi et de ses supérieurs.

Cette rigueur était inutile, et le P. de Isla avait raison de dire : « Nous devrions désirer beaucoup de

(1) *Cartas famil.*, A su herm., [illegible].
(2) *Cartas apologéticas* del P. Isla, B. A. E., t. XV, p. [illegible].

pareils excès, s'ils pouvaient se commettre sans offense de l'une et de l'autre Majesté (1). »

Au printemps de 1759, le travail excessif et les préoccupations eurent raison de la santé affaiblie d'Isla ; des fièvres tierces le fatiguèrent longtemps. La maladie augmenta avec les chaleurs, et bientôt de graves accidents obligèrent, le 11 juillet, de lui administrer le Viatique et l'extrême-onction. Il avait fait intérieurement son dernier sacrifice, et c'est à cette heure suprême que, dans la tranquillité joyeuse de son âme, sa pensée se reposait sur son *Fray Gerundio*, comme sur son meilleur titre pour trouver miséricorde au jugement de Dieu (2).

Même en tenant compte de la pointe d'exagération et d'originalité qui se trouve parfois dans les paroles les plus sérieuses d'Isla, rien assurément ne saurait mieux montrer la sincérité et la pureté de ses intentions.

Cependant, le roi Ferdinand VI venait de mourir (10 août 1759). Depuis quelque temps, les chants de Farinelli avaient perdu le secret de charmer sa sombre mélancolie. Réduit à un état voisin de l'égarement, il laissait gouverner le duc d'Albe et ses amis ; les adversaires d'Isla et des Jésuites n'avaient qu'à s'en louer : « Les *Gerundios*, écrit Isla, font neuvaine sur neuvaine pour la vie du roi. » Ils ne tardèrent pas toutefois à se rassurer, et c'est à partir de l'avènement de Charles III que la correspondance intime d'Isla unit sans cesse,

(1) B. A. E., t. XV, p. 400. — *Cartas*, á varios, 73.
(2) *Cartas,* á varios 100.

dans des inquiétudes de plus en plus graves, le procès de son livre et les destinées de son Ordre.

Je choisis la plus significative de ces lettres inédites. Le correspondant d'Isla à Madrid, le P. Francisco Nieto, procureur général de la province de Castille, lui avait écrit pour le préparer à une condamnation.

« Mon Père et ami, répond-il le 1er mars 1760, je ne suis point pris à l'improviste par ce que me dit Votre Révérence au sujet de notre béni *moinillon;* déjà une personne fort autorisée m'avait écrit que le Roi avait lu le livre, et avait beaucoup ri, mais en ajoutant : « Ce livre doit être condamné, parce qu'il se moque des moines. » On a cru aussitôt voir dans ce mot l'influence de celui qui est aux côtés du Roi, et c'est ce que j'ai toujours craint. »

Il s'agit ici du confesseur de Charles III, Fray Joaquin Eleta, homme crédule et peu instruit, que des mémoires du temps appellent le *saint innocent*, et dont Bernis écrivait plus tard : « Le confesseur du Roi d'Espagne est moine et ennemi des Jésuites. Il souffle la haine monastique et croit que tout doit céder à son impulsion (1). »

Il appartenait aux Mineurs déchaussés de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, religieux qu'on appelait à Madrid les *Gilitos*, à cause du couvent de San-Gil, qu'ils occupaient. Isla continue, précisément à leur sujet :

(1) Lettre de Bernis au duc de Choiseul, 29 juin 1769. Citée par Crétineau-Joly, *Clément XIV et les Jésuites*, p. [illegible]. Bruxelles, 1847, in-12.

« La famille (religieuse du confesseur) n'est pas celle qui s'est le moins déchaînée contre l'ouvrage, attendu que ses membres n'étaient pas non plus ceux qui avaient le moins besoin de la *cure radicale.* Ce ne sera pas une mince fortune, si les ennemis se contentent de triompher de l'ouvrage et n'aspirent pas à triompher aussi de l'auteur en l'exilant civilement du monde (1); désir dont ils n'ont donné que trop de marques, les unes publiques, les autres secrètes. Pour lui, il est prêt à tout et il regardera tout comme une récompense du zèle qui l'a poussé à écrire cette œuvre si nécessaire ; il pensera que Dieu veut le châtier dans cette vie, pour lui pardonner et le récompenser dans l'autre. Le bon prélat dont vous parlez ne lui fait pas peu d'honneur de le mettre en compagnie du P. Berruyer, tout en le comptant parmi les *dyscoles.* Ou il ne sait pas ce que signifie ce mot, ou il l'applique bien mal à un Jésuite, qui, étant homme, est tombé dans des erreurs de jugement, mais qui s'est comporté comme un ange dans toutes les observances de son état (2). L'auteur de *Fray Gerundio* ne l'a pas imité en ce dernier point; mais quant à être *dyscole*, il doit à l'infinie miséricorde du Seigneur de ne l'avoir jamais

(1) Je traduis littéralement l'expression qui est obscure : *desterrándole civilmente del mundo.* Je crois qu'Isla fait allusion, soit à l'emprisonnement, soit plutôt à un véritable exil, dans un coin perdu, loin de toute vie sociale.

(2) On sait le bruit que fit en France l'*Histoire du Peuple de Dieu*, et les condamnations qui l'atteignirent. Cette affaire, envenimée par les ennemis des Jésuites, ne nuisait en rien, comme le dit le P. de Isla, aux vertus religieuses du P. Berruyer. A cette date, la troisième et dernière partie de son ouvrage avait été, depuis plus d'un an, sévèrement condamnée par un bref de Clément XIII, 2 déc. 1758.

été, et je crois que cette justice lui sera rendue par ceux qui connaissent le mieux ses misères. Que Votre Révérence prenne cœur : le Seigneur, qui nous afflige par tous les côtés, nous consolera et ne nous abandonnera point au temps de l'épreuve. Quant à ce qui me touche, si je dois être une des victimes destinées à l'immolation, soit pour apaiser la justice de Dieu, soit pour attendrir sa miséricorde, j'espère qu'il me donnera la force de tout souffrir ; et je me tiendrai pour bienheureux, si le sacrifice de mon honneur contribue à rétablir dans l'éclat qui lui est dû ma très aimante mère la Compagnie (1). »

Le dénouement se précipitait, comme le témoigne ce billet du 22 mars :

« *Amigo* : Prenons les temps comme le Seigneur nous les envoie. La chair regimbe, mais l'esprit est prompt. En Espagne, il va se faire beaucoup de bruit, et moi seul je me tairai quand tout le monde criera. On m'écrit aujourd'hui de Valence que le livre s'est imprimé à Avignon et se vend dix pesetas. C'est le cas de dire : *laudaris ubi non es et cremaris ubi es* (2). »

Enfin, le 10 mai 1760, le Conseil suprême de l'Inquisition se réunit pour rendre son jugement. Malgré tant d'ennemis et d'efforts, l'issue faillit, paraît-il, déconcerter les assurances des adversaires. « Le vote, raconte Isla lui-même, amena un ballottage, et celui

(1) *Lettre inéd. au P. Francisco Nieto*, 1er mars 1760. Voir le texte de cette lettre à l'appendice.

(2) *Lettre inéd.* au P. Nieto, 22 mars 1760.

qui départagea les voix et détermina la condamnation fut précisément l'homme qui avait le plus applaudi l'ouvrage dans Madrid et au dehors, en proclamant que l'auteur avait bien mérité de l'Église et était digne qu'on lui élevât une statue (1). »

Au dire de Llorente, le Saint-Office fit venir le P. de Isla et lui adressa des reproches ; celui-ci fit valoir pour excuse l'intention louable qu'il avait eue ; la procédure en resta là, et le tout finit par un avertissement verbal (2). »

Un alibi des plus formels nous permet de démentir cette prétendue comparution du P. de Isla ; non seulement sa correspondance ininterrompue n'en porte pas trace, mais elle nous apprend que, durant les mois d'avril et de mai 1760, précisément pendant qu'on le condamnait à Madrid, il prêchait en Galice, à Astorga, à Léon et ailleurs. Il ne reçut la nouvelle de l'arrêt, comme le témoignent ses lettres, qu'à son retour à Villagarcia, d'où il ne bougea plus. Sa soumission, d'ailleurs, fut exemplaire :

(1) *Lettre d'Isla à Christoph von Murr*, à varios 139. Nous regrettons de ne pas connaître le nom de ce juge. Serait-il question, par hasard, de Fray Alonso Cano ? Il est le seul inquisiteur, que je sache, qui ait approuvé publiquement *Fray Gerundio*. Dans son approbation même, il insinuait quelques réserves, et n'osait « se promettre que l'auteur réussît aussi bien dans les digressions hasardeuses où l'avait entraîné son imagination ardente, que dans l'objet principal de son livre. » Mais ces raisons sont loin de suffire pour permettre d'attribuer au P. Cano un tel revirement. Il est même douteux qu'il siégeât parmi les juges, les approbateurs du livre incriminé ayant été formellement pris à partie dans les dénonciations et les censures des accusateurs.

(2) Llorente : *Historia critica de la Inquisicion española*, tome II, cap. xxv, 44°, article *Isla*.

« Cette nouvelle, écrit-il, n'a pas altéré un instant la paix de mon cœur ni la sérénité de mon visage, comme l'ont remarqué ceux qui me l'ont entendue lire, dès que je l'ai reçue. Dieu ait donc en sa paix le pauvre *Fray Gerundio*, ajoute-t-il gaiment à sa sœur; voilà une affaire finie et je suis aussi tranquille que s'il s'agissait du bey qui vient de se retrancher dans la citadelle d'Oran (1). »

En effet, on ne trouve plus dorénavant, dans ses lettres les plus intimes, le moindre retour sur cette affaire.

Nous n'avons pas le texte du décret qui condamna *Fray Gerundio*, mais il déclarait, nous le savons, que l'ouvrage contenait plusieurs propositions malsonnantes, erronées, hérétiques, ou *sapientes hæresina* (2). Llorente explique ainsi cette sentence : « Les qualificateurs pensèrent qu'il fallait prohiber le livre, puisque l'écrivain, qui tournait en ridicule ceux qui faisaient un mauvais usage du texte sacré, était tombé lui-même dans ce défaut, en composant les sermons qu'il prêtait aux personnages de son roman (3). «

C'est à peu près de la sorte qu'Isla lui-même interprète sa condamnation : « Les propositions censurées, dit-il, sont véritablement contenues dans le livre, mais la censure ne dit point qu'elles soient de l'auteur. Elles sont donc seulement de ceux qui ont prêché les discours dont un grand nombre de

(1) A su hermana, 219 et 220.
(2) Lettre d'Isla à Christ. von Murr, à varios, 139
(3) Llorente, *l. l.*

passages sont rapportés exactement dans le livre (1). »

Néanmoins le fond de la querelle était ailleurs; Isla ne l'ignorait pas, et Charles III l'avait exprimé à merveile dans le mot rapporté par l'écrivain lui-même : « L'ouvrage sera condamné parce qu'il se moque des moines. »

C'est là le grief le plus souvent formulé dans le procès inquisitorial : « Les moines, dit la dénonciation la mieux fondée, celle de Fray Cristóbal Ximenez, de l'Ordre de la Merci, les moines, voilà le point de mire de tout l'ouvrage; son but est visiblement d'augmenter dans le peuple le mépris, de jour en jour plus sensible, pour les Ordres religieux (2). »

C'était là, nous le savons, une calomnie fort injuste, et rien n'était plus loin de l'esprit d'Isla qu'une telle intention. Mais nous savons aussi qu'il était aisé au vulgaire de s'y tromper : nous l'avons assez dit ailleurs en parlant des torts ou des méprises d'Isla; et nous n'avons plus à expliquer ici les condamnations qui, à Madrid et à Rome, atteignirent son livre (3).

(1) *Cartas*, á varios, 139.

(2) *Expediente sobre la obra de Fray Gerundio*, fol. 114.

(3) « *Indice ultimo de los libros prohibidos y mandados expurgar : para todos los Reynos y señorios del católico Rey de las Españas, el señor Don Cárlos IV*... » En Madrid :... año de M.DCCXC. in-4°. Ce volume contient au sujet du P. de Isla les deux notes suivantes que je transcris selon l'ordre alphabétique : 1° à la lettre G (p. 114) : « *Fr. Gerundio de Campazas*, etc. V. *Lobon de Salazar* (D. Francisco). En cuyo articulo se prohiben *todos los Papeles divulgados con motivo de dicha Obra.* » — 2° A la lettre L (p. 162) : « Lobon de Salazar (Lic. D. Franc.). *Historia del famoso Predicador Fr. Gerundio de Campazas*. 2 tom. El 1° se prohibió en *Edicto* de 1776. Asimismo se prohibieron todos los *Papeles impres. y mss. divulgados en pró y en contra de dicha historia* : y se mandó con pena de excomunion que nadie

L'index romain, en effet, prohiba à son tour *Fray Gerundio* par un décret du 1er septembre 1760 (1), et cette prohibition n'a jamais été retirée. Toutefois, le second volume, qui ne parut pour la première fois que longtemps après, en 1768, et qui fut prohibé en Espagne par un édit spécial, en 1776, ne fut pas l'objet d'une nouvelle condamnation de la part de Rome.

Les circonstances rendaient ces rigueurs inévitables. Le pape Benoît XIV, homme d'esprit et lettré délicat, avait bien pu rire de bon cœur à la lecture de *Fray Gerundio*, et louer hautement le but de l'ouvrage; mais, si le procès eût eu lieu sous son règne, il n'en eût point empêché l'issue; à plus forte raison fallait-il s'attendre à ce que Clément XIII, moins soucieux des choses littéraires, mais protecteur décidé des Jésuites, laissât frapper le livre discutable de l'un d'entre eux, pour s'occuper de défendre la vie et les droits du corps entier.

Cependant le premier volume seul de *Fray Gerundio* avait paru. Le manuscrit de la seconde partie, tout prêt à être imprimé, passa en 1760 des mains de don Miguel de Medina à celles de don Juan Manuel de Santander, bibliothécaire du roi. C'est ainsi que ce précieux volume fut conservé à la Bibliothèque natio-

escribir en pro ni en contra de dicha obra. » — C'est ce que l'Isla traduisait en disant que « tout en condamnant *Fray Gerundio*, l'inquisition condamnait en même temps tous ses ennemis, présents, passés, futurs et possibles. » *Cartas*, à su herm., [illegible].

(1) *Index librorum prohibitorum Sanctissimi Domini nostri Leonis XIII Pont. Max. jussu editus*. Editio II. Taurinensis cum appendice usque ad 1896. Taurini, typ. pontificia, Marietti, 1896, in-8°, p. [illegible], au mot *Salazar*. — Cf. p. [illegible], au mot *Lobon*.

nale de Madrid, qui le possède encore. L'année qui suivit le départ des Jésuites, en 1768, on imprimait furtivement cette seconde partie, probablement hors d'Espagne, sans nom de lieu, et d'après une copie faite à la hâte. Isla n'eut connaissance de cette édition que longtemps après, et refusa de reconnaître ce texte, horriblement mutilé et défiguré.

« Je ferais donner, écrit-il, deux cents coups de bâton à l'imprimeur, quatre cents au correcteur et huit cents à l'éditeur. (1) Qui sont ces gens-là, et où a-t-on imprimé le livre, je l'ignore absolument ; mais je déclare que l'impression a dû se faire en Laponie, que l'imprimeur est un Batueco, le correcteur un Mameluk, et l'éditeur un sauvage du Paraguay. » C'est pourtant ce texte que reproduisent presque toutes les éditions subséquentes. Nul encore, jusqu'en 1885, n'avait tenu compte du manuscrit autographe de Madrid, d'après lequel M. Edouard Lidforss, professeur à l'université de Lund, a donné à cette date son édition de *Fray Gerundio.* C'est une vraie restitution de la seconde partie de l'ouvrage. Cettte partie n'offre pas moins, dit l'éditeur, de cinq mille quatre cent cinquante-huit variantes, la plupart dignes de remarque, et plusieurs pages sont entièrement inédites. Mais cette édition ne renferme ni le *Prologue* de l'auteur, ni aucune pièce accessoire ; pour trouver ces documents il faut recourir, soit à une édition ancienne, soit

(1) Isla, *Lettre à l'archevêque de Santiago*. Bologne, 26 fév. 1779 : á varios, *carta* 134. — Cf. Hervás, *Biblioteca jesuitico-española*, f° 84.

à celle de M. Monlau (1), dont le texte, surtout dans la seconde partie du roman, est affreusement fautif. L'édition Lidforss elle-même laisse encore quelque peu à désirer sous le rapport de la correction, notamment dans le premier volume, qui reproduit le texte de l'édition princeps de 1758. Les notes qui accompagnent chaque volume sont rares et bien incomplètes ; d'ailleurs M. Lidforss n'avait point de devanciers dans ce dernier travail, qui offre, il faut le reconnaître, de nombreuses difficultés (2).

Trois ans avant la publication de son livre, Isla avait annoncé qu'il serait traduit en langues étrangères. La première nation qui lui fit cet honneur fut l'Angleterre. En 1772, une traduction des deux parties parut à Londres, sous les auspices du célèbre littérateur italien Giuseppe Baretti, dont nous avons signalé ailleurs la liaison avec l'auteur du *Gerundio*. Isla, qui avait sans doute réussi à emporter dans son exil la seconde partie de son roman, fit présent d'un exemplaire manuscrit à Baretti.

Celui-ci avait d'abord songé à publier le texte espagnol lui-même ; et il écrivit à ce sujet une sorte de prospectus (3) ; mais ce projet n'aboutit pas, et la tra-

(1) B. A. E., t. XV. Je renvoie les détails plus techniques de bibliographie à un appendice spécial.

(2) H. P. Isla : *Historia de Fray Gerundio de Campazas*, 2 vol. in-8. — *Colección de autores españoles*, Leipzig, Brockhaus, t. XLII et XLIII, 1885. J'avais consulté le manuscrit autographe de la seconde partie à Madrid, en 1882, au moment où M. Lidforss venait, si je ne me trompe, de commencer lui-même son travail.

(3) *Proposals for printing the life of Friar Gerund*. London, 1771 in-4°. Cf. Watt, *Bibliotheca Britannica*, t. I, au mot *Baretti*.

duction anglaise, faite par le docteur Warner, parut l'année suivante. On y a supprimé la lourde controverse avec le Barbadinho et d'autres longueurs. Mais cette traduction étant faite sur un manuscrit d'une réelle valeur (1), le texte du second volume est beaucoup plus correct que celui des éditions espagnoles antérieures et contemporaines. M. Lidforss a fort bien démontré ce point dans la préface de son édition (2).

Il est aisé de deviner les raisons qui devaient faire goûter *Fray Gerundio* en Angleterre. L'ouvrage y eut un vif succès : deux éditions parurent en un an. On avait prévu la chose en Espagne, et les adversaires du roman ne se trompaient guère quant au résultat, lorsqu'ils disaient : « Ce livre ira en Angleterre, il ira en Hollande et dans les autres pays protestants : et que dira-t-on là-bas des catholiques romains et surtout des moines ? (3). »

Mais, outre le plaisir hérétique de rire du froc, les Anglais devaient aimer dans le roman d'Isla le portrait du *mylord* que l'auteur introduit au dénouement de son ouvrage et dont il fait « un type d'honneur, de

(1) « The Father had presented his only copy of this second volume, partly written by a careful amanuensis, and partly with his own hand, to the gentleman who gives this account (Baretti). » *The history of Friar Gerund*. London, Davies, 1772; *Advertisement*.

(2) *Advertencia preliminar*, p. XI.

(3) « Este libro (dicen) ira á Inglaterra, ira á Holanda y á otras paises protestantes, que dirán de los Romanos ? » *Carta de un Académico... sobre los impugnaciones... de Fray Matias de Marquina*. Ms. *Reparo 10*. — « Todo el libro... da armas á los herejes para que se burlen del estado religioso. » Sixième *reparo* de Fray Manuel de Pinillos, *Expediente sobre Fray Ger.*, ms. f° 123. *Cf. Respuesta á los seis reparos* (écrite par Isla), *reparo sexto*. British Mus. Eg. 596, f° 37.

bonté, de pénétration, un homme d'un grand jugement, d'une érudition complète et de manières fort courtoises et chevaleresques ».

Pour donner aux Espagnols des leçons plus autorisées, ce personnage se sépare, en certains points, de ses coreligionnaires ; il admet, par exemple, l'usage discret et bien compris des images saintes. « Je rends ce témoignage à la vérité, ajoute-t-il, parce que je suis un homme sincère et que je parle en pays libre ; en Angleterre, je me garderais bien de tenir un tel langage (1). »

Faut-il voir dans cette phrase toute l'intention maligne que la plupart des lecteurs croiront y trouver ? En tout cas, on doit certainement écarter de l'esprit d'Isla toute aspiration vers la manière dont l'Angleterre, à l'encontre de l'Espagne, comprenait ce qu'on appelle aujourd'hui la liberté de penser. Rien n'est plus certain : si Isla eût pu abolir purement et simplement l'Inquisition, qui le condamnait, il ne l'eût point fait.

Isla raconte quelque part à sa sœur la visite enthousiaste que lui a faite, dans sa retraite de Pontevedra, un autre *mylord*, réel celui-là, nommé Hamilton : « Il m'a entretenu trois heures agréablement, m'a donné quelques petits livres et est parti, recommandant fort à tous et à toutes de m'estimer beaucoup, parce que j'étais le plus grand homme de l'Espagne (2). » Un autre Anglais, le Recteur Clarke, ministre angli-

(1) Lib. VI, cap. v, n° 11.
(2) *Cartas á su herm.*, [illegible]

can attaché au comte de Bristol, ambassadeur à Madrid, se trouvait à la cour au moment de l'apparition de *Fray Gerundio*. Ce révérend, qui a beaucoup lu et qui observe, a écrit un curieux volume de lettres, datées précisément de cette époque, et où il apprécie d'une façon fort intéressante les choses de l'Espagne. Feijóo et Isla sont les auteurs qu'il estime le plus : il ne tarit pas d'éloges sur *Fray Gerundio*, tout en dépassant de beaucoup, bien entendu, quand il touche aux questions religieuses, les vues de l'auteur lui-même (1).

L'Allemagne a publié aussi plusieurs traductions ou imitations, plus ou moins dénaturées, de *Fray Gerundio*.

Je ne parlerais pas de la traduction française, faite par F. Cardini, et qui parut en 1822, si l'honneur du P. de Isla n'y était intéressé ; le pauvre *Fraylecito*, malheureux jusqu'au bout, ne pouvait tomber en de pires mains qu'en celles de ce militaire italien, qui

(1) *Letters concerning the spanish nation, writ.en at Madrid during the years 1760 and 1761. by the Rev. Edward Clarke, M. A. fellow of St John's College, Cambridge, and Rector of Pepperharrowe in the County of Surry. London, 1773*, in-4°. (*Bibl. nat. Paris*, O. 37.) L'auteur constate dans sa préface que l'Espagne a bien changé. Contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, on y fait autre chose que de jouer de la guitare : ce qui règne maintenant, c'est « the french *politesse* » (p. IV). Sur Isla, voir *Letter IV, State of Literature*, p. 51, — et *Miscellaneous books and writers*, p. 71. Il dit en parlant de *Fray Gerundio* : « This is a satire upon the monks, written with much spirit and wit... They (the monks) were so galled and irritated by the severity and propriety of this fine ridicule, that they soon got the Inquisition to forbid the sale of the book. It occasioned some pamphlets at Madrid in anser to it. The authow intended a second part; but the persecution becoming too serious, he dropped his design » (p. 71).

cherchait sans doute à vivre sur sa très mince connaissance de l'espagnol et du français (1).

Je doute qu'on rencontre dans ses deux volumes une seule page à peu près correcte et sans contresens. On dirait qu'il dénature à dessein ce qui peut prêter à des impiétés ou à des équivoques inconvenantes.

Les quelques notes qu'il ajoute de son fonds, et qu'il ne prend pas, sans le dire, dans la traduction anglaise, ne lui font pas plus d'honneur que le reste. Quant à l'esprit, à la finesse, à tout le charme du style, on peut deviner ce qu'en fait ce manœuvre. Je ne donnerai qu'un exemple, sans choisir. Le titre plaisant de la préface : *Prólogo con morion*, rappelait à la fois le fameux *morion* ou *salade* de don Quichotte et les *prologi galeati* de saint Jérôme. L'auteur s'expliquait lui-même au début : « J'aurais bien dit *Prólogo Galeato*, mais c'était là beaucoup de latin pour un ouvrage aussi laïque. » C'est beaucoup trop surtout pour

(1) C'est M. de Manne, *Anonymes et pseudonymes*, Paris, 1834, in-12, n° 615, qui m'apprend que Cardini était un militaire. C'est tout ce que je sais de ce personnage. Voici le titre de sa traduction : *Histoire du fameux prédicateur frère Gérundio de Campazas, dit Zotès*, écrite par le Père *Jean* Isla, sous le nom du licencié don François Lobon de Salazar, prêtre, *bénéficier de Preste, d'Aguilar et de Villagarcia*... (sic). Le texte porte : « Presbitero, *Beneficiado de Preste* en las villas de Aguilar y Vilagarcia. . » Le mot *preste*, qui se trouve dans tous les dictionnaires, signifie un prêtre astreint à certaines fonctions. Le *beneficiado de preste* est celui qui possède un bénéfice presbytéral, entraînant l'obligation de remplir ces fonctions. Le traducteur a pris *preste* pour un nom de ville. On trouverait bien d'autres fautes dans le seul titre, sans compter le nom de *Jean* donné à l'auteur ; et pourtant il serait à désirer que Cardini n'eût pas plus maltraité le corps du livre que le titre. L'ouvrage parut à Paris, chez Aimé André, 1822, 2 vol. in-8°.

le traducteur ; n'y comprenant rien, il supprime bravement les mots qui l'embarrassent, et après avoir intitulé la pièce *Prologue* tout court, il traduit ainsi le début : « A dire vrai, le mot *prologue* est trop latin pour le commencement d'un ouvrage profane (1). »

C'est là une méthode facile, et à laquelle Cardini reste fidèle tout le long de ses deux volumes. Et voilà comment cet Italien a « habillé Frère Gérunde à la française (2). »

Quand il ajoute qu'il a pris mesure « sur certains modèles qu'il sera facile au lecteur français de reconnaître », cette promesse est un pur mensonge, car il suit pas à pas, sauf les trahisons qu'il y mêle, le texte de la traduction anglaise.

Il ignore même le nom de son auteur, qu'il appelle Jean Isla et qu'il fait naître à Ségovie en 1714.

Une bonne traduction de *Fray Gerundio* serait d'ailleurs, vu la qualité de la plaisanterie et l'abondance de la langue, une œuvre plus difficile peut-être encore que celle de *Don Quichotte ;* l'érudit M. de la Serna Santander, le neveu du grand ami d'Isla, déclarait cette œuvre entièrement inabordable (3).

C'est ici le lieu d'éclaircir une question intéressante. Isla écrivit-il une *suite* de *Fray Gerundio ?*

Le texte même du roman est à cet égard équivoque,

(1) *Histoire de Frère Gérunde*, prologue.

(2) *Histoire de Frère Gérunde,* préface du traducteur, p. 1.

(3) *Catalogue des livres de la bibliothèque de don Simon de Santander*, Bruxelles, 1803, in-8°, n° 3263. — Don Cárlos Antonio de la Serna Santander, neveu de don Juan Manuel de Santander y Zorilla, bibliothécaire royal, était novice de la Compagnie de Jésus à Villargarcia en 1767, lors de l'expulsion des Jésuites d'Espagne.

et nous verrons bientôt que cette équivoque est volontaire. A la fin du second volume, l'auteur parle assez longuement des matériaux qui lui restent :

« Dans les papiers dont Votre Grâce ne s'est pas encore servie, parce qu'elle les réservait sans doute pour une troisième partie, dit l'Anglais au curé de Villagarcia, je trouve mille inventions piquantes... On y parle de la manière ridicule dont Fray Gerundio entendait l'ordonnance de presque tous les évêques d'Espagne, enjoignant d'expliquer au moins un point de la doctrine chrétienne dans l'exorde de tout sermon, quel qu'il soit ; et on raconte ce qui lui arriva avec un prélat zélé. On y traite d'un sermon dit *du Gonfalon*, que le héros prêcha dans la ville de Toro ; d'un autre, appelé du *Vexilla*, à Medina del Campo ; d'un avent et d'un carême prêchés en divers lieux ; d'exhortations à des religieuses ; d'une mission donnée par Fray Gerundio en certain endroit. Les notes du seigneur Abusemblat se terminent par la conversion de Fray Gerundio à la véritable manière de prêcher, conversion produite par je ne sais quel livre convaincant que la Providence lui met entre les mains ; il est fait enfin mention de sa mort exemplaire, précédée d'une rétractation publique de toutes les sottises que contenaient ses sermons, et d'une pathétique exhortation adressée aux moines ses confrères pour les engager à prêcher toujours la parole de Dieu avec la dignité, la solidité, l'onction, le zèle que demande un aussi saint ministère (1). »

(1) *Fray Ger.*, lib. VI, cap. IV, n° 13.

Quelques lignes plus bas, l'interlocuteur ajoute : « Je suis d'avis que Votre Grâce ne supprime point son livre, mais, *soit que vous ayez dessein de le continuer, soit que vous le considériez dès à présent comme terminé*, je vous conseille de le publier, etc. (1). »

Le P. Diosdado Caballero croit que ce vague projet de continuation fut réalisé. « L'ouvrage, dit-il, devait comprendre quatre tomes, mais le second seul fut imprimé (2). » La présomption la plus forte en faveur de l'existence d'une *suite* serait fournie par le célèbre P. Lorenzo Hervás y Panduro. Dans sa *Biblioteca jesuítico-española*, il s'exprime ainsi : « L'*Histoire de Fray Gerundio* était composée de six tomes, ainsi que je me souviens de l'avoir entendu dire à l'auteur dans le lazaret de Gênes, où nous restâmes enfermés ensemble pendant plus d'un mois. Dans les autres tomes, l'auteur continuait la vie de *Fray Gerundio*, qui devenait prédicateur fanatique dans divers couvents de son Ordre, puis directeur d'un monastère de religieuses, qu'il enchantait par ses sermons. Enfin, grâce à l'expérience et à la maturité que donnent les ans, et aux avis de quelques sages religieux, il se montrait éclairé sur la véritable manière d'annoncer la parole de Dieu. » C'est le plan même indiqué par Isla à la fin de son ouvrage. « On ignore, ajoute Hervás, ce que sont devenus les volumes de *Fray Gerundio*, que

(1) Lib. VI, cap. IV, n° 36.

(2) Caballero, *Supplementum I Bibliothecae scriptorum S. J.*, pp. 161 et suiv.

l'abbé de Isla laissa inédits, mais il n'est pas croyable qu'ils aient péri. Ils durent lui être enlevés lors de l'expulsion d'Espagne, comme me le furent mes propres manuscrits (1). »

Ce témoignage pourrait paraître concluant, si nous n'avions celui d'Isla lui-même. Ses lettres inédites à D. Miguel de Medina nous expliquent tout le détail de cette affaire, où, sans nul dessein préconçu, Isla se laissa mener par les circonstances. Son esprit mobile son imagination grossissante et aussi la bonhomie aimable de son caractère apparaissent bien dans cet épisode ; c'est l'écrivain en déshabillé. Au début, dans le feu de la composition, après avoir écrit de verve sa première partie, il annonçait qu'il avait encore « de quoi remplir cent autres volumes », et il ne se rendait pas aisément sur ce point aux prévisions plus sages de ses amis de Madrid :

« Il est impossible d'achever l'ouvrage en deux parties, et il faudra se limiter beaucoup pour le réduire à trois. L'imagination échauffée comme je l'ai, j'écrirais vingt ans de suite sur ce sujet-là (2). »

« Le second volume est plus d'à moitié fait, et mon *Fraylecito* n'est encore qu'au début de sa carrière. J'espère que l'ouvrage n'ennuiera pas, bien que les volumes se multiplient. Laisser de côté les épisodes, c'est dommage ; les insérer et faire marcher rapidement le récit, c'est impossible. Observez que, les deux premiers volumes publiés, ou même seulement le pre-

(1) Hervás : *Biblioteca jesuítico-española*, ms. f° [illegible].
(2) *Lettre inédite à don Miguel de Medina*, 11 août 1757.

mier, le torrent de l'épidémie subira aussitôt un arrêt ;... or, une fois le mal endigué ou diminué, le remède ne sera plus aussi urgent, et nous pourrons aller d'un pas plus tranquille (1). »

Mais le 18 septembre, ayant reçu de ses amis de Madrid des observations bien motivées, il écrit :

« Je confesse que les raisons du P. Cano pour que l'ouvrage ne dépasse pas deux volumes, sont à mes yeux d'un grand poids, et... je tâcherais de m'en tenir là, si c'était possible. Au point où nous en sommes, il n'y a pas moyen : il faudrait refondre tout le second volume... Mais après tout, le remède est facile : une fois les deux volumes publiés, si nous voyons que l'ouvrage ennuie, qui nous empêchera de le planter là ? La plus grande partie de l'antidote contre le poison qui infecte la chaire se trouvera déjà versée au malade dans les deux premiers volumes ; et si cette dose ne réussit pas à le guérir, mille quintaux de contre-poison (*alexifármaco*) n'y suffiraient pas. C'est donc le goût du public qui nous guidera pour savoir s'il faut arrêter ou continuer l'ouvrage (1). »

Ainsi, embarrassé par la nature même de son livre, par l'abondance des matériaux et l'élasticité excessive de son plan, Isla ne savait plus comment finir. Ce fut le P. Idiaquez, son supérieur et son ami, qui vint à son secours.

« Je vous annonce, écrit-il à Medina vers le milieu de novembre, que dans le courant de cette semaine la

(1) *Lettre inéd. à Medina,* 27 août 1757.
(2) *Lettre inéd. à Medina,* 18 sept. 1757.

seconde partie va s'achever, grâce à une idée vraiment divine qui est venue au P. Idiaquez. Si j'arrive à l'exprimer et à la développer comme je la conçois, ce sera une clef, non pas d'or, mais de diamant très précieux : l'idée est d'un goût aussi original que délicat. Elle a cette particularité rare et très appréciable, qu'elle laissera l'ouvrage ouvert ou fermé à volonté : nous pourrons le continuer ou l'arrêter là, suivant les circonstances. S'il s'achève avec le second volume, il sera complet ; et nous ajouterions vingt nouveaux volumes, que la résurrection du héros ne paraîtrait point miraculeuse, mais fort naturelle (1). »

Cette invention, il faut l'avouer, ne méritait point tant d'enthousiasme. C'est l'épisode passablement incohérent que nous avons rapporté ailleurs, et dans lequel un prétendu évêque arménien et un milord anglais travaillent tour à tour à débrouiller les manuscrits syriaques, d'où est tirée l'*histoire du fameux prédicateur*.

(1) *Lettre inéd. à Molina*, entre le 12 et le 26 novembre 1757. — Le P. Idiaquez, qui dans le monde se fût appelé le duc de Grenade, était un lettré. Provincial de Castille, il consacra une partie de sa fortune personnelle à fonder à Villagarcia une imprimerie considérable, pour la publication d'ouvrages latins et grecs : il avait fait fondre des caractères en Hollande, et formé d'excellents ouvriers. Pour apprécier l'importance de cette création en Espagne à cette date, il est bon de se rappeler que, dans les premières éditions de la *Poétique* de Luzan ([illegible]), les citations grecques étaient imprimées en lettres latines, faute de caractères grecs. *Le Journal de Trévoux* se plaint qu'un pareil état de choses dure encore en [illegible] (août 1758, p. 19[illegible]). L'imprimerie de Villagarcia rendit de vrais services à l'instruction : le P. Idiaquez y publia lui-même plusieurs ouvrages classiques et un manuel d'enseignement à l'usage des jeunes maîtres.

Cf. Navarrete, *de viris illustribus in Castella veteri Societatis Jesu*. Bononiae 1797, in-4°, t. II, *Franc. Xav. Idiaquezius*, p. 2[illegible].

Quoi qu'il en soit, ce *deus ex machina* satisfit entièrement l'auteur, et la prétendue clef d'or ferma l'ouvrage. Elle ne le rouvrit point. La condamnation survenue, Isla considéra, bien entendu, cette affaire comme entièrement finie, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce qu'il écrit à un de ses confrères, le 26 juin 1766 :

« La prétendue troisième partie de *Fray Gerundio* n'existe point, *et je n'y ai jamais songé.* Assurez-le ainsi au personnage en question (1). »

On doit donc admettre que le P. Hervás, trompé par ses souvenirs déjà lointains, nous donne comme un fait accompli ce que l'auteur ne lui avait présenté que comme une vague idée d'autrefois et un résumé du dernier chapitre de son roman. D'ailleurs le but d'Isla était atteint ; le contre-poison avait opéré, le malade était guéri.

En effet, si *Fray Gerundio* égala en quelque chose, et surpassa peut-être *Don Quichotte*, c'est dans le succès qui l'accueillit et le résultat qui le couronna. L'œuvre de Cervantes n'avait point été jadis attendue avec autant d'impatience que celle d'Isla ; le débit n'en fut point aussi précipité ; mais l'effet de part et d'autre fut semblable.

Dès la publication de *Don Quichotte* (1605), les romans de chevalerie, s'ils ne disparurent pas entièrement, furent frappés à mort ; au lendemain du jour où parut *Fray Gerundio*, l'Espagne assistait au renou-

(1) *Lettre inéd. à Christóbal Saez*, coadjuteur du procureur de la prov. de Castille à Madrid, le 26 juin 1766.

vellement de l'éloquence sacrée. Nous avons dit les débuts de ce mouvement ; il était devenu irrésistible, quand survint, après plus de deux ans, la condamnation du livre. On pourrait même se demander si l'Inquisition n'avait pas voulu laisser à la réforme le temps de s'étendre et de s'affermir avant de frapper le coup devenu, pour tant de raisons, inévitable. Toujours est-il qu'après les décrets du Saint-Office, *Fray Gerundio* était encore extrêmement lu (1).

La révolution s'opérait, et les faits que nous venons de rapporter suffisent à montrer quelle part d'honneur en revient au P. de Isla. Reconnaissons, avec don Vicente la Fuente, que l'*histoire du fameux prédicateur* ne détruisit point la race impérissable des *Gerundios* : l'auteur n'y comptait pas ; il suffit d'ajouter avec le même historien qu'Isla fut plus heureux peut-être dans la poursuite des abus qui viciaient l'éducation des futurs prédicateurs ; c'est avouer que son livre obtint le succès qu'il recherchait par-dessus tout : l'abolition ou la diminution des causes mêmes du *gérondianisme* (2). Les *Gerundios* avaient résisté à tout : raisons, décrets, bons exemples, anathèmes ; mais notre écrivain avait su choisir son moment, ses armes, ses adversaires.

Comme le remarque fort bien un de ses défenseurs,

(1) « Neque prohibitio Inquisitionis eam deterruit a facultate opus legendi quibuscumque potentibus concedenda. » Diosdado Caballero. *Supplem. Biblioth. Scriptorum S. J.*, t. I, p. 163.

(2) Vic. la Fuente, *Hist. de las Universidades en España*, tomo III, p. 376. — Cf. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos tercero*, t. IV, cap. III, p. 175.

son secret fut de retourner contre les mauvais prédicateurs les foules, sur lesquelles ils s'appuyaient ; il réveilla le bon sens, il piqua la vanité du peuple : sa cause était gagnée (1). Dès lors, d'année en année l'amélioration est visible. Un bon nombre des faits qui la démontrent ont été dès longtemps relevés par un écrivain laborieux, Sempere y Guarinos, dans son *Essai d'une bibliothèque des écrivains du temps de Charles III* (2). C'est là que M. Ferrer del Rio a trouvés réunis les matériaux de son discours de réception à l'Académie espagnole ; ce discours, et la spirituelle réponse qu'y fit M. Hartzenbusch, ont été publiés ensemble sous ce titre un peu vaste : *L'éloquence sacrée espagnole au XVIIIe siècle.*

C'est un acte de justice que de signaler, avec M. Ferrer del Rio, parmi les premières œuvres oratoires dignes de remarque qui suivirent *Fray Gerundio*, l'éloge funèbre de l'un des approbateurs du roman d'Isla, don Agustin de Montiano, fondateur de l'Académie d'histoire ; ce discours fut prononcé en 1765 par un autre ami d'Isla, Fray Alonso Cano, le moine inquisiteur qui avait eu l'audace de donner au livre suspect un *imprimatur* si louangeur. Cette oraison funèbre n'est point parfaite, et l'on y trouve encore des traces du plus mauvais goût : restes de l'*ancienne manière* que Fray Alonso avait cultivée avec éclat pendant plus de vingt années : il n'en avait eu que plus de mérite à

(1) Fray Francisco de Ajofrin : *Carta al Sr Inquisidor general. Expediente sobre el Fray Gerundio*, ms., fo 112

(2) Voir la *liste des ouvrages consultés.*

rompre avec son passé, et à produire, dans l'occasion qui nous occupe, une œuvre d'éloquence digne et chrétienne, pleine de noblesse et de tendre affection pour l'ami qu'il venait de perdre (1).

Les prélats espagnols favorisèrent à l'envi le progrès par l'exemple de leurs discours et la doctrine de leurs lettres pastorales. A peine don José Climent avait-il pris possession du siège de Barcelone (1766) qu'il monta dans la chaire de sa cathédrale pour annoncer aux fidèles « qu'ils n'entendraient point de sa bouche les paroles de la sagesse humaine, ni des expressions poétiques contraires à la sainteté du temple, ni des questions épineuses comme on en traite dans l'école, ni des pensées extraordinaires ou des rapprochements subtils, ni le récit d'événements étranges inventés, sous couleur de piété, par la superstition et la légèreté ; mais les vérités solides révélées par l'Esprit-Saint et expliquées par les Pères. » Pour répandre ces doctrines, il fit traduire en castillan la *Rhétorique ecclésiastique* de Louis de Grenade et la fit imprimer à ses frais avec une lettre pastorale importante. Depuis lors, ce livre devint un texte classique dans un bon nombre de séminaires (2).

L'archevêque Lorenzana, qui échangea le siège de Mexico pour celui de Cadix, enseignait aux prédicateurs de son diocèse à expliquer en termes nets et

(1) Ferrer del Rio : *Discurso academico*, p. 19.

(2) Sempere : *Ensayo de una bibliot.*, t. I : *Climent* (D. José). — Cet évêque, et plusieurs autres de ceux que nous nommons plus loin, se firent remarquer par leur zèle contre les Jésuites et par des opinions qui valurent à D. José Climent les éloges des *Nouvelles ecclésiastiques*.

simples l'Évangile et les mystères de la foi, au lieu de faire des sermons savants à grand renfort de *concordances,* en cousant les textes bout à bout d'après le son matériel des syllabes, et les accommodant de gré ou de force à leur sujet. L'évêque commentait là un chapitre de *Fray Gerundio* (1).

Don Felipe Beltran, évêque de Salamanque, et plus tard Inquisiteur général, acquérait une réputation d'orateur que Melendez Valdés consacrait dans ses *Odes* et que justifient d'assez bons discours. Il pouvait donc avec autorité proscrire de la chaire « les peintures profanes, les paradoxes et les raisonnements étranges, l'action théâtrale, les plaisanteries et les équivoques indécentes (2) ».

En même temps se publiaient coup sur coup plusieurs ouvrages qui accéléraient la réforme. Don Pedro Antonio Sanchez écrivait son *Discours sur l'éloquence sacrée espagnole*, essai historique très succinct, mais non sans mérite; Sanchez Valverde publiait son *Prédicateur;* Soler de Cornellá, son *Appareil d'éloquence pour les orateurs sacrés;* don Francisco Gregorio de Salas, l'*Abrégé pratique de l'art de prêcher*, traités estimables qui ne pouvaient rien dire de bien neuf, mais dont les sages conseils étaient féconds, parce qu'ils tombaient dans un terrain préparé : tous ces auteurs profitaient du succès d'Isla (3).

(1) Lorenzana, *Pastorales y cartas,* Madrid, 1779. Cf. Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos tercero*, t. IV, cap. III, p. 377.

(2) *Pastoral sobre el digno ejercicio de la predicacion :* 2 de abril de 1774. Ferrer del Rio, *l.*

(3) Pedro Antonio Sanchez : *Discurso sobre la elocuencia sagrada en*

Un éclatant témoignage du progrès accompli nous est donné par un des plus constants protecteurs de notre écrivain. Don Francisco Alejandro de Bocanegra y Jibaja n'était encore que simple licencié, quand Isla le signalait dans le *Gerundio* comme une des meilleures espérances de la chaire espagnole. Il ne démentit point cette prophétie et fut un des chefs de la réforme.

En 1755, dans un sermon pour le quatrième dimanche de Carême, montrant à la fois l'obligation où sont les riches de faire l'aumône temporelle, et celle qu'ont les prédicateurs de distribuer le pain de la parole, il avait fait un sévère tableau de ceux qu'on allait bientôt appeler *gerundios*. En 1775, devenu archevêque de Compostelle, il rassembla et publia ses discours. En relisant celui dont nous venons de parler, il ajouta à sa préface ces lignes remarquables : « Je ne puis omettre une observation qui me paraît très nécessaire. Ce que je disais dans le sermon du quatrième dimanche de Carême ne doit pas s'entendre, à l'heure qu'il est, avec la même généralité. Il y avait à cette époque beaucoup de prédicateurs qui réalisaient l'abominable portrait que j'en fais ; mais aujourd'hui, dans notre pays, le saint ministère de la chaire est très réformé (1) ».

España, in-8°, Madrid, 1778. — Ant. Sanchez Valverde : *El Predicador : tratado dividido en tres partes, al qual preceden unas reflexiones sobre los abusos del púlpito y medios de su reforma*. Madrid, 1782. — Leonardo Soler de Cornellà, magistral de Orihuela : *Aparato de elocuencia para los oradores sagrados* (178…). — Francisco Gregorio de Salas : *Compendio práctico del púlpito*. — Cf. Franc. Fernandez Gonzalez : *Historia de la crítica literaria en España*, p. 25, et Sempere : *Ensayo de una bibliot.*, passim.

(1) Bocanegra y Jibaja, arzobispo de Santiago, *Sermones*, 1775, 2 vol. in-8. *Lettre pastorale qui sert de préface aux sermons*.

Dans une autre lettre pastorale contre le progrès de l'incrédulité, le même prélat, par des allusions évidentes et capables, dit Isla lui-même, de renouveler toute la douleur de mes adversaires, « canonisait d'avance celui qui, très innocemment et peut-être même avec un grand mérite de sa part, les avait si vivement blessés (1) ».

La réforme embrassait toute l'Espagne. Bocanegra écrivait à Compostelle ; à Grenade, on imprimait, en 1771, une extravagante oraison funèbre intitulée *le Zorobabel amplifié* (2) ; mais aussitôt circulait en réponse une mordante satire, comme une protestation du bon sens public, qui ne tolérait plus de semblables folies.

C'en était fait du gérondianisme. La chaire espagnole n'avait point enfanté de chefs-d'œuvre : elle en attend encore ; mais don Antonio de Capmany, dans sa *Philosophie de l'éloquence*, pouvait écrire avec un peu d'emphase : « La chaire sacrée a recouvré en Espagne ses antiques droits : la persuasion évangélique, la simplicité apostolique, l'énergie prophétique et la décence oratoire, malgré l'obstination des esclaves de la routine, qui croient abriter leurs sottises derrière l'amour de la patrie (3). »

(1) Isla. *Cartas familiares*, á varios, 133.

(2) *El Zorobabel amplificado y amplificador de la Religion y del instituto de la Santa hospitalidad*, *oracion fúnebre que en las honras al Rmo P. Fr. Alonso de Jesus y Ortega, general de la susodicha esclarecida Religion, dijo el M. R. P. Fr. Francisco Sotelo.* Granada, 1771. Cité par Hartzenbusch, *discurso académico*, p. 45.

(3) D. Ant. de Capmany : *Filosofia de la elocuencia*, Madrid, 1777, *Prólogo*.

Un instant on put croire qu'une sève nouvelle allait circuler dans toutes les branches de la littérature et des arts. Les chefs-d'œuvre de Goya rappelaient les beaux jours de la peinture espagnole ; Villanueva se faisait un nom dans l'architecture ; « la prose nette et pure de Jove-Llanos répondait dignement aux agréables comédies de Moratin et aux belles odes de Quintana (1) ». L'Académie espagnole encourageait l'éloquence par la fondation des prix pour les éloges historiques.

Mais ce mouvement fut incomplet ; le pêle-mêle des idées et des doctrines, éclatant dans un pays mal guéri d'un épuisement séculaire, ralentit tous les progrès. La politique et la guerre désolèrent la malheureuse Espagne. Le grand mal de la littérature et aussi de la chaire fut l'influence exagérée du français. Moratin et Quintana sont injustes pour la vieille école espagnole ; leurs brillantes qualités de style ne compensent point la perte de cette couleur puissamment originale, de cette vigueur créatrice, de cet esprit national qu'on retrouve moins sous des formes élégantes, mais plus communes. Dans la chaire, les folies des *Gerundios* étaient remplacées par de mauvaises traductions de nos moindres sermonnaires. Jadis, le P. de Isla avait vu naître et signalé ce danger ; mort, il reparut pour le repousser encore. En 1792, la sœur du P. de Isla publia les six volumes de ses sermons. Notre écrivain était déjà le revenant d'un autre âge, et l'éditeur

(1) Ferrer del Rio, *Discurso académico*, p. 27.

avertit opportunément que ces discours « apprendront aux prédicateurs à parler dans le style propre à la nation, et à éviter celui qu'affectent nombre d'autres sermons traduits ou mal imités d'idiomes étrangers (1) ».

Il y eut pourtant à cette époque un orateur « qui fit revivre, dans un siècle incrédule, les prodiges d'éloquence des Vincent Ferrier et des Jean d'Avila. C'est le missionnaire capucin Fray Diego de Cadix (1743-1801). Depuis ces grands apôtres, on n'avait point entendu en Espagne de parole aussi puissante et aussi enflammée. Lus aujourd'hui, ses sermons sont lettre morte et ne donnent pas la moindre idée de l'effet merveilleux qu'ils produisaient. Fray Diego n'eût point été à l'aise sous les voûtes d'une église : il lui fallait le grand soleil, les places publiques ou les plaines immenses, couvertes parfois de plus de trente mille spectateurs. Sa phrase inculte était toute brillante et brûlante d'un feu intérieur ; tout prêchait en lui : sa voix tonnante, l'éclat extraordinaire de ses grands yeux, habituellement très doux ; sa longue barbe blanche comme la neige, son habit austère, son corps décharné. On lui attribuait jusqu'au don des langues ; pécheurs et incrédules tombaient en foule à ses pieds et éclataient en sanglots. Il n'y eut jamais, conclut l'historien que je résume, d'orateur plus populaire dans tous les sens du mot : Fray Diego de Cadix eût été digne de naître au treizième siècle et d'être compté parmi les compagnons de saint François d'Assise (2) ».

(1) *Sermones del P. Isla*. Tomo I, *Advertencia*.

(2) Menendez Pelayo, *Heterodoxos españoles*. Tomo III, lib. VI, cap. III, p. 352.

Durant les sanglantes guerres de la Révolution et de l'Empire, la prédication revêtit partout un accent de patriotique enthousiasme, et la plus humble parole s'éleva souvent à des hauteurs que l'éloquence ne dépasse point. En 1795, lors de la première invasion française, le capucin Fray Miguel de Santander, évêque auxiliaire de Saragosse, et missionnaire presque aussi populaire que Fray Diego de Cadix, enflammait pour la défense de leurs foyers ses loyaux compatriotes.

Au moment où les Français allaient assieger Saragosse, don Mariano de Lope adressait au peuple, dans l'église de saint Paul, un discours dont la lecture, dit M. Ferrer del Rio, « est impossible à quiconque est né sous le soleil d'Espagne sans que le patriotisme fasse battre plus rapidement son cœur et enflamme son visage (1). » Plus tard, l'héroïque défense de « la ville-martyre » fut dignement célébrée ; dans cette oraison funèbre de tout un peuple, le seul récit sans doute portait les orateurs et les obligeait à être sublimes ; mais c'était beaucoup de ne point déparer cette grandeur par une emphase inopportune et d'unir la sobriété au mouvement et à la chaleur. Entre ceux qui y réussirent, on peut nommer don Nicolas Antonio Heredero Mayoral, dont le discours est d'une simple et nerveuse éloquence (2).

(1) *Discurso académico*, p. 28.

(2) Et pourtant le penchant à l'équivoque se fait jour au milieu du récit le plus émouvant : « Allí una célebre baronesa construye y defiende baterías, y es la *consolación* y el conhorte de los guerreros. » Il s'agit de Doña María *Consolación* de Azlor y Villavicencio, comtesse de Bureta.

M. Hartzenbusch, qui en cite de longs extraits, a raison de s'arrêter ensuite et de mesurer les progrès accomplis, en comparant ces belles pages aux puérilités de l'orateur qui, un siècle auparavant, célébrant la victoire d'Almansa, n'avait su que s'amuser à d'insipides jeux de mots sur la *rose et le lys* (1). Nous pouvons nous arrêter nous-mêmes : nous sommes loin de *Fray Gerundio ;* l'œuvre poursuivie par Isla est achevée.

Et pourtant, il ne faudrait pas croire que le *gérondianisme* fût mort sans résistance et n'eût point laissé de traces. De telles habitudes, enracinées dans l'esprit et dans les mœurs d'un peuple, ne disparaissent ni rapidement, ni tout à fait. Dès son début, la réforme avait été ralentie, et par la condamnation du livre qui la provoqua, et aussi par l'expulsion de la Compagnie de Jésus. Cette mesure avait privé tout d'un coup le royaume d'un grand nombre de prédicateurs instruits, sages et zélés, quelques-uns fort influents et éloquents ; elle avait privé l'enseignement public de maîtres qui ne furent point aisément remplacés.

Comme nous venons de le dire, les excès des *afrancesados* entravèrent ensuite le progrès ; de saints religieux, des prélats exemplaires croyaient ne pouvoir défendre la religion, les mœurs et la langue que sous le manteau des vieilles méthodes et des vieux défauts. On peut citer un vénérable évêque de Santander, qui vécut jusqu'au commencement de ce siècle et qui combattit intrépidement l'incrédulité par des écrits

(1) Hartzenbusch, *Discurso académico*, p. 51.

illisibles. Il intitule une lettre pastorale : *Remède fumigatoire, igné, fulminant, extrême* ; et il avait composé un énorme poème philosophique en sept volumes : le titre, qui a cinquante lignes, est du plus barbare galimatias (1).

Depuis lors, des secousses répétées ont changé bien des choses en Espagne : les Ordres religieux, chassés à plusieurs reprises, se sont ressentis de ces transformations ; le monde où pouvait vivre et se mouvoir le type de Fray Gerundio est un monde presque aussi disparu que celui de don Quichotte. Les sciences sacrées, l'apologétique, et par conséquent la prédication, ont éprouvé le besoin de nouvelles méthodes et d'une activité que la longue sécurité de la foi populaire avait trop fait oublier aux contemporains d'Isla.

Le langage même s'est profondément modifié : comme les costumes et les mœurs, il a beaucoup perdu de sa couleur et de son originalité. Une sorte d'idiome cosmopolite et international, fléau de la véritable langue, tend à envahir la prédication, non moins que le journal et le roman. Devant certaines banalités, on en vient vite à regretter les saillies un peu *gérondiennes* et les amusantes excentricités des sermons d'Isla. Mais grâce à Dieu, à l'heure qu'il est, il y a en Espagne, au moins autant qu'ailleurs, des prédicateurs d'un remarquable talent, et qui savent être, autant

(1) *El recíproco fin y uso de Dios y de los hombres... [illegible] del propio modo en lo que son el Sumo Ser y los otros seres... con los mejores arbitrios de pasar desde nuestro Todo-nada (nada doble) al que hemos de ser Nada-Todo.* Cité par Menendez Pelayo, *Heterodoxos esp.*, t. III, p. [illegible].

qu'il le faut, à la fois de leur pays et de leur temps. Et dans son ensemble, la prédication espagnole, la prédication populaire surtout, a gardé un cachet national intéressant à étudier.

Là, un observateur attentif retrouverait assurément quelques traces des vieux errements. L'appareil scolastique des majeures et des mineures, les interprétations subtiles et bizarres de l'Ecriture, les *conceptos* savants, l'emphase des grands mots éveillent parfois de singuliers échos dans l'oreille de quiconque a lu, soit *Fray Gerundio*, soit, ce qui est plus rare, les vieux sermons du temps de Charles II ou de Philippe V.

Il me souvient d'avoir entendu, un jour de fête, dans une église importante d'une très grande ville, un prédicateur des plus suivis, et qui méritait cette vogue par d'éminentes qualités. Il commentait l'évangile du jour : c'était la généalogie de Jésus-Christ d'après saint Mathieu : « *Abraham genuit Isaac; Isaac autem genuit Jacob; Jacob autem*, etc. » Le sermon était fort édifiant et instructif; mais durant quelques instants, l'argumentation de l'orateur porta sur le mot *autem* : « *Notad el pero*, disait-il; remarquez bien le *mais*. » Il démontrait, en souriant, par ce *mais*, avec beaucoup d'esprit, le péché originel, et le privilège qu'eut la Sainte Vierge d'en être exemptée. C'était étrange, mais intéressant; il en est qui ne sont qu'étranges.

Cette anecdote nous permet de constater que la doctrine de *Fray Gerundio* n'est point encore entièrement hors de saison. *Don Quichotte* a perdu depuis bien longtemps son utilité immédiate, car ni les romans

chevaleresques, ni même, hélas! les tentations d'héroïque folie ne sont plus guère aujourd'hui un danger pour l'esprit public; mais le roman d'Isla renferme pour ses compatriotes, avec l'agrément littéraire, un enseignement toujours opportun.

Et pourquoi dire seulement pour ses compatriotes? Les écueils de la composition oratoire, et surtout du sermon, ne sont-ils pas à peu près les mêmes dans toutes les langues? Les homélies de l'archevêque de Grenade sont-elles espagnoles ou françaises?

Et s'il est vrai que gongorisme, euphuisme, préciosité, *secentismo* (il y a bien d'autres appellations encore), ne sont après tout que les noms divers d'une même maladie, universelle et éternelle comme l'esprit humain, concluons que *Fray Gerundio*, qui a guéri par le rire un des accès de ce mal, contient une vertu capable de profiter un jour ou l'autre à quiconque fait métier de parler ou d'écrire, en tous temps et par tous pays.

CONCLUSION

C'est une grave erreur que de nommer pêle-mêle, comme le fait quelque part un historien de la littérature espagnole (1), « les Isla et les Feijóo, » avec les Huerta, les Iglesias, les Arriaga, comme adversaires jurés de l'école française au dix-huitième siècle. J'espère l'avoir montré : dans tout le cours de ce siècle, les doctrines de la décadence, si puissantes encore, ne reçurent point de coup plus mortel, ni la saine influence française de secours plus efficace, que l'apparition de *Fray Gerundio.*

S'il en fallait une nouvelle preuve, je m'appuierais sur la préface qu'avait préparée vers 1808, pour une édition projetée du *Gerundio*, un écrivain qu'on ne saurait taxer d'hostilité à l'égard de l'école française. Leandro Moratin y donne à Isla des éloges que nous

(1) Ad. de Puybusque. *Histoire comparée des littératures espagnole et française.* Tome II, dernier chapitre.

serions presque tentés de trouver exagérés, s'ils venaient d'un juge moins compétent. Il applaudit sans réserve son érudition, son bonheur dans la peinture des caractères et des mœurs locales, les grâces de son style : il déclare son œuvre « la plus docte en son genre, la plus utile, la plus digne de louange qu'ait produite la littérature espagnole au dix-huitième siècle. »

La réforme de Luzan, restée dans le domaine idéal du Parnasse, demeura très longtemps sans résultats (1). Isla transporta la lutte dans l'arène décisive de la prose oratoire, et, avec des armes dont son zèle naïf ne mesura pas assez la portée, il y remporta une victoire difficile et féconde.

« Seul, dit encore Moratin, Isla était capable de mener à bien une telle entreprise, parce que, seul à son époque, il unissait à une solide instruction théologique et philosophique, à la pratique de l'art oratoire, à la connaissance des meilleurs écrivains anciens et modernes, et au bon goût littéraire, l'invention, l'esprit, l'agrément et la pureté du style, et une facilité admirable dans l'usage de sa langue maternelle, alors comme aujourd'hui si peu étudiée (2) ».

(1) C'est ce que fait remarquer, quoique avec un peu d'exagération, Leandro Moratin, dans la vie de son père (*Obras de Moratin*, B. A. E., t. II, p. I et suiv.). Cf. don Francisco Fernandez González, *Historia de la crítica literaria en España*, p. 27.

(2) Leandro Moratin, *Obras póstumas*, tomo III, pp. [illegible]. *Prólogo para una nueva edición de Fray Gerundio*. Moratin fait de cette préface, écrite au début du règne de Joseph, un réquisitoire contre les [illegible] institutions de l'Espagne. Il prétend même (étrange effet des préoccupations politiques!) que les prédicateurs apprenaient dans le Gerundio à ne point déclamer contre le nouveau gouvernement.

Sans doute, c'est l'idéal national des Grenade et des Vieira qu'Isla propose à la chaire espagnole, et il s'irrite contre les mauvais copistes de Bourdaloue autant que contre les *Gerundios* eux-mêmes. Mais cette discrète et ferme attitude m'a paru précisément caractériser l'esprit et les œuvres du P. de Isla, réduire à l'unité ses travaux multiples, expliquer ses défauts comme ses qualités. Il occupe dans son siècle une place bien à lui : isolé au milieu d'une époque stérile, satirique mordant, critique élevé et solide, amusant peintre de mœurs, écrivain de race, spirituel et populaire entre tous, là ne se borna point son mérite et son rôle.

Héritier très orthodoxe de toutes les traditions religieuses et littéraires de l'Espagne du seizième siècle, mais luttant aussi contre toutes les vieilles écoles de routine et de mauvais goût, il traçait, il indiquait du moins, dans la mesure de ses forces, la voie d'une réforme qu'il croyait possible, sage et modérée, et qui n'eût sacrifié ni le passé à l'avenir, ni l'originalité espagnole à l'influence étrangère.

Mais la rareté des talents, les révolutions et les troubles, la perfection même de cet idéal empêchèrent qu'il ne fût alors réalisé. Dans le domaine littéraire, au théâtre comme dans la chaire, dans la poésie comme dans le roman ou la prose philosophique, depuis Luzan, Montiano et la réaction nationale de la Huerta jusqu'à Melendez Valdès et aux Moratin, tous man-

Isla eût été bien surpris s'il eût su qu'on ferait de son livre, trente ans après sa mort, un pareil usage.

quèrent, ou de vigueur pour atteindre le but, ou de mesure pour respecter les limites délicates qu'avait marquées en se jouant le sûr instinct du P. de Isla.

Il y a un siècle qu'Isla est mort. La situation a-t-elle beaucoup changé ? Les écrivains espagnols (et ils sont nombreux), qui depuis lors ont bien mérité de leur pays, ont-ils fait autre chose que de remplir à leur manière le programme entrevu par le Jésuite, en travaillant à ranimer les grandes traditions littéraires de l'Espagne, à exploiter les richesses trop ignorées de sa langue ?

En revenant, par un rapide coup d'œil, sur la longue carrière du P. de Isla, il me semble qu'on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration sympathique pour l'homme et pour l'écrivain.

Cette vie de quatre-vingts ans n'est remplie que de vertus et d'épreuves. Durement atteint dans toutes ses affections, Isla mourut dans l'exil, fidèle à son Ordre détruit, à son pays, à ses amis, à sa tâche laborieuse d'écrivain, fidèle à la franche gaieté de son caractère.

Je souhaite que ceux qui auront parcouru ces pages placent en bon lieu dans leur souvenir ce Jésuite espagnol du dix-huitième siècle, joyeux pourfendeur de moines et de prêcheurs extravagants. Qu'ils ne cherchent pas à le confondre dans le groupe, un peu trop poli ou trop effacé, des lettrés français qui furent ses confrères, Rapin, Bouhours, Desbillons ; qu'ils le mettent plutôt en compagnie des orateurs sacrés dont il fut l'admirateur et le disciple : qu'ils se le figurent écoutant tour à tour les accents de Bourdaloue, de Se-

gneri, de Vieira ; qu'ils le voient s'égayant des malices de Gresset, ou mieux encore riant aux éclats dans un coin avec le P. Garasse, qui lui conte tout bas de bonnes histoires, propres à figurer dans le *Gerundio*.

En tout cas, ceux qui auront fait la connaissance du P. de Isla aimeront, je l'espère, à saluer d'un franc sourire, quand elle repassera devant leur esprit, sa figure originale, au regard à la fois naïf et narquois.

APPENDICES

APPENDICE I

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

J'ai constamment sous les yeux la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, 2e édition, par les PP. A. de Backer et Sommervogel, tome II, col. 267, et tome III, col. 2262. Je désignerai cet ouvrage, pour abréger, par le nom du premier de ses deux auteurs, et je me contenterai de signaler les additions ou rectifications que je puis apporter à cette excellente notice. Je sépare les œuvres imprimées des œuvres inédites, et, dans chacune de ces deux catégories, les ouvrages originaux des traductions. Le signe + indique les ouvrages pseudonymes. Autant que possible, je range les œuvres imprimées selon la date de leur publication ; les œuvres inédites selon la date probable de leur composition. A moins d'indication contraire, le format indiqué est l'ancien format espagnol.

I. — ŒUVRES IMPRIMÉES

1. — Œuvres originales.

1. + *Carta de un Residente en la Corte de Madrid para otro Residente en la Corte de Roma*, in-4°, s. l. n. d. (1725). Voir ci-dessus, chap. I, p. 9, note 2.

2. *La Juventud triunfante, representada en las fiestas, con que celebró el Colegio Real de la Compañía de Jesus de Salamanca la Canonizacion de San Luis Gonzaga, y San Stanislao Kostka, y con que aplaudió la Proteccion de las Escuelas Jesuiticas, assignadas á San Luis Gonzaga por Nuestro SS. Padre Benedicto XIII.* — Obra escrita por un Ingenio de Salamanca, y dada á la estampa de órden del Señor D. Rodrigo Cavallero y Llanes, del Consejo de Su Majestad en el Supremo de guerra, Intendente general de Castilla y sus Fronteras, Corregidor de Salamanca, etc. Quien la dedica al Serenissimo Señor Don Fernando Príncipe de las Asturias. — Con licencia : en Salamanca, por Eugenio Garcia de Honorato y San Miguel, in-4°, s. d. (1727), pp. 411.

C'est l'édition princeps. De Backer en signale deux autres, et ajoute : « On dit que cette pièce a été composée par les PP. Isla et Louis de Lossada. » La chose est certaine. Voir ci-dessus, chap. III, p. 43.

De Backer continue : « La pièce qui suit est-elle différente de celle-ci ?

Descripcion de la máscara o mogiganga que hicieron los Jóvenes Teólogos en la ciudad de Salamanca, con motivo de la canonizacion de San Luis Gonzaga y San Estanislao de Koska. Por el Padre Joseph Francisco de Isla, de la extinguida Compañía de Jesus. — Madrid, Espinosa, 1787, in-8°.»

Cet ouvrage est un extrait du précédent ; il comprend

environ le dernier quart du livre, pp. 291-409 de la première édition. Il ne reproduit pas les Dédicaces ni autres pièces préliminaires de la *Juventud*, mais il a une dédicace *al Señor don Policarpo de Chinchilla Galiano*, etc., signée *Miguel de Curruncunyesca*, et une *nota prévia* de l'éditeur.

3. *Triunfo del amor y de la Lealtad, Dia Grande de Navarra*. Madrid, 1746, in-8°. Voir ci-dessus, chap. IV, p. 62. Les fameuses fêtes de Pampelune eurent lieu le 21 août 1746 ; la relation d'Isla parut peu de semaines après. L'édition, quoique abondante, fut enlevée immédiatement, ainsi qu'une réimpression qui se fit presque en même temps à Saragosse, augmentée de la lettre d'éloge de Don Leopoldo Jerónimo de Puig. — La seconde édition de Madrid, s. d., in-4°, 6 ff. n. ch., pp. 92, est de la fin de cette même année 1746 ; elle contient, avec la lettre de D. Jerónimo de Puig, l'apologie écrite par Isla lui-même ; cette édition a servi de modèle à toutes les autres. Monlau en signale une, omise par de Backer : Madrid, in-8°, 1793, avec portrait. — La Bibl. Nac. de Madrid (V. 86), possède un manuscrit du *Gran Dia de Navarra, con adiciones para la segunda edicion*.

4. Dictamen del R^{mo} Padre Joseph Francisco de Isla, de la Compañía de Jesus, Maestro de Teología y Prefecto de la Congregacion de la Buena Muerte en su Colegio de San Ygnacio. Valladolid, a 14 de abril de 1750. — 3 ff. non chif. en tête de l'ouvrage du P. Ant. Guerra, S. J. : *La Muger prudente*.

5. + *Historia del famoso Predicador Fray Gerundio de Campazas, alias Zotes*.

Je divise cet article en cinq parties : 1° Éditions dignes de remarque ; 2° Manuscrits de *Fray Gerundio* ; 3° Pièces imprimées concernant *Fray Gerundio* ; 4° Pièces manuscrites concernant *Fray Gerundio* ; 5° Traductions ou imitations.

1. — ÉDITIONS DIGNES DE REMARQUE

1758. *Historia del famoso Predicador Fray Gerundio de Campazas, alias Zotes. Escrita por el Lic*do *Don Francisco Lobon de Salazar, Presbytero, Beneficiado de Preste en las Villas de Aguilar y de Villagarcia de Campos, Cura en la Parroquial de San Pedro de esta, y Opositor á Cáthedras en la Universidad de la Ciudad de Valladolid. Quien la dedica al Público. Tomo Primero. Con privilegio. En Madrid. En la Imprenta de D. Gabriel Ramirez, Calle de Atocha, frente del Convento de Trinitarios Calzados. Año de 1758.* In-4°, pp. 395. C'est l'édition *princeps* du tome Ier.

Brunet, Graesse, de Backer, etc., se trompent en indiquant à cette même date une édition du tome IIe. On allait commencer l'impression de ce volume quand l'Inquisition arrêta tout.

1768. *Édition princeps du tome second*, furtive et horriblement fautive, s. l. n. d., in-4°, pp. 379. — M. Lidforss (*advertencia preliminar* à l'édition de Leipsig, 1885, p. IX), dit qu'il n'avait trouvé nulle part jusqu'ici l'indication de cette édition : elle est pourtant décrite fort exactement par de Backer, qui l'a vue. Même observation pour l'édition suivante.

1770. *2e édition du tome Ier*, s. l. n. d., in-4°, pp. 373. Ce volume correspond exactement pour le format, le titre et le caractère, au tome second de 1768.

1770. *2e édition du tome II : « En Campazas, á costa de los herederos de Fray Gerundio »*, in-4°, pp. 313. — Correspond, au contraire, au tome Ier de 1758.

1787. *Troisième édition des tomes I et II*, probablement imprimée en France, — à Bayonne, dit Salvá, — in-4°, pp. 480 et 376. Le tome second offre un texte plus correct et plus complet que celui des deux éditions précédentes ;

et, d'après la conjecture de M. Lidforss, ce texte provient d'un autre manuscrit.

1787. *Première édition du tome III*, c'est-à-dire de la *coleccion de varias piezas relativas á la obra de Fray Gerundio; en Campazas*, in-4°. Ce volume est identique, pour l'extérieur, non aux deux tomes précédents imprimés cette même année, mais au tome Ier de 1758, et au tome II de 1770. Il est formé de deux parties, dont chacune a sa pagination. Je décris plus loin les pièces qu'il contient.

Les éditions postérieures, dont plusieurs sont publiées ou au moins imprimées en France (par les juifs de Bayonne, dit Moratin), n'offrent rien de spécialement remarquable.

On peut signaler les suivantes :

1804, — 1813. De Backer dit, à tort, après Brunet et Graesse, que cette édition contient « une troisième partie *imprimée pour la première fois* ». Ce sont les *varias piezas*, déjà publiées en 1787.

1820 (2 éditions). — 1822. — 1824 (2 éditions). — 1830. — 1835. — 1842. — 1846 (2 éditions).

1850. Edition de M. Monlau, dans le tome XV de la *Bibliotheca de Aut. españoles*.

La collection des *varias piezas* est augmentée.

1885. Edition Lidforss, dont voici le titre :

El P. Isla. — Historia del famoso Predicador... etc. *Primera edicion entera, hecha sobre la edicion principe de 1758, y el manuscrito autógrafo del autor, por D. Eduardo Lidforss, catedrático del número en la R. Universidad de Lund*. Leipzig, Brockhaus, 1885. 2 vol. in-8° français, pp. xxiv-255 et vi-249. Ces volumes forment les tomes XLII et XLIII de la *coleccion de autores españoles*, de Brockhaus.

2. — MANUSCRITS DE « FRAY GERUNDIO »

Je ne connais pas de manuscrit autographe de la première partie. L'existence de l'édition originale et authentique de 1758 rend cette absence un peu moins regrettable.

Voici la description du manuscrit autographe de la seconde partie, mis à profit par M. Lidforss pour son édition. (Bibl. nac. de Madrid, p. 194.)

Historia del Famoso Predicador Fr. Gerundio de Campazos alias Zotes. Parte segunda... etc. Manuscrit in-4°, de 184 feuillets utiles, plus 23 feuillets blancs. Nombreuses ratures, corrections et surcharges. Tous les feuillets sont signés et authentiqués par D. Joseph Antonio de Yarza, escribano de cámara.

La même Bibliothèque possède deux autres copies, datant du siècle dernier, que je n'ai pas vues. L'une (in-4°, 526 ff.) doit contenir les deux parties ; l'autre (in-4°, 274 ff.) n'en renferme probablement qu'une. De Backer dit que la seconde partie se conserve en manuscrit dans la Bibliothèque de Salamanque. Mes renseignements personnels contredisent cette assertion.

On ne sait ce qu'est devenu le manuscrit (contenant tout l'ouvrage), dont Isla, vers 1770, fit présent à Baretti, et sur lequel fut faite la traduction anglaise. Ce manuscrit, d'après l'avertissement mis en tête de cette traduction, était en partie de la main de l'auteur, en partie de celle d'un copiste assez soigneux.

J'ai trouvé au *British Mus.* (*Add. 5888*) un manuscrit de la seconde partie que je n'ai vu signalé nulle part, pas même dans le *Catalogue of the manuscripts in the spanish language*, de D. Pascual de Gayangos. C'est un volume in-4°, de 274 ff., écrit du vivant d'Isla. L'écriture est espagnole. Sur le feuillet de garde on lit : *Presented by the*

Rev. Mr. Penneck. Jan. 10, 1772. En collationnant le texte de ce manuscrit, soit avec l'édition princeps de la seconde partie (1768), soit avec l'édition de 1787 (qui provient d'un autre manuscrit que celle de 1768), soit avec l'édition anglaise, soit enfin avec l'édition Lidforss, faite sur le manuscrit autographe, — j'ai constaté que le texte du manuscrit qui nous occupe ne peut s'identifier avec aucun des textes que je viens d'énumérer. Bien que très fautif, il l'est moins que le texte de 1768. Il contient même un certain nombre de passages qui ne se trouvent que dans l'édition Lidforss, et dans ces passages comme ailleurs, il offre, par rapport aux textes connus, de nombreuses variantes, qui m'ont paru peu dignes d'attention.

3. — PIÈCES IMPRIMÉES CONCERNANT « FRAY GERUNDIO »

Voici le détail de la *coleccion de varias piezas,* publiée pour la première fois en 1787 :

Après un *prólogo* daté du 20 septembre *1790*, on trouve :

1. *Carta de un Padre carmelita Descalzo al Rmo P. Isla,* signée *Fray Amador de la Verdad*, pp. 1-10.

Le vrai auteur de cette lettre était un certain « don Juan de Chindurza, oficial segundo de la Secretaria de Estado ». (B. A. E., t. XV, p. 259, note.) Ce pamphlet, injurieux surtout à la Compagnie de Jesus, avait d'abord paru imprimé à part, sous ce titre : *Copia de carta escrita al R. P. Isla, de la Comp. de Jesus, autor de Fr. Gerundio de Campazas*, in-8°, p. 12. Il fut dénoncé à l'Inquisition. (Voir *Expediente sobre la obra de Fr. Ger.*)

2. *Carta del P. Marquina al autor de la aplaudida historia de Fray Gerundio de Campazas*, pp. 10-42.

Autre édition du même opuscule :

« *Jesus Maria y Joseph. Repara que un cathólico Apostólico Romano, suplica tengan presentes los que se hallasen con la historia de Fr. Gerundio* », in-8°, s. l. n. d., p. 197.

3. *Diálogo entro el cura del Zángano y el guardian de Loriana... sobre Fray Gerundio..., defensa del P. Isla,* pp. 43-54.

4. *El circunloquio del Padre José Francisco de Isla,* pp. 55-89.

Cet opuscule est une excellente apologie de Fray Gerundio, pleine de faits curieux.

L'édition de 1787, et même celle de Rivadeneyra, ne reproduisent que la première partie de cet opuscule. Je l'ai trouvé complet sous le titre suivant:

Folio volante sobre la vida del famoso Fray Gerundio de Campazas, dividido en dos partes, y son circumloquio primero. Circumloquio segundo. En Viena de Austria (?), con privilegio de sus Magestades Cesáreas. MDCC. LVIII, in-8°, pp. 99.

5. *Cartas apologéticas en defensa del autor é historia de Fray Gerundio, contra el papel que dió á luz el penitente del M. R. P. Marquina, impresas á costa de un apasionado de la dilatada familia de los Zotes y Rebollos. En Campazas, año de 1787, con lic.*, pp. 1-177.

Ces quatre longues lettres, *écrites par Isla*, sont vraiment dignes de l'ouvrage dont elles font l'apologie.

6. *Contra el famoso Predicador Fray Gerundio... y contra su autor... endechas del P. Marco*, pp. 178-183.

7. *Contra Fray Gerundio, un cocinero de cierta religion, décimas*, pp. 183-184.

8. *Memorial de un Gerundio converso*, pp. 185-202.

9. *Noticioso Fray Gerundio de que le busca su autor, le participa su paradero...* Del Padre Isla (?), pp. 202-206.

10. *Del Padre Isla (?) décimas*, pp. 206-207.

11. *Aseguran ser de un novicio de la Compañía de Jesus las seguidillas siguientes*, pp. 207, 208.

Table de toutes les pièces contenues dans le 3e vol., 1 f.

Dans B. A. E, t. XV, la collection des *varias piezas re-*

lativas á la obra de Fr. Gerundio s'est enrichie des opuscules suivants:

Apologia de don N. Cernadas contra los reparos de Fray Matías Marquina (p. 271-297).

Carta escrita por el barbero de Corpa á don José Mainó y Ribes, Doctor en theologia y leyes, etc. (pp. 359-365). Cette pièce, qui attaque le traducteur et l'apologiste du *Barbadinho*, est-elle d'Isla, comme l'affirme la lettre suivante : *Carta del P. don Juan de Aravaca en respuesta á otra de don Agustin de Montiano* (pp. 365-366)?

Don Juan de Aravaca, missionnaire de l'Oratoire du Sauveur, est loué dans *Fray Gerundio* comme prédicateur *de l'école française;* mais il refusa d'approuver officiellement le livre d'Isla ; de là, à son dire, la colère du Jésuite contre lui. La *Carta del Barbero de Corpa* le malmène fort, et à son tour, dans sa lettre à Montiano, Aravaca injurie notre écrivain avec une violence sans dignité.

Carta de Lucio Comitolo, elogiando la obra (p. 366). *Los aldeanos criticos, ó cartas criticas sobre lo que se verá* (v. ci-dessus, chap. XIV, p. 320) (pp. 367-387.)

Cartas que con motivo de la publicacion de los Aldeanos críticos *mediaron entre el Conde de Peñaflorida y... el P. Isla* (pp. 387-392.)

Romance contra Fray Gerundio, escrito por el marques de la Olmeda (p. 393).

Carta en romance de Fr. Supino á Fr. Gerundio (p. 394).

Al ente sin sustancia... y fingido Fray Amador de la Verdad (p. 394).

Un apasionado de la verdad, en favor de la historia de Fray Gerundio (pp. 395-96).

Voici l'indication de quelques autres pièces imprimées non comprises dans les collections précédentes :

Anatomía del Cuerpo de Fray Gerundio, y apología de su alma. Haciala un apasionado del author. Para dedicarla al público. En Madrid, año de 1759, in-8, pp. 106. *A la fin :*

se hallará en Bayona en casa de M. Holsch, commerciante.

— *Carta crítica de la historia de Fray Gerundio de Campazas*. Barcelona, Imprenta de la Vª é hijos de D. Ant. Brusi, 1822, 4 ff.

Cette lettre, qui juge fort sévèrement l'œuvre d'Isla, est attribuée par Corminas (*Escritores catalanes*) à D. Franc. Pou. Elle est reproduite par Dion. Hidalgo, dans son *Diccionario de Bibliografía española*, tome III, p. 236.

On trouve une analyse de *Fray Gerundio* dans le *Journal étranger:* 1760, avril, pp. 174-195; et juillet, pp. 146-160. Le premier article rend compte du but de l'ouvrage et du *Prólogo con morrion;* — le second analyse environ les deux premiers tiers du volume, avec quelques citations passablement traduites.

— L'*Esprit des Journaux*, de mars 1776, reproduit un article de l'*Espagne littéraire*, sur *Fray Gerundio;* les premiers chapitres sont analysés avec force contre-sens. « L'auteur, dit le journaliste, est le *feu* P. d'Isla, professeur de théologie au collège des Jésuites de Valladolid. » Isla, retiré à Bologne à cette époque, avait encore plus de cinq années à vivre.

4. — PIÈCES MANUSCRITES CONCERNANT « FRAY GERUNDIO »

— *Historia del famoso predicador Fray Gerundio de Campazas. Tomo quarto (formado con los siguientes escritos) :*

1. *Huerta* (P.) *Progresos y aventuras del desengañador de predicadores, Fr. Gerundio de Campazas, y primera mordedura y dentellada que ha experimentado Fray Amador de la Verdad. Romance lírico* (p. 1).

2. *Cotilla* (P.). *Justos merecidos elogios á Fr. Gerundio de Campazas por Fr. Supino del Participio* (p. 13), publié par Monlau, B. A. E., t. XV, p. 394).

3. *Benegasi contra Fr. Gerundio*, Soneto (p. 22).

4. *Versos qua en favor de Fr. Gerundio escribió el sacristam del colegio de la Compañia de Medina del Campo* (p. 23).

5. *Carta del Padre de las Barbas-Largas al P. Isla* (p. 35).

6. *Sobre el « fraile » de los Monges, argumento. Disputa literaria entre el P. Isla y el cura de Fruime sobre el tratamiento de Fray;* publiée dans les *obras de D. Ant. de Cernadas y Castro, cura de Fruime,* t. III. Madrid, 1779 (p. 81). Bibl. nac. de Madrid, H. 212, Ms. in-8, qui a appartenu à la bibliothèque de D. Agustin Durán).

— La Bibliothèque Mazarine possède, sous les cotes 3040, 3041 et 3042, un manuscrit en 3 vol. intitulé :

Colecion de los papeles mas principales que se escrivieras con motivo de haver salido á luz en el año de 1758 la ruidosa historia del famoso Predicador Fr. Gerundio de Campazas (alias Zotes) unos impugnándola y otros defendiéndola, igualmente que su verdadero autor el M. R. P. Jossef Franco de Ysla de la Compañia de Jesus. — En tres tomos.

Le premier volume contient, après un avis *al Lector* (ff. 2-5), plusieurs des pièces renfermées dans le ms. H. 212 de la Bibl. nac. de Madrid, manuscrit dont je viens de donner la table. Il n'y a point de pièce nouvelle.

Les tomes II et III contiennent les quatre *cartas apologéticas* du P. de Isla en réponse à Marquina.

— *Expediente sobre la obra de Fr. Gerundio* (v. ci-dessous).

— *Berbe resumen de la maravillosa vida y nacimiento del celebre Bufon del Evangelio, el Padre Supino de Isla, de la Compañia de Jesus, Procurador general del Paraguay y la toda la America,* etc. Cf. ci-dessus, chap. XIII. p. 294. Une copie de ce pamphlet existe à la Bibl. de l'Acad. d'histoire de Madrid, et une autre dans celle du collège de Nª Señora del Recuerdo, à Chammartin de la Rosa, près Madrid. Ce dernier manuscrit renferme encore :

El Uron prudente, politico, dogmático, que descubre quanta iniquidad se ocultaba en la celebrada historia del

famoso Fr. Gerundio... Tomo II, en que se declara la victoria que consiguió de todos los Gerundianos el prudentisimo Urón en el Libro de sus Reparos...; y respuestas á las cuatro cartas atribuidas á dicho P. Isla, Obra discretisima, eruditisima... etc...

Une note qui suit ce titre, et qui est signée *Palomares*, dit :

« Este disparatadísimo papel del Pe Fray Matías Marquina no llegó á manos del cruditísimo Pe Isla, y así no pudo responder á él, etc.

Vient ensuite, dans le même codex :

Carta apologética y prologética de el Urón prudente escrita al autor de la Hist. de Fray Gerundio... en respuesta á las cartas que ha divulgado : « Señor, yo soy aquel confesado tan rebelde, etc. A la fin de ce prologue (20 pp.), signé *el Urón*, se trouve cette note : « Sacado de el original ms. de su autor el Padre Marquina, y corregido. Hoy, 30 de marzo de 1760. *Palomares.* »

Suit, dans le même manuscrit :

Carta de un académico á uno de sus amigos sobre las impugnaciones á la Historia de Fray Gerundio, y en particular sobre las del Padre Fray Matías de Marquina, Religioso capuchino, y conventual en el de San Antonio del Prado de esta Corte. (55 pp.) : « Muy señor mio : No puede Vm. acreditar mejor la rectitud de su juicio que cuando sabe suspenderlo hasta quedar asegurado de la plena libertad de su entendimiento... »

A la fin : « Nro Sr. guarde á Vm. muchos años. Madrid, y julio 4 de 1758. »

Voir, au sujet de cet opuscule, ci-dessus, chap. xvi, p. 403.

— Salvá, dans son *Catalogue of spanish and portuguese books*, tome II, p. 105, sous la rubrique *Jesuitas*, cite, entre autres choses :

Glosa de don Luis de Valle Salazar sobre una carta del

P. Bermejo al P. Isla, ms. — Voir, à ce sujet, ci-dessus, chap. VIII, p. 120.

D'après Graesse et de Backer, le catalogue de la librairie Weigel, Leipzig, *3ᵉ supplément*, 1860, offrait en vente (36 ths.), un manuscrit « du P. de la Isla, auteur de *Fray Gerundio* ». C'était « une réponse ou plutôt une satire amère d'une critique de l'ouvrage ci-dessus, écrite par l'auteur à Bologne ». Ne serait-ce pas une copie des *cuatro cartas apologéticas* en réponse à Marquina, ou, ce qui rendrait la découverte de ce manuscrit plus désirable, une copie des lettres d'Isla à l'avocat Maymó, le traducteur du Barbadinho ?

De Backer cite encore (d'après le *Boletin Bibliográfico español*, t. X, n° 40) : *Cartas en pro y en contra de la historia de Fray Gerundio, por el P. Isla*. Un tomo grueso en 4° pergam., ms.

On pourrait probablement grossir sans trop de peine, mais aussi sans beaucoup de fruit, cette liste de pièces pour ou contre le fameux roman.

5. — TRADUCTIONS OU IMITATIONS DE « FRAY GERUNDIO »

J'ai parlé ailleurs de la traduction anglaise et de la traduction française. J'en répète ici les titres, avec ceux des traductions allemandes :

— *The history of the famous Preacher Friar Gerund of Campazas, otherwise Gerund Zotes. Translated from the spanish, in two volumes. London, printed by T. Davies and W. Flexney, 1772*. 2 vol. in-8°, pp. 564 et 541.

— *The history*, etc., même titre ; 2 vol. in-12. Dublin, Thomas Ewing, 1772, pp. 411 et 384.

— *Geschichte des Beruhmten Predigers Bruder Gerundio von Campazas, sonst Gerundio Zotes, in zwei Bänden. Aus dem Englischen. Leipzig bei Engelhard Benjamin Schwickert, 1773*, in-8°, 2 vol. Traduit par Justin Bertuch.

(Graesse et de Backer.) « Cette traduction, ajoute de Backer, est augmentée de bons mots ou plutôt de trivialités contre les catholiques. »

— *Gerundio von Campazas der Jüngere*, *von Ehrard Buz*, s. l., 1779, in-8°.

— *Des berühmten Predigers Gerundio von Kampazas, sonst Gerundio Zotes, Lotterie für die Herrn Prediger*, 1777 *Eine Uebersetzung aus dem spanischen des Gerundio selbst, bey Veridicus Ernst dem Aeltern*, in-8°, pp. 203 (par le P. Modeste Hahn, mineur conventuel de Würtzbourg). (*Nova Bibliotheca eccles. Friburgensis*, t. IV, p. 475-479.)

— *Histoire du fameux Prédicateur Frére Gérunde de Campazas, dit Zotès, écrite par le Père Jean Isla, sous le nom du Licencié don François Lobon de Salazar, Prêtre Bénéficier de Preste, d'Aquila et de Villagarcia de Campos, curé de la paroisse Saint-Pierre, professeur de théologie en l'Université de Valladolid. — Dédiée au public. Traduite de l'espagnol par F. Cardini. A Paris, chez Aimé André, libraire, quai des Augustins, 59. 1822*, in-8°, 2 vol., pp. 596 et 526.

Diverses publications espagnoles, périodiques ou autres, ont mis dans leur titre le nom de *Fray Gerundio*, sans avoir rien de commun avec l'œuvre d'Isla.

6. *Cartas de Juan de la Encina, contra un libro que escribió don Josef de Carmona, cirujano de la ciudad de Segovia, intitulado: Méthodo racional de curar sabañones.* — Ces lettres datent du séjour d'Isla à Ségovie, en 1732. La plus ancienne édition que j'aie vue et que décrive de Backer, est de 1784 ; elle porte le titre de *segunda edicion.* — Monlau dit qu'il n'a connaissance d'aucune édition *antérieure à 1758 ;* j'ai cru pouvoir m'appuyer sur ce renseignement, quoique incomplet, pour classer ici les *cartas de Juan de la Encina.* Dans une

lettre inédite de 1765, Isla fait allusion à un exemplaire imprimé.

La Bibliothèque Nationale de Madrid en possède un manuscrit.

7. *Cartas Familiares del P. Francisco de Isla*, Madrid, Impr. del Consejo de Indias, 1785, in-8°.

Les quatre premiers volumes de cette collection comprennent les lettres adressées à la sœur d'Isla et à son beau-frère, don Nicolas de Ayala ; il y en eut deux éditions, faites par les soins de Doña Maria-Francisca elle-même :

1° *Cartas familiares del P. Joseph Francisco de Isla, Madrid, 1785 et 1786. Imprenta del consejo de Indias* pour les 3 premiers volumes, et de *Manuel Gonzalez* pour le 4e, pp. 379, 380, 376 et 328, in-8°.

2° (*Même titre*). *Segunda edicion, Madrid, Viuda de Ibarra,* 1790 et 1791 : même nombre de pages.

Deux autres volumes, qui complètent à la fois les deux éditions précédentes, comprennent les *cartas escritas á varios sugetos. Tomo V, 1789, impr. de Manuel Gonzalez*, in-8°, pp. 350. — *Tomo VI, 1790, impr. de la Va de Ibarra*, in-8°, pp. 321.

Dans *B. A. E., t. XV*, M. Monlau a ajouté aux lettres contenues dans ces six volumes un certain nombre d'autres lettres, soit publiées, soit inédites.

La *carta del Barbero de Corpa* (indiquée ici par de Backer), appartient à l'article de *Fray Gerundio*. Les *Conversaciones entre Fabio y Silvio* (ibid.) me restent inconnues.

Je n'ai pas rencontré davantage la *Correspondance espagnole en espagnol et en français. Paris, Barrois, 1804*, in-8° : choix de lettres d'Isla à sa sœur et à son beau-frère.

Cartas familiares y escogidas del P. Isla... Barcelona. Cortezo y Ca, 1884, in-8° moderne, pp. 297.

8. *Coleccion de papeles critico-apologeticos, que en su*

juventud escribió el P. Joseph Francisco de Isla, de la Compañía de Jesus, contra el Dr Pedro de Aquenza, y el Bachiller don Diego de Torres, en defensa del R. P. Benito Gerónimo Feyjóo, y del Dr Martin Martinez. — Parte Primera. Con licencia, en Madrid, por don Antonio Espinosa: año 1788. Se hallará en la libreria de Pasqual Lopez, calle de la Montera, frente la Iglesia de San Luis, in-8°, pp. 136.

— *Coleccion de Papeles crítico-apologéticos, que escribió el P. Joseph Francisco de Isla, de la Compañia de Jesus. Parte segunda.* Ibid., in-8°, pp. 168.

— De Backer mentionne une édition antérieure, Madrid, Aznar, 1787, in-8°.

Quant à l'authenticité de ces écrits, voir ci-dessus, chap. III, p. 41.

Cet ouvrage se compose des pièces suivantes, publiées à propos de la controverse que souleva le premier volume du *Teatro crítico* de Feijóo (1726) :

Parte primera :

Prólogo, p. 5-8.

Blanda, suave, y melosa respuesta á los ferinos furiosos apuntamientos que en defensa de la medicina escribió el Dr D. Pedro Aquenza, pp. 9-48.

Un morceau sans titre, contre le *Templador médico* du Dr Ribera, pp. 49-54.

Carta gratulatoria que escribió en nombre de un médico de Sevilla contra el dicho Doctor Aquenza, pp. 55-69.

Glosas interlineales, puestas y publicadas con el nombre del Licenciado Pedro Fernandez, á las Postdatas de Torres, en defensa del D. Martinez, y del Teatro crítico universal : dedicadas al mismo señor Bachiller don Diego de Torres, profesor de Filosofiá y Matematicas...

Carta al señor don Diego de Torres, y se le suplica valga por Dedicatoria, Proemio, Prólogo..., pp. 71-93.

Glosas de Fernandez á las Postdatas de Torres, pages 94-132.

PARTE SEGUNDA :

Blanda, suave, y melosa curacion del escrupuloso y de sus flatos espirituales, pp. 3-82.

Un morceau sans titre, contre l'*Estado critico* et l'*anti-teatro Delfico*, pp. 83-88.

Correccion fraterna del Aquenza fingido en obsequio del Aquenza verdadero, pp. 89-120.

Breves apuntamientos en defensa de la medicina y de los médicos contra el Teatro critico universal, por el Doct. D. Pedro Aquenza, Proto-Médico general del Reyno de Cerdeña, pp. 121-168. (C'est l'opuscule attaqué par l'auteur des pièces qui précèdent.)

9. — *Rebusco de las obras literarias, asi en prosa como en verso, del P. Josef Franc. de Isla, de la extinguida Compañía de Jesus, 1790, Madrid, Aznar*, in-8°, pp. 268.

Deuxième édition (augmentée). *Même titre*. Ibid. 1797, 2 vol. in-8°, pp. 250 et 237.

La sœur et les amis d'Isla protestèrent contre ces recueils apocryphes, œuvres d'*avides imprimeurs*. Toutefois, la seconde édition renferme, outre quelques lettres, dédicaces, pièces de vers, etc., extraites de plusieurs ouvrages d'Isla, quarante-quatre lettres authentiques, adressées pour la plupart de Ségovie (1740-1744), à un certain D. Gerónimo, probablement don Leopoldo Gerónimo Puig, l'un des rédacteurs du *Diario de los Literatos*. Ces lettres ont été insérées par M. Monlau, dans *B. A. E.*, t. XV.

Le *Rebusco* contient encore plusieurs *cartas criticas* adressées, sous des noms supposés, au même *Diario*, au sujet de méchants poèmes du temps. Rien n'oblige à croire que ces pièces sont d'Isla ; mais il me serait difficile de démontrer le contraire.

Au reste, voici l'index de la seconde édition du *Rebusco*, avec le jugement que je crois pouvoir porter sur chacune des pièces qu'elle contient :

Indice del tomo primero.

El Tapa-boca. Papel del P. Isla, respondiendo á otro con que el Doctor Araujo criticó los Discursos del Rmo. Feijóo sobre la Medicina (pág. 1) (*douteux*).

Carta apologética que escribió el P. Isla á los Autores del Diario de los Literatos de España, sobre la *Vida de San Antonio Abad*, que publicó en Octavas D. Pedro Nolasco de Ocejo (p. 45) (*douteux*).

Carta que con el nombre de Jorge Pitillas escribió el P. Isla á los mismos, acompañando una Sátira contra los malos Escritores de este siglo (p. 80) (*fausse attribution, v. ci-dessus, p. 59*).

Sátira contra los malos Escritores de este Siglo. Por un Anónimo (p. 83) (*fausse attribution, v. ibid.*).

Carta Apologética que escribió el P. Isla á los Autores del Diario de los Literatos de España sobre el *rasgo Epico verídica Epiphonema*, etc., del Doctor D. Joaquin Cassés y Xaló (p. 104) (*douteux*).

Sátira á las Damas que usan de afeytes, y desmienten su estatura con lo desmesurado de los tacones (p. 141) (*authentique* : *Fray Ger.* l. V, cap. IX, nº 18).

Otra á las que degenerando del carácter español, afectán ser estrangeras. etc. (p. 143) (*authentique* : *Fray Ger.*, lib. IV, cap. VIII, nº 28).

Varias cartas familiares (p. 147) (*authent.*).

Carta del Rmo. P. Isla á D. Leopoldo Gerónimo Puig en accion de gracias de la que este escribió á un amigo suyo, residente, y vecino de la Ciudad de Pamplona, sobre la historia, y pasages que ocurrieron en la formacion del Papel *Dia grande de Navarra*, etc. (p. 183) (*authent.*).

Fábula en verso Castellano tomada de Fedro, hecha para demostrar no temia á un Autor, que pretendió impugnarle cierta obra (p. 224) (*authent.*).

Carta que en respuesta de unas Décimas escribió el P. Isla á D. Diego Antonio Cernadas sobre el tratamiento del *Fray* (p. 225) (*authent.*).

Carta en verso escrita por un desterrado á un amigo suyo, etc. (p. 237) (*douteux*).

Indice del tomo segundo.

Cartas familiares á varios sugetos, escritas por el P. Isla (pág. 3) (*authent.*).

Papel con que remitió el libro intitulado *La Juventud triunfante* al Sr. D. Rodrigo Caballero y Llanes (p. 69) (*authent.*).

Introduccion que puso al dicho libro (p. 73) (*authent.*).

Décimas á varios asuntos (p. 76) (*douteux*).

Dedicatoria con que puso á los Reales Pies de la Magestad del Sr. Rey D. Fernando el VI el tomo primero de la Obra del *Año christiano* (p. 81) (*authent.*).

Dedicatoria al Excmo Sr. D. Cenon Somodevilla, Marqués de la Ensenada, con ocasion de remitirle el tomo secundo del *Año Christiano* (p. 125) (*authent.*)

Carta escrita á D. Francisco Crespo Ortiz, dedicandole el tomo tercero del *Año Christiano* (p. 133) (*authent.*).

Carta al Illmo Sr. D. Francisco de Añoa y Bustos, del Consejo de S. M., Arzobispo de Zaragoza, avisando la salida del quarto tomo del *Año Christiano* (p. 141) (*authentique*).

Carta con que acompañó el quinto tomo del *Año Christiano* al ilustrísimo Sr. D. Francisco Alexandro de Bocanegra y Xibaxa, Obispo de Guadix, y Baza (p. 156) (*authent.*).

Gazeta critica de esta y otras muchas partes (p. 182) (*douteux*).

Carta que escribió el P. Josef Francisco de Isla, vindi-

cándose de la falsa voz que le hacía Autor del Papel de la *Derrota de los Alanos* (p. 192) (*douteux*).

Del P. Isla *Octavas á la devocion de S. Estanislao de Koska* (p. 219) (*authent.*).

Otras Décimas á varios asuntos (p. 221) (*douteux*).

Epigrama de Marcial, traducido con motivo de escribir una Obra, contra otra del P. Isla (p. 225) (*authent.*).

Contra un supuesto Médico, Quintilla (p. 226) (*douteux*).

Traduccion del Epigrama 2. del libro I de Juan de Owen (p. 226) (*authent.*).

Queriendo ridiculizar la costumbre de los combites, en que se dicen algunos versos (p. 227) (*authent.*).

Carta de un Desterrado á un amigo (p. 229) (*douteux*).

— Quant au *Mercurio General de Europa*, *Sueño en verso*, *Cartas atrasadas del Parnaso*, *Verdadero poeta soñador*, et autres productions qui furent publiées sous le nom d'Isla, elles sont apocryphes.

10. — *Sermones morales del P. Joseph Francisco de Isla, de la Compañía de Jesus. Tomo I*, Madrid 1792, en la imprenta de la viuda de don Joaquin Ibarra, *con los licencias necessarias*, in-4°, pp. 392.

Même titre, *Tomo II*, *1792*, pp. 411.

Sermones Panegíricos del P., etc. *Tomo III*, *1792*, pp. 395.

Même titre. Tomo IV, *1793*, pp. 387.

Même titre. Tomo V, *1793*, pp. 388.

Même titre. Tomo VI, *1793*, pp. XVIII-399.

Belle édition, rare aujourd'hui, avec la liste des souscripteurs en tête du Tome VI.

11. — *Obras escogidas del Padre José Francisco de Isla, con una noticia de su vida y escritos por don Pedro Felipe Monlau.* (Tome XV de la *Biblioteca de Autores españoles.*) Madrid, Rivadeneyra, editor, 1876, in-4° mod. à 2 col., pp. XXXVII-632.

Cette édition renferme:

Noticia de la Vida y obras del P. Isla, pp. I-XXXVII.

Triunfo del amor y de la lealtad, dia Grande de Navarra, pp. 1-31.

Historia del famoso predicador, avec la *coleccion de varios escritos*, pp. 32-402.

Cartas de Juan de la Encina, pp. 403-422.

Cartas familiares, pp. 423-632.

12. *Memorial en nombre de las cuatro provincios de España de la Compañia de Jesus desterradas del Reino, á S. M. el Rey Don Cárlos III, por el P. José Francisco de Isla de la misma Compañia* (*De la Revista Religiosa de El Siglo Futuro*). *Madrid, imp. de F. Maroto é hijos*, 1882, in-8° mod., pp. 232.

Prólogo, signé : J. E. de Uriarte, pp. 1-8.

Memorial, pp. 8-232.

2. — Traductions ou éditions faites par Isla.

1. *El Héroe Español, Historia del Emperador Teodosio el Grande, sacada de la que dió á luz en lengua francesa el Ilustrisimo Fléchier, obispo de Nimes, por el P. Josef Francisco de Isla, de la Compañia de Jesus.* La dédicace du premier volume (al mui noble, mui leal y mui antiguo Ayuntamiento de la ilustre villa de Valderas) est datée de Segovia, *último dia del año de 1730.* — Celle du second (al Ilustrisimo Señor D. Francisco de Perea y Porras, arzobispo de Granada, del consejo de S. M.) est datée de Segovia, á 21 de marzo, de 1731. Outre la première édition, *Madrid, 1731*, 2 vol. in-8°, il y en eut plusieurs autres. Je connais la suivante: *Madrid, por Miguel Escribano, año de 1783.* In-8°, 2 v., pp. 261 et 288.

2. *Compendio de la historia de España, escrito en francés por el R. P. Duchesne, maestro de sus Altezas Reales los señores Infantes de España. Traducido al Castellano, por el R. P. Josef Francisco de Isla, con algunas notas criticas,*

que pueden servir de suplemento, por el mismo Traductor (Lyon, 1750, Cramer, 2 v. in-8°).

Du vivant d'Isla, il se fit plusieurs autres éditions, que des libraires peu scrupuleux entreprenaient à l'insu de l'auteur. La seconde, *Ambéres, 1754*, fut, dit Isla, imprimée en Allemagne (*cartas*, á su cuñado, 20). A partir de 1759, presque toutes les éditions portent cette mention : *Corregido y emendado de órden del Consejo.* Caballero dit à ce propos : « Ego nullam aliam correctionem video quam *omissionem reprehensionis quam* Isla protulit cujusdam vectigalis alcabala dicti... » (1). — Voici quelques éditions que ne mentionne pas de Backer :

— *Barcelona, en la oficina de Cárlos Gibert y Tutó, 1780*, in-8°, 2 v., pp. XLVI-364 et 469.

— *Ibid.* (réimpression) 1789.

— Alcalá, 1785, en la oficina de don Isidro Lopez, in-8°, 2 vol., pp. XLVI-352 et 448 et 1 carte.

— L'ouvrage fait partie du t. VI de la *Escuela del pueblo, páginas de enseñanza universal,...* su director D. Wenceslao Ayguals de Izco. Madrid, A. Gonzalez, 1852-53, in-8°, 17 vol.

3. Quelques éditions contiennent, joint au *Compendio de la historia de Esp.*, le *Sumario de la historia eclesiástica en verso*, composé par Isla, et qui paraît avoir été publié d'abord séparément, malgré son peu d'étendue. Cf. *Gaceta de Madrid*, 1804, n° 91.

4, *Año cristiano, ó ejercicios devotos para todos los dias del año,... fielmente traducido del francés al castellano.* Salamanca, García de Honorato, in-8°, 1753. Le second vol. parut en 1754; le troisième (mars), en 1762; le quatrième et le cinquième, en 1763; et les autres, jusqu'au onzième inclusivement, avant 1767. Le douzième (dé-

(1) Les mots soulignés ici sont omis dans la citation faite par de Backer, de ce passage de Caballero. *Suppl. Bibl. S. J.*, I, p. 164.

cembre) était achevé, et Isla venait de l'envoyer à la revision, quand survint l'expulsion des Jésuites; le manuscrit se perdit. Dans cet ouvrage, Isla a composé lui-même les *Vies* de plusieurs saints espagnols et de quelques autres récemment canonisés, que ne contenait pas l'ouvrage original : on peut citer S. Ferdinand, S. Julien de Cuenca, la fête de la Translation de S. Jacques, S[te] Jeanne-Françoise de Chantal, etc. D'autres mains achevèrent cette traduction, dont il y eut au moins quatre éditions avant la mort d'Isla ; et aujourd'hui, il serait difficile de les énumérer toutes. On a réimprimé plusieurs fois à part, comme des modèles, les *dédicaces* et les *prologues* qu'Isla mit en tête des premiers volumes. Ainsi, on peut ajouter à la liste donnée par de Backer l'édition suivante :

Dedicatorias, prólogos y advertencias del P. Joseph Francisco de Isla, de la extinguida Compañía, que se hallan en las primeras ediciones... del año cristiano... y que se reimprimen en obsequio de los que tienen las posteriores, que carecen de estas piezas. — Con las lic. necesarias. En Pampolona, por Josef Lonjás, año 1792, in-8°, pp. xcv. (Réuni à l'*Indice general del Año cristiano.*)

5. *Dialogi Ciceronis de Senectute et de Amicitia notis illustrati. — Villagarciæ, typis seminarii.* — 1759, dit le *catalogus* (*ms*) *scriptorum Prov. Castell. S. J. ab anno 1729 ad 1761.*

Ce petit livre classique, auquel je ne sais si le P. de Isla mit son nom, dut avoir plusieurs réimpressions. Je sais qu'il en existe une de 1760.

6. *Arte de encomendarse á Dios, ó sea virtudes de la oracion, por el P. Ant.-Franc. Bellati, — traducido de italiano en español por el abate D. Josef-Fran[ce] de Isla. Madrid, 1783.* In-8°, pp. 218. — L'ouvrage de Bellati avait paru pour la première fois à Plaisance en 1731. Isla dédia sa traduction à sa sœur par une lettre datée du 8 avril 1781, et que M. Monlau a reproduite dans sa notice sur les œuvres

d'Isla. B. A. E., t. XV, p. xxxv. L'ouvrage parut après la mort de l'auteur.

7. *Reflexiones cristianas sobre las grandes verdades de la fé, y sobre los principales misterios de la Pasion de Nuestro Señor Jesu Cristo, por el P. Joseph-Francisco de Isla.*

Ouvrage composé bien avant l'exil, quoiqu'il ne semble avoir été imprimé qu'en 1783. Une lettre *á su cuñado*, 20 avril 1759, en fait mention. On n'a point remarqué jusqu'ici que ce n'est pas un ouvrage original, mais une traduction abrégée, quoique le plus souvent littérale, de la *retraite spirituelle du P. Judde.*

Je possède l'édition suivante (*même titre que ci-dessus*) *: Con privilegio. Madrid, 1798. En la imprenta de Joseph Lopez, calle de las Aguas*, in-8°, pp. xii-460, avec un portrait. — Un manuscrit autographe des *Reflexiones* se trouve à la Bibliot. nac. de Madrid. (Cc, 226.)

8. + *Aventuras de Gil Blas de Santillana robadas á España por M. Le Sage y restituidas á su patria y á su lengua nativa por un Español zeloso que ne sufre se burlen de su nacion. Con privil. En Valencia y oficina de D. Benito Monfort, MDCCLXXXIII*, 4 vol. in-4°. — Je n'ai point à entrer dans le détail infini des éditions espagnoles de Gil Blas ; encore moins à faire la bibliographie de *la question*. Je me contenterai d'indiquer les quelques éditions importantes qui n'ont pas été mentionnées ci-dessus dans le chap. ix, p. 144 et 158.

1783. *Aventuras...* C'est l'édition *princeps*, que je viens de décrire.

1787-88. (*Même titre.*) Madrid, Gonzalez, Cuesta, 4 vol. in-4°. Edition indiquée à tort par quelques-uns comme l'édition *princeps.*

1791-92. (*Même titre.*) Valencia, in-4°, 7 vol. Les trois derniers contiennent pour la première fois la *suite* de Gil Blas, du chanoine italien Monti, traduite par Isla sous ce titre : *Adicion á las Aventuras de Gil Blas ó historia ga-*

lante del Jóven Siciliano, que suena traducida del francés al italiano, y vertida de esta lengua al español por el mismo viejo ocioso que restituyó las aventuras francesas á su natural lengua castellana.

Le *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes de la Compagnie de Jésus*, du R. P. C. Sommervogel, ne mentionne pas cette continuation, ni le pseudonyme *Joachin Federico Issalps*, dont est signée la *Conversacion preliminar* d'Isla dans son *Gil Blas*.

1817. *Barcelone.* — La *continuation* est remplacée par une autre plus courte, et l'éditeur prétend amender la traduction, dont il modifie très légèrement le style en quelques endroits.

1828. *Historia de Gil Blas de Santillana, publicada en francés por M. Le Sage, traducida al castellano por el P. Isla, corregida, rectificada y anotada por D. Evaristo Peña y Marin. Madrid, impr. de M. de Burgos, libr. de Sanchez*, in-4°, pp. xvi-592.

1852. *Aventuras de Gil Blas... Traduccion del P. Isla con una introduccion é importantisimas notas criticas expresamente escritas para esta edicion por D. Adolfo de Castro. Madrid, 1852*, in-fol., pp. 180, 44 grav. Cette édition est très importante au point de vue critique, les travaux de M. A. de Castro ayant beaucoup fait avancer la *question de Gil Blas*.

II. — ŒUVRES INÉDITES

Je profite, en la complétant, de la notice donnée par le P. J.-E. de Uriarte dans le *Memorial* du P. de Isla, Madrid, 1882, pp. 2, 3 et 4 de la couverture : *Obras inéditas del P. Isla*.

1. — ŒUVRES ORIGINALES

La plus importante serait la continuation de *Fray Gerundio*, que le P. de Uriarte signale, sur la foi d'Hervás. Je crois avoir démontré qu'elle n'existe pas. (Voir ci-dessus, chap. XVI, p. 426.)

1. Trois longues lettres à l'avocat catalan don José Maymó y Ribes, qui avait attaqué Isla dans une *Defensa del metodo de estudiar del Barbadinho* (*Verney*). Ces lettres, malheureusement perdues, sont distinctes de la *Carta escrita por el Barbero de Corpa*, écrite par Isla sur le même sujet, et qui fait partie des pièces imprimées concernant *Fray Gerundio*.

2. Un opuscule (*obrilla*) contre les Parlementaires français. (Voir *Lettres inédites d'Isla au P. Nieto*, 1562, *passim.*) Cet opuscule, certainement original, et qui semble perdu, est à tort confondu par le P. de Uriarte avec la traduction de l'*Esprit des magistrats destructeurs*, du P. Balbani. (Voir *infra.*)

3. *Anatomía de la carta Pastoral que (obedeciendo al Rey) escribió el Ilmo y Rmo Sr. D. Joseph Xavier Rodriguez de Arellano, arzobispo de Búrgos.* (Voir ci-dessus, p. 119 ; *de Uriarte*, IX), 4 tomes in-4°.

4. *Anatomía de la consulta de don Pedro Rodriguez Campomanes, Fiscal del Consejo extraordinario de Castilla, sobre la respuesta que debia dar S. M. al breve del Papa acerca del Decreto expulsivo de todos los Jesuitas existentes en sus Reales Dominios. Obra de J. F. J., donde, sin violar la « Ley del Silencio », y mucho menos la del respeto debido á N. Aug. Soberano, se trata segun su mérito á los pérfidos Ministros y Consejeros que le engañaron*, in-4° (de Uriarte, VII).

« El original contra la consulta ó Dictámen de Campomanes le echó al fuego el Provincial de Castilla, de

órden de N. P. General Ricci, que así lo maudó por el temor de... ; pero ya para entónces se habia sacado una copia. » Note manuscrite existant dans l'un des volumes de la *anatomia de la carta pastoral de Arellano*, et prise du *Diario* ms. du P. Luengo.

Cette réfutation de la fameuse consultation de Campomanes est aussi mentionnée, sous un titre légèrement différent, par le Jésuite aragonais dont je cite ailleurs le journal. (Voir ci-dessous.)

5. *Algunos tomos de obras ya poéticas, ya satiricas, contra personas irreligiosas, ó de religion dudosa.*

Les œuvres signalées en ces termes vagues par Hervás (*Bibl. jesuitico-esp.*, f° 87) faisaient partie des manuscrits qu'Isla laissa en Espagne au moment de l'expulsion, et qu'il réclama inutilement à d'Aranda. (*Cartas*, á su herm 299.) En 1793, Tolrá (*Vida de Isla*, p. 177 et suiv.), avait déjà perdu la trace de ces papiers.

2. — TRADUCTIONS

1. Traduction espagnole des Satires latines de L. Sectanos (*L. Sectani, Q. fil., de tota graeculorum hujus aetatis litteratura... Sermones quatuor*: ouvrage des PP. Jul. Cés. Cordara et Jérôme Lagomarsini.) (V. *Dictionn. des anon. et pseud. S. J.*, à ces noms.)

2. Les trois premiers volumes (au moins) de l'*Histoire du Paraguay* écrite en français par le P. de Charlevoix. (*De Uriarte*, II. — Cf. *Lettres inéd. d'Isla au P. Nieto et à d'autres*, 7 juin 1760, 14 juin, 30 juillet 1762.)

3. Traduction espagnole de: *Tout le monde a tort, ou jugement impartial d'une dame philosophe sur l'affaire présente des Jésuites en France, 1762*, in-12, pp. 69 (par le P. Louis-Cyprien Abrassevin). — Isla déclare, dans une lettre inédite au P. Nieto, qu'il a traduit, par manière de

passe-temps, cet opuscule. (Cf *Dict. des Anonym. et pseud. S. J.*)

4. *El espíritu de los magistrados exterminadores... analizado en la Demanda del Sr. Le Goullon, presentada en el Parlamento de Metz*, in-4°. C'est la traduction de l'ouvrage du P. André-Christophe Balbani : *Tout se dira, ou l'Esprit des magistrats destructeurs*, etc., 1763. (Amsterdam), in-12, pp. 406.

5. Le tome XII (décembre) de l'*Año Christiano*, traduction de l'ouvrage du P. Croiset.

6. *Cartas críticas, festivas, morales... etc. del abogado José-Ant. Constantini.* 8 tom. in-8°. (de Uriarte, vi. Cf. ci-dessus, p. 111.)

7. *Carta al Sr Abogado N.N. Autor de las Memorias sobre la historia del primer siglo de los Servitas y de los Hospitalarios de San Juan de Dios ; traducido del italiano al español por el abate D. José Francisco de Isla*, in-4° (de Uriarte, xi).

Tel est, d'après l'exemplaire que j'ai vu, le titre de cette lettre, que M. Monlau prend pour un ouvrage original du P. de Isla. (*B. A. E.*, t. XV, p. xxx.) Le P. J.-E. de Uriarte écrit à ce sujet : « Tenemos á la vista la misma obra italiana de donde se tradujo, que es « *Letera al Signor avocato N.N. autore delle memorie...* etc. *Non tanto á giustificazione dei Gesuiti della Russia bianca, quanto á defesa della Sovranitá dell'Augusta Imperatrice di tutte le Russie. Con approvazione*, in-8° de 83 pp., y comienza asi : « Amico : In Roma nella bottega del famoso libraio Pagliarini si vende uno scritto anonimo col titolo : *Memorie sulla storia*, etc. »

Se sabe de cierto, continue le P. de Uriarte, que el autor de las *Memorias* fué el abogado Zanoletti ; el de la carta, el P. Francisco Serra, segun Caballero y de Backer ; el P. Franco Lemo, segun Melzi (*Dizion. d'opere anon. e seudon*, t. II. p. 187) ; — segun nuestros

manuscritos, el Jesuita sardo Antonio Serra, de quien conservamos tambien otros escritos análogos en italiano todavía inéditos. Su *Carta* anduvo de mano en mano desde el año de 1780, hasta el de 1783 en que se imprimió; esto explica la singularidad de que en el impreso aparezca fechada en Bolonia á 1° de Enero de 1783, y en la copia de nuestra traduccion, (suponemos que tambien en el exemplar *autógrafo* (?) de don Enrique C. Landrin, de que se valió el Sr. Monlau) en « Capranola, y julio 24 de 1780. »

8. *Historia o profecía (lo que tu quisieres) : esto es Demostracion de la verdad del proyecto de Burgofonten, convencida por su misma ejecucion. Escribióla en lengua francesa un Abate francés, tradujola á la Italiana un Monseñor italiano, vertióla á la latina un Presbitero aleman, y trasladóla de la latina á la española un clérigo español.* — 2 tom. in-4°. (Archives privées. *De Uriarte*, x.)

L'abbé français est le P. Henri-Michel Sauvage (*la Réalité du projet de Bourg-Fontaine, démontrée par l'exécution*. A Paris, chez la V° Dupuy, 1755, in 12, 2 vol.). — Le Monsignor italien est le P. Ant.-Maria Ambrogi, et le prêtre allemand le P. Joseph Schwarz. Cf. *Diction. des anonymes et pseudon. S. J.*

9. *Vida de Marco Tulio Ciceron.* — Traduction libre du poème italien de Giancarlo Passeroni. (Voir ci-dessous le premier chant de ce poème, en partie.)

10. *Reflexiones de las cortes Borbónicas sobre el Jesuitismo (á que siguen las : Irreflexiones del Autor de un folleto intitulado : Reflexiones...* etc., in-4°. « En uno de los varios ejemplares que hemos visto de uno y otro papel, se dice asi : Los dos tradujo arrebatadamente al español el P. Joseph Francisco Isla, de cuyo manuscrito los copie yo, Francisco Xavier Miranda » (*de Uriarte*, VII.) — Les *Irreflessioni* sont l'œuvre du P. Charles Benvenuti, écrite en italien pour réfuter les assertions émises par

un religieux, à l'instigation de Moñino et d'Azara, dans les *Reflessioni*, imprimées aussi en italien. (*de Uriarte, l.l.*) Cf. Sommervogel : *Dictionn. des Anon. et pseud. S. J.*, au mot *Irreflessioni*.

APPENDICE II

Analyse et extraits du procès inquisitorial de « Fray Gerundio ».

EXPEDIENTE SOBRE LA OBRA DE FRAY GERUNDIO

(Ms. Bibl. de la Real Acad. de la Hist. Est. 27, gr. 5, E. 150).

1° *Dénonciation de Fr. Pablo de la Concepcion, Général des Carmes pour la Congrégation d'Espagne*, 8 ff., sans date ; présentée au Conseil le 25 février 1758, renvoyée à son auteur par le décret suivant, du 13 mars : « Prevengase á este Religioso, que demas de lo q. expresa generalmente en esta delacion, especifique con menudencia, citando los folios, los proposiciones dignas de censura theologica, poniendo para este efecto las que traten de mortificaciones del noviciado y de las virtudes, con las demas que merezcan calidad de oficio, todo en particular, y con la claridad y brevedad posible. » — L'auteur presenta la pièce suivante :

2° *Seconde dénonciation de Fr. Pablo de la Concepcion,*

ff. 9-37, datée de Madrid, 18 mars; remise au Conseil le 19 mars.

L'auteur de ces deux censures critique l'ouvrage sans presque l'avoir lu; il dit, en effet, dans sa première dénonciation, f. 1, verso: « de que (libro) no e leido, sino mui poco, y esso con grandissimo enfado y tedio, porque no me lo permite el leerlo de otro modo el zelo de la Piedad, y Religion Christiana, y porque juzgo ser pecado mortal el leerle, como lo a sido el imprimirle, y aprobarle. » Profondément scandalisé, il prend tout à mal.

Accusations : *a*) le livre, à en juger par le seul titre, a pour but de se moquer de la prédication; *b*) il est anonyme, et, comme tel, condamné d'avance par les règles de l'Index et de l'Inquisition; *c*) propositions dignes de censure (ff. 12-37). Je transcris une de ces censures : « En el § ultimo al fin de la misma Dedicatoria dice : « *Si yo huviera la dicha de lograr que todos los hombres la tomassen* (*mi obra*) *debaxo de su proteccion, á quien avia de temer?* » Esta proposicion parece mui mal sonante : lo uno, porque supone que no ay que temer sino á los hombres, quando su obra mas tiene que temer á Dios. Lo otro, por que tiene por dicha el agradar á todos los hombres, quando es cierto, que si agradasse á todos los hombres, no seria sierbo de Christo; por lo que dixo S. Pablo, ad Galat. I : *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.* » (f. 12, verso.)

Mais ses autres censures ne ressemblent pas toutes à celle-là, et portent principalement sur l'abus des textes de la Sainte Écriture. Fray Pablo écrit (f. 26) : « En el fol. 22, n. 7, dice : *Fuego, fuego, fuego, que se quema la casa; Domus mea, domus orationis vocabitur...* » Le passage est cité tout au long, jusqu'à : *dice la Virgen : Valgame la gracia : Ave Maria.* (Lib. I, cap IV, nº 7.) — « Que cosa tan escandalosa, y sacrílega? Que Predicador ha hecho semejante salutacion? Ninguno por cierto, sino el mismo

Author del Libro. El es el reo de tan sacrílega profanacion, sinque le sirva el decir que lo haze por buen fin ; pues no puede haver fin que honeste semejante accion. »

« En el fol. 204, nº 14, hasta el fol. 207, nº 20, pone el sermon que predicó el P. Fr. Gerundio en el Refectorio, lleno de heregías y abusos de la Sagrada Escritura ; y pinta á toda la comunidad riiendo, y celebrandolo; y haze irrision de las acciones de componerse la capilla, y otras que no hazen al caso para que el sermon sea mui espiritual y bueno ; sino para aquellos que leiiren este perniciosissimo libro, y al mismo tiempo noten las mas indeliberadas acciones de los Predicadores, y tengan que murmurar, aun antes de comenzar el sermon. O Señor, y que fruto tan prodigioso de los sermones con la lectura de este libro ! Algunos, y muchos ha sacado ya el Demonio esta quaresma. » (f. 34 recto.)

Le Frère qui tutoyait les gens, et nommait les femmes *bichos* (Isla, f. 19, n. 3) avait fondé à Avila la Capilla de N. S. de la Porteria (f. 25 verso). Fray Pablo de la Concepcion doute fort (f. 34 verso) que le livre cité par Isla (f. 218, n. 15) (1) existe réellement, et (f. 36 verso) que la Lettre Pastorale de Mgr Valero, dont parle Isla (f. 266, n. 13), n'ait pas été arrangée par celui-ci, « principalmente el Parentesis » ; mais le bon Carme n'a vu ni les *Sermones*, ni la *Carta Pastoral* en question.

3º *Dénonciation de Fray Christóbal Manuel Ximenez, de la Merci*, datée de Madrid, le 1er mars 1758, 2 ff. in-fol. ; remise au Conseil le 2 mars, et renvoyée à son auteur avec la note suivante : « En 9 del dicho se previno a este Relig. cite con individualidad las Proposiciones q. notare en este lib. dando, las censuras de oficio. » — Dans l'*Expediente*, ff. 38 et 39.

(1) Il s'agit du *Florilegio*, que Fray Pablo, à la page suivante (f. 35), déclare être l'œuvre de Soto Marne.

4° *Censura sobre el Libro de la Vida de Fr. Gerundio de Campazas, par le même P. Ximenez,* datée de Madrid, le 3 avril 1558, remise au Conseil le 4, ff. 40-55 de l'*Expediente.*

La première de ces censures commence ainsi : « Señor, acabo de leer un libro impreso en esta Corte... » — «... no contento con este tomo, ofrece (el Autor) su continuacion, que cumplirá sin duda, viendo el aplauso popular, que ha logrado su impresion. » (f. 38 recto.)

« A personas graves Religiosas tambien las señala en su sátira; como al P. Sotomarne en su *Florilegio*, al P. Andres Cisterciense, y á otros de que da sobradas señas (f. 39 verso). »

Le seconde dénonciation est divisée en quatre articles:

« *Articulo Primero.* Doctrinas y proposiciones malsonantes, temerarias, arrogantes, irreverentes, escandalosas, é impias, en titulo, idea, y asumpto de la obra, y contexto de las Aprobaciones. »

« *Articulo segundo.* — Proposiciones y doctrinas maledicas, detractivas, denigrativas, ó injuriosas á los sagrados Ministros de la Iglesia, y sumamente escandalosas por la sustancia, y por el modo irrisorio del Autor, y de los Aprobantes. » (*Cf. suprà, p. 401.*)

» ... Es cierto, que hai algunos abusos en el Púlpito, pero no son la centesima parte de lo que se pondera. En los sermones morales raro es el abuso que se enquentra ; en los Panegiricos hai algunos, no se puede esto negar. Pero ni es tan feo el defecto del estilo, ni tan ridicula la atencion á circunstancias, ni tan sacrilego el mal uso y aplicacion de las Escrituras, como estos Autores (Isla et ses approbateurs) ponderan. En uno, ó en otro se hallan estos defectos. » (f. 44.)

Pour ce qui est de l'*estilo cadente.* le P. Ximenez est d'avis qu'on peut aprés tout en faire un bon usage. « Pudieran referirse infinitos Autores y Oradores que hoi di-

gnamente lo practican : baste hacer memoria del q. en este genero se llevó la palma en sus sermones no solo Panegíricos sino morales, q. fué el P. Guerra, hombre docto y varon pio y venerable, cuio exemplo siguen infinitos hombres igualmente graves, pios y doctos. » (f. 44, verso.)

5° *Respuesta del Autor del Fr. Gerundio á los reparos q. se han puesto al primer Tomo, y han llegado á su noticia.*

Reparo 1°.

En general parece q. se hace irrision del Estado Religioso, sacando al publico los defectos de algunos individuos que le profesan.

Respuesta.

No se puede hablar con mayor respeto, ni con mayor veneracion q. habla el Autor, de tan respetable Estado. Lease con reflexion, y sin preocupacion lo q. se dice sobre este punto en el Prologo, desde el num° 12 hasta el num° 20 inclusivé, y se acreditará esta verdad. A ningun individuo se nombra ; de ninguno se toca defecto alguno moral ; todos los que se apuntan y se reprehenden pertenecen *al juicio ó al entendimiento*, y sino, señalese si quiera uno, q. pertenezca á los costumbres. Aun quando se reprehendieran estas en algunos pocos individuos determinados, quien ha inferido de aí, q. esto se refundia en el Estado? Lease la gravissima descripcion del Estado Religioso, que hizo á Gerundio el Provincial en el Capit. x del lib° 1°, desde el num° 9 hasta el 11, y se hallará concluyentemente desvanecido este voluntario reparo.

Reparo 2°.

En particular se dice, que se hacen ver al publico varias cosas de la conducta interior de los Religiosos en sus casas, y de la que algunos suelen tener fuera de ellas.

Respuesta.

Por lo que toca á la conducta interior, no se toca en punto alguno de substancia. Todo se reduce á trabesuras inocentes, ó quando mas, ligeras, de la gente moza, á predilecciones, ó inclinacioncillas naturales de los Padres graves, á mañuelas y artificios, no pecaminosos, de algunos Legos para introducirse con estos. Pintase á un Novicio zalamerillo; á un Maestro de Novicios, buen religioso, pero algo cándido, y nada sagáz; á un Prelado menos prudente y algo interesado, á un Lego mañoso y servicial. No se hallará mas, perteneciente á la conducta interior de los religiosos. Esto en que los ofende? Halláráse, no digo ya Religion, sino Palacio, familia, ó casa particular, en que no ayga algo, y aún mucho de esto? No se previene expresam^te^, que las travesurillas de los Novicios, y de la gente moza, siempre que se justifican, se pagan? Lease el num° 5, y el 10 del citado Capitulo x del Libro, señal de que no se consienten. El mismo Fr. Gerundio en el lance de los huevos, no buscó una escapatoria para salir del aprieto? Señal de q. temia el castigo. Quando en el Capit. VIII, num° 3, del lib. 2, se ponen algunas preguntas en boca de un superior, no se añade expresamente, que estas preguntas solo las acostumbran hacer *algunos pocos superiores menos prudentes, pero q. son muy agenas de los mas, que verdaderamente son hombres serios, y cuerdos?* Pues en que está la ofensa de los Religiosos, en que se hagan ver al publico estas cosillas de su conducta interior, si al mismo tiempo se le hace patente quanto se zela, aun en las Religiones mas mitigadas, el destierro de ellas?

En quanto á la conducta q. algunos suelen tener fuera de sus casas, parece q. el reparo aun está mas destituido de fundam^to^. Si se supone que algunos de ellos con efecto suelen tener esta conducta, y *fuera de sus casas,*

nada interior se publica, y nada se manifiesta, q. no lo manifiesten ellos mismos. Pero el hecho es, que aun en esto mismo se procede con grande circunspeccion, sin tocar cosa alguna, que pueda rozarse en lo substancial de las costumbres. Pintase en el cap. IV, nº 5, del lib. I, un Padrecito jóven, pulcro, galancete, presumido de lindo, y muy pagado de su buena voz, q. eso, y no mas, quiere decir, q. *era gran cantador de jácaras á la guitarilla.* Aqui no se concibe, ni se debe concebir mas que un religioso mozo, algo alegre de genio, menos reflexivo, y no tan circunspecto. Qué Religion avrá donde no se halle algo de esto? Y qué Religion se debe dar por ofendida de que se estampe en general lo q. se vé, sin dar el menor indicio de familia, ni de persona particular?...

Reparo 3º.

Por lo menos se mete el Autor en censurar el govierno Monastico de las Religiones.

Respuesta.

Esto alude sin duda a lo que se dice en el cap. V del lib. II, desde el nº 10 hasta el 13 inclusivè, donde se trata del mayor aprecio q. se hace, en casi todas las Religiones de España, de la carrera de las Cathedras q. de la del Pulpito, y se señala esta por una de las causas de la corrupcion de la Oratoria en España.

Si el proponer uno con la mayor modestia aquello que se le representa como causa de una corruptela, y los medios q. se le ofrecen para remediarla, se llama *censurar* el govierno, serán censuras del govierno, ya sea politico, ya monastico, todas aquellas representaciones reverentes, q. hacen los zelosos en el Estado y en la Religion, para q. se reformen algunas providencias, q. al principio se juzgaron convenientes, y el tiempo, ó el abuso descubrieron despues no serlo tanto. En este caso nos hallamos.

Sientase la mencionada preferencia, como cosa de notoriedad publica. Proponense inmediatam^{te} algunas razones, q., al parecer, la convenceu de disonante, y se da principio al num° 11 con estas dos clausulas, q. están respirando timidez, respeto, y desconfianza del propio juicio : Digo, pues, *para descargo de mi anima, q. no me parece razonable* esta preferencia, y q., *a mi pobre juicio* debieran reflexionar las Religiones, etc. En el num° 12, vuelve á manifestarse la misma desconfianza, y la misma timidez en aquella clausula : Lo q. digo es, q., *en mi corto entender*, no debieran las Religiones nombrar, etc. Ay en nada de esto cosa que suene á censura? Ni como pudiera averla, si el mismo num° 12 entra protestando, *que son dignos de un sumo aprecio* los que siguen la carrera de las Cathedras ; que no pudiendo aver buenos Predicadores, sin q. sean theologos, es preciso que los theologos sean sus Maestros, y consiguientem^{te}, q. por lo menos sean estos tan respetables como los Predicadores? Está pues claro, q. lo q. se llama *censura* no es mas que una representacion, para que no se dé preferencia ni á la Cathedra sobre el Púlpito, ni al Púlpito sobre la Cathedra, considerandose esta igualdad como un arbitrio necesario para q. aiga doctos y sabios Predicadores. Qué Religion se puede racionalm^{te} resentir de que esto se la haga presente?

Reparo 4°.

Se abusa de muchos lugares de la Escritura, citandose ridicula, y estrafalariam^{te}.

Respuesta.

Lease el num° 62 del Prologo con morrion, y se hallará respondido á quanto se puede decir en este asunto.

Pero se replica lo 1°, que el Prologo no todos lo leen. Y q. culpa tendrá el Autor, de q. los letores censuran sin

leer lo que debieran? Ya se sabe, q. los Prologos son, ó deben ser los q. llevan delante la luz, p^a^ la inteligencia de la obra. El q. voluntariamente entra á obscuras á leerla, atribuyase á si mismo los tropiezos.

Se replica lo 2°, q. aunq. en el Prologo esté el antidoto, muchos letores se olvidan del antidoto, quando beben el veneno. Y el Autor será responsable de ese olvido? De esa manera tamb^n^ los Autores que escriben de controversias serian responsables de q. á muchos letores se les estampen en la memoria los errores de los Hereges, y se les borren de ella los argumentos de los Catholicos? Ya por este miedo dejaran de referir dichos errores, no sé yo como podrian combatirlos.

Reparo 5°.

La salutacion del sermon de Santa Ana, y la Platica de los disciplinantes es ridiculizar la palabra de Dios, y los textos de la Sagrada Escritura.

Respuesta.

No es ridiculizar la palabra de Dios, ni los textos de la Escritura, sino ridiculizar á los que predican de aquella manera, y aplican, usan, ó abusan de los textos en la misma conformidad. Este es el asunto de la obra; esto es lo q. se protesta en el citado num° 62 del Prologo; esto lo q. tantas vezes inculca el grave y juicioso Provincial en el menudo analysis, que hizo de la Salutacion por casi todo el cap. IX del lib° II°, desde el n° 4 hasta el 19. Esto lo q. pretendió el gravissimo, doctissimo, zelosissimo Sr Spirito Fléchier, Obispo de Nimes en Francia, en el graciosissimo sermon, q. fingió de la Magdalena, compuesto al estrafalario ayre, que componian los suyos muchos Predicadores de Francia, para hacerlos resibles, avergonzados, y confundirlos, ya q. se havian experimentado inutiles todos los demás medios serios y graves, q. se

avian tomado pª contenerlos. Introducese como ellos; propone el asunto como ellos (y haciendo una solemne burla de ellos), dividele como ellos; pruebale como ellos; aplica los textos como ellos, y haciendole una solemne burla de ellos, logró finalmte exterminarlos, y q. en Francia se restituyese el sagrado Ministerio, sino á la perfeccion, por lo menos á la piedad, y á la gravedad, que pide. No ay otro arbitrio, ni el Autor de Fr. Gerundio se ha propuesto otro asunto, ni otro fin, ni se ha valido de otros medios.

En la Platica de disciplinantes dirigió la punteria á lo mismo, ya contra aquellos Predicadores profanos, é inconsiderados, q. atestan sus sermones de Mytologia, y de Fabulas ridiculas, ya contra los que aplican atolondradamte, y por asonancia los textos. En la fuerte reprehension, que el M. F. Prudencio le dió sobre esta atronada Platica á presencia de los demás Religiosos jovenes, está visible toda la idéa del Autor. Decir, que esto es ridiculizar la palabra de Dios, en alguna manera es cierto, mas no por el Autor de F. Gerundio, sino por aquellos que la predican asi, de quienes él se burla, abominando de ellos...

Reparo 10.

En el Cap. 1º del lib. 3, num. 11, se dice: *Pues qué! no ay mas que entrar uno Cofrade, morir bien ó mal, como Dios le ayudase, irse al Purgatorio*, etc. Decir, que *Dios ayuda á morir mal*, es proposicion heretica.

Respuesta.

Esa proposicion se pone en boca de un patán, q. se explica con voces zafias, y usa de los modos comunes de hablar entre ellos, en los quales ay mil heregias, y blasfemias puramente materiales, de que no se hace, ni se debe hacer aprecio, por que ni ellos saben lo q. se dicen,

ni pretenden decir lo q. significam. Los q. vivimos entre ellos á cada paso los oymos estas blasfemias patochadas. Pocos dias ha decia uno, que siendo él mozo avia hurtado *en gracia de Dios* un batal de longanizas. y de morzillas, y q. aunq. la justicia lo supió, ninguno le habró palabra. Confessandose otro, que estaba en la carcel por ladron, y preguntado si tenia proposito de emendar su mala vida, respondió con lagrimas: Y como q. le tengo! Si Dios me saca con bien de este aprieto, hemos hecho voto, yo y otro compañero mio, al bendito S. Antonio, de hacer no mas que un hurtico á un cura, q. no lo haya menester: mandar decir dos misas al bendito Santo, comprar un par de gués, y vivir honradam^te, como Dios manda. Que Theologo dirá, q. en estas, ni en otras inumerables patochadas semejantes a ellas, ay herejia formal, ni mas delito, q. un error craso nacido de su ignorancia, y de su grosera educacion? Pues lo mismo á la letra se debe entender de la proposicion del tio Bastian Borrego.

Reparo 11.

Con el libro se turba la paz, se alborotan las Religiones y se escandaliza el pueblo.

Respuesta.

Si es licito comparar lo infimo con lo sumo, tambien se turbó la paz, se alborotó el mundo, se escandalizaron los Judíos, y se amotinaron los Gentiles con la publicacion del Evangelio, mas no por eso dejó de publicarse. Tambien se turbó la paz de la Corte, y aun del Imperio de Oriente, con las vehementes declamaciones de S. Juan Chrisostomo contra los espectaculos, y no por eso dejo de continuarlas. Tambien se alborotó el mundo politico, y aun el eclesiastico, sin exceptuar una buena porcion del partido catolico, contra el zelo, y la persona de S. Atanasio, y no por eso dejó de sosternese. El caso es, que

muchos gritan *paz, paz*, y *no ay tal paz*, dice el Señor. La paz falsa es peor que la guerra, y quando esta es contra los desórdenes, la guerra es buena, y la paz es absolutam[te] intolerable. Y ay por ventura desórden ni mas notorio, ni mas estendido, ni mas perjudicial, q. el que se pretende desterrar en esta obra?...

6° *Réponse de Fr. Christóbal Manuel Ximenez à la Repuesta précédente*, datée du 22 juillet 1758, remise au Conseil le 24 : fol. 60-65 de l'*Expediente*.

« Prevengo, que los reparos de los dos primeros articulos, ó clases de mi censura, estan sin respuesta ; siendo assi que en mi corto dictamen son los mas graves, y de mayor consideracion en la materia ; y me ratifico, y confirmo de nuevo en las mismas censuras. Prevengo tambien, que no todos los reparos a que responde el Autor, son mios, por que io no he puesto el sexto, septimo, octavo, y decimo... (fol. 60 recto.)

Quant à la réforme introduite dans la chaire française par Fléchier, « pudiera oponerle (à Isla), que la Oratoria de España nada tiene q. embidiar á la de Francia, ni á otras reformadas, por mas que griten los nuevos criticos (fol. 64 recto). » Mais, quoi qu'il en soit, le moyen de l'ironie dans un sujet aussi sacré que celui de la prédication ne doit jamais être employé. Les auteurs qui ont traité le même sujet que l'auteur de Fr. Gerundio, ne l'ont pas traité de la même façon (fol. 65 recto).

Le P. Ximenez termine ainsi : « Je pourrais, à la rigueur, demander que l'on censure, non seulement l'ouvrage, mais encore la personne même de l'auteur ; néanmoins, « soy de sentir, q. aunq. atendiendo á que el » Autor se tiene por docto, podia caer la censura sobre la » persona, debese por caridad dejar salva la persona, y » censurar solo toda la obra ; *en atencion a la viveza* » *extraordinaria de su fantasia* (c'est lui-même qui sou- » ligne). » (Fol. 65 verso.)

7° *Dénonciation de Fray Magin Llobet, « de la Provincia de Aragon del Orden de Predicadores, Residente en este Villa en el Convento de la Passion de la misma Orden.* » (Fol. 66-81 de l'*Expediente* ; sans date, mais remise au Conseil le 17 avril 1758.

L'ouvrage du P. Isla « salió á luz en el santo tiempo de Quaresma » (fol. 66 recto). — Rien de spécial dans cette dénonciation, bien appuyée et savante.

8° *Rapport du P. Vincent Calatayud, de la Congrégation de Saint-Philippe de Néri, de Valence*, contresigné par son confrère, le P. Joseph Febrer : daté de Valence, le 27 juin 1758 : fol. 82-91 de l'*Expediente*.

Les inquisiteurs Antoine Pelegrin, Diego Ortiz de la Peña, et Manuel Xaramillo de Condreras, inquisiteurs de Valence, avaient remis au P. Calatayud, au nom de l'Inquisiteur Général, un exemplaire du Fr. Gerundio, une copie d'une censure (celle du Dominicain Magin Llobet), et une copie de la *Respuesta* du P. Isla, pour les examiner avec un de ses confrères à son choix ; il choisit le P. Febrer.

« ... Menos reparable fuera el abuso burlesco de algun texto de la Sagrada Escritura en papeles burlescos sobre materia puramente politica, como sucedió en el celebrado Papel sobre la Proclamacion de N° Católico Monarca Fernando VI en Navarra, que si bien mi dictamen fue el que devia prohibirse ; pero se permitió, atendiendo que en dicha materia no tenia tanto inconveniente un Papel, que *desde la cruz á la fecha*, era *una pura chanza*, como me escrivió, si mal no me acuerdo, el Predecesor de V. A. » (Fol. 87 verso.)

Cette allusion au *Dia Grande de Navarra* nous apprend que cet ouvrage, dénoncé à l'Inquisition, fut protégé par l'Inquisiteur Général D. Francisco Perez de Prado, évêque de Teruel, et ami personnel d'Isla. Cf. *Cartas famil.* à varios 16, 18.

« Ayer mesmo oí decir por acasso, averse introducido furtivamente un Libello contra la referida Historia, injurioso, segun me insinuaron, contra los Clerigos seculares. » (Fol. 91 recto).

Ce Père Calatayud est auteur d'une *Theologia mystico-dogmatica*, qu'il se permet de citer plusieurs fois dans son rapport, et dont il dit (fol. 91 recto), que le roi Ferdinand VI « se ha dignado permitirme adornase la frente de mi IV Thomo con sul real nombre y proteccion exprimentada. »

Il approuve entièrement la censure du P. Magin Llobet, et demande la condamnation du livre.

9° *Lettre des trois inquisiteurs de Valence susnommés*, qui renvoient à l'Inquisiteur Général les pièces dont il a été fait mention plus haut, accompagnées du rapport précédent qui fut remis au Conseil le 1er juillet 1758. — La communication du Grand Inquisiteur, datée du 22 avril, fut reçue à l'Inquisition de Valence le 2 mai, et transmise le 5 au P. Calatayud, qui signe : P. (Prior) y Pavordre Vicente Calatayud.

Un des trois inquisiteurs nommés plus haut signe *Inigo*, et non *Diego*, comme l'a écrit le P. Calatayud.

10° *Lettre d'Isla à l'Inquisiteur Général*. En voici le texte :

†

Ilmo Sor.

No puedo menos de hacer á V. I. un reverente recuerdo de el grave perjuicio, que se sigue al Autor de Fr. Gerundio, en que esté detenido el curso de la segunda impresion por tanto tiempo. Está decubierto en todo su gasto, que es mui considerable para su pobreza. Anticipósele un amigo suyo, á quien nada le sobra, con la esperanza de satisfacerse de su producto. Los quejosos nada adelantan, en que se mantenga estancada la segunda impresion,

corriendo la primera. Solamente logran el perjuicio del Autor, sin utilidad propia. La unica ventaja, que consiguen, es hacer de su bando á todos los que los oyen, sin aver leido el libro. Estos son inumerables, por la escasez de los ejemplares, que recatan cuidadosamente los contrarios, por la experiencia que tienen, de que, en leyendo la obra, desertan de su partido casi todos los que le avian abrazado á ciegas, y solo en virtud de sus descompuestos alaridos. Sin duda se disminuirian mucho los gritos, al paso que se multiplicasen los libros. Añadese el notorio fruto, que há hecho en muchos Predicadores, como lo avisan de todas partes. Este seria mayor, si se estendiese mas la obra. Finalmte, Señor, es de temer, que los Libreros estrangeros se aprovechen de esta ocasion, para chuparnos nuestro dinero, interesandose ellos solos á costa de nuestros trabajos, sin que alcance providencia humana á embarazarlo, por el hambre que ay de el tal libro dentro de España, y fuera de ella. Hago presentes á la superior consideracion de V. I. estas reflexiones, para que se digne darlas el peso, que merecieren.

N. Sor gdo á V. I. ms as como la Santa Iglª há menester. Villagarcía y junio 16 de 1758.

Ilmo Sor.

B. l. m. de V. I.

su reverto humo siervo y Cap.

Ilmo Sor Arzpo Inquisor Genl. Jhs. Jph. Franco de Isla.

11° *Dénonciation du dominicain « Miguel del Zerro, Lector de Theologia en este convento de S. Pedro Mártir el Real de la ciudad de Toledo »*, datée de Tolède, 19 septembre 1758 : fol. 94-111 de l'*Expediente*. Rien de particulier.

12° *Lettre du Capucin Francisco de Ajofrin, en faveur de Isla, à l'Inquisiteur Général*, remise au Conseil le 8 avril 1758 : (fol. 112-113.)

Illmo S^{or},

Señor, hallandome Lector de sagr. Theol. en este Convento de PP. Cap. del Real Sitio del Pardo; y sabiendo, q. varios sugetos relig. han hecho, y hacen repetidas instancias ante el tribunal rectissimo de V. S. I. p. q. se recoja el Libro de Fr. Gerundio, no puedo menos de escribir esta á V. S. I. suplicando renditam^{te} á V. S. I. y á su S. Trib. todo lo contrario. No me nueve p^{a} esta dilig. (Illmo S^{or}) ni passion, ni otro motivo, q. el celo de la honra de Dios, y el deseo, q. siempre he tenido, se remedie eficazm^{te} el abuso escandaloso de muchos oradores, q. las mas veces movidos del estragado gusto de los oyentes, no predican á Jesu-Cristo Crucificado como debieran: para cuyo fin, si bien se reflexiona, es el dicho libro el medio mas poderoso, y divino, q. asta aora se ha inventado.

He oido, Illmo S^{or}, á personas juiciosas en este punto, y todos los imparciales son del mismo parecer. Y aun añaden algunos, q. se debian dar a simismos los predicadores muchas albricias por aver encontrado medio tan facil p. cumplir con su ministerio: y á los seculares muchas gracias por aver recibido con tanto aplauso el referido libro: pues así los mismos seculares repruevan el abuso de los malos predicadores, y apruevan tacitam^{te} la santa doctrina de los buenos; con que viene á ser un admirable tapabocas, p^{a} el secular relaxado, y un fortissimo escudo p^{a} el predicador apostólico. Pues q. cosa pudiera desearse mas útil en la Iglesia? Que medio mas suave, q. asi destierre los abusos?

Asta aqui nada se ha logrado con exortaciones serias á los predicadores, por q. á la verdad, no consistia solo en ellos; sino tambien, y mas principalm^{te} en los oyentes. Pues ya los oyentes se hallan convencidos sin violencia: y si bien se reflexiona, mas les hyere á ellos *Fr. Gerundio*, q. á los mismos predicadores. Pues por q., siendo

tan útil su historia, no ha de correr libre, y sin censura? Cierto es de admirar q. se ayan ofendido tan agriam^{te} algunos Religiosos de un soñado Fr. Gerundio, y no les asombre ver tantos Gerundios, no fantásticos, sino verdaderos, como ellos mismos abrigan con su mal exemplo. A V. S. I. y á su S. tribunal toca poner remedio en el escandalo o modo de predicar de muchos: por lo q. se debe reflexionar, q. si se condena el libro del fabuloso Gerundio, se deben *á fortiori* condenar otros muchos libros, q. son mas Gerundios q. el mismo Gerundio: con la diferencia q. este se vende por fabuloso, y aquellos se aprecian por verdades evangélicas. Este publica su ficcion; aquellos se estiman por documentos serios. Y aun quando el libro de *Fr. Ger.* abusase de la Escritura, (como quieren sus émulos) creo debia tolerarse este Gerundio p^{a} evitar otros muchos, pues aprobando este, se condenan tacitam. los otros; y al contrario, la condenacion deste será tacita aprovacion de los otros.

Griten (Illmo S^{or}), griten los contrarios: y crea V. S. I. q. en gran parte son gritos del infierno: pues ya ha empezado el enemigo comun á sentir el daño, q. le puede hacer en su reyno el libro de *Fr. Gerundio*. Por lo qual soi de parecer, q. se debe imprimir una, y mil veces: y p^{a} abatir el orgullo de sus emulos, si no bastara la suprema authoridad de V. S. I. y su rectissimo tribunal, se deberia añadir el poderoso influxo del Rey N. S. (q. D. g.) cuya conciencia dirige V. S. I.

No quiero molestar á V. S. I. con discursos, y largas reflexiones, impropias de una breve carta: y concluyo suplicando a V. S. I. me perdone el atrevimiento por el buen fin con q. la escribo. Ntro S^{or} prospere largos años la vida de V. S. I. p^{a} aumento de la Religion Cath. y buen govierno de la Ig. S. Deste de Capp. del Pardo y abril 4 de 1758. B. l. M. de V. S. I. su mas afto Cap. — Fr. Fran. de Ajofrin.

Illmo Sor D. Man. Quintano, y Bonifaz.

13° *Dénonciation de l'Augustin Manuel de Pinillos, prieur du couvent de S. Phelipe el Real de Madrid*, datée du 30 mars 1758, remise au Conseil le 4 avril : fol. 114-124 de l'*Espediente*.

Toujours les mêmes accusations. Voici quelques idées nouvelles, moins sérieuses :

Il reproche sévèrement à Isla d'avoir écrit *Norris* au lieu de *Noris*, et de l'avoir uni à *la Martinier* (Isla, l. 2, ch. VII, n. 8). Il a voulu faire de Noris un janséniste, en le confondant avec un protestant, nommé *Norris*, amiral anglais contemporain, et avec *Martin Luter*, dont *La Martinier* est presque l'anagramme. Il n'y a jamais eu d'écrivain Augustin, du nom de *La Martinier* (fol. 122 verso — 123 verso). — La réponse détaillée d'Isla lui-même à cette dénonciation se trouve au *British Mus.*, MSS. Eg. 596, f° 37 et suiv.

14° *Trois ordres de l'Inquisiteur Général* : le 1er, du 18 avril, pour faire remettre aux curés de San-Justo et de Santiago (cf. infrà nos 15 et 16) les dénonciations des PP. Ximenez et Pinillos ; — le 2e, du 21, pour même remise au P. Calatayud (cfr. supr. n° 8) et à l'Inquisition de Grenade, qui communiquera les pièces « á dos, o tres theologos del Sacro Monte », ce qui fut fait le 27 juin ; — le 3e, pour qu'on remette au P. Ximenez « el papel de l escargo » du P. Isla (cf. suprà, n° 5).

15° *Rapport du Dr Don Francisco Fernandez de Xativa, curé de Saint-Just*, sans date, mais remise au Conseil, le 22 mars 1759 : fol. 126-328 de l'*Espediente*.

Ce long rapport, d'une écriture très nette, est favorable au P. de Isla. Voici quelques détails significatifs :

Même à Madrid, dans la chapelle royale, les abus étaient très grands. « Prueba de ello es, que el Sor Phelipe V, de gloriosa memoria, tuvo por conveniente expedir un Decreto, dirigido á sus Predicadores, mandando, que le predicassen al alma; pues como S. M. solia expli-

carse con sal en su Corte, no gustaba, que los Sermones fuessen unos esteriles agudos epigramas, faltos de jugo, y de fruto ». (Voir ci-dessus, p. 331-332).

Don Fr. de Xativa réfute, article par article, les accusations du P. Ximenez, et il conclut que cette dénonciation manque de clarté et de méthode, qu'elle est sans preuves, souvent inintelligible, infidèle dans ses citations. « En lo que observa una gran claridad, es en los oprobrios y en las censuras, » qu'il répète à satiété (fol. 327 verso).

16° *Rapport (incomplet) du curé de Saint-Jacques de Madrid, Pierre-Paul de San-Roman, sur la censure du P. Magin Llobet* (cfr. n° 7°) qu'il approuve : fol. 329-351. — Il semble, d'après une note (fol. blanc après le fol. 342), que ce curé est mort avant d'avoir achevé son travail.

17° *Ordre de l'Inquisition* de remettre au P. Diego de Rivera, S. J., l'ouvrage d'Isla et la censure du P. Llobet : Madrid, 11 octobre 1758.

18° *Rapport du P. Jacques de Rivera, S. J.*, daté de Madrid, le 27 avril 1759, remis au Conseil le lendemain : fol. 353-396 de l'*Expediente*. — Favorable à Isla.

Une note ajoutée à l'ordre inquisitorial du 11 octobre 1758 dit qu'on a remis au P. de Rivera la délation du P. Llobet (cfr. suprà, n. 17); c'est une erreur. Le P. de Rivera réfute les censures de l'Augustinien Manuel de Pinillos.

Le P. de Rivera avoue, au commencement de son rapport, qu'il n'avait pas encore lu *Fray Gerundio* ; c'est l'ordre inquisitorial qui lui a donné occasion de le lire.

19° *Lettre des Inquisiteurs de Grenade, Joachim Samaniego, de Alguero et Bernardo Antonio Calderon*, en date du 13 mai 1758 ; ils ont accompli les ordres de l'Inquisiteur général (cfr. suprà, n° 14), et remis à trois membres du chapitre collégial *del Sacro-Monte* les pièces voulues, fol. 397-8 de l'*Expediente* (1).

(1) Ce chapitre était *hors les murs*. Il fut fondé par l'archevêque

20° *Rapport de Don Joseph-Juan de Laboraria, chanoine del Sacro-Monte,* du 12 juillet 1758, fol. 399-406 de l'*Expediente.*

Il avait déjà lu le livre, dit-il; il le relit, et garde les mêmes impressions. Il approuve la censure qui lui a été transmise (je ne sais laquelle) et rejette les *Descargos* du P. Isla ; il regrette de voir « tan mal empleado aquel precioso talento, que se descubre en el Autor. » (fol. 400, recto.)

21° *Rapport de Don Martin Vazquez de Figueroa, chanoine del Sacro-Monte*, du 6 juillet 1758, fol. 407-410 de l'*Expediente.*

Il trouve trop bénigne la censure qui lui a été communiquée ; elle a tort de ne demander qu'une « limitada expurgacion. » fol. 407, recto.

22° *Rapport d'un troisième chanoine del Sacro-Monte, Don Pedro-Joseph de Baeza y Ortiz*, du 6 juillet 1758, fol. 411 de l'*Expediente.*

Il commence par louer Isla : « El Autor de el libro... es ingenioso, eloquente, docto, y erudito... ; nada dice en su obra, que se oponga á nuestra Santa Fé catholica por propria sentencia, y dandole assenso por si mismo...; dá en ella mui saludables, y provechosos documentos á los Oradores Evangélicos... ; todo lo que se dice en ella en estilo serio, es mui precioso, lleno de perlas, y piedras preciosas de reglas, y doctrinas, de q. puede redundar á el publico copioso fruto... » (fol. 411, recto). Mais pourquoi avoir mêlé l'ironie à un sujet si sérieux? *Sancta sancte sunt tractanda.*

D. Pedro Vaca de Castro y Quiñones. Cf. D. Francisco de P. Montells y Nadal, *Historia de la Universidad de Granada*, Granada, in-4°, 1875, p. 557.

23° *Décret de l'Inquisiteur général, portant suspension de la réimpression du tome premier du « Gerundio » et de l'impression du tome second.*

En el Consexo, a 14 de Marzo de 1758. Su Illma presente :

En interin y hasta que se examinen las delaciones hechas, y presentadas en el Consexo contra el Libro intitulado *Historia del Famoso Predicador Fray Gerundio Campazas, alias Zotes, tomo primero,* escrita al parecer por el Lizenciado Don Francisco Lobon de Salazar. etc., impreso en esta Corte en la imprenta de Gavriel Ramirez en este presente año ; suspendase enteramente la reimpresion, que se está haciendo de dicha obra, y la impresion de la segunda parte, ó tomo segundo, que en continuacion del mismo argumento se quiere dar á luz ; y al impresor, ó otra qualquiera persona que entendiere en esto, se le haga saver, y notifique, que hasta nueva órden de Su Yllustrisima, y del Consexo, alze enteramente la mano de dicha reimpresion, é impresion, declarando el estado en que la lleva, y á nombre, por quenta de quien trabaja : Y recivida su declaracion por un Secretario del secreto, tome razon en la imprenta de los pliegos, que ván impresos y en que número de exemplares, y los dexe embargados depositados en el mismo impresor con los exemplares, que no huviese despachado de la primera impresion (si tuviese algunos), obligandose á responder de todo al Consexo segun, y como se mandare, y lo cumpla a-si pena de dos mil ducados, que se le exigirán en la menor contravenzion de lo referido, y para su brebe cumplimiento remitase este Decreto á la Inquisicion de Corte, y evaquado con el maior cuidado, se devuelva al Consexo, procediendo con toda la cautela y secreto posible.

(*Parafe.*)

Rezada en el mismo dia. — SS. Escalona Torres.

Como Su Alteza lo manda y execute esta diligencia

nuestro Secretario Don Juan de Mata, sirviendo este Decreto de Comision en forma.

(*Parafe.*)

24° *Notification du décret précédent à l'imprimeur Gabriel Ramirez.*

Notificacion. — En la villa de Madrid, á catorce dias del mes de Marzo de mil setecientos cinquenta y ocho años, estando yo el infrascripto Secretario en la Casa havitacion de Gabriel Ramirez, Impresor en esta Corte, notifiqué é hize saver el decreto antecedente del Illustrisimo Señor Inquisidor general y Señores del Supremo Consexo de S. M. de la Santa general Inquisicion; y aviéndolo oydo y entendido, dixo que estava prompto á cumplir y obedecer con lo que se le ordena, en todo y por todo; y por ser cerca de la una, quedó y ofreció acudir esta tarde á mi casa, á hazer la declaracion que se le manda, de que certifico.

Juan de Mata, Gil de Torres, Secretario.

25° *Interrogatoire de Gabriel Ramirez, imprimeur de « Fray Gerundio », et procès-verbal de la saisie et de l'embargo mis sur l'édition.*

Declaracion de Gabriel Ramirez, de Oficio Impresor.

En la Villa de Madrid, á catorce dias del mes de Marzo de mil setecientos y cinquenta y ocho, siendo las dos dadas de la tarde, ante mí el infrascripto Secretario pareció,

Gabriel Ramirez, de Oficio impresor, vezino de esta Corte, en la calle de Atocha, frente los Padres Trinitarios calzados, de estado casado, natural de la villa de Ocaña, de edad de cincuenta y un años, de el dual reciví Juramento en devida forma de derecho, y so carga de él ofreció decir verdad y guardar secreto.

Preguntado sí haze memoria, de lo que, poco mas ha de una hora, le notifiqué; y sí ha practicado alguna diligencia acerca de ello?

Dixo, que se acuerda se le notificó por mí el infrascripto, poco mas ha de una hora, un decreto del Illmo Señor Inquisidor general y Señores del Consexo Supremo de S. M. de la Santa General Inquisicion, en que se le mandaba suspender la reimpresion del primer tomo del libro intitulado *Historia del famoso Fray Gerundio de Campazas, alias Zotes*, y que tambien suspendiese la impresion del segundo tomo, que en continuacion de la misma historia se quiere dar á luz; y que alze enteramente la mano de dicha reimpresion é impresion; y viniesse luego que comiesse, á hacer cierta declaracion, y en su inteligencia, no ha practicado mas diligencia, que dar su órden á todas las partes, en que tiene repartidos los pliegos, para que al instante suspendan reimprimirlos; pretextando haver tenido aviso del Author para ello, por tener que aumentar, ó quitar; y viene á que se le reciva declaracion, que se le insinuó, á la posada de mí el citado Secretario.

Preguntado que persona, ó personas estan encargadas, y entienden de dichas reimpresion, é impresion.

Dixo, que por escusa y recomendacion de Don Miguel de Medina, Contador de Medias Annatas, que vive calle de Atocha, junto al Convento de la Trinidad, quarto principal, encima de una tienda de bidrios, encargó el Author de la citada Historia, á Don Pedro Antonio Quintanilla, Criado mayor, ó Mayordomo del dicho Don Miguel, que corriesse con la disposicion y gasto de la reimpresion del dicho primer tomo; y el citado Don Pedro, se lo confió todo al declarante, quien á nombre y cuenta del dicho Quintanilla travaja, y reimprime el citado primer tomo, sin que aya llegado el caso de tratar con el que declara de la impresion del segundo tomo; pues aunque se le ha dicho que le hay, y que le imprimiria el declarante, ni le ha visto, ni save su paradero: y que, aviéndole pedido el dicho Don Pedro Antonio, que abreviasse en la

reimpression, por condescender á esta peticion el declarante, repartió en varias Imprentas los pliegos del referido primer tomo...

Preguntado, quantos exemplares se reimprimian :

Dixo, que tres mil y cien exemplares.

Preguntado, en que estado tiene cada imprenta los pliegos que estan á su cargo, y quantos pliegos tienen tirados de cada letra, ó signatura?

Dixo, que no lo sabe ciertamente, pero que le parece, que todos tienen hecha la composicion ; pero que tirado, solo está entendido, de que :

En la primera, que es de la Viuda de Manuel Hernandez, quasi tiene concluida la reimpresion de lo que está á su cargo, hasta la *Ff* exclusivamente...

Y en la casa del declarante, están en la letra *H* conclusas ; y no sabe mas.

Preguntado si en su poder ó en el de otro hay algun exemplar del citado primer tomo impreso, para vender :

Dixo, que ni en su poder, ni en el de otro hay ni sabe que le haya exemplar alguno para venderse, ni el declarante tiene para si mas que uno, ni hay mas que uno en su casa, y el rubricado por Yarza, escrivano de cámara del Consejo de Castilla, para la reimpresion, con la licencia del Consexo.

Fuéle nuevamente encargado y notificado que alze enteramente la mano, y suspenda la reimpresion é impresion del citado primero y segundo tomo de la *Historia de Fray Gerundio de Campazas*, hasta nueva órden del Illmo. Señor Inquisidor general y Consejo Superior de S. M. de la Santa General Inquisicion, teniendo y guardando de todo Secreto ; y assí lo ofreció, y firmó, de que certifico. = Gabriel Ramirez. = Juan de Mata, Gil de Torres. =

En este estado añade que, en su casa, lo que le parece tiene concluido, son entre principios y materia de la obra, catorce pliegos en todos, y lo firmó *ut suprá*, de que

certifico. = Gabriel Ramirez. = Juan de Mata, Gil de Torres, Secretario. =

Y haviendo pasado inmediatamente á la casa imprenta del dicho Gabriel Ramirez, ví, y reconoci, que tenia suspensa la reimpresion, que se le manda y conclusos impresos catorce pliegos entre principios y materia de la obra, para los tres mil y cien exemplares, los quales le dixe, no los entregasse á persona alguna, y que por no poderse ya oy, por ser tarde, le esperaba mañana en el Tribunal para que me acompañase en otra diligencia, lo que ofreció cumplir en todo ; de que certifico. = Juan de Mata, Gil de Torres, Secretario. =

NOTIFICACION

En la Villa de Madrid, á quince dias del mes de Marzo de dicho año, yo el infrascripto Secretario, conducido, ó acompañado de Gabriel Ramirez, Impresor en esta Corte, passé á la casa Imprenta de la Viuda de Juan Muñoz, y ví suspensa la reimpresion de las signaturas, que á su Regente de Imprenta Juan de San Miguel, le estaban encomendadas, para el primer tomo de la *Historia de Fray Gerundio*, y que tenia conclusos los pliegos impresos de las letras *Pp*, *Qq*, *Rr*, y sacadas las pruebas de las letras *Ss*, *Tt*, *Uu*, todo lo qual, dixe á dicho Regente, entregase á dicho Gabriel Ramirez, quien se dió por entregado de todo, ofreciendo llevarselo á su casa, luego que se secasse ; y quedó notificado dicho Juan de San Miguel, para la suspension en dicha obra hasta nueva órden, con la guarda del secreto.

Esta misma diligencia practiqué en la Imprenta de Antonio Muñoz del Valle, calle del Carmen, en la que ví y entregué al dicho Gabriel Ramirez, impresos los pliegos de la *V*, y la mitad de la *X*, y sacada la prueba de la *Y*, é hize á dicho Antonio Muñoz la misma notificacion que al anterior.

Lo mismo executé en la calle de la Abada con Joseph Rico, Impresor, en lo que ví impreso el Prólogo cabal, conclusas *K*, *L*, *M*, *N*, de principios sacadas pruebas de *j-O*.

Lo mismo executé con Pedro Blason, Regente de la Imprenta de la Viuda de Orga, á espaldas de la casa profesa, y tiene tirados enteramente los pliegos de la *Ii*, *Kk*, y de la *Ll* la mitad, y sacadas las pruebas de la *Mm*, *Nn*, *Oo*.

Esto mismo practiqué con Nicolas de la Cana, Regente de la Imprenta de la V[da] de Manuel Gonzalez, donde ya están conclusas las *Aa*, *Bb*, *Cc*, *Dd*, *Ee*, menos quatro planas y un poco; y hecho la composicion de las *Ff*, *Gg*, y sin sacar prueba.

Todos los quales sugetos se dieron por notificados, en la forma dicha, y el Referido Gabriel Ramirez, por entregado de pliegos y pruebas expresados, de que certifico. = Juan de Mata, Gil de Torres, Secretario. =

EMBARGO Y DEPOSITO

En la villa de Madrid, á quince dias del mes de Marzo de mil setecientos y cinquenta y ocho años, yo el infrascripto Secretario, entregué todos los pliegos impresos, y pruebas sacadas, que constan y resultan de las notificaciones y reconocimientos antecedentes, hecho todo en sus respectivas imprentas, á ley de Depósito y á disposicion del Superior Consexo de S. M. de la Santa General Inquisicion, á Gabriel Ramirez, Impresor en esta Corte, y á cuio cargo estaba la reimpresion del primer tomo de la *Historia de Fray Gerundio Campazas, alias Zotes*, obligándose á responder de todos ellos á S. A., segun se le ordenare, enterado de la pena impuesta de dos mil ducados que se le exigirán, en caso de la menor contravencion, por qualquiera cosa de las que está enterado; y se le ha notificado, y lo firmó, de que certifico, como que quedan embargados todos los referidos pliegos y pruebas por el

Nuestro Oficio, y depositados con la dicha obligacion de responsabilidad y pena expresada. = Gabriel Ramirez, Juan de Mata, Gil de Torres, Secretario. =

NOTIFICACION A DON MIGUEL DE MEDINA Y A DON PEDRO ANTONIO QUINTANILLA

En la Villa de Madrid, dicho día quince de Marzo, notifiqué á Don Miguel de Medina que hasta nueva órden del Illmo Sr Inquisidor general y Señores del Consejo de Inquisicion, alzasse la mano enteramente de la reimpresion, é impresion del primer, y segundo tomo de la *Historia de Fray Gerundio de Campazas, y Zotes,* en cuia inteligencia, y la de que guardasse secreto, respondió y dixo que obedecia, y lo cumpliria; de que certifico, como tambien, de haver practicado la misma notificacion con Don Pedro Antonio Quintanilla, quien respondió lo mismo que su Amo Don Miguel de Medina. = Juan de Mata, Gil de Torres. =

26° *Pièces diverses.* — Les pièces suivantes, imprimées ou manuscrites, jointes au dossier de *Fray Gerundio*, sont des pamphlets dirigés contre Isla et contre son œuvre, et dénoncés à leur tour à l'Inquisition.

1. *Nuevas reflexiones sobre la Historia del famoso Predicador, el P. Isla, conocido por Gerundio de Campazas* (incomplet).

2. *Carta escrita por Fr. Amador de la Verdad, al R. P. Isla, de la Compañia de Jesus, Autor de Fr. Gerundio de Campazas, en 2[illegible] de febr de 1758* (imprimée), in-8°, pp. 12. — *B. A. E.*, t. XV, p. 259. Ce pamphlet est dénoncé à l'Inquisition comme injurieux à la Compagnie de Jésus.

3. *Oracion fúnebre que en las exequias, que consagraron los Theatinos de Villagarcia á la preciosa ridicula Memoria del Estrafalario Padre Fandango de Chufletas, dixo su Ingenioso hijo y aprovechado discipulo Fr. Gerundio de Campazas Isla y Zotes, sin alias, porque todo es uno.* Une

lettre du P. Jos. German, S. J., demande condamnation de ce discours, dont il y a deux copies : il est suivi d'un grand nombre de dénonciations, desquelles il résulte que l'auteur est le franciscain Fray Varon, gardien du couvent de San Diego, à Saragosse.

4. *Primera prueba de las Maledicencias é injurias contra las Sagradas Religiones, objeto y título de la Historia de Fray Gerundio Campazas, alias Zotes.*

5. *Anatomía del cuerpo de Fray Gerundio de Campazas, y apología de su alma. Haciala un apassionado del Autor para dedicarla al Público.* — En Madrid, año de 1759, in-32, pp. 106. — A la fin : *Se hallará en Bayona, en casa de M. Holsch, comerciante.*

6. *Breve resumen de la maravillosa vida y nacimiento del célebre Bufon del Evangelio el Padre Supino de Isla, de la Compañía de Jesus*, etc. (Voir ci-dessus, notice bibliographique.)

APPENDICE III

Extrait du « Catalogus scriptorum provinciae Castellanae S. J. ab anno 1724 ad 1761. »

(Ms. Bibl. nac. Madrid, Bb, 186.)

« P. Josephus Franciscus de Isla, ex oppido Valderas diœcesis Legionensis, natus Martii 1703, ingressus Societatem aprilis 1719. Professus quatuor votorum. Poeta facetus, dissertus orator, philologus non ineptus, non minus ingenio, quam calamo volucris, atque in omnia expeditus. Huic certe in vernaculæ dictionis elegantia non facile invenias parem. Plurima scripsit; hæc edidit;

Vidas del Conde de Altamira, i de su hermano el Duque de Naxera, sub nominis ficto anagrammate Joachin Federico Issalps. Matriti 1725...

Historia del famoso predicador... Hoc opus, nescio atque invito auctore, excusum est sub nomine D. Francisci Lobon, i Salazar, etc... sed mox, ut vulgatum fuit, turbas ingentes excivit. Quamobrem Supremus Hispaniae Inquisitor anno proxime elapso 1760 ipsum proscripsit... »

APPENDICE IV

Extrait de la vie inédite d'Isla, et notice sur son frère Ramon de Isla, par Hervas y Panduro.

(Biblioteca jesuitico-española, ms. t. II, f° 79-87)

... Isla era dotado de talento grande, y proprio para ser excelente en todo jenero (1) de ciencias : su fantasía era sobresaliente, y si de ella se hubiera dejado arrastrar, hubiera inundado la républica literaria de romances, poesías, y de otras obras de placer y amenidad no inferiores á las mas celebradas en este jenero. Los superiores de Isla juzgaron no ser combinable el desaogo de su gran talento poético con la continua ocupacion de los ministerios apostólicos, y del majisterio de ciencias sagradas : y por esto unicamente no dejaron de darle algunos avisos de correccion. Enseñó con aplauso filosofia y teolojía. Tubo conocimiento perfecto de varias lenguas eruditas, y leyó sus mas insignes autores. Escribió muchas obras,

(1) Je conserve les singularités orthographiques du manuscrit, qui est, m'assure le P. de Uriarte, de la main du P. Hervás.

que dejó ineditas, mas se ignoran su paradero y aun titulos. Un amigo suyo le redujo pocos dias antes de su muerte á hacer catálogo de su manuscritos, mas él murió antes de empezar á dictarlo. Se sabe que en España habia escrito mas de ocho tomos sobre el carácter y las providencias de los parlamentos de Francia: obra que se admiraria como historia politicamente profética del miserable estado actual de Francia. Hasta la edad de 50 años escribió muchos opúsculos poéticos, cuyo paradero se ignora. Escribió tratados críticos y algunos de estos (segun pública fama) estaban en la librería de Don Manuel de Munita en Madrid. Los manuscritos que le robaron en la prision antes dicha en 1772, se entregaron al cardenal Malvezzi. Luego que Isla murió, la condesa Tedeschi dió á sus criados algunos papeles escritos para que los quemasen, en el patio de su palacio : dos meses despues de la muerte de Isla se presentó á dicha condesa el señor don Manuel de Laforcada, comisario real en Bolonia, é intendente de los ex-jesuitas, pidiendo los manuscritos en nombre de su corte, y la condesa respondió que sus criados eran testigos de haber sido quemados. En Bolonia se creyó y se dijo publicamente que la condesa habia ocultado los manuscritos de Isla, y que para defenderlos de la inquisicion de dicho señor Laforcada, habia ordenado la quemada de papeles inutiles, diciendo à sus criados que aquellos eran los manuscritos de Isla...

Notice sur le P. Ramon de Isla, S. J. (Ibid., fol. 87.)

Isla Ramon, hermano de Josef Francisco, nació en Villavidanes (1), patria tambien de Josef Francisco, y al salir de la pubertad fué recibido en la provincia jesuítica

(1) Je crois qu'il y a là une erreur, et que Ramon de Isla naquit à Santiago de Galice. Cf. ci-dessus, pp. [illegible] et 11.

de Castilla. Estudiando filosofía y teolojía se instruyó perfectamente en los ramos principales de crítica, en las ciencias sagradas y eclesiásticas, en las que por su elevado injenio hubiera hecho extraordinarios progresos, si en la mas fresca edad no hubiera desaparecido. Habiendo profesado solemnemente, y enseñando la filosofía en Segovia, murió el 1764 por enfermedad contajiosa contraida asistiendo á un rejimiento, que habia estado en las guerras con Portugal. Imprimió discursos anónimos sobre la historia de Frai Jerundio.

APPENDICE V

Extrait du journal d'un jésuite aragonais exilé à Ferrare (1785)

Le manuscrit a pour titre : *Festiva pro veridica relacion de los tragicos sucesos acaecidos à los Jesuitas, desde la muerte del Papa Ganganelli, hasta el año sexto del pontificado del felizmente reynante Pontifice Pio sexto, escrita por uno de tantos que se hallaron sin pensar en el destierro y saldrán de el quando menos se lo piensen.*

L'auteur est un des Jésuites de la province d'Aragon, retiré à Ferrare. Il dit, en plus d'un endroit, qu'il écrit en 1785. Le manuscrit est autographe (les corrections le prouvent). On lit pag. 182-184 :

« Al sensible dolor de ver los Jesuitas terminarse el año 81, quedandose todavia en su destierro, se les añadio el desconsuelo de verse morir al inmortal e incomparable P. Joseph Francisco de Isla, cuyo solo nombre forma su mayor elogio. Murió en Bolonia, de edad de 78 años, el dia 2 de nov. del dicho 81, haviendo recibido muy à tiempo y con mucha devocion y fervor los sacramentos,

causándonos su muerte á todos los Españoles no menor sentimiento que el que se merece la perdida de un sugeto del calibre de aquellos, de los quales uno solo basta para honrar una nacion y un siglo.

» Pero, tanto como los Jesuitas Españoles sentimos su muerte, se devió de alegrar de ella el Señor D. Manuel de Roda, por el miedo que tuvo siempre a la pluma de este Jesuita, sabiendo muy bien que él solo era capaz de hazer eternamente ridiculo, en todo el mundo, su ministerio y su machiavelista politica. Sospechó, sin duda, este vulpeja que el difunto havria tal vez compuesto algun *Gerundio* de malos Ministros, como el que compuso de malos predicadores, y que con dicha obra eternizaria la infamia de su Ministerio, y la de quantos otros Ministros y Potentados havian tenido parte en el destierro de los Jesuitas Españoles y en la extincion de la Compañía : — por lo que su primer cuidado fué apoderarse de todos los papeles que huviese dexado, en su muerte, el P. Isla, para entregar de contado a las llamas qualquiera manuscrito que fuese contra su persona y las de los demas miembros de la Liga. Con efecto, haviendo tenido noticia, muy con tiempo, este Min. de que el P. Isla podia ya vivir poco, atendida su avanzada edad, y los repetidos insultos de perlesia, que en varias ocasiones le avian assaltado, mandó al real Comissario de España en Bolonia, que en el instante que muriesse, pidiese, a nombre de su Corte, todos sus papeles.

» Fué puntualmente obedecido el señor Roda, y pocas horas despues de la muerte del P. Isla, se hizo la dicha peticion, a nombre de la Corte de España. Pero, ya llegó un poco tarde, porque el difunto, haviendo previsto, con su natural sagacidad, este lance y otras contingencias semejantes, tomó muy con tiempo todas las mas prudentes y oportunas medidas, que se devian tomar, para que no se perdiese ni una sola tira de papel de sus tan

apreciables manuscritos. Y assi, se respondió a la peticion hecha por el real Comissario de España a nombre de su Corte, que la Excel. Señora Condesa Tedeschi (Dama de las mas principales y respectables de aquella ciudad, en cuyo palacio vivió, siempre muy estimado y sumamente venerado, el P. Isla) havia quedado heredera de todos sus papeles, y que por quanto hay en el mundo no daria a nadie ninguno de ellos ; — y con esta respuesta quedó, de un golpe, del todo cerrada la puerta a la pretension del Señor Roda.

» Yo sé bien que este doctissimo Jesuita, en el largo ocio de su destierro, ha escrito varias obras, algunas de las quales ningun gusto dieran a este Ministro y sus semejantes (si es que le ha tenido en la maldad e impia politica), si se diesen à la pública estampa, como se darán, quando el tiempo lo permita.

» Entre ellas se deve contar su *Memorial ajustado al Rey Nuestro Señor*, que contiene la verídica historia del Arresto de todos los Jesuitas de su Provincia de Castilla, de su viage al destierro y establecimiento en el presidio de Calvi en la Corcega ; obra digna, por cierto, de imprimirse con letras de oro, para gloria imortal de la inocente Compañia de Jhs, y eterno padron de sus enemigos y perseguidores, — que en pocos meses compuso su Autor, recien llegado a Calvi, y yo he tenido el gusto de leerla varias veces, y siempre con igual admiracion y assombro.

» Deve, despues de esta, contarse su Respuesta, en 4 tomitos, a la Carta pastoral del Arzobispo de Burgos ; la qual obrita jamas la he podido leer, por mas que lo he deseado mucho.

» Estas dos obras son ciertamente suyas, y me inclino a creer (aunque de cierto no lo sé) que tambien lo es un excelente papel con este titulo : — *Cargos muy pensados, y descargos no pensados, en la causa de los Jesuitas Espa-*

ñoles. Assi el título, como la Introduccion o exordio del papel, los sales muy festivos y sazonados, la natural, pero robusta, varonil y persuasiva eloquencia, y otras muchas gracias, de que essa lleno, estan señalando como con el dedo al P. Isla por su Autor. Este le entregó copia de este breve escrito al P. Pasqual Marquesta, en cuya casa estuvo de paseo en Imola, diciendole al entregarselo : — « Lea este papel, que no está mal tirado » : modesta expresion, que indica que Su Rev. era el Autor dél, pues no he visto sugeto que apocasse mas sus proprias obras, ni que alabasse mas las agenas, que el P. Isla. Aqui en Ferrara, tuvimos luego copia de este papel, y el primero que la logró fué el P. Agustin Abad, uno de los mas íntimos amigos y confidentes del P. Isla : — por todo lo qual, me inclino mucho a creer que este fué su verdadero Autor.

» Por ultimo, es ciertamente de la mano y pluma de este Autor la *Respuesta* de nuestro monarcha cathólico Cárlos tercero (que Dios guarde) al Papa Clemente XIII, — en respuesta a la que este sumo Pontifice escrivió a su Mag. catholica, sobre el Arresto y expulsion de los Jesuitas Españoles de todos sus reales dominios. De esta *Respuesta* solo sé de cierto que forma un tomito, y que es del P. Isla, y esto solo me basta para no dudar que este manuscrito seria el primero que D. Manuel de Roda, *tanquam leo rugiens quærens quem devoret*, desearia haver a las manos, para ocultarle, de manera que nunca, en los tiempos venideros, llegue a ver la luz publica : pero la verá, quando el Señor lo quiera : — a quien sea la honra y gloria, por siglos de los siglos. Amen. »

APPENDICE VI

« Decimas » inédites du P. de Isla (1725).

(Cf. ci-dessus, p. 48.)

Dans un autre manuscrit du même auteur, où il a recueilli bien des pièces curieuses, on lit :

« Decimas compuestas por el P. Jos. Fr. de Isla, con la ocasion siguiente :

» Los thomistas de Salamanca, viendo el indicible aplauso que tuvieron las grandes fiestas que la Escuela y Juventud Jesuitica hizo, en la Canonizazion de S. Luis Gonz. y S. Estanisl. Kostka en Salamanca, resolvieron hacer unas grandes fiestas al Doct. Angelico santo Thomas. Huvo procesion, sermones, fuegos artificiales, etc., etc; y tanto los predicadores como los coheteros, no hicieron nada de provecho, — como, con indezible gracia, nos lo dicen las siguientes dezimas :

El primero predicó
Un D. Santos que no nombro,
Y dizen que fue un assombro
Todo aquello que calló
El que la misa entonó,

Al escuchar gritos tantos,
Entre visages y espantos,
Comenzó a decir de espacio,
A manera de prefacio
A buen Santos, Santos, Santos.

Aguilar, — segun escucho,
El segundo predicó:
A ser águila aspiró,
Mas se quedó en aguilucho.
No le culpo en esto mucho,
Que el papel de una comedia
Si es malo (digalo Heredia),
No tiene la culpa aquel,
Que representa el papel
Sino el que hizo la comedia (1).

Al oirle, aposté que
Peor no se ha de predicar:
Salió á predicar Thobar,
Y perdí lo que aposté:
Hizo el tal, con buena fé,
Un sermon de *parce miqui;*
Y como es de traque triqui
Su lengua, y es algo tarda,
Dixo, en vez de gloria, albarda,
Y luego añadió el *quam miqui.*

El quarto predicó Erre...
(Valgame Dios, que me altera!)
Iva a pronunciar Errera,
Y quedé me en el Erre...
Oyes, tu qualquiera, que
Me lees o me escuchas,
Testigo eres de mis luchas:
Advierte que (y no te assombre)
Dos letras faltan al nombre,
Y al hombre le faltan muchas.

Nieto Vizco Remilgado
Hizo un sermon, y confiesso
Que estuvo el sermon travieso
Y tambien atravesado.
Uno, que estava a mi lado,
Se picó con un parelio:
Y le dixe: Señor Celio,
Señor Lysandro, o Fadrique,
Si quiere que no le pique,
Pongase en el evangelio (2).

Davila fué el que cerró
La plana de los sermones,
Puso cotos y mogones
A lo que se predicó.
Predicó (no le oí yo)
Con tal destreza, tal maña,
Con discrecion tan estraña,
Con tal acierto y primor,
Que no lo hiziera mejor
Aun el mismo Rey de España.

La noticia aqui se tuvo (*a*)
De que en Salamanca huvo
Unos cohetes en secreto.
Era el trueno tan esqueto,
Tan fofo, tan calandrajo,
Subian con tal trabajo,
Que uno, que estava en la bola
De una torre, dixo: « ola!
Quien se pede ai de baxo? »

(*a*) *Para ridiculizar á los cohetes, hizo solo esta dezima, que dize assi.*

(1) Heredia compuso el sermon que predicó Aguilar. (Note du manuscrit.)

(2) Dicho predicador no tocó el Evangelio, en todo el sermon. (Note du manuscrit.)

APPENDICE VII

Lettre de Dª Ventvra de Cordova, duchesse de Sessa, à don Joseph Isla de la Torre, alcalde mayor de l'État d'Altamira, père du P. de Isla.

British Mus. add. mss. 10.2[illegible]1, f° 1[illegible].

Bien notorio es en el Estado de Altamira, y Ciudad de Santiago, el Escándalo, con que dos Escrivanos vociferaron las imposturas, que les dicto su malicia, contra el Honor de D. Joseph Isla de la Torre, Alcalde Mayor de dicho Estado, y contra su desinteressada conducta, especialmente assentando, havia percibido los Laudemios sin verdadero Titulo, sobre que tomó la Excma Señora Duquesa de Sessa la providencia, que se sigue, y se da á la estampa, para vindicar en lo possible la honra de el sobredicho : « Haviéndoseme dado varias quejas, dirigidas contra tu conducta y proceder en el manejo de los interesses de el Conde mi Hijo, y tratamiento de essos Vassallos, unas por memoriales ciegos, y otras por determinadas Personas, fundadas con bastante apariencia, y aunque

me causaron alguna dificuldad, y repugnancia, por la confianza, que siempre me has merecido, no obstante esta, me fué preciso, para aquietar mi conciencia, recurrir al medio de valerme de sujetos, los mas imparciales en el Assunto, con el deseo de encontrar la verdad, y satisfacer al cargo, en que me hallo constituida de Administradora de los Estados, y Bienes de mi Hijo : y haviendo reconocido por los informes, y noticias, que se me han dado, la poca, ó ninguna subsistencia de algunos de los cargos, y lo insustancial, y fantastico de los otros, he tenido por conveniente, por si acaso el assunto huviesse dado algun motivo de sospecha contra tu buena ley, y conducta (aunque tratado con la mayor reserva) el manifestartela para satisfacion tuya : quedo fuera de el cuydado, que pudieron al principio causarme las citadas delaciones, y con la seguridad de tu arreglado proceder, y de que en adelante continuarás con el mismo celo, conducta, y buena ley, que hasta aquí, assi en el manejo de la Rentas de mi Hijo, como en atender con justicia, y equidad a sus Vassallos, percibiendo todas aquellas Adealas, y Emolumentos, que antes de ahora has percibido, y que se contienen en el Compendio de esse Estado : Y tambien el que por ahora, y sin que sirva de ejemplar, prosigas, utilizándote de los derechos de laudemios, que por gracias particulares te están concedidos, y que segun tienes informado, no exceden de quinientos reales, pocos mas ó menos, un año con otro, pero llevando, para que sirva en adelante de noticia, razon de su importe. Y teniendo presente al mismo tiempo, el que Andres Varela, Administrador de las Rentas de el Partido de Altamira há cumplido en este manejo con su obligacion (mediante no constarme cosa en contrario) hé resuelto, el que por ahora continúe en el exercicio de la referida Administracion, con la calidad, de que haya de proceder en adelante con arreglo, subordinacion, y buena armonia contigo, y con

esse Contador, como Ministros principales en el Manejo y recaudacion de las Rentas de esse Estado; lo que assi harás entender al referido Varela. Dios te guarde muchos años. Madrid 26 de diciembre de 1753. -:- Quien mas te estima: *Bentura de Córdova.* — D. Joseph Isla. »

Concuerda con la Carta Orden Original, que para efecto de sacar esta copia, que se há de colocar en la contaduria de Altamira, exhibió ante mi el Señor Don Joseph Isla de la Torre, Alcalde Mayor; y de todo ello doy fee, en la Ciudad de Santiago á doce de Enero de el año de mil setecientos cinquenta y quatro. — *Sebastian Lorenzo de Paredes.*

APPENDICE VIII

Extrait de l' « Anatomie de la Lettre pastorale de l'archevêque de Burgos » contre les Jésuites, (1768) ouvrage inédit d'Isla.

(Cf. ci-dessus, p. 119. — Bibl. de la Acad. de la Hist. Est. 27, gr. 1, nº 5.)



CARTA I

Anatomia de los §§. XXXII y XXXIV.

Monseñor riveritissimo.

1. Estrañará V. S. el epígrafe de esta carta, y me preguntará porque dejo en el tintero la Anatomia del § xxxiii, saltando desde el xxxii al xxxiv? La respuesta es adequada ; porque Monseñor de Burgos, en la edicion que tengo presente, conviene á saber en la de *Barcelona por Thomas Piferrer año de 1768*, se dejó dicho § entre sus Ilustrissimos cendales. El descuido es claro ; pero tambien lo es, que el que pone tan poco cuidado en advertir lo

que el escribe, menos reflexion aplicará a examinar lo que otros escribieron. Buena prueba ha sido de esto todo lo que hasta aqui he tenido el honor de exponer a V. I.; mas no creo que sea menos concluyente lo mucho que me falta que exponerle. Lo cierto es, que, si escribiera con mas consideracion á su venerabilissimo caracter, como tambien á la seriedad, madurez, y gravedad que pide una Pastoral dirigida a la instruccion, al pasto, y a la edificacion de su rebaño, reservaria las chufletas, las bufonadillas, los gracias y los cuentecillos de que está atestada para otra pluma mas baxa, y para escritos de especie mui diferente, avergonzandose de dar principio al § XXXII y num. 437 con este chiste tan impropio como frio :

§ I.

« 2. Cuentase (dice), no sé sí con verdad ó por juguete, » que leyendo uno el decreto de la Iglesia sobre la com» munion anual, ó cumplimiento con la Parroquia, dixo, » que solo hablaba con los Hermafroditas, porque el de» creto dice *omnis utriusque sexûs* en terminos precisos, » y solos los Hermafroditas son *utriusque sexûs.* » No le parece a V. I. que tiene infinita gracia este cuentecillo en la pluma de un Prelado, que está hablando á sus obejas en el asunto mas serio, que le podia ocurrir, y *obedeciendo* (á lo que el dice) las órdenes de un Monarca para justificar una de las resoluciones mas graves, que se le pueden ofrecer? Sufririase este chiste indecentissimo en otra pluma que no fuese de un Pisaverde ni en otro escrito, que no tuviese mas fin que divertir á los Letores de plazas, mostradores y corrillos? A lo sumo solo podria hacerse lugar en la Historia de Fr. Gerundio, poniendole en la boca de algun Fr. Blas para probar que solamente los Hermafroditas estaban obligados al precepto Pascual; y no hai duda, que en aquella graciosa Historia haria gran sabor este texto con el otro tan salado de *Beatus vir*

qui prædicat verbum inauditum, con que allá en el num. 177, nos divirtió Mouseñor, cargandole á cuenta del pobre P. Poza. Pero al leer esto en una Pastoral, por todo un Arzobispo de Burgos, por todo un Gefe y cabeza de una escuela sapientissima, y en cumplimiento de la Orden de un Poderosissimo Monarca, confieso, que... *pudore sensi me totis erubuisse genis.* »

Ce volume renferme 9 lettres ; la dernière est datée : *Roma y Avril 1° de 1773.* — En voici la conclusion : « Y no necesitando de respuesta los nueve numeros que restan para concluir la Pastoral, porque se reducen á una molesta repeticion de lo mismo, á que ya está suficientemente respondido, pongo fin á este fastidiosissimo trabajo, pidiendo mui de veras al Cielo, que alumbre á este pobre Monseñor, y mueva su corazon para que reconociendo, y confesando sus desaciertos, pida perdon á Dios y á la Compañía de lo mucho que los ha ofendido, á la Iglesia y al mundo de lo mucho que los ha escandalizado. Pondréle á la vista el reciente y cristiano egemplo de Monsiur Riper de Monclar, Procurador General del antiguo Parlamento de Aix, y postrado á sus piés, lleno del mayor respeto le diré con S. Ambrosio á Theodosio el Grande : *qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Roma y avril 1° de 1773.

Illmo Signore,
Umilissimo e divotiss. Servitore
el Abate N. de N. »

APPENDICE IX

Extraits du poème inédit d'Isla « el Ciceron ».

J'ai fait connaître ci-dessus (p. 139) l'histoire de ce poème, dont le manuscrit original se trouve à la Bibliothèque de l'Atheneum de Boston. Le R. P. Russo, S. J., voudra bien agréer ici mes remerciments pour l'obligeance avec laquelle il m'a procuré la copie du premier chant et de quelques autres documents qui sont joints au poème, savoir : trois lettres du P. de Isla, dont une inédite ; puis : *Copia literal de la Censura puesta á la Obra intitulada « el Ciceron »* ; enfin, *Contestacion á la anterior censura.*

Je donne ici d'abord quelques octaves du poème de Passeroni, puis le texte d'Isla.

IL CICERONE, POEMA DI GIANCARLO PASSERONI

(Milano, 1768-74. — 6 vol. in-8°).

T. I, p. 9. — CANTO I.

1.

I nobili costumi, e le alte imprese
Io canterò dell' Orator Romano,

Che all' universo celebre si rese
Coll' ingegno non men, che colla mano:
Qual fu la vita sua farò palese;
Qual fu la morte; e andrò di mano in mano
Alla brigata rivedendo il pelo,
Se mi darà tanto di vita il cielo.

2.

Tu, Dio di Cirra, una corona appresta
Dell arbor no, che i fulmini prescrive,
Ma di bieta, e di cavoli contesta
A chi di Tullio poetando scrive:
O portategli almen sotto la vesta,
Voi di Parnaso intemerate Dive,
Un fiasco del licor, che voi bevete,
E che ha virtù di spegnere la sete.

3.

E voi, cortesi Signori, e Signore,
Che parte in piè, parte sedendo state,
Lasciate per un pò di far romore,
E non mi fate dietro le fischiate:
Se avete, come pare, un gentil core,
Benignamente, vi prego, ascoltate
L'istoria, che a contarvi io m'apparecchio,
Come sta scritta sopra un libro vecchio.

4.

Ma questo libro pochi l'hanno visto,
Ch'è un libro troppo raro: ed io lo serbo
Non già tra gli altri, che ho, confuso, e misto,
Ma sotto chiave sta con buon riserbo:
Mio bisavo ne fece il grande acquisto
Da un certo Annio famoso da Viterbo,
Il qual vi scrisse fuori sul cartone,
Vita di Marco Tullio Cicerone.

5.

Queste parole sono in buon toscano,
Ma quel di dentro è un certo idioma,
Che ad un, che nollo intenda, sembra strano,
E vi manca ogni punto, ed ogni coma:

Ben che fiorisse sotto il buon Trajano
Il dotto Autor di questo libro, in Roma,
Dal nome appar però, ch'e' fu Caldeo,
Perchè chiamossi Giambartolommeo.

6.

E' questo il nome dell' Autor, di cui
Potrei dir molte cose, ma mi pare,
Che stia male a cercare i fatti altrui;
Per tanto noi lo lasceremo stare:
E chi volesse intendere di lui
Qualche cosa di più particolare,
Aspetti, che con quella d'altri Autori
La di lui vita venga anch' essa fuori.

. . . .

14.

Però m'è entrato in capo il brulichio
Di passar, se potrò, per uomo dotto:
Non potendo produr nulla del mio,
In volgar lingua ho questo Autor tradotto,
Nè l'ho tradotto sol, ma fatto ho anch' io,
Come dicon, che fece un certo Arlotto,
Il qual tradusse l'opera famosa
Di Virgilio Marone in trista prosa.

15.

Anzi ho, per meglio dir, fatto il contrario:
Poichè quel libro in versi ho traslatato,
E colla scorta del Vocabolario
Della Crusca, che l'ho quasi frustato,
E coll' ajuto del fedel rimario,
Che benedetto sia chi l'ha stampato,
Ho fatto sì, che quel, ch' era già prima
In buona prosa, ora è in cattiva rima.

EL CICERON

CANTO I

1

Voi á cantar del Orador Romano
Las glorias, las costumbres, las empresas,

Que su ingenio y numen soberano
En todo el Universo dejó impressas.
Su vida cantaré ; y si viene á mano
Puede ser, que entre lágrimas no gruesas
Cante su muerte ; si antes, ó primero
No me pongo yo ronco, ó no me muero.

2.

Y tu, Febo, dispon una corona
Para este Musiquillo poco diestro,
Aunque sea de hyedra remolona,
Que le basta á su Numen, ó á su estro ;
Y encomienda á la Musa mas pelona,
Que con el brazo diestro ó el siniestro,
Me traiga un frasco de agua ó de aquel vino
Que llena el alma de furor divino.

3.

Y vosotros, Señores, y Señoras,
Que parte estais en pié, parte sentados,
No hagais ruido, á lo menos por deshoras,
Ni me hagais la mamola á los costados ;
Antes oid benignos las sonoras
(Si sois, como parece, hombres honrados)
Voces, con que á contaros me aparejo
La Historia, que encontré en un Libro viejo.

4.

Este es un Libro raro, y de vosotros
Serán mui pocos los que le ayan visto
No le tengo mezclado con los otros,
Sino cerrado, porque no esté al *misto ?*
Yendo un Abuelo mio á comprar potros
A un Annio le compró, hombre mui listo,
De Viterbo, el qual puso en el Carton :
Vida de Marco Tulio Ciceron.

5.

Este título estaba en Castellano ;
Mas por adentro es un estraño idioma
Ni Tudesco, ni Arabigo, ni Indiano
Que no se entiende ; ni en el hai punto, ó coma ;

Y aunque todo el carácter es Romano,
Y se escribió, á mi ver, dentro de Roma,
El Autor, por la cuenta, fué Caldeo
Porque se llama Juanbartoloméo.

6.

Este su nombre es, y aunque pudiera
Mil cosas decir de él, y todas buenas,
Las callo ; porque ya sabe qualquiera,
Que esto de escudriñar vidas agenas,
Es algo peligroso, y el que quiera
Saber las del Autor, a manos llenas,
Espere á que su vida se publique
En Londres, en Paris ó en Mozambique.

7.

Saldrá sin duda en Francia, ó en Venecia,
Porque lo lleva assi el Siglo corriente
En el qual toda pluma, sabia ó necia,
Dar quiere á conocer la docta gente,
Y aunque de cosas nuevas no se precia,
(Bien que de esto hay tambien algo al presente)
Se hace honor, y mui grande, á los Letrados
Que vivieron allá en tiempos passados.

8.

Y no solo se inciensa hoy á los muertos
Sino tambien se buscan sus escritos
Sin distinguir los falsos de los ciertos,
Ni los comunes de los exquisitos ;
Bien ó mal se traducen sus aciertos,
Y se imprimen por hombres eruditos.
Y estraño, que una obra tan nombrada
No esté ya traducida, y estampada.

9.

Hay quien diga, que aqueste manuscrito
No sé quien le encontró en la Isla de Delfos,
Y que á Italia le trajo un erudito,
Que fué allá en el tiempo de los Guelfos,
Otro, que se la dió un tal Rey de Egipto,
Llamado Filadelfo, ó Filadelfos,

Antes que ardiesse aquella Libreria,
No se sabe en qué año, ni en qué dia.

10.

Quizá el uno y el otro desatina :
Lo cierto es, que el Autor de muestra Historia
Fué persona de rara, y gran dotrina,
Y en la Antiguedad con mucha gloria
Fué mui versado ; siendo obra divina
Para un Poema, segun la perentoria
De Aristoteles regla, y de Argensola,
Que debe ser la Accion única y sola.

11.

Porque assi como aquel, que todo un dia
Se está bien comiendo en su possada,
No mas que una comida el tal haria,
Bien que fuesse una Accion algo alargada ;
Del mismo modo en nada desvaría
Quien diga, que la vida continuada,
Ni interrumpida, de nuestro Ciceron,
No fué mas que una sola, única Accion.

12.

Fuera de la unidad tan necesaria
De la Accion, igualmente se ha guardado
El Tiempo, que, segun ley ordinaria,
Debe ser mui medido y limitado ;
Y por esso no llega á centenaria
Su edad, reducida (sino ha errado
La quenta él que la hizo) al breve espacio
De sesenta años, segun Flaco Oracio.

13.

En sesenta años, poco mas, de vida
Hijo cosas tan grandes, tan estrañas
Que parece impossible hallar cabida
En tres siglos á todas sus hazañas ;
Las que Juanbartolomeo, con subida
Pluma escribió, y con sus buenas entrañas
A la obra añadió Notas preciosas
Que cierto pueden ser mui provechosas.

14.

Como yo no sé hacer cosa de mio
Y rabio por hacer del Literato,
Vinome á la cabeza el desvario,
O (si es frasse mejor) llamese el flato,
De entremeterme á Traductor sombrío,
Como allá lo hizo Arloto, en aquel Vato,
Que resolvió la traduccion ayrosa
Del Verso de Virgilio en buena prossa.

15.

Verdad es que yo hice lo contrario;
Porque la prossa la traduge en verso
Con la escolta de un buen Vocabulario,
Que es conocido en todo el Universo;
Y á la sombra tambien del gran Rimario
De Rengifo, á quien nunca he sido averso;
La prossa, escrita en frasses elegantes,
La eché á perder en bajos consonantes.

16.

No quise, ni imitar quiero al Trisino,
Que (á la Griega) escribió en verso no atado
La Italia libertada: Libro divino,
Pero nadie le lee, por lo cansado;
Y es que un verso vulgar, aun el mas fino,
Quando del consonante esta privado,
Es un cielo sin sol, y sin estrellas,
Campo desnudo de sus flores bellas.

17.

Ni menos seguir quiero al estudiante,
Que, engañando á su Padre, le escribió,
Que en esdrujulo rigido y constante
Renovaba *al Gofredo* en lo qual no
Le echaba Sannazar el pié adelante;
Y á esto, Señores mios, digo yo,
Que van iguales los Poetas, quando
En sus versos se están esdrujuleando.

18

Ni escribo en ciertos versos Forasteros
Que son mas largos de lo necesario,

Y á Bolonia, de Reynos estrangeros
Trajo un Poeta un poco estrafalario.
Verguenza es que Italianos verdaderos
A los Franceses sirvan sin salario.
Tampoco escribo en consonantes mochos,
Porque es cosa de simples, ô de chochos.

19.

Pero aqui será bien, que yo me escuse
Antes que algunos me hagan el processo,
Porque tal qual de aquellos, que yo acuse,
(Quizá con un poquito mas de exceso)
No se queje de mí, y aun me recuse.
Protesto, pues, declaro, y lo confiesso
Que hablo de hombres y gentes ya passadas,
Ni mas, ni menos, que los de oy taimadas.

20.

Porque, Señores, es mui natural,
Que, oyendo mis octavas diga alguno :
Aora habla de un tal, aora de un qual ;
Pero será un grandissimo importuno ;
Porque, fuera de hablar en general,
No conoceis vosotros á ninguno ;
Antes tal vez, testigo me es San Pablo,
Ni aun yo mismo conozco de quien hablo.

. . . .

31.

Y pues Sócrates dice (y yo lo digo)
Que el reir gustar suele á las personas,
He resuelto, aprobandolo un Amigo,
Para que rian Legos, y coronas,
Este Libro imprimir; el es testigo,
Que no temo á Catones, ni á Çatonas ;
Y ha de andar por el mundo en mi conciencia,
Como la Inquisicion me dé licencia.

32.

Otro qualquiera Autor nos venderia,
Que la tal obra avia traducido
Solo por divertirse ; y juraria,

Que aviendo treinta octavas concluido,
Toda la vecindad con griteria
A darla luego á luz le avia impelido,
Y que en fin sus Amigos, dicho y hecho,
La avian estampado á su despecho.

33.

O diria sino, que un Cavallero,
Un Duque, un Cardenal, un Personage
Se lo avia mandado ; y á su fuero
El rendirse era deuda, era omenage :
Yo que no sé mentir, quando no quiero,
Y aun por esso no soi sastre ni Page,
Vuelvo á decir en frasse lisa y llana,
Que la imprimi, porque me dió la gana.

34.

Y porque oy no se tienen por discretos,
Se entiende entre los bobos, los Autores,
Que dan obras á luz sin diez sonetos,
Llenos de sus aplausos, y loores,
Cien pondria yo aqui, todos perfetos
Y que nadie avrá visto otros mejores,
Si no creyera, que están mejor servidos
Mis Letores, en darlos por leidos.

35.

Pues podria quizá decir la gente,
Que yo mismo, con ruegos y dinero,
Los avia comprado infamemente
De los que hacen venal pluma y tintero,
O que eran todos partos de mi mente,
Y á falta de un vecino lisongero,
Escribia yo mismo mis Anales,
Como oy lo hacen unos ciertos tales.

36.

Assi lo dice un Libro, que vi este año,
Y está escrito con sal, por vida mia,
El qual ha de tratar, sino me engaño,
De *eruditorum Charlataneria*.
Y explica con gracejo, y gusto estraño

Las artes, la malicia, y picardia,
Con que los hombres ponen asechanzas,
Para cazar sus proprias alabanzas.

37.

Por tanto yo aconsejo al Letor pio,
Que no juzgue del Libro antes con antes
(Si ser no quiere del vulgar gentío)
Por lo que dicen de él los Aprobantes,
Ni menos los Poetas : desvarío,
Que llorará con otros semejantes.
Pues mejor no hace á un Libro (dice Erasmo)
Ni peor, el elogio, ni el sarcasmo.

38.

Si el éxito tuviere que yo espero,
Este Libro, otra vez será estampado,
Con el aumento de otro casí entero.
Imprimiráse el texto ázia este lado,
Al otro la version, y al estrangero
Se avisará en Gazetas de contado,
Para que acuda con las subscripciones,
Y anticipados vengan los doblones.

39.

Se venderá mas caro al subscribiente,
Como me lo ha enseñado la experiencia,
Y en esto me acompaña mucha gente,
Si lo quiera decir en su conciencia.
Y porque á un Libro nuevo comunmente
Ilustres nombres dan grande excelencia,
Tambien á esto tengo proveido,
Que no soi bobo yo, ni me descuido.

40.

Veránse al fin del Libro relatados
Nombres de Ilustres claros Personages
En la gran lista de los Associados,
Unos que concurrieron con sus gages,
Otros solo fingidos, ô soñados ;
Y por librarle de émulos y ultrages

El nombre llevará en la misma frente
De un Duque, de un Marqués, ó un Presidente.

41.

Este tal Duque, Conde, ó lo que fuere,
Hará, que se respete la obra mia,
Y quando en pasta fina se la diere,
Lugar la hará en su inútil Libreria,
Y con un « *te lo estimo, si occurriere*
Algo mandar, » salióse el tal del dia
Quando no me haga el mismo cumplimiento
Que dejó al Ariosto mal contento.

42.

Antes bien pienso á varios Protectores
Dedicar cada Canto, grandes todos
Por sangre, por riquezas, por honores,
Y atestarlos mui bien hasta los codos
De Titulos, dictados, y esplendores,
Haciendolos venir desde los Godos :
Con esso lograré en Italia tantos
Mezenates y Amigos como Cantos.

43.

Un Prólogo he de hacer largo, y difuso
Como es uso, y costumbre ; o encargarle
A un hombre docto (que tambien es uso)
Teniendo gran cuidado de cargarle
Con los nombres de todos (no en confuso)
Que al Libro se dignaron de alabarle,
Y alabarlos á ellos quanto pueda,
Que esto es pagarlos en igual moneda.

44.

Si me llamaron docto, y erudito,
Yo los he de llamar Sabios, Profundos,
Pues ya entiendo la zifra algun tantito ;
No ignorando lo que hacen dos inmundos
Asnos, quando los pica algun prurito,
Que uno á otro se rascan mui jocundos
Y esta es, en pluma Critica y moderna,
La verdadera Caridad fraterna.

. . . .

90.

Pero ya va mui largo mi prefacio,
Y el que las cosas viejas solo estima,
Dirá, que falto á lo que dijo Horacio,
Allá quando habla de la Octava rima.
El aviso es mui bueno, y *le ringrazio*:
Si me le huviera dado mas encima,
Al punto le quitaba todo el tedio,
Pero á lo hecho ya, ya no hai remedio.

91.

Y si aora hiciera un gran razonamiento
Para escusar el yerro cometido,
El remedio seria mas tormiento
Que el mismo mal, que aviais padecido.
Por lo qual, sin hartaros mas de viento,
Comienzo ya á cumplir lo prometido.
Borrese pues lo dicho ; y ahora chiton,
Porque ya voi á hablar de Ciceron.

92.

Pero si desde luego á hablar me meto
De Ciceron, me abismo en cierto golfo
Mas hondo, que el de frente de Espoleto
Donde murió ahogado un Duque Astolfo ;
Y estando ya cansados con efeto,
No me embarco oy en esto, ni me engolfo
Pues á lo menos por la vez primera,
Moler no quiero á quien oirme quiera.

93.

Yo no quiero ocultaros mi flaqueza,
La qual es de enfadar al Auditorio ;
Y aunque tal vez me vino á la cabeza
Hacer lo que en los dias del Bodorio
Saben hacer las hembras con destreza,
De sus tachas cubriendo el emboltorio,
Con el adorno de Virtudes varias
Hasta que el tiempo aclara las contrarias.

94.

Son modestas, afables, y discretas,
No se ve de altivez ni un movimiento :

Tienen á las passiones mui sugetas,
Y ocultan todo zonzo pensamiento ;
Van descubriendo tierra, y estan quietas,
Que parecen Novicias de un Convento ;
Mas despues se la pegan al Marido,
Quando está mas alegre, y divertido.

95.

Yo no soi de esse humor (guardeme el Cielo)
Ni de serlo tampoco soi capaz :
A ninguno tirar quiero del pelo,
Y assi podeis marchar en santa paz ;
Mientras tomo en la cama ó en el suelo
Un poco de reposo, y de solaz,
Como volvais mañana, ú otra dia,
A oirme recitar mi algarabia.

Fin del primer Canto.

J'ai dû renoncer, faute de place, à éditer en entier le premier chant de ce poème ; les longs fragments que je viens de donner suffiront, je crois, à la curiosité du lecteur.

APPENDICE X

Lettres inédites du P. de Isla.

I. — INVENTAIRE DE QUELQUES MANUSCRITS

1. *British Mus. Mss. Eg.* 574. — Voici comment don Pascual de Gayangos (*Catalogue of the manuscripts in the spanish language in the British mus.*, London, 1875, t. I), décrit ce manuscrit : « Paper, in-4o, ff. 253, XVIIIth century. — *Cartas del Padre José Francisco de Ysla á don Miguel de Medina, don Juan Manuel de Santander, y otros, orig.* This volume contains the original correspondence of Father Isla, the author of *Fray Gerundio*, with various literary men of the time, between 1752-65. *Some of the letters are inedited*, not having been included in the collection entitled : *Cartas familiares...* »

Or, ce ne sont pas *quelques-unes* de ces lettres qui sont inédites, mais toutes sans exception ; et nous avons là :

1o du fo 2 au fo 153, la correspondance d'Isla avec D. Miguel de Medina, du 29 avril 1752 au 6 octobre 1759 ; en tout 100 pièces, savoir :

5 lettres autographes de D. Miguel de Medina au P. de Isla ; — un billet autogr. de D. Cristóbal de Taboada au même ; — un fragment autographe de *Fray Gerundio* (lib. II, cap. IX, no 24 ; fo 124 du ms.) ; — une lettre autogr. d'Isla à D. Joaquina Josepha, Villagarcia, 17 sept. 1757 (fo 125) ; — la procuration autogr. d'Isla

en faveur de Medina pour l'impression de *Fray Gerundio* : Villagarcia, 23 oct. 1757 (f° 134) ; — la demande de licence d'imprimer au nom de D. Franc. Lobon (de la main de Medina ? f° 135) ; — huit extraits (copie) des lettres d'Isla à Medina du 1er janvier 1758 au 11 mai 1758 (f° 151) ; — enfin 82 lettres originales d'Isla à Medina, presque toutes autographes ; un très petit nombre sont dictées, avec signature et souvent post-scriptum autographes. Elles vont du 6 mai 1752 (f° 4) au 6 octobre 1759 (f° 149). La plupart traitent, avec une foule de détails anecdotiques des plus intimes, l'affaire de la composition et de l'impression de *Fray Gerundio*.

La seconde partie du manuscrit, f° 153-253, contient 54 pièces, savoir :

1° 34 lettres d'Isla, dont une déjà éditée (copie, f° 246 ; *á varios* XXVII) ; toutes les autres inédites, et la plupart autographes ; 30 sont adressées à D. Juan Manuel de Santander y Zorrilla, bibliothécaire du roi, du 14 janvier 1758 (f° 153) au 30 novembre 1764 ; — 2° 20 lettres diverses, adressées pour la plupart à Isla, soit par Santander, soit par d'autres.

D'autres lettres du P. de Isla, dont quelques-unes sont inédites, se trouvent au British Mus. dans les manuscrits Add. 10.261 — 20.790 — 20.792 et 20.793. Le catalogue Gayangos indique comme éditées les lettres comprises dans Add. 20.792 du f° 25 au f° 60. Or, plusieurs sont entièrement nouvelles.

2. *Archives privées* (« en el que fué archivo de Loyola », dit le P. de Uriarte, *Memorial del P. Isla*, p. 2 de la couverture). Ce dépôt contient deux parties differentes :

1° Lettres au P. Francisco Nieto, procureur général de la province de Castille à Madrid, et à d'autres jésuites : soit 144 lettres d'Isla, toutes inédites, presque toutes autographes, écrites du 13 octobre 1759 au 30 mars 1767, veille de l'expulsion des jésuites d'Espagne. Quelques fragments de ces lettres ont été publiés par le P. Cecilio Gomez Rodeles, dans la *Vida del P. Pedro de Calatayud*, 1882, Madrid, in-8°.

2° Correspondance d'Isla et de sa sœur. Ces lettres, sauf la première, en partie éditée (22 janvier 1767), ont été écrites pendant l'exil de Bologne, du 10 juin 1770 au 30 octobre 1779. Provenant probablement des papiers qu'Isla laissa en Italie, elles se trouvaient en 1879 entre les mains des PP. Jésuites de Woodstock-College, en Amérique. A cette date, elles furent cédées aux Jésuites de la province de Castille, alors réfugiés en France. Cette collection comprend 55 pièces, savoir :

18 lettres autographes et inédites de Doña Maria Francisca de Isla y Lossada à son frère. — 29 lettres d'Isla à sa sœur. Ce sont pour la plupart des minutes autographes, écrites souvent au dos des lettres de Maria Francisca; — 2 billets autographes (minute) d'Isla au comte d'Aranda : — une lettre d'Isla à la comtesse Tedeschi; — une lettre de D. Ant. de Cernadas, curé de Fruime, à D. Maria Fr. de Isla, et la réponse de celle-ci en bouts rimés; — l'extrait de deux articles de journaux italiens contemporains de la mort d'Isla; — enfin une page de notes théologiques sur l'usage de la *Bulla cruciatae*.

La *Bibliothèque de l'Atheneum de Boston* possède une lettre inédite d'Isla à son cousin Fray Joseph Granda. (Villagarcia, 22 septembre 1754.)

II. — EXTRAITS DES LETTRES INÉDITES D'ISLA

ISLA A D. MIGUEL DE MEDINA

... En ninguno de los destinos que he tenido he experimentado el gusto, el consuelo, la paz interior, la quietud externa, y el lleno de gozo que experimento en este (1). Si esta es desgracia, me rio ó me compadezco de todas las felicidades del mundo... Aquí quiero vivir y morir sosegadamente, cantando con el mayor consuelo de mi espíritu el *Beatus ille qui procul negotiis*. Y en testimonio de mi seria resolucion, desde luego gasté los pocos quartos que tenia en poner el nido á mi modo, para que entendiesse todo el mundo que solo pensaba en decir: *in nidulo meo* moriar. Con esta noticia podrá Vm. consolar al Sr. Taboada y á los demas amigos, que si verdaderamente lo fueren, no me tendrán lástima sino mucha envidia... Al primero se servirá Vm. añadirle... que el dia 13 del corriente se desposó por Poderes mi hermano Joseph Joaquin con mi Sra D. Ana Tomasa de Santayana y Sopuerta, nieta de su antiguo amigo D. Joseph Lopez Sopuerta, quien funda á favor de esta nieta un vínculo de dos mil ducados... Y yo solicité esta alianza menos por los grandes bienes que hereda la nieta del abuelo que por haberle heredado ya toda su honradez y bondad de corazon. La boda se celebró en secreto con gusto universal de todos... (Villagarcia, 29 décembre 1753.)

(1) Il venait d'être envoyé à Villagarcia de Campos, où il allait écrire *Fray Gerundio*. Quelques-uns de se amis considéraient, semble-t-il, comme une disgrâce cette retraite dans une résidence solitaire.

ISLA A D. MIGUEL DE MEDINA

... Es el caso que este P. Pannel me remitió el correo pasado una carta original de ciertos Libreros estrangeros muy afamados, que me dan grandes esperanzas de imprimir de su quenta, no solo el *Año cristiano*, sino todas mis obras passadas, presentes y futuras, con fundicion exquisita y con ventajosas condiciones, siendo la mas estimable para mi el verme libre del insufrible trabajo de mendigar caudales... A esto se añade que teniendo impresor estrangero y oculto... es menos dificultoso asegurar lo que toca al fuero interno para algunas trabesuras que, sin pasar por las nimiedades del registro doméstico, pueden salir a luz anónymas o pseudónymas, v. g. como la proyectada... (*Deseo saber* que authores escribieron particularmente de las cosas de Phelipe IV... si tiene (*Vm.*) noticia de algunos manuscritos que traten las cosas de este monarca;... me lo pregunta un Jesuita grave de Sicilia, para satisfacer una curiosidad del Delfin de Francia. Aun no ha llegado el *Barbadinho*. (Villagarcia, 18 mai 1754.)

ISLA A D. MIGUEL DE MEDINA

... Reziví al *Barbadinho*, y la *Poética* del malogrado Luzan, cuya muerte me ha sido muy sensible, aunque no le conocia mas que por sus obras y por su merecida fama : lastimándome infinito de que un libro tan excelente como la *Poética* este tan villanamente impresso, y que lo sufran los hombres de gusto de España á quienes Dios ha dado conveniencias... (Villagarcia, 1er juin 1754.)

ISLA A D. MIGUEL DE MEDINA

... No soi curioso ni tengo gana de saber lo que no me quieren decir; pero quedo muy alegre con la noticia de que Vm. aya logrado un medio tan oportuno para que el Fraylecito salga bien despachado de la audiencia del S. Inquisidor general... Con que mi amigo el Sr. Feijóo está para hacer viaje largo! No sabe Vm. quanto gusto me da con esta noticia. Tiéneme ya algunas misas anticipadas desde que me escrivieron estaba muy próximo á hacerle para la eternidad. Si pasare por estas cercanías y me avisare, volare á darle mil abrazos, porque le amo mucho, y siendo hombre de tanto juicio como voto en todo, nada huviera importado que Vm. le confiare la especie de nuestro Frayle... (Villagarcia, 25 déc. 1756.)

ISLA A D. MIGUEL DE MEDINA

... Este gran P. Rector Franc.-Xavier Idiaquez toma de su cargo allanar las dificultades que pueden ocurrir para que la Religion permita que el Frayle salga á lucirlo por el mundo, solo con que ayga un sugeto real, visible y conocido, en cuyo nombre salga la edicion de la obra... Es cierto que seria de suma importancia el consentimiento previo del S. Inquisidor general, y mas si se le pudiese sacar por escrito, no judicialmente, que ese munca le ha de prestar, sino como en confianza, devolviendo por exemplo los cartapacios al Sr. Comisario general con un papel en que diga que es lástima no salgan á luz o cosa equivalente. Pero si esto no se pudiese conseguir, y ni aun quizá tampoco el que el S. Inquisidor general los haga reconozer de su órden, pareceme que no nos debemos embarazar; porque al fin la Inquisicion nunca se meterá en el conocimiento de la obra sin que alguno la delate, y antes de pronunciar sobre ella la remitirá á los calificadores, los quales serán naturalmente los mismos que ya la han leido y aprobado; con que me parece que siempre caminamos con una prudente seguridad... Añada Vm. que en el *Prólogo* se ha de ocurrir á todos los reparos que puedan oponer aun los mas escrupulosos y se cuidará igualmente de cubrir al Editor, de manera que él no quede obligado á la defensa de la obra, cuyo Author reñirá todas los pendencias que se ofrecieren, ó las despreciará si no me recieren otra cosa... (Villagarcia, 8 janvier 1757.)

ISLA A D. JUAN MANUEL DE SANTANDER

... Si enteramente no me ciega el amor propio, en vista de la gran respuesta de un calificador á otro, y de esa satisfaccion, no parece que pueda quedar rastro de duda en los Jueces para conocer que por el partido contrario solo militan el tumulto, el despecho, y el furor. En medio de eso no se disminuyen mis temores de que aquella maldita *sage politique* nos ha de dar un mal rato, y qué al fin ha de triumfar la gritería de la razon, con mucha algazara del Demonio, que calificará por definido al Gerundismo, como cosa pasada en causa juzgada, y subirá la insolencia en el púlpito hasta donde puede subir... Digame Vm. como se entabla el despacho eclesiástico en el nuevo govierno, y que papel hace el confesor... Anoche reziví una carta de Oviedo en que me dicen acababa de llegar de la Corte aquel Magistral, Colegial de S. Inquisidor general, y que no acertaba á ponderar lo pagado que este estaba de la obra del *Gerundio*, singularmente de la segunda

parte; y que aviendole reconvenido porque no la daba curso, respondió que *por temer de que los Frayles no se pelisen unos á otros*. Que le parece á V. S. de la razon? Y que podemos esperar de nuestros trabajos?... (Villagarcia, 22 déc. 1759.)

ISLA A D. JUAN MANUEL DE SANTANDER

Muy Señor mio y mi Dueño: Sé por el amigo Medina lo mucho que V. S. se ha servido honrar al triste Frayleci!lo que tuvo la desgracia de ser concebido primero en mi fantasia, y nacer despues en mi pluma. Bien ha menester andadores tan poderosos como los que V. S. y otros se dignan prestarle, para poderse tener en pié, sin tropezar a cada paso, no solo en las chinas, sino en los guijarros que le esperan y le saldran al camino. Pero sostenido de V. S. y de los que han tenido la bondad de recivirlo en sus brazos, se burlará de todos los tropiezos, y en quanto á las pedradas que reboloetarán por el ayre, tampoco las temerá, porque un Frayle, encalándose la capilla, caminará ileso por entre toda la mosquetería, fusilería y aun artillería del Rey de Prusia. Desengáñense los Ingenieros, que no se ha inventado hasta aora catapulta, como una capilla bien honda. Enfin V. S. no se ha desdeñado de que aquel mismo nombre, que con tanta dignidad como discrecion y peso se lee á la frente del segundo tomo de Cartas erudiitas de el universalísimo Maestro y Señor Feijóo, se lea tambien á la de un desdichado *Fray Gerundio*, producido por un miserable *Fray Supino*, porque yo nunca he sido de los que hacen ascos del *Fray*, bien persuadido que los abstractos ni son malos ni son buenos, y en los concretos ay de todo. V. S. sabrá como se ha de defender de los que le insulten, con que un hombre que da honor á los Héroes de la literatura, no se ha de abatir á querer honrar á los barrenderos del Parnaso, condenados como tales á vivir en un rincon, pared en medio de las escobas y de la basura. A mi solo me toca rendir á V. S. unas gracias superativamente reconocidas, protestando que jamás he tenido merito en venerar altamente á V. S. como lo he hecho hasta aora, pues hasta aquí era justicia que debia necesariamente á su merito, hoy es deuda indispensable de mi perpetua gratitud. El pensamientillo está harto manoseado, pero como es tan verdadero, ha sido el que yo avia menester para mi intento, pues mi genio en nada busca brillanteces ni delicadezas, sino verdades macizas y solidotas, las que prefiero en todo á las mas sutiles ingeniosidades.

N. S. guarde á V. S. muchos años como puede y le suplico. Villa-

35

garcia, y Enero 14 de 1758. B. L. M. de V. S. su rendido Servidor y Capellan

Ihs. — Jph Fran. de Isla.

ISLA A D. JUAN MANUEL DE SANTANDER

« ...En D. Miguel de Medina me faltó uno de los mayores y mas fieles amigos que he tratado. Nunca le ví, sino en los rasgos de aquella noble alma, tan generosa como ilustrada, que se retrataba en cada cláusula de sus cartas y de sus escritos. Por lo mismo era mas puro nuestro recíproco amor, como totalmente abstraido de toda especie material. En menos de seis meses me ha llevado el Sr. á dos de mis mas finos amigos (1), y como ambos dieron tan público testimonio de que lo eran en aquella desgraciada obra, no dejarán de repetir aora los émulos y los necios la cantilena á que dieron principio en la muerte del Sr. Rada, atribuyendola á la pesadumbre de ver su dictamen tan desayrado; y si ántes me publicaron reo de un homicidio, aora me achacarán dos. Bien sé el desprecio que merecen estas cabilaciones, no creidas ni aun de los mismos que las producen, pero no deja de mortificarme el que mi amistad suene á contagiosa, aunque esto no pase de sonido... » Isla redemande ses papiers, qui doivent être aux mains de la veuve de D. Miguel de Medina : celui-ci était mort à Antequera. Isla prie Santander de recueillir au plus vite les comptes de l'*Año cristiano* et de *Fray Gerundio*, dont Medina était chargé, la réponse à l'avocat Maymó et au capucin Marquina, écrites par Isla lui-même, et « que pueden divulgarse... y tampoco estoi libre de cuidado por la segunda parte de la Historia (*de Fray Gerundio*), pues aunque se recogió el original para la Real Biblioteca, es mui verosímil que el difunto hiciese sacar alguna copia, la que publicada produciria los pesadumbres que se dejan considerar. » Il prie aussi Santander de recueillir « todas las cartas de mi correspondencia (avec Medina) porque explicándome en varios asuntos de ellas con la franqueza que pedia nuestra confianza, puede suceder que algunas no sean para todos... » (Santiago, 28 oct. 1760.)

ISLA AU P. FRANCISCO NIETO (2)

P. Francisco Nieto. — P. C. — Mi Padre y amigo : Doi á V. R. un estrecho abrazo, con espíritu de amor y de amistad, por su resta-

(1) D. José de Rada y Aguirre, curé du Palais-Royal et approbateur du *Gerundio*, était mort peu avant D. Miguel de Medina.

(2) La première partie de la lettre est dictée : le *post-scriptum* est autographe.

blecimiento; pero cuidado por el amor de Dios, porque *senectus ipsa est morbus*, y hai glotones de trabajo como de comida. Ahí vá esa pliego para Veracruz que espero dirigirá V. R. con seguridad en primera ocasion. El buen cura de Domingo Perez prosigue en escribirme, sin prevenir por donde se le ha de escrivir á el. Digame V. R. si lo sabe, y mientras tanto, sirvase entregar esa carta á su amigo, para que se la encamine. Yo estoi esperando aviso de Cádiz para que se me entreguen ahí trecientos pesos fuertes que me ha librado el Gobernador de Vera Cruz, abisandome los deverá entregar en esa Corte D. Juan Miguel Vistariz, pero este no quiere entregarlos, mientras no tenga órden de D. Juan Agustin de Vistariz, contra quien viene la letra. Exponer esta á las contingencias del correo no es razon, y mas hallándose tan distante el sujeto que la libra. Yo entiendo mas de hacer apologias, que de este género de negocios, y si V. Reverencia no me dirige, todo se lo llevará la trampa. Mande V. R. y viva como he menester. Villargarcia, y octubre 13 de 1759.

Amigo : Vamos cristianos. Los años son años, y no son meses. V. R. trabaja demasiado. Dira, que yo soi uno de los que mas se ocupan, y dirá mui bien : pero yo tambien digo lo que se usa. En cayendo uno malo, siempre se le echa la culpa, y pues es moda, conformemonos con ella. Por lo demas, los que van á Civitá-Vecchia, todavia no han llegado, y mientras no ay noticia cierta de que llegaron, yo siempre estaré con susto, porque todo lo temo de aquel monstruo. Item desde los principios he estado en que Portugal sigue los mismos pasos que Inglaterra. Quien lo podrá remediar, bien lo sé : quien lo remediará, absolutamente lo ignoro, porque la razon de estado y la razon de religion son dos razones que a cada paso se están dando de cachetes. — Mui af. S. y A. de V. R. — Ibo. — Jph. Fran. de Isla.

ISLA AL P. FRAN. NIETO

P. Procur. Gen. Fran. Nieto. — P. C. — Mi P. y Am. — No me coge de susto lo que me dice V. R. de ese bendito Frayle. Ya me avia escrito sugeto mui autorizado que el Rey avia leido el libro y se avia reido mucho, pero que añadió *debia prohibirse porque hace burla de los Frayles.*

Luego se creyó era á influjo de el que tiene al lado, lo que siempre he estado temiendo, y mas cuando no es su Familia la que menos se ha descompuesto, porque tampoco eran sus individuos los menos necesitados de la cura radical. No será poca fortuna si los enemigos de la obra se contentan con triunfar de ella.

y no aspiran tambien á triunfar del autor desterrandole civilmente del mundo, de lo que han dado sobradas señales, unas publicas, y otras secretas. A todo está aparejado, y todo lo mirará como premio del zelo que le movió a escribir aquella necesarisima obra, queriendo Dios castigarle en esta vida, para perdonarle y recompensarle en la otra. No le hace poca merced ese santo Prelado en ponerle al lado del P. Berruyer para contarle entre los *Discolos*. O no sabe lo que significa este nombre, ó le aplica mal á un Jesuita, que si erró como hombre en los dictámenes del entendimiento, se portó como Angel en la observancia de la Religion. No le ha imitado en esto el Autor del *Fr. Gerundio*; pero tanto como *Díscolo*, debe á la infinita misericordia del Señor el que nunca lo haya sido; y creeré le hagan esta justicia los que están mejor informados de sus miserias. V. R. tenga corazon; que el Señor, que por todos los caminos nos aflige, nos consolará, y no nos desamparará en el tiempo de la tribulacion. Por lo que á mí toca, si fuere una de las víctimas destinadas al sacrificio, ó para aplacar su justicia, ó para mover su misericordia, espero que me ha de dar valor para todo; y me tendré por feliz, si el sacrificio de mi honra sirve para que vuelva á su debido esplendor la de mi amantíssima Madre la Religion.

Medina me escribe desde Hortaleza con noticias poco favorables á su salud; temo mucho á este insigne mozo, en quien todos perderémos un buen Amigo. Dias ha que me afligen mucho unos vahidos, los que me tienen inútil para todo, menos para ofrecersélos à N.-S., que me guarde á V. R. como he menester. Villagarcia, y Marzo 1 de 1760. — Mui af. S. y A. de V. R. — Ihs. — Jh. Fran. de Isla.

ISLA AU P. NIETO

(*Première partie, dictée; post-scriptum autographe*).

P. Procurador general Fran. Nieto. — P. C. — Mi P. y Am. : Bien está que mientras Medina no pida los cinco mil reales, no se le entreguen, y que solo se le haga memoria, de que están ahí. — No me cogerá de susto la condenacion de el libro, porque ha muchos dias que estoy informado de todo. En su publicacion ciertamente no se tuvo otro fin, que el de la maior gloria de Dios ; si no lo fuere de ella, el Autor jamás ha pensado (en) la suya, y será el primero que condene su trabajo. Mi salud está tan estropeada, que me veré precisado á levantar la mano de todo por alguna temporada. Mande V. R. y viva como he menester.

Villagarcia, y marzo 22 de 1760.

Amº. Tomemos los tiempos como el Señor nos los embia. La carne tira cozes, pero el espíritu está pronto. En España se meterá mucha bulla, y solo yo callaré, cuando tantos levantarán el grito. Dícenme oy de Valencia, que el libro se ha impreso en Aviñon, y que se vende á diez pesetas. Aquí viene aquello de *laudaris ubi non es et cremaris ubi es.*

De V. R. — Jhs — Jn Franc. de Isla.

ISLA AU P. NIETO

(*Autographe*).

P. Proc. gen. Fran. Nieto. — P. C. — Mi P. y Am.: Dejame un poco cuidadoso la de V. R. del 8 del corriente, porque mientras no se responda categóricamente a la pregunta de si esta ó no comprendido el *Año cristiano* en la extraña insinuacion ú órden comunicada al P. Provincial de esa Prov., corre peligro la obra, y será terrible chasco, despues del pasado... (*La*) impresion (*del tomo cuarto*) se estaba concluiendo al tiempo que se nos significó el nuevo precepto de abstinencia, que verdaderamente me ha dado mucho que pensar y que temer. Paréceme que es preludio á algun nublado semejante al que ha descargado sobre nosotros en ambas vecindades, y aora que los pazes (tales cuales ellas son) no tienen tan distraidas las atenciones, es mucho de recelar que rebiente la nube. Veo que se destierra honradamente de la Corte á los que nos miran con algun cariño, y veo que son llamados á ella los que llevan la opinion contraria, colocándolos en aquellos empleos en que nos pueden hacer mayor daño. Observo que en nada nos dan razon los tribunales, y noto que los que de particulares nos profesaban afecto, si su merito o su fortuna les arrima al Ministerio, comienzan á tratarnos con tibieza ó con desvio. Reparo que todo lo que puede mortificarnos y desluzirnos se pone en nuestras noticias públicas; pero se calla casi todo lo que cede en nuestro honor, estimacion y consuelo, no sabiendose hasta aora por nuestra Gazeta quién es Confesor del Principe, quién de la Reyna Madre ni quienes maestros de los Infantes. Añadiendose á estas observaciones una prohibicion tan indecorosa y tan perjudicial como la de que no escribamos por aora sin limitacion de materias, que quiere V. R. que no tema? Vivo tan sobresaltado que las hojas de los árboles me asustan, y no leo carta de edificacion que no me excite una grande envidia del difunto, sin faltarme nunca de la boca aquello de *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Perdone V. R. ese desahogo de mi dolor, pues con alguno he de respirar un

corazon oprimido .. Mande V. R. como puede y viva como necesito.

Pontevedra y diciembre 20 de 1762.

Mui af. S. y Am. de V. R. — Jhs — Jph. Fran. de Isla

ISLA AU P. ISIDRO LOPEZ,

Procureur général de la province de Castille à Madrid.

P. Isidro Lopez. — Mon Révérend Père et mon Amy. — El antecessor de V. R. me embiaba de cuando en cuando algunos socorrillos á buena cuenta, para provisiones de boca. Vanse acabando las de esta Plaza, y no tengo otra Thesorería á donde acudir. Una Letrica de mil reales contra el H° Orbisu me pondrá en parage de no mendigar por algunos dias : sin ella tomo la Ortera y me voi á una Porteria. Sufrirálo esto el corazon de V. R. ? Je ne crois rien.

Y bien ? Como nos averiguarémos aora con Monsieur Pit y con el Lord Temple ? los dos grandes Incendiarios de la Europa ? Poco los temeria yo, si el que acá da buenos consejos corriera con la egecucion. — Pero que hacemos con la lengua sin las manos ? Allá en tiempo de los mártyres se usaban mancos que obraban y tullidos que corrian. Acabaronse estos tiempos, y en los nuestros á lo sumo se vé algunos Dionysios que se mueven sin cabeza. Conque el P. Celloti (Cerutti), aquel que hizo tan bella Apología de nuestro Instituto, apostató de la ropa ? Lo mismo hizo en sus dias Tertulliano, y casi en los nuestros Henrique VIII. Mucho camino ay desde el buen entendimiento hasta la buena voluntad. Sacarémos algun fruto de los descubrimientos que se han hecho con ócasion de la causa de Monseñor Fiori ? No lo espero ; porque no nos hace falta el convencer sino el persuadir. Y el clero Galicano adelantará algo en nuestro favor ? Nani, monsieur : la Corte está très parlementaire para mudar tan presto de systema. Es cierto que ha bajado Decreto á la Cámara para que no se consulten Beneficios en los que llevan nuestras opiniones ? Disparate ! y que necesidad ay de decretos directivos cuando sin ellos se pueden aplicar los egecutivos ? Je révère toujours à Monseigneur le Gran Marquis et je suis invariablement

Tout à vous,

De l'Isle.

A Pontevedra, ce 16 Ag. de 1765.

Au dos :

Al R. P. Isidro Lopez, de la Comp. de Jhs., Proc. gen. de la Prov. de Cast. — Madrid.

ISLA AU P. J.-B. GAZTELÚ,

Recteur du Collége de Pontevedra.

P. J. B. Gaztelú : P. C. — Mi P. R. : Mañana Martes, queriendolo Dios, y no revolviendose el tiempo, comeré en Caldas, y dormiré en Villagarcia, ya que las mareas son á horas mui desacomodadas para hacer el viage por mar. A todas partes se estienden los trabajos. El P. Isidro Lopez salió desterrado á Monforte de órden de el Rey. No se sabe aun el delito que le mereció esta desgracia, ni por consiguiente, si de este antecedente particular, se pueden inferir, ó temer consecuencias universales ; pero bueno será tener hecho el animo á todo lo que el Señor fuere servido disponer. *Barruntemos y callemos*, debe ser oy la divisa de todos los que no quisieren perderse ; como saber lo que se ha de ablar, lo que se ha de callar, lo que se ha de leer, lo que se ha de escribir, son las cuatro cosas que está obligado á saber todo prudente, cuando llega á tener uso de discrecion. Ninguno los necesita tener mas sabidas, ni mejor practicadas que nosotros ; pero las practicamos todos bien ? Oh : eso es otra cosa. A la hora de esta considero ya en su nuevo destino el pobre desgraciado. Esta novedad vale por muchas ; y si todas han de ser asi, ninguna nos hace falta. Quien le irá á suceder en su empleo, es lo que yo no sé ; ni sé tampoco si alguno necesitará de sucesor ; pero en caso de que vaya alguno, será bien poco envidiable su ministerio.

Mande V. R. como puede, y viva cuanto deseo. Lestrove, y noviembre 3 de 1766. Mui S. de V. R. Jos. Jph. Fran. de Isla.

ISLA AU COMTE D'ARANDA

(Minute autographe.)

Exc. Sr. : Gracias, gracias y gracias á la piedad de V. E. Por ella sé que tengo un cuñado moribundo, otro muerto, y otro recien nacido. Sé que fuera de los dos primeros, cuento tres parientes menos en estos quatro años. Sé que viven todos los demas como los ayuda Dios, y como se ayudan ellos. Todo esto ignoraba, y todo lo sé ya por el favor de V. E. sin que el que yo tenga estas noticias sea contra el servicio del Rey, ni mucho menos contra el de Dios, que haga á V. E. eternamente feliz, como todo los dias se lo pido. Exc. Sr. Conde de Aranda, mi Sr. (Bologne, juillet 1771.)

ISLA AU COMTE D'ARANDA

(Minute autographe.)

Paciencia, Exc. Señor, pues V. E. lo quiere asi, y haga el

ánimo á tenerla hasta que me mande dezir que no le muela y que le dege en paz, con dos mil pipas cargadas de angeles buenos› porque no es razon que los malos se alzen siempre con toda la vendemia. Esta va en el pliego del Ministro del Rey el Señor Zambeccari para ahorrar el *paulo* que me costaria franquearla, por la regla de *conservare dinere*, que no fué bobo el que hizo la letanía.

Humildissimo y agradecidissimo Servidor de V. E.

J.-F. DE I. (Bologne, nov. 1771.)

DOÑA MARIA-FRANCISCA DE ISLA A SON FRÈRE

Madrid, febr. 25 de 78.

Hijo y Amado herm. mio. Todo el gusto que tuve al leer el sobrescrito de tu carta de 25 del pasado me lo acivaró su contenido, viendome dar una descarga cerrada, sin motivo. justicia y razon, pues, aunque la tengas, á lo aparente, para quejarte, era preciso ynformarte antes de las causas de mi silencio y no fallar tan de repente echandome toda la ley y dejandome yndefensa. Pero suponiendo el juizio abierto, boi a dar mis descargos, y si fuere necesario prueva, tengo testigos á quienes no les tocan las generales y que tu no recusarás. — En el mes de noviembre te escriví contextandote largamente á dos tuias y debolviendote la de Antolina ; y despues de muchas y penosas diligencias que hize para hallar razon del paradero del sugeto que desde aqui las dirige á Parma, se le entregó en propria mano. Si este retrasó el enbio de ella, ó padeció algunas de tantas contingencias á que estan expuestas, no creo ser responsable. — A la que reciví con fecha de 25 de Dic. contexté en la misma hora, porque era la de salir el correo de ese país y resolviendo el problema que me ponias en los terminos que devias esperar y que á la verdad no merecen los en q. te explicas, pues fué franqueandote mi corazon, mi casa y mis pobres facultades, ofreciendome, caso que no alcanzasen mis pobres alajas, á pedir para costearte el viage si la expedicion se verificava y no se hacia porte pagado, lo que ratifico haora con mucho gusto. Y si tanpoco llegó esta carta, podré justamente ser reconvenida, pues que no soi la encargada de conducirla ? Pareceme que no, pero si tu pensases de otro modo, me sugeto á la pena y protexta el agravio que haces á mi amor fino, sincero y constante, de que no tienes el menor motivo de dudar. — Si no escriví Pasquas á esos Sres. Cavalleros, fue porque el Italiano lo leo un poco, pero ni poco ni mucho lo escrivo ; y aviendo ido en este idioma la antecedente, me pareció ynconsequencia escrivir haora

en otro; que para falta de gratitud no cave en mi modo de pensar ni en corazon tan noble como el mio, que una vez que se dege obligar, jamas se cree desempeñado; y ojala! fuera menos agradecido .. Para no perderme en este Laberinto me sirve de yo de oro el conocimiento que tengo de la corte; pues sé que es una fabrica de engaños que burden unos, tegen otros, y benefician todos á mucha costa de los que yncautamente los compran; que es tal su confusion que nadie se entiende, aunque todos se exponen, porque ninguno se explica; que idólatras de sus pasiones rinden cultos á sus respectivas Deidades, sacrificando en sus Aras ygnocentes victimas; que nunca se hace justicia, porque nada se examina y siempre vota el particular ynterés, que se abomina de la ygnocencia, porque reina la malicia y se da ynciense á la yniquidad; que las estimaciones no se dan por merito, sino por capricho, y assi son poco seguras y menos apreciables; enfin que es una máquina cuia variedad de resortes mueve dolosamente la yntriga y la ambicion, porque todos ban á conseguir su fin sin reparar en los medios. — Considera tu si ynstruida en estos antecedentes podrá seguirse la consequencia de dejarme engañar de sus aparentes atractivos, aun quando lo permitiera la lastimosa constitucion en que me hallo? Mis males me mortifican sino mas, tanto como en Galicia, la hipocondría es tal que en nada encuentro gusto, ni la variedad de objetos divierte ó aparta un solo ynstante mi ymaginacion de los que oprimen el ánimo; apenas salgo de la cama y menos de la casa, donde se reduce mi diversion á tal qual visita de cumplimiento; que de gusto solo es la de Marichalar, porque las bellas prendas que lo adornan me lo hacen no solo amable, sino digno de mi confianza, y su tio Sanchristóval con quien tengo alguna; pero nuestra conversacion toda es de ti y de tus camaradas; mira si sera divertida y conduce para olvidarme de lo que tanto amo y si podra provarse me es yndiferente una salud en que me ynteresso? Baya, que solo la revolucion de humores que era yndispensable huviese para los amagos que tuviste de accidente podrán disculparte! Yo me alegro tanto de la mejoria como si se huviera de consumar en mi el golpe, con que sin duda de un tiro se matarian dos pajaros. — Dirigiré el papel consavido con la mayor seguridad y prontitud, y con la misma, luego que se me proporcione, los cien reales que expressa la adjunta.

Renueba mi reconocido afecto á esos Señores, asegurandoles de mi fina voluntad, que, aunque es moneda poco corriente, no dudo le den el valor que corresponde, y conocen solo los que saben hacer justicia. Dile al Ex Padre Sanchristoval que agrade

ymponderablemente su visita, por que aprecio su memoria, y reciva las mas finas de sus sobrinos; (*un mot illisible*) con tantos años de Corte, es tan espantadizo que se asonbra de mi silencio; aun quando fuera malicioso, es prueva favorable á su voluntad, pero no á su conocimiento : bien que yo en él todas las potencias creo igualmente buenas, y no me persuado me juzgue yrracional, pues solo assi podia dejar de ser sensible para solicitar noticias tuias y agradecer sus singulares finezas. — Con la mayor soi y seré hasta la muerte tu mas amante hermana

Maria Fran.

Querido Herm. y Sr. D. José Fran. de Isla.

D. MARIA-FRANC. DE ISLA A SON FRÈRE

Santiago, noviembre 27 de 78.

Hijo y amado herm. mio de mi alma. Para qué no quede la menor duda de que este temperamiento es enteramente opuesto á mi salud, apenas entré en Galicia, me bolvió con mucha fuerza el dolor de caveza, de que estuve libre en Madrid ; pensé fuese efecto del viage, sin embargo de no averlo tenido en quanto caminé por Castilla ; pero se aumenta haciéndome pasar las noches en claro, y excitandome otra vez los sudores que me devilitan mucho; y por esto no me dilataré en contestacion de tus dos apreciables de 3 y 28 del pasado octubre...

Agnozco las quejas de mi sobrino, pero no sé en que las funda, pues, si dejé de escrivirle, fué por que no me contestaba y crehí serle molesta, cosa tan opuesta á mi genio, como á la gratitud con que vivo á su fineza y correspoudo á su amor; haora escriviré siempre, para no dar lugar á la duda de mi buena correspondencia, tauto mas apreciable para mí, quanto es la única que tengo con los Parientes de mi Marido (que goze de Dios). Accepto sin beneficio de ynventario la herencia que me dejas en tu testamento, y con que me creo mas rica que Creso (1) y pondré en ejecucion la manda sin que por eso me resulte la gloria de los dos amigos de Eudamides, pues la de estos estava ligada á la accion, y en mí es consequencia de la gloria que resulta ; sin que merezca consagrarse á la posteridad, pues que, dando io las obras, por su Autor se eternizará mi memoria, como en el dia hace apreciable mi persona. El correo pasado, me vino la Lizencia para leer a

(1) Il s'agit du legs de ses manuscrits. Cartas, á su herm. 287.

F. Gerundio, sin que aya ejemplar con las de mi sexo. — Incluio copia de la vida de Fruime, y espero tu censura rigorosa y desapasionada. Dirijí las dos cartas á la Corte y á Pontevedra. Con que quedan evacuados todos los asuntos pendientes, y de los que occurran te daré quenta, pues que oy no puedo ser mas larga. Corresponde en mi nombre á esas Señoras Marquesa y Condesa, por que embargando mi reconocimiento las expressiones no las hallo para manifestarlo, ni para asegurarte que hasta morir será tu amantissima

Hermana y haijada

MARIA FRAN.

A D. Joseph Fran. de Isla y Rojo, guarde Dios muchos años como deseo. — Bolonia.

ISLA A D. MARIA FRANCISCA. — (*Minute autographe.*)

Bolonia y octubre 30 de 79.

Hija Hermana, &... Antes de ayer me restituí de mi campaña, en compañía de nuestra Marquesa. Esta fué para mi mui trabajosa: continuos vahidos, y casi continuas fluxiones, primero á los ojos y despues á las muelas que no tengo. Una sola me ha quedado en la mandibula derecha, cargo con todas ellas. Dieronme mucho que padecer y poco que merecer, por lo mal que me supe aprovechar de una ocasion tan oportuna para ahorrar de Purgatorio y satisfacer por mis culpas. No me afligia menos, antes bien creo que me mortificava mas que lo que yo padecia, lo que daba que padecer á los muchos que concurrieron á cortejar á la Marquesa, entre los quales fue uno el Cardenal Legado, mi particular patrono y protector. Mis dolores, y mi profunda hipocondria, que mi poca paciencia no podia dissimular, turbava el gusto de todos, y el conocimiento de esto mismo exacerbava mas mis dolores. Al fin cessaron por aora estos, pero prosiguiendo los vahidos, y no aviendose restituido á todo el lado izquierdo los espiritus, que se estancaron en el passado accidente, me veré naturalmente precisado á repetir por veinte ó treinta dias los caldos de vivoras antes que entre el imbierno.

Al apearme de el coche me entregó mi Condesa la tuya de 24 del passado. Basto ver el sobrescrito de ella para olvidarme de todos mis males. Este es el mas solido, y único remedio que me ha quedado en esta vida para alivio de ellos; pero tu me lo escaseas

demasiado y me le haces desear mucho, sin embargo de la proporcion que nos ha preparado la Divina Providencia para mantener nuestra inocente conversacion y frequentarla quanto queramos sin gasto y sin peligro.

No te puedo ponderar el dolor y la estrañeza que me causó la noticia de el miserable estado en que te hallas, viendote precisada á empeñar tu poca plata y pobres alajas en el Monte de piedad para socorrerme con los 2000 reales que me ofreció tu amor y tu piedad, y me libró prontamente el honradissimo y generosissimo sobrino, como yá te lo avisé. Menos novedad me causó que no hallasses quien te los prestasse en Madrid, donde tantos se venden por apassionados tuyos y por amigos mios. Soi viejo, y he tratado mucho al mundo para dejar de conocer que casta de pájaros son por lo comun los Amigos y los Apasionados que se usan. Ora bien: amada Hija mia: protesto con toda seriedad delante de el cielo y de la tierra, que jamas admitiré el mas mínimo socorro, que venga de tu mano á tanta costa tuya. Antes quiero morir en un rincon, ó en un Hospital, que ser causa de que por mí te vuelvas á exponer a semejante sonrojo. Hasta aqui no me ha faltado Dios, y tengo una vivíssima confianza que tampoco me ha de faltar en adelante. Quando llegué á entender que el sobrino me avia librado los dos mil reales sin averlos antes percibido, le escriví que no tocaria á ellos hasta saber que los avia cobrado. Hoi mismo me avisa él que ya tiene en su poder los 2000 tuyos y los 200 de Mosquera. Assi lo cumplí, y á no tener esta noticia, en este mismo correo se los huviera contralibrado. No es razon que en punto de honradez, nos dejemos vencer de ninguno...

Respondí á letra vista à la carta en que me hablavas de la pretencion del Capitan Herrera. En mi respuesta tocava todos los puntos, que tocas tu en esta tuya. Guiséla lo mejor que pude y supe, para que no le amargasse la píldora, escribiéndola en la segura inteligencia que passaria originalmente á su mano; si el guiso no salió á su gusto ni al tuyo, acuérdate de que un cocinero casi ochenton tiene ya el paladar mui estragado, y no está en edad de aprender las delicadezas de la *Novella Cocina*.

Deciasme en una tuya que harias copiar aquella carta que suponen mia, estampada en el 3° tomo de las obras del Cura de Fruime, sobre el tratamiento de *Fray* aplicado á Monges y Jesuitas, cuya copia no acaba de llegar. Te estimaré me la remitas quanto antes, con el nombre de los editores para darles las debidas gracias por la libertad que se tomaron de estampar, viviendo yo, sin permisso mio, una Carta familiar, que me atribuyen á mi

y puede mui bien ser fingida, o alterada para conciliarme la odiosidad; pero sea el motivo que se fuere, siempre es mucha avilantez, hacer público un escrito privado y confidencial sin expreso consentimiento de su Autor: delito que alguna vez se ha castigado con pena capital. Para la satisfaccion de este no correrá sangre, pero podrá correr mucha tinta. Vive, manda y ama á Tu amante Hermº y Padrino

J. Fr.

APPENDICE XI

Extrait de la « Vida y nacimiento del celebre Bufon del Evangelio el P. Supino de Isla. »

(Voir supra, p. 294).

(*Les Jésuites veulent*)... vengarse del Rey Catolico, tomando contra S. M. venganza por un rumbo tan vil y sacrilego de los agravios que los Theatinos aprehenden tales, y por que les an quitado los pueblos del Paraguay que contaban ya propios de la Comp.; introduciendo por modo tan estraño en España la eregía : que la maxima aprendió de voca de Juan Marote y con especialidad de Franc. Ravales que con astucia la introduxo en Francia por este metodo... y por que veo (*vea ?*) que no son estos pensamientos voluntarios como los que este vaulaque Bufon escrive de mi, oiganse las palabras de Antonio Herrera coronista general de Castilla y America de Phelipe Segundo en su primera parte, cap. *inparato*, que dize al margen de la secta y heregias que en aquel Eruditissimo Reyno se introdugeron :

« Huvo en Francia (dice), reinando Franco Primero, un hombre baxo, de vil nasimiento, agudo de ingenio y mal inclinado, llamado Fran. Ravales que haviendose criado y tratado mucho tiempo en casa de Señores con bufonadas y chocarrerías, acompañado de otros tales recogió muchas escrituras conformes á sus

talentos, con los que compuso un libro burlon que se recivió bien, y contenia muchos quentos, motes y burlas contra los Religiosos y contra toda virtud christiana, á manera de que escrivió Bocazio y Juan Marote : y estando derramando por las casas de los Grandes y gente mas principal del Reyno, no se oyan por los pueblos, casas, calles y corrinchos, mas que quentos, cantares, y otras satiras desvergonzadas contra los Religiosos... y asi no fué cosa dificil introducir la heregía en la Francia... »

Esto mismo que Fran. Ravales ocacionó en Francia es lo mismo que este Bufon Evangelico va á executar en nuestra España, siendo ydénticos los medios de que uno y otro se valieron... toman y procuran los balimientos de los Principes y soberanos, para tener sus espaldas guardadas : lo mismo ello por ello que executó Fran. Ravales en Francia y Lutero en Saxonia...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. vii
Liste de quelques ouvrages consultés. xix

PREMIÈRE PARTIE

VIE ET ŒUVRES SECONDAIRES DU P. DE ISLA

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE DU P. DE ISLA (1703-1719).

Le pays de don Quichotte et celui de Fray Gerundio, la Manche et la *tierra de Campos*. — Patrie et famille de José Francisco. — État troublé de l'Espagne. — Adolescence d'Isla : dénouement d'un premier amour. — Isla au noviciat : ses vertus religieuses. 3

CHAPITRE II

LA FRANCE EN ESPAGNE — ISLA TRADUCTEUR D'OUVRAGES FRANÇAIS (1719-1721).

Situation littéraire de l'Espagne. — Invasion de la littérature et de la langue françaises avec les Bourbons. — Attitude et rôle d'Isla. — Sa traduction de l'*Histoire de Théodose*, par Fléchier. — Son *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*. — Son *Année chrétienne*. — Sa méthode de traduction 19

CHAPITRE III

ISLA A SALAMANQUE — « LA JEUNESSE TRIOMPHANTE » (1721-1727).

Isla à Salamanque : études philosophiques et théologiques. — L'Espagne en face des idées nouvelles. — Le Jésuite Luis de Lossada. — Le Bénédictin Feijóo et son œuvre. — Satires d'Isla en sa faveur. — La *Juventud triunfante :* une mascarade scolastique. — Mystères et farces en 1727. — Querelles de couvent . 33

CHAPITRE IV

ISLA PROFESSEUR — LE « GRAND JOUR DE NAVARRE » (1728-1746).

Isla professeur et prédicateur : ses succès. — Les lettres de *Juan de la Encina :* une scène de *Gil Blas.* — Ses amis : prélats, seigneurs, écrivains. — Séjour à Ségovie, à Compostelle, à Pampelune. — Le *Dia grande de Navarra.* — Est-ce une satire ? Colère des Navarrais. — Retraite d'Isla à Saint-Sébastien . . . 50

CHAPITRE V

ISLA SOUS FERDINAND VI (1747-1759).

Ferdinand VI et son ministre Ensenada. — Renommée et faveur d'Isla à la cour. — Son genre de vie à Villagarcia de Campos. — Intérêt qu'offre sa correspondance. — Sa sœur, doña Maria Francisca de Isla. — Le carême de 1757 à l'hôpital des fous de Saragosse 68

CHAPITRE VI

ISLA SOUS CHARLES III (1759-1767).

Charles III et ses ministres. — Intrigues contre les Jésuites : correspondance confidentielle et inédite d'Isla. — Son séjour à Pontevedra ; ses apologies pour son Ordre. — L'émeute des chapeaux. 86

CHAPITRE VII

L'EXPULSION (1767-1771).

L'expulsion des Jésuites d'Espagne. — Mémoire d'Isla à Charles III au nom de son Ordre. — Ses voyages, ses souffrances. — En Corse. — En Italie 100

CHAPITRE VIII

ISLA A BOLOGNE (1771-1778).

Correspondance inédite d'Isla avec d'Aranda. — *Anatomie* de la Lettre pastorale de l'Archevêque de Búrgos contre les Jésuites.

— Isla est exilé de Bologne. — Suppression de la Compagnie de Jésus. — Isla chez le comte Tedeschi. — Activité littéraire des anciens Jésuites. — Querelles entre Italiens et Espagnols : Andrés, Tiraboschi, Lampillas. — Poème inédit d'Isla : *la Vie de Cicéron* 115

CHAPITRE IX

ISLA ET LA QUESTION DE GIL BLAS — MORT D'ISLA (1778-1781).

Gil Blas restitué à sa patrie par le P. de Isla. — Éclat de cette revendication. — Une méprise de Charles Nodier. — Pensée intime d'Isla. — La véritable question de *Gil Blas*. — État actuel de l'opinion en Espagne. — Dernières années du P. de Isla. — Sa mort, son tombeau 143

DEUXIÈME PARTIE

FRAY GERUNDIO DE CAMPAZAS

CHAPITRE X

COUP-D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CHAIRE ESPAGNOLE AVANT « FRAY GERUNDIO »

Pauvreté de la chaire espagnole : explication de ce fait. — Guevarra, prédicateur de Charles-Quint. — Louis de Grenade, ses sermons et sa rhétorique ecclésiastique. — Influence du concile de Trente. — Influence italienne : les prédicateurs *secentisti*. — Conceptisme et cultisme : Góngora, Quevedo, Gracian. — Le cultisme dans la chaire : Paravicino. — Vieira. — Décadence continue pendant le dix-septième siècle 177

CHAPITRE XI

LES SERMONS DU FUTUR AUTEUR DE « FRAY GERUNDIO »

La méthode dans le sermon espagnol et chez Isla. — Caractères de son éloquence : finesse d'observation, portraits. — Deux carêmes sur le vol. — Sermon sur la médisance. — La grande éloquence chez Isla : Sermon sur la mort, sur la Passion. — Isla et Bossuet. — Variété du talent d'Isla. 203

CHAPITRE XII

ORIGINES ET APPARITION DE « FRAY GERUNDIO »

Préludes de *Fray Gerundio*. — Part du P. Luis de Losada dans l'inspiration de l'œuvre. — Encouragements venus de la cour

de Ferdinand VI. — Le curé Lobon de Salazar. — Un opuscule espagnol du jésuite français Panel. — Apparition bruyante de *Fray Gerundio.* — Premières menaces de l'Inquisition.. 232

CHAPITRE XIII

LE ROMAN DANS « FRAY GERUNDIO »

Le nom de *Gerundio.* — Analyse du roman : types burlesques de moines. — Audaces d'Isla : son intention et ses méprises. — *Fray Gerundio* et les romans picaresques. — Valeur littéraire du roman d'Isla : mérites et défauts. — Isla et Molière. — Isla et Rabelais. — *Fray Gerundio* et *Don Quichotte.* — Le dernier des romans picaresques. 260

CHAPITRE XIV

LA CRITIQUE DANS « FRAY GERUNDIO » : LE PRÉDICATEUR ET SON AUDITOIRE

Étendue et portée de la satire littéraire dans *Fray Gerundio.* — L'éducation du prédicateur : rhétorique et poésie, Artigas et Rengifo. — Fray Toribio, professeur de philosophie. — Décadence de la scolastique ; polémique avec le *Barbadinho* : sage attitude d'Isla. — Pourquoi Fray Gerundio est-il moine? — Et de quel Ordre? — L'auditoire : grossièreté du goût populaire. — La cour, action personnelle de Philippe V pour la réforme. — L'*école française* de prédication ; Gallo, Bocanegra, etc. — Excès; protestations d'Isla : don Cárlos l'*afrancesado.* — Idéal oratoire d'Isla : Bourdaloue ou Vieira? — L'éloquence des missionnaires : le P. Pedro de Calatayud. — Auditoires espagnols aujourd'hui. 301

CHAPITRE XV

LA CRITIQUE DANS « FRAY GERUNDIO » : LE SERMON *gérondien*

Usage oratoire de l'Écriture : l'art *gérondien* d'appliquer les textes. — Gloses et versions. — Méthode des objections. — Oubli du dogme : une ordonnance de Clément XIII. — La bibliothèque du prédicateur : poètes, polyanthées, emblèmes, mythologie. — Le style pompeux. — Le style fin ou *agudeza.* — Le style cadencé et assonancé. — Les *Sermons joyeux.* — L'oraison funèbre 351

CHAPITRE XVI

CONDAMNATION, SUCCÈS, RÉSULTATS DE « FRAY GERUNDIO »

Le procès inquisitorial : dénonciateurs, défenseurs. — Attaques publiques. — *Conversions* parmi les prédicateurs — Rôle de

Charles III et de son confesseur. — Condamnation à Madrid et à Rome. — Histoire de la seconde partie du roman. — Éditions ; traductions anglaise et française. — Y eut-il une *suite* ? — Réforme de la prédication : la chaire espagnole depuis *Fray Gerundio* 400

Conclusion 446

APPENDICES

Appendice I. — Notice bibliographique 453

Appendice II — Analyse et extraits du procès inquisitorial de « Fray Gerundio » 483

Appendice III. — Extrait du « Catalogus scriptorum provinciæ Castellanæ S. J. ab anno 1724 ad 1761. » 511

Appendice IV. — Extrait de la vie inédite d'Isla, et notice sur son frère Ramon de Isla, par Hervás y Panduro 512

Appendice V. — Extrait du journal d'un Jésuite aragonais exilé à Ferrare (1785) 515

Appendice VI. — « Decimas » inédites du P. de Isla (1725) 519

Appendice VII. — Lettre de Dª Ventvra de Cordova, duchesse de Sessa, à don Joseph Isla de la Torre, alcalde mayor de l'État d'Altamira, père du P. de Isla 521

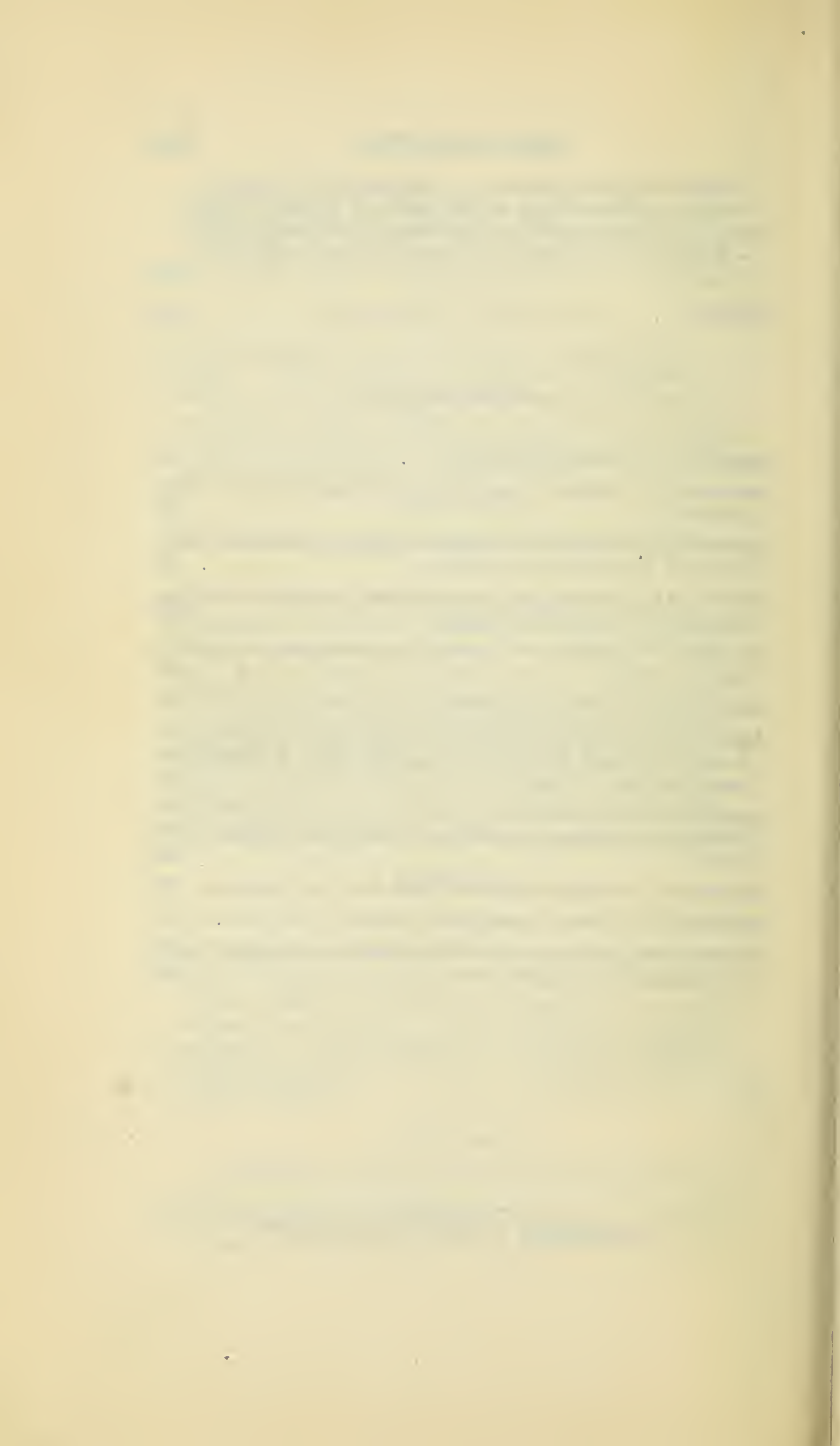
Appendice VIII. — Extrait de l' « Anatomie de la lettre pastorale de l'archevêque de Burgos » contre les Jésuites (1768), ouvrage inédit d'Isla 524

Appendice IX. — Extraits du poème inédit d'Isla « el Ciceron ». 527

Appendice X. — Lettres inédites du P. de Isla 540

Appendice XI. — Extrait de la « Vida y nacimiento del celebre Bufon del Evangelio el P. Supino de Isla » 558

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



CORRIGENDA — ADDENDA

P. 8, l. 2. — En général, l'alcade mayor était chargé surtout de l'administration judiciaire. Les documents prouvent que D. Joseph Isla s'occupait aussi des recouvrements financiers.

P. 10, l. 4, *au lieu de :* le comte; *lire :* le comté.

P. 31, l. 28, *au lieu de :* diome; *lire :* idiome.

P. 50, titre du chap., *au lieu de :* 1728-1742; *lire :* 1728-1746

P. 91, note 2. — Cette note confond à tort deux ouvrages différents. Cf. pp. 178, 180.

P. 145, l. 18. — Ceux qu'intéresse la question de *Gil Blas* doivent ajouter à la bibliographie de cette question l'article publié le 17 mai 1890 par Alb. Schultheiss dans le *Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes*, sous ce titre : « Le Sage's Gil Blas kein Plagiat. »

P. 230, l. 23, *au lieu de :* a peut-être apprécié; *lire :* a peut-être mieux apprécié.

P. 404, note, l. 2. — D. Miguel de Medina faisait partie seulement de l'Académie d'histoire.

P. 413, l. 16. — Je crois que la lettre d'Isla vise directement, non pas Eleta, mais son confrère Fray José de Bolaños, archevêque de Nisibe, vieillard infirme et très âgé, qui à cette date était encore confesseur titulaire du Roi, mais Eleta, qui le remplaça définitivement peu de mois après (décembre 1760), était depuis longtemps à la cour, comme son suppléant et son successeur désigné.

P. 424, note, l. 14, *au lieu de :* in anser to it The author; *lire :* in answer to it. The author.

P. 441, l. 10, *au lieu de :* a trouvés réunis; *lire :* a trouvé réunis

P. 453, l. 2. — Le P. Sommervogel vient de publier le premier volume d'une nouvelle édition de cet ouvrage. Je dois au savant et aimable auteur plusieurs renseignements précieux.

P. 458, l. 7, *au lieu de :* p. 194; *lire :* P. 194.

P. 479, l. 18. — *A ajouter :* — 6. *Respuesta á los seis reparos.* British Mus. Eg. 596, f° 37. (Cf. ci-dessus, p. 304.)

P. 487, l. 7. — Cet ouvrage d'Isla se trouve, imprimé, dans un vol. de mss. au British Mus. Eg. 596, f° 75.

P. 518, l. 4, *au lieu de :* essa lleno; *lire :* está lleno.

P. 522, l. 28, *au lieu de :* Hijo; *lire :* Hizo.

P. 533, l. 6, *au lieu de :* en aquel Vato; *lire :* en aquel *dato?*

P. 552, l. 36, *au lieu de :* protexta; *lire :* protexto.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 15 10 01 019 3